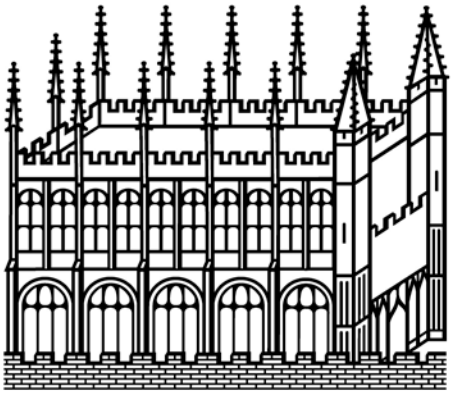


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

J.R.

S. O.
76.

300.211 x 3

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD.

Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD,

EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1832, 1833 ET 1834,

PAR

LE PRINCE MAXIMILIEN DE WIED-NEUWIED.

OUVRAGE

accompagné d'un Atlas de 80 planches environ, format demi-colombier, dessinées sur les lieux

PAR M. CHARLES BODMER,

ET

GRAVÉES PAR LES PLUS HABILES ARTISTES DE PARIS ET DE LONDRES.

TOME DEUXIÈME.

Paris,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD,

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1841.

RHODES HOUSE
OXFORD
LIBRARY

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD,

EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1832, 1833 ET 1834.

CHAPITRE XIII.

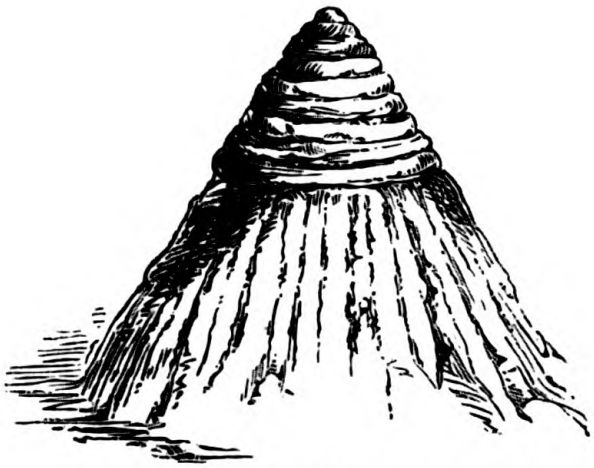
VOYAGE DU FORT PIERRE SUR LA RIVIÈRE TETON, AU FORT CLARKE, PRÈS DU VILLAGE DES MANDANS.

Singulière formation du pays. — Vestiges du feu. — Ile Chayenne et rivière du même nom. — Ancienne demeure des Ariccaras. — Les fendeurs de bois alarmés par des Indiens. — Cabris ou antilopes. — Loups et autres animaux. — Little-Chayenne-River. — Abondance du gibier. — Vestiges des castors et de la débâcle. — Moreau's-River. — Grand ou Wetarko-River. — Rivière au Rempart. — Les deux villages abandonnés des Ariccaras. — La Butte au Grès. — La Butte de Chayenne. — Place où les Ariccaras tuèrent des blancs. — Cannon-ball-River, avec ses boules de grès arénacé. — Heart-River. — La Butte carrée. — Rencontre des Yanktonans. — Fort Clarke, près des villages des Mandans. — Les Mandans. — Les Corbeaux.

Notre départ avait été retardé jusqu'au 5 juin, vers dix heures, mais alors on tira trois coups de canon et nous partîmes. L'*Assiniboin* était parfaitement disposé pour remonter la rivière, et avait 60 hommes à son bord. M. Mackenzie était resté dans le fort et nous rejoignit vers midi,

avec M. Laidlow, qui désirait nous faire la reconduite. Nous avions abordé près d'une île que les Canadiens appellent l'île au Village de terre, parce qu'au delà du chenal, qui la sépare de la terre ferme, se trouvait jadis un camp de Dacotas. Cette île était presque entièrement couverte d'un épais taillis de saules à feuilles étroites (*Salix lucida*), et sur le sable de sa grève, où l'on voyait en foule des vestiges de gibier, croissait, touffue, une plante rampante à fleurs jaunes (*Potentilla supina*), et, dans le taillis, une espèce de vigne (*Vitis riparia*). Nous retrouvâmes encore ces mêmes plantes le soir, quand nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, auprès d'un bois de saules du même genre, et qui était si touffu qu'un de nos gros chiens put s'emparer d'un jeune elk vivant, dont nous entendîmes les plaintes, mais que nous ne pûmes pourtant pas retrouver.

Le 6, au matin, le thermomètre marquait 66° $\frac{1}{2}$ (15,2 R.). On fut obligé de débarquer quelques marchandises pour alléger le bâtiment; et, pendant ce temps, nos chasseurs rapportèrent plusieurs objets curieux, surtout des oiseaux, entre autres le *Lanius excubitoroïdes*, dépeint par Richardson, que nous n'avions pas encore vu, et puis la *Muscicapa Saga*, la *Fringilla grammaca*, l'*Alauda cornuta*, *etc.* Quoique des cabris et un loup blanc se fussent approchés d'eux, ils n'avaient pourtant pas pu tuer de gros gibier. Notre butin fut riche en plantes. La belle *Amorpha nana*, Nutt., couvrant des coteaux entiers de ses fleurs d'un violet brun; avec elle, l'*Allium reticulatum*, qui communique un goût d'ail prononcé à la chair du bison, et plusieurs autres plantes, parmi lesquelles les jolies touffes de l'*Anemone pennsylvanica*, formaient çà et là des taches blanches. Les collines se composaient toutes d'une argile gluante, grasse, stérile, dont la surface était brûlée et couverte de pierres brisées; on y remarquait aussi, en divers endroits, des masses rondes, ressemblant à des gâteaux, qu'on eût dit avoir été fondues, et que tout annonçait avoir été produites



Vig. 1, tome II, page 3.

Sommets de collines d'argile.

Vig. 2, tome II, page 31-32.

Tombeau des Indiens Dacotas.

par le feu. Nous restâmes là jusqu'au 7 juin, vers midi, et nous repartîmes par une agréable température de $77^{\circ}\frac{1}{2}$ (20, 2 R.). Après avoir touché plusieurs fois le fond, nous reprîmes à bord les marchandises que nous avions déposées sur la rive gauche. Ce retard me donna le temps de faire une excursion. Je gravis, avec M. Bodmer, les hauteurs glissantes et fort escarpées de la rive, dont les formes extraordinaires offraient souvent celles de cratères parfaits. La terre, les pierres, tout ici portait les marques de l'action du feu. La terre était dure, friable, souvent fendue; les pierres étaient brunes, noirâtres et fréquemment scorifiées. Quand cette argile des collines est mouillée, elle est très-gluante et visqueuse. Les sommets, la plupart ronds ou en pains de sucre, présentaient la conformation la plus singulière. A leur pointe, on remarquait toujours des raies horizontales, parallèles et fort régulières, qui les entouraient, tandis que la partie inférieure de la pyramide offrait des sillons perpendiculaires, comme on le voit dans la vignette n° 1.

Il est évident que ces cônes de boue ont été lancés en haut par le feu, ce que prouvent en outre le grand nombre d'enfoncements, ressemblants à des cratères, que l'on voit entre eux et à leurs côtés. Dans les sillons et déchirures de ces singuliers sommets, croissent des plantes basses qui recouvrent, ainsi que je l'ai dit plus haut, le cône d'une espèce de filet de verdure. Par leurs lignes, qui se croisent, elles partagent le cône en carreaux réguliers. La partie inférieure est souvent déjà couverte de plantes et surtout d'herbes, tandis que le haut est nu, ou bien elle offre de ces filets; parfois aussi les cônes sont entièrement nus. Il ne nous fut pas facile de monter sur ces rochers étroits et glissants, dans la chaleur du jour. Quand nous pénétrions dans les vallées qui séparent ces pyramides, nous trouvions généralement le sol fangeux et tellement visqueux, que nous faillîmes y perdre nos chaussures. Là, l'humidité nourrissait quelques vieux cèdres rouges, des cerisiers à grappes, des frênes, des rosiers et quel-

ques autres arbustes. Sur les collines, et dans la plaine, croissait partout, en abondance, une espèce de cactus à membrures arrondies en forme de disque, et qui ne fleurissait pas encore [1], et une autre, plus petite, ressemblant à la *Mammillaris*, dont les fleurs d'un rouge vif, et jaune en dedans, venaient d'éclore. Sur les coteaux escarpés et sur les bords, se montraient souvent la *Yucca angustifolia*, dont les boutons n'étaient pas encore ouverts, et la belle *Amorpha nana*, parfumant l'air. Dans la plaine, fleurissait la *Crisaria coccinea*, Pursh., puis une *Artemisia*, à tronc ligneux, s'élevant à deux ou trois pieds, et dont les feuilles sont d'un vert bleuâtre; enfin plusieurs plantes dont j'ai déjà parlé [2]. Après que nous eûmes gravi les hauteurs les plus élevées, où nous ne vîmes d'autres oiseaux que la stournelle, le *Kingbird*, la *Fringilla grammaca*, Say., la *F. graminea*, l'*Hirundo fulva*, dont les couples nichent séparés les uns des autres au bord des ravins et dans les terrains éboulés, nous parcourûmes des pentes douces, de larges vallées, et des plaines couvertes de cactus, d'*Amorpha nana*, de *Convolvulus* à fleurs blanches, et d'autres plantes. Nous vîmes souvent des traces de troupeaux de cabris et de bisons; ceux-ci, en foulant le terrain, se frayent partout de larges routes, lorsqu'ils descendent à la rivière pour boire. Aucun gibier ne se présenta devant nos fusils à deux coups, et le soleil commençant à baisser, nous songeâmes au retour. Sur notre route, nous trouvâmes le bois d'un gros elk à douze andouillers, et nous arrivâmes tard à l'*Assiniboin*. Les autres chasseurs revinrent aussi les mains vides, mais les fendeurs de bois rapportèrent une grosse couleuvre (*Coluber proximus*, Say).

[1] Je ne saurais dire si cette plante est celle que Nuttall a prise pour le *Cactus opuntia*. C'était apparemment le *C. ferox*.

[2] Entre autres l'*Astragalus racemosus*, Pursh.; la *Sophora sericea*, un *Erigeron*; une nouvelle espèce de rose (*Rosa Maximiliani*, Nees.); le *Lithospermum denticulatum*, Lehm.; le *Kochia dioïca*, var.; le *Plantago pusilla*, Nutt.; le *Sesleria dactyloïdes*, Nutt., et d'autres déjà citées.

Le lendemain matin, 8 juin, nous reçûmes encore une visite de congé de M. Laidlow, après quoi nous vîmes la troupe de Fontenelle, composée de 60 hommes et de 185 chevaux, monter sur les collines, en une longue file. Ils traversèrent à nos yeux le ruisseau que les Anglo-Américains appellent Breechcloth Creek, et qui est connu des Dacotas sous le nom de Tche-ke-na-ka-oah-ta-pah. De même que toutes les petites rivières de la prairie, sans en excepter même le Litte-Sioux-River, son eau est un peu salée quand elle est basse. Nous avancions lentement dans le Missouri, presque à sec, et étions forcés de jeter souvent la sonde. Un peu après midi, nous arrivâmes à l'endroit où l'on avait coupé du bois pour construire le fort Pierre. Nous y vîmes encore une ancienne maison entourée d'arbres, que les travailleurs habitaient à cette époque. De là, on compte 15 milles jusqu'à l'embouchure de la rivière de Chayenne. Y ayant trouvé empilé du bois à brûler, nous l'embarquâmes, et en même temps nous fîmes une récolte de plantes intéressantes [1] et de quelques petits animaux, comme, par exemple, le *Mus leucopus*. Le soleil se coucha à 6 heures trois quarts, et le vent s'étant élevé, nous ne pûmes atteindre l'embouchure de la Chayenne ce soir-là; nous ne la vîmes que le lendemain matin, 9 juin, à 7 heures et demie [2], après que nous eûmes dépassé l'île de Chayenne couverte de saules et de peupliers. La campagne, aux environs de l'embouchure de la Chayenne, alors petite, est ouverte, et les chaînes de collines sont basses; cette rivière coule entre des bords ombragés de bois verts. En cet endroit, et un peu plus haut, sur les deux rives du Missouri, vivait autrefois la tribu des Ariccaras,

[1] Entre autres, la *Vicia americana*, la *Vitis cordifolia*, Mich.; le *Chrysobotrya intermedia*, Spach.; l'*Euphorbia marginata*, Pursh.; le *Rhus toxicodendron*, et les espèces citées hier.

[2] Les Mandans appellent cette rivière *Meunih-Chott-Passahé;* les Meunitarris, *Biddi-Attaké-Ahji;* les Corbeaux, *Anjissé*, en appuyant fortement sur la première syllabe.

que les Dacotas en ont repoussée peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin elle se soit entièrement éloignée du Missouri. Si l'on remonte la Chayenne pendant environ deux cents milles, jusqu'à la côte Noire, on arrive au pays des Indiens Chayennes, qui sont les ennemis de la plupart des nations du Missouri. Ce sont, dit-on, des hommes de haute taille, élancés, à visage long et étroit, et parlant une langue qui ne ressemble à aucune autre du pays [1]. Ils demeuraient, autrefois, près de l'embouchure de la rivière de Chayenne. Ils disent qu'ils sont arrivés au Missouri en venant du Nord-Est. Le docteur Morse évalue leur nombre à 3,250 âmes [2].

Par delà les bois, à l'embouchure de la Chayenne, et au-devant des collines, il y a une prairie d'une couleur vert bleuâtre uniforme, effet des buissons d'*Artemisia* qui la couvrent, et on en retrouve souvent de semblables en remontant. Nous y remarquâmes des pieux fichés en terre, restes de cabanes de chasse indiennes. Sur la rive gauche nous vîmes des rochers de grès arénacé ou de schiste, dont les couches étaient placées, en partie, horizontalement. Dans les petits ravins creusés par les torrents, se montraient de singuliers cônes et pointes d'argile, entre lesquels croissaient des cèdres (*Juniperus*) tortus, rabougris et desséchés, et des rosiers en fleur. On voit ici des vallées latérales, descendant en pente douce, avec quelques hauteurs, isolées d'argile ou de sable, formant des collines coniques; ces vallées étaient vides et nues, n'offrant qu'un petit nombre de cèdres et d'*Artemisia*. La colombe de Caroline habite toutes les vallées entre les collines. Dans ces environs, nous remarquâmes, pour la première fois, un oiseau qui ne se voit pas dans la partie plus basse de la rivière : c'est la pie d'Amérique (*Pica americana*), qui ne diffère pas beaucoup

[1] Voyez les exemples de la langue chayenne dans l'Appendix.

[2] *Loc. cit.*, p. 251.

de la pie ordinaire d'Europe, et dont j'aurai occasion de parler plus bas. A 8 heures et demie du matin, nous eûmes 70° F. (16, 9 R.), et à midi 82° F. (22, 2 R.)

Ce jour-là, nous avancions fort lentement, et enfin, à 2 heures de l'après-midi, après que les chaloupes eurent sondé dans toutes les directions, nous demeurâmes complétement engravés. Notre provision de combustible était d'ailleurs entièrement consommée, et nous envoyâmes nos fendeurs de bois dans la forêt de la rive gauche. Au bout d'une demi-heure environ, les chaloupes revinrent en hâte, avec la nouvelle que l'on avait rencontré des Indiens hostiles dans les bois, et que les fendeurs refusaient de se mettre au travail. Afin de leur donner du courage et de les protéger, toutes les personnes qui pouvaient s'absenter du bâtiment s'armèrent; dans le nombre, se trouvèrent les commis Culbertson, Danning, Harvey; les interprètes Berger et Lachapelle; MM. Sanford, Mitchill, Bodmer; les chasseurs Dreidoppel, Dechamp, Papin et plusieurs autres. Les fusils et les carabines furent chargés à balle, et 26 tirailleurs descendirent sur-le-champ à terre. Ils formèrent, dans la forêt, une ligne d'avant-postes, derrière laquelle les fendeurs de bois purent travailler à l'abri; mais tout resta tranquille, soit que les Indiens se fussent retirés, soit que ce n'eût été qu'une fausse alarme. Les chaloupes revinrent à la fin, et avec elles l'interprète pour les Dacotas, Ortubize, qui était parti pour la chasse dès le grand matin. Il avait tué un cabri femelle, qui servit à confirmer l'observation que chez ces intéressants animaux, les deux sexes ont des cornes, quoique celles des femelles soient petites. J'obtins aussi un serpent d'une grande beauté, avec une raie orangée sur le dos (1); il n'est pas rare sur le haut Missouri. Nous arrivâmes pour la nuit à la côte occidentale. La chaleur était considérable, et il s'y joignait un vent fort; l'un et l'autre continuèrent encore le lendemain 10 juin.

Ce jour-là, dès le matin, nous atteignîmes une île, probablement *Caution Island* de Lewis et Clarke, où deux loups blancs nous considérèrent sans la moindre frayeur. A gauche, en face de l'île, il y avait une vallée de prairie en pente douce, couverte de gazon frais, et un peu plus bas, sur la rive opposée, la pointe de terre que les Français appellent Pointe-aux-Frênes, et les Dacotas Psechte-Ojoù (*ch* guttural). A 7 heures, nous abordâmes près d'un bois sur la rive occidentale, où croissaient surtout un grand nombre de frênes (*Fraxinus platycarpa*), dont le bois est très-dur et fort utile. Ils étaient mêlés avec des érables Negundo (*Box Alder*), et par-devant il y avait un taillis de saules et de peupliers. On embarqua à cet endroit beaucoup de gros bois de frêne à brûler. Le sol de la forêt était couvert d'une herbe haute et épaisse, et présentait de tous côtés les traces des elks. Les fendeurs de bois trouvèrent un nid de rats des bois (*Wood rat*) avec deux petits, et ils tuèrent des *Icterus pecoris*, des *Fringilla grammaca*, Say., et d'autres oiseaux. Nous doublâmes ensuite la pointe de terre occidentale appelée Pointe-aux-Asniboix, et, dans la langue des Dacotas, Penchai-Ojoù (*ch* guttural), d'après une racine qui y croît, et que les Américains appellent artichaut. Sur des hauteurs en forme de table, nous remarquâmes une troupe d'elks qui parcouraient fièrement la vaste prairie. Dans les environs de l'île Pascal, la chaloupe, attachée à la poupe du bâtiment, s'en détacha et se mit à descendre toute seule le courant; mais on parvint à la rattraper. Ortubize avait poursuivi une troupe de sept cabris; il leur avait tiré plusieurs coups de fusil et en avait tué deux mâles, mais qui étaient encore fort jeunes. Les cornes de l'un des deux n'avaient point encore la fourche qui avance par-devant. Quand on les porta au bâtiment, ils avaient le dos complétement dépouillé de poil, car c'était l'époque de la mue. Sur les rives fleurissaient les rosiers, mêlés aux buissons bleu clair du *Buf-*

faloe berry et de l'*Artemisia*, et nous cueillîmes des plantes intéressantes [1]. Si ce n'est le pinson à tête rayée (*Fring. grammaca*), nous ne voyions presque pas d'oiseaux; mais en revanche nous rencontrions fréquemment les sentiers foulés par les bisons, ainsi que le fumier de ces animaux, qui venaient de quitter le bord de la rivière. Les hauteurs, dans ces campagnes, présentaient un aspect sauvage, nu et stérile; quatre grands elks femelles, d'un brun foncé, les franchissaient avec rapidité; effrayées sans doute par le bruit de notre bateau à vapeur, elles sortaient du taillis où elles avaient apparemment laissé leurs petits.

Dans l'après-midi, nous atteignîmes, sur la rive orientale, l'embouchure du Little-Chayenne-River, qui sort de la prairie et qui est orné de bois à son confluent. Dans ce voisinage, il y a toujours beaucoup d'elks; en effet, le lendemain matin, 11 juin, nous vîmes une troupe d'au moins trente de ces gros animaux. Nous vîmes aussi beaucoup de loups, la plupart blancs; ils marchaient souvent par bandes de trois ou quatre. Les arbres élevés de la rive portaient les traces de la débâcle; leur écorce était enlevée jusqu'à huit ou dix pieds de terre. Pendant notre repos du jour, M. Bodmer avait tué un très-gros cabri mâle (2), et nous dépêchâmes quelques hommes pour le chercher. D'autres chasseurs, partis de bonne heure, firent signe de la rive orientale qu'ils avaient tué du gibier, et la chaloupe qu'on leur renvoya, rapporta le soir quatre grands elks. Dans le bois épais qui bordait la rive gauche, on reconnaissait beaucoup de traces de castors : c'étaient des arbres rongés et des sentiers bien unis que ces animaux frayent pour descendre vers la rivière. Bientôt nous vîmes une construction de castors, non loin du bord; elle consistait en un amas de branches, sans

[1] Entre autres, le *Thermopsis rhombifolia*, de C.; le *Senecio ceratophyllus*, Nees.; l'*Helianthus petiolaris*, Nutt.; l'*Achillea tomentosa*, le *Salix lucida*, le *Fraxinus platycarpa*.

digue, car les castors n'élèvent des digues que dans les eaux stagnantes, dans les lacs, les étangs et les bras de rivières sans courant : dans ces endroits, leurs habitations sont plus solides, plus vastes et construites avec plus d'art. Sur les rives du Missouri et d'autres rivières rapides, on remarque toujours, à côté de leurs maisons, des tas de jeunes branches de saules, qui servent d'aliments à leurs singuliers habitants. Du reste, les castors sont, dans ce voisinage, encore beaucoup plus nombreux que dans la plupart des autres parties du Missouri, attendu que les traqueurs n'osent pas dresser leurs piéges de fer sur le territoire des Indiens Ariccaras.

En face de l'embouchure de l'Otter Creek, située dans une plaine ondoyante, sur la rive orientale, les bois de la rive opposée, derrière lesquels s'élevaient les collines vertes et nues des prairies, renfermaient beaucoup d'elks, que le bruit du bateau à vapeur chassait au loin. Dans cette forêt nous arrivâmes près d'un loghouse inhabité, qui servait autrefois de poste de commerce pour l'hiver, et dans le voisinage duquel, c'est-à-dire à 180 pas environ, une jolie rivière, la rivière à Moreau [1], vient déboucher. Sur ses bords il y a de beaux bois. Elle a reçu le nom qu'elle porte aujourd'hui d'un certain Moreau, qui passa la nuit, en cet endroit, avec une Indienne Chayenne; cette femme s'était sauvée de chez les Ariccaras, par qui elle avait été faite prisonnière. Elle poignarda Moreau pendant qu'il dormait, et, montant sur son cheval, elle retourna auprès des siens. On regarde cette rivière comme la limite méridionale du territoire des Ariccaras, bien qu'il leur arrive souvent de faire des incursions beaucoup plus bas. Nous abordâmes, pour couper du

[1] *Park-River*, d'après Lewis et Clarke, et *Sur-war-ha-ma*. Je ne sais de quelle langue indienne cette dénomination peut avoir été tirée ; car les Mandans l'appellent *Passan-Hitahai;* les Meunitarris, *Mah-Supichia-Ahji* (*ah*, nasal), c'est-à-dire rivière des raisins; les Ariccaras, *Kadih-Kahitt*, et les Corbeaux, *Waschupit-Ansai* (appuyant fortement sur l'*an*).

bois, près de la maison abandonnée dont je viens de parler; mais on trouva plus commode de démolir en partie l'ancien bâtiment pour le brûler. Pendant ce temps, les chasseurs sortirent, et Ortubize ne tarda pas à tuer deux gros elks daguets, de la force de cerfs de douze cors en Europe. Ces animaux, qui avaient revêtu leur robe d'été, étaient d'un brun beaucoup plus foncé que nos cerfs; la tête même est de cette couleur, tandis que dans le cerf européen (*Cervus elaphus*) elle est d'un gris cendré ou d'argent sur les côtés. En comptant les quatre elks tués précédemment, nous avions alors six de ces gros animaux et un faon; de sorte que nous ne manquions pas de gibier frais.

Le 12 juin, au matin, on chargea les canons, les fusils et les carabines, car nous allions approcher des villages de la nation hostile des Ariccaras. Nous atteignîmes Grand-Rivière, désignée sur la carte de Lewis et Clarke sous le nom de Wetarko-River [1]; ses bords étaient garnis de forêts et d'épais taillis, et à l'embouchure régnait un rideau de saules et de peupliers. Nous y vîmes voltiger une hirondelle blanche de mer (*Sterna*), mais nous ne pûmes en distinguer l'espèce. Ayant touché fond, nous passâmes sur la rive orientale que bordaient des roches grises, peu élevées, et, au bout d'une demi-heure, nous atteignîmes l'embouchure de la rivière du Rempart [2], qui sort d'une jolie chaîne étroite de collines, qu'on appelle le Rempart; nous arrivâmes bientôt après à

[1] Les Mandans appellent cette rivière *Waraschount-Passahé;* les Meunitarris, *Birridsipa-Ahji* (le premier mot court, le second bas); les Ariccaras, *Sachkaw-Wahahun* (*ach* guttural, *anh* s'entendant à peine); les Corbeaux, *Widobsanjé.* Après avoir fait des recherches importantes, il m'a été impossible de découvrir d'où Lewis et Clarke tirent les singuliers noms qu'ils ont donnés à quelques-unes des rivières qui tombent dans le Missouri; car, dans les langues des nations indiennes du voisinage, elles portent des noms tout à fait différents.

[2] C'est la rivière *Ma-ro-pa* de Lewis et Clarke. Les Mandans l'appellent *Manah-meni-Passahé* (Rivière aux Trois-Buttes); les Meunitarris, *Anji-Widass* (l'*an* prononcé avec force); les Ariccaras, *Larah-Pahwi*, et les Corbeaux, *Amenahmi-Anjé.*

une île couverte de saules, dans laquelle la grande carte de Lewis et Clarke place un village d'Ariccaras; mais il n'en reste plus vestige aujourd'hui. Ces hommes n'y habitaient d'ailleurs que l'hiver : car tous les Indiens des prairies ont coutume, dans cette saison, de chercher l'asile des forêts. Nous abordâmes devant un petit ruisseau, alors à sec, sur la rive occidentale, pour y couper du bois, et nous trouvâmes devant les collines un beau sol, couvert de gazon frais, et entouré d'arbres entre lesquels s'élevaient les cadres de six ou huit cabanes de chasse indiennes, faites de pieux attachés ensemble. Des sentiers, marquant les traces encore fraîches des pas des Indiens, régnaient tout le long de la rivière. Du haut des collines nous eûmes une belle vue sur le coude que forme la rivière, et près duquel sont situés les villages des Ariccaras, à une petite distance de deux ou trois milles.

Les deux villages de cette tribu sont situés sur la rive occidentale, tout près l'un de l'autre et séparés par un petit ruisseau. Le village méridional porte, chez les Ariccaras, le nom de *Hohka-Wiratt* ou *Achtarahé* (*ch* guttural); le septentrional s'appelle *Nakokahta;* le mot de village se dit dans cette langue *etoune*. Ils sont placés tous deux dans une prairie nue, couverte d'herbe, descendant par une pente douce vers le bord de la rivière, escarpé et élevé de 30 à 40 pieds. Ils se composent d'un grand nombre de cabanes de terre, arrondies par le haut, ayant une entrée carrée par-devant, le tout renfermé dans une clôture de palissades, en fort mauvais état, et, en beaucoup d'endroits, interrompue et renversée [1]. Ces villages étaient complétement abandonnés

[1] D'après Warden (*Antiq. Amer.*, p. 55), les villages des Ariccaras sont entourés de palissades de bois de cèdre; et il ajoute que l'on y trouve aussi des remparts en terre; mais je n'y ai rencontré rien de semblable. Les mauvais pieux qui forment ces palissades ne sont certainement pas exclusivement en bois de cèdre; mais vu la rareté des arbres en ce district, ils sont sans doute en bois de peuplier. Brackenridge (*Views of Louisiana,* chap. x) croit pouvoir conclure des villages palissadés

depuis un peu moins d'une année, attendu que leurs habitants, très-hostiles aux blancs, faisaient mourir tant d'Américains, qu'ils prévoyaient, de la part des États-Unis, un châtiment sévère, en sorte qu'ils préférèrent émigrer. A ce motif s'était joint celui d'une année sèche et défavorable, qui avait fait manquer totalement toutes les récoltes, et enfin l'absence des troupeaux de bisons. Par toutes ces causes l'émigration devenait indispensable. On dit que ces Indiens parcourent maintenant le pays entre Saint-Louis et Santa-Fè, et c'est à eux principalement que l'on attribue les attaques qui ont eu lieu dernièrement contre des caravanes. Brackenridge[1] visita les Ariccaras dans ces villages, et en donna des nouvelles. A cette époque, ils étaient bien disposés envers les blancs et très-hospitaliers; les Dacotas, au contraire, étaient hostiles: maintenant ces rapports sont diamétralement opposés. M. Bodmer dessina une vue exacte de ces villages abandonnés. Brackenridge, Say et d'autres encore ont depuis longtemps décrit les cabanes en terre des Indiens. Elles sont faites d'un cadre ou squelette de bois que l'on couvre de foin, de roseaux ou de paille, et que l'on recouvre ensuite extérieurement de mottes de terre ou de gazon. Elles sont vastes et très-fraîches en été, mais aussi très-froides en hiver. C'est pourquoi, dans cette saison, les Indiens se rendent dans leurs cabanes d'hiver, qu'ils construisent au fond des forêts. Après le départ des Ariccaras, les Dacotas et autres Indiens du voisinage, leurs ennemis, ont visité ces villages et les ont en partie pillés; mais on croit qu'il s'y trouve encore bien des approvisionnements renfermés dans des *caches;* ils peuvent se conserver ainsi pendant plusieurs années sans se gâter. Derrière les villages, on remarque dans la

des Mandans et des Ariccaras, que les singuliers remparts que l'on trouve en diverses parties de l'Amérique, servaient aussi à enclore des villages; mais un petit fossé de deux ou trois pieds de profondeur ne saurait vraiment entrer en comparaison avec ces grands ouvrages.

[1] *Views of Louisiana.*

prairie une étendue d'herbe jaune, sur laquelle on cultivait autrefois du maïs, des fèves, des courges, des tournesols, et une espèce de tabac, ainsi que je le dirai plus bas en détail. Le principal chef des Ariccaras, lorsqu'ils quittèrent le Missouri, était Starapat (le petit autour aux serres ensanglantées), communément appelé : La Main pleine de Sang. J'en reparlerai plus bas.

Les Ariccaras, ainsi nommés par les Mandans, et que l'on appelle aussi *Rikkaras* ou *Rihs*, les *Ris* des Canadiens, se donnent à eux-mêmes le nom de *Sahnisch*, c'est-à-dire hommes ou gens; ils sont une branche des Pahnis, desquels ils se sont séparés il y a fort longtemps. Leur langue, qui est très-facile à prononcer pour des Allemands, offre, dit-on, une preuve de cette parenté [1]. Ils sont, aujourd'hui, au nombre d'environ 4,000 âmes, avec 5 à 600 hommes en état de porter les armes [2]. Autrefois ils habitaient aussi la rive opposée du Missouri, qu'ils appelaient *Swaruchti* (*ch* guttural), c'est-à-dire eau de *Médecine*, ou bien *Stakaheh-Ninn*. L'interprète ariccara, Lachapelle, et un certain Garreau qui a demeuré longtemps parmi ces Indiens, m'ont fait connaître plusieurs mots de leur langue que j'ai mis par écrit sur-le-champ, mais que je fus obligé plus tard de changer, lorsque j'eus occasion, par les secours des Mandans, d'interroger moi-même à ce sujet quelques Ariccaras intel-

[1] Quoique les Ariccaras soient très-certainement alliés de fort près à tous les autres Indiens du Missouri, leur langue est pourtant très-différente de toutes celles des nations qui habitent les bords de cette rivière; ce serait donc à tort qu'on les appellerait des Omahas ou des Dacotas. Une semblable réunion serait aussi peu facile à justifier que le système de d'Orbigny (voyez les *Voyages dans l'Amérique méridionale*, t. I, p. 294), qui regarde les Botocoudes et les Pouris comme le même peuple que les Guaranis ou Toupis. Une autre remarque non moins fausse et toute nouvelle, est celle d'un autre voyageur français qui transporte les Botocoudes à Rio de Janeiro, et qui tire de leur langue le mot de *Niteroi* (voyez *de Bougainville, Voyage de la Thétis*, t. II, p. 142). Je m'occuperai plus tard, en détail, des Ariccaras, et je donnerai à leur sujet quelques renseignements que j'ai appris d'eux-mêmes et de personnes dignes de foi, de leur voisinage immédiat.

[2] Le Dr Morse (*loc. cit.*, p. 252) évalue leur nombre à 3,500 âmes.

ligents. La femme de Lachapelle était une Ariccara. Elle avait la figure ronde et pleine, les traits petits et assez fins, et le teint d'un jaune très-clair. On prétend, en général, que les femmes de cette nation étaient les plus belles du Missouri.

Après que nous eûmes dépassé les villages déserts des Ariccaras, nous abordâmes, vers trois ou quatre heures, à la rive orientale, pour couper du bois; nous trouvâmes, sur le tronc d'un arbre, la couleuvre à raie orangée sur le dos (*Coluber proximus*, Say), et Ortubize abattit de la main, dans l'air, une belle chauve-souris (3), d'une espèce que j'avais souvent rencontrée. Vers le soir, le vent se calma, et le soleil couchant jeta un fort bel éclat sur le paysage; une rangée de hauteurs escarpées, sur la rive orientale, se montraient teintes en pourpre; à droite et à gauche, sur la rive, il y avait des buissons verts; devant nous, des collines de formes variées, parmi lesquelles se trouvaient quelques singuliers sommets coniques. La rivière entraînait dans son cours de l'écume, des éclats de bois, des troncs, des rameaux et autres objets semblables; et le lendemain matin, 13 juin, elle avait monté de trois pouces et demi. Après avoir quitté les villages abandonnés des Ariccaras, nous avions passé devant les embouchures de deux ruisseaux, l'un desquels porte, chez ces Indiens, le nom de *Okoss-Tirikarouch* (*ch* guttural), c'est-à-dire le ruisseau du Bison aveugle. C'est dans ce voisinage qu'un célèbre marchand de pelleteries, appelé Manoël Lisa, avait érigé autrefois un fort ou poste de commerce; il n'en reste plus de vestige, quoique la place s'appelle toujours le fort de Manoël Lisa. Le Missouri était rempli de bancs de sable sur lesquels venait se poser le grand héron (*Ardea herodias*); des oies sauvages (*Anser canadensis*) y mettaient en sûreté leurs petits déjà forts; dans les bois de saules on voyait beaucoup de traces de castors, et nous remarquâmes leurs constructions sur la rive. La prairie fut, ce jour-là, plus verte et plus at-

trayante que la veille : une montagne à sommets singuliers, appelée la Butte au grès, et par les Ariccaras *Skatarariche*, en rompait un peu l'uniformité. Dans ces environs, nous rencontrâmes tout à coup sur la rive un homme qui déchargea trois fois son fusil, et que nous prîmes dans le premier moment pour un Indien; mais bientôt il en parut un second dans un petit canot de peau, et nous découvrîmes qu'ils étaient l'un et l'autre des engagés ou voyageurs de la Compagnie, et qu'ils avaient été dépêchés du haut Missouri avec des lettres pour M. Mackenzie. On les prit à bord, et leur petit canot demeura sans emploi sur le rivage. Plus tard, nous abordâmes près d'un bois de peupliers, qui bordait le rivage, et dont le taillis, formé de rosiers, était en pleine floraison. Nous trouvâmes en cet endroit des *Quiscales*, des *Picus auratus*, des *Turdus felivox*, plusieurs plantes curieuses, et partout de nombreuses traces de bisons, d'elks et de cerfs; il y avait surtout beaucoup d'elks dans les larges terrains bas, couverts de peupliers et de saules, qui s'étendent le long des singulières collines des prairies, lesquelles ressemblent à des remparts de forteresses. A gauche, vers l'horizon, nous distinguâmes une chaîne de montagnes avec beaucoup de cimes arrondies; dans leur voisinage, coule le Cannon-ball-River, et, plus près du Missouri, se trouve une rangée de collines plates, avec plusieurs coupures, que l'on appelle la Butte de Chayenne, mais à laquelle les Ariccaras ont donné le nom de *Ouatolkahk*. Dans ces environs nous vîmes, dans un bois de peupliers, un arbre tout couvert de vautours, comme au Brésil. Vers le soir, nous passâmes la rivière au Castor, le Warannanno de Lewis et Clarke [1], qui a son embouchure sur la rive orientale. Nous eûmes ensuite un violent orage, qui fit tomber beaucoup d'eau pendant la nuit.

[1] Les Mandans appellent cette rivière *Mattounetou-Passahé;* les Meunitarris, *Birapa-Ahji*.

Le lendemain matin, 14 juin, le ciel était couvert, et un vent fort et aigu soufflait. Il était encore de bonne heure quand un loup blanc, n'ayant qu'un peu de noir à la partie supérieure de la queue, se mit à courir sur la rive, dans la même direction que notre bâtiment, et à soixante ou quatre-vingts pas seulement de nous. Il ne paraissait pas s'inquiéter, le moins du monde, de son bruyant compagnon de voyage. Atteint par une balle, il finit par tomber dans la rivière. Non loin de là, on nous montra, sur la rive occidentale, un ravin dans lequel, il y a sept ou huit ans, les Ariccaras tuèrent cinq blancs qui halaient, en remontant la rivière, un bateau mackinaw, chargé de marchandises.

Un vent aigu rendit ce jour-là le temps fort désagréable; à huit heures et demie du matin, le thermomètre de Fahrenheit marquait 66°. Après que nous eûmes dépassé une île assez agréable, qui n'est pas marquée sur la carte de Lewis et Clarke, nous vîmes dans la prairie de la rive occidentale, et par de là le bois, deux montagnes à sommets aplatis assez isolées et qui sont situées à peu de distance de la rivière de Cannon-ball, après quoi nous atteignîmes une gorge dans la chaîne des collines par laquelle cette rivière débouche [1]; ses eaux étaient en ce moment très-hautes. Sur le bord septentrional de cette embouchure se montraient des rochers d'argile, escarpés et jaunes; le bord méridional, au contraire, était bas et ombragé de peupliers et de saules. Cette rivière doit son nom aux boules de grès régulièrement arrondies et de couleur jaune rougeâtre que l'on ramasse sur ses bords et sur les rives escarpées du Missouri, dans son voisinage. On en trouve de grosseurs différentes, depuis celle d'une balle de fusil jusqu'à celle d'une grosse bombe, et elles sont éparses, sans ordre, sur la rive ou dans les couches des rochers,

[1] Les Ariccaras nomment cette rivière Nonatsch-Tiranehou-Osaineni (c'est-à-dire, la rivière des nombreux cabris), ou bien Natschio-Hau (l'*i* fortement accentué et séparé de l'*o*); les Mandans, Passachté (*ch* guttural); les Meunitarris, Ansichtié (*ch* guttural, l'*i* accentué).

d'où on les voit souvent sortir de la moitié de leur épaisseur, après que les eaux ont enlevé le terreau. Elles tombent alors en bas, et on les trouve en grand nombre sur la grève. Ces boules se rencontrent en beaucoup d'endroits du haut Missouri, et de précédents voyageurs en ont déjà parlé. Plusieurs d'entre elles ont la forme un peu elliptique; d'autres sont plus aplaties, et d'autres encore présentent des disques légèrement convexes. Parmi celles qui étaient tout à fait sphériques, j'en vis qui avaient deux pieds de diamètre. Sur le bord escarpé du Missouri qui suivait l'embouchure, nous vîmes beaucoup de ces boules poindre à travers les étroites couches de grès rougeâtre, entre lesquelles étaient placées des couches de sable formé de ces mêmes pierres écrasées. Les rochers jaune rouge de la rive sont couverts, dans les endroits où la pente est plus douce, de débris de pierres; dans d'autres endroits croissent de petits buissons de *Buffaloeberry*, d'*Artemisia* et de quelques autres arbustes. Parvenus à une demi-lieue au-dessus de l'embouchure du Cannon-ball, je ne remarquai plus de ces boules.

Un peu après midi, par une température de 70° (17° R.), nous abordâmes à l'étroite prairie de la rive droite, où croissaient le *Galium dasycarpum*, Nees, la *Tradescantia virginica*, à fleurs rouges, et une belle plante, encore nouvelle pour nous, avec des feuilles ayant le tissu de celles du chou et de belles fleurs violet clair (*Pentstemon grandiflorum*, Nutt.), et plusieurs autres. L'engoulevent voltigeait autour de nous, troublé sans doute par nos fendeurs de bois; le pic à tête rouge se montrait fréquemment. On coupa beaucoup de tiges du *Cornus sericea* pour préparer du kinikenick ou tabac à fumer indien. Un des cylindres de notre machine ayant besoin de réparations, nous eûmes, dans l'après-midi, tout loisir de parcourir la prairie. Aussitôt que nous eûmes traversé le bois, nous trouvâmes une prairie, dont l'herbe était haute et qu'habitaient par couples l'*Emberiza oryzivora*, Linn., ou bien l'*Icterus agripennis*, Bonap. Le plumage noir, blanc

et jaune melon du mâle, est fort joli. Celui de la femelle n'a rien de remarquable; il est gris d'alouette, un peu jaunâtre dans les parties inférieures. Ces oiseaux n'étaient point timides, ils grimpaient le long des brins d'herbe ou perchaient sur le sommet de quelques buissons isolés. Le joli mâle étendait la queue et les ailes, et quand on le faisait lever, il s'envolait avec un gazouillement fort agréable. Indépendamment de cet oiseau, je trouvai encore là le *Turdus felivox* et le *Musc. Tyrannus;* puis aussi le *Musc. crinita*, la stournelle, dont le chant se fait entendre dans tous les endroits découverts, et quelques autres petits oiseaux. Un peu au-dessous de la place où le bâtiment était amarré, s'ouvrait un ruisseau que Lewis et Clarke, sur leur carte spéciale, appellent Fish-creek (*Shewash*). Les eaux du Missouri avaient considérablement monté, et, pendant la nuit, nos gens furent obligés d'éloigner les troncs d'arbres flottants, avec de longues et lourdes gaffes, ce qui n'empêcha pas que nous n'en reçussions, de temps en temps, des chocs qui ébranlaient le bâtiment.

Le 15 juin, les eaux avaient crû de 9 pouces, et le courant entraînait avec lui beaucoup de bois et d'écume. Du reste on s'y était attendu : car sur le Missouri, on compte sur deux grandes crues d'eau pour le mois de juin, provenant de la fonte des neiges dans les montagnes Rocheuses. Le temps était calme et chaud. Dès cinq heures et demie, nous vîmes, sur la rive orientale, une chaîne de collines dont les sommets sont complétement aplatis, et qui s'étend assez loin. La rivière se détourne vers l'occident pour se rapprocher de cette chaîne, qui, indépendamment du singulier aplatissement de ses sommets, est encore marquée par des fentes perpendiculaires, des angles et des crêtes. On les appelle les montagnes de l'ancien village des Mandans, parce qu'un de leurs villages était, en effet, autrefois situé à l'endroit où la rivière coupe la chaîne. Sur les arbres isolés du rivage étaient perchées un grand nombre

d'hirondelles qui font leurs nids dans les creux de ces arbres; la prairie voisine était couverte de buissons de 18 pouces à 2 pieds de haut. Il était huit heures du matin et le thermomètre marquait 65° F. A neuf heures, nous abordâmes à la rive occidentale, qui était boisée; il fallait réparer les avaries que le bâtiment avait reçues; les chasseurs en profitèrent pour pénétrer de quelques milles dans la prairie.

Le bois de saules qui bordait la rive était si serré et si épais, qu'on ne pouvait le traverser qu'en déchirant tous ses vêtements; et avec cela il était si plein de bardanes (*Xanthium strumarium*), que l'on en sortait tout couvert de ces gênants appendices. Il y croissait beaucoup de plantes, entre autres le *Stenactes annua*, var. *obtusifolia;* on voyait de tous côtés les grands vestiges des elks, surtout des femelles de cet animal et de leurs petits; l'empreinte de leur pied est plus grande que celle d'un jeune bœuf assez fort, et leur pas est plus long que celui d'un de nos grands cerfs. Caché dans les cimes touffues des peupliers, on entendait chanter le *Turdus rufus*, vrai *Mimus* (4), dont l'œil est orné d'un bel iris jaune. C'est un oiseau timide et qu'il est difficile de tirer dans ces bois épais, parce qu'au moindre bruit étranger il court sur-le-champ se cacher dans les plantes les plus épaisses. Vers onze heures, la cloche du bâtiment nous annonça le départ. Le courant était très-fort, de sorte que nous ne pouvions avancer que lentement, et avec cela un vent soufflait qui était frais mais non pas désagréable. Nous arrivâmes à l'emplacement de l'ancien village des Mandans, qui était situé au pied de la chaîne des collines, sur une belle pelouse de gazon, non loin de la rivière; les seuls restes que nous en vîmes consistaient en quelques pieux et palissades. A l'époque du voyage de Lewis et Clarke, il n'existait point encore là de village. Du gazon jaune et desséché couvrait en ce moment la place où naguère régnait tout le tumulte d'une vie indienne. Les seuls êtres vivants qui donnassent

quelque mouvement au paysage, étaient une colonie d'hirondelles qui avaient bâti leurs nids dans les collines. Nous étions déjà entrés sur le vrai territoire de la tribu indienne des Mandans. Un peu plus haut, nous vîmes quatre de nos chasseurs assis sur le rivage ombragé de peupliers. Ortubize avait tué un *Cervus virginianus* et tiré un coup de fusil à un gros elk qu'il n'avait pourtant pas abattu. Le premier n'avait pas encore pris sa couleur tout à fait rousse, et son bois était couvert de lambeaux. Un peu plus loin, MM. Bodmer et Harvey rejoignirent aussi le bâtiment, fatigués et échauffés. Nous les avions considérablement devancés et ils faillirent nous manquer. Ce ne fut qu'avec beaucoup d'efforts qu'ils nous avaient suivis en courant; car, en de pareilles excursions, il n'est que trop facile de perdre la direction, ce qui placerait les personnes dans une position fort peu désirable. Harvey avait tué un cerf à queue noire, *Black tailed* ou *Mule deer* (*Cervus macrotis*, Say.), qui portait encore des lambeaux (5). Ils avaient rencontré quatre de ces animaux réunis, et ils rapportaient, de celui qu'ils avaient tué, la peau, la tête et une partie de la chair. M. Bodmer avait trouvé quelques individus des *Coluber proximus*, Say, et, entre autres, une très-belle variété (6) qui est marquée de raies orangées, presque couleur de feu, et qui n'est pas très-rare sur le haut Missouri. Au premier endroit où nous atteignîmes les collines, nous vîmes un sommet isolé au-devant des autres et qui porte le nom de *Bald-Eagle-Head*. Ces collines étaient admirablement bien éclairées, et nous y vîmes courir des loups blancs; sur la rivière nageaient quelques cygnes (*Cygnus buccinator*). Sur la rive orientale nous aperçûmes, dans les saules, les ruines d'un ancien poste de commerce, et beaucoup de vestiges de castors, soit des troncs d'arbre rongés, soit des sentiers descendant vers la rivière. On coupa du bois près de l'embouchure de l'Apple-creek; puis nous vîmes à gauche la chaîne des collines se prolonger dans la campagne avec des formes originales et bien

éclairées, surtout au moment du coucher du soleil; une belle et vaste perspective s'ouvrit alors devant nous; c'étaient de tous côtés des rives verdoyantes, au-dessus desquelles s'élevaient les singulières formes des collines. Les engoulevents commencèrent de bonne heure à voltiger sur la rivière, et dans les saules nous aperçûmes un gros castor auquel nous lâchâmes en vain un coup de fusil. Nous passâmes une nuit orageuse un peu au-dessous du Heart-River.

La matinée du 16 juin s'ouvrit d'une manière très-désagréable par un vent fort de N. E., accompagné de pluie. Nous atteignîmes bientôt l'embouchure du Heart-River [1] ou rivière du Cœur, qui s'ouvre au milieu de bois verdoyants, dans un endroit où la chaîne de collines s'approche du Missouri. Le vent qui prenait le bâtiment par le flanc le poussait vers le bord et occasionnait un roulis désagréable; aussi fûmes-nous obligés de nous arrêter dès six heures. Malgré le mauvais temps, les chasseurs pénétrèrent dans la vaste forêt qui garnissait la rive, et Dreidoppel rencontra trois elks, dont il tua le plus vieux, une femelle; sur l'avis qu'il en donna, on envoya huit à dix hommes pour en porter la chair au bâtiment, et, quand nous arrivâmes sur la place, nous trouvâmes le faon encore auprès de sa mère morte. De tous côtés le bois était traversé par des sentiers de bisons et d'elks, et nous voyions souvent la laine des premiers attachée aux troncs des arbres auxquels ils s'étaient frottés. A midi le thermomètre marquait 62° F. Ce ne fut que vers le soir que le vent se calma suffisamment pour que nous pussions poursuivre notre voyage. Pendant la nuit, nous eûmes des éclairs et du tonnerre.

Le lendemain matin, 17 juin, nous vînmes de bonne

[1] Cette rivière porte, chez les Mandans, le nom de Natka-Passahé; chez les Meunitarris, celui de Nah-Toh-Shi; chez les Ariccaras, celui de Tostchita. Les Corbeaux l'appellent Nasnsan-Ché. Warden (*loc. cit.*, t. I, p. 105) l'appelle Chessehetar, et dit qu'autrefois six villages de Mandans étaient situés sur ses bords. On compte de cet endroit 1540 milles jusqu'au confluent du Missouri et du Mississipi.

heure en vue de la Butte Carrée, ainsi que de quelques singulières gorges dans la chaîne des collines. Au milieu des saules du rivage, et à la distance d'une demi-portée de fusil, un bison se tenait d'un air remarquablement fier. On lui envoya inutilement quelques balles, et, bientôt après, nous vîmes, dans la prairie voisine, deux autres très-gros animaux de la même espèce, dont les longues crinières retombaient presqu'à terre, tandis que le vent agitait les longs poils de leurs têtes; nous avions vu ce jour-là beaucoup de ces animaux. La plupart d'entre eux commençaient par s'éloigner rapidement et montaient ensuite les collines dans leur tranquille galop accoutumé. Les charognes de plusieurs bisons femelles passèrent à côté de nous, descendant le courant de l'eau. Non loin de l'embouchure du Hunting-Creek de Lewis et Clarke, le Missouri a au moins un demi-mille de large; mais bientôt après il se rétrécit de nouveau; ses eaux baissaient alors. Après huit heures, nous arrivâmes à un endroit où, dans la prairie à droite, il y avait autrefois un village de Mandans. Les Dacotas de la rivière de Saint-Pierre le surprirent, il y a environ quarante ans, en tuèrent la plupart des habitants et en détruisirent les huttes. Sur toute la prairie on voyait briller les crânes et les ossements blanchis des bisons, et sur les sommets des buissons perchait l'agripenne (*Emberiza oryzivora*, Linn.), pendant que la *Fulica americana* nageait près du bord, et que de vieux troncs rongés annonçaient la présence des castors. La forêt se composait de frênes, d'ormes, de peupliers, d'érables-negundo, et le taillis, de rosiers, de troënes, d'*Amelanchier sanguinea*, de C., etc. Diverses espèces de plantes y croissaient, et sur les collines vertes des prairies, par delà la forêt du rivage, le *Juniperus repens* formait de grandes plaques rondes d'un vert foncé, au moyen de ses rameaux qui rampaient en forme de verges [1]. Nous vîmes sur les collines

[1] Le duc Paul de Wurtemberg (voyez son premier Voyage, p. 215) dit avoir

une couple de bisons mâles, mais comme ils nous avaient aussi aperçus de leur côté, il ne fut pas possible de les rejoindre à pied. Dans l'épais taillis de la forêt, on entendait le chant varié du bel oiseau que Wilson a dessiné (t. I, pl. 8, fig. 2), et auquel le prince de Musignano a donné le nom d'*Icteria viridis*. Le joli corps vert de ce chantre intéressant, avec son cou et sa gorge d'un jaune brillant, en font un des plus beaux oiseaux de l'Amérique septentrionale; il est l'ornement des bois, tant par la variété de son gazouillement que par la vivacité de ses mouvements. Il nous fut souvent difficile de nous emparer de cet oiseau farouche, étant obligés de l'attendre longtemps à l'affût, où les moustiques (*Tipula*) furent horriblement tourmentants. Les collines des prairies formaient en cet endroit des masses longues, plates et nues, ressemblant parfaitement à des remparts de forteresse. Sur la lisière du bois, les chênes et les frênes ne faisaient que boutonner, mais il paraît que ce retard devait s'attribuer à un incendie des prairies dans lequel ces arbres avaient souffert. Nous avions suivi un coude que la rivière fait à gauche, et après avoir passé l'embouchure d'un petit ruisseau [2], nous atteignîmes la Butte Carrée, qui s'élève dans la prairie de la rive occidentale, derrière le bois de peupliers. La Butte Carrée est une chaîne de collines singulièrement formée de plusieurs sommets aplatis comme des tables, avec des coupures comme des retranchements, et de plus petits sommets et collines placés au-devant, le tout éga-

trouvé cet arbuste beaucoup plus vers l'est, près de la rivière de Gasconnade; mais c'est là certainement une erreur; car Nuttall et d'autres ont déjà remarqué qu'on ne le trouve que dans les environs des villages des Mandans et plus au nord.

[2] Ce ruisseau porte, chez les Mandans, deux noms différents; ils l'appellent Sisso-Otti-Passahé, c'est-à-dire, la Rivière de la maison des oiseaux de proie; et Chasaté-Hon-Ohkté-Passahé, c'est-à-dire, la Rivière où l'on tue beaucoup de loups. Les Meunitarris l'appellent Mahhiji-Ihkatsch-Ahji, c'est-à-dire, la Rivière où l'on vomit les graines de bœuf; enfin, chez les Ariccaras, il s'appelle Tchih-Issou, (le mot *tchih* fortement accentué, et celui d'*issou* au contraire fort doux; le tout bien lié.)

lement couvert d'une herbe courte. Dans le voisinage de la rivière, cette chaîne présente cinq sommets principaux. Sur la rive, il y a des bois frais et verdoyants de gros chênes nains, de frênes, d'ormes, de negundo et d'autres arbres semblables, avec d'épais taillis et une herbe haute et touffue qui fournit d'excellente pâture au gibier. On tira du bâtiment sur un loup blanc que l'on atteignit et qui tomba dans l'eau. Un peu plus loin, nous remarquâmes une cabane de chasse indienne, construite à l'ombre des arbres; elle était de forme conique et en bois. Nous vîmes aussi des échafaudages en pieux, tels que nous les avions déjà observés chez les Sacs et les Ayoways. Vers midi, le temps fut chaud et orageux; Th. 70° (17 R.).

Après avoir passé successivement devant des prairies avec leurs collines, des rochers argileux escarpés, et des lignes de forêts où, sur la rive orientale, débouche un petit ruisseau qui semble être la décharge d'un lac; après avoir vu des loups et tué un cygne, nous continuâmes notre route jusqu'au soir; en ce moment, comme nous longions un épais bois de saules, sur la rive orientale, nous entendîmes inopinément des coups de fusil, dont nous aperçûmes même distinctement le feu dans le bois déjà sombre. M. Mackenzie soupçonna sur-le-champ la présence d'un détachement de guerre (*war party*) des Indiens, dont on évite toujours la rencontre, parce que l'on n'a rien de bon à en espérer. On tint conseil sur ce qu'il fallait faire. Plusieurs coups de fusil se suivirent sur la rive; on en voyait distinctement le feu et ils retentissaient avec force: car les Indiens ont coutume de mettre une très-forte charge de poudre. Nous ne tardâmes pas non plus à remarquer, dans la sombre épaisseur des saules, les formes de ces Indiens, qui, dans leurs blanches robes de bison, ressemblaient à des fantômes. Personne ne savait quels pouvaient être les projets de ces gens, de sorte que nous attendions l'entrevue avec une inquiète impatience. Les Indiens furent les premiers à rompre le silence. Ils nous

crièrent que leurs intentions étaient pacifiques et qu'ils désiraient monter à bord. Ayant appris en même temps, de l'interprète Ortubize, que c'étaient des Dacotas de la tribu des Yanktonans, nous nous entretînmes pendant quelque temps avec eux, tandis que l'on posait des planches pour pouvoir passer du rivage au bâtiment. Vingt-trois hommes, la plupart grands et vigoureux, vinrent alors à bord, et on les fit asseoir en rang sur un des côtés de la grande chambre. Ils étaient sortis de trois cents tentes que les Yanktonans, Honk-Papa (Tetons) et Papa-Xapo [1], avaient dressées dans le voisinage, quoiqu'ils habitassent communément au bord de la Chayenne, rivière qui tombe dans le Red-River, près du Devil's-Lake et des sources du Saint-Peter's-River; ils avaient chassé dans le voisinage et avaient tué des bisons femelles. Les Yanktonans sont regardés comme les plus dangereux et les plus perfides d'entre les Dacotas, et l'on assure qu'ils ont souvent, dans ces environs, tué des blancs, principalement des Anglais. Il leur arrive fréquemment en hiver de se rapprocher du Missouri, mais dans la saison où nous étions, nous ne devions qu'au hasard de les y avoir rencontrés. C'étaient en général des hommes forts, élancés, bien faits, portant des cheveux longs retombant en désordre, et où quelques-uns portaient des plumes, marques de leurs exploits. La plupart avaient le haut du corps nu; quelques-uns portaient des robes de bison et d'autres des couvertures de laine; du reste, ils étaient simplement et mal vêtus, car ils se trouvaient dans une excursion de chasse. Le chef de ceux qui nous visitaient s'appelait Tatanka-Kté (le bison mort); c'était un homme de moyenne taille, d'une physionomie caractéristique et d'un teint très-brun; il portait ses cheveux noués en une grosse touffe au-dessus du front. Son costume consistait en un uniforme de drap rouge avec un

[1] Papa-Xape signifie, en français, *la tête coupée*. Cette tribu est une branche des Yanktonans.

collet et des parements bleus, et orné de galons d'argent, tel que les marchands ont coutume d'en vendre ou d'en donner aux chefs de distinction. Cet homme portait à la main une aile d'aigle, dont il se servait en guise d'éventail.

Après que nous eûmes fumé la pipe à la ronde avec ces Yanktonans, le chef vida devant M. Mackenzie une bourse de vieux et puant *pemmikan* (viande desséchée et pulvérisée) qu'il lui offrait comme un présent, puis il se leva pour lui adresser la parole. Il commença par serrer successivement la main à tous les assistants, et dit ensuite, avec beaucoup de gestes et en phrases courtes et tronquées, entre chacune desquelles il s'arrêtait pour réfléchir : « Toute la troupe des trois cents tentes est commandée par le chef principal Jéwitschahka. — Mon peuple vivait autrefois en bonne intelligence avec les Mandans, mais depuis un an il s'est brouillé avec eux, à cause du meurtre d'un Dacota; — il désire rétablir la paix; — pour cela nous avons envoyé trois des nôtres aux villages des Mandans. — Nous ne savons pas encore le résultat, c'est pourquoi nous désirons vivement la médiation de M. Mackenzie. — C'est par hasard que nous étions sur le bord de la rivière, quand nous avons aperçu le vaisseau de notre père, et nous sommes venus le saluer. — Afin de pouvoir procurer plus de castors à la Compagnie des Pelleteries, nous désirons pouvoir chasser librement près du Missouri, et c'est pour cela qu'il nous est important d'avoir la paix avec les Mandans. — Nous espérons, d'après cela, que notre père voudra s'intéresser pour nous et nous permettre de l'accompagner. » Voici quelle fut la réponse : « Si, à l'avenir, de même que toutes les tribus de votre nation, qui vivez habituellement près du Missouri, vous vous conduisez bien et ne tuez jamais de blancs, je ferai pour vous tout ce qui dépendra de moi. Mais je vous laisse à décider ce qu'il vaudra mieux pour vous de faire : d'aller avec moi par eau, ou seuls par terre aux villages des

Mandans, car je ne sais comment vous serez reçus par les jeunes guerriers de cette nation. »

Ces Indiens nous montrèrent une belle peau d'un jeune bison blanc femelle qu'ils comptaient offrir en présent aux Mandans; car c'est un objet auquel ce peuple attache un grand prix. Ils y avaient déjà envoyé un jeune bison blanc. Quand la soirée fut avancée, on conduisit nos hôtes dans une partie du bâtiment où on leur offrit à souper et où on les hébergea pour la nuit; mais le lendemain matin ils redescendirent à terre et allèrent à pied au Fort-Clarke.

Pendant la nuit nous avions eu un grand orage et la matinée du 18 juin fut sombre, humide et venteuse. Nous quittâmes de bonne heure le lieu de l'entrevue, qui était encore à 12 milles du Fort-Clarke, et les Yanktonans marchaient à côté de nous dans la prairie, où ils mirent en fuite une bande de dix à douze loups qui nous avaient longtemps divertis par leurs jeux. Le thermomètre marquait 63° (13° 8 R.). A huit heures et demie, nous dépassâmes une île ronde, couverte de saules, après quoi nous atteignîmes, sur la rive occidentale, la forêt dans laquelle sont situées les habitations d'hiver d'une partie des Mandans; nous distinguions déjà, dans l'éloignement, le grand village de cette nation, appelé Mih-Toutta-Hangkouche, et dans le voisinage duquel toute la prairie était couverte de cavaliers et de piétons isolés. Quand nous en fûmes plus près encore, nous vîmes les cabanes de ce village, avec le Fort-Clarke, placé au-devant et se détachant sur le fond vert bleuâtre des collines de la prairie, tandis que le drapeau bigarré des États-Unis flottait au haut d'un grand mât. Quatre hommes blancs, à cheval, s'étaient arrêtés sur une pointe de terre de la rive gauche; des Indiens, vêtus de leurs robes de bison, étaient assis par groupes sur le rivage, et ce fut alors que commencèrent les saluts des canons et de la mousqueterie. L'*Assiniboin* ne tarda pas à mouiller devant le fort, près d'une rive assez haute, mais qui descendait par une pente

douce et sur laquelle plus de six cents Indiens nous attendaient. Immédiatement sur la grève, et devant cette assemblée rouge, se tenaient les chefs et les guerriers les plus distingués de la nation des Mandans, et dans le nombre surtout Charaté-Noumakchi (le Chef des Loups), Mato-Tope (les Quatre Ours), Dipéouch (le Bras Cassé), Berock-Itaïnou (le Col de Taureau), Pehriska-Rouhpa (les Deux Corbeaux) et quelques autres. Ils avaient tous endossé leurs plus beaux habits pour nous faire honneur. Aussitôt que le bâtiment fut amarré, ils montèrent à bord, et après nous avoir serré la main à tous, ils prirent place dans la chambre de poupe. La pipe circula, et l'entretien commença avec les Mandans, à l'aide de M. Kipp, commis de la Compagnie américaine des pelleteries, et directeur du poste de commerce du Fort-Clarke, et avec les Meunitarris, à l'aide du vieil interprète Charbonneau[1], qui demeure depuis trente-sept ans dans les villages de cette nation placés dans le voisinage. M. Mackenzie fit part aux Indiens de la proposition des Yanktonans; mais après une longue délibération, ils répondirent qu'il leur était impossible de conclure la paix avec eux, les Yanktonans étant beaucoup trop perfides; mais que, pour le moment, on ne leur ferait aucun mal et qu'ils pouvaient se retirer sans crainte.

La plupart des Indiens rassemblés dans notre chambre étaient des hommes vigoureux, grands et bien bâtis, à l'exception seulement de Mato-Tope qui était de taille moyenne et assez mince. J'aurai occasion de parler plus tard davantage de ce chef vaillant et distingué. Ils portaient à la main leurs armes, consistant en fusils, arcs, massues ou haches d'armes, ainsi que des éventails d'ailes d'aigle; ils étaient vêtus de robes de bison, qui, du côté de la chair, étaient peintes en rouge brun et en blanc, et ornées de figures de

[1] Cet homme est connu par le Voyage de Lewis et Clarke, qu'il accompagna jusqu'aux bords de la Colombie; mais son nom a été souvent très-mal écrit; ainsi, par exemple, Warden (*loc. cit.*, t. III, p. 669) l'appelle Charbonet.

différentes couleurs [1]. Ils laissent croître et pendre leurs cheveux, qu'ils regardent comme un ornement; parfois aussi ils les portaient partagés par tresses et pétris avec une espèce d'argile rougeâtre. Mais je ne m'étendrai pas, en ce moment, sur la description de ces Indiens, dont j'aurai occasion de parler plus au long dans un autre endroit. Les Mandans, les Meunitarris et les Corbeaux, qui avaient alors soixante-dix tentes près du fort, ne diffèrent pas beaucoup les uns des autres, quant à l'extérieur et au costume; ils sont plus grands que les Indiens du Missouri que nous avions vus jusqu'alors, et ils ont les traits de la physionomie mieux faits que les Dacotas.

Nous ne tardâmes pas à descendre à terre, et nous fîmes la revue de toutes ces figures brunes d'Indiens, dont les femmes et les enfants étaient assis par terre en troupes nombreuses, et dont les hommes étaient épars, les uns à pied, les autres à cheval, et faisaient, de leur côté, leurs observations sur les blancs qui venaient d'arriver. Il y avait parmi eux des hommes remarquablement grands et beaux et des costumes magnifiques; car ils s'étaient tous parés de leur mieux. Les fiers Corbeaux étaient assis, en place de selles, sur de belles peaux de panthère, doublées de drap rouge, et tenaient à la main des fouets de corne d'elk, attendu qu'ils ne portent jamais d'éperons. Ces cavaliers belliqueux, avec leurs visages peints de diverses couleurs, leurs longs cheveux ornés de plumes, des arcs et des carquois sur le dos, et un fusil ou une lance à la main (cette dernière arme n'était que de luxe), nous offrirent un spectacle nouveau et du plus grand intérêt. Cette assemblée remarquable considérait les étrangers avec curiosité, et nous nous entretînmes avec elle par signes, puis nous nous rendîmes dans le fort, qui est bâti sur le même modèle que tous les autres postes de

[1] Les Patagons ont aussi la coutume de peindre de figures leurs grands manteaux de peau, du côté de la chair (voyez d'Orbigny, t. II, p. 84).

commerce ou forts de la Compagnie, mais sur une échelle plus petite, et ressemble, pour les dimensions et les dispositions assez simples, à Sioux-Agency dont j'ai parlé plus haut. Immédiatement derrière le fort étaient dressées, dans la prairie, les soixante-dix tentes de cuir de la nation des Corbeaux, que nous allâmes sur-le-champ visiter.

Les tentes des Corbeaux sont absolument semblables à celles des Dacotas, et se dressent sans que l'on y observe aucun ordre régulier; mais à leurs poteaux, au lieu de scalps, on voyait flotter au vent, comme des pavillons, de petits morceaux de drap de couleur, ordinairement rouges. La foule de chiens de tout poil, ressemblant à des loups, qui couraient çà et là, au nombre de cinq à six cents, était vraiment remarquable. Ils se jetaient tous sur les étrangers, et ce n'était pas sans peine que l'on parvenait à les écarter à coups de pierres, opération dans laquelle nous fûmes aidés par quelques vieilles femmes indiennes. De là nous fîmes environ trois cents pas dans la direction du nord-ouest, en quittant le fort pour remonter le Missouri, afin de nous rendre à Mih-Toutta-Hangkouche, capitale des Indiens Mandans. Ce village, qui se compose d'à peu près soixante grandes cabanes de terre de forme hémisphérique, est entouré d'une clôture de palissades, aux quatre coins de laquelle on a élevé des retranchements en forme de flèches, recouverts de treillages en osier et munis de meurtrières; ils devaient servir à la défense du village et dominaient la rivière et la plaine. Ces flèches ou blockhaus n'ont point, dit-on, été construites par les Indiens eux-mêmes, mais par des blancs. A trois milles de ce village, en remontant la rivière et sur la même rive, on trouve le second village des Mandans, que l'on appelle Rouhptaré. Il renferme environ trente-huit cabanes de terre, et, faute de temps, nous ne pûmes pas alors le visiter. Dans le voisinage immédiat du village de Mih-Toutta-Hangkouche, on voyait plusieurs de ces échafaudages (Machotté) sur lesquels ces Indiens, de même que les Dacotas, déposent leurs morts (voyez la vi-

gnette n° 2); mais à côté il y avait plusieurs grands poteaux auxquels étaient suspendues des peaux et d'autres objets que l'on avait offerts au maître de la vie, Omahank-Noumakchi, ou au premier homme, Noumank-Machana (*ch* guttural). Les trois villages de la tribu voisine des Meunitarris (Gros Ventres), dont la langue diffère entièrement de celle des Mandans, sont situés à quinze milles environ plus haut, sur la même rive, et leur population était ce jour-là rassemblée presque tout entière près du village des Mandans. Je parlerai aussi d'eux par la suite.

La prairie qui environne le Fort-Clarke offrait dans cette occasion l'aspect le plus intéressant. Une foule considérable de chevaux paissaient de tous côtés; des Indiens des deux sexes et de tout âge allaient et venaient; à chaque instant ils nous arrêtaient; il fallait leur serrer la main et se laisser examiner par eux, ce qui ne laissait pas d'être parfois extrêmement gênant. Ainsi, par exemple, un jeune guerrier s'empara de ma boussole de poche que je portais à un ruban, et voulut absolument me la prendre afin de la suspendre, comme un ornement, autour de son cou. Je la lui refusai, mais plus je persistais dans mon refus, plus il devenait pressant. Il m'offrit un beau cheval pour ma boussole, puis il y ajouta tous ses plus beaux habits et ses armes, et quand j'eus répondu par un nouveau refus plus péremptoire, il se mit en colère, et ce ne fut qu'à l'aide du vieux Charbonneau que j'échappai à des scènes désagréables et peut-être à des actes de violence. De retour au bâtiment, nous y trouvâmes une société nombreuse d'Indiens s'occupant à fumer, ou bien couchés par terre, endormis dans leurs couvertures.

M. Sanford, sous-agent des Mandans, des Meunitarris et des Corbeaux, eut le soir un entretien avec le chef le plus distingué de ces derniers, Éripouass (le Ventre-Pourri), le même homme avec lequel l'ancien agent des Indiens, le major O'Fallon, avait eu une scène fameuse; nous accompagnâmes M. Sanford à cette entrevue.

Éripouass, homme robuste et de haute taille, à la physionomie prévenante, avait beaucoup d'influence sur son peuple. Étant en deuil, il se rendit au fort dans ses plus mauvais habits, les cheveux coupés courts et enduits d'argile. Charbonneau servit d'interprète dans la langue des Meunitarris. M. Sanford recommanda au chef d'en user toujours bien envers les blancs qui pourraient visiter sa tribu; il lui suspendit une médaille autour du cou, et lui fit, au nom du gouvernement, un présent considérable en drap, poudre, balles, tabac, et autres choses semblables, que cet homme orgueilleux accepta, sans donner la moindre marque de reconnaissance; ces gens regardent au contraire des présents de cette espèce comme un tribut qui leur est dû et comme une preuve de faiblesse. On assure que les Corbeaux surtout, qui sont les plus fiers d'entre les Indiens, méprisent souverainement les blancs; du reste, ils ne les tuent point, mais les pillent souvent. Quand la nuit fut venue, nous visitâmes Éripouass dans sa tente. Tout le camp des Corbeaux était alors rempli de chevaux, quelques-uns avec leurs poulains, que l'on avait fait entrer pour les mettre à l'abri des voleurs. Cette nation, qui se compose d'environ 400 tentes, possédait de 9 à 10,000 chevaux, dans le nombre desquels il y en a de fort bons. Quant aux chiens, on les avait placés en partie dans les tentes, et nous fûmes moins exposés à leurs attaques que durant le jour. Malgré cela, il fallut nous battre contre eux pour pouvoir passer. L'intérieur de la cabane offrait un aspect intéressant. Un petit feu allumé au centre l'éclairait suffisamment; le chef était assis en face de l'entrée, entouré d'autant d'hommes grands et bien faits qui avaient pu y trouver place, chacun selon son rang. Tous étaient nus, n'ayant d'autre vêtement que le *breech-cloth*. On nous fit asseoir à gauche du Ventre-Pourri, sur des peaux de bisons; après quoi, le maître de la maison alluma sa pipe dacota, dont le tuyau était long, plat et orné de clous jaunes et brillants; il nous y fit faire à chacun

quelques aspirations, en tenant la pipe dans ses mains, et elle circula ensuite par la gauche. Après que Charbonneau eut soutenu pendant quelque temps la conversation en langue meunitarrie, nous nous levâmes tout à coup et nous nous éloignâmes, selon la coutume indienne.

Les Crows des Anglo-Américains, ou Corbeaux des descendants des Français établis en Amérique, sont appelés par les Mandans *Haiderouka*, et par les Meunitarris, *Haïderoka*. Le nom qu'ils donnent eux-mêmes à leur nation est *Apsarouké*. Le territoire qu'ils parcourent est borné au nord ou au nord-ouest par le Yellow-Stone-River (rivière de la Roche-Jaune), et s'étend, autour du Bighorn-River, jusque vers les sources de la Chayenne et vers les montagnes Rocheuses, qu'ils appellent Amechahwé (*ch* guttural, *e* court). Ces Indiens sont un peuple chasseur et nomade qui ne demeure point dans des villages stables comme les Mandans, les Meunitarris et les Ariccaras [1], et ne se livre à aucune espèce de culture, si l'on en excepte une très-petite quantité de tabac (*Nicotiana quadrivalvis*) qu'ils ont coutume de semer. Il y a environ six ans que les Corbeaux ne comptaient que 1000 guerriers : aujourd'hui on évalue leur nombre à 1200 [2]. Ils voyagent avec leurs tentes de cuir, chassent le bison et toutes sortes de gibier, et nourrissent beaucoup de chevaux et de chiens, mais ne les mangent point. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, ils sont de toutes les nations du Missouri, celle qui possède le plus grand nombre de chevaux. L'hiver, ils les nourrissent sur les bords du

[1] Warden, dans son ouvrage intitulé : *Account of the United States* (t. III, p. 151), nomme les diverses nations indiennes qui habitent des villages stables, mais il oublie de compter parmi eux les Meunitarris.

[2] Warden appelle les Corbeaux, Quehatses (*loc. cit.*, t. III, p. 560), et évalue leur nombre à 3,560 âmes, dont 900 guerriers. Le Dr Morse (voy. *Report*, etc., p. 252) dit qu'il y en a 3,250, et remarque qu'ils sont plus sauvages que les autres nations, ce qui n'est pas exact. Dans l'ouvrage qui vient de paraître : *Adventures of Captain Bonneville*, le nombre de leurs guerriers est porté (p. 114) à 1500, ce qui est peut-être trop élevé.

Wind-River, d'une espèce d'arbrisseau qui les fait promptement engraisser. Les femmes des Corbeaux sont très-adroites pour le travail des mains; leurs chemises et leurs costumes de cuir de bighorn, brodés en piquants de porc-épic colorés, sont d'une beauté extraordinaire, ainsi que leurs robes de bison brodées et peintes. Je parlerai plus bas de leurs grands bonnets de plumes d'aigle, de leurs boucliers ornés de plumes, et de peintures de diverses couleurs (Voy. pl. XLVIII, fig. 5 et 6) et d'autres objets. Les hommes fabriquent leurs armes, qu'ils ornent avec beaucoup d'élégance, surtout leurs grands arcs, incrustés de corne de bighorn ou d'elk, et souvent aussi recouverts de la peau d'un serpent à sonnettes. J'ai fait dessiner (pl. XLVIII, fig. 10) un beau carquois de ce peuple, orné de rosettes en piquants de porc-épic.

Pour ce qui regarde le physique de ces Indiens, et leur manière de s'habiller, ils ressemblent en général aux Meunitarris, les deux n'ayant formé dans l'origine qu'un même peuple, ainsi qu'on le reconnaît au rapport du langage. De longs cheveux sont chez eux une grande beauté, et ils ont grand soin de leur chevelure. Celle d'un de leurs chefs, appelé Longs-Cheveux (*Long-Hair*), avait dix pieds de long et traînait de plusieurs pieds par terre, quand il se tenait debout. Les ennemis des Corbeaux sont les Chayennes, les Pieds-Noirs et les Dacotas. Ils sont alliés des Mandans et des Meunitarris; mais, en général, ils les voient fort peu. Ils avaient coutume d'échanger avec ces derniers leurs beaux chevaux contre des marchandises européennes; mais la Compagnie américaine des Pelleteries a établi maintenant, pour eux aussi, un poste de commerce sur le Yellow-Stone, connu sous le nom de Fort-Cass.

Quoique les Corbeaux, en leur qualité de fiers Indiens, regardent les blancs avec mépris, ils les accueillent toutefois avec beaucoup d'hospitalité dans leurs cabanes; mais ce qui contraste singulièrement avec leur orgueil, c'est leur penchant à voler et à mendier, qui les rend fort importuns. Ils

entretiennent, dit-on, beaucoup plus d'idées superstitieuses encore que les Mandans, les Meunitarris et les Ariccaras. Ainsi, par exemple, ils ne veulent jamais fumer leur pipe du moment où il y a une paire de souliers suspendue dans la cabane. Quand ils fument à la ronde, chacun d'eux ne fait jamais que trois aspirations; après quoi, il passe la pipe, avec un certain mouvement particulier de la main, à son voisin de gauche. Ils sont adroits cavaliers, et quand ils chargent à cheval, ils se jettent à bas d'un côté, à la manière de divers peuples de l'Asie. Ils ont parmi eux beaucoup de bardaches [1], et surpassent toutes les autres nations en coutumes contre nature.

De même que chez tous les Indiens du Missouri, il existe parmi les Corbeaux diverses associations :

1° Les Sihrapichte (le *ch* sifflant à l'allemande), ou les Bisons mâles;

2° Les Ihchochke (le *ch* guttural, l'*e* bref), ou les Renards des prairies;

3° Les Pehriskichte (le *ch* sifflant, l'*e* bref), ou la société des Corbeaux;

4° Les Zohtä-Girackschohke (le *g* guttural), la société de la Tête à demi rasée. C'est la même qui, chez les Mandans, s'appelle Ischohé-Kakoschochaté (le second *ch* guttural);

5° Les Pédachischi (le premier *ch* guttural, l'*i* fortement accentué, le *chi* bref);

6° Les Wih-Wa-Ouhpake, ou la société du Casse-tête de pierre;

7° Les Wiske-Kahte, les Petits Chiens;

8° Les Wischkissah, ou la société des Grands Chiens.

Chacune de ces associations a une danse qui lui est particulière; le droit d'en faire partie et de prendre part à ces danses s'achète, comme chez les autres peuples du Missouri. A ces occasions on abandonne aussi, de la même manière,

[1] Je parlerai des bardaches, en décrivant plus bas les mœurs des Mandans.

les femmes aux vendeurs, ainsi qu'on l'expliquera plus tard en parlant d'autres nations. On prétend du reste que les femmes des Corbeaux et celles des Ariccaras sont les plus dissolues de toutes celles des nations du Missouri.

Ce peuple éprouve une espèce de crainte superstitieuse à la vue d'un bison blanc femelle. Quand un Corbeau rencontre un de ces animaux, il se tourne vers le soleil et lui adresse à peu près ces mots : « Je veux te la donner. » Il s'efforce alors de tuer l'animal, et quand il a réussi, il le laisse par terre et dit encore au soleil : « Prends-la, elle t'appartient. » Du reste, ils ne font pas de la peau de ces bisons femelles, le même usage que les Mandans, usage que j'expliquerai plus bas en détail. Les objets les plus sacrés pour ce peuple sont : le soleil, la lune et le tabac, c'est-à-dire les feuilles du vrai tabac (*Nicotiana*); aussi tous leurs enfants portent-ils une petite portion de cette plante, bien enveloppée, comme un amulette autour du cou.

Ils n'enterrent pas leurs morts; mais, de même que les Mandans, les Meunitarris, les Dacotas et les Assiniboins, ils les placent, au milieu de la prairie, sur des échafaudages isolés. Une femme de la nation des Corbeaux, étant sur le point de mourir, témoignait une grande inquiétude, dans la crainte qu'après sa mort on ne la déposât dans la terre, à la manière des blancs. C'était-là son seul souci, bien que du reste la mort ne lui causât aucun effroi. Dès qu'on l'eut tranquillisée à ce sujet, elle rendit le dernier soupir avec la plus grande tranquillité d'âme [1].

[1] Pour plus de détails sur les Corbeaux, on peut consulter aussi l'*Astoria*, p. 158.

CHAPITRE XIV.

VOYAGE DU FORT-CLARKE AU FORT-UNION, PRÈS DE L'EMBOUCHURE DU YELLOW-STONE-RIVER.

Rouhptare, second village des Mandans. — Villages des Meunitarris sur le Knife-River. — Entrevue avec les Meunitarris. — Villages d'hiver de cette nation. — Collines remarquables. — Montagnes de l'Ours qui danse. — Little-Missouri-River. — Territoire des Assiniboins. — Charbonneau's-Creek. — White-Earth-River. — Les deux Indiens Pieds-Noirs Kiésax et Matsokoui. — Le Grizzly Bear et le Bighorn. — Entrevue avec les Assiniboins. — Muddy-River. — Yellow-Stone-River. — Fort-Union.

Le 19 juin, de grand matin, le pyroscaphe l'*Assiniboin* quitta le fort Clarke, par un vent fort et froid et un ciel sombre et couvert; à 9 heures et demie, le thermomètre de Fahrenheit marquait 60° $\frac{1}{2}$ (12°, 5 R). Les chefs et plusieurs autres Indiens étaient encore de bonne heure à bord, ainsi que Kiésax, Indien Pied-Noir ou Piékann, qui désirait retourner auprès de son peuple. M. Kipp, directeur du fort Clarke, ainsi que le vieil interprète Charbonneau, nous firent aussi la reconduite. Nous abordâmes bientôt pour une heure à la rive septentrionale, afin d'embarquer du bois, et pendant ce temps la pluie et la tempête nous tinrent renfermés dans notre chambre. Comme nous nous occupions souvent de notre patrie, il nous parut que la campagne de la rive méridionale présentait quelque ressemblance avec les bords du Rhin; mais, sur la rive droite, se rencontrèrent bientôt

des collines de formes singulières; on eût dit des remparts de forteresses. A dix heures, nous atteignîmes, sur la rive méridionale, le second village des Mandans, Rouhptare, situé dans une plaine un peu élevée au-dessus du niveau de la rivière. Ses habitants, au teint foncé et à la chevelure noire, enveloppés dans leurs robes de bison, s'étaient tous assemblés sur la grève, et quelques-uns d'entre eux avaient pris position sur le toit de leurs cabanes, afin de pouvoir bien regarder autour d'eux, ce qui est l'usage constant de ces peuples. La prairie tout entière était remplie de personnes à pied, d'Indiens montés, et de chevaux paissant; dans les bois de saules, près de la rive, on voyait courir tout nus les enfants cuivrés; les hommes tenaient à la main leurs éventails d'aigle. Quant au village même, il était entouré de palissades, et offrait, avec ses cabanes de terre voûtées, à peu près l'aspect d'un *hippah* de la Nouvelle-Zélande. Là aussi on voyait suspendues à de grands poteaux, à côté du village, des peaux et d'autres objets consacrés au seigneur de la vie ou au soleil, et un grand nombre de *machottés* (échafaudages de morts) étaient répandus dans la prairie. Comme nous passions devant le village, toute la population nous accompagna, en suivant les bords escarpés de la rivière, les uns à pied, les autres à cheval, et les gros chiens loups couraient en foule derrière leurs maîtres. La campagne était assez ouverte et unie; notre vue s'étendait sur le large et beau miroir de la rivière, et, dans le lointain, sur la masse rougeâtre des cabanes de terre du premier village des Meunitarris, appelé Awachahwi, situé sur la rive méridionale, et que nous atteignîmes au bout d'une demi-heure. C'est là que la rivière au Couteau [1] tombe dans le Missouri; les trois villages des Meunitarris, qui subsistent encore, sont construits sur ses bords. Le village supérieur, qui est le plus

[1] Les Meunitarris appellent la rivière au Couteau, Maëttserouahji; les Mandans, Manhi-Passahé; les Ariccaras, Ehsitsch-Kahahn, et les Corbeaux, Mitsi-Anjé.

grand et le plus éloigné du Missouri, s'appelle Elah-sa (le village des Grands-Saules); celui du milieu porte le nom d'Awatichaï (*ch* guttural), le Petit Village : c'est celui qu'habite l'interprète Charbonneau; tandis que le plus petit des trois, et qui ne se compose que de 18 cabanes, est situé près de la rivière au Couteau : il s'appelle Awachahwi ou le Village des Souliers. J'aurai plus tard occasion d'entrer en de plus grands détails sur ce sujet. Pendant que nous contemplions cette intéressante contrée, et que Charbonneau me fournissait maint renseignement sur ces villages qu'il habite depuis trente ans, les Indiens, nos compagnons de voyage, demeuraient assis ou couchés par terre autour du feu, fumant leur pipe dans un repos stoïque. Parmi eux se trouvait Dipéouch (*ch* guttural), le Bras-Cassé, gros et vigoureux Mandan, avec lequel je fus l'hiver suivant en relation intime, sans que je m'en doutasse en ce moment. Il portait ses longs et épais cheveux noués en une grosse queue sur le milieu du dos; autour du cou il avait suspendu un hausse-col d'argent, présent des blancs, sur lequel était gravée la figure d'un cerf. Sa physionomie avait une expression agréable. Celle d'un autre colosse, compagnon inséparable du premier, Berock-Itaïnou (le Col de Taureau), était sombre et bien moins avenante. L'un et l'autre avaient une taille de 6 pieds, et le Col de Taureau portait ses cheveux noués ensemble en une seule touffe sur la tête. Mato-Tope (les Quatre-Ours), chef distingué des Mandans, dont j'ai déjà parlé, ainsi que Charaté-Noumakchi (le *Chef* des Loups), s'y trouvaient aussi, et j'achetai du premier sa robe de bison peinte, qui avait été jusqu'alors pour lui *médecine*, car il la portait avec un grand respect, comme souvenir de son frère tué par l'ennemi. Plusieurs de ces Indiens s'occupaient souvent de recherches fort peu agréables, dans leurs cheveux, après quoi ils écrasaient entre leurs blanches dents le produit de leur chasse. Nos mets leur plurent beaucoup; ils burent le café avec grand plaisir, et le sucre est pour eux une friandise;

ils ne sont pourtant pas en position de se procurer du sucre d'érable, comme les Indiens des régions forestières, ces arbres n'étant ni assez nombreux, ni d'une croissance assez vigoureuse dans les bois des prairies [1].

Si nous détournions nos regards des formes cuivrées des indigènes, pour les reporter sur la nature environnante, nous remarquions des collines grises, alternant avec des prairies et des bois de saules; la campagne en général pouvait passer plutôt pour unie que pour montagneuse. Les sommets de quelques-unes des collines étaient aplatis d'une manière singulière, et c'est là un trait caractéristique de ces chaînes. A midi, le soleil se montra et le thermomètre monta à 70° par un vent fort. La rive méridionale s'anima alors par la présence d'une foule d'Indiens à pied et à cheval, qui se montrèrent entre la rivière et les saules. C'étaient les Meunitarris, qui étaient sortis de leurs trois villages pour voir notre pyroscaphe et nous saluer. L'apparition de ce bâtiment qui, depuis deux ans, fait dans le cours de l'été le voyage du Yellow-Stone, est un événement de haute importance et du plus grand intérêt pour les nations indiennes de ces contrées. Ils arrivent alors de loin pour contempler ces bruyantes machines, qui sont à leurs yeux une des plus grandes *médecines* des blancs. L'aspect de cette foule rouge-brun, car même la peau de leurs bisons présentait cette couleur, rassemblée ainsi sur la rive, était on ne saurait plus remarquable. Il y en avait plus de cent, avec beaucoup de chiens, dont quelques-uns tiraient deux longues perches de bois, attachées sur leur dos et qui traînaient par terre derrière eux; leurs effets étaient liés avec des courroies sur ces voitures [2]. Les Indiens traversèrent à la hâte le bois

[1] Il ne croît en cet endroit d'autre espèce d'érable que le *Box alder* (*A. Negundo*), qui donne à la vérité aussi du sucre, mais pas à beaucoup près autant que le véritable érable à sucre.

[2] Le capitaine Franklin (voyez son premier Voyage à la mer Glaciale, p. 112) décrit cette espèce de traîneau des Indiens de la prairie. Il est en général connu sous le nom canadien de *Travail*.

de saules, et ne tardèrent pas à se trouver en face de nous sur la grève basse et escarpée, où ils avaient si peu de place, que nous nous attendions à chaque instant à voir écrouler le sable.

Nous vîmes alors se déployer devant nous le spectacle le plus intéressant que nous eussions eu jusque-là dans notre voyage. Le pyroscaphe aborda près du bois de saules, et nous eûmes immédiatement sous les yeux une troupe nombreuse, mêlée, peinte de diverses couleurs et diversement parée, composée des Indiens les plus élégants des bords du Missouri. Les personnes les plus belles et les plus vigoureuses, de tout âge et de tout sexe, vêtues de costumes originaux, gracieux et caractéristiques, se pressaient en foule à nos regards étonnés, et nous eûmes tout à coup tant de choses à voir et à observer, que nous profitions avidement des moindres instants pour saisir seulement les principaux traits du tableau. Les Meunitarris sont, sans contredit, les plus grands et les mieux faits de tous les Indiens qui vivent près du Missouri; sous ce rapport, ainsi que sous celui de l'élégance des costumes, il n'y a que les Corbeaux que l'on puisse leur comparer; peut-être même ces derniers les surpassent-ils par la beauté des habits. Leurs visages étaient en général peints en rouge avec du cinabre, usage que les Américains du Nord ont en commun avec les Brésiliens et d'autres peuples de l'Amérique méridionale; leurs longs cheveux retombaient sur leur dos partagés en tresses ou en queues; du front, retombant par-dessus les deux tempes, ils portaient de longs cordons de grains de verre blancs ou azurés, entremêlés de coquilles de *Dentalium*, et leur coiffure consistait en plumes fichées dans leurs cheveux. Leurs physionomies singulières exprimèrent, en nous voyant, leur étonnement d'un grand nombre de façons différentes. Tantôt c'était un regard froid et égaré; tantôt une curiosité sans bornes; tantôt une bonté naïve. Ils étaient la plupart nus jusqu'à la ceinture, et la belle peau brune de leurs bras

était ornée d'éclatants bracelets de métal blanc; ils tenaient à la main leur fusil, leur arc et leur tomahawk, et sur le dos ils portaient un carquois de peau de loutre, élégamment orné. Leurs *leggings* ou culottes de peau étaient ornées de mèches de cheveux des ennemis qu'ils avaient tués, ou bien de crins peints de différentes couleurs, comme aussi de franges de cuir, et brodées en piquants de porc-épic ou en grains de verre des couleurs les plus brillantes. Ces hommes beaux et forts faisaient connaître les sentiments dont ils étaient agités, en riant et en montrant leurs dents d'ivoire : car les modes disgracieuses et contraires à la nature, ainsi que les costumes variés des hommes blancs, n'étaient que trop faits pour leur offrir matière à des observations piquantes, pour lesquelles ces enfants de la nature ont un grand talent. Tous ces Indiens avaient mis leurs habits de cérémonie : aussi ne manquèrent-ils pas leur but, car ils firent, du moins sur nous autres étrangers, l'impression la plus vive. Plusieurs d'entre eux portaient des chemises toutes de cuir, d'un travail fort soigné, qu'ils prennent en échange des Corbeaux. Des hommes grands et athlétiques montaient des chevaux fougueux, qui s'effarouchaient au bruit de notre machine à vapeur; mais ils les domptaient avec une facilité qui nous réjouit; au moyen des coups qu'ils leur donnaient avec leurs petits fouets courts, ils cherchaient à les faire avancer à la manière des Cosaques. La bride attachée à la mâchoire inférieure, ils parvinrent à forcer leurs chevaux légers et prompts à traverser le bois de saules et à descendre jusqu'à la rivière. On ne pouvait après cela contempler sans plaisir ces cavaliers beaux et sauvages, au visage peint en rouge et qui ressemblaient beaucoup aux Circassiens. Plusieurs de ces sauvages dompteurs de chevaux portaient, autour du cou et sur la poitrine, le grand et précieux collier de longues griffes d'Ours; et leur robe de bison, élégamment peinte, était attachée autour de leur corps par une courroie. Peu d'entre eux se servaient d'étriers; ce qui ne les

empêchait pas d'être assis très-fermes sur le cheval nu, tandis que d'autres avaient une selle qui ressemblait au *bock* hongrois. Parmi les jeunes filles, j'en remarquai quelques-unes de fort jolies, dont les yeux vifs, blancs et noirs, brillaient comme des éclairs dans leurs visages rouges. Il est malheureusement impossible de donner au lecteur une idée parfaite d'une pareille scène, et d'ailleurs le temps était trop court pour que M. Bodmer pût la dessiner. L'hiver suivant, nous eûmes l'occasion de combler assez bien ce vide.

Les chefs des Meunitarris montèrent, pour quelques instants, sur notre bâtiment : c'étaient le vieux Addé-Hiddisch (Celui qui fait les chemins), Pehriska-Roupa (les Deux Corbeaux), puis Lachpitzi-Sehriche (l'Ours-Jaune), et plusieurs autres, surtout le Piékann, Kiésax, dans ses plus beaux habits. Ce dernier devait faire le voyage avec nous. Il était accompagné de son épouse meunitarrie, qui portait sur le dos un petit enfant attaché avec des courroies dans un morceau de cuir. Sa séparation d'avec son mari coûta beaucoup de larmes à cette femme, et nous ne pûmes contempler cette scène sans nous y intéresser.

Pendant ce temps, un Indien, sur la rive, repoussait les importuns, au moyen d'une grande verge d'osier avec laquelle il donnait de bons coups aux femmes et aux enfants lorsqu'ils gênaient, par leur curiosité, nos engagés et nos marins dans leur travail pour attacher ou détacher le bâtiment. Bientôt, cependant, la vapeur commença à mugir; M. Kipp, l'interprète Charbonneau et les chefs des Meunitarris prirent congé de nous et se hâtèrent de retourner à terre, après quoi l'*Assiniboin* reprit avec rapidité sa course pour remonter le Missouri. Les Indiens nous suivirent pendant quelque temps sur la rive. Une trentaine d'entre eux formèrent à cheval un groupe intéressant; souvent il y en avait deux montés sur la même bête. Les bois de saules ayant cessé, rien ne nous empêcha plus de voir à découvert la prairie animée, remplie de cavaliers indiens cara-

colant de tous côtés. Plusieurs retournèrent chez eux; d'autres vinrent les remplacer; des troupes de chevaux, dont quelques-uns avaient des entraves aux pieds, se sauvaient en entendant le bruit de notre machine. Ce furent les parents et les amis de nos Piekanns, Kiésax et Matsokuï, car un second Pied-Noir était venu à notre bord, qui suivirent le plus longtemps le pyroscaphe. Ils leur adressaient souvent la parole et leur faisaient des signes d'adieu, et Kiésax leur répondait par une triste musique qu'il faisait en soufflant dans une longue flûte de bois (Voy. la vignette n° 3).

Cette flûte, l'ihkoschka des Mandans, dont les Indiens du haut Missouri font un grand usage, a 2 ½ ou 3 pieds de long; elle s'élargit un peu par le bas, et a sur le côté supérieur un trou que l'on ouvre et ferme alternativement. Pour orner cet instrument, on attache à ses extrémités, par un cordon, une plume d'aigle, qui est d'ordinaire une *médecine* ou talisman du propriétaire de la flûte. Kiésax tenait fort à la sienne; il ne voulut la vendre pour aucun prix, et la garda continuellement à la main.

Un fort coup de vent, accompagné de pluie, nous mit dans la nécessité de nous arrêter pour dix minutes sur la rive gauche, où de hautes collines escarpées bordaient la rivière. A cette place le major Pilcher avait autrefois un poste de commerce pour les Corbeaux et les Assiniboins, et à cette époque il n'y avait point encore de ces postes plus haut sur le Missouri. Celui-là n'existe plus depuis longtemps et l'on n'en aperçoit plus aucune trace [1]. Devant nous s'ouvrait une belle et vaste perspective de promontoires, s'abaissant par degrés pittoresques, de croupes de montagnes et pointes coniques; et, sur les chaînes grises des collines, se faisaient voir de nouveau les bandes noires horizontales et parallèles, composées de houille bitumineuse, qui suivent pendant longtemps, sans interruption, le cours du Missouri. On a souvent examiné

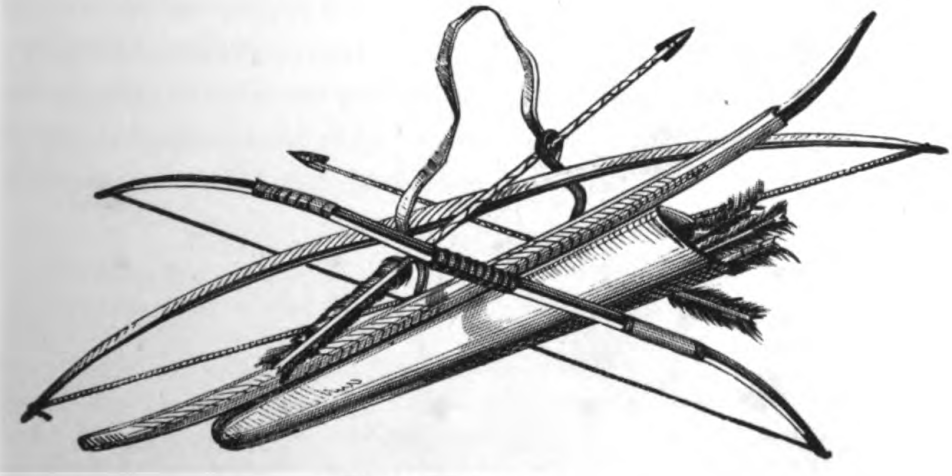
[1] Voyez Bradbury, *Travels*, etc., p. 139.

Vig. 3, tome II, page 46.

Flûte des Indiens Pieds-noirs.

Vig. 4, tome II, page 49.

Pierre d'une forme singulière.



Vig. 5, tome II, page 55.

Arcs, carquois et flèches des Indiens Assiniboins.

ce fossile noir, dans l'espérance de pouvoir s'en servir comme combustible; mais il n'est pas possible d'en faire usage; il sent très-mauvais et ne vaut même rien pour les forges. Il est évident que ces couches noires ont été autrefois en feu [1], et l'on rencontre en conséquence partout ici des sommets arrondis d'argile ou de schiste brûlé, tantôt sous les formes coniques les plus singulières, tantôt anguleux comme des remparts de forteresse. Plusieurs de ces pyramides sont parfaitement régulières et posées sur une large base sillonnée par l'eau; d'autres ressemblent à des pâtés travaillés avec art; d'autres encore sont carrées et aplaties avec une grande régularité, etc. Les couches de houille bitumineuse se montrent dans la plupart d'entre elles, ou pour mieux dire dans leur base. Il n'y a point de doute qu'elles ont toutes été formées par soulèvement à l'époque des feux souterrains. Au pied des collines, on remarque de petites prairies, en partie couvertes des plantes blanchâtres ou vert argenté d'une espèce d'*Artémisia* à tige ligneuse. Dans la rivière, il y avait des bancs de sable à découvert, sur lesquels s'était arrêté du bois flotté, et dont la surface, recourbée en ondes par le courant, ressemblait aux vagues de la mer. Le soleil du soir éclairait les formes grotesques des collines pyramidales et anguleuses, et leur ombre nous permettait de reconnaître distinctement leurs contours. La pente septentrionale des montagnes était en partie couverte de broussailles; mais la pente méridionale était presque toujours aride et nue. Vers le soir, nous passâmes devant un village d'hiver des

[1] Voyez Bradbury, *loc. cit.*, p. 153. La texture de ce fossile noir est en général terreuse, sans aucune trace de fibres ligneuses ou de parties végétales. Je n'ai point observé sur le Missouri de véritable ampélite, tel qu'on en trouve en Pennsylvanie et en Europe, notamment sur les bords du Rhin (voyez Hibbert, *History of the extinct volcanoes of the basin of Neuwied*, p. 85); on voit cependant fréquemment sur ses bords plusieurs couches de bois flotté. Ces amas sont encore trop récents; mais ils pourraient bien, avec le temps, devenir de l'ampélite. Je n'ai pas vu non plus de ces troncs placés debout, dont parle Noggerath, quoiqu'il soit bien possible qu'il en existe.

Meunitarris, situé dans une forêt de la rive septentrionale: il était alors inhabité. Bientôt après, nous atteignîmes sur la droite une pointe de terre, dont la rive était haute et escarpée; M. Sanford y trouva un jour, au mois d'avril, un assemblage énorme de serpents, dont il estima le nombre à plusieurs milliers. Il n'y en avait que de deux espèces différentes, dont l'une était rayée et dont l'autre avait le ventre jaune (sans doute *Col. sirtalis* et *flaviventris*, Say). Tous les trous et enfoncements dans les couches des roches en étaient pleins. Dans un petit ravin, ils étaient rassemblés en pelotes, et c'est sans doute pour s'accoupler qu'ils s'étaient réunis en ce lieu. On en tua plusieurs centaines; car les Américains ont une grande antipathie pour ces animaux. Bradbury [1] parle aussi de grands amas de serpents sous des pierres près du Missouri, mais dans une autre saison de l'année. Du reste, la preuve que cette région doit être habitée par beaucoup de serpents, se trouve dans le nom d'un petit ruisseau, à l'embouchure duquel nous ne tardâmes pas à arriver; il s'appelle le *Snake-Creek*. Un demi-mille plus loin, débouche, d'une vallée de prairies unies, le *Miry-Creek* (ruisseau boueux), sur les collines duquel nous vîmes quelques cabris. La soirée fut fraîche et venteuse, de même que la nuit.

Le lendemain matin, 20 juin, nous aperçûmes, dans une forêt, près de la rive, quinze Indiens, et bientôt après quatre gros elks, dont ces chasseurs sauvages auraient sans doute bien voulu faire leur proie, s'ils avaient été instruits de leur présence. Une des couches de charbon des hauteurs de cette région avait brûlé depuis peu, mais nous ne remarquâmes plus de fumée.

A dix heures passées, après que nous eûmes embarqué des combustibles, nous arrivâmes auprès de collines singulièrement aplaties par le haut, et qui portent le nom de l'Ours qui danse; parce que l'on prétend que c'est dans cet en-

1 Bradbury, *Travels*, etc., p. 46.

droit que les Indiens avaient coutume de célébrer la danse de l'Ours, fête de *Médecine*, pour se procurer du bonheur dans leurs chasses. A midi, le thermomètre marquant 70° (17°, R.), il s'éleva un vent frais et désagréable. La campagne était assez unie; la rivière était encadrée de vastes forêts. Celle de la rive droite surtout était belle, haute et sombre; on y remarquait beaucoup de vestiges de castors, c'est-à-dire, des arbres rongés et des sentiers en pente descendant vers la rivière. Nos chasseurs revinrent l'un après l'autre à bord. Ils avaient tué deux cerfs de Virginie, un cabri et une poule des prairies (*Tetrao phasianellus*). M. Bodmer, qui était revenu au bâtiment, échauffé et fatigué, rapporta avec lui une pierre ayant la forme d'un tomahawk [1], qu'il avait trouvée dans la prairie (Voyez la vignette n° 4).

Nous continuâmes notre voyage; et à la chute du jour, après avoir vu fuir les bisons, nous amarrâmes le bâtiment aux arbres de la rive septentrionale. De tous côtés, dans la plaine, nous voyions des sentiers profondément et fraîchement tracés par les bisons, et dans les ravins formés par les collines, ainsi que sur la rive, volait l'engoulevent (*Capr. virginianus*).

Le lendemain matin, 22 juin, les eaux de la rivière avaient considérablement monté; la masse d'eau qu'elle présentait était réellement imposante. Des troncs, du bois, des branches, des éclats, etc., descendaient le courant, couvraient sa surface et communiquaient au bâtiment des chocs violents. Nous passâmes devant des lisières de bois et de tristes collines sans aucune végétation; dans les étroites prairies, et devant ces collines, croissaient des *Artemisia*, et dans les vallées, des broussailles.

Nous arrivâmes sur la rive méridionale, près d'une plaine

[1] Ces pierres sont ordinairement en granit; elles ne se terminent pas en pointe par devant, mais elles sont arrondies. Les Indiens s'en servent pour briser de gros os de bison, de la moelle desquels ils sont très-friands. On trouve chez les Pieds-Noirs des pierres toutes pareilles.

verdoyante, de laquelle débouche le petit Missouri [1]. De l'autre côté de cette rivière, on apercevait une chaîne de collines bleues, avec des sommets, des croupes et des coupures singulières. Dans les bois, les rosiers fleurissaient en foule, et les épais taillis qu'ils formaient étaient foulés par les bisons, dont les sentiers les croisaient en tous sens. Avant l'heure de midi, nous avions déjà atteint le territoire des Assiniboins, qui s'étend sur la rive septentrionale, et nous nous trouvâmes près du Wild-Onion-Creek. Kiésax (l'Ours qui est gaucher) ne fit, ce jour-là, aucune difficulté de laisser faire son portrait par M. Bodmer; en revanche, Matsokouï (la belle Chevelure) ne voulut jamais y consentir, disant que s'il le faisait, il mourrait infailliblement. La suite fit voir que ce fut lui qui ne tarda pas à périr, tandis que Kiésax revint au contraire sain et sauf de chez ses ennemis. Ce dernier avait adopté le costume des Meunitarris, auquel il avait ajouté une couverture de laine rayée de bleu, de blanc et de noir, laquelle, ainsi qu'une croix de métal qu'il portait autour du cou, témoignait des relations de commerce que les Indiens Pieds-Noirs entretiennent avec les Espagnols, dans les environs des montagnes Rocheuses. Du reste ces deux Indiens me parurent être des hommes doux et obligeants; ainsi, par exemple, ils ne revenaient jamais d'une promenade sans en rapporter quelques poignées de plantes, souvent de l'herbe commune; mais ils avaient vu que moi-même je rapportais toujours des plantes avec moi.

Nous abordâmes à trois milles environ au-dessous de Goose-Egg-Lake. Là fleurissaient le *Viburnum lentago*, le *Linum Lewisii*, Pursh., le *Galium dasycarpum*, Nees., et sur la grève serpentait la *Potentilla supina*, aux fleurs jaunes. Un loup blanc accompagna le pyroscaphe quand il

[1] Les Meunitarris appellent cette rivière Amah-Tikasche (prononcez vite et par le nez); les Mandans, Mahtack-Chouké; les Ariccaras, Ohkahah-Tchiripass; les Corbeaux, Anskenn-Isohti (*an* long). On compte en cet endroit 1670 milles depuis l'embouchure du Missouri.

repartit. Nous atteignîmes le canal qui réunit le lac de Goose-Egg avec le Missouri, mais je ne pus le visiter parce que notre bâtiment ne s'arrêta pas. La rivière fait là un grand coude que quelques Canadiens appellent, de même que celui dont j'ai parlé plus haut, près du fort Lookout, le grand Détour. Nous y remarquâmes l'ancienne cabane en bois d'un détachement de guerre indien. Trois ou quatre sentiers de bisons descendent parallèlement des hauteurs vers la rivière. Au bas des collines de formes singulières, se montrent des enfoncements ou bassins qui tous sont remplis de broussailles, soit qu'il y fût resté plus d'humidité, soit que le vent n'ait pas pu emporter aussi facilement les semences des plantes. Dans la belle forêt voisine de grands peupliers serrés, croissait une herbe haute et fraîche, pâture excellente pour le gibier, qui abonde dans cette région.

Le lendemain, 22 juin, de grand matin, nous vîmes des bisons, des elks et des cerfs de Virginie. Les oies sauvages, avec leurs petits, se laissaient approcher, car dans cette saison elles perdent les longues plumes de leurs ailes. Vers dix heures on cria au feu; la dunette du bâtiment avait pris feu par le tuyau en fonte de la cheminée de la grande chambre. On aborda sur-le-champ, et le plancher ayant été enlevé, tout danger se dissipa bientôt; du reste ce danger avait été assez grand, car nous avions une quantité considérable de poudre à canon à bord. A peine eûmes-nous paré à cet accident, qu'il nous arriva une autre contrariété. Le courant de la rivière grossie était si fort, que nous eûmes beaucoup de peine à doubler certaine pointe de terre, d'autant plus qu'il soufflait grand frais de l'ouest; vent qui nous était contraire, de sorte que le bâtiment fut repoussé jusqu'à trois reprises vers la rive méridionale. Le premier choc fut si violent, que la galerie du second pont se brisa complétement. La seconde tentative ne réussit pas mieux que la première; cette fois une partie de l'enveloppe qui protége la roue fut enlevée et emportée par le courant. On

fut alors forcé de faire descendre à terre quarante hommes, pour haler le bâtiment avec des cordes; tout le monde offrit volontairement ses services, et les Piékanns eux-mêmes triomphèrent de leur nonchalance naturelle. Quand nous eûmes dépassé l'endroit dangereux, nous reprîmes à bord les chasseurs que nous avions débarqués. Ils étaient couverts de sang des pieds jusqu'à la tête et chargés de gibier, car ils avaient tué deux elks. Les effets du courant et du vent contraire se firent encore longtemps sentir sur notre bâtiment, qui fut plus d'une fois jeté contre la rive, au point que le pont était rempli de terre et que nous laissâmes bien des traces de notre passage contre la grève argileuse et sablonneuse.

Au bout de quatre heures nous abordâmes près d'une jolie prairie étroite, fraîche et verte, qui s'étendait au devant des collines, et nous y coupâmes du bois. Il s'y trouvait un petit étang avec des roseaux (*Scirpus robustus* ou *maritimus, var.*), dans lesquels coassaient de petites grenouilles vertes que nous cherchâmes en vain. Plusieurs belles plantes, et entre autres un *Juniperus communis* avec des baies encore vertes, s'y montraient [1]. Le *Felivox*, la *Sylvia æstiva* et l'oiseau que les Américains appellent *Blackbird* animaient les bois, où nous remarquâmes aussi le *Numenius longirostris*. Dans toutes les forêts et dans toutes les prairies, on trouvait abandonnés des bois d'elk, et nous en vîmes un, entre autres, à douze cors d'une grandeur extraordinaire. Pendant la soirée nous aperçûmes, dans la prairie de la rive septentrionale, un grand ours (*Grizzly Bear*), et l'on débarqua sur-le-champ Ortubize avec un second chasseur pour le poursuivre, mais ils ne purent le tuer. Bientôt après nous vîmes encore deux autres ours, l'un blanchâtre, l'autre d'une couleur plus foncée, et les chasseurs, à leur retour, assurèrent qu'ils avaient blessé le plus grand.

[1] Entre autres, le *Stenactis bellidifolia*, Nees.; le *Scirpus robustus* ou *maritimus*, var.; le *Viburnum lentago*, la *Potentilla supina*, le *Linum Lewisii*, Pursh, etc.

Harvey avait tiré un elk dont il avait traîné la chair avec beaucoup de peine jusqu'à la rivière. L'ours gris (*Ursus ferox*) devient toujours plus commun, à mesure qu'on remonte la rivière, tandis que plus bas il est encore rare. Brackenbridge dit [1] qu'on ne le trouve pas du tout au-dessous des villages des Mandans; mais cela n'est pas d'une exactitude parfaite, quoiqu'il soit certain que ces villages forment à peu près les limites de la région que ces animaux parcourent. Près de la prairie où nous vîmes les ours, débouche, au nord, le White-Earth-River [2] (Goatpenn-River de Lewis et Clarke). Là nous traversâmes le Missouri afin de passer la nuit sur la rive méridionale, où quelques personnes descendirent pour placer des piéges à castor. Harvey fut assez heureux pour prendre pendant la nuit un jeune castor qu'il nous apporta vivant, le lendemain matin.

Le 23 juin, le piége avait cassé une des pattes de l'animal, et nous essayâmes en vain de le garder en vie. La campagne, que baignait le large et imposant Missouri, nous présenta de nouveau des collines et des sommets de formes très-singulières, anguleuses et aplaties par le haut. Plusieurs jolies prairies, dans lesquelles nous trouvâmes l'*Artemisia* blanche et d'autres belles plantes [3], s'étendaient au devant des hauteurs. Sur leurs pentes croissaient abondamment le *Shepherdia argentea*, Nutt., et le *Juniperus repens;* quelques cabris couraient çà et là sur les collines. A partir de cet endroit les sommets d'argile de ces collines se montrèrent en partie complétement rougis par l'action du feu, comme des briques, ce qui indiquait clairement leur origine. Plusieurs d'entre elles avaient des rampes parallèles,

[1] Voyez Brackenbridge, *loc. cit.*, p. 56.

[2] Chez les Assiniboins, cette rivière s'appelle Makahska; chez les Mandans, Matack-Passahé; chez les Meunitarris, Oh-Katakahsi (le *si* très-bas); chez les Ariccaras, Horuss-Touhoussehahn; chez les Corbeaux, Ou-Kansché (l'*h* fortement aspiré).

[3] Entre autres, l'*Oxitropis Lamberti*, Pursh.; l'*Astragalus Missuriensis*, Nutt., etc.

un peu saillantes, de grès plus dur que le reste, et qui paraissaient avoir offert plus de résistance à l'action des éléments.

Nous étant arrêtés, vers onze heures, près d'une forêt de la rive méridionale pour couper du bois, on aperçut tout à coup, sur la rive septentrionale, des Indiens, qui nous hêlèrent sur-le-champ. C'étaient les premiers Assiniboins que nous voyions. Ils attendirent, assis sur la grève, la chaloupe que M. Mackenzie s'empressa de leur envoyer. M. Mackenzie reconnut dans leur chef Stassagué (le Brécheux), avec sept de ses gens, de la tribu des Itchabines, ou gens des filles, comme les appellent les Français. Ce chef, homme fort et trapu, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, portait les cheveux noués derrière la tête en une grosse queue et coupés courts sur le front. Il s'était attaché en travers du crâne un bandeau fait d'une peau blanchâtre; dans les trous de ses oreilles, il portait des rangs de grains de verre bleus et blancs, autour du cou un collier de griffes d'ours. Le haut de son corps était recouvert d'une chemise de laine rouge; ses jambes étaient tout à fait nues, mais il avait sur lui une paire de beaux *leggings* brodés, qu'il mit lorsque ses gens eurent quitté le bâtiment. Il était du reste enveloppé dans une robe de bison, et il tenait à la main un fusil et une aile d'aigle pour s'éventer. Un autre de ces hommes, non moins vigoureux, s'était peint le tour des yeux avec de l'argile blanche; le reste de ces Indiens n'étaient ni bien faits ni bien vêtus; ils étaient au contraire sales et négligés. Leurs cheveux crasseux pendaient en désordre autour de leur tête, tressés en trois queues chez quelques-uns d'entre eux; la plupart avaient les jambes nues; deux seulement portaient des leggings. L'un d'eux, à la physionomie juive, était coiffé d'un bonnet de peau de loup. Plusieurs de ces sauvages étaient tatoués sur la poitrine de deux raies parallèles noirâtres, commençant aux côtés du cou. Tous étaient nus jusqu'à la ceinture, mais enveloppés de leurs amples robes de bison.

La plupart étaient armés de fusils, et tous, sans exception, d'arcs et de flèches, ces dernières renfermées dans un carquois ou sac de peau, auquel s'attache aussi l'étui de l'arc, ainsi qu'on le voit représenté dans la vignette n° 5. Les Assiniboins étant une branche de la nation des Dacotas, Ortubize put nous servir d'interprète dans notre entretien avec eux. On fit asseoir les Indiens en cercle dans la grande chambre et la pipe circula; on leur donna aussi abondamment à manger, ce qui parut leur faire beaucoup de plaisir. D'après ce qu'ils nous dirent, ils avaient grandement souffert de la faim depuis le printemps qu'ils étaient arrivés dans ces environs : car les bisons étaient rares. Leur intention était de s'éloigner promptement, mais le chef désirait nous accompagner jusqu'au Fort-Union, ce qui lui fut accordé. Après qu'on eut fait voir le bâtiment aux autres Indiens, qui firent une grande attention à la machine à vapeur, quoiqu'ils réprimassent soigneusement toute marque extérieure d'étonnement, on les débarqua de nouveau près d'une haute et sombre forêt de peupliers sur la rive septentrionale.

Après le dîner, nous continuâmes notre route en longeant une prairie dans laquelle le courlis à long bec, qui l'habitait par couples, faisait entendre son cri perçant. Les deux côtés du bassin de la rivière étaient bordés de longues croupes, fort remarquables, d'un gris blanchâtre, à couches transversales; elles présentaient en outre de singulières taches d'argile rouge; à leur pied s'étendaient des prairies, couvertes d'*Artemisia* vert pâle. Sur les pointes de terre formées par les sinuosités du Missouri, se montraient, sur un sol sablonneux, de beaux bois de peupliers dont le taillis se composait de rosiers en fleur, de buffaloe-berry, entremêlés de plusieurs autres plantes. Dans ces bois retentissait la voix du *felivox* et sur la rivière se sauvaient des oies sauvages (*Anser canadensis*) avec leurs petits. Une de ces oies s'embarrassa dans les roues du pyroscaphe et y périt. Sur les montagnes nous remarquâmes de nouveau des cônes de terre, nus

et arrondis, qu'on eût dit élevés par des taupes; sur le sommet de quelques-uns il y avait comme une petite tour ou un pain de sucre, et leurs côtés, travaillés par l'eau de pluie, étaient tantôt anguleux, tantôt arrondis, tantôt marqués de sillons parallèles et perpendiculaires. Sur leurs côtés stériles croissait par touffes le *Juniperus*, et pour la première fois nous aperçûmes en ce lieu l'animal intéressant connu sous le nom de Bighorn (la grosse Corne), ou mouton des montagnes Rocheuses. Sur le sommet le plus élevé des montagnes se tenaient un bélier et deux brebis de cette espèce, l'*Ovis montana* des zoologistes; ils contemplèrent le bâtiment et s'éloignèrent ensuite lentement. Ces animaux ne sont pas encore très-communs dans ces environs; mais plus tard nous les trouvâmes en foule. A la chute du jour, nous nous arrêtâmes près d'une forêt de grands peupliers, au moment même où une bête fauve traversait la rivière à la nage. Nous y embarquâmes du bois à brûler que les divers postes de commerce avaient déjà fait préparer par leurs engagés, à l'usage des bateaux à vapeur.

La dernière nuit qui précéda notre arrivée au Fort-Union s'écoula, et la journée du 24 juin s'ouvrit avec un ciel couvert et un temps pluvieux, mais qui s'éclaircit plus tard. Les rives étaient boisées, et derrière les forêts s'élevaient des chaînes de collines dont le milieu présentait de larges couches d'un rouge de brique. Sur leurs sommets il y avait des cônes de la même couleur, et parfois aussi on voyait de singulières figures grises isolées, sur une base ou une couche inférieure rouge. La variété des couleurs indiquait que le feu avait travaillé ces collines. Beaucoup d'hirondelles avaient fait leurs nids dans les rochers argileux et escarpés de la rive. Vers huit heures du matin, nous atteignîmes l'embouchure du Muddy-River (White-Earth-River de Lewis et Clarke), qui sort des forêts de la rive septentrionale [1]. Le

[1] Chez les Canadiens, cette rivière s'appelle *la Rivière bourbeuse;* chez les Mandans, Mattouétou-Passahé; chez les Meunitarris, Tupué-Abji; chez les Corbeaux,

thermomètre marquait 61°. On remarquait de la fumée sur la rive et nous ne tardâmes pas en effet à voir quelques Assiniboins, l'un desquels tira trois coups de fusil pour fixer notre attention. D'autres les suivirent, coururent après nous et nous les prîmes à bord. Ils étaient bien vêtus, et dans le nombre il y avait des hommes vigoureux avec les pommettes des joues proéminentes, la mâchoire inférieure large. Ils portaient tous des chemises de cuir, les jambes nues, les cheveux plats et tombant autour de la tête. L'un d'eux prit la gaîne de cuir de son fusil et s'en enveloppa la tête comme d'un turban, faisant en sorte qu'une petite touffe de plumes, qui se trouvait à l'extrémité, se tînt debout. Vers midi le temps devint agréable et chaud, et le thermomètre marqua 77° (20° R.). Déjà nous apercevions, à peu de distance de nous, et s'étendant le long de la rive septentrionale, la singulière chaîne de collines près de laquelle est construit le Fort-Union, terme du voyage de notre pyroscaphe. Ces collines, sur une grande étendue, sont privées de toute espèce de végétation, et en partie rayées par d'étroites couches noires; dans les prairies de la rive croissaient des *Artemisia*. Après avoir suivi les nombreux détours du Missouri, en passant d'une chaîne de collines à l'autre, nous arrivâmes, vers sept heures du soir, à l'embouchure du Yellow-Stone-River[1],

Suppih-Anjé; chez les Ariccaras, Hohroutchitt (prononcez l'*r* avec le bout de la langue).

[1] Warden (*loc. cit.*, p. 83) appelle cette rivière Keheetsa, mais je ne sais d'où il a tiré cette dénomination. D'après Lewis et Clarke, elle n'aurait aucun nom du tout; mais je vais cependant indiquer ceux sous lesquels elle est désignée chez les nations indiennes du voisinage. On prétend, du reste, qu'elle a sa source dans le lac Eustis et dans les mêmes montagnes d'où sort la rivière de la Platte.

Les Canadiens l'appellent Yellow-Stone (la Roche jaune); les Dacotas, Achahka-Ouatapah (*ch* guttural), c'est-à-dire, Rivière des Elks, nom que lui donnent aussi la plupart des nations indiennes. Chez les Mandans, elle porte le nom de Mihsi-Passahé; chez les Meunitarris, celui de Wisih-Dachi (le dernier mot sans accent); chez les Ariccaras, celui de Wah-Houkahahn; chez les Corbeaux, celui de Ahs-dohb-Chou (ou *ains*, en faisant résonner un peu toutes les lettres, *n* nasale, *dohb* long, *chou* guttural, et en une seule syllabe).

rivière considérable et belle qui, dans ces environs, ne le cède pas beaucoup en largeur au Missouri. Elle sort de la grande chaîne de collines blanchâtres, et au-dessus de son embouchure elle est ceinte d'une belle et haute forêt de peupliers avec des taillis de saules. Les deux rivières forment en se réunissant un angle obtus, et l'on se détourne tout à coup vers le nord-ouest pour remonter le Missouri, qui, au confluent, n'est pas boisé, mais présente des prairies d'une étendue de trente milles et même davantage. On voit souvent en ce lieu des troupeaux de bisons, mais qui alors s'étaient éloignés; en revanche nous vîmes plusieurs cabris ou antilopes. Au premier coude de la rivière, sur la droite, s'offrit un joli point de vue; des pentes douces avec des sommets variés, arrondis ou plats, d'une agréable couleur verte, formaient le fond du tableau; par-devant il y avait de hautes forêts de peupliers, d'un vert brillant, et des bois de saules sur le bord de la rivière qui serpentait dans la prairie, teinte d'une couleur bleue foncée, par la lumière vive du soir; un peu plus loin, dans la plaine verdoyante, on apercevait le Fort-Union, où le beau drapeau américain flottait dans l'air, doré par les derniers rayons du soleil couchant, tandis que des troupeaux de chevaux animaient, en paissant l'herbe, cette scène tranquille.

Le Yellow-Stone étant un des principaux affluents du Missouri, il reçoit à son tour plusieurs rivières considérables, dont les principales sont :

1° Le Bighorn (la grosse Corne), qui porte les noms suivants : chez les Mandans, Ansechté-Passahé (*n* nasale, *ch* guttural, *té* fortement accentué); chez les Meunitarris, Ahsuchtia-Ahji (*ah* par le nez, *ich* guttural, *tia* deux syllabes bien marquées); chez les Ariccaras, Arikuss-Okahahn (l'animal *bighorn* s'appelle chez eux *Arikouou*); chez les Corbeaux, Ihsachpoh-Atasse-Anjé (*ch* guttural).

2° Le Little-Bighorn (la petite grosse Corne); chez les Mandans, Ansechté-Chamahé-Passahé; chez les Meunitarris, Ahsiahtia-Ohkasist-Ahji; chez les Ariccaras, Ariksuh-Kahah-Chinsiass; chez les Corbeaux, Ihsachpoh-Atasse-Niékate-Anjé.

3° Le Tongue-River (rivière à la Langue); chez les Mandans, Déhsiek-Passahé; chez les Corbeaux, Dehjansé.

4° Le Powder-River (rivière à la Poudre); chez les Mandans, Warachount-Passahé; chez les Ariccaras, Kanachtou-Souhoukahahn (*ch* guttural); chez les Meunitarris, Bidda-Sipa-Ahji (*bidda* très-court); chez les Corbeaux, Widobsanjé.

Quand le pyroscaphe s'approcha, les canons du Fort-Union ronflèrent accompagnés d'un feu roulant de mousqueterie, auquel de notre côté nous répondîmes par nos canons et nos fusils. Arrivés près du fort, nous fûmes reçus par M. Hamilton, Anglais qui, pendant l'absence de M. Mackenzie, avait été chargé de la direction de la place, ainsi que par plusieurs commis de la Compagnie et une foule d'engagés ou de voyageurs de toutes nations, Américains, Anglais, Allemands, Français, Russes, Espagnols et Italiens, au nombre d'environ cent hommes avec plusieurs femmes et enfants indiens ou demi-sang. Le soixante-quinzième jour après notre départ de St-Louis, l'*Assiniboin* jeta l'ancre devant le Fort-Union.

CHAPITRE XV.

DESCRIPTION DU FORT-UNION ET DE SES ENVIRONS.

Description du fort et de ses environs. — Ses habitants et le commerce des pelleteries sur le haut Missouri. — La nation indienne des Assiniboins, possesseurs primitifs de ce district.

La construction du Fort-Union fut commencée par M. Mackenzie, dans l'automne de 1829, et il est maintenant achevé, sauf l'amélioration de quelques édifices bâtis à la hâte. Le fort est situé sur un terrain alluvial assez élevé au-dessus de la rivière et dans une prairie de la rive septentrionale du Missouri, qui s'étend, sur un espace d'environ quinze cents pas, jusqu'à la chaîne des collines, sur le sommet desquelles se trouvent de nouveau de vastes plaines. La rivière coule à cinquante ou soixante pas tout au plus du fort, dont elle s'éloigne dans la direction de l'ouest à l'est; elle est fort large et la rive opposée est boisée. Quant au fort, il forme un carré dont les côtés extérieurs ont environ quatre-vingts pas. Il est entouré de palissades de seize à dix-sept pieds de haut, fortes, taillées à quatre pans, très-rapprochées, et au haut desquelles, pour empêcher qu'on ne les franchisse, ont été adaptées des espèces de petits chevaux de frise. Aux angles sud-ouest et nord-est, on a placé des

blockhaus, avec des toits en pointe, et à deux étages, munis de meurtrières dans lesquelles se trouvent de petits canons. Sur le front de l'enclos, du côté de la rivière, a été pratiquée la principale entrée, consistant en une grande porte à deux battants, bien défendue. En face de cette porte, et contre le côté opposé des palissades, est la maison principale. Elle n'a qu'un rez-de-chaussée, avec quatre grandes et belles fenêtres, garnies de carreaux de vitre, de chaque côté de la porte. Au-dessous du toit, il y a un grenier très-clair et très-vaste. Cette maison est fort commode, et, de même que toutes les habitations construites à l'entour du carré, en dedans des palissades, elle est en bois de peuplier, seul bois de charpente que l'on trouve dans ces environs. Les autres habitations, dont je viens de parler, sont celles des commis, des interprètes [1] et des engagés, ainsi que la poudrière, les *stores* ou magasins de marchandises et de peaux reçues en échange, divers ateliers pour les ouvriers, tels que serruriers, menuisiers, etc., des écuries pour les chevaux et des étables pour les bêtes à cornes, quelques emplacements pour recevoir et loger les Indiens, et enfin, au centre de l'espace, un grand mât à pavillon, ainsi que les tentes en cuir de quelques chasseurs métis. Là on avait aussi placé un canon avec la bouche tournée vers la porte. Le fort possède au moins cinquante à soixante chevaux, quelques mulets et une certaine quantité, encore peu considérable, à la vérité, de bœufs, de cochons, de chèvres et de poules. Les bœufs sont beaux et bien en chair, et les vaches donnent du lait en abondance. Les chevaux sont conduits le jour dans la prairie, où ils sont gardés par des hommes montés et armés; le soir on les ramène dans l'intérieur du fort, où la plupart passent la nuit en plein air; mais, depuis mon ar-

[1] Indépendamment des trois interprètes qui avaient fait le voyage avec nous, savoir : Lachapelle, pour la langue des Ariccaras; Ortubize, pour celle des Dacotas, et Berger, pour celle des Pieds-Noirs, il y en avait encore deux au Fort-Union, savoir : Halcro, pour la langue des Assiniboins, et Lafontaine, pour celle des Crihs.

rivée, M. Mackenzie a fait construire, dans le fort, un espace ou parc séparé pour les chevaux.

Le Fort-Union est un des postes les plus importants de la Compagnie des pelleteries; car on peut le considérer comme le point central des deux postes de commerce placés plus haut vers les montagnes Rocheuses, ainsi que de tout le trafic qui se fait dans ces montagnes et leurs environs. L'un de ces postes avancés, qui s'appelle le Fort-Cass, est situé à deux cents milles plus haut sur le Yellow-Stone; il est destiné au commerce avec la nation des Corbeaux; l'autre, le Fort-Piékann, ou maintenant Fort-Mackenzie, est à six cent cinquante milles [1] plus haut sur le Missouri, c'est-à-dire, à une journée environ au-dessous des chutes de cette rivière; il sert à faire le commerce des pelleteries avec les trois tribus des Indiens Pieds-Noirs. Ce dernier fort n'est établi que depuis à peu près deux ans, et comme les bateaux à vapeur ne peuvent pas remonter beaucoup au-dessus du Fort-Union, on y expédie des *keelboat*, au moyen desquels on fournit à ces ports de commerce les marchandises nécessaires à leur commerce d'échange avec les Indiens. Ils hivernent là et rapportent au printemps les fourrures au Fort-Union, d'où on les envoie, dans le cours de l'été, par les bateaux à vapeur, à Saint-Louis.

La Compagnie entretient, dans ces divers postes de commerce, une foule d'employés qui épousent, pour le temps de leur séjour, des femmes indiennes qu'ils abandonnent ensuite sans façon, dès qu'ils sont transférés dans quelque autre endroit, ou bien s'ils retournent aux États-Unis. Les classes inférieures de ces gens, que l'on appelle *engagés* ou *voyageurs*, servent à faire le service de bateliers, de rameurs, de chasseurs, de trafiquants, etc., selon leurs capacités. On les envoie souvent fort loin faire des affaires dan-

[1] Cette distance est calculée par Lewis et Clarke; à cheval le voyage peut se faire en dix jours.

gereuses avec les Indiens. Ils sont fréquemment obligés de se battre avec l'ennemi, et il ne se passe pas d'année qu'il n'en tombe un certain nombre sous les armes que les blancs eux-mêmes fournissent aux Indiens. Une partie des employés de la Compagnie des pelleteries hivernent tous les ans dans les montagnes Rocheuses [1].

Les actionnaires de la Compagnie américaine des pelleteries étaient, à cette époque, M. Astor de New-Yorck, le général Pratte, MM. Chouteau, Cabanné, Mackenzie, Laidlow et Lamont; les trois derniers ne s'occupent que du commerce des fourrures sur le haut Missouri. Sur les bords mêmes de cette rivière, le gibier et les autres animaux à fourrure ont considérablement diminué, et l'on assure que dans dix ans d'ici ce commerce n'y offrira plus aucune importance. Par cette raison, à mesure que les rives du Missouri sont devenues moins productives, la Compagnie a étendu toujours de nouveau le réseau de ses postes de commerce, ainsi que ses entreprises, par le moyen d'expéditions commerciales, et a suppléé, par ce moyen, au déficit. Plus de cinq cents de ses employés sont répandus dans les forts du haut Missouri et dans les divers postes, et indépendamment de ces hommes, auxquels la Compagnie accorde des traite-

[1] Voyez sur ce sujet *Astoria*, les *Aventures du capitaine Bonneville*, et Ross Cox, Adventures of the *Columbia-River*, p. 198. Les habits des employés blancs de la Compagnie sont à la vérité de drap comme chez nous; mais les chasseurs s'habillent aussi souvent en cuir, avec des ornements un peu indiens, et les engagés, plus inférieurs encore, en couvertures de laine, semblables à celles que j'ai décrites en parlant des habitants d'Indiana sur le Wabash. Leur chaussure se compose principalement de mocassins indiens, que l'on peut acheter des femmes indiennes, à raison de douze paires pour un dollar, lorsqu'ils sont entièrement dépourvus d'ornements. Les chasseurs de ce pays prétendent que ces souliers indiens conviennent beaucoup mieux aux prairies que ceux d'Europe, parce que les semelles n'en deviennent pas aussi glissantes. On fait souvent ces semelles en cuir d'elk ou en parchemin. Quant à nous, nous préférions beaucoup nos souliers européens, les autres se laissant trop facilement percer par les piquants des cactus. Du reste, on trouve au Fort-Union toute sorte d'ouvriers, tels que serruriers, maçons, charpentiers menuisiers, tonneliers, tailleurs, cordonniers, chapeliers, etc.

ments considérables (on assure qu'elle dépense 150,000 dollars par an pour cet objet), on trouve encore dans ces prairies et dans les déserts des montagnes Rocheuses, des traqueurs de castors qui y vivent pour leur propre compte. La compagnie leur fournit à crédit les objets dont ils ont besoin, tels que chevaux, fusils, poudre, plomb, couvertures de laine, vêtements, tabac, piéges, etc.; leur chasse terminée, ils apportent leurs peaux au fort où on leur remet le solde qui leur revient après décompte. Beaucoup d'entre eux passent alors aux ports de commerce de la Compagnie le temps qui n'est point favorable à la chasse. Ce sont, en général, des hommes très-entreprenants, vigoureux, excellents tireurs, et, par la rudesse de leur vie, endurcis aux plus grandes privations. Pendant l'été, la Compagnie envoie de forts détachements montés et bien armés, sous la conduite de commis expérimentés, qui portent aux divers engagés stationnés loin de la rivière, les marchandises et autres objets dont ils ont besoin. Ces détachements observent toujours la conduite nécessaire à l'égard des Indiens, et leur livrent, quand il le faut, des combats très-vifs, ce qui arrive fort souvent. Ils se nourrissent du produit de leur chasse. Il faut en effet absolument que tous ces gens soient chasseurs, car ils vivent presque exclusivement de viande.

Indépendamment des forts dont j'ai souvent parlé, on a encore plusieurs petits postes d'hivernage, consistant en *loghouses*, érigés promptement et tout aussi promptement abandonnés, dans le pays même des Indiens, qui y apportent leurs peaux, qu'on leur achète et qu'au printemps on transporte au poste de commerce. Le nombre total de ces postes, tant grands que petits, était alors de vingt-trois. Les nations indiennes ont coutume de s'en rapprocher en automne et en hiver pour faire leurs échanges de fourrures. Au printemps et en automne, ils se livrent particulièrement à leur chasse au castor, à laquelle les trafiquants les encoura-

gent tant qu'ils peuvent en leur prêtant ou en leur vendant à crédit les piéges de fer dont ils ont besoin.

Les animaux dont les fourrures forment les objets de ce commerce et la quantité annuelle moyenne des peaux que l'on apporte, sont les suivants :

1° Le castor, environ 25,000 peaux. On les assortit et on les lie ensemble par paquets (*packs*) d'environ 100 livres pesant chacun. En général il faut soixante grands castors pour faire un paquet; quand ce sont de petits animaux, il faut un plus grand nombre de peaux. Une grande peau de castor pèse deux livres et souvent plus, et le prix ordinaire est de quatre dollars par livre [1].

2° La loutre, 2 à 300 peaux.

3° Le bison, de 40 à 50,000 peaux. Il faut dix peaux de bison pour faire un paquet.

4° Le fisher (*Mustela canadensis*), de 5 à 600.

5° La martre (*Mustela martes*), même nombre.

6° Le lynx du Nord (*Felis canadensis*), de 1000 à 2000 peaux.

7° Le lynx du Midi (*Felis rufa*), même nombre environ.

8° Le renard fauve (*Canis fulvus*), 2000 peaux.

9° Le cross Fox (*Canis decussatus*), de 2 à 300.

10° Le renard argenté (*Canis cinereo-argenteus*), de 20 à 30. Chaque peau se paye souvent jusqu'à soixante dollars.

11° Le vison (*Mustela vison*), environ 2000.

12° Le rat musqué (*Ondathra*), depuis 1000 jusqu'à 100,000 [2]. D'après le capitaine Back (pag. 496), on importe

[1] On peut se faire une idée de l'énorme quantité de castors tués tous les ans, quand on songe que la seule compagnie de la baie d'Hudson en importe à Londres 50,000 peaux : car cet animal était abondamment répandu jusque sur les côtes de la mer Glaciale. (Voyez capt. Back, p. 495.)

[2] Sur le Rock-River qui tombe dans le Missouri, les Indiens prirent, en 1825, environ 130,000 rats musqués; l'année suivante, à peu près la moitié de ce nombre, et deux ans après on ne trouva presque plus un seul de ces animaux. Dans la troisième année (1827) on livra environ 10,000 rats, et la quatrième, la chasse ne rapporta pas les frais. Auparavant, un seul Indien avait pris 1600 de ces animaux en

à Londres un demi-million de ces peaux tous les ans, cet animal étant répandu et fort nombreux jusqu'aux bords de la mer Glaciale.

13° Les cerfs (*Cervus virginianus* et *macrotis*), de 20 à 30,000.

Au-dessous des Council-Bluffs, on n'échange avec les Indiens, et surtout avec les Ayowais, les Konzas et les Osages, guère d'autres peaux que celles du *Cervus virginianus*, mais celles-ci en grande quantité; on dit pourtant que dans ces districts aussi le gibier diminue à vue d'œil.

L'elk (*Cervus canadensis* ou *major*) ne paraît pas proprement dans le commerce, sa peau étant trop épaisse et trop lourde. On ne s'en sert donc guère que pour des usages locaux. Ainsi que je l'ai dit, les peaux de bison que l'on emploie sont toujours celles des femelles, le cuir des taureaux étant trop lourd. Les peaux de loup ne sont pas recherchées par la Compagnie des Pelleteries, c'est-à-dire que l'on n'envoie pas de chasseurs au dehors pour s'en procurer; mais quand les Indiens en apportent, on les leur achète pour ne pas les mécontenter, et on les paye alors environ un dollar pièce. Souvent aussi les Indiens n'ont rien à échanger que leurs vêtements et leurs robes de peaux de bison peintes.

La subsistance d'un personnel aussi nombreux que l'est celui du Fort-Union, exige de fréquentes parties de chasse à cheval dans la prairie, et M. Mackenzie y entretenait en conséquence plusieurs adroits chasseurs de demi-sang indien, qui sortaient une fois par semaine pour faire une excursion

trente jours. Telle année ils sont fort nombreux, et puis ils disparaissent tout à coup. Dans l'Amérique méridionale, je ne connais qu'un seul animal sauvage dont on rassemble les peaux en quantités considérables. D'après d'Orbigny (voyez *Voyages*, t. I, p. 351), dans les six premiers mois de l'année 1828, on vendit à Corrientes plus de 150,000 douzaines de peaux de Quiya, à raison de 15 à 18 francs la douzaine. Les Indiens chassent avec des chiens, et tuent à coups de flèche cet animal qui habite les marais.

de vingt milles et plus dans la prairie, afin d'y poursuivre les bisons, et après leur avoir fait subir une défaite, revenir au fort avec des mulets chargés de viande. La chair des femelles a fort bon goût, surtout la langue que l'on fait fumer et que l'on expédie ensuite en quantités considérables pour Saint-Louis. Leurs monstrueux os à la moelle sont aussi des morceaux délicats pour les chasseurs et les Indiens. La consommation qui se fait de ces animaux si indispensables, dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, est immense. Ils sont pour les Indiens ce que le renne est pour les Lapons, et le chien de mer pour les Esquimaux. Il serait difficile d'évaluer la consommation de cette espèce d'animal qui diminue tous les ans, et que l'on repousse toujours plus en arrière. La Compagnie des Pelleteries, à elle seule, a expédié, en une seule année, 42,000 peaux de bison femelle, qui se vendent aux États-Unis à raison de quatre dollars pièce. Le Fort-Union consomme annuellement, pour sa subsistance, de 6 à 800 bisons, et tous les autres forts en proportion; les nombreux Indiens vivent presque exclusivement de la chair de cet animal, dont ils vendent les peaux, après s'en être réservé la quantité nécessaire pour leurs vêtements, leurs tentes et leurs objets de cuir. Il faut remarquer, en outre, que les employés de la Compagnie, dans leurs excursions, tuent souvent ces précieux animaux, seulement pour se divertir, et sans avoir la moindre intention d'en faire usage, ou, tout au plus, pour en manger la langue. Des troupeaux entiers de ces bœufs sauvages se noient, pendant certaines années, dans le Missouri, et l'on m'a assuré que dans plusieurs rivières on a compté jusqu'à 1,800 et plus de ces animaux morts sur une seule place. On a vu des bisons noyés, arrêtés par la vase, former de véritables batardeaux en travers des rivières. Toutes ces causes réunies peuvent faire comprendre pourquoi le nombre de ces utiles animaux diminue. Du reste, on les trouve maintenant aussi par delà

les montagnes Rocheuses, où il n'y en avait pas autrefois, et où ils ont été repoussés [1].

Outre les bisons, les chasseurs tuent aussi des elks, des cerfs et quelquefois aussi des *bighorn*. Les premiers sont encore fréquents, surtout près du Yellow-Stone. Toutes les autres provisions de bouche sont envoyées de Saint-Louis par le bateau à vapeur; elles consistent en viande de porc, jambons, farine, sucre, café, vin et autres objets de luxe pour la table des chefs et des commis. On tire du maïs des nations indiennes du voisinage. Les divers légumes ne réussissent pas au Fort-Union, d'après ce que nous dit M. Mackenzie, ce qu'il attribue aux longues sécheresses accompagnées d'un vent fort qui y règnent. On fait confire quelques espèces de baies qui croissent dans les bois, telles, par exemple, que les *Cervis berries* ou *Poires* (*Amelanchier sanguinea* de C.), les *Buffaloe berries*, et un petit nombre d'autres. On y prépare avec le jus de l'érable Negundo environ 100 livres de sucre par an, quoique cet arbre ne soit pas aussi riche en matière saccharine que le vrai érable à sucre [2].

Les environs immédiats du Fort-Union sont, comme je l'ai dit, une vaste prairie, coupée, dans la direction du nord, par une chaîne de collines d'argile et de grès arénacé, de hauteur médiocre et à sommets arrondis, du haut desquelles on jouit d'une belle perspective sur le pays de l'autre rive du Missouri et sur le confluent de cette rivière avec le Yellow-Stone, dont M. Bodmer fit un dessin fidèle (Pl. XXIX). Sur les points les plus élevés de cette chaîne de collines, on découvre à de certaines distances de sin-

[1] D'après le missionnaire Parker (voyez *Journal of an Exploring Tour beyond the Rocky Mountains*, p. 197), les bisons diminuent aussi rapidement de ce côté.

[2] Le jus du *Hard-Maple* (*Curly* ou *Rock-Maple*) fournit une livre de sucre pour trois gallons.

On donne aussi à cette espèce d'érable le nom de *Birdeye-Maple*, parce qu'il présente, dit-on, dans son bois, des taches ressemblant à l'œil d'un oiseau. Le *Soft* ou *White-Maple* (*Acer eriocarpum?*) et le *Box Alder* (*Acer Negundo*) ne donnent qu'une livre de sucre pour cinq gallons de jus.

guliers signaux de pierres placés par les Assiniboins, et qui consistent en blocs de granit et d'autres grosses pierres, au haut desquels est placé un crâne de bison (Voyez dans l'atlas la vignette n° xv). Le but en est, nous a-t-on dit, d'attirer de ce côté les bisons et de se procurer une heureuse chasse. Les couches de ce grès qui se rencontrent, ainsi que je l'ai dit, dans ces collines, sont, du moins en partie, entièrement couvertes d'empreintes de feuilles de plantes phanérogames, ressemblant à des espèces encore existantes aujourd'hui [2]. Ce grès est tantôt gris-blanc, tantôt jaune rougeâtre. On retrouve aussi de toutes parts dans ces prairies de l'Amérique septentrionale, comme dans les plaines du nord de l'Europe, ces singuliers blocs de granit rougeâtre sur l'origine desquels les géologues ont déjà formé mainte hypothèse. Le major Long, dans le récit de son voyage [2], et d'autres écrivains, ont déjà parlé des blocs de granit qui se trouvent dans les prairies d'Illinois. Ils sont fréquents dans le nord, près de la rivière de Saint-Pierre, dans l'État d'Ohio, etc. Mais on rencontre encore de tous côtés, dans les prairies, de galets de quartz, de pyrite, de schiste, etc., qui y ont évidemment été portés par les eaux.

Les collines des prairies étaient en partie nues, et dans ce moment il n'y avait qu'un petit nombre de plantes en fleur. Toute la campagne était couverte d'un gazon court et sec, sur lequel les buissons de *Cactus ferox*, couchés en touffes arrondies, ne fleurissaient plus qu'en partie. On trouve encore une autre espèce de cactus dont j'ai déjà parlé; il est petit, ressemblant au *mammillaris*, et porte des fleurs d'un rouge vif au dehors et jaunes en dedans. Le premier se montre partout sous deux variétés fort ressemblantes, apparemment des espèces. L'une et l'autre portent de larges et belles fleurs

[1] Malheureusement tous ces objets intéressants ont été détruits dans l'incendie d'un pyroscaphe.

[2] Voyez *Major Long's Exped. to S. Peter's-River.*

d'un jaune clair, quelquefois un peu verdâtre, souvent blanchâtres au moment où elles éclosent et d'une couleur un peu rouge sur la surface extérieure des pétales; mais dans une des variétés, les filaments sont jaune clair comme la fleur elle-même, et dans l'autre ils sont d'un rouge sanguin brunâtre avec des anthères jaunes. La véritable fleuraison de cette plante commence à la fin du mois de juin.

L'image de la destruction, sous la forme d'os blanchissants de bisons et de cerfs, dont j'ai déjà souvent parlé, s'offrait encore de toutes parts dans la prairie, et les gros chiens du fort [1] vont fréquemment à la recherche de ces restes d'animaux. Entre les collines on trouve parfois dans les vallées des bois épais de chênes, de frênes, d'érables Negundo, d'ormes, de cerisiers à grappes et de quelques autres arbustes, habités par plusieurs sortes d'oiseaux, surtout des *Quiscalus versicolor*, des stournelles, etc. Ces dernières font entendre leur chant flûté dans toutes les prairies; on trouve encore en cet endroit le *Muscicapa tyrannus* et le *Turdus rufus*, Linn. Contre les collines nues, et dans les intervalles qui les séparent, vit par couples le *Numenius longirostris*, dans l'estomac duquel je ne trouvai que des scarabées. Bradbury [2] le regardait comme une variété du *Numenius arquata* d'Europe.

Quant aux mammifères, indépendamment de ceux qui habitent la rivière, le castor (1), la loutre et le rat musqué, on remarque en grand nombre, dans la prairie qui entoure le Fort-Union, le joli petit souslik, dont la peau présente de longues raies avec des points très-régulièrement placés entre elles. Richardson [3] et Cuvier ont publié des figures de cet animal, le *Spermophilus Hoodii*, Sab. Les Anglo-Américains de

[1] Ces chiens ressemblent extérieurement à ceux des Indiens; mais ils paraissent être un peu plus croisés avec la race européenne, car nous les entendimes aboyer, ce que ne font pas les chiens indiens.

[2] Bradbury, *loc. cit.*, p. 99.

[3] Voyez Richardson, *Fauna bor. Amer.*, t. I, p. 177, pl. 14.

ce pays donnent à ce petit animal le nom de *Ground Squirrel* (écureuil de terre), et les Canadiens l'appellent écureuil suisse (2). Par sa forme, sa rapidité et son adresse, il doit nécessairement être rangé parmi les sousliks, et c'est là ce qui le distingue un peu des véritables marmottes (*Arctomys*). Les trous ou terriers qu'il habite s'étendent souvent fort loin sous la terre. Leur entrée n'est pas beaucoup plus large que celle d'un trou de souris, et la terre n'y est point soulevée en motte comme à ceux de l'*Arctomys ludovicianus*. La prairie est encore habitée par diverses espèces de souris, et notamment par le *Mus leucopus*, et l'on y observe les monticules aplatis du *Goffer* (3), espèce de gros rat-taupe que je n'avais pas encore pu me procurer, et dont je parlerai plus tard avec plus de détail.

Un peu au-dessus et au-dessous du fort, les rives du Missouri étaient garnies de bois composés de peupliers, de saules, de frênes, d'ormes, d'érables Negundo, etc., avec un épais taillis de noisetiers (*Corylus*), de rosiers en fleur, de *Cornus sericea*, et rendu presque impraticable par les ronces (*Rubus*) et le *Xanthium strumarium*, dont les fruits à piquants s'attachent aux habits comme des bardanes. Dans ces bois, à l'ombre desquels nous recueillîmes plusieurs espèces de plantes [1], les moustiques (*Tipula*) furent excessivement gênants, et nous en rencontrâmes même dans les parties marécageuses ou humides de la prairie, pendant cette journée où le vent s'était complétement calmé. Dans ces endroits on entendait souvent la voix sombre et basse du crapaud de ce pays (*Bufo americanus*, Holb.), et il y croissait par bandes une ou deux espèces de *Solidages*, la *Gaura coccinea*, Pursh, et la *Cristaria coccinea*, deux

[1] Entre autres les suivants : *Callilophis Nuttallii*, Spach (pas dans le bois); *Plantago cordata*, Lam.; *Asclepias speciosa*, Torr.; *Petalostemum virgatum*, Nees.; *Elymus striatus*, Willd.; *Mentha arvensis sativa*, Benth.; *Lysimachia ciliata*, *Digraphis arundinacea*, *Galium dasycarpum*, Nees.; *OEnothera pubescens*, Willd.; *Linum Lewisii*, Pursh, plante dont le chanvre ne le cède pas à celui d'Europe.

fort belles plantes. Sur le bord de la rivière, on trouve la belle *Bartonia ornata*, Pursh, à fleurs blanches, l'*Helianthus petiolaris*, Nutt., alors partout en fleur; enfin, sur les collines nues on voyait la *Vesicaria ludoviciana*, de C., l'*Eriogonum sericeum*, Pursh, l'*Eriogonum multiceps*, Nees., le *Cirsium lanceolatum*, le *Pachylophis Nuttallii*, la *Kochia dioica*, et plus rarement le *Yucca angustifolia*, etc.

Dans le bois on rencontrait fréquemment une jolie petite souris avec de grandes bajoues, qui est alliée au *Saccomys antophilus*, F. Cuv. (4), ainsi que le grand rat des bois (*Neotoma Drummondii*) dont j'ai déjà parlé. Là vivent aussi quelques espèces de pics, la colombe de la Caroline, le *Quiscalus ferrugineus*, des moineaux et plusieurs autres petits oiseaux, tels, par exemple, que le beau pinson bleu (*Fringilla amœna*, Say) que Say décrivit le premier et que l'on commence à voir une couple de jours au-dessous du Fort-Union [1]; puis la *Muscicapa ruticilla* et la *Sylvia æstiva*, en grand nombre; la *Sylvia sialis*, *coronata* et plusieurs autres, et en outre plusieurs espèces de *Fringilla*, la *grammaca*, *graminea*, *pennsylvanica*, *canadensis*, *melodia*, etc. Le *Caprimulgus virginianus* volait dans le crépuscule; mais le *Whip-poor-Will* ne remonte pas si haut sur le Missouri. La rivière n'est pas très-riche en poissons; on y trouve cependant une ou deux espèces de *Pymelodus* et des tortues à écailles molles, mais il n'est pas facile de les prendre.

Le climat des environs de Fort-Union [2] est très-variable. Nous avions souvent 76° F. (19, 5 R.) de chaleur accompagnée de tonnerre et d'éclairs, et parfois d'une très-forte

[1] Voyez le prince de Musignano, Supplément à l'*Ornith. de Wilson*, t. I, pl. VI, fig. 5.

[2] Je dois à la complaisance de M. Mackenzie les observations météorologiques faites pendant deux ans au Fort-Union. (Voyez l'Appendix du tome III.)

pluie. D'autres journées du mois de juin furent très-froides, le thermomètre descendant jusqu'à 56° (10, 8 R.). Le vent y souffle avec force pendant toute l'année, de sorte que la sécheresse est le caractère général du temps; celui que nous avions était extraordinairement humide. Le printemps est la saison où il tombe le plus d'eau; l'été est sec, l'automne la plus belle saison, l'hiver rude et souvent très-prolongé. On voit fréquemment la neige s'élever, dans certains endroits, à trois, quatre et jusqu'à six pieds de haut, et l'on se sert alors de traîneaux à chiens, et les Indiens mettent leurs raquettes à neige. L'hiver précédent (1831-2) avait été fort doux comme partout ailleurs, et le Missouri fut à peine pris pendant trois jours; mais en revanche le printemps arriva fort tard. Le 30 mai 1832, il n'y avait pas encore un arbre dans la prairie qui eût des feuilles, et le temps fut si rude pendant ce même mois de mai, où il y eut des tempêtes affreuses avec beaucoup de neige, qu'un Indien périt de froid dans la prairie. Il avait été surpris par la neige avec une jeune fille qui en réchappa avec un pied gelé. Du reste on dit que le climat est fort sain. Il n'y a point de maladies endémiques, et l'eau du Missouri, qui est très-bonne à boire, étant froide et légère, nonobstant le sable qui s'y mêle toujours, ne contribue pas peu à la longévité qu'atteignent les habitants. Les médecins n'y sont pas encore connus et l'on prétend n'en pas avoir besoin. Des personnes que j'ai questionnées à ce sujet m'ont répondu: « Nous pouvons nous passer de médecins, car nous n'avons pas de maladies. » Il paraît pourtant que l'année précédente il y a eu plus de malades qu'à l'ordinaire aux bords du Missouri, et quand je m'y trouvai, on craignait l'approche du choléra. Les indispositions les plus fréquentes sont les maladies catarrhales, les changements de température étant rapides, les maisons légèrement et mal bâties, et les habitants s'exposant aux intempéries de l'air sans aucune précaution.

Le Fort-Union est situé sur le territoire de la tribu in-

dienne des Assiniboins [1], desquels un certain nombre a toujours coutume de s'y trouver. Pour le moment ils s'en étaient un peu éloignés, par suite de l'absence des troupeaux de bisons. Les Assiniboins sont de vrais Dacotas ou Sioux, et forment une tribu qui s'est depuis longtemps séparée de ceux-ci par suite de dissensions qui se sont élevées entre eux. Ils prennent encore ce nom, qu'ils paraissent toutefois prononcer *Nacota*. La séparation a eu lieu à la suite d'un combat livré près du Devil's-Lake (lac du Diable), après lequel ils se sont transportés plus au nord. Ainsi que je l'ai dit, ils sont au nombre d'environ 28,000 âmes, dont 7000 guerriers, et ils habitent dans 3000 tentes. On dit qu'ils descendent des Yanktonans. Le territoire qu'ils regardent comme leur propriété et dans les limites duquel ils errent, est situé entre le Missouri et le Saskatchawan [2] ainsi que le lac Winipick qui le bornent au nord; à l'est il s'étend jusqu'à l'Assiniboin-River et à l'ouest jusqu'au Milk-River. Les Anglais et les Américains appellent aussi ces Indiens: *Stone Indians* (Indiens des Roches), encore ce nom ne convient-il proprement qu'à une de leurs tribus.

Les diverses tribus ou bandes dans lesquelles les Assiniboins se subdivisent sont les suivantes:

1° Les *Itchiabines* [3] (la dernière syllabe très-courte), les Gens des Filles [4].

2° Les *Iątonabines*, les Gens des Roches, les Stone Indians des Anglais. Le capitaine Franklin, dans son premier voyage à la mer Glaciale, parle aussi de cette tribu et de son

[1] D'après Tanner (*loc. cit.*, p. 57), le nom d'Assiniboin signifie grilleur de pierres, et dérive par conséquent de la langue des Algonquins. Les Crihs appellent les Assiniboins: *Assinipoatack*.

[2] Le nom de cette rivière s'écrit souvent de différentes manières; mais la plus ordinaire est Saskatchawan. D'après Tanner (*loc. cit.*, p. 56), les Ojibouais l'appellent *Saskajawoun*, mais son véritable nom ojibouai est, dit-on, Kjiskadjawoun-Ohsihbi, ce qui, traduit mot pour mot, peut se rendre par la *rivière aux Rapides*.

[3] Dénomination que les Indiens se donnent à eux-mêmes.

[4] Dénomination des Canadiens français.

caractère peu digne de confiance (p. 104). Selon lui, le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes est *Eascab*, mot que je n'ai jamais entendu prononcer.

3° Les *Otopachgnato* (*ch* guttural et tout le mot prononcé à l'allemande), les Gens du Large.

4° Les *Oatopabines*, les Gens des Canots.

5° Les *Tchantogas* (*n* nasale, *o* plein, *ga* court), les Gens des Bois. Ceux-ci habitent près du Fort des Prairies, au bord du Saskatchawan.

6° Les *Watopachnato* (les deux dernières syllabes courtes et à voix basse, le *ch* guttural), les Gens de l'Age.

7° Les *Tanintaüi*, les Gens des Osayes [1].

8° Les *Chébin* (*ch* guttural, *bin* à l'allemande), les Gens des Montagnes.

Par l'apparence extérieure, les Assiniboins diffèrent peu des vrais Dacotas ou Sioux; mais ceux que nous vîmes n'étaient peut-être, en général, pas tout à fait aussi efflanqués et aussi grands que ceux-ci. Leur visage est large, avec des pommettes proéminentes et de larges bajoues. Ils ne portent souvent pas les cheveux aussi longs que les Dacotas; chez plusieurs d'entre eux ils ne descendent guère plus bas que les épaules; il y en a pourtant quelques-uns qui les portent fort longs, parfois partagés en deux ou trois queues, et quelquefois même retombant sur le visage et autour de la tête comme la crinière d'un lion. Les uns portaient des bonnets de cuir ronds et blancs, d'autres des plumes dans les cheveux, ou bien une étroite bandelette de peau nouée en travers de la tête. Leur coiffure la plus remarquable est celle qui représente deux cornes et que je décrirai plus bas. Ils se peignent le visage en rouge ou en rouge brun ou bien tout en noir quand ils ont tué des ennemis; leurs cheveux du haut ou du devant de la tête sont souvent enduits d'ar-

[1] Le mot *Osaye* est une des nombreuses expressions canadiennes qui caractérisent le français de ce pays; il signifie des *os*.

gile. L'hiver, il est rare qu'ils aillent nus par le haut du corps; ils portent dans cette saison des chemises de cuir, avec une grande rosette ronde sur la poitrine; cet ornement est brodé en piquants de porc-épic, des couleurs les plus brillantes, comme chez les Corbeaux; souvent aussi on leur voit sur le dos un second ornement tout semblable au premier. Les manches de ces chemises sont ornées de tresses de cheveux ennemis. Le côté extérieur de la culotte présente, comme chez toutes les autres nations, une raie brodée en piquants de porc-épic de différentes couleurs, et est également orné de touffes de cheveux ou de crins colorés. L'été, le haut du corps est souvent nu ainsi que les pieds; mais la grande robe de bison artistement peinte ne manque jamais. Les colliers et les autres ornements sont semblables à ceux que j'ai précédemment décrits en parlant des autres nations; mais ils portent surtout souvent le collier fait de griffes d'ours; en revanche, on ne leur voit pas les longs cordons de grains de verre et de coquilles de dentalium, dont se servent les Meunitarris. La plupart des Assiniboins portent des fusils [1] dont ils ornent la monture de clous jaunes et brillants, et attachent de petits morceaux de drap rouge au tube de métal dans lequel se met la baguette. De même que tous les Indiens, ils portent en outre à la main une seconde baguette fort longue, et en sautoir un grand cornet à poudre [2] qu'ils ont acheté par voie d'échange de la Compagnie des Pelleteries, ainsi qu'une bourse de cuir faite par eux-mêmes, souvent très-élégamment ornée ou garnie de morceaux de plomb qui

[1] Ce sont les fusils mackinaw ordinaires que la Compagnie des Pelleteries tire d'Angleterre, qu'elle paye huit dollars, et qu'elle échange avec les Indiens contre une valeur de trente dollars.

[2] Ces cornets à poudre sont les mêmes que portent aussi les employés de la Compagnie; ils sont faits d'une grande corne de bœuf fermée par en bas d'un fond de bois, et peints tout autour de raies rouges et vertes. Les Indiens les ornent aussi quelquefois de clous jaunes et brillants. Les employés de la Compagnie se servent encore souvent, dans ce but, d'une corne de bison qui est noire, et leur mesure à poudre est faite de l'extrémité du bois d'un elk.

s'entre-choquent avec bruit au moindre mouvement et qui est bordée de drap de couleur. Cette bourse renferme les balles. Tous portent un arc et des flèches, et quelques-uns se contentent même de ces armes et dédaignent le fusil. L'étui de l'arc et le carquois sont en peau de quelque animal, comme de la loutre; ils sont attachés l'un à l'autre, et au devant du premier la queue de l'animal pend dans toute sa longueur. L'arc est en partie doublé de corne d'elk; il est tendu d'une corde très-forte faite des nerfs tordus de quelque animal, et renforcé de distance en distance par des nerfs semblables; il est souvent décoré de drap de différentes couleurs, de piquants de porc-épic et de lanières blanches de peau d'hermine; pour le reste, il ne se distingue pas de l'arc des Dacotas. La plupart des Assiniboins portent leur casse-tête à la main; cette arme diffère de forme et de disposition; mais les dandys ne se dispensent jamais de l'éventail de plumes d'aigle ou de cygne.

De même que les Dacotas, les Assiniboins vivent comme de simples chasseurs dans leurs tentes de cuir qu'ils emportent avec eux, et ne se livrent absolument à aucune espèce d'agriculture. Leur nourriture principale leur est fournie par les troupeaux de bisons qu'ils poursuivent en été dans les prairies, loin des rivières, et en hiver dans les forêts qui bordent ces rivières, où dans cette saison ces troupeaux viennent aussi chercher un abri et la pâture. Ils sont surtout adroits à disposer ce que l'on appelle des parcs de bisons; c'est-à-dire, à entourer un certain espace de terrain d'épouvantails faits de pierres et de branchages, et de repousser par ce moyen les animaux dans une étroite gorge où les chasseurs sont placés en embuscade. Franklin a dessiné et décrit cette chasse dans son voyage à la mer Glaciale [1]. A dix milles du Fort-Union, on voyait un de ces parcs qui renfermait, à ce que l'on m'a assuré, les os d'un grand nombre de ces animaux. Dans ces embuscades les Indiens tuent souvent 7 à 800 bisons. C'est avec leur chair dessé-

[1] Voyez C. Franklin, *I^er Voyage*, p. 112.

chée, pulvérisée et mêlée avec du suif, que les femmes préparent le fameux *pemmican*, qui forme le principal aliment de ces gens dans leurs migrations. Bien souvent aussi ces Indiens sont en proie à la famine, quand les chasses ou quelques autres circonstances leur ont été défavorables. Cela arrive surtout aux nations septentrionales, c'est-à-dire aux Crihs, aux Ojibouais, aux Assiniboins et à d'autres. On peut lire les détails de leurs souffrances dans Tanner [1], dans le capitaine Franklin [2] et dans d'autres auteurs, où nous voyons qu'ils sont obligés de manger la chair des chiens morts comme une délicatesse. Des familles entières meurent de faim dans le nord; ils mangent toutes sortes d'animaux, excepté les serpents. Ils tuent souvent les chevaux et les chiens, et c'est pour cette raison qu'ils élèvent beaucoup de ces derniers.

Les Assiniboins ne possèdent pas beaucoup de chevaux en comparaison d'autres nations; ils les brident et les sellent de la même manière que les Meunitarris. La corde de poil de bison, attachée à la mâchoire inférieure du cheval en guise de rênes, est toujours très-longue, et l'animal la traîne après lui sur le pré, quand il n'est pas attaché. Il y en a beaucoup qui se servent de grands étriers de parchemin, en forme de souliers, et tous tiennent à la main un petit fouet court, fait généralement de l'extrémité d'un bois d'elk et orné de différentes manières. Les chiens allégent les pénibles travaux des femmes. On les charge des effets de la même manière que j'ai déjà décrite en parlant des Meunitarris.

Les Assiniboins partagent en général les coutumes et plusieurs des idées superstitieuses des Dacotas, dont on peut voir des détails dans l'expédition du major Long à la rivière

[1] Voyez Tanner, *loc. cit.*, 265, etc.

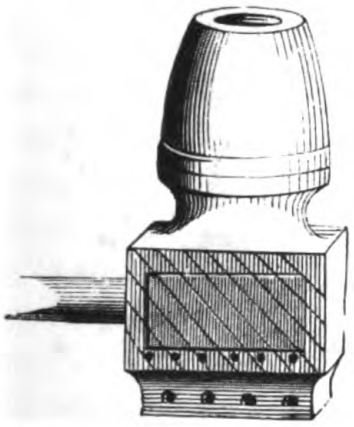
[2] Franklin, *loc. cit.*, p. 51. Le capitaine Back parle (voyez son Voyage, ch. 7) des actes de férocité auxquels se livrent dans ces occasions les Chippawas et d'autres Indiens du Nord.

de Saint-Pierre. Ils vivent en bonne intelligence avec la Compagnie des Pelleteries, parce qu'ils y trouvent leur intérêt; ils sont du reste grands voleurs de chevaux et méritent peu de confiance; quand on les rencontre seul à seul dans la prairie, on n'est jamais à l'abri de leur penchant au vol. Une de leurs occupations favorites, comme elle l'est de toutes ces nations indiennes, c'est de fumer du tabac; mais comme ils n'habitent pas dans le voisinage de la terre à pipe rouge, leurs godets (*tchanohoupa*) sont en général faits d'une pierre noirâtre ou d'argile noire; leur forme diffère aussi de celle des godets des Dacotas, que l'on rencontre du reste assez souvent chez eux. Le tuyau de la pipe est travaillé et orné comme chez les autres nations [1]. (Voyez pour les godets les vignettes nos 6 et 7.)

Leur tabac est le kinikenick dont j'ai déjà souvent parlé; ou bien encore ils fument les feuilles du sakakomi (*Arbutus uva ursi*) mêlé de vrai tabac. Pour nettoyer la pipe, ils se servent d'une petite baguette joliment ornée de tuyaux de plumes peints de diverses couleurs, pointue par un bout et avec un petit gland de couleur à l'autre extrémité (Voyez pl. XLVIII, fig. 11). Ils ont coutume de ficher cette baguette dans leurs cheveux jusqu'à ce qu'ils en aient besoin.

Ces Indiens ont plusieurs espèces de jeux auxquels ils se livrent entre eux pour se divertir. De ce nombre est le *tchombino* (l'*o* très-court), le jeu du cerceau, et celui où, pour une certaine mise, il faut deviner le nombre de petites pierres qu'un autre tient dans la main. Ce dernier est connu aussi des Pieds noirs. Enfin ils ont aussi le jeu d'ouasih-koutéh

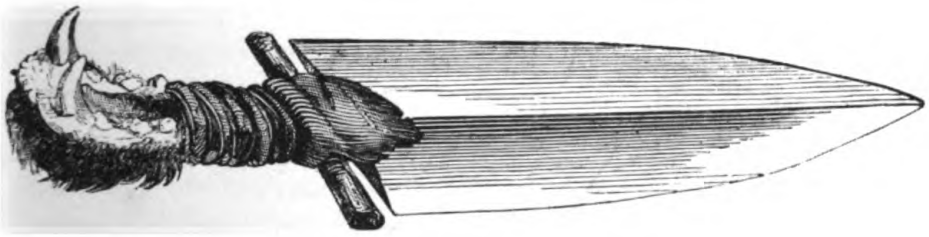
[1] Les Indiens du haut Missouri ont encore une autre espèce de pipes à fumer, dont le godet est placé sous une ligne droite avec le tuyau; ils ne s'en servent que dans leurs expéditions de guerre. L'ouverture de la pipe étant placée plus bas que dans les pipes ordinaires, la vue du feu ne peut jamais trahir le fumeur qui se couche étendu par terre, et tient la pipe avec le godet en bas (voyez la vignette ci-dessous).



Vig. 6, tome II, page 80.

Vig. 7, tome II, page 80.

Godets de pipes des Indiens Assiniboins.



Vig. 8, tome II, page 167.

Poignard des Indiens Gros-Ventres des Prairies.

qui se joue avec quatre osselets et quatre clous jaunes, auxquels on ajoute un de surplus de chaque espèce. On les lance en l'air au moyen d'une petite plaque ronde de bois, et selon qu'ils retombent d'un côté ou de l'autre, on gagne ou l'on perd. Les enjeux sont souvent très-considérables.

Parmi les divertissements et les fêtes, il faut compter les festins, dans lesquels ce serait une insulte de ne pas consommer tout ce qui vous est présenté. Quand on ne peut plus manger, on présente le plat à son voisin, avec une petite baguette, ce qui signifie qu'on lui fera le lendemain présent d'un cheval, s'il veut se charger de vider le plat. Cela se fait par des jeunes gens qui veulent acquérir une réputation.

Les Assiniboins sont braves dans les combats, souvent même téméraires. Ils se glissent fréquemment dans les villages des Mandans et des Meunitarris, tuent à coups de fusil les habitants dans ou tout à côté de leurs cabanes, et enlèvent les chevaux du milieu des habitations.

Ils croient à un créateur ou seigneur de la vie, qu'ils appellent Ouakan-Tangue, et en un malin esprit, Oukan-Chidja, qui tourmente les hommes en leur envoyant diverses maladies, contre lesquelles leurs exorcistes (*Medecine-men*) ou médecins, emploient le tambour et la crécelle, que les Assiniboins appellent *Quakemuha,* et les Crihs, *Chichikouenne;* ces instruments possèdent, selon eux, la propriété de chasser les démons. De même que les Crihs et plusieurs autres, ils croient que le tonnerre est produit par un grand oiseau. Il y a même des gens qui prétendent avoir vu cet oiseau. Quant à l'éclair, quelques-uns l'attribuent au grand esprit, dont un orage violent annonce d'après eux la colère. Ils croient que les morts vont dans un pays situé au midi, où les bons et les braves trouvent des femmes et des troupeaux de bisons en abondance, tandis que les méchants et les lâches sont relégués dans une île et privés de toutes les joies de la vie. Les hommes qui, pendant leur vie, ont montré de la bravoure, ne

doivent point, après leur mort, être placés sur des arbres; mais leurs corps doivent être posés par terre, attendu, disent-ils, qu'ils sauront bien se tirer d'affaire eux-mêmes. Cela n'empêche pourtant pas qu'ils ne soient d'ordinaire dévorés par les loups, bien que l'on cherche à prévenir cet accident en les couvrant de bois et de pierres. Les autres corps sont communément placés sur des arbres, comme chez les Dacotas, ou bien sur des échafaudages. On les enveloppe dans des robes de bison, et il y en a souvent trois ou quatre sur le même arbre.

La langue des Assiniboins est, dans tous les points importants, la même que celle des Dacotas, sauf les altérations qu'y ont apportées le temps et une longue séparation. Comme chez celle-ci, on y trouve beaucoup de lettres gutturales et nasales, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit, à tout prendre, une langue sonore et facile à prononcer pour un Allemand.

CHAPITRE XVI.

PREMIER SÉJOUR AU FORT-UNION.

Départ du bateau à vapeur l'*Assiniboin*. — Excursion dans la Prairie. — Arrivée de plusieurs troupes d'Assiniboins. — Les Crihs ou Cnistenaux. — Visites aux camps des Indiens. — Leur départ. — Mort du Piékann, Matzokouï. — Arrivée de notre *keelboat*. — Préparatifs pour le voyage au Fort-Mackenzie.

M. Mackenzie nous avait fait donner un bon logement dans sa maison, et nous y vécûmes agréablement, quoique d'une manière simple et conforme aux ressources que pouvaient offrir ces districts lointains : car nous ne pouvions pas espérer d'y trouver une aussi bonne table que celle que nous avions à bord de notre bateau à vapeur. Notre ordinaire se composait de chair de bison fraîche ou séchée, et de pain fait avec de la farine; le café et le vin ne nous manquèrent jamais.

Les premiers jours se passèrent rapidement à visiter le fort et ses environs immédiats, tandis que, dès le lendemain de notre arrivée, on commença à décharger le bâtiment et à transporter au fort les provisions et les marchandises, opération qui répandit de tous côtés la vie et l'activité. On rechargea sur-le-champ huit cents paquets de robes de bison, à dix robes par paquet. Il survint malheureusement pendant

ce chargement une très-forte pluie, accident qui nuit beaucoup à ces peaux tannées par les Indiens. Aussi fut-on obligé de rouvrir tous les paquets afin de faire sécher les peaux, ce qui occasionna une perte de temps considérable. Du reste l'intérieur de l'Amérique septentrionale est exempt d'une des plaies qui fait tant de tort aux fourrures en Europe, je veux dire les teignes, qui sont absolument inconnues sur le haut Missouri. Outre les robes de bison, on chargea encore beaucoup de peaux de castors, d'ours, de loups, de lynx, de renards et autres. Il y avait soixante-deux paquets de peaux de loups et de lynx, à cent peaux par paquet. Quelques Indiens, présents à cette opération, furent très-importuns, ne cessant de demander, tantôt une chose et tantôt une autre, surtout du tabac, qu'ils étaient trop paresseux pour aller chercher dans les bois et préparer eux-mêmes. Le tabac que la Compagnie des Pelleteries leur vend, pour mêler avec leurs feuilles ou leur écorce, est fort, gluant et noir; il se présente dans le commerce en torsades (*Twists*) tressées deux fois et d'une longueur de 6 à 8 pouces. La plupart des Indiens qui se trouvaient en ce moment au fort, paraissaient très-pauvres; plusieurs d'entre eux ne possédaient pas même une pipe. Il y avait dans le fort plusieurs endroits disposés d'avance pour ces visiteurs, qui y faisaient leur cuisine et y couchaient.

Après que nous eûmes examiné le fort dans tous ses détails, nous entreprîmes des excursions dans la prairie, surtout du côté des chaînes de collines, et M. Bodmer dessina plusieurs vues de la campagne. Dans ces expéditions que l'on fait dans les environs, on n'aime pas trop à aller seul, ou du moins on n'y va que bien armé : car on ne peut jamais se fier aux Indiens, surtout aux détachements de guerre (*War parties*). Le 26 juin, dans l'après-midi, l'*Assiniboin*, dont le chargement était complet, devait se remettre en route pour retourner à Saint-Louis. La société se réunit donc encore à bord du bâtiment, afin d'y dîner ensemble pour la dernière

fois. Vers trois heures, toute la population du lieu étant rassemblée sur la grève, nous prîmes congé de nos compagnons de voyage, MM. Sanford et Pratte, avec lesquels s'étaient embarqués quelques commis de la Compagnie qui retournaient aux États-Unis. Pour pouvoir virer de bord, l'*Assiniboin* commença par remonter un peu, après quoi il glissa devant le fort avec la rapidité de la flèche, pendant que les canons et les fusils retentissaient de part et d'autre, et que l'écho des montagnes en répétait le son. Les mouchoirs ne cessèrent de flotter que quand un coude de la rivière eut dérobé à nos regards le bâtiment que nous avions si longtemps habité. Ce même jour, les Assiniboins qui se trouvaient dans le fort en étaient partis pour la prairie; d'autres, en partie beaucoup mieux vêtus, les avaient remplacés; mais ceux-ci n'étaient que les précurseurs d'un nombre considérable d'hommes de cette nation ainsi que de celle des Crihs, qui arrivèrent en effet dans la matinée du 27 juin, seuls ou par bandes.

Ces Crihs ne différaient pas beaucoup, pour l'apparence, des Assiniboins. C'étaient des hommes de haute taille, dont quelques-uns étaient très-vigoureux; ils portaient les cheveux retombant droits sur leurs épaules, mais avec une touffe large et plate qui venait du front couvrir les yeux, et qui, chez un d'eux, descendait jusqu'à la bouche. Chez quelques-uns, les très-longs cheveux de la tête étaient partagés en plusieurs queues tressées; d'autres étaient coiffés de bonnets de peau ornés de plumes, et il y en avait un qui y avait attaché la queue tout entière d'une poule des prairies. Beaucoup portaient les gaînes en cuir de leurs fusils roulées autour de leur tête comme des turbans. Ils avaient le visage peint en rouge, quelquefois avec des raies noires, et leur costume était semblable à celui des Assiniboins. Il y en avait plusieurs qui portaient de longues peaux de loup sur les épaules, avec la tête de l'animal sur la poitrine et la queue traînant à terre par derrière. Les hommes sont, dit-on, souvent fortement tatoués, opération

très-douloureuse, selon Franklin, quoique l'on nous ait positivement assuré le contraire[1]. Parmi leurs femmes il y en a de fort bien faites, et dans le nord elles savent teindre d'une fort belle couleur rouge, par le moyen de la racine du *Galium tinctorium*, et en noir avec l'écorce d'aune.

Comme il faisait très-chaud, plusieurs de ces Indiens s'étaient fait des couronnes de feuilles vertes; ils avaient l'air très-échauffés et un peu fatigués, et la sueur qui découlait de leurs fronts n'était pas trop favorable au fard de cinabre dont ils s'étaient si agréablement couvert la figure. Malgré la chaleur, ils ne quittaient point leurs amples robes de bison, ni même leurs bonnets de laine; mais, du reste, ils supportent aussi les plus grands froids dans ces légers vêtements.

Le chef des Crihs s'appelait *Machekepiton* (le Bras cassé); il portait autour du cou une médaille offrant l'image d'un des présidents, et qu'il avait reçue pendant un séjour qu'il avait fait à Washington. N'ayant point de peaux à vendre en ce moment, le but de ces gens, en venant au fort, était de souhaiter la bien-venue à M. Mackenzie que les Indiens aiment, et à qui ils font souvent des présents. Dans diverses occasions, ils l'ont porté comme en triomphe, pour lui faire honneur et lui témoigner leur attachement.

Les Crihs ou Cnistenaux habitent le même district que les Assiniboins; c'est-à-dire, le pays qui se trouve entre le Saskatchawan, l'Assiniboin et le Missouri. Ils errent par petites troupes répandues parmi les autres; ils sont pauvres, possèdent à la vérité beaucoup de chiens dont ils se servent comme de bêtes de somme, mais peu de chevaux. Ainsi que les Assiniboins ils couchent sous des tentes de cuir,

[1] Voyez Franklin, I^er^ Voyage, p. 71. On trouve encore dans cet ouvrage (p. 61) plusieurs autres particularités sur ce peuple et sur sa langue, ainsi que chez Tanner (*loc. cit.*, p. 64), mais surtout chez Alex. Mackenzie (p. xci). Les mots qu'ils citent, par-ci par-là, diffèrent un peu des miens, que j'ai du reste eu soin de transcrire soigneusement d'après la prononciation indienne.

et poursuivent les troupeaux de bisons qu'ils prennent souvent en grand nombre dans leurs parcs. Ils ne cultivent en aucune façon la terre. Le nom qu'ils se donnent à eux est Naihiaäk (l'*ai* court), et ils appellent les Assiniboins Chahiape. En général, les Crihs ont, dit-on, les mêmes usages que les Assiniboins, et leurs divertissements sont les mêmes. Le jeu du cerceau s'appelle chez eux *Testepinatoh-Etatt*, le jeu de deviner, *Etchon-Binenò*, et celui des osselets et des clous, *Oyahkanick-Metoh-Etack*. On évalue le nombre des Crihs à 6 ou 800 tentes, et si, selon l'usage, on compte trois hommes par tente, le nombre total d'hommes de cette tribu serait de 1800 à 2400. Leurs idées religieuses s'accordent avec celles des Assiniboins. Ils croient au grand Esprit, et, selon eux aussi, le tonnerre est causé par un grand oiseau. Tout ce que j'ai dit à ce sujet des Assiniboins peut s'appliquer aussi aux Crihs. D'après le gouverneur Cass [1], ils ont pris des Dacotas la coutume de placer leurs morts sur des échaufaudages. La langue des Crihs ressemble à celle des Ojibouais, et tire par conséquent son origine de celle des Algonquins; mais elle diffère complétement de celles des Assiniboins ou des Dacotas; toutefois beaucoup de Crihs apprennent à parler cette dernière [2].

Le 26 juin, l'arrivée d'une bande nombreuse d'Assiniboins nous fut annoncée par plusieurs avant-coureurs. Ils venaient pour saluer M. Mackenzie après sa longue absence. Tout à coup nous entendîmes des coups de fusil, prélude pour nous d'une scène des plus intéressantes. Aussitôt toute la population du fort se rendit devant la porte, pour être témoin de la marche de cette horde sauvage. Toute la prairie, dans la direction du nord-ouest, était couverte d'Indiens épars dont les chiens en grand nombre tiraient les traîneaux chargés

[1] Voyez *Gov. Cass' Exped.*, etc., p. 232.

[2] On trouve aussi des détails sur les Crihs et un vocabulaire de leur langue dans *Chapell's Narrative of a Voyage to Hudson's bay*.

de leurs effets. Une troupe serrée, composée des guerriers ou des hommes en état de porter les armes, au nombre d'environ 250 ou 300, s'était formée au centre, à la manière de deux compagnies d'infanterie, et s'avançait vers le fort au pas redoublé. Il me sera facile de donner aux militaires, en peu de mots, une idée de cette disposition. Les Indiens marchaient sur trois à quatre hommes de profondeur, assez serrés, mais sans observer bien exactement les rangs, et formant un front assez considérable. A peu près aux endroits où, dans un bataillon européen, se placent les drapeaux, trois ou quatre chefs s'avançaient devant la ligne, et de cette masse belliqueuse et peinte de diverses couleurs partaient de tous côtés des coups de fusil fortement chargés, et qui par conséquent faisaient beaucoup de bruit. Bientôt toute cette troupe de sauvages guerriers entonna un chant original, composé de plusieurs notes isolées et interrompues, entremêlées de leur cri de guerre. Ce chant avait quelque ressemblance avec celui qu'en 1813 et 1814 nous entendions souvent des soldats russes. Les chiens de somme, dirigés par des femmes et des enfants, entouraient le noyau de guerriers, et voltigeaient autour de la ligne à la manière de tirailleurs. C'est ainsi que cette foule remarquable approchait toujours de plus en plus, et plus elle avançait, plus elle déployait de détails intéressants. Tous ces Indiens étaient revêtus de leurs robes de bison et parés de la manière la plus variée et la plus fantastique. La plupart avaient la figure tout entière peinte avec du cinabre; d'autres étaient tout à fait noirs; dans les cheveux, ils portaient des plumes d'aigle et d'autres oiseaux de proie; quelques-uns avaient des bonnets de peau de loup, ce qui bien certainement ne les rafraîchissait pas par la grande chaleur qu'il faisait; ces bonnets étaient en outre en partie peints d'une couleur rouge; d'autres avaient attaché des feuilles vertes autour de leur tête; ils traînaient par terre après eux de longues queues de loup, marque d'honneur pour des ennemis tués, et leurs vêtements de

cuir étaient généralement neufs et beaux. Ils portaient leurs fusils au bras, leurs arcs et leurs flèches sur le dos. Ce fut ainsi que s'avancèrent ces hommes vigoureux, dont la plupart avaient cinq pieds huit à neuf pouces (d'Angleterre), et plusieurs même six pieds. Ils marchaient d'un pas rapide et léger; leur maintien était fier et droit, ce qui leur donnait une tenue tout à fait militaire. Quand ils furent plus près de nous, nous distinguâmes parmi eux des figures terriblement martiales, et l'impression qu'ils faisaient s'augmentait encore par le chant qui retentissait dans leurs rangs et par le son du tambour qui battait avec force. Quand ils furent arrivés à soixante pas environ de nous, ils s'arrêtèrent auprès d'un fossé naturel coulant le long du Missouri, et attendirent notre invitation, les chefs debout devant le front de la ligne.

M. Mackenzie avait envoyé au-devant d'eux les interprètes Halcro et Lafontaine, qui serrèrent la main aux chefs et les conduisirent à la porte du fort, fermée comme de coutume, et bien gardée, car on ne laisse jamais entrer plus d'un certain nombre d'Indiens à la fois, attendu qu'il est impossible d'avoir en eux une confiance entière. Cette fois on n'y introduisit que les chefs et une trentaine des principaux guerriers qui s'assirent autour des murs du local destiné à de semblables réunions. Tous les autres Indiens commencèrent par aller étancher leur soif dans les eaux du Missouri, après quoi ils se couchèrent à l'ombre pour reposer.

Il est sans doute inutile de dire que nous autres étrangers ne quittions guère l'assemblée des Indiens, car elle nous offrait bien des observations intéressantes à faire. Déjà circulaient leurs épaisses pipes de pierre [1] à tuyaux longs et plats, et ils en montrèrent une d'une beauté toute particulière, ornée de crins jaunes et qui devait être offerte en présent à M. Mackenzie. On donna à boire à toute la société, et je

[1] Ces grands godets de pipe grossièrement faits sont, à proprement parler, ceux des Crihs.

remarquai que plusieurs des Indiens, avant de porter le vase à la bouche, y trempaient le doigt indicateur de la main droite en jetant cinq ou six fois quelques gouttes de la liqueur en l'air, ce qui était sans doute une offrande aux puissances suprêmes [1]. Ils nous regardaient avec beaucoup d'étonnement, et l'interprète leur parla des singuliers étrangers qui faisaient la chasse à toutes sortes d'animaux, de plantes et de pierres, et qui empaillaient les premiers, opération dont il leur fut impossible de concevoir l'utilité.

Pendant que la tranquillité se rétablissait peu à peu dans l'intérieur du fort, il s'était formé au dehors une scène d'un bien grand intérêt. Les femmes des Indiens s'occupaient à élever, sur le côté occidental du fort, des cabanes de chasse ou de voyage, au moyen de pieux fichés en terre et de travails placés debout et recouverts de branchages; car ils n'avaient apporté avec eux qu'une partie de leurs effets. De tous côtés on voyait paître des chevaux, des chiens courir dans toutes le directions, et des groupes d'hommes rouges se former de distance en distance. Cette scène était fort divertissante, et les occupations variées de la cuisine, du jeu et de l'emménagement répandaient la plus grande activité dans la triste prairie. Je fus surtout frappé de l'aspect d'un des Assiniboins qui portait une coiffure que je n'avais pas encore vue, mais que j'ai rencontrée plusieurs fois depuis; l'intreprète l'invita à s'approcher. Il s'appelait Noapeh (une troupe de soldats); sa physionomie et toute sa personne étaient caractéristiques et parfaitement indiennes. Il portait en travers de la tête une bande de cuir, à chacune des extrémités de laquelle était attachée une corne et dans l'intervalle des plumes noires écourtées. Les cornes convenablement taillées dans celles de l'antilope avaient à leur pointe une touffe de crins teints en jaune, et sur les côtés retombaient

[2] Quelques personnes m'ont assuré que le but de cet usage était de faire participer à cette jouissance leurs parents ou leurs amis décédés.

des cordons de cuir ayant des plumes au bout et entourés de piquants de porc-épic jaunes. M. Bodmer fit un portrait fidèle et bien ressemblant de cet homme, qui consentit sans difficulté à poser comme modèle dans son costume complet (voyez planche XII). Nous visitâmes plusieurs de ces cabanes élevées à la hâte, et au milieu desquelles le petit feu était déjà allumé. De toutes parts on nous demandait du whiskey et du tabac, mais on ne leur distribua qu'un peu de tabac. Quand on leur proposait un échange, c'était toujours de l'eau-de-vie qu'ils voulaient avoir; aussi ne fut-il pas possible de faire beaucoup de commerce avec eux. Jusqu'à une heure très-avancée de la soirée, nous entendîmes du fort les chants et le tambour de cette foule mobile, et le tumulte se prolongea pendant la nuit entière.

Le 28 juin, nous fûmes debout de grand matin, pour ne rien perdre des événements nouveaux pour nous dont nous allions être témoins. Noapeh fut appelé, et il soutint avec une grande patience l'ennui d'une séance, bien que ses parents fissent tous leurs efforts pour nous l'enlever. Il avait mis ses plus beaux habits et sa poitrine était décorée d'une rosette de porc-épic teint, de huit à dix pouces de diamètre. Un grand nombre d'Indiens se pressèrent ce jour-là dans le fort pour essayer de vendre diverses pièces de leur costume. Cependant une partie de la troupe se remit en route dans la journée; car étant allés dans l'après-midi visiter leur camp, nous trouvâmes la plupart des cabanes déjà vides, et l'on apercevait de tous côtés, dans l'éloignement, des Indiens qui partaient, souvent seuls, rarement plus de deux ou trois ensemble. Beaucoup d'entre eux suivaient une direction parallèle au Missouri dont ils remontaient le cours, mais ils évitaient les bois de la rive et traversaient la prairie en tirant vers l'ouest; d'autres se dirigeaient vers le nord-est: ceux-ci étaient au nombre d'une centaine; ils allaient rejoindre une expédition qui devait porter la guerre chez les Mandans et les Meunitarris. Dans des occasions comme

celle-ci, où beaucoup d'Indiens se rassemblent autour des postes de commerce des blancs, ces gens ont besoin d'user de la plus grande prudence, leurs ennemis ayant coutume de profiter de leur réunion pour tomber sur eux.

Le soir, nous eûmes un violent orage de tonnerre, d'éclairs et de pluie, et il continua à tomber beaucoup d'eau durant la journée du lendemain 29 juin, ce qui retarda l'arrivée de nouveaux Assiniboins qu'on nous avait annoncés. Ils n'aiment pas à voyager pendant la pluie avec leurs tentes de cuir, parce qu'elles deviennent trop pesantes quand elles sont mouillées. Nous vîmes cependant bientôt venir plusieurs Indiens, trempés jusqu'aux os et avec de la boue jusqu'aux genoux, ce qui leur est du reste fort égal. M. Bodmer dessina l'un d'entre eux, jeune guerrier d'une taille élevée (voyez planche XXXII, sur l'arrière-plan), qui conserva son air grave et spartiate jusqu'à ce que M. Bodmer fit jouer sa tabatière à musique, sur quoi il se mit à rire. Un autre jeune homme intéressant, de la tribu des Iatopabines ou Gens des Roches, qui s'appelait Pitétapiou, nous servit plus tard de modèle (voyez planche XXXII). Ses cheveux retombaient comme la crinière d'un lion, et cachaient surtout ses yeux, au point qu'on pouvait à peine les apercevoir. Au-dessus de chacun d'eux était attachée, à une mèche de cheveux, une petite coquille marine blanche. Il tenait à la main une de ces longues lances qu'ils ne portent que pour la montre, à laquelle pendaient une quantité de rubans ou de cordons faits de boyaux d'ours et peints d'une couleur rougeâtre. Sur le dos, ce jeune homme efflanqué portait son bouclier de cuir peint de diverses couleurs, et que les Canadiens appellent un pare-flèche. A ce bouclier était attaché un petit paquet bien enveloppé, contenant sa *medecine*, c'est-à-dire, le talisman qui devait le protéger quand il allait voler des chevaux, et auquel il attachait une grande valeur. Ces hommes ne vendraient des objets de ce genre pour aucun prix. Le manche de son fouet était de bois et percé de trous comme une flûte. D'accord

avec plusieurs autres Indiens, il nous avait apporté la nouvelle que ses compatriotes des environs du Fort des Prairies, au bord du Saskatchawan, ne tarderaient pas à arriver chez nous, pour nous vendre toutes leurs peaux de castor. Nous frissonnions en voyant ces Indiens, par le temps humide et froid qu'il faisait, courir toute la journée pieds nus dans une boue épaisse, tandis que nous avions de la peine à quitter le coin du feu dans nos chambres. D'ailleurs, la chaleur qui régnait dans nos appartements leur paraissait aussi fort agréable, et nous fûmes accablés de visiteurs venant fumer leur pipe, pendant tout le temps que Pitétapiou faisait faire son portrait. On avait le plus grand soin de remplir continuellement leurs pipes, et en un mot nous ne négligions rien pour les amuser et soutenir leur patience, pendant le travail de M. Bodmer.

Le 30 juin, vers midi, une troupe d'Indiens arriva et vingt-cinq tentes se trouvèrent dressées près du fort. Les femmes, dont la plupart étaient petites et trapues, et qui s'étaient peint le visage en rouge, eurent bientôt achevé cette opération. Elles avaient un instrument tout particulier pour enlever les mottes de gazon avec lesquelles, ainsi que je l'ai dit plus haut, elles garnissent par en bas le tour des cabanes. Une de ces tentes, l'habitation d'un chef, se distinguait des autres. Elle était peinte en jaune d'ocre; au bas régnait une large raie rouge brun, et de chaque côté on voyait la figure d'un grand ours, assez mal peinte en noir, et sur la tête duquel, au-dessous des naseaux, on avait attaché un morceau de drap écarlate qui flottait au vent. C'était sans doute une *medecine* (voyez la vignette n° XVI). Bientôt après nous vîmes les femmes indiennes revenir de la forêt, dans toutes les directions, portant de lourdes charges de bois sec; elles haletaient sous le poids de ce fardeau attaché sur leur dos; elles pliaient fortement en avant le haut du corps, et marchaient les pieds tournés en dedans. Les chiens étaient couchés autour des tentes; ils étaient grands, fort ressemblants à des loups, de

différentes couleurs, mais le plus souvent de celle des loups gris sauvages; quelques-uns étaient tachetés de blanc et de noir. Affamés comme des squelettes, ils ne pouvaient étendre leur épine aiguë; ils marchaient en général tout ramassés; ils allaient avidement à la recherche des vieux os, et quand ils en trouvaient, ils serraient fortement et avec colère leurs dents de loup, blanches comme de la neige. Ils n'étaient pas aussi méchants envers les étrangers que les chiens des Corbeaux près du Fort-Clarke, et si parfois un d'entre eux faisait mine de vouloir nous mordre, les Indiens le rembarraient sur-le-champ à coups de pied et de bâton.

Il n'y avait pas longtemps que nous nous trouvions dans ce camp, lorsque nous vîmes approcher de loin une autre troupe d'Assiniboins. Le long du bois de la rive, du côté du couchant, la prairie se couvrit tout à coup d'hommes rouges qui s'avançaient pour la plupart isolés, avec leurs chiens chargés qui marchaient épars; les guerriers, au nombre d'environ soixante formaient une colonne serrée. Ils venaient sans musique, les deux chefs à leur tête et arrivèrent jusqu'auprès de la porte du fort. Dans le nombre, il y avait beaucoup de vieillards, l'un entre autres qui marchait sur deux béquilles et plusieurs qui étaient borgnes [1]. Le premier chef de cette nouvelle troupe était *Ajanjan*, ce qui signifie, d'après la traduction des Canadiens, le fils du gros Français.

[1] J'ai déjà parlé de cette circonstance dans la description de mon Voyage au Brésil, cette défectuosité étant très-commune aussi chez les Brésiliens. Mais il paraît que dans l'Amérique septentrionale les boiteux sont plus fréquents qu'au Brésil. Nous voyions souvent au Fort-Union un Assiniboin qui avait tout au plus trois à quatre pieds de haut. Ses jambes étaient courtes, estropiées et cagneuses, sa tête et sa poitrine sans défaut, sa physionomie vive et spirituelle, ainsi qu'il arrive souvent chez de pareils êtres. Il portait un costume remarquablement beau, et montait avec adresse un beau cheval. Dans le cours de mon voyage dans l'Amérique septentrionale, j'ai rencontré encore plusieurs nains indiens, mais pas un seul parmi les nombreux Brésiliens que j'ai vus. Le gouverneur Cass (*loc. cit.*, p. 358) parle aussi d'un Indien contrefait. Près de la rivière de Saint-Pierre vivaient deux femmes dacotas, qui, l'une et l'autre, n'avaient pas deux pieds et demi de haut. De pareilles naines ne sont pas rares non plus chez les Pieds-Noirs.

On l'appelle communément le général Jackson, parce qu'il a fait le voyage de Washington. C'est un bel homme, bien fait et d'une physionomie agréable. Il portait par-dessus une chemise de cuir noir, bien brodée, une couverture neuve de laine écarlate et la grande médaille autour du cou. Toute la colonne entra dans le fort; on fuma, on mangea, on but, et pendant ce temps on dressa quarante-deux tentes. Ce nouveau camp offrait un fort beau spectacle; les tentes étaient rangées en demi-cercle; tous les feux fumaient; la vie et l'activité étaient répandues partout. De tous côtés on voyait les scènes les plus intéressantes. Ici de jeunes garçons lançaient leurs flèches en l'air; là un petit enfant brun, ressemblant à un singe, était assis par terre, entouré d'un cercle de chiens affamés. Dans une des cabanes était couché un homme fort malade, autour duquel les médecins rassemblés chantaient à tue-tête. Plusieurs personnes s'étaient réunies auprès de cette tente et regardaient à travers des fentes dans le cuir, ce qui se passait dans l'intérieur. Quand la conjuration se fut prolongée pendant un certain temps, la cabane s'ouvrit et les hommes qui s'y trouvaient en sortirent trois par trois, celui du milieu marchant un peu en avant des deux autres, et continuèrent leur chant jusqu'à ce qu'ils arrivassent dans leur propre tente. Dans une autre cabane, habitée par de jeunes mariés, nous vîmes un enfant suspendu dans un sac de cuir on ne saurait plus joliment travaillé. Ces sacs sont si grands, que la tête seule de l'enfant paraît au dehors; ils remplacent les berceaux. Ainsi que je viens de le dire, celui que nous vîmes dans cette cabane était extrêmement joli; il était orné, sur le côté supérieur, de deux larges raies longitudinales en piquants de porc-épic de différentes couleurs, ainsi que de plusieurs charmantes rosettes. Il était en outre garni de longs cordons décorés et doublé de fourrure. J'achetai ce joli meuble de la jeune femme; mais, comme à tant d'autres objets intéressants, il ne lui a pas été accordé d'atteindre l'Europe.

Le 1^er^ juillet, au matin, nous reçûmes la nouvelle que

le jeune Indien Piékann, Matsokouï, qui était venu avec nous, avait été tué pendant la nuit, dans le camp, d'un coup de fusil. L'interprète des Pieds-Noirs, Berger, qui avait été chargé de veiller particulièrement sur ce jeune Indien, l'avait plusieurs fois prévenu de se tenir sur ses gardes avec les Assiniboins et les Crihs, ses ennemis naturels, sans quoi il lui arriverait infailliblement un malheur; mais il s'était laissé tromper par leur conduite amicale en apparence, et était resté dans une de leurs tentes jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Alors un Crih lui tira un coup de fusil et se sauva sur-le-champ. Nous vîmes le corps de notre pauvre compagnon de voyage, enveloppé d'une peau de bison et couché dans le fort; plus tard, il fut enterré dans un cercueil fabriqué par le menuisier. Kiésax avait été plus sage. Il s'était méfié des Assiniboins et était retourné, par le bateau à vapeur, auprès de sa famille. L'année précédente, M. Mackenzie avait été témoin d'un fait semblable. Un Pied-Noir, qu'il avait amené au fort, avait été tué de la même manière par les Crihs, au moment de leur départ, et après qu'il eut plusieurs fois visité impunément leur camp.

Après ce crime, un morne silence régna dans le camp indien; seulement vers midi, deux des chefs vinrent en députation, accompagnés de plusieurs autres Indiens, au nombre desquels se trouvait le général Jackson, demander pardon à M. Mackenzie de l'assassinat qui avait été commis; pendant la marche, ils chantaient à haute voix. Ils apportèrent en présent un cheval et deux très-belles pipes, l'une desquelles était un vrai calumet orné de plumes et de crins. Ils prononcèrent un discours dans lequel ils protestèrent de leur innocence du meurtre du Piékann. Un Crih, dirent-ils, avait commis cet acte et avait disparu sur-le-champ; on l'avait poursuivi, mais inutilement. Ajanjan parla, dit-on, fort bien dans cette occasion.

Dans la soirée on entendit de nouveau, dans le camp

indien, le tambour battre avec force dans la tente de l'homme malade, et nous allâmes pour assister à la conjuration. Ayant regardé avec précaution à travers les fentes de la cabane, nous vîmes le patient assis par terre, la tête, que couvrait un petit bonnet, penchée sur la poitrine, et plusieurs hommes l'entourant en cercle. Deux des médecins battaient le tambour avec un mouvement prompt, et un troisième faisait bruire le *Quakemuha* (Chichikoué), qui tournait en rond devant son ventre. Ces hommes chantaient avec de grands efforts, poussaient de temps en temps de courtes exclamations, et transpiraient beaucoup. Parfois ils appliquaient leur bouche aux parties malades du patient, disant qu'ils pouvaient enlever le mal en le suçant, ou du moins le déplacer. Ces faiseurs de tours sont fort bien payés par les malades, et on leur donne toujours du tabac à fumer. Nous reconnûmes, durant cette excursion, que beaucoup d'Indiens étaient déjà partis, les vivres n'étant pas assez abondants. Le général Jackson était du nombre de ces derniers. On prétendit avoir entendu dire à quelques Crihs qu'ils voulaient déterrer le Piékann, parce qu'on n'avait pas eu le temps de le scalper; mais on était accoutumé à ce genre de bravades, et la tombe fut respectée.

Le *Keelboat* du Fort-Cass, avec lequel nous devions nous rendre au Fort-Mackenzie, était arrivé, de sorte que le nombre de personnes réunies alors dans le fort se trouva être considérable; nons ne manquâmes pourtant de rien, nos chasseurs ayant rapporté de leur dernière expédition la chair de dix-neuf bisons. Nous étions au 4 juillet, anniversaire de notre arrivée à Boston. M. Mackenzie expédia ce jour-là l'interprète Berger et un certain Harvey, par terre, au Fort-Mackenzie, où ils nous précédèrent à cheval sur la rive septentrionale. Tous leurs effets se composaient de leurs armes, de leurs lits de peaux de bisons, et de couvertures de laine. En fait de provisions, ils n'emportaient qu'un peu de viande

sèche, car ils comptaient sur leurs fusils pour fournir à leur cuisine.

On commença alors à charger le keelboat des marchandises nécessaires pour trafiquer avec les nations qui habitent les terres supérieures, ainsi que des provisions pour le voyage, et nous profitâmes des derniers moments de notre séjour pour faire des excursions dans les forêts de la rive et dans la prairie. Dans les premières nous trouvâmes un arbre où l'on avait déposé plusieurs corps d'Assiniboins. L'un de ces corps étant tombé, avait été déchiré et dévoré par les loups, spectacle fort peu attrayant! Les couvertures de laine qui enveloppaient le corps, étaient neuves, et peintes en partie d'une couleur rouge, ainsi que le tronc de l'arbre. Dreidoppel, qui le premier découvrit ce tombeau sylvain, y ramassa un crâne d'Assiniboin, dans lequel une souris avait fait son nid, et M. Bodmer dessina fort exactement cet arbre, sous lequel croissaient d'épais buissons de roses, dont les fleurs, en parfumant l'air, semblaient destinées à répandre quelque charme sur cette scène de fragilité et de folie humaines.

Le chargement du keelboat *la Flore* étant achevé, on s'occupa de porter à bord les effets des voyageurs. Ce bâtiment était une forte chaloupe, d'environ soixante pieds de long sur seize de large, munie d'un pont, avec un mât et des voiles. Les marchandises étaient placées au milieu. A la poupe il y avait une chambre de dix pas de long sur cinq à six de large, avec deux lits, dont l'un fut destiné à M. Mitchill, et le second à moi. Les autres passagers, au nombre de trois, étendaient le soir leurs lits sur le plancher de la chambre. Au fond de cette petite pièce, se trouvait une petite fenêtre à coulisse, et de chaque côté une porte, qui servaient, quand le temps était beau, à donner de la lumière et de l'air à la chambre. Tout autour du bâtiment régnait un rebord d'environ un pied et demi de large, muni de petites tringles de bois placées en travers, de distance en distance, pour ar-

rêter le pied, lorsque, dans les basses eaux, les mariniers étaient obligés de marcher sur ce rebord pour pousser le *keel-boat* au moyen de gaffes. A la proue se trouvaient les logements des engagés. La cuisine se faisait sur le pont, sur un fourneau de fer; et c'était encore là que l'on suspendait le gibier que l'on tuait.

La moitié environ de l'équipage était chargée de haler le bâtiment avec une corde, quand nous n'aurions pas assez de vent pour avancer à l'aide de nos voiles. Cette manière de naviguer sur le Missouri était autrefois la seule en usage, jusqu'à ce que, il y a deux ans, l'on fît le premier essai avec un bateau à vapeur; et maintenant ces bateaux font régulièrement le voyage jusqu'au Fort-Union. Autrefois le voyage de St-Louis au Fort-Mackenzie durait huit mois; aujourd'hui, au moyen des pyroscaphes, on l'accomplit en un peu plus du tiers de ce temps.

Les hommes que M. Mackenzie avait désignés pour le voyage chez les Pieds-Noirs, formaient un double équipage de keelboat; et, en y comprenant les étrangers, nous étions en tout au nombre de cinquante-deux personnes.

J'avais pris, dans les magasins de la Compagnie, beaucoup d'objets dont je prévoyais avoir besoin pendant un si long voyage; mais une partie de ceux que j'avais embarqués à Saint-Louis était restée au Fort-Pierre, sur le Teton-River; j'en sentais déjà vivement la privation, et plus tard j'eus encore bien davantage raison de les déplorer.

Quand tous les arrangements préalables furent terminés, M. Mackenzie, pour amuser ses hommes, fit tirer le soir sur la rive du Missouri, devant le fort, un petit feu d'artifice qui divertit beaucoup tout le monde. Les fusées mirent en fuite la troupe des jeunes Canadiens, qui n'avaient jamais rien vu de semblable, et à qui leurs camarades, plus expérimentés, donnent le sobriquet de *Mangeurs de lard.*

CHAPITRE XVII.

VOYAGE DU FORT-UNION AU MUSCLE-SHELL-RIVER.

La rivière aux Trembles. — Navigation difficile. — Formation remarquable des hauteurs. — Prairie à la Corne de Cerf. — Heureuse chasse au bison. — Naufrage du keelboat *the Beaver*. — Rudesse des chasseurs américains. — Constructions de castors. — Les prairies du haut Missouri. — Heureuses chasses aux ours. — Milk-River. — L'Orignal. — Grand détour. — Big-dry-River. — Les châteaux blancs. — Difficultés qu'éprouvent ceux qui font des collections pour l'histoire naturelle. — Muscle-Shell-River.

Le 6 juillet, à sept heures du matin, après que nous eûmes pris congé des habitants du fort, nos gens commencèrent à haler *la Flore*. Le drapeau américain flottait sur le fort, et plusieurs coups de canon furent tirés de part et d'autres pour se saluer. Le temps était beau et chaud, de sorte que nos tireurs ne tardèrent pas à se sentir gênés par la chaleur; alors ils se couchaient sur le bord marécageux de la rivière pour boire. Quand nous eûmes dépassé la forêt dans laquelle nous avions trouvé les tombeaux des Assiniboins, la rivière ayant fait un détour vers le nord, nous perdîmes le fort de vue. M. Mackenzie, qui nous avait accompagnés jusque-là, nous y souhaita un bon voyage, et se fit mettre à terre pour retourner au fort à cheval. A cette occasion on tira de nouveau les canons du bâtiment. Un peu plus tard on envoya la barque vers la rive méridionale, où nous descendî-

mes avec plusieurs autres personnes pour chasser; nous traversâmes le bois épais et la prairie, sur la lisière de laquelle les fruits du *Xanthium*, qui croissaient dans l'herbe touffue, s'attachèrent à nos vêtements. Le sol, que nous distinguions sous l'herbe, consistait en une argile blanchâtre durcie, sur laquelle les plantes, dont nous cueillîmes plusieurs espèces [1], croissaient isolément par touffes. Nous ne vîmes point de gibier, car nous n'étions pas encore assez éloignés du fort; mais nous trouvâmes des traces de cerfs et de bisons, et beaucoup de leurs os. Dans les taillis, et surtout parmi les rosiers, l'*Icteria viridis*, à la poitrine jaune, faisait entendre son gazouillement varié. Nous montâmes sur les collines d'argile nues, sur lesquelles se montraient par touffes isolées, l'*Eriogonum multiceps*, Nees, et l'*E. sericeum*, Pursh., et un petit nombre d'autres plantes, la plupart petites et sèches, et quelques herbacées. Un couple du *Falco Sparverius* planait au-dessus de nous sur ces hauteurs, du sommet desquelles nous vîmes approcher notre bâtiment. La perspective était fort belle. On apercevait les vastes détours de la rivière, les vertes vallées remplies de bois et de saules; çà et là les prairies placées derrière et les hautes collines de formes originales; elles sont gris-blanc avec quelques couches ou raies horizontales plus foncées, et des fentes ou sillons réguliers et perpendiculaires.

Les vingt-six hommes qui halaient notre bâtiment, avaient été souvent obligés de marcher dans l'eau ou dans la boue que formaient les bancs de sable; ils avaient dû en conséquence se dépouiller de la plus grande partie de leurs vêtements. Un tronc d'arbre couché sur la rive brisa la porte de notre chambre, et l'on fut obligé de ramer. A cet effet, il y avait sur le pont deux grandes et longues rames, placées dans des chevilles de fer, que trois, quatre ou cinq hommes

[1] Entre autres l'*Agropyrum repens*, var.; la *Stipa capillata*, l'*Astragalus missouriensis*, Nutt.; *Oxitropis Lamberti*, Pursh.; le *Juniperus repens*, la *Rosa* (*Cinnamomea*) *obovata*, et peut-être encore quelques-unes.

faisaient mouvoir, les uns marchant en avant, les autres en arrière. En passant devant un grand dépôt de bois flotté sur la rive, un arbre colossal rasa notre pont, nos haleurs n'ayant point entendu nos cris; cet arbre déchira les étais qui soutiennent le mât; je reçus à cette occasion un coup violent qui aurait pu offrir du danger. Nous approchions en outre si souvent de la rive, que notre fenêtre se couvrait de terre, et qu'il faisait tout à fait noir dans la chambre. Dans un des bois qui bordaient la rivière, fleurissait une jolie rose blanche, sans doute une variété de la *Rosa* (*cinnamomea*) *obovata;* car les boutons, et même quelques-unes des fleurs étaient légèrement teintes en rose.

Nous dînâmes à quatre heures. Ce repas consista en porc salé, en pemmican, en biscuit de mer et en café. Le soir, au moment où le soleil se couchait et dorait admirablement les belles chaînes des collines, nos chasseurs revinrent avec un cerf de l'espèce du *Cervus macrotis*. Cet animal avait poussé son nouveau bois dans une longueur de quatre à cinq pouces; chaque tige se séparait pour la première fois, de sorte qu'elles étaient encore couvertes de lambeaux. M. Mitchill partagea l'équipage en quarts, de manière qu'il y eût toujours deux hommes de garde et que ces hommes fussent relevés trois fois dans la nuit. On leur distribua de la poudre et du plomb; mais, en même temps, il fut défendu de tirer, sous peine d'une amende de cinq dollars, de peur d'attirer par le bruit des détachements de guerriers indiens.

Le lendemain matin, le temps étant beau et le ciel serein, nous vîmes plusieurs cygnes (*Cygnus buccinator*), sans pouvoir en approcher; nous avions déjà remarqué des traces de ce bel oiseau, ainsi que d'oies sauvages, dans le sable mou de la rive. Nous observâmes dans les bois que les jeunes rameaux avaient souffert de la gelée; l'eau de la rivière avait baissé de quatre pouces. La chaleur était si forte que nous avions de la peine à la supporter, mais elle paraissait plaire beaucoup aux papillons qui voltigeaient sur la rive, parmi lesquels nous dis-

tinguâmes le *Papilio Turnus*. L'écorce des peupliers avait été arrachée par les glaces à cinq pieds de terre, c'est-à-dire à quinze pieds au-dessus du niveau de la rivière. Les forêts alternaient avec des prairies découvertes, tapissées d'*Artemisia*. Nos chasseurs rapportèrent plusieurs objets, et entre autres le *Falco borealis*, un beau *Psarocolius* ou *Icterus* et un grand *Coluber eximus*, Say, ainsi que des plantes intéressantes [1]. La belle *Cristaria coccinea*, aux fleurs d'un rouge vif, croissait si abondamment dans la prairie, qu'elle y formait des taches rouges. Dans ce district, on voyait devant les collines des rangées de cônes brûlés, couleur de briques, des formes les plus singulières, et les sommets des hauteurs les plus élevées offraient souvent des angles aigus fort extraordinaires. Dans les couches de schiste blanchâtre situées entre l'argile, on remarquait çà et là des ouvertures cintrées, et ressemblant aux portes ou aux fenêtres d'anciens châteaux féodaux.

Nos haleurs tuèrent dans la prairie un gros serpent à sonnettes (*Crot. tergeminus*, Say.), dont nous entendions distinctement le bruit sur le bâtiment. Les chasseurs avaient vu des elks et des cerfs, et Dechamp rapporta un de ces derniers animaux. Les haleurs eurent beaucoup de peine en cet endroit, car le courant était très-fort. Ils étaient d'ailleurs obligés de gravir les collines élevées et escarpées, en partie surmontées de sommets rouges brûlés. Nous les y voyions monter sur une longue file et y demeurer suspendus comme des chamois, dans les positions les plus dangereuses. M. Bodmer esquissa quelques-unes des hauteurs de la rive gauche (planche XXXIV, fig. 1). En d'autres endroits les engagés, qui tiraient la corde, étaient dans la nécessité de se frayer un sentier en abattant de grands peupliers ou coupant d'épais buissons, ce qui nous retardait beaucoup et causait de grandes difficultés. Ils rencontraient fréquemment des serpents

[1] Entre autres le *Sonchus ludovicianus*, Nutt.; le *Peritoma serrulatum*, de C.; le *Calistegia Maximiliani*, Nees.; une plante rampante à grandes fleurs; puis le *Rumex venosus*, et quelques autres.

à sonnettes et ils tuèrent beaucoup de ces animaux. M. Bodmer faillit même en être mordu ; mais il tua ce monstre dangereux d'un coup de bâton et le porta à bord. M. Mitchill raconta à cette occasion qu'il avait vu un jour un jeune garçon indien mourir, dans l'espace d'une heure et demie, de la morsure d'un serpent à sonnettes. La plaie se trouvait au-dessous de la cheville.

S'il faut en croire Ross Cox, les Canadiens mangent les serpents à sonnettes; mais je puis assurer que ceux que j'ai connus ne l'ont jamais fait, et qu'ils ont même toujours témoigné beaucoup d'aversion pour ces animaux. Ce même voyageur dit aussi qu'il arrive souvent à ces serpents de se mordre eux-mêmes; mais je ne saurais le croire : je n'ai du moins jamais pu parvenir à les y porter.

Le jour suivant, 8 juillet, nos difficultés recommencèrent de plus belle. La rivière était presque à sec, et nos hommes furent obligés de se mettre dans l'eau pour pousser le bateau en avant; pour les faire passer de la barque à terre, il fallut, vu l'escarpement de la rive, poser une planche, laquelle étant placée presque perpendiculairement, on ne pouvait y monter qu'en déployant une adresse tout à fait extraordinaire. Les Canadiens s'en acquittèrent avec autant d'agilité que l'auraient fait des singes, et rien n'était plus amusant que de voir les singulières positions qu'ils étaient forcés de prendre. Plus tard, sur la rive gauche, il leur fut presque impossible d'avancer, parce que le terrain trop léger s'éboulait sous leurs pieds. On me raconta qu'un jour trois Assiniboins périrent pour s'être assis sous une semblable rive; le sable s'éboula et les ensevelit [1]. La forêt que nos gens traversèrent était garnie en cet endroit d'un épais taillis de rosiers et de *buffaloe berry* et l'on y trouva beaucoup de gros crapauds (*Bufo americanus*, Holb.). Les Canadiens rapportèrent avec eux

[1] Le capitaine Franklin rapporte un événement du même genre, dans son premier Voyage à la mer Glaciale, p. 29.

pour se rafraîchir, une quantité d'écorce de peuplier qu'ils appellent *la sèvre* (*sève*); ils l'enlèvent et aiment à la sucer. Le jus a un goût sucré assez agréable, ressemblant un peu à celui du melon d'eau, et il est très-rafraîchissant.

Dans un endroit où la chaîne des collines s'éloigne du Missouri, et passe derrière les forêts et les broussailles, se trouve l'embouchure d'un assez fort ruisseau, avec un lit vaseux, que les Canadiens appellent la rivière aux Trembles; c'est le Martha's-River de Lewis et Clarke. De tous ceux d'entre nous qui se dispersèrent pour aller à la chasse, Papin fut le seul qui rapporta un cerf très-gras; on eut du reste beaucoup de peine à faire remonter à bord les chasseurs, à leur retour; les engagés, qu'on envoya au-devant d'eux avec la barque, s'étaient enfoncés jusqu'à la ceinture dans la vase après s'être dépouillés de tous leurs vêtements. Ils furent obligés, pour parvenir à la terre, de faire une partie du chemin à la nage et l'autre partie à gué. Un peu plus loin, le travail de nos haleurs devint encore plus pénible; car de l'autre côté d'un banc de sable, la rivière était couverte de bois flotté, dont les interstices étaient masqués par l'écume de l'eau et par de petits rameaux. Il fallut que nos gens marchassent ou sautassent en une longue file par-dessus ce bois; le sable du banc était trop mou pour les porter. Mais il leur arriva souvent en sautant de manquer les troncs d'arbres, et alors ils tombaient dans l'eau jusqu'aux aisselles; plusieurs d'entre eux, qui n'étaient pas accoutumés à ce genre de travail, saisis d'un frisson général, étaient obligés de revenir à bord.

Quand nous eûmes franchi ce mauvais passage, nos haleurs arrivèrent à une prairie, à l'extrémité de laquelle, et à cent cinquante ou deux cents pas environ de la rivière, on voyait empilées les plus singulières pyramides. Nos chasseurs avaient tué en cet endroit un elk et un lièvre blanc (*Lepus variabilis*) (1), ainsi qu'un gros serpent à sonnettes (*Crot. tergeminus* Say.). Les bois de saules (*Salix longifo-*

lia) de la rive, sur lesquels planait le *Caprimulgus virginianus*, tandis que de la lisière un gros loup nous contemplait, ces bois, dis-je, étaient remplis de moustiques; mais par bonheur un léger vent les tint éloignés du bâtiment, quand nous arrêtâmes près de terre pour passer la nuit. Si nous tuions un de ces engoulevents, nous trouvions sa large gueule toute remplie d'un amas de moustiques (*Tipula*), que cet oiseau a avalés l'un après l'autre. Le nom de Mangeur de maringouins que lui donnent les Canadiens, est d'après cela assez bien choisi. Durant la nuit, ces insectes incommodes trouvèrent pourtant le chemin de notre chambre, et nous tourmentèrent horriblement vers le point du jour [1], de sorte que nous fûmes enchantés quand nous nous remîmes en route le 9 juillet au matin, quoique notre journée commençât encore par des difficultés. Ce ne fut qu'avec des efforts inouïs que l'on parvint à faire doubler au bâtiment certaine pointe de terre, contre le courant et le vent qui étaient également forts. Il fallut même pour cela profiter des troncs d'arbres couchés dans la rivière et auxquels on l'attacha avec des câbles. Deux cerfs traversèrent la rivière à la nage à côté de nous, et furent, quoiqu'en vain, salués d'un grand nombre de balles. Nous tirâmes aussi, sans plus de succès, sur les bisons; malgré cela, notre pont était tout tapissé de

[1] Ce supplice est souvent fort grand aux bords du Missouri, et dans certaines années il est plus insupportable que je ne l'ai trouvé dans mon voyage au Brésil. Dans le journal tenu au Fort-Union, et dont M. Mackenzie eut la bonté de me donner communication, je trouvai les passages suivants que je transcrivis : « 28 *June. Mosquitoes have attacked the fort in myriads, it is impossible to avoid them, they insinuate themselve in every crevice and use their weapon with their accustomed dexterity.* » (28 juin. Les moustiques ont attaqué le fort par myriades; il est impossible de les éviter; ils s'insinuent dans toutes les crevasses, et se servent de leur arme avec leur dextérité accoutumée.) Et « 29 *June. Mosquitoes more numerous than were ever known here.* » (29 juin. Les moustiques sont plus nombreux qu'on ne les a jamais vus ici.) Ces insectes continuent à pulluler pendant le mois de juillet; mais en août leur nombre commence à diminuer. Dans cette saison, il n'est pas possible de dormir sans rideaux à moustiques. Le 8 août dans la nuit, il y eut au Fort-Union une gelée blanche qui les fit presque tous périr.

gibier, que nous avaient fourni les grands elks. Nos hommes en brisèrent les os, et se servirent de la moelle pour graisser les chiens de leurs fusils. Les peaux des animaux tués dans ces voyages appartiennent à la Compagnie, qui s'en sert pour faire des souliers pour les employés [1]. Tous les cerfs mâles avaient pris alors leur pleine peau d'été; mais leur bois, bien que complétement formé, était encore couvert de lambeaux.

Vers dix heures du matin, il s'éleva un violent orage; il plut par une température chaude. A huit heures le thermomètre avait marqué 71°, et les moustiques furent extraordinairement incommodes. Nous remarquions sur la rive une colline d'argile longue, jaunâtre, offrant la forme d'une forteresse; devant elle, il y avait des collines plus petites avec des cônes isolés, composés en partie d'argile violette (pl. xxxv, fig. 17 et 12). Sur ces singuliers coteaux, nos chasseurs avaient tué une couple de cerfs, et avaient rapporté avec eux le bois qu'un elk avait mis bas : ce bois avait sept longs andouillers, et il était si fort qu'au-dessus du second, il présentait encore une circonférence de 7 pouces 7 lignes $\frac{1}{2}$. Le *Turdus rufus* chantait dans les forêts de la rive et dans les bois de saules, et l'étourneau à gorge jaune dans la prairie. La grève était si molle, que l'on pouvait prévoir que de gigantesques peupliers qui y croissaient, ne tarderaient pas à tomber, et pourtant nous étions obligés de passer continuellement à côté de ces arbres. Le danger était grand; déjà quelques troncs chancelaient; la terre abandonnait leurs racines; nous nous en retirâmes néanmoins sans accident, et nous pûmes nous en féliciter, car leur chute eût infailliblement écrasé notre bâtiment avec tous ceux qu'il renfermait. Pendant que nous naviguions ainsi le long du bord, le *Papilio Ajax* voltigeait autour de nous, et se reposait sur les peaux étendues pour sécher. Nous nous

[1] Avec une grande peau d'elk on peut faire environ douze paires de souliers indiens, dont la façon, comme je l'ai dit plus haut, coûte un dollar. La peau d'un cerf de Virginie ne fournit que cinq ou six paires.

arrêtâmes le soir près d'une forêt, où de beaux arbustes et plantes formaient un tapis de fleurs[1].

Le lendemain 10, de grand matin, nos chasseurs partirent, et revinrent bientôt avec la nouvelle qu'ils avaient tué trois bisons et un ours. Ce dernier étant couché trop loin pour qu'il fût possible de l'amener à bord, ils s'étaient contentés de lui couper les pattes; mais on envoya des gens pour nous apporter la chair des bisons. Nous traversâmes la forêt sauvage, et nous trouvâmes les animaux dans la prairie, à une bonne demi-lieue du bâtiment. Dans la forêt, nous tuâmes pour la première fois la pie du pays (*Pica hudsonica*, Bon.) (2); elle ressemble extérieurement beaucoup à celle d'Europe, mais elle en diffère considérablement pour la voix et pour les mœurs. Son nid était placé dans un épais buisson d'épine, à 7 pieds environ de terre, et renfermait deux jeunes oiseaux près de le quitter. Je n'ai jamais vu plus de deux petits à la fois chez ces oiseaux; et les parents sont en été très-farouches et difficiles à surprendre. Non loin de ces pies nous trouvâmes dans la même forêt deux jeunes chats-huants (*Strix virginiana*), déjà parvenus à leur pleine croissance, et qui se tenaient perchés sur une branche, à côté l'un de l'autre, pendant que leur père faisait entendre son cri dans les grands arbres au-dessus. De même que le précédent, il paraît que cet oiseau ne couve aussi que deux œufs à la fois.

Dans le plus épais du bois fretillait la gaie et remuante *Icteria viridis* (3), dont on entendait la voix, tandis que les buissons de *Cornus*, de *Symphoria* et de rosiers, étaient tellement remplis de moustiques (*Tipula*), que l'on ne parvenait pas sans peine à recharger son fusil, après l'avoir tiré. La chaleur était forte, et pas un souffle ne venait nous secourir contre ces impitoyables sangsues. Dans la prairie

[1] Nous trouvâmes la *Symphoria glomerata*, le *Stachys palustris*, le *Vicia americana*, etc.

voisine, nous trouvâmes les cactus dont il a déjà été question, couverts des plus magnifiques fleurs, habitation d'une foule d'insectes. Six ou huit grands bois d'elks jonchaient la terre, mais ils n'étaient pas garnis de beaucoup de chevilles. Là encore, le sol de la prairie est de l'argile blanche, complétement durcie, et couverte seulement çà et là d'un petit nombre de plantes. L'*Helianthus petiolaris*, Nutt., y portait de grandes fleurs jaunes qui avaient parfois jusqu'à 4 pouces 3 lignes de diamètre. Vers midi, les hommes chargés de la chair des bisons revinrent, et nous les suivîmes au bâtiment. Ils avaient vu plusieurs bisons, mais n'avaient pu emporter que la chair de deux de ceux qui avaient été tués.

A compter de cet endroit, la rive était couverte de broussailles; nous n'étions plus menacés de la chute de grands arbres; mais il tombait souvent du bord escarpé de la rivière de gros morceaux de terre, qui faisaient rejaillir l'eau jusque dans la chambre. MM. Bodmer et Mitchill avaient fait une excursion de chasse, et ils avaient trouvé dans la forêt beaucoup de pigeons sauvages (*Columba migratoria*), de nombreuses traces d'ours, et le tombeau d'un Assiniboin dans un arbre. Le taillis de cette forêt était composé en grande partie de groseilles noires (*Ribes*), que nos gens s'empressaient d'aller cueillir dès qu'ils trouvaient l'occasion de s'éloigner pour un moment. Le soir, quand nous nous arrêtâmes à la prairie de la rive septentrionale, un ciel sombre, accompagné d'un vent très-fort, parut menacer la sûreté du bâtiment; on fit donc ce que l'on put pour le bien amarrer; mais les nuages se séparèrent sans nous faire de mal. Vers dix heures et demie, nous observâmes une faible aurore boréale qui lançait ses rayons vers le zénith; la température était agréable; mais le ciel n'était pas tout à fait serein, ce qui diminuait l'éclat du météore. Une partie de notre équipage passa la nuit sous les grands peupliers de la rive.

Dans la matinée du 11 juillet, M. Bodmer esquissa les singuliers sommets de la chaîne des collines, dans le voisi-

nage desquelles nos hommes éprouvèrent de grandes difficultés, car ils enfonçaient perpétuellement dans la terre et étaient souvent obligés de nager. On en avait mis vingt-neuf à tirer la corde. Mais bientôt un violent orage, avec une pluie à verse, nous força de chercher un abri dans la forêt de peupliers. La pluie coula du pont dans la chambre et mouilla nos effets; par bonheur, elle ne dura pas longtemps. Nous venions de dépasser un endroit que l'on appelle l'île au Coupé, parce que le Missouri s'y est fait un nouveau lit, coupant ainsi un détour considérable et formant une grande île plate. Le chenal suit la coupure, au-dessus de laquelle la rivière est fort large et noble; plus tard elle se présente haute et pleine. Sur ces bords on voyait fréquemment l'*Helianthus petiolaris* en pleine fleur et dans toute sa grandeur, ainsi que des buissons de deux espèces de saules que j'ai déjà nommés (*Salix longifolia* et *lucida*). Leurs haies sont sujettes à une éternelle destruction, la rivière en arrachant des portions considérables qu'elle entraîne dans ses eaux turbulentes. Mais le penchant de la nature à la reproduction ne connaît pas de frein; les buissons ne tardent pas à reparaître sur les nouveaux terrains d'alluvion, où cependant on ne remarque que de jeunes saules élancés. Deux cygnes (*Cygnus buccinator*) se montrèrent près de la petite rivière au *Porc-épic*, qui a son embouchure sur la rive septentrionale. Nous essayâmes en vain de les tirer. Un elk tué par Dechamp nous arrêta pendant quelque temps, pour en apporter la chair à bord, après quoi nous atteignîmes la rivière appelée par Lewis et Clarke, Two-thousand-miles-River (rivière des deux mille milles), qui a son confluent sur la rive méridionale, et d'où l'on compte en effet cette distance jusqu'au confluent du Missouri avec le Mississipi. Nous descendîmes à terre à la pointe supérieure de cette rivière, pour aller à la chasse, car l'on y avait vu du gibier. En cet endroit, la forêt touchait à une vaste prairie couverte d'*Artemisia*, où nous trouvâmes par

terre de grands bois d'elks jetés. Plusieurs arbres isolés se montraient complétement desséchés et gris d'argent; effet sans doute d'un incendie de la prairie. Dans un de ces arbres nous entendîmes le petit gazouillement de jeunes *Falco sparverius*, dont les parents volaient çà et là d'un air inquiet. Ces oiseaux sont communs dans ces environs. Nous y vîmes un grand nombre de *Muscicapa tyrannus* et *crinita*, Wils. Des elks et des cerfs y avaient tracé de tous côtés et dans tous les sens des sentiers vers la rivière. Dreidoppel fit enfin lever un cerf; cet animal se dirigea vers le menuisier Saucier qui se promenait dans la prairie et qui lui envoya une balle mortelle. La prairie s'étendait sans interruption aussi loin que la vue pouvait porter. On l'appelle la prairie à la Corne de Cerf, à cause d'une pyramide de bois de cerfs que les Indiens chasseurs y ont construite. Comme on pouvait distinguer cet édifice de la rivière, nous nous y rendîmes, accompagnés de Dechamp et de Saucier.

A huit cents pas environ du bord de l'eau, les détachements de chasse ou de guerre des Indiens Pieds-Noirs ont successivement accumulé un tas de bois d'elks, au point d'en avoir formé une pyramide de seize à dix-huit pieds de haut et de douze à quinze pieds de diamètre. Tout Indien qui passe y porte son tribut; ce qui n'est pas difficile, attendu que la terre est partout jonchée de bois de cerfs, et souvent la force du détachement de guerre ou de chasse est marquée par des raies rouges sur les bois ajoutés. Ils sont certainement au nombre de plus de mille, placés sans ordre et tellement entrelacés que nous eûmes de la peine à en détacher un grand pour l'emporter. Du reste, ces bois ne sont pas tous entiers; si beaucoup d'entre eux ont été enlevés de la tête avec la peau du crâne, d'autres ne se composent que de quelques andouillers détachés. Dans le nombre, se trouvent aussi quelques cornes de bisons. Le but dans lequel cette construction a été faite est, dit-on, une *Médecine*, c'est-à-dire, un charme que les chasseurs im-

plorent pour obtenir une bonne chasse. Comme nous commencions à dessiner la pyramide, des signaux nous rappelèrent à bord. La prairie était couverte des deux espèces de cactus dont j'ai déjà parlé au Fort-Union, ainsi que de plusieurs autres plantes en pleine fleur. Une poule des prairies (*Tetrao phasianellus*) conduisait après elle ses poussins, déjà assez grands, mais qu'un coup de fusil rendit orphelins.

Un violent orage qui s'éleva le soir, nous procura pour toute la journée du lendemain, 12 juillet, un vent très-fort, qui cassa deux fois la cordelle avec laquelle on nous halait; nous tombâmes en outre deux fois de suite dans des remous, qui firent virer de bord notre bateau et le jetèrent avec force contre les rochers, en sorte que l'eau pénétra dans la chambre et que le pont fut couvert de terre. Le vent ne se calmant point, nous abordâmes à la partie supérieure de la prairie à la Corne de Cerf, et nous nous disposâmes sur-le-champ à aller à la chasse. Dans la prairie croissaient les mêmes plantes que nous y avions trouvées la veille. Le vent faisait voler en l'air le sable et la poussière, et les faisait pénétrer jusque dans les caisses les mieux fermées de notre bâtiment. Je trouvai dans un petit buisson de *Buffaloe berry*, le nid d'une pie (*Pica hudsonica*), avec deux petits dont la croissance était presque complète; j'y vis aussi des pigeons de la Caroline, plusieurs espèces de gobe-mouches; et dans les arbustes d'Artemisia, une espèce de pinson, noire et blanche, et, à ce qu'il me parut, nouvelle (5); elle m'a semblé avoir pour les mœurs beaucoup de ressemblance avec l'agripenne (*Emberiza oryzivora*, Linn.). La *Fringilla grammaca*, Say, habitait aussi en assez grand nombre ces environs. Nous fîmes lever dans les buissons d'Artemisia plusieurs lièvres blancs; on y voyait le troupiale à tête jaune (*Agelaïus xantocephalus*, Bon.) et beaucoup de petits faucons (*Falco Sparverius*); enfin, un grand serpent à sonnettes qui se sauva dans un trou en terre. De tous côtés on rencontrait des bois de

cerfs; il y en aurait eu assez pour en ériger, au besoin, une seconde pyramide comme la première que j'ai décrite. Nous recueillîmes plusieurs plantes intéressantes, entre autres, dans le bois, l'*Asclepias speciosa*, Torr., qui porte de larges fleurs odoriférantes, et une nouvelle espèce de *Lactuca* ou de *Prenanthes*. Précisément à l'endroit où notre bâtiment était amarré, se trouvaient quatre anciennes cabanes indiennes, ayant appartenu à un détachement de guerre ou de chasse; elles n'étaient construites qu'en troncs d'arbres, en pieux et en branchages, formant un carré. Quelques-uns de nos gens y allumèrent du feu pour cuire leur viande. A cent pas, tout au plus, au-dessus de ces cabanes, se déchargeait l'Indian-Fort-Creek, de Lewis et Clarke, ruisseau à lit très-profond, et qui était alors presque à sec. Le vent, qui avait soufflé si fort dans la journée, s'était calmé le soir; de sorte que nous pûmes remonter encore un peu plus haut, et nous nous arrêtâmes près d'une forêt sur la rive septentrionale. La température fut ce jour-là très-fraîche, ce qui contrastait singulièrement avec la forte chaleur de la veille; aussi ne fûmes-nous pas du tout incommodés par les moustiques.

Il en fut de même dans la matinée du 13 juillet; et le vent ayant repris de la force, nous fûmes de nouveau obligés de rester immobiles. On avait aperçu un grand ours, et cinq chasseurs furent envoyés pour le poursuivre; ils ne réussirent point à l'abattre, mais ils rapportèrent d'autre gibier. Le bois, composé de saules, de peupliers, de rosiers et de troëne, était si touffu, tellement entremêlé de bardanes et d'autres plantes incommodes, et, en outre, si rempli de troncs couchés par terre et desséchés, que l'on ne pouvait y pénétrer qu'avec la plus grande peine. Je suivis tour à tour les sentiers tracés par les bisons, les elks, les cerfs et les ours; mais dans les éclaircies, couvertes d'épines, je ne trouvai que la poule des prairies (*Tetrao phasianellus*); j'y observai le *Spermophilus*, Hoodii; après quoi j'entrai dans un taillis

si épais, que ce ne fut qu'après avoir erré péniblement pendant plusieurs heures, que je fus assez heureux pour arriver à bord avec mes habits tout déchirés. Une couple de beaux cygnes ne me laissèrent pas approcher d'assez près pour pouvoir les tirer. Dans l'épais taillis, j'avais tué l'*Icteria viridis*, à la voix variée, et, sur le tronc penché d'un arbre, j'avais trouvé la tombe aérienne d'un Assiniboin, qui y était déposé, enveloppé dans une peau; l'arbre même était peint en rouge, et à l'une des branches était suspendue la selle du défunt avec ses étriers.

Quoique le temps se fût amélioré, nous avançâmes fort peu ce soir-là, l'eau de la rivière étant trop basse; et ce ne fut que dans la matinée du lendemain, 14 juillet, que nous pûmes suivre librement la rive méridionale. Nous y trouvâmes, dans une prairie couverte d'*Artemisia*, un arbre isolé, auquel divers chasseurs qui nous avaient précédés, avaient suspendu une pièce de gibier et une *bête puante*. Ils n'avaient pas manqué d'enlever sur-le-champ les glandes à ce dernier; car la chair de cet animal est fort de leur goût; aussi nos gens se jetèrent-ils dessus, aussitôt qu'on l'eût porté à bord. On avait retrouvé en cet endroit une caisse et un baril, appartenant au keelboat *Beaver* qu'avait commandé l'année précédente le même M. Mitchill, et qui avait fait naufrage dans ces environs. Ayant à lutter contre les bancs de sable mou de la rivière, et ne pouvant avancer qu'avec de grands efforts, nous étions retournés sur nos pas pour prendre un autre chenal, et nous ne tardâmes pas à trouver encore du gibier; car les chasseurs avaient tué cinq elks, dont ils n'avaient pu emporter qu'une partie de la chair. Dans le voisinage, il y avait des troupeaux de bisons, et plusieurs de ces gigantesques animaux traversèrent le Missouri sous nos yeux. Dechamp, Papin et Dreidoppel, atteignirent dans une barque les taureaux qui nageaient, pendant que cinq ou six chasseurs les attendaient sur la rive. Deux de ces animaux furent tués; un troisième se sauva

grièvement blessé; mais un des deux morts était si profondément enseveli dans la boue, que l'on ne put se procurer aucune partie de sa chair. Nous vîmes paraître sur-le-champ un loup blanc qui se coucha sur la grève, sans doute pour attendre notre départ et commencer immédiatement après un excellent repas.

Le pays était bas et uni; des forêts, des bois de saules et des prairies alternaient sur la rive. Nous remarquâmes là, pour la première fois, une belle plante, qui devint plus commune à mesure que nous remontions plus haut; c'était le *Rudbeckia columnaris,* Pursh., dont les pétales sont à moitié orangés et à moitié brun velouté. Papin rapporta un *Cervus macrotis* dont le bois, couvert de lambeaux et qui n'était pas encore entièrement formé, indiquait huit cors. Je le mesurai; mais je ne pus sauver cet intéressant animal de l'appétit de nos engagés. Nous nous arrêtâmes pour la nuit près d'une forêt de la rive droite; et tous les hommes de notre équipage se baignèrent, car la soirée était magnifique et le temps très-chaud. La forêt près de laquelle nous nous trouvions était haute, touffue et belle; l'œil plongeait dans de sombres voûtes, et les troncs blanchâtres brillaient dans le demi-jour du bois; au-devant il y avait une ancienne cabane indienne. Au-dessus de la rivière, les engoulevents (*Caprimulgus*) planaient à une élévation considérable, tandis qu'une foule de chauves-souris en rasaient la surface. Les moustiques ne furent pas très-incommodes; et à dix heures il se montra une faible aurore boréale, composée de deux colonnes de lumière pâles, montant vers le zénith, et qui s'allongeaient et se raccourcissaient tour à tour. Ces météores n'étaient jamais accompagnés d'aucun bruit.

Si la nuit avait été chaude, la matinée du lendemain, 15 juillet, ne le fut pas moins. A huit heures le thermomètre marquait 75° Fahr (19°, 1 R.). Papin avait tué la veille au soir un cerf qu'il n'avait pas pu ramener; ce qui fut, sans doute, la cause des grands hurlements de loups que nous

entendîmes pendant la nuit : car ces animaux hurlent terriblement quand ils font une semblable trouvaille ; ils se disputent le butin, qui devient toujours le partage des plus vieux et des plus forts. Nos hommes de quart avaient aussi entendu mugir fortement les bisons, car c'était la saison où ces animaux entrent en rut. Les taureaux ne tardent pas alors à mugir; ils répandent une odeur forte, et ne sont plus bons à manger. Dans une épaisse forêt de frênes et de peupliers, avec un taillis de *Buffaloe berry*, de cornouillers et de rosiers, nous remarquâmes bientôt ces bœufs, dont les sentiers croisaient en tous sens le taillis où leur laine était souvent demeurée attachée aux arbustes épineux, et où leur bouse couvrait partout la terre. Le sol de cette forêt et de la prairie voisine était une argile échauffée, dure et desséchée, et, sauf la végétation, la campagne me rappela dans cette saison l'été, dans le sertao de la province de Bahia, au Brésil. Une foule d'oiseaux animaient les buissons, entre autres le *Columba carolinensis*, le *Turdus rufus*, le *Muscicapa Tyrannus*, le *M. crinita*, Wils, la *Fringilla tristis*, la *F. amœna*, l'*Icteria viridis*, la *Sylvia æstiva*, le *Troglodytes aedon*, le *Blackbird*, etc. Comme nous nous occupions à poursuivre ces habitants ailés des bois, un grand bison mâle entra dans la rivière et enfonça sur-le-champ dans la vase. Nous y courûmes et le tuâmes de plusieurs coups de fusil. Je rejoignis le bâtiment près d'une prairie couverte de la blanche *Artemisia*, dans laquelle les fleurs rassemblées de l'*Helianthus petiolaris*, Nutt., formaient des taches jaunes. J'étais accompagné de messieurs Mitchill et Culbertson, et mes compagnons américains se jetèrent immédiatement, tout échauffés qu'ils étaient, dans la rivière pour se rafraîchir. Dans cette excursion, j'avais observé pour la première fois le pic à queue rouge (6), le *Picus rubricatus* de Lichtenstein, ou le *Colaptes mexicanus*, Swains. Il ressemble beaucoup à l'*auratus;* mais aux endroits où celui-ci est jaune, l'autre est d'un orange vif. Cet oiseau se trouve, dit-

on, dans le Mexique, dans la Californie, et jusqu'au nord du fleuve Columbia; aucun voyageur ne l'avait encore observé près du Missouri. Vers midi, le thermomètre marquait 86° (24° R.). Nos autres chasseurs revinrent; ils avaient tué plusieurs bisons et blessé un cabri. Ils avaient vu une troupe d'au moins cent elks, dont l'un avait été blessé par eux. M. Mitchill avait fait tomber d'un coup de carabine un aigle blanc perché sur le sommet d'un grand arbre, dans le moment où cet oiseau dévorait un gros poisson. La soirée fut fort agréable; mais les moustiques envahirent en si grand nombre le bâtiment, que nous fûmes obligés de fermer toutes les ouvertures de la chambre, de sorte que nous souffrîmes beaucoup de la chaleur.

Le 16 juillet, de grand matin, nous aperçûmes un troupeau de bisons, et nous résolûmes d'aller à la chasse; mais six taureaux qui se tenaient près de la rive, en eurent vent, et tous se sauvèrent. Le thermomètre marquait 71° (17°, 3 R). Nous essayâmes d'approcher du troupeau; mais nous n'y parvînmes pas. Nous gravîmes les hauteurs échauffées, pierreuses et sèches de la prairie, où l'on ne voit d'autres fleurs que celles des cactus et celles d'une plante de la syngénésie, dont les fleurs sont violettes. Nous chassâmes d'un profond ravin un *Aquila leucocephala;* nous vîmes planer les vautours sur nos têtes, et après une excursion fatigante de six heures, nous revînmes très-échauffés, car nous avions été obligés de nous frayer une route à travers des bois de saules et sur les sables du rivage; de sorte que nous n'atteignîmes qu'à midi le bâtiment, qui était demeuré fort en arrière. On continua le voyage, et bientôt Dechamp et Papin arrivèrent, ayant tué quelques bisons femelles. Dreidoppel, que nous retrouvâmes plus tard dans la forêt de la rive, avait allumé un feu devant lequel il faisait rôtir le foie d'un gros cabri qu'il avait tué. Pendant qu'il était occupé à préparer la peau de cet animal pour ma collection zoologique, il vit tout à coup deux gros loups blancs, se tenant à côté de lui à une

distance de dix pas, sans témoigner la moindre frayeur. Il aurait pu les tirer tous deux si, par malheur, la baguette de son fusil n'avait pas été cassée. Le bois près duquel nous retrouvâmes Dreidoppel était rempli de groseilles épineuses aigrelettes, que nos gens rapportèrent à bord en quantité. L'arbuste qui produit ces baies noires est garni de toutes parts d'épines d'un brun rougeâtre, à peu près comme le *Robinia hispida.*

Nous nous trouvions alors déjà en vue de l'endroit où M. Mitchill avait fait naufrage l'année précédente avec son keelboat. Aussi notre pilote, Henri Morrin, éprouvait-il une vive inquiétude des événements qui nous attendaient sur cette place funeste. Nous suivions un étroit chenal entre la rive méridionale et une île basse de saules, où nous abordâmes pour passer la nuit. Nos chasseurs y eurent bientôt dépisté une couple de grands elks, dont les bois n'étaient pas encore tout à fait formés, et nous nous glissâmes au-devant du taillis, pour leur couper la retraite vers la forêt voisine. Le coup de carabine de M. Mitchill frappa juste. Il blessa mortellement un des deux cerfs, qui néanmoins continua à courir encore pendant assez longtemps, et arrosa le bois de son sang. Nous suivîmes cette trace sanglante fort avant dans l'épais taillis, jusqu'à ce que la nuit nous forçât de retourner au bâtiment sans avoir réussi à rencontrer l'animal.

Le 17 juillet, au point du jour, nous entendîmes les hurlements des loups, qui sans doute se disputaient le cerf que nous avions blessé la veille; mais M. Mitchill préféra ne pas perdre de temps, et nous renonçâmes à la poursuite. La place où *the Beaver* avait péri se trouvait à deux cents pas environ de celle où nous avions passé la nuit; nous la visitâmes. Ce bâtiment s'était arrêté à trois cents pas plus haut; mais dans une nuit obscure, la force du vent ayant rompu ses amarres, il avait dérivé avec le courant, et était venu échouer sur un banc de sable. Deux hommes avaient été noyés par cet accident, et M. Mitchill ne s'était sauvé qu'en

faisant un saut colossal du pont jusque sur le rivage. La plus grande partie de la cargaison, d'une valeur de 30,000 dollars, avait été perdue. L'équipage construisit un petit fort en troncs d'arbres, d'environ quarante pas de long, où il vécut jusqu'à ce qu'il eût sauvé une partie des marchandises, et qu'une autre barque eût remonté jusque-là. Dans cette triste situation, les naufragés avaient couru le danger d'un combat contre les Indiens Pieds-Noirs. Ces Indiens revenaient par terre du Fort-Union, où on les avait invités à venir à l'occasion de la conclusion de la paix. Les présents que les marchands leur avaient faits avaient été embarqués à bord du *Beaver*, et se trouvaient presque tous perdus, ce qui excita le courroux de ces Indiens. Déjà on avait couru aux armes et les fusils étaient amorcés, quand la conduite ferme et résolue de M. Mitchill amena un arrangement amiable. Depuis cette époque, la rive avait éprouvé de ce côté de grands changements; la dernière rangée de piquets existait seule encore; tous les autres avaient été emportés par le courant. Alors toute la place n'était que du sable nu; en ce moment il y croissait des saules de cinq pieds de haut, et le courant avait entraîné au moins cent pas de la rive. Je trouvai là des plantes intéressantes; le *Xanthium Strumarium* formait d'épais buissons, avec les saules et l'*Apocynum hypericifolium*, Pursh, puis un *Linum*, le *Spartina patens*, Muhl, etc.

Un peu après huit heures, par une chaleur de 80° Fahr. (21° 3′ R.), une barque arriva à l'endroit où se trouvait l'un des bisons qui avaient été tués. Nous en embarquâmes la chair, auprès de laquelle les chasseurs avaient passé la nuit. Les chasseurs des prairies sont souvent plus sauvages que les Indiens eux-mêmes. Ils mangent fréquemment le foie des animaux tout cru, et on les voit parfois arracher du ventre de la mère, le veau encore informe, le jeter dans la marmite avec le placenta et toutes les peaux, le faire cuire et le dévorer tout entier. D'autres fois, ils mangent le mu-

seau et les pieds du fœtus tout crus, ou bien les parties sexuelles extérieures de la femelle.

Il n'y avait pas longtemps que nous suivions la rive méridionale, quand, au bas des rochers escarpés qui la bordent, nous remarquâmes une construction de castors que M. Bodmer dessina (Voyez la vignette n° 17). Elle se composait d'un amas de branches et de bûches de quatre à cinq pieds de haut, et son entrée était placée, comme de coutume, au-dessous de l'eau. L'intérieur de ces constructions présente de la terre et de l'argile avec des morceaux de bois, et renferme, dit-on, plusieurs chambres ou divisions, où ces animaux remarquables peuvent se coucher sans être mouillés par l'eau. Ce même branchage communiquait avec la rive par un pont en terre glaise entremêlée d'un peu de bois; malheureusement, il ne fut pas possible de visiter l'intérieur de cet édifice. Dans ces rivières, dont le courant est très-fort, les castors ne construisent que des habitations légères; leurs grands édifices, accompagnés de fortes digues, artistement bâties, ne se trouvent que dans les eaux stagnantes, telles que les grands lacs, les étangs ou les bras de rivière avec peu de courant. Leurs chambres sont placées alors à plus de huit pieds au-dessus de la surface de l'eau; elles sont vastes, et leur nombre est calculé d'après celui des animaux qui les doivent habiter.

On envoya dans le bois pour couper des manches de cognées en bois de frêne, parce qu'en remontant plus haut, on ne trouve plus de bois de cette espèce assez fort pour servir à cet usage. A midi, nous eûmes une chaleur de 81° (21, 9). Les chasseurs avaient tué un elk et plusieurs ours. Un orage, accompagné d'un vent très-fort, nous força d'amarrer notre bâtiment à la rive, et de prendre encore d'autres mesures de sûreté; mais le vent ne tarda pas à se calmer, et nos gens prirent après cela au moins vingt-cinq poissons de l'espèce du *Pimelodus albus*.

Durant la journée du 18 juillet, je ne pus m'empêcher

de faire de perpétuelles comparaisons entre le voyage que je faisais et une navigation sur les fleuves du Brésil. Là, la nature est d'une richesse et d'une magnificence sans bornes; les hautes et épaisses forêts vierges qui bordent les rives, retentissent des voix variées des perroquets, des araras, des souroukous, des moutouns et d'autres oiseaux, ainsi que des cris répétés des singes; ici, au contraire, le silence du désert aride, muet et solitaire, n'est interrompu que fort rarement par le hurlement des loups, le mugissement des bisons ou le croassement des corbeaux. La vaste prairie contient à peine un être vivant, si l'on en excepte les troupeaux de bisons et d'antilopes, répandus çà et là, avec un petit nombre de cerfs et de loups. Ces plaines, desséchées en été et glacées en hiver, ressemblent, à beaucoup d'égards, aux déserts de l'Afrique. Plusieurs écrivains les ont désignées sous le nom de savanes ou pelouses de gazon; mais cette dénomination ne peut convenir tout au plus qu'à celles du bas Missouri; elle ne saurait s'appliquer en aucune façon aux régions sèches et stériles du Nord-Ouest, où un gazon un peu épais ne se montre que dans quelques endroits plus humides que d'autres, quoique le botaniste rencontre partout des plantes qui, pour lui, présentent de l'intérêt [1].

Vers le milieu de cette journée, nous vîmes, sur la rive méridionale, ce que l'on appelle un fort indien, expression dont j'aurai plus tard souvent occasion de me servir; c'est-à-dire, des espèces de retranchements élevés à la hâte par les détachements de guerre des Indiens, et composés de troncs d'arbres morts. Quand ces détachements veulent passer la nuit en quelque endroit, ils construisent un parapet de troncs ou de grosses branches d'arbres empilées, entourant un espace triangulaire ou carré, tout juste assez vaste pour

[1] Les incendies mêmes des prairies n'ont lieu que vers le milieu du cours du Missouri; plus loin, vers le nord-ouest, les plantes sont trop courtes et trop peu rapprochées pour que le feu puisse facilement se communiquer de l'une à l'autre.

les contenir. C'est là qu'ils se couchent après avoir posé des sentinelles, et se trouvent ainsi mieux en état de résister à une surprise. Le fort en question consistait en un enclos ayant plusieurs angles, renfermant un espace assez resserré, et dont la gorge ou partie ouverte était appuyée sur la rivière. Au milieu de l'espace, il y avait une cabane de bois en forme de pain de sucre. Non loin de ce fort, et sur la même rive, nous vîmes une construction de castors, composée d'un tas de branchages.

Après que nos chasseurs furent revenus avec la chair d'un bison, nous éprouvâmes la joie d'avoir un vent favorable qui nous permit de nous servir de nos voiles. En suivant un coude de la rivière, nous aperçûmes tout à coup sur un banc de sable, deux ours qui allaient et venaient, disparaissaient dans les buissons et en ressortaient. A la fin, l'un des deux s'éloigna, mais l'autre galopa le long de la grève, et finit par se jeter sur la charogne d'un bison femelle, à moitié enterrée dans la vase. Pendant que le keelboat remontait le courant à l'aide du vent, on équipa à la hâte une chaloupe, dans laquelle MM. Mitchill et Bodmer, ainsi que les chasseurs Dreidoppel et Dechamp, s'élancèrent et s'approchèrent à la rame, aussi promptement que possible, de l'animal dévorant. Cette première chasse à l'ours offrit un spectacle intéressant, et nous autres qui nous tenions sur le pont, spectateurs du combat, nous en attendions l'issue avec impatience. Dechamp, chasseur hardi et expérimenté, et tireur excellent, descendit à terre, et se glissa inaperçu sur le sable, jusqu'auprès d'un tronc de bois flotté, derrière lequel il se mit en embuscade, à quatre-vingts pas environ de l'ours, afin de lui couper, en cas de besoin, la retraite vers les broussailles. L'animal avide levait de temps à autre sa gigantesque tête, regardait autour de lui, et continuait à manger sans inquiétude, sans doute par deux motifs, parce que le vent nous était favorable et que la vue de l'ours n'est pas très-perçante. La chaloupe s'étant avancée jusqu'à cin-

quante pas du but, quand les fusils furent amorcés, M. Mitchill tira le premier coup, et blessa l'ours mortellement derrière l'épaule; les autres coups suivirent rapidement, sur quoi l'ours fit la culbute et poussa des cris affreux. Il roula environ l'espace de dix pas, gratta en courroux avec ses pattes les parties blessées, et fit de nouveau plusieurs culbutes. En ce moment, Dechamp arriva à son tour, et lui envoya une balle dans la tête qui l'étendit mort. Le fier animal fut attaché à la chaloupe avec des cordes, et traîné en triomphe au bateau où on le mesura et le dessina. Je regrettai vivement de n'avoir pas pris part à cette belle chasse; mais je n'avais pas cru que dans une situation aussi découverte on pût approcher si près de l'ours.

L'animal dont nous venions de nous emparer était un ours gris, *grizzly bear* (*Ursus ferox*). C'était un mâle, âgé d'environ trois ans, et n'était par conséquent pas des plus grands (6). Depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, il avait six pieds deux pouces deux lignes [1], longueur dans laquelle la queue avec la touffe de poils qui la terminait entrait pour trois pouces. Sa couleur était brun foncé avec le bout des poils couleur de rouille; mais le nouveau poil commençait déjà à se montrer avec ses pointes plus fauves ou gris jaune. On sait que cet ours est un animal fort dangereux et que beaucoup de chasseurs éviteut; il les attaque fort souvent quand il se sent blessé, et même quand il ne l'est pas, lorsqu'on l'approche de trop près. S'il aperçoit les hommes en troupe, il se sauve pour l'ordinaire, surtout quand il en a eu le vent. Presque tous les chasseurs des prairies ont à raconter les aventures qui leur sont arrivées avec des ours, et l'on pourrait faire des volumes de ces histoires de chasse. Il est certain que beaucoup de personnes, tant des

[1] La longueur de la tête était de quinze pouces huit lignes; sa largeur entre les oreilles, de six pouces sept lignes; la hauteur extérieure de l'oreille, de quatre pouces neuf lignes; la longueur du coin supérieur, d'un pouce quatre lignes; la longueur des griffes du pied de devant, de deux pouces.

blancs que des Indiens, ont été déchirées par ces animaux dangereux, surtout autrefois, quand ils étaient plus nombreux et qu'ils devenaient très-vieux, comme on peut le voir dans le Voyage de Lewis et Clarke. L'année passée encore, cinq chasseurs de M. Mitchill, qui avaient blessé un de ces ours, en furent si vivement poursuivis, qu'ils furent tous obligés de chercher leur salut dans les eaux du Missouri. Cette espèce d'ours n'est pas très-adroite à grimper, de sorte qu'un arbre est un abri assez sûr contre leurs attaques. La véritable patrie de cet animal, sur les bords du Missouri, et la région où ils sont encore le plus nombreux, est celle du Milk River. Là, il n'y a pas de forêt de quelque étendue où on ne les trouve; du reste, on en rencontre dans toute la partie de ces déserts qui s'étend vers le nord-ouest. Cet ours se sert de ses longues griffes pour arracher de la terre diverses espèces de racines dont il fait sa principale pâture; mais il aime beaucoup aussi la chair des animaux et surtout les charognes. C'est la seule espèce d'ours que l'on trouve sur le Missouri supérieur, car l'ours noir (*Ursus americanus*) ne remonte pas si haut.

A l'endroit où l'on avait tué cet ours, on aurait pu en tirer encore plusieurs, si l'on s'était mis en embuscade auprès du bison, car tout le banc de sable était couvert des vestiges de leurs pas, et foulé absolument comme une aire; mais notre temps était trop mesuré et trop précieux. Nous continuâmes notre navigation jusqu'à ce qu'un violent orage vint nous menacer; alors nous nous arrêtâmes auprès de la haute rive de la prairie, et nous dépouillâmes l'ours de sa peau. L'animal était maigre, et aucun de nous n'éprouva le désir de goûter de sa chair. Pendant la nuit, la pluie tomba par torrents, et inonda mes livres et ma collection de plantes.

Le lendemain, 19 juillet, nous fîmes encore la chasse à un ours colossal qui traversait le Missouri à la nage pour courir après un bison mort; mais cette fois nos jeunes

chasseurs furent trop ardents; ils tirèrent trop tôt, et l'animal s'échappa, quoique blessé, selon toute apparence, car quinze carabines au moins avaient été déchargées sur lui. Nous avions observé plusieurs constructions de castors. Le soir, on hala le bâtiment, et les hommes occupés à ce service se frayaient une route à travers un bois de saules, quand ils s'écrièrent tout à coup qu'il y avait des ours tout près d'eux. Nos chasseurs sautèrent immédiatement à terre. A peine M. Mitchill fut-il arrivé à la tête des haleurs, qu'il aperçut une ourse avec ses deux oursons; Dechamp accourut à son aide, et en peu de minutes les trois animaux étaient en notre pouvoir. Mitchill avait tué la mère, dont la couleur était très-fauve; la tête était d'un blanc jaunâtre, les extrémités brun foncé. L'un des petits, que l'on amena vivant à bord, avait aussi la tête et le cou blanchâtres, et le corps gris brun; l'autre était d'un brun plus foncé. Les femelles de ces animaux sont, en général, d'une couleur plus claire que les mâles, et souvent presque blanches; circonstance que l'on remarque aussi dans plusieurs autres animaux de proie, et notamment dans le renard d'Europe. Le jeune ours vivant se montra fort indocile, et poussa des cris rauques; il me fut impossible de lui sauver la vie [1].

Après cette heureuse chasse, nous fûmes retardés par un vent fort et contraire, de sorte que nous arrivâmes assez

[1] Les écrivains américains paraissent avoir un peu exagéré les dangers qui accompagnent la chasse de ces animaux; car, quoique ces ours soient à la vérité souvent dangereux, nous n'avons pas été témoins d'un seul cas dans lequel le chasseur eût été attaqué. Selon Brackenridge (*Views of Louisiana*, p. 51), cet ours ne le céderait pas en audace au lion ni au tigre; avec cela, ajoute-t-il, cet animal est trois fois plus grand que l'ours commun d'Amérique, et six fois plus que l'ours brun d'Europe. M. Brackenridge paraît connaître bien peu ce dernier; car on en trouve souvent qui, par leurs dimensions, approchent de bien près du *Grizzly Bear*. Ce voyageur porte lui-même la longueur de ce dernier à huit pieds sept pouces et demi, mesures anglaises, et il est certain que dans les montagnes de la Suisse et des Grisons on trouve fréquemment des ours bruns de la même taille, ou plus grands encore. D'après Manoël Lisa, le *Grizzly Bear* pèse quelquefois jusqu'à douze cents livres; son poids ordinaire est de huit à neuf cents livres.

tard à l'embouchure du Milk River (Rivière au Lait), qui sort d'un bois de grands peupliers et de saules, sur la rive septentrionale. Cette rivière a un cours très-sinueux, et forme la limite occidentale du territoire de la nation des Assiniboins. Ses eaux sont, en général, troubles et mêlées de sable; c'est de là que lui vient son nom; il contribue d'ailleurs aussi à enlever leur limpidité à celles du Missouri. Lewis et Clarke soutiennent que c'est le Maria River qui trouble le Missouri [1]; mais cela n'est pas exact, car la plupart des voyageurs ont trouvé, ainsi que nous, les eaux du haut Missouri jusqu'au Muscle Shell-River, parfaitement claires et limpides. Le Maria River lui-même est dans certains moments très-pur.

Dans les parties supérieures du Milk River, le *Moose deer* ou orignal (*Cervus Alces amer.*), est, dit-on, commun, et Dechamp avait déjà lui-même tué plusieurs de ces animaux dans les environs de cette rivière, près du Missouri. Un peu plus haut, nous nous arrêtâmes pour la nuit, près de la rive méridionale, où nos chasseurs avaient tué un ours et un bison d'une grosseur extraordinaire. M. Bodmer dessina la tête de ce magnifique animal, dont la crinière épaisse, noire comme le jais, et un peu ondulée, avait dix-huit pouces de long. Quelques-uns de nos engagés survinrent, ils dépecèrent la bête tout entière, et commencèrent à se repaître du foie cru; puis ayant remarqué l'horreur que nous inspirait un repas si grossier, ils vidèrent sur le reste du foie l'urine contenue dans la vessie, et achevèrent à nos yeux ce délicieux régal. Pendant la nuit, le vent souffla grand frais, et nous fûmes bien contents d'être amarrés dans un chenal bien sûr.

Le 20 juillet, de grand matin, nous arrivâmes à l'endroit où le Missouri fait un large coude de quinze milles, que l'on pourrait couper par terre en quatre ou cinq cents pas.

[1] Voyez le Voyage de Lewis et Clarke, éd. anglaise, t. I, p. 333.

En cet endroit, au printemps, la glace passe par-dessus la basse pointe de terre ou de sable, et laisse des traces de son passage aux troncs des peupliers, dont elle enlève parfois jusqu'à la moitié de l'épaisseur. Ce coude s'appelle le *grand Détour*, et cette rivière en a plusieurs du même genre. Le vent s'opposant avec trop de violence aux efforts des haleurs, et les éboulements de la rive menaçant souvent notre bâtiment, nous nous amarrâmes sous l'abri des collines de la rive septentrionale, près d'une étroite prairie couverte de broussailles, où je trouvai le *Lanius excubitoroides*, Rich., le *Pica hudsonica*, et plusieurs autres oiseaux qui se voient partout, et dont nous tirâmes une assez grande quantité; nous prîmes aussi plusieurs papillons qui voltigeaient sur les fleurs, aux rayons ardents du soleil (7). Henry Morrin, notre pilote, qui tirait fort bien, rapporta un très-gros cabri mâle, tandis que les autres chasseurs avaient tué sur la rive opposée douze bisons, dont quatre mâles, cinq femelles et trois veaux; mais ils n'apportèrent au bâtiment que la chair des femelles, abandonnant tout le reste aux loups, aux ours et aux oiseaux de proie. Vers le soir, nous quittâmes notre ancrage, mais nous fîmes si peu de chemin, que quand la nuit arriva, nous n'étions encore qu'à peu de milles du Milk River.

Ce ne fut que le 21 au matin, que nous nous trouvâmes à l'endroit, où la veille, on avait fait un si grand carnage de bisons. L'on y embarqua encore une partie de la chair des animaux demeurés intacts, et l'on tua d'un coup de fusil dans son aire un jeune aigle (*Bald Eagle*). Nous étions alors dans la saison sèche, qui, dans ces régions, commence à la mi-juillet et se prolonge jusqu'à la fin de l'automne. Toute la prairie était jaune et brûlée; le moindre mouvement soulevait de la poussière, et il suffisait pour cela d'un loup qui trottait. Cette même poussière faisait reconnaître de loin la présence des troupeaux de bisons qui en amassaient des nuages; tous les ruisseaux étaient complète-

ment à sec; le Missouri lui-même n'a que fort peu d'eau dans l'été et en automne. Quoique la saison ne fît que de commencer, les collines des prairies n'offraient déjà plus qu'une teinte gris verdâtre, et les buissons qui croissaient dans les ravins, présentaient l'aspect le plus stérile. Un peu après midi, nous vîmes, debout sur la rive, un gros bison mâle qui semblait nous provoquer; il baissait la tête, et grattant la terre avec ses pieds de devant, il faisait voler la poussière autour de lui. On débarqua les chasseurs, qui rencontrèrent un ours, et, bientôt après, nous amarrâmes près du Big-Dry River, qui a son embouchure sur la rive méridionale. En hiver, son lit a plusieurs centaines de pieds de large, et au milieu de ce lit règne un canal plus étroit qui, seul en ce moment, contenait de l'eau sur une largeur de deux pieds. La rive droite de cette rivière est escarpée et composée d'une argile grisâtre; la gauche est couverte de saules nains; toute la campagne offre un aspect vide et nu. Notre chasse nous procura un bison, plusieurs oies sauvages (*Anser canadensis*), et un *Numenius longirostris*. Les chasseurs avaient trouvé dans les bois beaucoup de traces d'ours; les buissons avaient été ployés ou brisés par ces animaux qui en recherchent les baies.

En continuant notre navigation qui se faisait avec assez de lenteur, nous aperçûmes des elks sur une des hauteurs de la rive, et en les regardant avec une longue-vue, nous les reconnûmes pour des mâles, avec des bois énormes; mais, en ce moment, il sortit des forêts de la rive septentrionale un ours noirâtre, qui commença à traverser la rivière à la nage. Les chasseurs se partagèrent sur-le-champ en deux divisions; l'une, dont faisaient partie MM. Mitchill et Bodmer, longea la rive par terre; l'autre suivit l'ours à la rame dans un bateau. Malheureusement pour nous, ce bâteau s'engrava, ce qui donna une avance à l'ours, et l'amena trop près de nos tireurs, cachés derrière la rive, de sorte qu'au moment où il mit le pied sur la grève, il fut étendu mort par plusieurs balles

parties des hauteurs. Il n'était pas aussi gros que le dernier que nous avions tué; sa couleur était brun foncé, et nous nous contentâmes de lui couper la tête et les pattes de devant, comme des trophées de notre victoire [1]. La violence du vent fut cause que nous ne quittâmes pas cette place de toute la journée, et pendant ce temps, la chasse nous fournit tant d'occupation, que nous entendions partir des coups de fusil de tous les côtés. A peine l'ours fut-il tué, que nous vîmes en plusieurs endroits des bisons se jeter dans la rivière, et nous les aurions infailliblement abattus, si nos jeunes gens avaient su modérer leur ardeur. Dans notre voisinage et entre les *Artemisia* de la prairie, on prit vivant un porc-épic (*Hystrix dorsata*, Linn.), et on ne le tua qu'après l'avoir porté à bord, car les engagés sont très-friands de sa chair. Cet animal est, comme on sait, fort précieux pour les Indiens, à cause de ses piquants qu'ils teignent de différentes couleurs, et dont ils se servent pour orner leurs vêtements et leurs objets de cuir. Il a les mêmes habitudes que les autres animaux de son espèce, se roulant en rond aussitôt qu'il aperçoit son ennemi. Ses piquants sont très-aigus et très-dangereux, car ils ne tiennent que fort légèrement à la peau.

Le 22 juillet, nous vîmes de nouveau des sommets d'argile de formes singulières; sur des collines nues d'argile friable et gris noir, s'élevaient de petits cônes anguleux ou ronds. Ce n'était que dans les ravins et les vallées que l'on voyait un peu de végétation; mais sur les collines mêmes, il n'y avait pas un brin d'herbe. Dans les prairies de cette région, croît un arbuste ligneux et épineux (le *Sarcobatus Maximiliani*, Nees.); ses feuilles sont petites, cylindriques, étroites et charnues. C'est sans doute la même plante que

1 Les traces du Grizzly Bear présentent toujours l'empreinte des longues griffes, qui ont leur plus grande longueur au printemps, et se raccourcissent ensuite quand l'animal a beaucoup marché.

Lewis et Clarke ont appelée *Fleshy* ou *Pulpy leaved thorn* (8). Elle ne fleurissait pas encore; mais à compter de ce moment, on la trouve en remontant dans toutes les prairies, mêlée à l'*Artemisia*. Il y avait aussi une jolie plante, ressemblant au *Dianthus*, avec une fleur couleur de chair (la *Jamesia pauciflora*, Nees.); puis le *Solidago lateriflora, Var. simplex*, le *Rudbeckia columnaris*, Pursh, etc. Ce dernier s'élevait, couvert de belles fleurs orangées, à trois ou quatre pieds de haut, dans les touffes de saules. Nous avions vu une troupe nombreuse de plus de quarante elks, observé les traces de plusieurs ours, et tué un bison. Sur la rive méridionale, se présentèrent deux sommets d'argile qui ressemblaient aux ruines d'un vieux château fort, et que M. Bodmer dessina. Nous leur trouvâmes quelque ressemblance avec le château des Deux-Frères près de Bornhofen, sur le Rhin. La rivière fait en cet endroit un coude d'un beau développement; des bisons paissaient dans les prairies, et le cri des oies sauvages, déjà en état devoler, se faisait entendre. On avait pris sur les collines d'argile nues un jeune *Coluber proximus*, Say, qui ne se distinguait en rien des animaux plus âgés de la même espèce.

Les collines aux formes singulières, mais qui n'offraient presque aucune variété, se rapprochèrent alors de la rivière. La plupart des sommets coniques étant gris brun; quelques-uns étaient noirâtres et d'autres rougis par le feu. Même à la distance où nous étions, nous remarquions sur toutes ces collines des points qui étincelaient au soleil; ils provenaient, d'après nos observations, de ce mica brillant dont nous avons déjà parlé, et qui se montre partout dans ces collines d'argile par couches ou par morceaux. Nous rapportâmes ce jour-là, de notre excursion, de grosses pièces de ce fossile. Sur la rive septentrionale, un elk se dessinait tranquille et fier sur l'horizon du soir, tandis que dans un bois de saules, au bord de l'eau, un grand nombre de ces gros animaux s'approchèrent de la rivière pour s'y désaltérer. Nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit, près d'un banc

de sable dont l'argile, dans les endroits où elle s'était desséchée après avoir été mouillée par l'eau, présentait de nombreuses fentes dans toutes les directions. Sa surface avait acquis, par l'effet de l'eau, la forme d'écailles ou de vagues, et il s'en détachait des morceaux plats d'un à deux pouces d'épaisseur, que l'on pouvait se procurer isolément, d'une manière fort singulière. Il n'y a pas de doute qu'on ne pût le travailler. Toutes espèces d'animaux sauvages y avaient laissé des traces de leur passage; mais nous n'y vîmes d'autres êtres vivants que des myriades d'insupportables moustiques. Un vent favorable étant venu à notre aide, nous hissâmes nos voiles et nous fîmes ce jour-là beaucoup de chemin.

Le 23 juillet nous passâmes devant un ruisseau desséché, tel que nous en avions vu plusieurs la veille, et qui tous sont du nombre de ceux que Lewis et Clarke désignent sous le nom de Dry-River. Nos chasseurs avaient encore tué deux cerfs (*C. macrotis* et *virginianus*), ainsi que plusieurs bisons, et Papin avait fait lever une volée de beaux et grands *Prairie-cocks* ou *Mountain-cocks* (*Tetrao Urophasianus*, Jon.) (9), mais sans pouvoir en tuer. Ce bel oiseau habite les prairies du haut Yellow-Stone ainsi que du haut Missouri, et nous l'avons, par la suite, souvent rencontré. Dans la journée, nos haleurs eurent de la peine à se soutenir sur les collines d'argile escarpées, dans la masse nue et friable desquelles ils enfonçaient jusqu'à la cheville, de sorte qu'ils étaient obligés de se pousser réciproquement en avant. On voyait souvent, dans les hautes rives d'argile alluviale du Missouri, les restes de bois pourri, d'un brun rougeâtre, dans une position tantôt couchée, tantôt perpendiculaire. Parvenus à l'embouchure du ruisseau appelé par Lewis et Clarke, Dry-Brook, nous y trouvâmes quelques-uns de nos chasseurs, qui avaient découvert un ours d'une grosseur extraordinaire, les traces des pattes de devant ayant une largeur de sept pouces trois quarts. Saucier prétendit avoir

tué trois bisons, de l'un desquels il nous rapporta la langue Je trouvai en cet endroit le nid d'une pie (*Pica hudsonica*); il avait été construit dans un peuplier creux, duquel sortaient les branches sèches. Les petits de la pie se tenaient dessus. Dans la prairie croissait l'arbuste épineux dont j'ai parlé (le *Sarcobatus*, Nees.), mêlé à l'*Artemisia* ligneux. Les collines d'argile nues présentaient parfois des formes très-singulières; c'était comme de grands remparts de forteresses, au-devant desquels étaient placés d'autres collines en forme de mamelons, garnies de touffes de cèdres (*Juniperus*) ou de pins. Quant aux collines nues, elles n'offraient des plantes que dans leurs fentes ou brisures, et alors ces plantes formaient de ces filets de verdure que j'ai déjà décrits.

Ces singulières collines continuèrent le 24 juillet, et les plantes que nous recueillîmes eurent fort peu de variété. Sur les arbres et les arbustes isolés de la prairie, nous vîmes la *Fringilla grammaca*, Say, de grosses espèces de gobemouches et le *Picus rubricatus*. La rive gauche consistait en une paroi de rochers d'argile, divisée par portions cubiques, coupées d'un grand nombre de petites vallées, et avec quelques parties qui restaient suspendues comme des cheminées ou des colonnes, et qui menaçaient à chaque instant de s'écrouler. Là débouchait un ruisseau avec peu d'eau et un fond vaseux; peut-être le Sticklodge-Creek de Lewis et Clarke. Je descendis à terre avec Dreidoppel près d'un bois de hauts peupliers, sur la rive septentrionale, et j'y trouvai quelques-uns de nos chasseurs qui avaient tué un elk. Le sol ombragé de la forêt était couvert de diverses plantes, et, entre autres, d'une fort belle *Monarda* que nous n'avions pas encore rencontrée (*Monarda mollis*, Willd), et qui portait de belles fleurs pourpres; ainsi que du *Petalostemum virgatum*, Nees. Le pic à queue rouge (*P. rubricatus*) frappait contre les arbres, et nous tuâmes une *Fringilla amœna*. Par delà ce bois, la prairie s'étendait avec un sol d'argile durcie gris blanc; trois espèces d'arbustes y croissaient : l'*Arte-*

misia, le *Sarcobatus* épineux, et un troisième à feuilles étroites; parmi eux se trouvaient aussi répandus des cactus. Le vent tempérant la chaleur du jour, nous pûmes parcourir des prairies le long de la rivière. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on voyait partout les os blanchissants des bisons et des elks, ainsi que d'énormes bois de ces derniers. Un ou deux éperviers (*F. Sparverius*), un oiseau de l'espèce de l'alouette, apparemment l'alouette des montagnes, et une troupe d'oies sauvages (*Anser canadensis*), qui venaient de faire, de la rivière, une promenade dans la prairie, furent les seules créatures vivantes, d'une taille un peu forte, que nous rencontrâmes. Des sauterelles (*Gryllus*) couraient et volaient par milliers autour de nous; dans le nombre il y en avait dont les couleurs étaient fort belles; les unes avaient des ailes noires et blanches, d'autres bleuâtres, d'autres jaunes ou rouge vif; celles-ci faisaient entendre en volant une sorte de craquement, celles-là un battement. Dans ces déserts argileux, où l'on ne voit pas un brin d'herbe sur le sol, une foule de papillons voltigeaient autour des buissons; mais ils n'étaient pourtant que de trois ou quatre espèces différentes. Des fourmilières s'y montraient en grand nombre, et nous étions entourés d'une nuée de moustiques (*Tipula*) et d'autres mouches à aiguillons, fort incommodes. Un peu plus loin se trouvait une vallée descendant à angle droit vers la rivière et qu'habitait un couple de pies (*Pica hudsonica*) avec leurs petits, déjà parvenus à toute leur croissance; nous en tuâmes quelques-uns, mais ils tombèrent au fond de l'abîme inaccessible. Contre les collines placées au-devant des hauteurs d'argile qui bornaient la prairie sur notre droite, en pénétrant dans les terres, se montraient des bancs de grès et de schiste, et les morceaux de pierres détachées, couchées à l'entour, étaient couverts de beaux lichens orangés, jaunes, bleuâtres et noirâtres. Plusieurs profondes vallées ou ravins étaient tous desséchés et s'ouvraient sur les rives hautes et escarpées du Missouri. Sur certains points accessibles, ces

ravins étaient traversés par de profonds sentiers tracés par les troupeaux de bisons, qui dirigent leur marche à travers toute la prairie, le long des chaînes de collines et des bords des rivières. Placés sur une élévation, d'où nous vîmes le bâtiment s'éloigner, poussé par un vent favorable, nous aperçûmes tout à coup un bison mâle énorme qui s'approchait de nous à pas lents et avec nonchalance. Nous nous cachâmes sur-le-champ derrière des buissons, croissant sur le bord supérieur d'un fossé profond, et pendant que l'animal traversait avec fierté le ravin, nous le tuâmes de trois coups de fusil bien ajustés. Ce magnifique taureau était étendu sur la hauteur, à quarante pas environ du ravin; mais l'avance que le bâtiment avait gagnée nous força, bien malgré nous, d'abandonner notre butin. Nous parvînmes à la fin, par des coups de fusil que nous tirâmes du haut des rives escarpées, à attirer l'attention des gens du bâtiment et on envoya la chaloupe nous prendre. Nous profitâmes de ce délai pour faire un second essai de chasse au bison, et Dreidoppel, qui s'était chargé de pousser de mon côté quelques-uns de ces animaux, tua encore un jeune mâle; sur quoi la chaloupe arriva, et l'équipage emporta les langues et une partie de la chair des bêtes que nous avions tirées. Nous revînmes donc au bâtiment à quatre heures de l'après-midi, très-fatigués et très-échauffés, étant restés depuis huit heures du matin exposés à la chaleur du soleil, dans les prairies nues et dépouillées où nous n'avions pas trouvé une goutte d'eau. M. Bodmer avait esquissé pendant notre absence quelques sommets intéressants des hauteurs voisines, l'une desquelles (voyez Planche xxxv, fig. 15) s'appelle Halfway Pyramid, étant située précisément à la moitié de la distance entre le Milk-River et le Muscle-Shell-River. Toute la chaîne, avec ses sommets, ses ravins et ses vallées de mille formes différentes, avait en cet endroit une couleur vert gris, marquée çà et là par des touffes vert foncé d'arbres aciculaires, et la campagne, avec les bois et les oseraies vertes

qui bordaient la rivière, présentait en cet endroit un aspect original et fort singulier.

Le 25 juillet, de grand matin, nous parcourûmes la prairie sur le bord septentrional de la rivière, où nous trouvâmes des *Blackbirds*, des gobe-mouches et des pinsons à tête rayée (*F. grammaca*), ainsi qu'une nombreuse volée du grand coq des prairies (*Tetrao Urophasianus*), qui se leva devant nous avec un grand bruit d'ailes, mais que nous ne pûmes malheureusement retrouver, faute d'un bon chien d'arrêt. Un lièvre et un *Strix virginiana* formèrent tout le butin que produisit notre chasse, sauf quelques petits oiseaux qui s'étaient rassemblés pour se moquer du tyran du crépuscule, que le grand jour effrayait. Nous rencontrâmes souvent dans cette région des pies, et l'un des nids de cet oiseau que nous y vîmes était construit absolument à la manière de ses parents européens. M. Bodmer esquissa quelques singuliers sommets (voyez planche xxxv, fig. 16 et 18). Dans les environs de celui qui est représenté dans la figure 16, quelques-uns de nos chasseurs revinrent avec deux cerfs et un faon de l'espèce du *Blacktailed Deer*. Bientôt après on tua deux bisons, desquels on emporta une grande partie de la viande, car nous approchions de ce que l'on appelle les *Mauvaises-Terres*, où l'on s'attendait à rencontrer fort peu de gibier. Dans l'après-midi, nous vîmes sous les grands peupliers du rivage quelques cabanes de chasse indiennes, et l'on esquissa de singuliers sommets sur la rive septentrionale. Les grandes masses grises des hauteurs qui bordaient le rivage, offraient en général des formes si originales, que l'on ne pouvait s'empêcher d'éprouver, en les regardant, le désir de les voir examiner de près par un bon géologue. Leurs sommets, semblables à des tours, à des colonnes ou à d'autres objets semblables, se dessinaient sur le ciel azuré, et le soleil y occasionnait des ombres fortement marquées; malheureusement un vent trop favorable me devint contraire en ce moment, puisqu'il me força de par-

courir ces lieux avec une extrême rapidité. Cependant, ces montagnes devenaient toujours plus hautes et d'un aspect plus nu et plus stérile; leur couleur était gris blanc, gris brun, souvent tacheté de blanc; la partie supérieure présentait des couches horizontales ou d'étroites raies, et quelques sommets s'élevaient par-ci par-là avec les formes les plus extraordinaires; leur apparence générale rappelait celle des montagnes calcaires du canton d'Appenzell en Suisse. Dans le bord escarpé de la rive méridionale, on voyait, s'élevant en l'air et ne tenant en apparence à rien, un bois de cerf, que les eaux y avaient porté avec le sable dont ces mêmes eaux l'avaient ensuite débarrassé. Le mouton sauvage des montagnes, que l'on appelle *Bighorn* ou Grosse-Corne (*Ovis montana*), devient de plus en plus commun dans les montagnes dépouillées, à mesure que l'on remonte la rivière. Nos haleurs tuèrent dans cet endroit un gros serpent à sonnettes qui avait pris un animal rongeur, probablement un goffre et l'avait déjà à moitié digéré. Desjardins, l'un des hommes de notre équipage, qui avait sans doute trop mangé de gibier gras, et qui, échauffé par le travail, avait immodérément bu de l'eau, fut pris de fortes coliques et souffrit beaucoup. Un orage, accompagné d'une tempête, ayant éclaté subitement, mit notre bâtiment en grand danger; mais ce même vent, qui d'abord nous avait fait reculer, devint tout à coup très-favorable, après que nous eûmes atteint un coude que fait la rivière, et nous avançâmes pendant quelque temps avec rapidité. Cela nous conduisit dans une campagne très-remarquable, où l'on eût dit avoir devant soi deux châteaux blancs. Contre les montagnes de la rive méridionale se trouvait une forte couche blanche comme de la neige; c'était du grès qui s'étendait fort loin, et qui paraissait avoir été en partie façonné par les eaux. A son extrémité dénudée, où elle est coupée par la vallée, deux portions plus élevées étaient restées debout et figuraient des édifices, surmontés de débris d'une autre couche

de grès, moins considérable, mais plus compacte et d'un jaune rougeâtre, qui représentaient, à s'y méprendre, les toits de ces deux édifices réunis. Sur le devant des bâtiments blancs, on voyait de petites fentes perpendiculaires que l'on pouvait prendre pour autant de fenêtres. L'aspect de cette singulière formation de la nature offrait de loin une si grande ressemblance avec des édifices élevés par l'art, que nous y fûmes trompés, jusqu'à ce que l'on nous eût démontré notre erreur. Nous convînmes avec M. Mitchill de donner à ces singuliers ouvrages de la nature le nom de White-Castles (Châteaux-Blancs). M. Bodmer les a fidèlement dessinés sur la planche XXXVII.

Il y avait aussi des formations semblables sur la rive septentrionale; mais le vent qui devenait de plus en plus violent, ne nous laissa pas le temps de contempler ces merveilles de la nature; notre voile se déchira, et nous fûmes forcés de chercher un abri près de la prairie de la rive méridionale. Nous profitâmes de cette halte pour examiner les environs, pendant que les arbres ployaient sous les efforts de la tempête, et que le tonnerre roulait par une température très-élevée. Nous étions alors dans une des chaînes latérales des Mauvaises-Terres, continuation de la Côte-Noire que le Missouri coupe dans ses environs. Nous nous promenâmes dans une plaine ou prairie qui présentait les mêmes plantes qu'à l'ordinaire; elle s'étendait le long de la rivière, montait ensuite ondulée vers les montagnes, et était couverte de blocs de grès jaune brun, offrant des couches diverses. Tout autour, s'élevait la merveilleuse chaîne de hautes montagnes nues gris blanc ou gris brun, avec leurs sommets coniques ou à formes extraordinaires, avec des raies ou des couches différentes, et tachetées de vert foncé par des touffes d'arbres aciculaires. A compter de cette journée, les montagnes avaient tellement augmenté en hauteur et en originalité de caractère, que l'on pouvait se croire tout à coup transporté en Suisse. Le Missouri, qui est là assez

étroit, se fraye avec peine un chemin à travers les crêtes élevées de schiste, de grès et d'argile, et la nature nue et morte qui l'entoure, n'est que faiblement animée sur ses rives par les peupliers et les buissons verts qui les bordent. Dans les plaines étroites qui s'étendent au pied des montagnes, la végétation était, en général, brûlée; l'*Allium reticulatum*, avec ses fleurs blanches, était complétement desséché; le *Cactus ferox* ne l'était guère moins, tandis que des os de bisons, blanchis par l'air, attestaient dans cette solitude, combien toute vie est passagère. Les vestiges de ces gigantesques animaux conduisirent bientôt nos chasseurs sur leurs traces, et il s'en montra plusieurs dans les vallées; mais des orages venus du nord, du levant et du couchant, ne tardèrent pas à nous inonder de torrents de pluie, et sauvèrent ces animaux.

Plus tard, quand le ciel se fut éclairci, on rappela les traîneurs, et nous nous rapprochâmes des Châteaux-Blancs, ce qui dissipa l'illusion. La prairie de la rive méridionale, où nous passâmes la nuit, était habitée par une troupe considérable de chiens des prairies (*Arctomys ludovicianus*), mais la pluie les avait fait rentrer dans leurs tanières. La chasse d'un loup blanc fut plus heureuse. Il était descendu des hauteurs, et s'était couché tranquillement pour nous considérer. Nous nous approchâmes de lui, à l'abri des broussailles, et Dreidoppel réussit à l'exciter en imitant la voix du lièvre. Pendant que le loup tournait autour de nous pour gagner l'avantage du vent, nous lui envoyâmes nos balles; mais ce ne fut qu'à la nuit que nous parvînmes avec notre butin au bâtiment. Ce loup nous parut différer sous quelques rapports du loup commun des prairies qui est gris; celui-ci était blanc sans aucun mélange (10).

Le 26 juillet au matin, nous revîmes encore une fois les Châteaux-Blancs, mais d'un autre côté. Le sol argileux de cette région sert d'habitation au joli écureuil de terre, auquel Say a donné le nom de *Sciurus quadrivittatus*. Nos

haleurs prirent un de ces petits animaux que nous conservâmes longtemps vivant dans une cage. Des Indiens avaient construit une cabane de forme conique autour d'un vieux tronc d'arbre; mais sur toute notre route du Fort-Union au Fort-Mackenzie, de semblables cabanes furent les seules traces d'êtres humains qui frappèrent nos regards; nous ne vîmes pas un Indien. Le gibier devenait rare, car nous étions dans les Mauvaises-Terres, et Morrin seul tua, ce jour-là, une biche. On retrouve dans ce voisinage ces singulières boules de grès toutes rondes que j'ai déjà décrites près du Cannon-Ball River; elles sont parfois doubles et ont ici communément la grosseur d'une moyenne balle de fusil. Sur le bord immédiat de la rivière, nous remarquâmes beaucoup d'éboulements de terre, dont quelques-uns étaient très-profonds, de sorte que l'on courait risque de s'y enfoncer et de tomber à une grande profondeur. Les prairies étaient tellement couvertes de sauterelles, que l'on eût dit que la terre elle-même était vivante. Elles et leurs petits couraient en se croisant en tous sens; et dans les endroits où les feuilles sèches jonchaient encore la terre elles occasionnaient un bruissement qui ne cessait pas un moment. L'espèce la plus commune était celle qui fait en volant une sorte de bourdonnement. Leurs ailes sont blanc verdâtre, avec une large tache noire; leurs jambes sont rouge orangé; les étuis des ailes d'un blanc sale, avec trois raies noirâtres en travers.

Dans l'après-midi, nous commençâmes à voir partout sur les rives du Missouri, des débris de rocs et de pierres, indication de l'approche de montagnes plus solides qui devaient bientôt remplacer celles d'argile. La rivière, qui avait tout au plus cent pas de large, faisait, dans un certain endroit, un grand et très-brusque détour dans une direction septentrionale; là, sa rive méridionale, qui soutenait le choc des flots, est déchirée d'une manière si remarquable, les rochers d'argile sont tellement fendus et brisés en quar-

tiers, en cônes, en pyramides et en mamelons de mille formes et grandeurs différentes, que nos haleurs ne purent avancer qu'avec la plus grande peine, avec des efforts inouïs et une perte de temps considérable. Toute cette rive est nue et d'un gris brun; les plantes n'y peuvent absolument pas naître, les morceaux d'argile étant toujours prêts à tomber et sujets à des changements perpétuels. La chaleur était si forte, que les haleurs étaient obligés de boire à chaque instant, ce qu'ils faisaient en se plaçant à plat ventre par terre, dans une position singulière et souvent même dangereuse, car ils avaient la tête en bas et les jambes élevées presque perpendiculairement contre la côte. Au delà du coude dont je viens de parler, la rivière avait de nouveau cent quatre-vingts pas de large; une foule d'hirondelles avaient fait leurs nids dans ses bords d'argile, et notamment l'*Hirundo fulva*, dont nous tuâmes plusieurs individus. Le jour tombait et les chasseurs revinrent avec un elk et trois autres pièces de gibier (*C. macrotis* et *virginianus*); les hirondelles cédèrent alors aussi la place à leurs parents les engoulevents, et sur la rive on entendait le chant des cigales.

La nuit fut agréable, et le 27, au point du jour, nous quittâmes le bâtiment pour suivre les traces d'un gros ours qui avait déterré des racines de tous côtés. Malheureusement, deux autres chasseurs, Papin et Bourbonnais, nous avaient précédés et avaient répandu l'alarme dans la forêt. Cette forêt se rattachait aux collines par un lieu sauvage, tout couvert de ronces et de bardanes (*Xanthium*), où les moustiques étaient si tourmentants, que l'on osait à peine ôter ses gants. Sous les peupliers élancés, croissait une herbe haute ou bien un épais taillis de rosiers, excellente pâture pour le gibier que nous rencontrâmes en divers endroits. Sur les grands arbres, dans les éclaircies où le feu avait passé, étaient perchés une légion de blackbirds et un petit nombre de gobe-mouches qui faisaient leurs nids dans les hauts peu-

pliers de la rive; puis une belle hirondelle aux plus brillantes couleurs, que nous n'avions pas encore rencontrée (*Hirundo bicolor*, Bon.), dont la poursuite nous arrêta longtemps et donna une avance sur nous au bâtiment. Nous fûmes obligés de parcourir une grande partie de la prairie, dont les buissons épineux traitèrent fort mal nos habits. Nous trouvâmes plusieurs espèces de plantes sur les collines d'argile [1], et le pinson à tête rayée (*F. grammaca*, Say.) séjournait avec ses petits dans notre voisinage. Dans les endroits où les bords de la rivière étaient escarpés, on remarquait des os d'animaux incrustés dans le roc, et l'on voyait souvent des crânes de bisons, à moitié déblayés par l'eau, suspendus au-dessus de la surface. Fatigués de notre longue excursion de chasse, nous nous rafraîchîmes en buvant l'eau fraîche du Missouri, et un peu après midi nous retrouvâmes le bâtiment. MM. Mitchill et Culbertson revinrent à peu près vers le même temps d'une excursion qui leur avait procuré une perspective magnifique, du haut des collines. La chaleur était oppressive : 85° F. (23° 5′ R.) Ils avaient distingué dans un grand éloignement, et semblables à des nuages bleus, les petites montagnes Rocheuses, du côté du sud-ouest, et, au sud-est, le Muscleshell-River. Dans la vaste vallée verte qui s'étendait vers les montagnes, toute la prairie était couverte de troupeaux de bisons. Ils rapportèrent avec eux de belles empreintes de coquillages, semblables à celles que nous avions trouvées aussi ce jour-là sur la rive du Missouri. Ces chasseurs avaient gravi péniblement trois hauteurs différentes, et en arrivant, très-échauffés de la marche, au sommet de la dernière, qui était la plus élevée, ils y furent accueillis par un vent fort et froid. Ils y remarquèrent une singulière formation de pierre; c'était comme une colonne, soutenant le dessus d'une table; la pierre qui la composait était friable : c'était sans doute du grès. De cet

[1] Entre autres, l'*Euphorbia maculata;* et, dans la forêt, le *Monarda mollis*, Willd.

endroit, ils avaient aussi distingué la montagne connue sous le nom de *Bear's-Paw*.

Un violent orage, qui, selon l'usage, fut accompagné de plus de vent que de pluie, nous força de nous arrêter. Du reste, quand il pleuvait, nous étions fort malheureux; car l'eau pénétrait jusque dans nos lits à travers les joints du pont entr'ouverts par la chaleur. Le vent continua toute la journée, et le ciel étant noir et menaçant, on s'arrêta pour la nuit près du bord méridional; cela fournit à notre équipage l'occasion de pécher, ce qu'il faisait depuis quelque temps avec assez de succès, prenant surtout beaucoup de Catfish.

La matinée suivante, 28 juillet, je pus observer de nouveau à quel point les gens de notre équipage étaient rudes et grossiers. Nous avions rassemblé depuis quelque temps un grand nombre d'intéressantes curiosités naturelles, plusieurs desquelles, faute de place, avaient été rangées sur le pont. Ces peaux, ces crânes, et les autres objets si péniblement recueillis, étaient presque toujours jetés à la rivière pendant la nuit, quoique M. Mitchill eût imposé une amende de cinq dollars à de semblables méfaits. Je perdis de cette façon des objets extrêmement curieux[1], et je me trouvai, à bord de notre keelboat, malgré les occasions les plus favorables, dans l'impossibilité de former une collection d'objets d'histoire naturelle, si j'en excepte l'herbier que je gardais dans la chambre et qui ne sortait pas un instant de dessous mes yeux; aussi ne pûmes-nous porter en bon état au fort Mackenzie, qu'un très-petit nombre d'objets ainsi recueillis.

[1] Si l'on veut se faire une idée de la barbarie qui règne encore sous ce rapport en Amérique, on n'a qu'à consulter Brackenridge, *loc. cit.*, p. 239, où il est dit que les Canadiens avaient donné au naturaliste voyageur Nuttall le surnom du *fou*, parce qu'il faisait des recherches et des collections d'histoire naturelle. Du reste, Brackenridge est lui-même assez Américain à cet égard, car il dit (p. 10) : « *But he is unfortunately too much devoted to his favorite study* (Mais il est *malheureusement* trop livré à ses études de prédilection).

Je débarquai de bonne heure sur la rive méridionale, avec MM. Mitchill et Culbertson, pour aller à la recherche du Muscleshell-River, dont nous ne pouvions pas être éloignés. Une belle forêt touffue de peupliers, avec un fort taillis de rosiers, de troënes et de groseilliers épineux, s'étendait le long de la grève. Nous ne suivîmes pas sans beaucoup de peine, au milieu de ces broussailles, le sentier tracé par les bêtes fauves, et qui nous conduisit dans quelques éclaircies couvertes d'une herbe épaisse et haute. Par delà le bois, s'étendait la prairie, verte à ses confins, où croissaient à l'ombre plusieurs plantes intéressantes, entre autres, le *Petalostemum violaceum*, Mich., la *Psoralea incana*, Nutt., avec des fleurs bleues et des feuilles argentées, et quelques autres que nous rapportâmes avec nous. Papin et plusieurs autres chasseurs avaient dépisté non loin de nous une troupe d'elks qui couraient au milieu des grands rosiers, sans que nous pussions les distinguer. Ils leur avaient tiré plusieurs coups de fusil, mais sans pouvoir en tuer; Dreidoppel avait auparavant tiré une pièce de gibier. Les chasseurs se rassasièrent ensuite en mangeant les fruits noirs des groseilliers épineux, qui ne sont pas tout à fait dépourvus de parfum [1], et qui croissent en cet endroit dans une abondance extraordinaire; ils sont aussi fort recherchés par les ours et les autres animaux.

Nous ne trouvâmes point encore le Muscle-Shell, qui est situé un peu plus haut, et une forte pluie d'orage nous ramena tout trempés au bâtiment. A onze heures, nous passâmes devant l'embouchure de ce Muscle-Shell que nous avions vainement cherché le matin.

[1] M. Mitchill, dînant un jour chez un Dacota du Petit-Missouri, s'était vu servir de ces groseilles qu'il avait trouvées complétement dépourvues de saveur. Mais il découvrit plus tard que l'Indien avait commencé par en sucer tout le jus, et avait offert ensuite à ses convives les peaux desséchées. Du reste, ces groseilles, séchées et mêlées avec du sucre, forment un mets agréable et sain dans ces régions privées de toutes ressources.

Le Muscleshell-River [1] (la Coquille, des Canadiens) s'ouvre sur le bord sud-ouest du Missouri, et son embouchure, large de soixante-dix pas, est ombragée, sur les deux rives, de bois de peupliers, en partie gaulis et buissons. En le remontant de six à huit cents pas environ, on remarque sur ses rives de hautes collines couvertes d'une herbe courte et grisâtre, avec des ravins et des touffes d'arbres aciculaires (*Pinus flexilis*). Cette rivière coule pendant assez longtemps parallèlement au Missouri. La distance du Fort-Mackenzie jusqu'à ses bords n'est, dit-on, que de trente à quarante milles, et l'on ajoute que ce n'est qu'à cinq ou six milles de son embouchure qu'elle se dirige vers le Missouri. Depuis le confluent de ces deux rivières jusqu'au confluent de la dernière, Lewis et Clarke comptent 2,270 milles [2]. On trouve parfois des Indiens parcourant les bords du Muscleshell, et l'on m'a assuré qu'ils habitent constamment près de sa source. Son embouchure est située, d'après les calculs, à moitié chemin du Fort-Union au Fort-Mackenzie, où nous ne pouvions espérer d'arriver en moins de dix-sept à dix-huit jours, quoique la navigation du Missouri devienne plus facile qu'elle ne l'est plus bas, parce que le cours de la rivière est plus droit, que ses bords sont plus rocheux et que l'on ne rencontre dans ses eaux ni troncs d'arbres ni bois flotté.

[1] Les Mandans appellent cette rivière *Tohki-Passahé;* les Meunitarris, *Mato-Kahsi;* les Corbeaux, *Bicholi-Sansé;* les Ariccaras, *Skapedoch-Sahahne* (*ch* guttural).

[2] Voyez Lewis et Clarke, *loc. cit.*, t. I, p. 302.

CHAPITRE XVIII.

VOYAGE DU MUSCLESHELL-RIVER AU FORT-MACKENZIE.

Grouse-Creek. — Teapot-Creek. — Rencontre de quelques employés de la Compagnie. — Le squelette d'ours. — Chasse aux chiens des Prairies. — Petites montagnes Rocheuses. — Elk-Island, et chasse heureuse que l'on y fait. — Les Mauvaises-Terres, continuation de la côte Noire. — Elkfawn et autres rapides. — Le Bighorn, et manière de le chasser. — Thompson's-Creek, limite occidentale des Mauvaises-Terres. — Judith-River. — Rencontre des Gros-Ventres des Prairies, près du Bighorn-River. — Remarques sur ces Indiens. — District remarquable des Stone-Walls. — Citadel-Rock. — Stone-Wall-Creek. — Première vue des montagnes Rocheuses. — Montagnes de Bear's-Paw. — Maria-River. — Arrivée et réception au Fort-Mackenzie.

Notre séjour au Muscleshell-River ne fut pas de longue durée; nous nous remîmes en route après que nos chasseurs, qui avaient parcouru la lisière des bois et les prairies voisines, eurent rapporté, vers midi, la chair d'un bison et d'un elk. Ces chasseurs avaient dépisté un ours, vu un troupeau de bisons femelles et tué un aigle à tête blanche. Dechamp rapporta des empreintes de coquilles, qui sont fort abondantes sur cette rive du Missouri. Au delà d'une prairie où l'on embarqua une pièce de gibier que Dechamp y avait tuée et cachée, les collines, qui pouvaient avoir de 70 à 80 pieds de haut, se rapprochèrent jusqu'au bord même de l'eau; elles n'étaient accessibles que par quelques sentiers tracés par les bêtes fauves. Nous y trouvâmes M. Bodmer

et Dreidoppel occupés à rassembler des empreintes de coquillages fort curieuses, ainsi que de très-belles baculites, dont on trouve en cet endroit de gros morceaux d'une grande beauté et jouant l'opale[1]. La grève étroite, dont la largeur était à peine de deux pieds, était jonchée de ces débris qui tombaient du haut du rocher. Non loin de là, un gros ours se montra sur le banc de sable, dans la rivière; nos chasseurs lui tirèrent en vain des coups de fusil; mais bientôt après ils tuèrent un bison mâle. Une bande de sept loups s'était fait voir, et dans le nombre il y en avait un tout à fait blanc. Les prairies alternaient sur la rive avec des bois de grands peupliers, arbre qui, bien certainement, ne forme nulle part sur la terre des forêts aussi belles et aussi élevées. Les empreintes de coquillages et les baculites (1) se trouvaient partout sur la rive; ces dernières furent prises il n'y a pas longtemps, par un peintre qui voyageait sur le Missouri, pour des serpents pétrifiés.

Le lendemain matin, 29 juillet, l'eau de la rivière parut un peu trouble, d'où je conclus qu'il devait avoir beaucoup plu dans le pays haut. Les collines ne présentèrent point ce jour-là de formes remarquables, mais elles étaient plus vertes; diverses espèces d'hirondelles (*Hirundo purpurea*, *fulva*, *bicolor* et *riparia*) voltigeaient autour d'elles et rasaient la surface de l'eau. Partout on voyait étinceler le mica que les eaux avaient dépouillé de l'argile qui le recouvrait; on eût dit du diamant brillant aux rayons du soleil. La chasse aux bisons et aux oies sauvages nous fit passer le temps; nous parcourions aussi les pointes des bois, avec leurs taillis de rosiers, sur lesquels nous trouvions souvent des excroissances produites par des insectes et ressemblant

[1] La belle collection d'empreintes et de fossiles faite pendant ce voyage n'est malheureusement pas parvenue en Europe. On peut consulter à ce sujet, entre autres ouvrages : *Synopsis of the organic remains of the cretaceous group of the United States etc. by S. G. Morton* (*Philad.* 1834), et *Transact. of the geological Society of Philad.*, etc.

à de grosses pommes de terre; elles étaient recouvertes d'une peau rouge et luisante, sillonnée de rides et marquée de petites aspérités. Si l'on ouvre cette peau, on y trouve des vers et des insectes. Sur les hauteurs, les épinettes des Canadiens (*Pinus flexilis*, J.) devenaient plus communes; elles couvraient parfois des côtes tout entières et s'élevaient à une hauteur de trente à quarante pieds. Leur cime est étroite et leurs branches se lèvent un peu en chevrons; les feuilles aciculaires ont environ quatre pouces de long et le cône ressemble à celui de notre *Pinus sylvestris*.

Le 30 juillet, à six heures du matin, nous atteignîmes un ruisseau, sans doute le Grouse-Creek, de Lewis et Clarke, dont nos haleurs purent traverser le lit à gué. Bientôt après nous vîmes sur la rive un poteau avec un morceau de papier, au pied duquel nos chasseurs avaient déposé un daguet. Ils ne tardèrent pas à se présenter eux-mêmes, apportant un lapereau (*Lepus americanus*), un pic (*Picus varius*), une *Bombycilla cedrorum*, une *Fringilla tristis* et plusieurs espèces de plantes, entre autres le *Monarda mollis*, Willd. Nous remarquâmes des pigeons et des hirondelles sur les arides collines, et assez souvent des oies sauvages sur la rivière. Nous jugeâmes que deux îles devant lesquelles nous passâmes devaient être les Pot-Islands de Lewis et Clarke, et puis nous vîmes un ruisseau, leur Teapot-Creek, noms qui nous divertirent beaucoup, de même que plusieurs autres de ceux que ces voyageurs ont inventés. Il était impossible de ne pas remarquer que de pareilles dénominations sont d'autant plus mal choisies, qu'il n'eût pas été difficile d'en trouver de plus convenables, quand on aurait dû même conserver les noms harmonieux donnés par les Indiens. La flore d'été étalait ses fleurs presque toujours jaunes; les *Solidagines* avec leurs verges d'or et la *Rudbeckia columnaris* croissaient abondamment, et autour d'eux voltigeaient les *Papilio Turnus*, *Ajax* et autres espèces du haut Missouri. La belle *Cristaria coccinea*, aux fleurs rouges, couvrait en beau-

coup d'endroits la prairie tout entière, et il paraît qu'elle sert de pâture au chien des prairies : car dans le voisinage des gîtes de ces petits animaux, on remarque que ces plantes sont en général toutes rongées. Nous revîmes encore dans les collines ces raies d'un blanc de neige dont j'ai parlé, et qui sont sans doute la continuation des couches de grès qui ne tardèrent pas à se montrer bien plus considérables à la surface du sol.

A sept heures du soir, pendant que nous passions devant les hauteurs qui offraient quelque ressemblance avec les premières montagnes de la Suisse, et comme nous venions d'être témoins d'une brillante chasse aux bisons, nous ne fûmes pas peu surpris de voir un bateau avec trois hommes s'approcher de notre bâtiment et l'aborder. Ces hommes étaient l'interprète pied-noir Doucette et deux engagés du Fort-Mackenzie, que l'on avait envoyés à notre rencontre. Dechamp revint en même temps, après avoir tué trois bisons, un elk et un ours. Les voyageurs avaient quitté le fort trois jours auparavant; il s'y trouvait alors cent cinquante tentes des Indiens Piékanns (Pieds-Noirs); le reste de cette tribu vivait dispersé sur les bords du Maria-River. Ils nous racontèrent aussi que les Fall-Indians, ou Gros-Ventres des Prairies, étaient campés près du Bighorn-River pour nous attendre, mais que, ne possédant en ce moment aucun objet d'échange, ils étaient venus dans l'espoir de recevoir des présents. Ce fut là, pour M. Mitchill, une nouvelle désagréable, car il ne se trouvait pas alors en position de beaucoup donner, tandis que d'ailleurs il n'avait pas grande confiance dans ces Indiens. Non loin de l'endroit où nous nous trouvions, Doucette avait tué un gros ours qu'il avait laissé sur la rive du Missouri. J'appris avec plaisir cette circonstance et je résolus d'en profiter.

La journée du 31 juillet s'ouvrit avec un ciel pur et un soleil brillant. Dès le matin je me mis en route avec MM. Mitchill et Bodmer, ainsi que Doucette, Dreidoppel et

les deux frères Beauchamp, pour aller à la recherche de l'ours tué la veille; nous étions tous armés de fusils ou de carabines. Les engagés portaient des cordes et des haches. Nous commençâmes par tuer dans le taillis et dans les hautes herbes de la forêt un serpent à sonnettes que nous avions d'abord excité à mordre avec un bâton, après avoir entendu le léger bruissement de sa queue. Nous traversâmes ensuite, sur des troncs d'arbres et des perches, un ruisseau vaseux et à moitié desséché, où nous mîmes en fuite deux loups; et enfin, au bout d'une forte demi-heure de marche, durant laquelle nous passâmes en travers une pointe de forêt, nous arrivâmes au bord du Missouri, où nous vîmes l'ours encore intact. Il était occupé à dévorer près de l'eau les restes d'un bison noyé, quand Doucette lui perça le cœur d'une balle. Il monta sur-le-champ à pas précipités la rive qui pouvait avoir dix pieds d'élévation et tomba mort en arrivant au haut. Après que je l'eus mesuré [1], on l'écorcha et l'on dépouilla les os de la chair, afin d'en préparer le squelette. Cette première opération faite, on attacha ensemble les os à demi nettoyés, et on les hissa à l'aide d'une corde sur un arbre, pour que les oiseaux de proie et les insectes pussent venir les dépouiller tout à fait; je comptais, au retour, pouvoir les emporter.

Nous songeâmes après cela à suivre le bâtiment, qui dans l'intervalle avait gagné une assez forte avance sur nous; mais quand nous fûmes sortis du bois, nous nous arrêtâmes pendant assez longtemps dans une vaste prairie, auprès d'un village de chiens des prairies, dans l'espoir d'y tuer quelques-uns de ces petits animaux. Ils se tenaient seuls ou

[1] Cet ours avait six pieds deux pouces de roi de long; le dessus de la tête, entre les oreilles, avait huit pouces de large; la largeur de la plante du pied de devant était de six pouces quatre lignes; il avait donc la même taille que le premier que nous avions tué. Les dents canines étaient assez usées; la couleur de la peau était brun foncé, et la pointe des poils jaunâtre et rouge brun; les poils du dos et des flancs de devant avaient la pointe plus rouge, et ceux des extrémités plus noire.

deux par deux sur les tertres aplatis de leurs gîtes, remuaient la queue avec rapidité, faisaient entendre leur cri aigu, qui n'était pas un véritable aboiement, après quoi ils disparaissaient. Nous nous assîmes sans faire de bruit dans le voisinage de leurs gîtes, et nous parvînmes ainsi à tuer six de ces jolies petites bêtes. Les Américains ont coutume de les viser à la tête, avec leurs longues carabines, aussitôt que cette partie de l'animal vient à paraître; il en résulte qu'ils peuvent lâcher leur coup plus tôt que les personnes qui se servent de menu plomb, parce qu'ils peuvent rester plus loin de l'animal. D'ailleurs, ces animaux n'étaient pas en ce lieu aussi farouches qu'en d'autres endroits, et nous pouvions souvent en approcher à moins de trente pas. Chargés de notre butin et des plantes que nous avions recueillies, nous nous remîmes en marche, en suivant les sentiers des bisons et des elks; nous traversâmes des bosquets épais de saules qui bordaient la rivière, et déjà nous étions arrivés en vue du keelboat, quand celui-ci, profitant d'un vent favorable, hissa ses voiles, et ne nous laissa d'autre alternative que de le suivre à grands pas, pendant trois à quatre heures encore. Notre pénible route passait tantôt par des prairies arides et couvertes d'une herbe dure, de l'épinette de prairie (*Grindelia squarrosa*), d'*Helianthus* et de cactus épineux, tantôt par des pointes de bois touffus, à travers des taillis de ronces, de rosiers, de groseilliers et de bardanes (*Xanthium*), où les chasseurs, fatigués et échauffés, se rafraîchirent avec le jus des groseilles; puis nous fûmes obligés de gravir et de redescendre des collines de grès, de sauter par-dessus des coteaux d'argile ou de sable, où il fallait parfois nous asseoir pour glisser du haut en bas, et enfin nous retrouvâmes le Missouri, et nous nous désaltérâmes dans son onde fraîche. Des hirondelles en foule y avaient construit, contre les bords élevés de la rivière, leurs nids hémisphériques. Dans une pointe de bois près de la rive nous rencontrâmes plusieurs de nos chasseurs; mais tout le butin que nous rapportâmes

de notre fatigante journée ne consista qu'en une oie sauvage, un hibou et six chiens des prairies. Nous avions traversé à gué plusieurs ruisseaux vaseux et à moitié desséchés, et nous avions aperçu de loin les petites montagnes Rocheuses, que les Indiens Pieds-Noirs appellent *Makouié-Steuki;* elles nous étaient apparues à la distance d'environ trente milles, avec plusieurs cimes en forme de cônes pointus. Après notre retour au bâtiment, un troupeau de bisons femelles nous offrit de nouveau une occasion de chasse, et nos chasseurs en tuèrent deux et un mâle qui nous fournirent de la viande.

Le 1^er^ août au matin, M. Mitchill envoya deux engagés, Croteau et Rondin, au Fort-Mackenzie, pour y annoncer notre prochaine arrivée. On les débarqua sur la rive méridionale et ils se mirent en route, chargés de leurs armes et de leurs lits. Nous nous arrêtâmes sur la rive septentrionale, dans un canal formé par l'île nommée Tea-Island par Lewis et Clarke, et nous y trouvâmes des rives de formes originales. Comme on avait aperçu des elks dans l'île, les chasseurs furent mis à terre, et dans peu d'instants on entendit des coups de fusil partir dans toutes les directions. Il y avait en effet beaucoup de gibier, et en moins d'une demi-heure nous eûmes quatre gros elks, un jeune elk et un faon (*C. virginianus*), qui couvrirent notre pont de viande. Nous décidâmes, vu la quantité de gibier que renfermait cette île, de changer le nom peu digne qui lui avait été donné, en celui d'Elk-Island. M. Mitchill avait déjà précédemment parcouru cette contrée, et il avait toujours trouvé cette île remplie d'elks et une fois aussi de bisons. Ce jour-là il en rapporta un grand aigle et un serpent à sonnettes (2); M. Bodmer, de son côté, me fournit un gros *Coluber eximus* (3) de plus de quatre pieds de long, qu'il avait trouvé dans la prairie voisine.

Dans les environs du Bighorn-Island, de Lewis et Clarke, nous vîmes de nouveau les hauteurs couronnées de singuliers

sommets. Des rangées de figures des plus extraordinaires se suivaient presque sans intervalle (voyez Planche xxxv, fig. 20), et les vallées latérales offraient de beaux points de vue vers cette nature remarquable; car nous approchions alors des parties les plus intéressantes des Mauvaises-Terres. J'ai déjà décrit ces formes singulières dans les environs des Châteaux-Blancs; mais où nous étions alors elles commencèrent à se montrer d'une façon bien plus continue: c'étaient alternativement des cimes baroques, isolées, des colonnes surmontées de tables ou de boules, des châteaux, des remparts, etc., tandis qu'ils augmentaient de plus en plus en escarpement et en nudité. On remarque souvent des collines ou des montagnes évidemment affaissées, et l'on comprend sans peine comment elles se sont enfoncées dans l'ancienne vallée marécageuse. Plusieurs couches forment un angle de 30 à 60°, d'autres se présentent tout à fait horizontales. Le Missouri a dans ces campagnes un cours assez direct; entre ses bords et les montagnes, il n'y a que des plaines ou prairies assez étroites, avec des *Artemisia* et les arbustes épineux du *Sarcobatus;* souvent aussi les montagnes descendent jusqu'à l'eau même, et leur pied est encombré de grands blocs de grès toujours entremêlés de mica. Là, le géologue et le peintre devraient pouvoir employer un temps considérable pour examiner cette région pas à pas; elle leur fournirait un ouvrage du plus grand intérêt. En plusieurs endroits les décombres s'étaient éboulés et s'étaient placés comme des arcs-boutants; en d'autres, des touffes de *Pinus flexilis* croissaient, de distance en distance, sur ces montagnes. Nous y cueillîmes plusieurs plantes, entre autres la *Verbena bractosa*, Mich., et la *Chrysopsis-grossypina*, Nees. M. Bodmer esquissa les cimes des montagnes (voyez Planche xxxv, fig. 28). Le joli écureuil (*Sciurus quadrivittatus*, Say), qui habite de petits trous ronds dans les roches d'argile, se montra fréquemment, et je soupçonne qu'en faisant des recherches soigneuses dans ces montagnes, on y

trouverait encore d'autres espèces de la famille des *Tamias*. Le pays était si intéressant, que quand la nuit fut venue nous attendîmes avec impatience le retour du soleil.

Dès le matin du 2 août, ses rayons purs et chauds vinrent éclairer ces singulières hauteurs. Nous en dessinâmes plusieurs; mais leur nombre était si considérable, que nous ne pûmes en arracher à l'oubli qu'une faible partie, car il paraît facile d'en remplir de gros volumes. Nous vîmes aussi plusieurs îles, dans le nombre desquelles s'est trouvé sans doute le Good-Punch-Island, de Lewis et Clarke, nom qui n'est guère fait pour passer à la postérité. Il est du reste fort difficile de retrouver toutes les îles dont parlent ces voyageurs, puisqu'il y a lieu de croire que plusieurs d'entre elles auront été détruites, tandis que d'autres se seront formées à leur place. A sept heures et demie du matin, par une chaleur de 80° (21, 3 R.), nous nous trouvâmes dans un rapide où la rivière descend un peu dans son lit pierreux; mais nous le surmontâmes à l'aide du halage et des gaffes. Dans un coude que fait la rivière, nous crûmes voir les ruines d'un ancien château fort, après quoi nous arrivâmes à l'embouchure du Windsor ou Wincher's-Creek, de Lewis et Clarke [1], qui sort d'une vallée latérale, et près duquel ces voyageurs disent avoir vu pour la première fois les montagnes Rocheuses; mais ce sont sans doute les petites montagnes Rocheuses qu'ils ont voulu dire. C'est près de ce ruisseau que commence le véritable défilé des Mauvaises-Terres. Pendant que le Missouri traverse ces montagnes, il en reçoit les eaux d'aucun affluent, et les hauteurs ne sont habitées que par très-peu de gibier, si l'on en excepte les nombreux *bighorns*.

Dreidoppel, qui était descendu à terre sur les bords du Windsor-Creek, y entendit un murmure très-fort, d'où il conclut que ce ruisseau devait renfermer une cascade; mais

[1] *Loc. cit.*, t. I, p. 313.

nous n'eûmes pas le temps d'en faire la recherche. Nous y prîmes une grenouille d'une espèce que je n'avais pas encore vue (4), et nous y trouvâmes quelques coquilles Unio, mais seulement des espèces qui se rencontrent partout dans le Missouri. A une heure après midi, nous atteignîmes le Soft-shellturtle-Creek, de Lewis et Clarke, que l'on peut regarder comme la limite occidentale des Mauvaises-Terres. Nous y vîmes des bisons, et la voix des chiens des prairies retentit jusque dans notre bâtiment. Il s'y présente des cimes singulièrement découpées (voyez Planche xxxv, fig. 21, 25, 26) à la manière du glacier des Bossons, dans la vallée de Chamouny. En d'autres endroits les montagnes étaient régulièrement arrondies et partagées en petits sommets coniques. Après un orage, la scène fut calme et belle; nous vîmes des bighorns sur les hauteurs, et quelques-uns de nos jeunes gens les y poursuivirent sans succès. Sur le bord de la rivière, ils trouvèrent de grands morceaux de bois pétrifié gris ou noirâtre et résonnant parfaitement; on en voit souvent des troncs tout entiers. Ils tuèrent non loin du bâtiment un serpent à sonnettes (*Crot. tergeminus*, Say).

Le lendemain matin, 3 août, nous vînmes à un second rapide, appelé Elkfawn-Rapid, que nous surmontâmes de la même manière que nous avions fait le précédent. Les montagnes présentaient en cet endroit un désert sauvage, vrai tableau de destruction. De grands blocs de grès jonchaient le sol et ils étaient habités par un petit écureuil de terre, qui pourrait bien être d'une espèce encore inconnue, mais que nous ne pûmes nous procurer. Quelques plantes basses, avec leurs fleurs en grosses touffes, formaient des taches blanches. Là croissaient aussi différentes espèces de graminées qui servent de principale pâture au bighorn. Quelques-unes des montagnes de cette région nous rappelèrent le Mettenberg et l'Eiger dans le canton de Berne. Des arbres à feuilles aciculaires et des genévriers (*Juniperus repens*) se montraient çà et là, et sur les penchants de petites plaques

de gazon semblables aux prairies des Alpes; on pouvait se croire tantôt en Suisse, tantôt dans la vallée du Rhin; mais le caractère nu et aride des Mauvaises-Terres est certainement unique dans son genre, et l'impression que cause leur aspect devient plus forte encore quand on jette les yeux alternativement vers le haut et vers le bas de la rivière. Le corbeau seul croassait dans ce désert, que fuit même l'Indien, qui n'aime pas à visiter ces montagnes escarpées. Ces hommes voyagent en général à cheval; ils aiment mieux parcourir les prairies ouvertes de l'autre côté des montagnes, où ils trouvent des troupeaux de bisons. Nous dépassâmes plusieurs rapides, et entre autres celui que l'on a appelé le rapide de Dauphin, d'après un de nos engagés qui, dans un voyage précédent, y était tombé dans l'eau. Ce passage nous fit faire de pénibles efforts, jusqu'à ce qu'enfin un vent favorable nous permit de hisser nos voiles. Le bâtiment ayant abordé à la rive méridionale, nous nous assîmes sur les hauteurs, d'où nous contemplâmes la formation singulière de la vaste et sauvage campagne, pendant qu'une partie de notre équipage s'était rassemblée au bas, autour d'un grand feu, jusqu'à ce que la nuit vint jeter son voile sur cette scène.

Le lendemain, 4 août, nous vîmes de tous côtés les traces des moutons sauvages, et nos chasseurs se mirent sur-le-champ à leur poursuite. Comme nous rentrions avec les plantes que nous avions recueillies, parmi lesquelles se trouvait le *Polygonum* à fleurs roses [1], qui croît partout sur les rives du haut Missouri, Papin revint avec deux gros bighorns femelles, qu'il fit porter au bâtiment. C'étaient des animaux très-forts et très-musculeux, de la tournure à peu près du bouquetin d'Europe (*Capra ibex*), auxquels ils ressemblent pour la forme et pour la couleur (5), étant d'une structure plus serrée et plus musculeuse que la brebis. La chasse de

[1] *Polygonum coccineum*, β.; *Terrestris Mich. amphibii*, β.; *Terrestris*, var. *Meissner;* puis *Bartonia ornata*, Pursh.; *Mentha arvensis et sativa*, Benth.

ces adroits grimpeurs et sauteurs est fort difficile dans ces montagnes arides et échauffées. Dans les Alpes suisses les chasseurs trouvent partout des sources et de l'eau pour étancher leur soif; il n'en est pas de même dans les montagnes du Missouri, où l'on est obligé de descendre jusqu'à la rivière toutes les fois que l'on veut humecter ses lèvres desséchées. Le bighorn habite communément par troupeaux plus ou moins nombreux, sur les pentes et les cimes des montagnes; mais le soir et la nuit il a coutume de descendre dans les vallées, où il trouve plus de pâture et où on le rencontre même quelquefois le jour. On les chasse avec la carabine, et pour une personne qui tire bien ils ne sont pas très-difficiles à tuer, car dans la position élevée où ils se placent, ils présentent un beau but. De même que nos chamois il ne leur faut que les plus petites avances du rocher pour se poser, ou même s'arrêter en plein saut avec leurs quatre pieds, et alors leur teinte gris blanc présente un but certain aux longues carabines américaines. On voit communément les femelles et les jeunes rassemblés par troupeaux, mais les vieux béliers vont séparément par deux, quatre ou six, et on les reconnaît sur-le-champ à leur taille et à leurs colossales cornes. Les plus jeunes et les plus petits sont déjà très-rapides à la course, et il est très-difficile de les attraper vivants. M. Mackenzie promit de faire présent d'un cheval au chasseur qui lui procurerait un jeune bighorn en vie; mais on n'avait pas encore pu y parvenir. Le nom que cet animal porte chez les Anglais et chez les Français, savoir, celui de *bighorn* ou de *grosse-corne*, lui a été donné avec raison à cause de la grosseur des cornes du mâle, dont la paire pèse, dit-on, souvent jusqu'à quarante livres, et font paraître la tête singulièrement petite. Les Indiens Pieds-Noirs donnent à cet intéressant animal le nom de Amach-Kikinegs, au pluriel : Amach-Kikina (*ach* guttural), dont la signification est la même. Plusieurs voyageurs en ont déjà parlé, et entre autres Brackenridge, qui les appelle *Argolia*

ou *Argalia* [1]; et Richardson [2] les a assez bien décrits. Après que j'eus pris les dimensions des bighorns que nous avions tués, M. Bodmer en dessina la tête avec exactitude, et comme il ne fut pas possible de sauver les peaux de la faim canine des engagés, nous les abandonnâmes à la cuisine. Notre dîner consista donc ce jour-là en viande de bighorn, qui a beaucoup de rapport avec celle du mouton, mais avec un arrière-goût particulier et peu agréable, rappelant celui du bouc dans une saison particulière de l'année. D'après cela, on conçoit que je ne suis pas de l'avis de Ross-Cox, qui prétend que cette chair est *délicieuse* [3], ce qui ne peut s'expliquer que par la disette où l'on se trouve de mets plus délicats dans beaucoup de contrées de l'intérieur de l'Amérique septentrionale.

Nous trouvâmes de nouveau ce jour-là sur la grève, et dans les petites prairies couvertes d'*Artemisia* et d'une herbe peu touffue qui s'étendaient au pied des collines, des boules de grès depuis la grosseur d'une cerise jusqu'à celle du poing; mais elles étaient gris cendré, tandis que sur les bords du Cannonball-River, leur couleur était jaune brun. Sur les hauteurs se montraient des *Pinus flexilis* entremêlés de *Juniperus repens*, qui est sans doute l'arbre que Lewis et Clarke ont nommé le cèdre nain (Dwarf Cedar), et dont ils parlent en même temps que des oignons sauvages (*Allium reticulatum*).

Après que nous eûmes, pendant un violent orage, franchi plusieurs rapides, nous arrivâmes au ruisseau appelé par Lewis et Clarke, Thompson's-Creek, et que l'on regarde comme la limite occidentale des Mauvaises-Terres. L'aspect

[1] *Loc. cit.*, p. 52.

[2] *Fauna boreali amer.*, t. I, pl. XXIII, p. 271. Richardson a mal écrit le nom que cet animal porte dans la langue des Piékanns (et non pas *Pegans*), comme dans celle des Mandans; ces derniers l'appellent *Ansechté* (l'*n* nasale; le *ch* guttural et très-court).

[3] Voyez Ross-Cox, p. 102.

de la campagne y avait déjà éprouvé un grand changement; les hauteurs étaient plus unies, les vallées plus ouvertes et les bords de la rivière plus garnis de bois verts. Nous fûmes tout à coup assez désagréablement troublés dans notre contemplation du paysage, par la découverte que notre bâtiment avait une large voie d'eau. Nous nous hâtâmes d'après cela de nous rapprocher de la rive. L'eau avait déjà pénétré dans la chambre. On s'empressa de décharger le bâtiment et la voie fut bientôt reconnue et bouchée. Il ne fallut ensuite qu'une heure et demie pour remettre la cargaison à bord, grâce au grand nombre de mains disponibles que nous avions. Une petite excursion que nous fîmes dans l'intervalle me procura plusieurs plantes intéressantes, et entre autres la belle *Bartonia ornata*, Pursh., avec ses grandes fleurs blanches comme la neige et le parenchyme de ses feuilles ressemblant à celui du chou.

Le 5 août, de grand matin, nous passâmes devant le Bull-Creek, de Lewis et Clarke; ce ruisseau a son embouchure dans une campagne agréable et riante, et vers six heures nous nous trouvâmes dans un pays assez découvert, où le Judith-River présente, sur la rive septentrionale du Missouri, plusieurs bouches qui, en ce moment, avaient toutes fort peu d'eau. Ses rives sont en partie garnies de forêts et de saules. Avant d'y arriver, nous observâmes une île près de la rive septentrionale, et dans la prairie vis-à-vis de cette île un village de chiens des prairies; un peu plus haut débouche le Valley-Creek de Lewis et Clarke. Des vautours s'étaient rassemblés en grand nombre dans ces environs, attirés sans doute par les restes de quelques animaux tués par des chasseurs, et nous conclûmes de cette circonstance que nous étions dans le voisinage des Gros-Ventres des prairies, que nous savions déjà habiter cette région.

Nous étant arrêtés à sept heures et demie, par une température de 70° Fahr. (16°,9 R.), pour donner à l'équipage le temps de déjeuner, nous remarquâmes sur la rive méri-

dionale, dans la plaine couverte de blanchâtres *Artemisia*, cinq figures cuivrées, qui tournaient autour d'une colline, et dont les armes brillaient aux rayons du soleil du matin. Ils firent une décharge, et s'assirent sur la grève; M. Mitchill et Deschamps partirent sur-le-champ pour les rejoindre. Plusieurs femmes, avec leurs chiens traînant des *travails*, ne tardèrent pas à arriver aussi, et quelques-uns d'entre ces gens furent amenés au bâtiment par la chaloupe. Quatre hommes et une femme montèrent à bord; cette dernière tenait à la main un grand fouet. Ils étaient de haute taille et bien faits; peu différents des Assiniboins; ils appartenaient à la tribu des Gros-Ventres des prairies, que les Anglais appellent aussi quelquefois *Fall-Indians*. Ils avaient le haut du corps nu, et étaient enveloppés de peaux de bison, lesquelles étaient souvent teintes en rouge brun du côté de la chair, ce qui est l'usage chez presque tous les Indiens du Nord-Ouest. On leur fit prendre place dans la chambre, où ils fumèrent leur pipe et où on leur donna à boire. Une troupe d'Indiens se montra alors sur la rive; on les salua d'un coup de canon; sur quoi nos Gros-Ventres exprimèrent le désir d'y être reconduits. La chaloupe ramena alors à bord un chef qui était en même temps homme de médecine; il s'appelait Niétohsé (le petit Français ou l'enfant français), et M. Bodmer en fit sur-le-champ un portrait fort ressemblant. Cet homme portait les cheveux noués sur le front en une grosse touffe, ce qui, nous dit-on, n'est permis qu'à des gens de son espèce. Comme il parlait un peu la langue des Pieds-Noirs, Doucette put s'entretenir avec lui, pendant que nous avancions rapidement, grâce au vent favorable et aux efforts de vingt-sept haleurs.

Sur ces entrefaites, une foule d'Indiens, tant à pied qu'à cheval, s'étaient rassemblés sur la rive, et ils coururent en avant pour annoncer à leurs compatriotes la prochaine arrivée des marchands, événement du plus grand intérêt pour eux. L'aspect de ces hommes cuivrés, qui tantôt couraient avec

rapidité, tantôt s'arrêtaient pour considérer le bâtiment, puis déchargeaient leurs fusils; cet aspect, dis-je, donnait à la prairie un air animé et en rompait agréablement l'uniformité. Retenus par un violent orage, nous n'arrivâmes qu'à une heure à un endroit où le Missouri sort, par une gorge un peu étroite, de la singulière vallée de grès qui porte le nom de Stone-Walls (Murailles-de-Pierre). Un sommet de grès blanc se fit voir sur la rive septentrionale, comme premier échantillon de cette formation, tandis que sur la gauche, entre des hauteurs assez considérables, couvertes d'une herbe vert grisâtre et de touffes noires de genevriers nains, s'ouvrait le Bighorn-River, sur les rives duquel, ainsi que sur les montagnes, de nombreux Indiens s'étaient rassemblés. Devant les sommets, l'un desquels est légèrement fourchu, s'étendait la prairie, qui descendait par une pente douce vers la rivière, et sur laquelle étaient dressées deux cents tentes indiennes en cuir. La campagne tout entière était couverte d'hommes cuivrés, rassemblés en groupes, et d'un grand nombre de chiens; des chevaux de toutes les couleurs y paissaient; des cavaliers allaient et venaient au galop, et dans le nombre nous remarquâmes un chef célèbre qui avait très-bonne mine à cheval. Sur ces entrefaites, une foule d'Indiens s'étaient rendus isolément à notre bord, où plusieurs d'entre eux avaient passé à la nage. Un homme d'une taille haute et élancée y vint de cette manière, et, après avoir secoué l'eau de son corps, il entra sans façon dans la chambre; mais M. Mitchill l'en fit sortir en lui disant que cette pièce était réservée pour les chefs. Il fit ensuite crier aux Indiens qu'il les engageait à retourner à leur camp, où il débarquerait. Un messager indien, sur la tête duquel on avait attaché le tabac qu'on lui avait donné, se jeta à la rivière pour aller porter cet avis aux siens. La manière dont ces gens nageaient était exactement semblable à celle des Brésiliens, c'est-à-dire qu'ils étendaient chaque bras en avant et en bas, et non

pas de côté comme les Européens. Ils montraient dans cet exercice beaucoup d'adresse et de rapidité.

Pendant que l'on saluait le camp par des coups de canon tirés par intervalles, et que les Indiens y répondaient avec leurs fusils, le keelboat, qui avait hissé son pavillon, jeta l'ancre sur la rive septentrionale, en face des tentes, mais sur le bord opposé; précaution fort nécessaire pour ne pas se trouver en contact immédiat avec toute la population indienne. Après qu'une quarantaine d'Indiens, rangés en bataille, eurent fait un feu de file, et que les canons eurent tiré encore une fois, M. Mitchill monta dans la chaloupe avec l'interprète Doucette, et traversa la rivière. Lui seul portait des pistolets; ceux qui l'accompagnaient étaient désarmés. Les Indiens formaient sur les hauteurs une longue masse brune, et plus bas, au bord même de l'eau, les chefs étaient assis en un petit groupe isolé. M. Mitchill les salua, s'assit à côté d'eux, et leur fit pendant quelque temps la conversation; puis il les invita à l'accompagner au bâtiment. Il nous amena ainsi huit de ces personnages distingués, qui prirent place dans la chambre pour y fumer leur pipe. C'étaient, pour la plupart, des hommes grands et forts, à physionomies expressives. Ils portaient les cheveux retombant sur leurs épaules, comme les Mandans et les Meunitarris, partagés en plusieurs tresses et teints avec de l'argile rouge; plusieurs avaient aussi par-derrière une colossale queue, entourée de bandelettes de fourrure. Leurs visages étaient peints en rouge avec du cinabre, et en partie aussi en bleu avec la terre des montagnes Rocheuses, dont se servent toutes les peuplades qui habitent leur voisinage, et que les Mandans et les Meunitarris se procurent, soit par échange, soit par force. On en voyait beaucoup qui portaient aux oreilles un grand anneau de fer ou de cuivre, ayant parfois quatre à cinq pouces de diamètre; d'autres avaient quatre ou même huit de ces anneaux, ou bien des morceaux de coquillages; d'autres encore avaient orné leurs cheveux de

rangs longs et étroits d'os, de coquilles ou de grains de verre, ainsi qu'on en voit aux portraits des Mandans et des Meunitarris. Leurs vêtements étaient simples; leurs souliers élégamment brodés; leurs pipes de la fabrique des Dacotas, et la bourse qui contenait leur tabac était, en général, d'un travail soigné, et faite de la peau d'un jeune bighorn. Parmi ces chefs, se trouvaient plusieurs hommes d'un caractère franc et ouvert; mais il y en avait aussi un fort méchant, Mexkemaouastan (le fer qui se remue) (voy. la vignette n° xx de l'*Atlas*): M. Mitchill s'était vu forcé l'année précédente de le renvoyer du fort Mackenzie pour sa mauvaise conduite. Nous étions alors complètement au pouvoir de ces gens, et nous avions tout à craindre de la vengeance de cet homme. Guidé sans doute par son intérêt, il se montra, à notre grand étonnement, fort amical, nous serra la main, et accepta, comme ses collègues, avec reconnaissance, les présents qui lui furent offerts. Il portait les cheveux rassemblés sur le devant de la tête en une forte touffe, et avait la physionomie flatteuse et fausse.

Pendant que nous nous entretenions avec ces chefs, nous vîmes une foule d'hommes et de femmes se jeter de toutes parts à la nage, ou bien se diriger vers nous dans leurs légers canots de peau de bison, et dans peu d'instants le bâtiment se trouva envahi et inondé d'Indiens. Des hommes d'une taille élevée couvraient le pont et pénétraient partout; nous en étions complétement accablés. Tous demandaient de l'eau-de-vie, de la poudre, des balles, apportant avec eux en échange tout ce qu'ils possédaient en peaux, en cuirs ou en viande fraîche ou desséchée. Nous remarquâmes de fort beaux hommes, sans autre vêtement que leur *breech cloth*, et fortement peints en rouge. Quelques-uns portaient, comme les Meunitarris, de grandes cicatrices sur le corps, surtout aux bras. C'était l'effet de blessures qu'ils s'étaient faites eux-mêmes par pénitence. D'autres manquaient des phalanges de quelques doigts, ou bien portaient les marques de

blessures graves. Un de ces derniers avait à la mâchoire inférieure une tumeur considérable, suite d'un coup de feu, dans laquelle il avait passé un fil de fer. Ils sortirent de l'eau tout frissonnants, car l'orage avait beaucoup rafraîchi le temps. Il y en eut qui arrivèrent au bâtiment à cheval, ou qui se tenaient à la crinière de leur bête, nageant jusqu'à bord. Les canots de cuir, chargés d'objets d'échange, tirés par un homme à la nage, et poussés par un autre, vinrent se placer à côté de notre keelboat, de sorte que nous nous vîmes bientôt si complétement cernés, que nous fûmes enfin obligés de prier les chefs de faire évacuer le bâtiment. Leurs discours eurent pour effet de faire sauter à l'eau la plus grande partie des jeunes gens, mais, à la vérité, seulement pour remonter à bord par un autre côté.

Notre situation n'était rien moins qu'agréable, car ces mêmes Indiens avaient, deux ans auparavant, complétement démoli un fort situé sur les frontières du Canada; un commis et dix-huit personnes y avaient été tués par eux, et ce n'était pas, à beaucoup près, les seuls blancs qu'ils eussent déjà mis à mort dans ces environs. Ils avaient eu aussi des dissensions avec Lewis et Clarke, et l'on ne mettait pas en eux grande confiance, bien que M. Mitchill déclarât qu'il avait toujours fait avec plaisir des affaires avec eux, et qu'il n'avait jamais eu de preuves de la perfidie dont on les accusait. Il nous aurait été impossible de leur échapper si leur intention avait été de nous traiter en ennemis; et combien ne devions-nous pas craindre que le moindre malentendu avec ces hommes grossiers n'amenât une rupture dans laquelle cinquante blancs n'auraient jamais pu se défendre contre huit à neuf cents Indiens? Nous les traitâmes donc avec confiance et prévenance, et tout se termina le mieux du monde. Un vent frais s'éleva, qui servit encore à nous délivrer de notre position équivoque. Doucette avait été envoyé à terre avec quelques marchandises, chargé de faire

des échanges avec les Indiens, afin de les satisfaire à quelques égards. Nous autres, qui étions restés à bord, nous voyions comme nos gens à terre étaient entourés par la grande masse des Indiens. Le bruyant trafic se prolongea pendant assez longtemps, quoique M. Mitchill eût donné, à plusieurs reprises, à la chaloupe l'ordre de revenir. Nous fûmes obligés d'attendre fort longtemps, et déjà nous commencions à éprouver quelque inquiétude pour la sûreté de nos hommes, quand nous vîmes enfin la chaloupe quitter le rivage remplie d'Indiens, sur quoi nous donnâmes immédiatement le signal du départ. Une cinquantaine de vigoureux Indiens se joignirent à nos haleurs, et nous avançâmes avec rapidité. Notre bâtiment était tellement rempli de monde, qu'il enfonçait presque à fleur d'eau. Ce fut dans cette singulière société que nous commençâmes à parcourir la partie la plus intéressante de tout le cours du Missouri, savoir, les Stone-Walls. Mais nous ne pouvions pas encore respirer assez en liberté pour apprécier comme elle le méritait l'originalité de la nature qui nous environnait; il fallait pour cela que nous fussions délivrés de nos importuns visiteurs. Plusieurs fois, on dit aux chefs que la chaloupe était prête à les conduire à terre: tous avaient d'ailleurs reçu des présents, mais dont ils n'étaient pas également satisfaits. Nous parvînmes pourtant à la fin à nous en débarrasser en deux fournées, après leur avoir fait entendre qu'ils n'avaient qu'à se rendre au fort Mackenzie, chez leurs alliés les Pieds-Noirs, où toutes les marchandises seraient déchargées, et où ils pourraient organiser un commerce d'échange en règle. Nous amarrâmes pour la nuit sur la rive droite, à l'entrée des Stone-Walls, et un grand nombre d'Indiens, surtout des femmes, dont on en trouva plusieurs cachées dans le bâtiment, allumèrent du feu à côté de nous. Nous découvrîmes que plusieurs objets avaient été perdus, et que nous avions donné beaucoup plus que nous n'avions reçu. Malgré cela,

nous fûmes contents d'en être réchappés à si bon marché. On établit pour la nuit une forte garde commandée par un officier.

Les Gros-Ventres des prairies sont originairement, à ce que l'on prétend, une branche des Arrapahos [1]; ils habitaient principalement dans les environs du Saskatchawan (Rivière aux Rapides), mais ils parcouraient toutes les prairies qui confinent au territoire des Pieds-Noirs et à celui des Arrapahos. Plusieurs voyageurs, et entre autres Alexandre Mackenzie, les appellent Big-bellied Indians ou Fall-Indians [2], parce qu'ils demeuraient près des chutes du Saskatchawan. Le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes est Ahni-Ninn, et les Pieds-Noirs les appellent Azena. Ils sont, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, bien bâtis, et diffèrent extérieurement fort peu des Piékanns et des autres Pieds-Noirs. Leur costume a été déjà en partie décrit; mais ils ont une manière toute particulière d'orner leurs grandes robes de bison: ce sont des lignes jaunes, parallèles, étroites, brodées en travers avec des piquants de porc-épic, et auxquelles ils attachent un grand nombre de petits morceaux de drap écarlate, rangés en lignes. Cette manière d'orner les robes existe aussi, dit-on, chez les Arrapahos. Leurs souliers sont, en général, de plusieurs couleurs, comme ceux des Pieds-Noirs; leurs tentes et leurs ustensiles de ménage sont aussi les mêmes. Je remarquai parmi eux beaucoup de massues faites du long bout d'un bois d'elk. Des poignards ayant la mâchoire et les dents d'un ours pour poignée ne sont pas rares chez ces Indiens. (Voyez la vignette n° 8.)

Autrefois, ces Indiens étaient très pauvres; ils avaient de mauvaises tentes, et n'étaient pas en état d'acheter des fu-

[1] Dans Dr *Morse's Report*, p. 253, la tribu des Arrapahos, ou, comme il les appelle, Arrapahays, est portée, d'après le capitaine Bell, à dix mille âmes; ce qui est exagéré.

[2] Voyez Alex. Mackenzie, *Voy. from Montreal through the Cont. of N. America*, p. lxx.

sils; mais, depuis quelque temps, ils ont amélioré leur position à cet égard. Ils quémandent volontiers, comme tous les Indiens, et volent aussi quelquefois, surtout les femmes et les enfants; mais, sous ce rapport, ce sont les Corbeaux qui emportent la palme sur toutes les autres tribus. Les Gros-Ventres des prairies ont été obligés en dernier lieu de faire de grands sacrifices pour payer la rançon d'une trentaine des leurs qui étaient tombés dans les mains des Corbeaux, leurs ennemis. Ils ont perdu tant de monde dans leurs combats avec ces derniers, qu'il n'y a plus chez eux de justes proportions entre les sexes. Des hommes bien instruits soutiennent qu'ils ne possèdent plus aujourd'hui qu'un peu plus de deux cents tentes, et ne peuvent armer que quatre à cinq cents guerriers; mais d'autres portent leur nombre bien plus haut. Alexandre Mackenzie, à l'époque de son voyage, évalue le nombre de leurs guerriers à six cents. Ils possèdent beaucoup de chiens, et ont déjà plus de chevaux qu'autrefois; les premiers leur servent d'aliments dans les moments de disette. Les femmes, mais surtout les jeunes filles, sont bien faites; elles nous furent proposées pour de l'eau-de-vie ou pour d'autres objets. Leurs coutumes s'accordent dans tous les points principaux avec celles des Pieds-Noirs, et ils enterrent leurs morts de la même manière. A la guerre, ils passent pour être braves et pour se bien battre. Leur langue est la plus difficile de toutes celles du Missouri et des montagnes Rocheuses. La compagnie des Pelleteries n'avait pas encore pu trouver d'interprète pour cette langue, quelque peine qu'elle se fût donnée pour cela. Les mots sont courts et souvent monosyllabiques; avec cela, leur prononciation est fort indistincte et difficile à imiter; elle a, dit-on, du rapport avec celle des Arrapahos, renfermant beaucoup de consonnes gutturales et nasales, et, dans des conversations prolongées, les étrangers distinguent avec peine les uns des autres ces sons qui forment une espèce d'aboiement. Quand on fait prononcer à ces Indiens des mots isolés, lentement et

distinctement, on parvient à mettre par écrit une partie de ces mots avec plus ou moins d'exactitude; mais dans un entretien, ils résonnent d'une façon fort bizarre. Dans beaucoup de mots, ils se servent de la langue, comme les Anglais. Dans l'Appendix de cet ouvrage, on trouvera quelques exemples de leurs termes. En attendant, la plupart des Gros-Ventres des prairies savent aussi la langue de leurs alliés les Pieds-Noirs, et c'est de celle-là que la compagnie des Pelleteries se sert dans les affaires qu'elle fait avec eux. Lewis et Clarke, ainsi que Brackenridge [1] et quelques autres, ont regardé les Fall-Indians comme une branche des Meunitarris, et cela, parce que ceux-ci sont aussi appelés Gros-Ventres par les Canadiens français; mais pour démontrer combien peu cette opinion est fondée, il suffit de comparer les langues des deux peuples; et l'on sait qu'autrefois les Français donnaient à toute petite bande ou même de famille indienne, un nom différent et souvent très mal appliqué. Le capitaine Franklin [2] indique le nom que les Fall-Indians portent dans la langue des Crihs, ainsi que ceux de plusieurs autres peuples des montagnes Rocheuses; mais je ne puis m'empêcher de douter de l'exactitude d'une partie du moins de ces noms, tel, par exemple, que celui des Pieds-Noirs, *Pegans*, qui ne doit pas être écrit ni prononcé de cette manière.

Les Indiens qui avaient passé la nuit près de notre bâtiment étaient repartis le 6 août, de très-grand matin, pour leur camp, dans l'espoir de pouvoir arriver en un jour au fort Mackenzie. La nuit, qui fut très-fraîche, s'était écoulée fort paisiblement, et nous eûmes toute raison d'être satisfaits de la conduite de cette nombreuse bande d'Indiens: car parmi les autres tribus, il y en a peu qui se fussent conduites, en de pareilles circonstances, avec autant de tranquillité et de modération. Du reste, cette conduite était incontestablement

[1] Voyez son Premier Voyage, p. 108 et 109.

[2] *Loc. cit.*, p. 79.

dans leur propre intérêt, car ils avaient joui jusqu'alors, parmi les blancs, d'une fort mauvaise réputation.

Au point du jour, le temps fut extraordinairement frais et désagréable : le thermomètre de Fahrenheit marquait à 7 ½ heures 58° (11° 5′ R.), et un vent fort nous permit de nous servir de nos voiles. La région dans laquelle nous entrions, et que l'on appelle les Stone-Walls, n'a pas sa pareille sur tout le cours du Missouri, et pendant toute la matinée nous ne pûmes pas quitter le pont un instant. Lewis et Clarke ont déjà décrit succinctement cette remarquable région [1], mais sans connaître le nom de Stone-Walls, qui lui a été donné plus tard. Pendant les douze à quinze milles qui forment son étendue, la vallée du Missouri est bordée de collines d'une hauteur médiocre, tantôt couvertes d'une végétation gris verdâtre, tantôt nues et d'une teinte gris brun, mais offrant partout la grande et vaste couche [2] de grès arénacé blanchâtre, à gros grain et friable. Dès que l'on a dépassé le Judith-River, ce grès blanc commence à se montrer par plaques, jusqu'à ce que l'on ait passé le Bighorn-River et que l'on soit entré dans la vallée plus étroite des Stone-Walls; alors la couche s'étend sans interruption au loin dans le pays, et est placée, tantôt vers le milieu de la hauteur des collines, tantôt à leur sommet. C'est la continuation de ce grès blanchâtre qui se présente sous des formes si singulières dans la Côte-Noire. Elle apparaît partout où manque le tapis de gazon, et alors on voit des bords ou des bandes horizontales ou perpendiculaires, et dont quelques-unes contiennent des cavernes. Mais où cette formation de grès se montre la plus frappante, c'est dans les endroits où elle compose les sommets des collines plus isolées et séparées par

[1] Voyage de Lewis et Clarke, t. I, p. 325.

[2] Des couches semblables de grès arénacé se voient en différentes parties de l'Amérique septentrionale, et entre autres près de la Platte; on en trouve même dans l'Amérique méridionale, et il paraît que Pœppig en a rencontré au Pérou. (Voyez son Voyage, t. II, p. 48.)

des vallées à pentes douces ou des ravins. Sommets après sommets se suivent en longues rangées sur les deux bords de la rivière, où ils présentent les formes les plus extraordinaires: on croit voir alternativement des colonnades, des piliers ronds et étroits, surmontés d'une grosse boule ou d'une table, de petites tours, des chaires, des orgues avec leurs tuyaux, des ruines, des forts, des châteaux, des églises avec deux flèches, etc., chaque sommet portant une figure de ce genre, tantôt plus grande, tantôt plus petite.

Vers neuf heures, la vallée commença à devenir particulièrement intéressante, et les figures bizarres furent de plus en plus fréquentes. A chaque moment, apparaissaient de nouveaux palais de fées, blancs, et qui semblaient construits par des génies; et un peintre qui en aurait eu le loisir, aurait pu remplir des volumes entiers avec les vues de ces singuliers paysages. Quelques-unes de ces figures, dessinées par M. Bodmer, peuvent servir de preuve de ce que je viens de dire. (Voyez pl. XXXIV, fig. 6, 7, 8, 9, et pl. XXXV, fig. 22, 29, 27, 23, 24.) En plusieurs endroits, l'argile formait aussi les sommets des collines. Alors le *Juniperus repens* y étalait ses touffes, et sur le bord de la rivière se montraient parfois de petites places étroites où croissaient l'*Artemisia* et l'épine à feuilles charnues (*Sarcobatus*, Nees). De longues étendues de ces couches de grès offraient absolument l'apparence d'une grande forteresse prise d'assaut; car, d'un côté, elles répandaient sur ces rochers une certaine régularité, pendant qu'en même temps l'œuvre de la destruction y était partout visible. En plusieurs endroits où les sommets de grès représentaient distinctement un ancien château féodal, on voyait des couches étroites et perpendiculaires offrir toute l'apparence de murailles régulièrement construites. Ces murailles se composent d'un roc noir brunâtre, dans la masse duquel sont incrustés de gros cristaux vert olive [1]. Elles des-

[1] La riche collection de toutes les roches de cette remarquable vallée de grès

cendent en droite ligne du haut des montagnes jusqu'à leur pied, et paraissent former, par conséquent, l'enceinte extérieure et le dernier rempart de défense de l'ancien château. (Voyez pl. xxxiv, fig. 4, et pl. xxxv, fig. 11.) Leur masse est assez régulièrement partagée à la surface, par des fentes ou des déchirures, en figures cubiques; ce qui rend l'illusion plus complète encore, en représentant un travail de maçonnerie. La largeur de ces couches perpendiculaires est rarement de plus d'un ou deux pieds. Une de ces murailles ou séparations était surtout remarquable; elle s'étendait sans interruption sur trois sommets et par les vallées intermédiaires, réunissant les ruines apparentes que formait le grès blanc, d'une manière si régulière, qu'il était impossible de se persuader qu'elles fussent naturelles et non pas l'ouvrage des hommes. Toutes ces hauteurs sont habitées par de nombreux troupeaux de bighorns, et nous en vîmes souvent de trente à cinquante gravir ces singulières collines et sauter de l'une à l'autre. Souvent aussi, ces innocents animaux se dessinaient nettement sur l'azur du ciel; mais leur position élevée les rendait inaccessibles à nos balles. Dans une vallée latérale, ressemblant à une caverne, on nous montra la place où, l'année précédente, les chasseurs du keelboat serrèrent de si près un troupeau tout entier de ces animaux, qu'il ne leur en échappa pas un seul. Ce jour-là, tous nos chasseurs furent malheureux, quoiqu'ils tirassent plus d'un coup de fusil. Dreidoppel ne rapporta rien qu'un écureuil de terre rayé et quelques oiseaux de la famille des *Icterus* ou *Psarocolius*. La *Fringilla grammaca* et l'*amoena*, Say, animaient les prairies et leurs bosquets, ainsi que le *Quiscalus versicolor*. Entre les blocs de rochers, on remarquait un petit

arénacé a malheureusement été perdue, en 1834, par l'incendie du bateau à vapeur de la Compagnie, sur le Missouri, et je ne suis par conséquent pas en état de désigner avec plus de précision la composition géologique de ces petites murailles perpendiculaires. Lewis et Clarke disent que c'est un conglomérat; mais cette dénomination me paraît inexacte.

oiseau, ressemblant à la *Sylvia tythis*, gris cendré, avec une queue plus foncée et les ailes brunes; nous ne pûmes en attraper.

Un peu après midi, nous atteignîmes une place remarquable où le Missouri paraît sortir d'une porte étroite, car il fait un coude autour d'un rocher conique, brun foncé, anguleux, se terminant en une pointe étroite, et ressemblant à une tour. Il est situé sur la rive méridionale et présente un aspect intéressant; les marchands lui ont donné le nom de la Citadelle. (Voy. la vignette n° XVIII de l'*Atlas*). Ce rocher singulier et isolé paraît être composé de schiste, de grauwacke et d'un conglomérat de débris de pierres dans de l'argile jaunâtre; il se rattache par derrière avec la rive méridionale. Sur la rive opposée, la couche de grès blanc continue le long des collines, de la manière que M. Bodmer a fort exactement rendue dans la planche XLI. Après que nous eûmes doublé la Citadelle, nous abordâmes à la rive méridionale, et notre équipage dîna. Notre séjour ne fut pas long, et il nous fallut ensuite lutter contre un vent très-fort et très-aigre, tandis que la campagne autour de nous devenait plus ouverte et plus unie, n'offrant plus que çà et là quelques formes singulières de montagnes. Immédiatement au-dessus de la Citadelle, on trouve encore un rocher conique du même genre, brun foncé, mais beaucoup plus petit, et, bientôt après, se présente sur la rive septentrionale une pointe dentelée, placée tout à fait isolément sur des collines nues, couvertes d'une herbe courte. Puis viennent deux sommets moins remarquables, dont celui qui est situé plus bas, selon le cours de la rivière, ressemble à un petit château féodal, tandis que les autres collines de cette région ont repris leur forme plate et arrondie. Un troupeau de grosses-cornes nous contempla du haut de ces collines. Nous n'avions pourtant pas encore tout à fait quitté la remarquable vallée de grès; on se retrouve au contraire bientôt de nouveau dans un endroit fort singulier. Sur les deux rives de la rivière, assez étroite

dans cette partie de son cours, la couche de grès, régulièrement posée sur des collines basses, court comme un mur élevé, uni et blanc; elle est coupée horizontalement par le haut, mais garnie d'espèces de créneaux. Il nous semblait voir à quelque distance de nous une étroite porte, les murs blancs des deux rives se rapprochant tellement, que la rivière paraissait avoir de la peine à s'y frayer une route (Voyez pl. XLI); et l'illusion est encore augmentée par le détour que le Missouri fait en cet endroit vers le sud-ouest. Si nous jetions les regards en arrière, le grand rocher conique noir dominait toujours la campagne, et sur la rive, à notre droite, se montraient les monts perpendiculaires et divisés, en apparence, en cubes et en roches, qui présentaient la forme d'une ancienne chapelle gothique avec une cheminée. Quelques pins croissaient autour de ces murs, où l'on croyait voir des portes régulièrement construites par l'homme. Un peu plus loin, sur la rive septentrionale, il y avait un rocher qui offrait la figure d'une longue caserne ou d'un vaste édifice (V. pl. XXXV, f. 10), avec des pans coupés nets comme s'ils avaient été taillés ou élevés par l'art. Au-dessus de la porte de rochers, et dans une petite vallée latérale, paissait, dans une prairie en pente douce, un nombreux troupeau de bisons, dont nos chasseurs tuèrent quatre bêtes. Le jour étant à sa fin, on amarra à la rive septentrionale, car il fallait dépecer le gibier. Je profitai de l'occasion pour monter sur ces hauteurs extraordinaires. J'en trouvai le grès si friable, qu'il se réduisait en poussière sous les doigts; mais les couches de grès jaune rougeâtre, qui formaient les têtes ou les toits de ces singulières figures, étaient d'une contexture un peu plus solide. Des cèdres (*Juniperus*) très-rabougris et souvent contournés de la manière la plus étrange croissent entre ces roches; les épinettes, au contraire (*Pinus flexilis*), s'élevaient très-droits, quoique leur hauteur ne dépassât pas quarante pieds. Quand on se plaçait entre les singulières formes de grès, on pouvait se croire dans un vieux jardin

français : des vases, des obélisques, des statues, entremêlés de haies et d'arbres taillés avec art et souvent avec la plus grande régularité, y entouraient l'observateur étonné. Les boules ou plateaux énormes qui reposaient sur ces piliers étaient aussi en partie fragiles et friables, moins cependant que le grès blanc, et l'on y trouvait des trous ronds et des enfoncements en forme de cuves. A toutes ces pierres on reconnaissait des couches; car les boules rondes se laissaient facilement partager en tranches de l'épaisseur d'un pouce. De tous côtés on voyait les traces des grosses-cornes, et sur les pentes vertes les plus basses, celles aussi des bisons. Dans les bosquets de cèdres, on entendit le soir le coassement d'une petite grenouille verte (rainette), mais que je ne pus me procurer [1]. Dans la prairie, par-delà les murailles de pierre, croissait le *Cactus ferox*, et à leur pied, la belle *Bartonia ornata*, avec ses grandes fleurs blanches comme la neige.

Nous attendions avec impatience le jour du lendemain 7 août, afin d'atteindre ce que l'on appelle la porte des murailles de pierre. La matinée se présenta fraîche et venteuse. Nous atteignîmes bientôt, sur la rive méridionale, un rocher brun, en forme de tour, qui s'élève au milieu de la muraille blanche, et dont la façade est en partie écroulée. De cette tour, on a encore environ six à huit cents pas à faire pour arriver à l'endroit qui la veille présentait l'apparence d'une étroite porte. Avant de l'atteindre, une rivière débouche sur la rive septentrionale; c'est le Stonewall-Creek de Lewis et Clarke. Son lit a une soixantaine de pas de large à l'embouchure, et ses bords sont garnis de grands peupliers.

[1] Cette espèce est la première rainette que j'aie rencontrée dans des arbres à feuilles aciculaires; elle appartient peut-être à l'espèce de l'*Hyla squirella*. M. Mitchill prit un jour dans ces environs un lézard qui ne pouvait être que le *Hartaus Agama cornuta*, et dont il y a probablement plusieurs autres espèces dans cette région. Cet individu était d'un beau vert avec des taches brunes, et le corps était garni de petites écailles piquantes. Des animaux semblables de la famille des *Phrynosoma* ont été trouvés au Fort-Union, et près du Yellow-Stone; ils étaient gris ou verts.

Nous y vîmes un aigle et plusieurs gros gobe-mouches. Ces derniers trouvent dans les trous du grès et dans les fentes des collines d'excellentes places pour construire leurs nids. Un vent froid nous accueillit à l'entrée de la porte, au delà de laquelle nous vîmes de nouveau un rocher brun en forme de tour, mais plus petit; là, les murailles de grès blanc diminuent et perdent leur régularité. Les bighorns se montraient en grand nombre: nous en comptâmes jusqu'à cinquante dans un seul troupeau.

Un peu après huit heures, le temps s'étant réchauffé, nous entreprîmes une excursion de chasse. Nous gravîmes les collines élevées, et nous nous trouvâmes au milieu de champignons de grès, qui nous offrirent les formes les plus variées et les plus bizarres. Quand on jetait les yeux au-dessous de soi dans les vallées, tout paraissait tacheté de blanc et de gris noirâtre; le sol des collines se montrait durci et gris blanc, et ne portait que quelques plantes fanées déjà chargées de graines. Sur la plus haute de ces collines on jouissait d'un point de vue magnifique. Nous étions placés sur une vaste plaine dont la végétation était jaune et desséchée, comme l'est en Europe un champ couvert de chaume dans l'automne. Nous apercevions quelques vieux bisons mâles épars sur la prairie, comme des points noirs. Dans l'éloignement, vers le Nord-Est, s'élevait la montagne isolée dite la Main d'Ours [1]; et non loin d'elle, dans la direction du Nord-Ouest, on nous indiqua la position du fort Mackenzie. Sur la prairie, les sauterelles étaient si innombrables que toute la terre en était couverte. Nous reconnûmes distinctement quatre espèces de sauterelles volantes (*Gryllus stridulus*, Linn.): l'une avec des ailes noires à extrémités blanches; la seconde avec des ailes blanches tachetées de noir aux extrémités; la troisième avec des ailes rouges; celles

[1] Ce nom est tiré de la langue des Pieds-Noirs, qui appellent cette montagne Kiaïou-Tiss (de *Kiaïou*, ours, et *Tiss*, main).

de la quatrième espèce étaient jaune clair. Ces insectes faisaient plus ou moins de bruit en volant; l'espèce qui a des ailes rouges se tenait de préférence dans les petits enfoncements et les gorges, où il y avait un peu plus d'humidité et de plantes. Le *Lanius excubitoroïdes*, Rich., le corbeau, la stournelle à poitrine jaune et le *Falco Sparverius*, n'étaient pas rares. Nous vîmes souvent des bisons et des grosses-cornes. Un des premiers qui, en descendant d'une colline, arrivait précisément dans notre direction, et que nous espérions d'après cela pouvoir tuer, fut effarouché par d'autres chasseurs, en sorte qu'il remonta la hauteur au galop. Nous regagnâmes le keelboat en suivant la vallée d'un ruisseau presque entièrement desséché et qui nous ramena au Missouri.

La hauteur des collines diminua après cela; le grès disparut en partie, ne se montrant plus que de distance en distance. Vers onze heures nous vîmes deux Indiens, un homme et une femme, que nous reconnûmes, quand ils furent plus près de nous, pour des Indiens du Sang. Ils revenaient de chez les Meunitarris, où nous nous rappelâmes de les avoir vus. L'homme était bien fait, et tous deux étaient fort proprement vêtus. Nous les prîmes à bord. Nous passâmes devant plusieurs îles, et nous eûmes un bel aspect de la montagne de la Main-d'Ours, qui, avec plusieurs hautes cimes et sommets coniques, se trouvait alors au Nord-Est, presque derrière nous. Les collines vert grisâtre de la rive n'avaient, en général, plus rien de remarquable; mais quelques formes singulières se montraient encore çà et là. Les couches de grès ne posaient souvent sur rien, parce que le sable qui en formait la base était tombé ou avait été enlevé par les eaux, ce qui donnait lieu à de singulières excavations et à des arcs-boutants pyramidaux. Du reste, cette couche continuait toujours dans les collines, où elle était surmontée d'une autre de la même épaisseur, recouverte de gazon; mais ce que l'on pouvait nommer ici du grès n'était déjà plus du

grès pur, mais de l'argile et du sable à moitié durcis et entremêlés de grands blocs de grès arénacé. Une demi-heure après, nous eûmes au sud, et précisément dans la direction de la rivière, la première vue de la chaîne avancée des Montagnes Rocheuses. Elle se présenta comme une cime bleue éloignée, et ne tarda pas à disparaître de nouveau derrière les bords de la rivière, nus, morts et stériles, et animés seulement par quelques vieux arbres. Nous avions compté ce jour-là au moins deux cents grosses-cornes, mais nous n'avions pas pu en tuer une seule. Le grand héron (*Ardea herodias*) prit la volée en nous apercevant et s'éloigna lourdement. Les cimes des grands peupliers d'environ soixante pieds de haut qui bordaient la rive, étaient presque tous morts; parmi leurs troncs, il y avait beaucoup de bois sec, et nous y remarquâmes les cabanes de chasse en pain de sucre des Piékanns errants dans le voisinage. Vers le soir, nous abordâmes près de la prairie de la rive méridionale, où nous vîmes de loin, à l'aide de la lunette d'approche, un nombreux troupeau de cabris; mais nous les poursuivîmes en vain. Le long de la rive, s'étendait un bois de negundos de trente pieds de haut, dans lequel nous trouvâmes des troupiales jaunes par centaines, ainsi que des pies-grièches bleu cendré, et de petits *éperviers* (*Falco Sparverius*). L'engoulevent planait dans l'air; l'oie sauvage criait sur la rivière; la rainette coassait dans les bois; les moustiques voltigeaient, mais en assez petit nombre. Entre les buissons d'*Artemisia* de la prairie, croissait abondamment l'épinette de prairie gluante et à fleurs jaunes (*Grindelia*), dont je parlerai plus bas en détail.

Le lendemain matin, 8 août, nous revîmes de nouveau les sommets des montagnes Rocheuses, et nous atteignîmes Spaniard-Island, île couverte d'arbres d'une hauteur modérée, et qui est suivie d'une autre île plus petite. Nos chasseurs revinrent avec des oies sauvages et un grand serpent à sonnettes. Ils avaient aperçu des hauteurs les neiges perpétuelles de l'Orégon, et avaient observé six Indiens à cheval, qui

suivaient la direction du fort Mackenzie. Ils avaient rencontré un troupeau de seize elks, mais qui avaient pris la fuite avant qu'ils pussent les atteindre. Ils apportaient avec eux une grande quantité de *Choke-cherries*, nom que l'on donne au fruit du *Prunus padus virginiana*, qui passe pour être de difficile digestion. Ces fruits, au dire du capitaine Lewis, l'ont guéri, pendant son voyage, d'une grave dyssenterie, accompagnée de fièvre [1]. Pendant le reste de notre voyage, nous suivîmes la rive droite, où s'élevaient des rochers escarpés, de couleur jaune rouge, et dont la base consistait en une argile bleu cendré. Nous nous rejouissions à la vue de la belle couleur verte des eaux limpides du Missouri, ce qui prouvait la fausseté de l'assertion que le Maria-River communique au premier sa couleur trouble. Nous n'étions plus très-loin de l'embouchure de ce Maria-River, que nos chasseurs avaient déjà vue, et nous remarquâmes, dans le voisinage de quelques îles remplies de saules et de peupliers, plusieurs oiseaux qui parcouraient la grève avec leurs petits, tels que le troupiale et le *Blackbird*, et quelques autres déjà souvent nommés. Vers quatre heures de l'après-midi, par une forte chaleur, nous vîmes des engoulevents poursuivre des nuées de moustiques, qui, pour la première fois depuis longtemps, furent ce jour-là de nouveau très-incommodes. En doublant une pointe de terre, nous eûmes devant nous une longue chaîne de collines aplaties, derrière lesquelles est situé le fort Mackenzie, que nous aurions pu atteindre par terre en une demi-heure. Devant ces collines, débouche, sur la rive septentrionale, le Maria-River ou Marayon des Canadiens, dont les rives sont garnies de bois et de grands peupliers [2]. Quand nous eûmes passé l'embou-

[1] Voyez Lewis et Clarke, *loc. cit.*, t. I, p. 352.

[2] Le cours du Marayon s'étend, dit-on, à environ dix journées, dont sept à huit en droite ligne. Il prend sa source dans les montagnes Rocheuses et sur le territoire des Indiens Pieds-Noirs. Il se forme de la réunion des cinq petites rivières suivantes, savoir : 1° la rivière des Écores, 2° la rivière des deux Loges de Méde-

chure du Maria, nous remarquâmes, vers six heures du soir, sur la même rive, les ruines du premier fort ou poste de commerce, que M. Kipp, en qualité de commis de la Compagnie américaine des Pelleteries, construisit en 1831, sur le territoire des Piékanns ou Pieds-Noirs. Dès l'an 1832, on avait abandonné ce poste, pour construire plus haut le second fort Piékann, qui existe maintenant sous le nom de fort Mackenzie, mais que l'on assure devoir être aussi bientôt abandonné. C'est ainsi que la Compagnie des Pelleteries marche toujours en avant, et prend pied parmi des nations encore peu connues, où le commerce des fourrures est encore lucratif. Les ruines délaissées du premier fort Piékann furent, après le départ des blancs, complétement démolies et en partie brûlées par les Indiens: on ne voyait plus alors qu'une portion des palissades, à sept cents pas environ au-dessus de l'embouchure du Maria. Sur les hauteurs de cette campagne, nous aperçûmes deux Indiens à cheval, qui partirent au grand galop dès qu'ils nous eurent vus, sans doute pour aller porter au fort la nouvelle de notre arrivée. Plusieurs îles boisées qui étaient situées en face des ruines nous forcèrent à passer par un canal, sur la rive méridio-

cine, 3° la rivière au Blaireau, 4° la rivière aux Bouleaux, 5° la rivière aux Feuilles. Les rivières au Blaireau et aux Bouleaux se réunissent avant d'entrer dans le principal canal du Marayon. Le nommé Bird, qui a souvent parcouru ces régions, m'a donné à ce sujet les renseignements suivants. Les montagnes où le Marayon prend sa source sont très-élevées; la neige et la gelée s'y montrent dès le mois d'août. Cette source est à cent cinquante milles au moins de l'embouchure. De l'endroit où nous étions, on y arrive à cheval en dix ou douze journées; et elle fait partie de la grande séparation des eaux de l'Amérique septentrionale. Dans les vallées boisées de ces montagnes, où croissent des arbres aciculaires et des peupliers, habite le *Moose-Deer* ou Orignal, et le *Grey-Deer* des Anglais, espèce de cerf de la taille du *Cervus macrotis*, Say, qui se distingue, dit-on, par la grandeur et la grosseur de ses sabots, qui ressemblent à ceux du bison. Il paraît donc qu'il existe réellement dans ces contrées une espèce de cerf encore inconnue, que, d'après ses caractères distinctifs, on pourrait appeler *Cervus macropus*. Dans quelques récits de voyages, on a inutilement augmenté le nombre des cerfs de l'Amérique; ainsi, par exemple, le capitaine Back (p. 482) compte le cabri ou antilope au nombre des cerfs, et lui donne le nom de *Jumping-Deer*.

nale, qui n'avait pas plus de quarante pas de large, et dont le courant était extrêmement fort. Nous l'avions auparavant fait sonder par Latresse, un de nos plus adroits nageurs. Sur le banc de sable voisin, se tenait une espèce de *Charadrius* ou de *Tringa*, auquel nous tirâmes en vain quelques coups de fusil.

A la chute du jour, nous amarrâmes près des grands rochers d'argile de la rive méridionale. Il paraissait fort étrange que les habitants du fort ne fissent encore aucune attention à nous. Les deux années précédentes, on avait été salué bien plus tôt par les Indiens Pieds-Noirs; et à l'endroit où nous étions, nous aurions pu nous attendre à voir même quelques-uns des blancs du fort. Ce qui augmentait notre étonnement, c'était que les Meunitarris nous avaient dit que la garnison du fort Mackenzie avait eu des discussions avec les Indiens, et Dechamp prétendit même avoir entendu dans la journée des coups de canon. Ces diverses considérations réunies inspirèrent à M. Mitchill, qui savait parfaitement combien peu il faut se fier au caractère indien, des inquiétudes sur la sûreté du fort et de notre expédition. Les blancs, quand ils s'éloignent du Missouri, par petites troupes, sont ordinairement tués ou du moins dépouillés par les Pieds-Noirs, dès que ceux-ci croient voir en eux des traqueurs de castors ou d'autres bêtes à fourrures. Il était donc naturel d'user d'une grande prudence. D'après ces considérations, M. Mitchill résolut d'aller lui-même reconnaître le fort; et pendant son absence, on disposa une garde nombreuse pour la nuit, et les officiers, ainsi que l'équipage, se partagèrent le service par quarts. M. Mitchill choisit pour l'accompagner les adroits chasseurs Dechamp, Doucette, Papin et Benoît, qui connaissaient le pays et qui furent tous bien armés. La chaloupe les descendit à terre sur la rive septentrionale, et y demeura sous bonne garde. L'expédition nous quitta dès que la lune fut levée. Il avait été convenu que si M. Mitchill n'était pas de retour à minuit, nous nous mettrions immédia-

tement en route pour redescendre la rivière, parce que ce serait une preuve que les relations avec les Indiens n'étaient pas dans une situation favorable. L'équipage du bâtiment se tint sur l'alerte dans l'attente de ce qui arriverait. La nuit fut particulièrement agréable, sereine, calme et chaude; mais le clair de lune ne fut pas de longue durée, et après cela l'obscurité devint grande. Nous entendions distinctement le tambour des Indiens; dans la direction et sur la rive opposée, les loups faisaient un triste concert de hurlements. A dix heures et demie, M. Mitchill revint avec deux de ses hommes. Il avait gravi les collines; mais, parvenu au sommet, il s'était égaré et était arrivé à l'embouchure du Marayon, d'où il s'était décidé à revenir au bâtiment. Doucette et Benoît avaient repris, au contraire, la route du fort. Les pieds de nos promeneurs nocturnes avaient été fort maltraités par les cactus. Ne recevant aucune nouvelle de la situation du fort, il ne nous resta qu'à attendre tranquillement le jour.

Le 9 août, avant le lever du soleil, il tomba une pluie très-abondante qui dura, avec quelques intervalles, pendant la journée suivante, durant laquelle les moustiques nous incommodèrent beaucoup. Nous nous mîmes en route le long des rochers escarpés d'argile de la rive méridionale; ces rochers étaient jaune brun par le haut et gris noirâtre par le bas. Sur notre droite, nous avions des collines à pente douce. Nous étions au moment de doubler une pointe de terre, quand nous vîmes arriver vers nous cinq cavaliers blancs. C'étaient M. Patton, commis de la Compagnie et directeur du fort Mackenzie, avec quelques-uns de ses hommes. Ils étaient montés sur de bons chevaux, dont les brides et les selles étaient ornées de drap de diverses couleurs, à la manière des Espagnols et des Indiens. Leur costume était tel qu'il convenait à ce désert éloigné de la société des hommes : il se composait de couvertures de laine rouge, blanche, ou rayée de rouge, de bleu et de noir; ils avaient des leggings et des mocassins comme les Indiens; leurs gibecières étaient en drap de diverses cou-

leurs, avec des ornements rouges et bleus, et sur l'épaule ils portaient une carabine. Ils s'avancèrent sur le bord de la rivière, déchargèrent leurs armes de la main droite, et furent ensuite invités à se rendre à bord. Leurs récits mirent bientôt fin à notre inquiétude. La joie fut générale de notre heureuse arrivée; et, après qu'ils eurent déjeûné avec nous, ils retournèrent au fort, dont nous étions encore à treize milles par eau. Nous ne tardâmes pas à voir les cavaliers franchir les hauteurs remarquables de la rive, au sommet desquelles nous apercevions déjà de toutes parts des groupes d'Indiens. Une foule d'enfants basanés se montraient sur la grève et suivaient le bâtiment en poussant des cris de joie; et souvent deux Indiens paraissaient montés sur le même cheval, tandis qu'un grand nombre de ces animaux de toutes couleurs paissaient dans la prairie. Notre arrivée donnait une vie nouvelle au paysage. Sur ces entrefaites, nos canons commencèrent à saluer le fort; mais la pluie, qui tombait avec force, gênait nos artilleurs.

Nous franchîmes le dernier coude que faisait la rivière, et une scène d'un intérêt impossible à décrire se présenta à nos regards. Sur la rive septentrionale, s'étend une prairie qui s'avance en pointe dans la rivière, et sur cette pointe, au-dessus d'un rang de vieux arbres, on aperçoit le fort Mackenzie, avec le drapeau américain flottant au vent. Un grand nombre de tentes indiennes étaient dressées dans la plaine, et toute la campagne était couverte de la population cuivrée, dispersée par groupes, et se livrant à diverses occupations; mais, en nous voyant, tous accoururent sur la grève. Non loin du fort, on voyait environ huit cents guerriers piékanns, rangés en bataille et dans un ordre parfait; ils formaient une longue ligne d'un brun foncé, surmontée d'une raie noire, effet des têtes chevelues de ces hommes. Les palissades et les toits du fort, ainsi que les arbres qui l'environnaient, étaient chargés de femmes indiennes avec leurs enfants, seuls ou par groupes, et toute la prairie en était

couverte. Du fort même, s'élevait la fumée de la poudre; et le bruit du canon retentissait majestueusement, renvoyé par les grands rochers de la rive. Pendant que le bâtiment s'approchait lentement de cette scène intéressante, la chaloupe nous amena un Indien, dit le Bison-blanc, soldat du fort [1], connu pour un homme d'un bon caractère et assez digne de confiance. Il était d'une assez haute stature; ses traits étaient grossiers et osseux; il avait le nez aquilin, et son costume tenait le milieu entre celui des blancs et celui des Indiens. Il portait en sautoir, par-dessus l'épaule, une écharpe rouge à laquelle étaient suspendues des clochettes. Déjà le feu de mousqueterie retentissait sans intervalle dans la masse des guerriers indiens, et leur cri de guerre arrivait jusqu'à nous. Sur le bâtiment aussi, le feu devenait vif, nonobstant la pluie. Devant la ligne indienne, il y avait trois ou quatre chefs caracolant en uniformes rouges et bleus, garnis de galons, et en chapeaux ronds à plumets. Dans le nombre, se distinguait Mexkehme-Soukahs (la Chemise-de-Fer); son uniforme était écarlate à parements bleus et galons blancs, et il tenait son sabre nu à la main. Il maniait adroitement son léger cheval, qu'il montait sans étriers, et qui se montrait assez inquiet au bruit des armes à feu. Le chef le plus considéré aujourd'hui chez les Piékanns est Ketsepenn-Nouka (l'Elk tacheté ou la Biche caïe des Canadiens); mais depuis une victoire qu'il a remportée sur les Têtes-Plates, il a jugé convenable de changer de nom, et il s'appelle aujourd'hui Ninock-Kiaïou (le *cheffre* des Ours). Les autres chefs présents, indépendamment des deux que nous venons de nommer, étaient Otokouan-Nepo (la Vieille-Tête), que l'on appelle à présent Haiesikate (la Jambe-Roide), puis Aschaste (le Harangueur ou le Gros-Soldat), et enfin, Micoutseh-Stomick (le Bœuf-Rouge).

[1] Dans les postes de commerce, on donne le nom de soldats aux Indiens que l'on a organisés en une espèce de garde de police pour maintenir l'ordre, surtout contre leurs propres compatriotes.

Nous nous approchâmes du débarcadère, et nous mîmes à la fin pied à terre, au milieu d'un nuage de fumée, causé par les décharges d'un côté des Indiens, et de l'autre, des engagés du fort, rangés en ligne sur la grève. Là, nous fûmes reçus par la population tout entière, ayant à sa tête les chefs indiens, à qui nous serrâmes la main. Le chef des Ours présentait une figure très-originale; sa physionomie, qui n'était pas belle, et son nez aquilin, étaient voilés par ses cheveux qui retombaient sur son visage, un long surtout de laine verte couvrait sa haute taille, et sur la tête il portait un chapeau rond de feutre, bordé de cuivre; sa poitrine était ornée de la médaille d'argent. On nous conduisit à travers une double haie de figures cuivrées, dont l'expression et les costumes variés nous divertirent beaucoup. Arrivés dans le fort, les serrements de mains ne finirent pas; après quoi, comme nous avions besoin de repos, nous fîmes porter nos effets dans les chambres qui nous avaient été destinées. Nous avions mis trente-quatre jours à venir du Fort-Union. Notre voyage avait été heureux; nous n'avions perdu personne de l'équipage [1], et nous avions vécu exclusivement du produit de notre chasse [2].

[1] Les personnes qui faisaient partie de notre expédition devant bientôt se disperser, je vais en donner ici la liste, d'où l'on verra que les Canadiens sont presque tous d'extraction française : 1° le major Mitchill, commandant de l'expédition; 2° M. Culbertson, commis; 3° Dechamp, demi-sang, chasseur; 4° L. Papin, chasseur; 5° Dechamp, frère du chasseur; 6° Gabr. Benoît; 7° David Beauchamp; 8° Aug. Bourbonnais; 9° Pierre Groteau, 10° Ant. Dauphin; 11° Cypr. Desnoyers; 12° Jules Duchouquette; 13° Guill Dapron; 14° Urb. Bolduc; 15° Pierre Carpentier; 16° Bapt. Desjardins; 17° L. Desnoyers; 18° Jos. Deroy; 19° L. Dapron; 20° D. Garnier; 21° Ant. Guyon; 22° Hamelle; 23° B. Jaquemont; 24° L. Lucomte; 25° Carifelle; 26° L. Laramie; 27° Jean Latresse; 28° Léandre Maréchal; 29° Jules Maréchal; 30° F. Maxant, stewart ou préposé au service de la chambre; 31° Henri Morrin, pilote; 32° Laracutte Martin; 33° L. Vincenneau; 34° L. Ladéroute; 35° L. Palmier; 36° Pierre Beauchamp; 37° V. Surprenant; 38° L. Saucier, menusier; 39° Alex. Thiébaut; 40° Fr. Souchette; 41° Jos. Souchette; 42° Pasc. Torique; 43° L. Torique; 44° Ch. Trudelle; 45° Jos. Potdevin, cuisinier, tous engagés et Canadiens; plus, deux Américains, savoir : 46° William Smith; 47° Shouts; 48° la

femme indienne de M. Mitchill, fille du chasseur Dechamp; 49° une femme pied-noire, et une autre étrangère; faisant en tout 50 personnes.

[2] La liste suivante du gibier tué pendant le voyage ne sera pas sans intérêt pour les amateurs de la chasse : 54 bisons, 4 elks mâles, 13 femelles, 1 jeune, 8 cerfs à queue noire, 4 biches, 1 faon, 8 cerfs ordinaires, 15 biches, 3 faons, 2 cabris, 2 grosses-cornes, 9 ours, 1 loup, 1 putois, 1 porc-épic, 2 lièvres, 6 aigles, 5 hiboux, 3 poules des prairies, 10 oies sauvages, 10 chiens des prairies, 1 lapereau.

CHAPITRE XIX.

DESCRIPTION DU FORT MACKENZIE ET DE SES ENVIRONS, AINSI QUE DE LA POPULATION INDIENNE ABORIGÈNE.

Description du Fort et de ses environs. — Les Indiens Pieds-Noirs.

Le fort Mackenzie, auquel M. Mitchill, en le fondant en 1832, avait donné le nom de fort Piékann, est destiné à servir d'entrepôt au commerce des pelleteries avec les trois tribus d'Indiens Pieds-Noirs, et avec plusieurs autres nations voisines, telles que les Gros-Ventres des prairies, les Sassis [1] et les Koutanés ou Koutnéhés [2]. Ainsi que je l'ai déjà remarqué,

[1] Les Sassis ou Sarcis sont une branche de Chipewyans qui demeurent plus au nord, et qu'il ne faut pas confondre avec les Ojibouais (Chipewais). (Voy. Alex. Mackenzie, p. LXXI et CXVI.) Tanner (*loc. cit.*, p. 390) parle de leur langue, et le capitaine Franklin, dans son Premier Voyage (p. 109), dit que cette tribu compte cent cinquante tentes. Le docteur Morse, dans son Rapport (p. 34), appelle ces Indiens *Sursees*. D'après le capitaine Bonneville, on les comprend ordinairement sous le nom de Pieds-Noirs; mais quant à la partie du pays que j'ai parcourue, cela n'est pas exact.

[2] Les Koutanés ou Koutnéhés habitent par-delà les sources du Maria-River, sur l'autre versant des montagnes Rocheuses, et forment une tribu peu nombreuse dont j'aurai encore occasion de parler plus bas. Le docteur Morse (*loc. cit.*, p. 34) les appelle Coutouns. Plusieurs autres tribus ou nations indiennes, qui sont citées dans cet ouvrage, comme entre autres les *Ripids* (Ibid., p. 34), n'ont jamais été nommées en ma présence.

la Compagnie américaine des Pelleteries avait conclu en 1821 une convention avec ces tribus, et, à cet effet, elle leur avait expédié l'interprète Berger, Canadien assez versé dans la langue des Pieds-Noirs, qui amena environ soixante-dix Indiens de cette nation pour tenir un conseil au Fort-Union.

A sa première rencontre avec ces hommes dangereux, ils voulurent le tuer; ce ne fut qu'après de longues discussions qu'un certain chef parvint à lui sauver la vie. Le traité que M. Mackenzie, à la suite de ces négociations, conclut avec les Indiens, se trouvera dans l'Appendix [1]. Dès qu'il fut accepté par les deux parties, on expédia un keelboat chargé de marchandises au Maria-River, sous la direction de M. Kipp. Le premier fort Piékann, qui est maintenant en ruines, fut construit. L'aspect de la nombreuse réunion de diverses nations indiennes, qui eut lieu à cette époque, fut, dit-on, très-intéressant. Plus tard, ayant reconnu que le site du nouveau fort n'était pas avantageux, le major Mitchill, qui, dans l'intervalle, avait remplacé M. Kipp, le transporta à l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui, où une prairie étendue favorisait les rassemblements d'Indiens. Le nouveau fort fut construit en peu de jours, dans l'année 1832. Pendant qu'on le bâtissait, on habita le keelboat; et durant tout le temps on était entouré, ou, pour mieux dire, bloqué par quatre à cinq mille guerriers, et, en tout, par une population de dix à douze mille Indiens, gens fort dangereux, à qui l'on n'osait en aucune manière se fier, et dont on ne connaissait que trop le caractère perfide, rapace et sanguinaire. En effet, quelques légères mésintelligences faillirent amener la rupture de la paix, ce qui aurait infailliblement causé l'anéantissement de tout l'équipage du bateau; et la conduite ferme et résolue de M. Mitchill put seule empêcher les hostilités d'éclater. Déjà les Indiens avaient coupé le câble qui amarrait à la rive le keelboat, seul refuge

[1] Voyez Appendix F.

des Américains, de qui la situation était en ce moment des plus périlleuses, et d'autant plus que les Indiens du Sang avaient été de tout temps les ennemis déclarés des blancs. Mais aussitôt que l'on eut pris possession du fort promptement achevé, la situation des marchands prit un tout autre aspect; car on y était à l'abri des attaques ordinaires des Indiens, et l'on avait des vivres, de la poudre et du plomb pour fort longtemps. On ne laissa plus approcher sans distinction tous les Indiens; on prit des mesures de sûreté, et les Piékanns, qui habitent plus particulièrement ce voisinage, et dont on voit ici quelques familles dans toutes les saisons de l'année, vinrent dresser leurs tentes dans les environs du fort.

Le nouveau fort est situé à cent vingt pas environ de la rive septentrionale du Missouri, qui, un peu plus bas, forme un grand coude. On compte de ce point à la plus haute chaîne des montagnes Rocheuses, à peu près cent milles anglais, mais seulement quinze à vingt milles jusqu'au commencement de ces montagnes, et une forte journée jusqu'aux chutes du Missouri.

Le fort est construit d'après le système des postes de commerce déjà décrits. Il forme un carré dont les côtés ont de quarante-cinq à quarante-sept pieds de long extérieurement, et il est muni de deux blockhaus et de quelques pièces de canon. Il est beaucoup plus petit que le Fort-Union, et aussi plus mal et plus légèrement bâti. Les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée; elles sont basses: les chambres sont petites, la plupart sans plancher; elles ont une cheminée, une porte, une petite fenêtre garnie de parchemin en place de vitres, et un toit très-plat couvert en gazon, sur lequel la garnison se place lorsqu'en cas d'attaque elle veut pouvoir tirer pardessus les grands piquets des palissades. Au milieu de la place, est le mât du pavillon. La porte est forte, double et bien garnie; et l'on ferme la porte intérieure quand on traite avec les Indiens. Alors l'entrée du magasin (*store*) indien, placée entre les deux portes, demeure libre; mais

elle est défendue par une garde nombreuse. Nous avions apporté avec nous des fenêtres vitrées et divers autres matériaux destinés à la construction du fort projeté. Avant notre arrivée, la population du fort se composait de vingt-sept blancs et de plusieurs femmes indiennes qu'ils avaient épousées, et nous y ajoutâmes cinquante-trois personnes. Toutes ces personnes, à l'exception de la première table, qui était de six couverts, ne mangeaient absolument que de la viande, et l'on pouvait compter qu'elles avaient besoin de la chair de deux bisons par jour pour leur consommation. Quand on considère l'appétit proverbial des Canadiens, dont on assure que deux peuvent manger la moitié d'un bison, on comprendra de quelle importance il était d'avoir de bons chasseurs, et en même temps d'acheter beaucoup de viande des Indiens. Pour la chair d'un bison femelle, on leur donnait ordinairement vingt balles et une quantité de poudre proportionnée; quelquefois moins, quand ces animaux étaient abondants; mais parfois aussi, quand les troupeaux sont éloignés, on en donne jusqu'à quarante charges de fusil.

Une prairie unie entoure ce fort, derrière lequel, à une distance d'environ huit cents pas, une chaîne de collines de quatre-vingts à cent pieds de haut s'étend dans la direction du sud au nord; à deux mille pas au-dessus du poste, elle rejoint le Missouri, dont elle continue à suivre le cours. Les bords de cette rivière, ainsi que les îles plates qu'elle renferme, sont encadrés çà et là de lisières de bois et de broussailles; quelques-unes des îles en sont même tout à fait couvertes. Là, les peupliers, les saules, les érables negundo, les buffaloe-berries, le choke-cherries (*Primus padus virgin.*), forment, mêlés à des roseaux, à une herbe haute et à d'autres plantes, d'épais taillis, au milieu desquels serpente et se tortille en quelques endroits le *Clematis cordata*, Pursh, à fleurs blanches. Un grand nombre de plantes croissent dans ces environs, telles que le *Sarcobatus Maximiliani*, Nees, le *Liatris graminifolia*, le *Hordeum jubatum*, Ait.,

l'*Aster multiflorus*, β. *ciliatus*, Nees, *bellidefloras*, β. Nees, le *Novi Belgii*, β. *squarrosus*, Nees (à fleurs rosées), *setiger*, Nees (à fleurs blanches), *rubricalis*, β. Nees (à fleurs violettes); le *Scirpus Duvallii*, le *Xanthium Strumarium*, le *Mentha arvensis et sativa*, Bent. (Métises), la *Grindelia squarrosa* (épinette de prairie), le *Peritoma serrulatum* de Cand., l'*Artemisia gnaphalioïdes*, Nutt., le *Chrysoptis* (?) *spinulosa* (avec de grandes fleurs jaunes), la *Psoralea tenuiflora*, l'*Iva xantifolia*, et quelques autres. Cette dernière plante forme çà et là des bosquets de cinq à six pieds de haut, et porte des feuilles colossales. Quand on est parvenu au sommet de la chaîne des collines, le regard se porte sur une prairie unie et sèche, et plus loin, sur une prairie élevée, dans laquelle, à peu de distance, se trouvent les lits assez profonds de deux rivières, le Maria-River et la rivière aux Tettons, appelée par Lewis et Clarke, Tansy River, et par les Pieds-Noirs, Unneh-Kiésisatt, d'après deux cimes arrondies qui s'élèvent dans son voisinage. La dernière de ces deux petites rivières coule dans une belle vallée verdoyante, dont le fond est couvert de grands peupliers, avec de bons pâturages d'herbe haute, mais un peu dure, et d'autres plantes. Cette rivière tombe dans l'autre, non loin de son embouchure, après avoir coulé pendant quelque temps parallèlement au Missouri. A trois et demi ou quatre milles du fort, il s'en approche d'aussi près que le Nishnebottoneh, dont nous avons parlé plus haut, à l'endroit appelé *the Narrows of Nishnebottoneh*, ou peut-être même plus près encore; de sorte que la langue de terre qui sépare les deux rivières a tout au plus cinq à six cents pas de large [1].

Les grands arbres et les buissons de ces vallées sont habités par plusieurs espèces d'oiseaux, tels que des *Blackbirds*,

[1] Je dois remarquer ici en passant que la grande carte spéciale de Lewis et Clarke, dont j'ai obtenu une copie de la complaisance du major O'Fallon, à Saint-Louis, est fort exacte pour ce qui regarde les environs du fort Mackenzie.

des troupiales orangées (1), des pies (*Pica hudsonica*)[1], des corbeaux, des corneilles, de grands et petits gobe-mouches (*Musc. tyrannus*, *crinita*, *ruticilla*, etc.), la *Fringilla tristis*, *amoena*, *grammaca*, le *Picus erythrocephalus et rubricatus*, le *Falco Sparverius* (2), le *Falco velox*, un oiseau de la famille du geai, bleu cendré, à tête azurée, qui descend parfois des montagnes Rocheuses, et dont j'aurai occasion de parler plus bas, ainsi qu'un chanteur bleu que Richardson et Swainson ont décrit sous le nom de *Sialia arctica*[2], etc. Ce dernier oiseau habite, dit-on, les montagnes Rocheuses, d'où les Indiens l'ont apporté. La prairie, alors desséchée, était habitée par la stournelle et par l'alouette des montagnes à gorge noire, le *Shore-Lark* de Wilson, ainsi que par quelques petits oiseaux de l'espèce des moineaux, par plusieurs espèces d'hirondelles, par le *Numenius longirostris*, dont les jeunes ont le bec beaucoup plus court que les vieux, et enfin, par des poules des prairies (*Tetrao phasianellus*, et peut-être *Urophasianus*). D'innombrables sauterelles se levaient sous les pieds des promeneurs, car ces insectes étaient particulièrement abondants cette année; ils étaient précisément alors à l'époque de l'accouplement. Les villages des chiens des prairies sont aussi habités en ce district par le hibou de terre (3); mais malheureusement nous ne pûmes nous le procurer; il se trouve, du reste, déjà au sud-est de la rivière de la Platte. Say l'observa d'abord dans les prairies de l'Arkansa. Le goffre élève ici ses petits monticules de terre, qui ressemblent à ceux de nos taupes; mais nous ne prîmes point de ces animaux. Plusieurs autres *Rodentia* se trouvent encore dans ces prairies, tels que le *Spermophilus Hoodi* et diverses espèces de

[1] Dans le commencement de mon Voyage, j'ai donné à cet oiseau le nom de *Pica americana*, mais plus tard j'ai préféré la dénomination du prince de Musignano.

[2] Voyez la *Fauna boreali-americana*, t. II, pl. 39; ainsi que le Voyage du capitaine Back au pôle arctique, p. 504, où il est parlé de ce bel oiseau.

souris. Des loups, des renards, des cerfs, des cabris et des bisons parcourraient en foule ces campagnes, si les nombreux Indiens ne les effrayaient pas par leur poursuite, qui s'étend aussi, au bord des rivières, sur les castors, les loutres et les rats musqués.

Dans les prairies basses qui règnent le long de la rivière, la végétation est un peu différente de celle des terrains plus élevés; y trouvant plus d'humidité, elle est aussi plus riche et plus forte. Là, l'*Artemisia gnaphalioides*, Nutt., commençait à fleurir, et l'on y remarquait de belles plantes de la syngénésie, entre autres, les espèces d'*Aster* déjà citées; l'une avec une tige ligneuse et des fleurs violettes, une autre avec des fleurs blanches, et une troisième dont les fleurs sont d'un blanc rougeâtre. L'épinette des prairies et les autres plantes dont j'ai parlé s'y montraient aussi. Au-dessous du fort, dans le premier coude de la rivière, il y a une île qu'on appelle Horse-Island; elle est couverte des arbres de haute futaie, des taillis, des grands roseaux et des graminées déjà cités; c'est là que, pendant l'hiver, on envoie paître les chevaux du fort. On les nourrit exclusivement l'été d'herbe fraîche, et l'hiver d'écorce de peuplier qu'ils rongent; jamais ils ne mettent le pied dans une écurie. La rive méridionale du Missouri se compose de grands rochers d'argile, dans lesquels se trouvent certainement des couches de grès, car, sur le bord de l'eau, on rencontre en grande quantité de belles empreintes de coquillages[1]. Ces rochers deviendraient très-dangereux pour le fort, dans le cas d'une attaque de la part des Indiens, car ils le dominent complétement; c'est aussi en partie pour ce motif que l'on a résolu de fonder plus haut un nouvel établissement.

Le Missouri n'est pas très-poissonneux dans les environs du Fort-Mackenzie; on y pêche cependant des tortues à carapace molle (*Trionyx*), de l'espèce dont j'ai déjà parlé,

[1] Les échantillons curieux que j'en avais recueillis ont malheureusement péri dans l'incendie du pyroscaphe.

ainsi que les deux espèces déjà citées de catfish (*Pimelodus*). On prit, pendant notre séjour, un de ces derniers, qui nous offrit un singulier exemple de la voracité de ces animaux : on trouva dans son estomac une pierre lisse et arrondie par l'eau, de cinq pouces de long sur quatre de large. Un esturgeon (*Acipenser*) d'une espèce qui, nous dit-on, ne se trouve pas dans le Mississipi, fut pris et généralement regardé comme une grande curiosité.

La prairie était animée, dans le voisinage du fort, par le camp des Piékanns, divisé en quatre parties et dressé à trois cents pas environ des piquets. Les hommes et les chevaux en avaient partout foulé et mangé l'herbe; de tous côtés on voyait des cavaliers, des groupes de piétons ou de chiens, auxquels il faut ajouter les chevaux du fort, que l'on envoyait le matin au vert, sous l'escorte de quatre hommes bien montés et bien armés, et qui revenaient au coucher du soleil. Comme nous allons bientôt entrer en relations suivies avec les Indiens de cette contrée, c'est ici l'endroit convenable de parler de la population primitive de ces prairies : des Indiens Pieds-Noirs.

Les Indiens Pieds-Noirs forment une nation nombreuse qui se subdivise en trois tribus parlant la même langue. Ces tribus sont :

1° Les Siksekaï ou Seksekaï, qui sont les Pieds-Noirs proprement dits [1].

2° Les Kehna ou Kaënna (Blood-Indians ou Indiens du Sang) [2].

[1] Le mot *siksekaï* signifie dans leur langue *pied noir*, et toutes les autres nations ont conservé à ce peuple le même nom traduit dans leurs langues respectives; ainsi chez les Dacotas et les Assiniboins, ils portent le nom de *Siha-Sahpa*, qui signifie aussi *pieds noirs*, etc.

[2] Le nom de Blood-Indians (Indiens du Sang) a, dit-on, l'origine suivante. Avant que les Pieds-Noirs se fussent partagés en différentes bandes, ils se trouvèrent campés dans le voisinage de cinq ou six tentes des Koutonais ou des Sassis, je crois des premiers. Les Siksekaï et les Kehna voulurent faire mourir les Koutonais malgré l'opposition des Piékanns. En conséquence, une partie de ces Indiens

3° Les Piékanns [1].

Toutes ces tribus réunies peuvent mettre sous les armes de cinq à six mille guerriers et comptent indubitablement de dix-huit à vingt mille âmes, chiffre qu'adopte aussi le docteur Morse, tout en ajoutant qu'il le croit plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité [2]. Warden [3] pense que les Pieds-Noirs ne sont qu'au nombre de cinq mille âmes, dont la moitié sont des guerriers, évaluation certainement trop faible. On arrive à celle de dix-huit à vingt mille individus, en ne comptant que trois femmes, enfants et vieillards contre un guerrier, ce qui n'est certes pas trop. Les Pieds-Noirs errent dans les prairies qui avoisinent les montagnes Rocheuses; ils vivent aussi en partie dans ces montagnes, entre les trois fourches du Missouri, dont Jefferson-River est la plus septentrionale, Madison-River celle du milieu, et Gallatin-River la plus méridionale ou, si l'on veut, la plus orientale. Toutefois ils se montrent, et surtout les Piékanns, jusqu'au Maria-River, dont ils parcourent les prairies et où le commerce avec la Compagnie américaine des Pelleteries réunit parfois les trois tribus. Ils font aussi le commerce avec la Compagnie de la baye d'Hudson et avec les Espagnols de Santa-Fé, ce qu'attestaient les couvertures de laine espagnoles, les croix et autres objets que nous leur

attaqua, pendant la nuit, le petit nombre de cabanes, en massacrèrent les habitants, dont ils enlevèrent les scalps, et, après s'être barbouillé le visage et les mains de sang, ils retournèrent chez eux. Cet acte de barbarie donna lieu à une querelle à la suite de laquelle les Indiens se séparèrent, et les assassins reçurent le nom qu'ils conservent encore. Ils ont toujours montré des dispositions plus sanguinaires et plus avides que les autres, tandis que les Piékanns ont été, au contraire, les plus modérés et les plus humains de leur nation.

[1] Les Américains, au lieu de *Piékann*, ont coutume de prononcer *Piégann*, ce qui n'est pas exact. Piékann, Siksekaï et Kehna, sont les noms au singulier; quand on y joint le mot *kouann*, par exemple Piékann-kouann, cela veut dire un Piékann; et avec le mot *kouex*, comme Piékann-kouex, c'est le peuple des Piékanns. *Kouex* signifie donc peuple ou gens. Alexandre Mackenzie nomme cette nation les Picaneaux, ce qui est sans doute un nom donné par les Canadiens.

[2] Voyez son *Report*, etc., p. 262.

[3] Voyez Warden, *loc. cit.*, t. III, p. 863.

vîmes porter, bien qu'il soit presque certain que la plupart de ces choses sont le produit du butin fait par eux à la guerre. On ne pouvait s'y méprendre en voyant les noms tracés sur les fusils, les boussoles, etc., qu'ils portaient. Ils sont très-dangereux pour les blancs qui chassent isolément, et surtout pour les traqueurs de castors. Ils les tuent toujours dès qu'ils tombent dans leurs mains. Aussi, les troupes armées de marchands leur font-elles une guerre perpétuelle. On assure que dans l'année 1832 ils ont tué cinquante-six blancs et quelques années auparavant jusqu'à quatre-vingts. Dans le voisinage du fort ils se montrent pacifiques, et les Piékanns surtout s'y conduisent bien amicalement à l'égard des blancs; mais les Indiens du Sang et les Siksekaï n'inspirent nulle part de confiance. Ils sont tous passés maîtres dans l'art de voler les chevaux, à la vue même des postes de commerce. Ainsi que je l'ai dit, tous ces Indiens sont compris, par les blancs, sous le nom générique de Pieds-Noirs, mais qu'eux-mêmes n'ont jamais étendu si loin; car ils désignent toujours chacune des trois tribus sous sa dénomination particulière. En attendant, comme ils parlent la même langue, qu'ils vivent ensemble et n'ont rien qui les distingue extérieurement, c'est avec raison qu'on les regarde comme la même nation, et ce sera aussi comme telle que je les décrirai sous le même nom.

Nous ne possédons encore aucun portrait exact et détaillé de ces gens; car les marchands de pelleteries américains qui ont des relations habituelles avec eux, et qui les connaissent par conséquent le mieux, prennent rarement intérêt à des recherches scientifiques. Brackenridge [1], entre autres, a offert la preuve combien ce peuple était peu connu, puisqu'il l'a pris pour des Dacotas, tandis que la seule comparaison de quelques mots de leurs langues respectives aurait suffi pour démontrer le contraire. Quant à l'extérieur, les Pieds-

[1] Voyez *Views of Louisiana*, p. 77 et 79.

Noirs ne diffèrent pas beaucoup des autres Indiens du haut Missouri. Ce sont des hommes vigoureux, souvent beaux et bien faits, et quelques-unes de leurs femmes et de leurs filles sont fort jolies. Les hommes sont, les uns musculeux avec de larges épaules, les autres de taille moyenne ou même petite; beaucoup d'entre eux portent 9 à 10 pouces, mesure de Prusse. Je vis un Indien du Sang qui avait 6 pieds 11 pouces d'Angleterre, et plusieurs Piékanns approchaient de 6 pieds de roi; celui que l'on appelait Big-Soldier avait 5 pieds 10 pouces 2 lignes de France, etc. Ils ont souvent les bras et les jambes plus minces que les blancs, mais ce n'est pas là une règle générale; leurs mains et leurs pieds sont ordinairement petits, d'un brun noirâtre, avec les veines très-marquées, absolument comme chez les Botocoudes et chez les autres naturels du Brésil, avec lesquels, ainsi que je l'ai déjà observé plus haut, la parenté des tribus de l'Amérique septentrionale ne paraît pas douteuse [1]. Les traits du visage sont, quant aux lignes principales, les mêmes que chez les autres Américains du Nord; je les ai déjà décrits. On rencontre souvent des nez légèrement courbés et rabaissés. Souvent aussi le nez est long et étroit, presque juif, avec les ailes en général peu larges; elles le sont souvent davantage chez les Brésiliens, mais ce n'est pas une règle générale. Chez la plupart des Pieds-Noirs, le nez est aquilin; leurs yeux sont en général brun noir; mais j'ai vu un Piékann qui avait autour de l'iris un cercle d'un gris bleu clair. Leurs cheveux sont noirs comme du jais et assez roides, mais moins brillants que ceux des Brésiliens. Ils ont la barbe et le poil peu épais; mais, du reste, ils l'arrachent avec soin, au moyen soit d'un fil tordu, soit d'un morceau de fer blanc recourbé. Chez les vieillards les cheveux sont souvent gris; mais on en voit aussi de jeunes dont les cheveux ne sont

[1] Pœppig a été aussi frappé de la ressemblance des Cholones du Houallaga avec les Américains du Nord. Voyez ses Voyages dans l'Amérique méridionale, t. II, p. 321.

que brun foncé. J'ai vu une famille tout entière de Piékanns, près du Fort-Mackenzie, qui avait les cheveux mêlés de noir et de gris; mais, en revanche, je n'ai jamais rencontré chez eux de personnes chauves. La couleur la plus ordinaire de la peau chez ces Indiens est d'un beau brun rouge vif, souvent réellement cuivré, et en général plus foncé que chez beaucoup de Brésiliens. Cette couleur brun foncé se voit déjà chez de petits enfants; les nouveaux-nés seuls sont un peu plus clairs. De même que chez les Brésiliens, les enfants ont presque tous le ventre gros et les membres minces, et souvent le nombril gros et proéminent. En venant au monde ils ne sont pas blancs, mais brunâtres et jaune noirâtre, et l'on m'a assuré que même les enfants des blancs et des Indiennes ne naissent pas tout à fait blancs et ne blanchissent qu'avec le temps.

Les Pieds-Noirs ne déforment pas leur corps. Aucune des nations du Missouri ne se perce le nez ou les lèvres, à l'exception d'une seule tribu qui habite les montagnes Rocheuses et qui est connue sous le nom de *Chopouniche* ou Pierced-Nose-Indians; celle-ci se perce la cloison du nez. Ce n'est qu'aux oreilles seulement que les Pieds-Noirs pratiquent un ou deux petits trous, dans lesquels ils portent des ornements de divers genres, tels que des rangs de grains de verre, alternant avec des cylindres blancs faits avec le Dentalium qu'ils reçoivent en échange des nations de l'ouest des montagnes Rocheuses, et surtout des Koutonais. Beaucoup de Pieds-Noirs ne portent rien dans leurs oreilles, et leurs cheveux longs et touffus cachent ordinairement ces parties. Je n'ai jamais remarqué chez eux de tatouage; mais, en revanche, plusieurs d'entre eux portaient aux bras des entailles parallèles cicatrisées, et la plupart manquaient d'une ou de deux phalanges des doigts, circonstance dont je parlerai plus au long ci-après. Ils se fardent le visage avec du rouge de vermillon qu'ils achètent des marchands et qu'ils rendent luisant en le mêlant avec de la graisse. D'autres se

peignent en rouge seulement le tour des paupières et quelques raies sur les joues; d'autres encore se peignent le visage en jaune avec une certaine argile et le tour des paupières en rouge; ou bien le visage en rouge, le front et une raie pardessus le nez et le menton en bleu, avec cette terre d'un éclat métallique dont j'ai parlé et qu'ils tirent des montagnes [1]; d'autres, enfin, se peignent le visage tout entier en noir, les paupières et quelques raies seulement en rouge. Chez les femmes et les enfants, on ne remarque que la couleur uniformément rouge de cette partie. Le vermillon dont les Indiens se servent leur coûte fort cher; car la Compagnie leur en vend la livre à raison de 10 dollars (50 francs). Les Pieds-Noirs ne se peignent pas le corps; je ne l'ai du moins jamais remarqué chez eux, et ils se le couvrent habituellement. Leurs cheveux pendent en désordre sur les yeux et autour de la tête; mais les jeunes gens qui tiennent à l'élégance, les séparent régulièrement, les peignent et les lissent. Souvent on voit des deux côtés, près des tempes, un petit coquillage attaché à une mèche de cheveux; d'autres portent sur le côté gauche du front une mèche de cheveux entourée de fil d'archal ou de fer, et parfois aussi des deux côtés; enfin, il y en a un petit nombre qui ont adopté la parure usitée chez les Mandans et les Meunitarris, et qui forme un long cordon des deux côtés du front. Je la décrirai plus en détail en parlant de ces derniers. Parmi ceux qui la portaient je remarquai Makouié-Poka, fils du vieux Koutonais [2], et quelques autres Pieds-Noirs qui avaient eu des relations avec les Meunitarris. Chez leurs guerriers distingués, une touffe de plumes de hibou ou d'oiseaux de proie pend sur le derrière de la tête, et parfois des peaux d'hermine ornées de

[1] D'après l'analyse faite par M. Cordier, à Paris, cette terre se compose d'un peroxyde terreux de fer, probablement mêlé d'un peu d'argile.

[2] J'ai communiqué à M. le professeur Schinz un portrait fort ressemblant de ce jeune Indien, dans son plus beau costume, pour l'insérer dans son ouvrage intitulé : Histoire naturelle des hommes et des mammifères avec figures lithographiées.

sonnettes, de bandes de drap ou de boutons brillants; ou bien, sur le haut de la tête, des plumes noires coupées très-court comme une brosse, ainsi qu'on peut le voir sur le portrait de l'Assiniboin Noapeh (Planche XII). Quelquefois, mais rarement, on en voit qui ont rassemblé leurs cheveux par derrière en une queue longue et épaisse; et plusieurs, notamment les *Hommes de Médecine* ou jongleurs, les portent partagés en plusieurs tresses épaisses tout autour de la tête, et que, pour plus de commodité, ils réunissent ordinairement sur le front en un seul nœud épais noué avec une lanière de cuir. Plusieurs se serrent le front avec un morceau étroit de peau ou une courroie, dans laquelle ils fichent une ou deux plumes; d'autres s'attachent dans les cheveux de grandes griffes d'ours; la plupart, lorsqu'ils sont en grand costume, portent le grand collier de ces griffes, ce qui est un ornement bel et coûteux, ou bien un collier d'une racine odoriférante dont le parfum ressemble à celui du fenugrec et qu'ils achètent des Koutonais [1]. Il leur arrive assez souvent de se parer d'un collier tressé carrément et fait d'une espèce de graminée odorante [2], apparemment l'*Antoxanthum*, ou bien avec des grains de verre qu'ils payent à la Compagnie de 3 à 4 dollars la livre, et auxquels les femmes surtout attachent un fort grand prix. Quelques Piékanns portent suspendue au cou une pierre verte de formes diverses [3] ou des dents de bison, de cerf, d'elk, de cheval et d'autres animaux; ou bien encore de grands disques de nacre de perle ronds et plats. La plupart portent aux doigts des anneaux de cuivre, qu'ils achètent par douzaines de la Compagnie;

[1] Cette racine, que l'on coupe en petits cylindres et que l'on enfile, se paye fort cher par d'autres nations telles que les Crihs et les Ojibouais. On s'en sert aussi comme d'un appât pour les castors, quand on veut prendre de ces animaux.

[2] Cet usage de faire des tresses d'herbes odoriférantes se retrouve aussi chez d'autres nations septentrionales, telles que les Ojibouais (voyez Schoolcraft, *Exped. of Gov. Cass*, p. 302).

[3] Cette pierre verte est une espèce de talc compacte ou de stéatite qui se trouve dans les montagnes Rocheuses.

tantôt ils en mettent six ou huit à chaque doigt, tantôt seulement un ou deux à toute la main. Ils laissent ordinairement croître les ongles de la main, ou du moins toujours celui du pouce, qui est quelquefois recourbé comme une griffe.

L'habit des Pieds-Noirs est fait de cuir tanné, et leurs plus belles chemises de cuir sont faites de peau de grosse-corne qui, lorsqu'elle est neuve, est d'un blanc jaunâtre et fait un effet fort agréable. Tout autour de ces chemises règne en général une bordure à laquelle on a laissé le poil. Elles ont des demi-manches, et les coutures en sont garnies de touffes de cheveux d'homme ou de crins de cheval teints de différentes couleurs, et dont la racine est entourée de piquants de porc-épic. Autour de l'ouverture par laquelle passe le cou, elles sont garnies, par devant et par derrière, d'un rabat qu'aujourd'hui on double généralement en drap rouge et que l'on garnit de franges ou de rangées de piquants de porc-épic jaunes et bigarrés, ou bien de grains de verre bleus. Quelques-uns font tous ces nombreux cordons qui retombent, d'étroites bandes d'hermine blanches, ornement fort coûteux, ces petits animaux de proie étant déjà devenus rares, par suite de la fréquente chasse qu'on leur fait. Plusieurs d'entre les chefs et guerriers distingués portaient de ces costumes qui sont réellement fort beaux, et que les nombreux cordons qui pendent de tous côtés font ressembler aux sacs à tabac hongrois. Aussitôt que ces chemises de cuir commencent à se salir, on les peint en rouge brun; mais elles sont beaucoup plus belles dans leur neuf. Quelques-uns de ces Indiens portent aussi les rosettes rondes des Assiniboins sur la poitrine ou sur le dos; mais ce n'est jamais là qu'une mode empruntée à l'étranger; cet ornement n'appartient pas au vrai costume des Pieds-Noirs. Leurs *leggings* ou culottes sont faites comme celles des autres Indiens du Missouri et ornées comme elles de touffes de cheveux ou de cordons bigarrés de piquants de porc-épic; leurs souliers, qui sont faits de cuir de bison ou d'elk,

sont brodés aussi avec des piquants de porc-épic, mais avec cette différence que la couleur des ornements est différente dans chacun; ainsi, par exemple, si les ornements de l'un sont jaunes, ceux de l'autre sont blancs, mode qui n'existe pas sur le bas Missouri où les deux souliers sont de la même couleur.

La principale pièce de leur costume, la peau de bison (*Buffaloe-Robe*), est généralement peinte du côté tanné, mais avec moins d'art que chez d'autres nations. On y remarque ordinairement des lignes noires parallèles, avec un petit nombre de figures variées, telles que des pointes de flèches ou d'autres mauvaises arabesques; il y en a qui représentent les exploits de guerre en noir, en rouge, en vert et en jaune. Ces figures peignent la prise de prisonniers, des morts, des blessés, des armes et des chevaux enlevés, du sang qui coule, des balles traversant les airs et autres objets semblables. Ces robes sont brodées des plus vives couleurs et ornées d'une bande transversale de piquants de porc-épic, partagée en deux parties égales par une rosette semblable. Le fond de la peau est souvent rouge brun avec des figures noires. Tous les Indiens du Missouri portent de ces robes, et l'on sait que ce sont les Meunitarris et les Corbeaux qui les travaillent avec le plus de soin. Le major Long, dans la relation de sa première expédition, a déjà donné le dessin d'une peau de ce genre; mais étant le seul qui soit venu à ma connaissance, j'en ai fait aussi représenter un, planche XXI, fig. 1. La Compagnie paye ces peaux avec des marchandises d'une valeur de 6 à 10 dollars. Pendant l'été on les porte avec la fourrure en dehors; l'hiver on met le poil en dedans; l'épaule et le bras droits restent ordinairement libres. Il paraîtrait que ce vêtement doit être trop chaud en été et trop froid en hiver; mais l'habitude et l'endurcissement rendent tout supportable, et bien des gens s'habillent de même en toute saison.

Ainsi que les autres tribus, les Pieds-Noirs portent à la

main une aile d'aigle ou de cygne, ou une queue d'oiseau de proie ou de hibou, en guise d'éventail; la poignée en est garnie de cuir ou de drap de couleur. La Compagnie expédie aujourd'hui à ses postes de commerce des queues de coq d'Inde sauvage qui trouvent du débit. Chaque Pied-Noir tient souvent en main son fouet, ainsi que son arme, un fusil, et porte sur le dos, en bandoulière, son arc et ses flèches; ces dernières sont renfermées dans un carquois ou sac de peau ou de cuir, auquel s'attache un étui pour l'arc, du même genre mais plus étroit. Il porte à une courroie qui passe sur l'épaule sa gibecière et son cornet à poudre, tandis qu'un grand couteau de chasse, dans sa gaîne, est fiché par derrière dans le ceinturon de cuir.

Dans l'été, ces Indiens portent souvent leur robe de bison sur la peau nue, et parfois aussi en hiver. Le costume des femmes est semblable à celui des autres Indiennes du Missouri. Il consiste en une longue chemise de cuir qui descend jusqu'aux pieds et qui est nouée au-dessus des hanches avec une ceinture, souvent ornée de plusieurs rangs de dents d'elk, de boutons de métal et de grains de verre que l'on y a cousus. Sur la poitrine ce vêtement se ferme en travers, un peu largement; il a des manches courtes et larges, garnies de beaucoup de franges, qui souvent retombent, comme dans le costume national polonais, mais pas beaucoup plus bas que le coude. L'avant-bras demeure en général nu. Le bas de la chemise est également garni de franges et découpé en festons. Les femmes ornent leur costume de cérémonie de piquants de porc-épic peints et d'étroits cordons de cuir, ou bien de rangs diversement disposés de grains de verre bleus et blancs, sur le bord supérieur et autour du haut du bras. Les Indiens n'aiment pas à voir sur la peau des grains de verre d'autres couleurs, de rouge, par exemple, et leur goût est fort juste, quant au contraste des couleurs; c'est ainsi que dans leurs cheveux qui sont noirs ils portent du rouge, et sur la peau qui est brune du blanc, du bleu de

ciel ou du jaune. Les femmes sont fort adroites à travailler les habits et à tanner le cuir; les hommes ne confectionnent que les armes et l'appareil à fumer. Les femmes, dont le sort, à tout prendre, n'est pas très-malheureux, sont chargées, comme dans les autres tribus, des travaux pénibles. Elles savent fort bien teindre, et se servent, pour la couleur jaune, d'une espèce de mousse jaune citron qui croît sur les arbres aciculaires des montagnes Rocheuses; j'ai malheureusement perdu les échantillons que je m'en étais procurés. Une racine donne une belle couleur rouge, et elles tirent plusieurs autres couleurs très-vives des matières que leur fournissent les blancs. C'est avec elles qu'elles teignent les piquants de porc-épic et les tuyaux de plume avec lesquels elles brodent fort joliment. Les petites filles sont vêtues de même que les femmes, et leur costume est souvent garni de dents d'elk autour des bords [1].

Les tentes de cuir des Pieds-Noirs, leur distribution intérieure, ainsi que la manière dont ils chargent les chiens et les chevaux, sont absolument semblables à celles des Dacotas, des Assiniboins et des autres hordes errantes et chasseresses du haut Missouri. Les tentes de peaux de bison tannées ne durent guère qu'une année; au commencement elles sont propres et blanches; plus tard elles deviennent brunes et même noires autour de l'ouverture d'où s'échappe la fumée; plus tard encore elles se montrent transparentes comme du parchemin et fort claires à l'intérieur. On voit fort rarement des tentes peintes ou ornées de figures dessinées. Il n'y a que quelques chefs qui en possèdent. Quand ces cabanes sont démolies, elles laissent après elles un cercle de mottes de gazon, absolument comme ceux que l'on voit chez les Esquimaux [2]. Elles sont souvent entourées de quinze à vingt chiens, que l'on ne mange point, mais dont on se sert pour tirer ou pour porter des fardeaux. Quelques Pieds-Noirs

[1] Ces dents d'elk se payent fort cher par les Indiens.

[2] Voyez Cap. Lyon, *Priv. Journ.*, p. 52.

Vig. 9, tome II, page 205.

Vig. 10, tome II, page 205.

Sacs de parchemin des Indiens Pieds-Noirs.

Vig. 11, tome II, page 205.

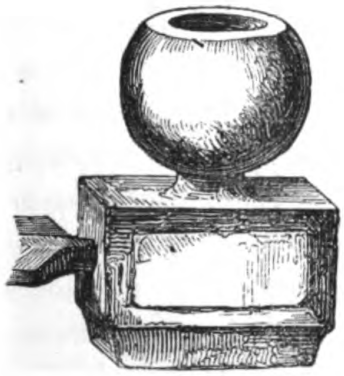
Cuiller en corne de Bighorn, en usage chez les Indiens Pieds-Noirs.

qui ont séjourné chez les Dacotas, les imitent et tuent leurs chiens pour s'en nourrir; mais cela est fort rare [1]. A côté des tentes ils placent leurs *travails* qu'ils appellent *manesti* et qu'ils empilent en forme de cône, ce qui les fait ressembler aux tentes, si ce n'est qu'ils ne sont pas recouverts de cuir. C'est là que l'on suspend les boucliers ou pare-flèches, les sacs de voyage et d'emballage, les selles et les brides; et très-haut, sur des cordes, à l'abri des dents des chiens, la viande, les peaux et autres objets semblables, coupés par bandes et sur des couches étroites. Souvent aussi l'on suspend et l'on attache à une perche séparée, ou bien au-dessus de l'entrée de la tente, le sac ou le paquet de médecine, c'est-à-dire, l'appareil magique. Le mobilier consiste en robes de bison, en couvertures de laine pour coucher dessus, en plusieurs sacs de parchemin peint, parfois en forme de croissant, garnis de cordons de cuir et de franges (voyez les vignettes n° 9, 10); en plats de bois, en grandes cuillers faites de la corne du bighorn, qui est très-large et très-creuse (voyez la vignette n° 11); en vases à boire en corne, en chaudrons, quelquefois aussi en batterie de fer-blanc qu'ils achètent des marchands, et en quelques autres petits objets. Au milieu de la tente brûle le petit feu, dans

[1] M. Mitchill fut invité un jour à une de ces fêtes où l'on avait fait cuire dans une marmite plusieurs jeunes chiens avec la peau. Le maître de la maison prit le premier un des chiens dans le pot, et lui arracha le nez qu'il offrit à ses convives. Les chiens des Pieds-Noirs sont de toutes couleurs; je ne les ai jamais entendus que hurler et point aboyer. Quelques-uns sont fort bien marqués, bleu cendré, avec de petites taches noires; d'autres sont rouge brun, noirs, blancs ou tachetés de ces dernières couleurs; d'autres encore se distinguent à peine des loups. Il y en a de deux races, dont l'une ressemble plus au loup et l'autre au renard. Il leur arrive souvent de mourir de faim, et la symphonie de hurlements qu'ils font entendre, lorsqu'ils sont réunis au nombre de vingt à soixante, est insupportable; il nous était souvent impossible de dormir de toute la nuit. Warden (*loc. cit.*, t. I, p. 209) cite un fait qui prouve évidemment que les chiens ordinaires des Indiens descendent des loups; il dit que les Indiens de Long-Island élevaient en 1640 de jeunes loups qui gênaient considérablement les troupeaux des colons européens. Kalm confirme ce fait, et même en Europe on a souvent employé des loups apprivoisés en guise de chiens.

un cercle formé de pierres, au-dessus duquel on suspend le chaudron. Dans le mobilier on peut compter aussi les harnais des chevaux. En général, on attache seulement à la mâchoire inférieure du cheval un long cordon de poil de bison tors, ce qui sert à le fixer à la prairie. La selle ressemble beaucoup à celle dont on se sert en Hongrie; elle se compose de deux planches larges et plates, formant entre elles un angle, et qui reposent le long des côtés du dos du cheval; par devant et par derrière elle a un appendice qui s'élève tout droit à une assez grande hauteur, et d'où pendent souvent des franges de cuir. Cette selle se couvre d'une peau, et une autre est placée dessous. Les deux servent la nuit de lit au cavalier. Les Pieds-Noirs aiment comme objets de luxe, de belles housses, faites de peaux de panthère qu'ils tirent principalement des montagnes Rocheuses. Ces animaux commençant à devenir rares, les peaux en reviennent assez cher; on donne souvent pour en avoir une un bon cheval, quelquefois plusieurs chevaux, et sa valeur, estimée en argent, est rarement au-dessous de 50 dollars. La peau de panthère est placée en travers, de façon que la longue queue retombe d'un côté; elle est doublée de drap écarlate qui forme une large bordure tout à l'entour. (Voyez le portrait du Piékann à cheval, sur la vignette n° XIX.)

La pipe est encore un meuble indispensable aux hommes. Celles qu'ils fabriquent eux-mêmes sont moins belles que celles des Dacotas, qu'ils estiment beaucoup et qu'ils cherchent à se procurer par des échanges. Les véritables pipes des Pieds-Noirs sont faites de ce talc vert dont j'ai déjà parlé, ou bien d'une pierre noirâtre que l'on trouve dans les montagnes Rocheuses. Les vignettes n° 12, 13 en feront connaître la forme. Elles sont souvent en globe ou en poire et reposent sur un pied cubique. Le tuyau est en bois, large, plat ou rond, quelquefois entaillé comme un serpent. Les plus belles pipes sont les grandes pipes de médecine (les calumets des Français), dont on peut voir la figure planche XLVIII, fig. 13.



Vig. 12, tome II, page 206.

Vig. 13, tome II, page 206.

Godets de pipes des Indiens Pieds-Noirs.

Elles sont ornées de têtes ou de becs de pic rouge, et d'un grand éventail de plumes. On les retrouve, plus ou moins ornées, mais toujours dans le même genre, à toutes les fêtes, à tous les traités des peuplades de l'Amérique septentrionale. Quand les Pieds-Noirs fument, ils placent par terre un morceau de bouse de bison desséchée, sur lequel ils posent le godet de la pipe, ou bien une espèce de gâteau rond fait avec les barbes et les cosses de certaines plantes aquatiques [1]. Le tabac qu'ils fument se compose des petites feuilles rondes du Sakakomi (*Arbutus uva ursi*), qu'ils appellent Kocksinn [2]. Quand on visite un de ces Indiens dans sa tente, la première chose qu'il fait est de prendre sa pipe, qui, selon l'usage, circule dans la société, de droite à gauche. Souvent le maître de la maison envoie quelques bouffées au soleil et à la terre; puis on aspire deux ou trois fois et l'on passe la pipe plus loin. On fait entrer la fumée dans le poumon, après quoi on la renvoie, comme chez tous ces Indiens. Le dernier fumeur ne fait jamais circuler la pipe en arrière, mais il la donne à celui qui est assis en face de lui sur l'autre rang, et elle continue à passer de droite à gauche. De même que la plupart des tribus du haut Missouri, les Pieds-Noirs sèment par-ci par-là les graines de la *Nicotiana quadrivalvis*, après avoir brûlé la place qu'ils destinent à cette culture, ainsi que je l'expliquerai plus bas. Le tabac qui en provient ne se fume que dans les occasions solennelles.

Ce peuple tire sa nourriture et ses vêtements surtout des troupeaux de bisons qu'il poursuit, et contre lesquels il

[1] Ces singuliers gâteaux ronds et aplatis, avec un enfoncement au milieu, ressemblent à des ægagropiles, mais sont beaucoup plus grands. Les Indiens les font, à ce qu'ils disent, avec les cosses, les barbes et les filaments de certaines plantes aquatiques qui se trouvent dans quelques lacs et que l'eau rejette en grande quantité sur la rive. Quant à moi, je n'ai pas pu examiner cette substance sur les lieux.

[2] Cette plante croît au nord près des grands lacs, comme, par exemple, près de Michilimackinack (Ross Cox, p. 294; Schoolcraft, *Gov. Cass' Exped.*, p. 161), ainsi que dans les hautes montagnes des régions occidentales. L'étymologie Sakakomi est, dit-on, *Sac-à-commis*.

dispose souvent en hiver de grands parcs ou enceintes fermées. Les cabris et les grosses-cornes, surtout ces dernières, leur fournissent le cuir dont ils ont besoin pour leurs habits plus fins; mais les peaux des bisons femelles leur sont indispensables pour leurs grands manteaux (*robes*), pour leurs tentes, ainsi que pour les échanges qu'ils font avec les blancs. Ils mangent, pour ainsi dire, de toute espèce d'animaux, excepté toutefois de l'ours (*Grittly-Brar*). L'ours noir ne se trouve pas dans leurs prairies. Ils ont aussi une grande aversion pour les amphibies. Les Indiens du Sang font la chasse aux loups pour en vendre la peau. Tous ces Indiens sont d'excellents archers et fort dangereux en cette qualité; ils sont beaucoup moins adroits à se servir d'armes à feu; mais, du reste, leurs fusils sont médiocres. Le règne végétal leur fournit, comme on sait, plusieurs espèces de racines. La pomme blanche (*Psoralea esculenta*) abonde dans leurs prairies. Les femmes et les enfants déterrent ces racines avec un outil de bois fait exprès, et les vendent aux blancs, enfilées à des cordons. Il y a encore une autre racine qui est amère; on la fait cuire avec du jus de viande, et elle est alors très-nutritive. Une fois qu'on s'est accoutumé à sa saveur, on ne la trouve pas désagréable. La racine à tabac des Canadiens est, comme les précédentes, une espèce de navet que l'on enfonce dans la terre avec des pierres chauffées, et elle devient noire comme du tabac aussitôt qu'elle est mangeable. Le goût en est légèrement sucré, comme celui du panais. J'ai déjà parlé, par occasion, des autres fruits sauvages des prairies; ce sont les femmes et les enfants qui en font la récolte. Ces racines, mêlées à la célèbre queue de castor, sont les morceaux friands des Indiens. Ils obligent leurs petits enfants à mâcher de la viande dès que leurs premières dents paraissent, et, en revanche, on voit des enfants déjà grands téter encore leur mère. Les Pieds-Noirs aiment beaucoup leurs enfants et leur donnent en naissant des noms soit d'animaux, soit d'autres objets, d'événements

remarquables ou de toutes les diverses circonstances de la vie.

L'eau-de-vie est pour ces Indiens, ainsi que pour tous les Américains du Nord, l'objet de la plus haute prédilection; pour elle, ils donnent tout ce qu'ils possèdent et jusqu'aux vêtements qui les couvrent. On dit que, dans l'ivresse, ils sont moins dangereux que d'autres peuples, et même on assure qu'ils ont le vin tendre [1]. Ils vendent sans hésiter leurs femmes et leurs enfants pour de l'eau-de-vie. On voit des hommes qui ont jusqu'à six ou huit épouses, dont ils se montrent fort généreux envers les blancs. Ils leur offrent aussi de petites filles toutes jeunes. Mais, en revanche, ils punissent avec une grande sévérité l'infidélité de leurs femmes, dont ils coupent en ce cas le nez; et nous avons vu, près du Fort-Mackenzie, un grand nombre de ces créatures si misérablement estropiées. Dans dix ou douze tentes tout au plus, il y avait au moins six ou sept de ces malheureuses [2].

Le mari leur coupe aussi les cheveux comme une punition, et elles ont honte après cela de montrer leur tête, qu'elles s'efforcent de couvrir. Pendant notre séjour, les blancs avaient infligé la même peine à leurs femmes indiennes. Celle qui a eu le nez coupé est sur-le-champ répudiée par son mari; personne ne l'épouse plus, et ces femmes travaillent ensuite pour un salaire ou pour vivre dans d'autres cabanes où elles soignent les enfants, tannent les peaux et se livrent à tous les travaux du ménage. On a eu des exemples de maris qui ont tué leur femme dès qu'elle avait eu des relations avec un autre homme; souvent aussi ils se vengent sur l'amant, à qui ils enlèvent ses chevaux et d'autres objets de valeur, tandis que celui-ci est obligé de les laisser faire.

[1] D'après d'Orbigny, les Patagons et les autres nations de la pointe méridionale de l'Amérique n'ont pas non plus l'ivresse dangereuse.

[2] On sait que cet usage se retrouve aussi chez d'autres nations de l'Amérique septentrionale. Le docteur Morse (*loc. cit.*, p. 135) raconte que les Potowatomics arrachent souvent avec les dents le nez à leurs femmes adultères.

Les mariages, chez les Pieds-Noirs, ne sont accompagnés d'aucune cérémonie particulière; on paye la femme et on l'emmène. On fait savoir le prix d'achat au père, par un ami ou par quelque autre homme. S'il l'accepte, on remet la jeune fille, et le mariage est conclu. Si la femme se conduit mal ou si l'homme en est fatigué, il la renvoie sans façon; cela ne cause aucune querelle. Elle prend ce qui lui appartient et se retire. Les enfants restent la propriété du mari [1]. Ces Indiens en ont souvent beaucoup. Le vieux Natoïé-Ponchsen (oncle de Ninoch-Kiéiu) avait eu trente enfants de diverses femmes. Les enfants courent généralement tout nus, jouent et nagent dans la rivière comme des canards. Les garçons vont nus jusqu'à treize ou quatorze ans; mais les filles reçoivent plus tôt leur petit vêtement de cuir dont j'ai parlé plus haut. Les Pieds-Noirs, comme tous les Américains du Nord, sont tranquilles dans leur vie intérieure, mais ils passent pour être plus colères que d'autres nations. Des duels ont lieu quelquefois, et la vengeance du sang s'exerce dans la plupart des cas. Quand un Indien est tué, ses parents se vengent, s'il est possible, sur le meurtrier; et s'ils n'en trouvent point l'occasion, ils s'en prennent au premier membre de sa famille qu'ils rencontrent; mais souvent aussi la vengeance du sang se rachète par des objets de valeur.

Ces Indiens, et même les Indiens du Sang les plus dangereux, sont hospitaliers dans leurs tentes. Des blancs qui les visitèrent au mois d'octobre, quand il faisait froid, furent logés dans la tente d'un chef, qui alla coucher avec toute sa famille à la belle étoile; il ne fut permis à personne d'incommoder les étrangers. Les chevaux furent bien soignés et

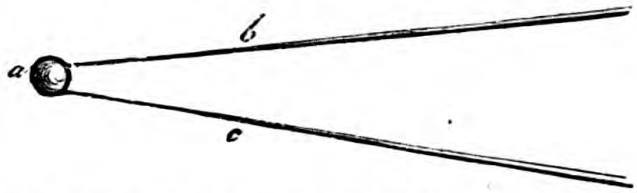
[1] Pendant l'hiver, il reste ordinairement trente à quarante tentes de Piékanns autour du fort Mackenzie; elles sont principalement habitées par des hommes âgés et paresseux, qui entretiennent des femmes pour les louer aux blancs. Ils chassent peu; car ils manquent rarement de marchandises qu'ils peuvent échanger contre de la viande. M. Mitchill coupait parfois leurs tentes en deux, pour les chasser, car ils sont toujours à charge au fort; aussi lui donnaient-ils, à cause de sa sévérité, le nom de *Kristikum Siksinam* (le tonnerre noir).

nourris, et il ne fut pas nécessaire de s'en occuper; car, dans cette circonstance, ces animaux et tout ce qui appartenait aux étrangers étaient dans une parfaite sûreté, tandis que, dans toute autre occasion, on aurait tout volé sans scrupule. Il n'est pas difficile aux Indiens d'accorder ainsi l'hospitalité au petit nombre de blancs qui vont chez eux, tandis que ceux-ci ne sont pas dans la possibilité de rendre la pareille à la foule d'Indiens qui les visitent et qui pourtant l'exigent. Ces visites sont si nombreuses et se répètent si continuellement, qu'il serait absolument impossible de rassembler des provisions suffisantes pour les nourrir. C'est là sans aucun doute la principale cause de l'aigreur qu'ils témoignent contre les blancs; mais c'est en vain que l'on cherche à leur faire comprendre cette disproportion; ils ne veulent pas la concevoir. M. Mitchill reçut un jour des Dacotas du Mississipi une rude leçon à ce sujet. Il avait été invité à entrer dans une tente, et, quoiqu'il eût très-faim, on ne lui donna pas la moindre chose à manger. Le lendemain matin, le Dacota vint le voir et lui dit que s'il l'avait fait jeûner la veille, ce n'était pas par méchanceté; mais comme la même chose lui était arrivée quelque temps auparavant chez M. Mitchill, il avait seulement voulu lui faire sentir qu'il ne devait plus agir ainsi à l'avenir.

Les Pieds-Noirs sont de terribles quémandeurs; ils ne cessent de vous harasser de leurs supplications; mais, sous ce rapport, ils n'approchent pas des Gros-Ventres des Prairies. Le vol des chevaux est devenu chez eux un art véritable; le plus adroit voleur de chevaux est un personnage distingué.

Ils ont imaginé diverses espèces de jeux pour se divertir. Dans l'un, ils se placent en demi-cercle et forment plusieurs petites piles de grains de verre ou d'autres objets qui font les enjeux. L'un d'eux prend en main une couple de cailloux et les remue de côté et d'autre en chantant et avec des mouvements mesurés, pendant qu'un autre doit deviner le nombre des cailloux. Des sommes considérables sont sou-

vent gagnées et perdues à ce jeu. Les Pieds-Noirs ont aussi des danses de divers genres, comme : 1° la danse des maringouins; 2° la danse des chiens; 3° la danse des bœufs à corne fine; 4° la danse des chiens de prairie; 5° la danse de ceux qui portent le corbeau; 6° la danse des soldats; 7° la danse des vieux bœufs; 8° la danse des imprudents ou des téméraires; 9° la danse de médecine; 10° la danse de la chevelure. Les sept premières danses s'exécutent toutes de la même manière; le chant dont on les accompagne en fait la seule différence. Ce chant est tantôt à pleine, tantôt à demi-voix, tantôt haut, tantôt bas, et toujours composé de notes courtes et souvent répétées; il est avec cela très-uniforme et interrompu par de grands cris de: Aï, aï! ou Haï! haï! haï! ou bien par le cri de guerre; il est le même chez toutes les tribus du Missouri. La danse de médecine des femme n'a pas lieu tous les ans. Elle est une fête de médecine pour ces dernières, bien que quelques hommes y figurent aussi. On construit une grande cabane de bois; les femmes se revêtent de leur plus beau costume et portent toutes un grand bonnet en plumes sur la tête. Toutes les femmes ne prennent pas part à la danse, et celles qui n'y figurent pas, ainsi que les hommes, forment les spectateurs. Des hommes battent le tambour (*Stohkimahtifs*) et secouent l'*Aouanaï* ou *Chichikoué*. Le dernier jour, en terminant la danse, on figure le parc des bisons. Les hommes, les enfants et les femmes qui ne dansent pas, forment deux lignes divergentes *b* et *c* qui partent de la loge de médecine *a*, dont les femmes sortent en



se traînant à quatre pattes en imitant la manière des bisons femelles. Plusieurs hommes jouent le rôle des bisons mâles, qui sont d'abord repoussés par les femmes; mais alors, ainsi

qu'il est d'usage dans cette espèce de chasse, on allume des feux au vent de la loge, dans laquelle les femmes se retirent dès qu'elles commencent à sentir la fumée, ce qui termine la fête. Elles exécutent quelquefois cette danse en été, quand l'envie leur en prend.

La danse de la chevelure (*Aouah-Ouakachs*), ou, pour mieux dire, *danser la chevelure*, a lieu quand on a tué des ennemis. Les femmes s'habillent alors comme des hommes et prennent aussi leurs armes. Si des femmes ont assisté à l'expédition dans laquelle ces ennemis ont été tués, elles se peignent la figure en noir. Une femme porte parfois la chevelure ou même plusieurs, selon le nombre que l'on en a; quelquefois elle est portée par une vieille femme, qui se tient alors à part et danse seule, tandis que toutes les autres forment un rond, et que les hommes accompagnent la danse sur le tambour et le chichikoué. Il y a aussi la danse des braves ou des guerriers. Ceux-ci forment un cercle, et plusieurs d'entre eux dansent au milieu, imitant tous les gestes d'un combat et déchargeant leurs fusils. Ils sont peints comme pour aller à la guerre.

On trouve chez les Pieds-Noirs, de même que chez toutes les nations de l'Amérique septentrionale, les associations dont j'ai parlé en décrivant les Assiniboins; elles portent des noms et sont soumises à certaines lois et règles; elles ont aussi des chants et des danses qui leur sont particulières, et qui servent en partie à maintenir l'ordre et la police dans le camp, dans les marches, dans les chasses, etc. On m'a nommé chez les Pieds-Noirs sept de ces associations, et c'est à elles qu'appartiennent les sept premières danses citées plus haut. Voici quels sont leurs noms :

1° *Sohskrifs* (la bande des Maringouins). Cette association n'est chargée d'aucune police; elle se compose de jeunes gens, dont beaucoup n'ont que huit ou dix ans. D'autres plus âgés s'y trouvent quelquefois, et même une couple d'hommes mûrs, pour veiller au maintien des lois et des règlements.

Cette société fait les coups de tête les plus étranges, erre quand il lui plaît dans le camp, pince, pique et égratigne les hommes, les femmes et les enfants, afin de les tourmenter comme font les moustiques ou maringouins. Elle n'épargne pas même les personnages les plus âgés et les plus distingués. Si l'on offense un de ses membres, on se les attire tous sur le corps; car ils sont étroitement unis. C'est par cette association que les jeunes gens commencent, et ils montent ensuite par degrés aux autres. Comme marque distinctive de leur société, les Sohskrifs portent une serre d'aigle attachée autour du poignet par un cordon de cuir. Ils ont aussi une manière particulière de se peindre le corps, comme chaque bande, de même qu'un chant et une danse, ainsi que je l'ai dit plus haut [1].

2° *Émitehks* (les Chiens). Leur marque distinctive ne m'est pas connue. Ils se composent de jeunes hommes mariés, et leur nombre est indéfini.

3° *Sehnipehks* (les Chiens de prairie). C'est déjà là une association de police qui admet des hommes mariés. Leur marque est un bâton long, recourbé vers le haut, entouré de peau de loutre, avec des nœuds de peau blanche, de distance en distance, et de chacun desquels pend toujours une couple de plumes d'aigle. (Voyez la vignette n° 14.)

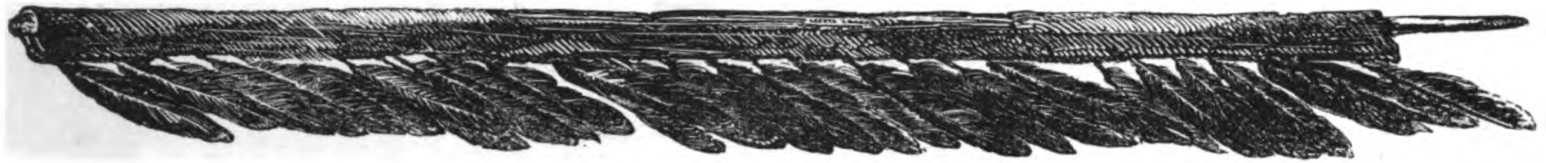
4° *Mastéupate* (ceux qui portent le Corbeau). Ils ont pour marque une longue perche couverte de drap rouge, à laquelle est attachée du haut en bas une longue et épaisse rangée de plumes noires de corbeau (Voyez la vignette n° 15). Ils contribuent au maintien de la police et du bon ordre.

5° *Ehtskinna* (les Bœufs à corne fine). Ceux-ci portent, quand ils dansent, des cornes à leurs bonnets. Quand ils campent, les tentes de cette association sont placées au milieu du cercle qui renferme, dans son centre, un espace libre.

[1] Ces renseignements sur les bandes des Pieds-Noirs m'ont été principalement fournis par l'interprète Berger qui a demeuré longtemps chez ce peuple.

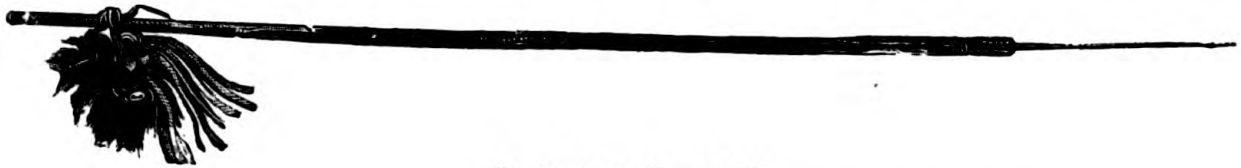
Vig. 14, tome II, page 214.

Marque distinctive de l'association des Sehnipehks, chez les Indiens Pieds-Noirs.



Vig. 15, tome II, page 214.

Marque distinctive de l'association des Mastéapate, chez les Indiens Pieds-Noirs.



Vig. 16, tome II, page 220.

Baguette adoptée comme talisman par un Indien superstitieux pour allumer sa pipe.

S'il survient du désordre, ils sont tenus d'aller au secours des soldats (voyez 6°) qui tracent le camp, et prennent alors la première place.

6° *Innakehks* (les Soldats). Ce sont les guerriers et les hommes les plus distingués, qui maintiennent la police dans le camp et pendant la marche. Dans les délibérations publiques, c'est leur voix qui décide, comme quand il s'agit de savoir si l'on doit chasser, changer de séjour, chercher un autre district de chasse, déclarer la guerre ou conclure la paix, et autres choses semblables. Ils portent pour marque distinctive un casse-tête en bois, large comme la main, et garni à la poignée de sabots de bison. Ils sont parfois au nombre de 40 ou 50 hommes. Leurs femmes, quand elles dansent la danse de médecine, sont peintes de la même manière que les hommes.

7° *Stomicks* (les Gros Bœufs). C'est là la plus distinguée de toutes les associations et celle qui occupe le premier rang. Ils tiennent à la main un signe de médecine garni de sabots de bison. Quand ils dansent avec l'accompagnement de leur chant particulier, ils secouent ces sortes de grelots. Ils sont trop âgés pour être chargés de la police; car ils ont passé par toutes les associations, et on les regarde en quelque sorte comme en retraite. A quelques égards, ils sont descendus de l'association des soldats actifs et considérés. Dans leur danse de médecine, ils portent sur la tête un bonnet fait de la longue crinière du bison mâle, dont les poils retombent fort bas.

Toutes ces associations s'adjoignent de nouveaux membres qui sont obligés de payer un droit d'entrée. Les hommes de médecine et les plus considérés payent plus que les autres. Si une femme, dont le mari fait partie d'une association, a eu des relations avec un autre homme, toute la bande s'assemble dans une tente; on y fume, et la nuit, quand tout est enseveli dans le sommeil, on entre de force dans la tente de cette femme, et chacun agit comme il veut

avec elle; puis on la renvoie après lui avoir coupé le nez. Ces Indiens sont souvent fort cruels. Le mari ne peut point empêcher cette exécution; il est obligé de répudier une telle femme. On lui dit alors le motif pour lequel on a agi de cette manière, et il a son recours contre le séducteur, à qui d'ordinaire il enlève des chevaux.

Dans le combat, nous vîmes les Pieds-Noirs à demi nus; mais parfois aussi ils montaient à cheval dans leur plus beau costume; quelques-uns d'entre eux se distinguaient par les boucliers richement ornés qu'ils reçoivent des Corbeaux, et par leurs magnifiques bonnets de plumes, dont on peut voir le dessin planche XLVIII, fig. 6 et 5. Dans ces cas ils déployaient aussi librement et à découvert leurs médecines ou ornements protecteurs. Le combat dont nous fûmes témoins et dont je donnerai la description dans le chapitre suivant, nous mit à même de juger assez exactement de leur manière de combattre, laquelle, du reste, ne diffère en rien de celle des autres Américains du Nord. De petits détachements se glissent presque nus autour de l'ennemi et essayent de le vaincre par la ruse, les embuscades ou les attaques imprévues; du reste, on sait depuis longtemps que leurs attaques ont presque toujours lieu au point du jour. Ils forment de très-longues lignes de tirailleurs et tirent de fort loin et fort mal, ainsi que je l'ai déjà remarqué. Les femmes et les enfants se montrent fort soigneux pour les blessés; ils poussent de grands cris et des lamentations, ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant. L'ennemi tue sans distinction les hommes, les femmes et les enfants, à coups de fusil, de flèche, de lance et de couteau; il scalpe aussi les femmes, que souvent encore l'on fait prisonnières et que l'on emmène en esclavage, auquel cas elles ne sont pas maltraitées. Je parlerai aussi plus loin de la cruauté avec laquelle on mutile les morts, devant lesquels on ne passe jamais sans leur lancer des coups de fusil, de bâton ou de pierre. Quant aux tourments que les nations de l'Amérique septentrionale faisaient autrefois su-

bir à leurs prisonniers, on n'en trouve plus aucune trace chez les Pieds-Noirs.

Quand les guerriers se rapprochent de leur camp, après un combat, ils se mettent à chanter, et l'un d'eux court en avant, à pied ou à cheval, s'avançant vers les tentes, souvent en serpentant. En même temps on lève les scalpes en l'air, on les secoue et on les montre de loin. Si quelqu'un s'est emparé d'une arme, il la lève aussi en l'air, se nomme et crie que c'est lui qui l'a prise. Après un combat heureux, les hommes chantent le chant qu'ils appellent Aninaï, ce qui veut dire : « Ils sont peints en noir. » Ils se rassemblent alors à côté des tentes, s'assoient en plein air, le visage peint en noir, leurs *leggings* et robes tachetés de noir, et se mettent à chanter sans accompagnement de musique; les scalpes n'y sont pas non plus. Ce chant n'a point de paroles, mais il se compose des notes ordinaires. Les armes des Pieds-Noirs ne diffèrent pas beaucoup de celles des autres Indiens du Missouri ; mais elles ne sont pas aussi belles ni aussi bien travaillées que chez les Corbeaux, les Meunitarris et les Mandans. Ils ne fabriquent pas eux-mêmes des arcs de corne d'elk ou de grosse-corne; aussi n'en voit-on que rarement parmi eux. Leur pays ne produit pas de bois qui convienne particulièrement pour faire des arcs; c'est pourquoi ils aiment à prendre en échange le *bow-wood* ou *yellow-wood* (*Maclura aurantiaca*) de l'Arkansa, et prennent aussi du bois de frêne pour faire leurs arcs. Pour le carquois, ils préfèrent la peau de panthère (*Felis concolor*, Linn.) qu'ils payent, comme je l'ai déja dit, par un cheval. Au bout de ce carquois, ils laissent pendre la queue de l'animal ; elle est garnie de drap rouge du côté de la chair, brodée en grains de verre et ornée de divers côtés de bandelettes de peau en forme de glands. Je n'ai pas vu souvent des lances chez les Pieds-Noirs, mais d'autant plus de casse-têtes, une partie desquels a été prise par eux sur les Têtes-Plates. Plusieurs se couvrent de pare-flèches. Ces boucliers sont ronds, faits de

cuir épais, ordinairement peints en vert ou en rouge, et ornés de plumes et de toutes sortes d'autres signes superstitieux. Ordinairement, quand ils se disposent à combattre, ils s'enveloppent la tête, comme avec un turban, de la gaîne de leur fusil, qui est en cuir; des peaux de loup leur sont alors fort utiles, surtout quand ils veulent observer l'ennemi. Ils les portent en sautoir sur l'épaule, s'en enveloppent la tête quand ils désirent d'approcher de l'ennemi sans être aperçus, et se couchent par terre, derrière une hauteur ou une élévation du sol, de telle façon qu'on les prendrait pour des loups blancs.

Les hommes de médecine ou docteurs des Pieds-Noirs sont très-maladroits. En notre présence, ils ne manquaient pas de cracher, sur les plaies des blessés, de l'eau qu'ils prenaient dans la bouche et quelquefois aussi de la salive. Du reste, ils ne lavaient jamais ces plaies; et le second jour, le sang caillé y était encore. Si les hommes les plus grièvement blessés n'en guérissent pas moins, malgré ce défaut absolu de soins, cela vient de la force de leur constitution, dont on peut acquérir à chaque instant des preuves. Le tambour et le chichikoué étaient journellement administrés aux malades dans des tentes fermées. Des enfants mortellement blessés demeuraient couchés nus à l'ardeur du soleil : aussi mouraient-ils tous promptement. On prétend que ces Indiens ont guéri quelques blessures graves; mais, si j'en juge par mes propres observations, c'est principalement à la forte constitution de ces hommes grossiers qu'il faut attribuer leurs succès. Dans toutes les tribus du Missouri, on voyait des individus scalpés qui étaient guéris et qui portaient des bonnets; il s'en trouvait aussi parmi les Pieds-Noirs, à ce que l'on nous assura. Ces Indiens possèdent quelques remèdes actifs tirés du règne végétal, et, entre autres, une racine blanchâtre qui croît dans les montagnes Rocheuses, et que les Canadiens appellent rhubarbe; elle a réellement le goût et les effets de la vraie rhubarbe, et occasionne aussi des

vomissements. Il y a encore une autre racine que l'on regarde comme très-efficace contre la morsure des serpents. On a du reste toujours recours au tambour et au chichikoué, dont le fracas insupportable inspire la plus grande confiance. Les Pieds-Noirs confectionnent leur aouanaï (*chichikoué*) avec du cuir, du bois et de la vessie, car ils ne cultivent point de calebasses ou de courges, et l'on sait que cet instrument remarquable est répandu parmi la plupart des tribus ou nations de la race américaine, tant dans la partie septentrionale que méridionale de ce vaste continent. Ils mettent aussi beaucoup de confiance dans les remèdes des blancs. Ils recherchent souvent leurs secours ; mais il y en avait beaucoup parmi eux qui étaient si horriblement maltraités par d'anciennes maladies syphilitiques, qu'il était devenu impossible de songer même à les guérir. Quand les Indiens sont guéris par leurs médecins, ce qui a lieu quelquefois au moyen de bains de vapeurs, ils leur font de grands présents, ou bien l'homme de médecine fait monter fort haut son mémoire. Durant le printemps qui précéda mon arrivée, plusieurs Piékanns moururent très-subitement de maux d'estomac, accompagnés de vomissements, maladie qui avait une grande ressemblance avec le choléra.

Quand un Pied-Noir vient à mourir, on ne l'enterre point, s'il est possible. On le revêt de ses plus beaux habits, qu'on lui attache sur le corps ; on lui peint le visage en rouge, puis on l'enveloppe, sans ses armes, dans une robe de bison, et on le dépose dans quelque lieu inaccessible, dans une caverne, un rocher, une forêt, sur une rive escarpée, et l'on couvre souvent le corps de bois et de pierres, afin d'empêcher que les loups ne s'en emparent. Quand on ne peut pas trouver de lieu solitaire, on laisse le mort dans une espèce de cabane, et souvent on est obligé à la fin de l'enterrer, ou bien d'en faire aux blancs un présent précieux, et qu'il n'est pas permis de refuser. Les parents se coupent les longs cheveux, les couvrent, ainsi que le visage et les vêtements, d'une

argile gris blanchâtre, et s'habillent le plus mal qu'ils peuvent tant que dure le deuil. Il leur arrive aussi souvent alors de se couper une phalange d'un doigt. Leur croyance, quant à la destinée des morts, c'est qu'ils vont dans un autre pays, où il ne leur manque rien et où on les a souvent entendus s'appeler les uns les autres, pour se réunir et fumer ensemble. Aux funérailles des riches Indiens, on a souvent coutume de tuer plusieurs chevaux sur leurs tombeaux, et l'on nous a cité des exemples de 12 ou 15 de ces animaux sacrifiés en pareille occasion. A la mort de Sachkomapeu (l'Enfant), chef riche et considéré, et qui passait pour posséder quatre à cinq mille chevaux, on en tua 150 de cette manière à coups de flèches[1]. Les parents s'assemblent chez le décédé, et même les hommes pleurent et se lamentent. On ensevelit d'ordinaire le mort dans la journée, et, s'il meurt la nuit, on dispose du corps dès le lendemain matin.

Les Pieds-Noirs sont superstitieux comme tous les Américains, et il est rare de voir un homme qui ne déploie pas quelque habitude ou quelque particularité qu'il a adoptée comme un talisman, et dont il s'imagine que dépend la réussite de ses plans et de ses entreprises. Il y en a qui secouent des sonnettes avant de fumer leur pipe; d'autres crachent de divers côtés avant de boire; d'autres encore marmottent quelques paroles ou une sorte de prière, etc. J'en vis un qui n'allumait jamais directement sa pipe au feu, mais qui se servait pour cela d'une baguette, longue d'environ deux pieds, peinte en rouge et en noir, ornée de plumes et de sonnettes, de la grosseur à peu près de deux fois une baguette de fusil et percée à l'extrémité. Dans cette ouverture, il plaçait une autre baguette plus mince, toutes les fois qu'il voulait allumer sa pipe (voyez la vignette n° 16). Quand on lui demandait le motif d'une si singulière habitude, il répondait qu'il avait peur

[1] L'usage de tuer sur les tombeaux les animaux domestiques du décédé existe aussi chez les Araucaniens, les Patagons, les Puelches et les Charruas. (Voyez d'Orbigny, *Voy. introd.*, p. 112.) Les femmes se coupent des phalanges de doigts.

du feu, et que c'était pour cela qu'il était obligé d'allumer sa pipe au moyen de cette baguette. La plupart de ces hommes ont adopté quelques singuliers usages de ce genre; malheureusement ils n'aiment pas à communiquer leurs pensées à ce sujet, de sorte qu'il est fort difficile d'en découvrir l'origine.

Quant aux opinions religieuses des Pieds-Noirs, l'interprète Berger, qui du reste était très au fait de tout ce qui les concerne, ne put m'en donner d'autres renseignements, si ce n'est qu'ils adorent le soleil (*Natohs* ou *Nantohs*), et il est possible que, de même que les Mandans, ils regardent cet astre comme le séjour du Seigneur de la vie, ou peut-être comme ce Seigneur lui-même. Près de leurs camps, on ne voit ni offrandes suspendues à des perches pour les puissances célestes, comme chez les Mandans ou Meunitarris, ni rien qui indique un culte quelconque [1].

Leur langue ne manque pas d'harmonie et n'est pas difficile à prononcer pour des Allemands. Le ch guttural, comme dans l'*ach* et l'*och* allemand, y est fréquent; mais il y a peu de sons indistincts et de lettres nasales. L'article manque. Ils mettent en général le substantif avant l'adjectif. Ils comptent parfaitement jusqu'à mille et même plus loin, et leurs noms de nombre sont fort singuliers, une fois qu'ils dépassent soixante. Ainsi, par exemple, un se dit *seh;* deux, *nahtoka;* trois, *nohóka;* quatre, *nehsohoui;* cinq, *nehsitó;* six, *naou;* sept, *ékitsikoum;* huit, *nahnisougim;* neuf, *pehksuh;* dix, *kehpouh;* vingt, *nahtsipo;* trente, *nehepou;* quarante, *nehsippou;* cinquante, *nehsitsippou;* soixante, *nehpou;* soixante-dix, *ékitsikippou;* quatre-vingts, *nahnisippou;* quatre-vingt-dix, *pehksippou;* cent, *képippou;* mille, *kipipippi*, etc. Ne pouvant, vu l'ignorance des interprètes, acquérir une connaissance approfondie de cette langue, j'ai dû me contenter d'en mettre par écrit quelques

[1] On trouve dans le Dr *Morse's Report*, p. 361, divers renseignements peu exacts sur la religion des Indiens qui habitent à l'orient des montagnes Rocheuses.

mots; et même à cela les Indiens ne se prêtaient pas très-volontiers. En attendant, il faut que je renvoie ici aux mots que je donne dans le supplément, lesquels sont malheureusement en fort petit nombre.

Le capitaine Franklin, dans son premier voyage à la mer Glaciale [1], a cité un certain nombre de mots de la langue des Pieds-Noirs, mais qui ne s'accordent pas exactement avec les miens, et, qui, à ce qu'il me paraît, ne peuvent pas être correctement prononcés. La prononciation anglaise ne convient guère pour exprimer ces langues de l'Amérique du Nord, remplies de sons gutturaux. Voici quelques-uns des mots avec l'orthographe de Franklin et la mienne:

	D'après le cap. Franklin. *Orthographiés à l'anglaise.*	D'après ma propre expérience. *Orthographiés à l'allemande.*
L'arc.	Naum.	Spiken-ahmai.
Le bison.	Eeninee.	Stomick (c'est le mâle) [2].
L'eau-de-vie (rhum).	Nappoe-oohkee.	Stioch-keh (*och* guttural).
Tabac.	Peestàh-kan.	Pistáehkan (*ach* guttural).
Le castor.	Keet-sta-kee.	Kéhstake (l'*e* bien prononcé).
Le couteau.	Stoo-an.	Stoánn.
Le cheval.	Pennakomit.	Purnakómité.
Bon, c'est bon.	Ahseeu.	Achséh (*ach* guttural).

Ces mots sont copiés ici tels qu'ils se trouvent dans l'original anglais. Indépendamment de leur langue parlée, les Pieds-Noirs ont encore, comme la plupart des tribus du Missouri, leur langage de signes, dont M. Say a donné quelques exemples, dans le récit de l'expédition du major Long; j'aurai l'occasion de m'en occuper plus bas, en parlant des Mandans.

[1] *Loc. cit.*, p. 109.

[2] *Eeninee* en est peut-être la dénomination générique.

CHAPITRE XX.

SÉJOUR AU FORT MACKENZIE.

Invitations indiennes. — Baptême des nouveaux arrivés. — Commerce d'échange (*Trade*) avec les Indiens. — Distinction de Ninoch-Kiéiu. — Offense des chefs. — Visite à Koutonépi. — Mort de l'engagé Martin. — Discussions qui en sont la suite. — Promenade à cheval au Snow-River. — Les Indiens du Sang assassinent le parent de Ninoch-Kiéiu. — Arrivée du corps au fort. — Dissensions entre les Piékanns et les Indiens du Sang. — Combat avec les Assiniboins. — Expédition chez les Koutanés. — Commerce d'échange avec le principal corps des Piékanns. — Leur chef suprême, Tatsicki-Stomiek. — Détachement de guerre des Siksckaï. — Parti d'Indiens du Sang avec leur chef Stomiek-Sosack. — Il nous devient impossible de remonter plus haut. — Construction d'un nouveau fort. — Préparatifs pour redescendre le Missouri jusqu'au Fort-Union.

La garnison du fort Mackenzie, ainsi que je l'ai déjà dit, consistait, à notre arrivée, en individus de différentes nations, et l'on essayait diverses manières d'occuper cette foule bigarrée. Des ouvriers de plusieurs nations furent, à la vérité, mis à l'ouvrage; et nos chasseurs, parmi lesquels il y avait des Espagnols, des environs de Santa-Fé, furent envoyés en campagne toutes les fois que les circonstances le permettaient; mais, malgré cela, tous ces hommes étaient souvent oisifs, et l'on réfléchissait aux moyens d'en diminuer le nombre. Le jour qui suivit notre arrivée, nous commençâmes par emménager; après quoi, nous visitâmes le camp indien avec ses nombreux chiens et ses tentes, la plupart vieilles et sales;

puis, dès le lendemain, nous fûmes invités, avec M. Mitchill, à une fête, par le chef piékann Mehkskehmé-Soukahs (la Chemise de fer). Nous entrâmes, au milieu du camp, dans un grand emplacement rond, entouré d'une espèce de clôture en branches d'arbre plus ou moins épaisses, qui renfermait une partie des tentes, et qui était destinée à servir la nuit de retraite aux chevaux : car les Indiens sont de si grands voleurs de chevaux, qu'ils ne se fient pas à cet égard les uns aux autres. La tente du chef était grande et vaste ; nous n'en avions pas encore vu une aussi belle ; elle avait au moins quinze pas de diamètre et était arrangée avec beaucoup de propreté et d'élégance. Nous nous assîmes sans cérémonie sur des peaux de bison, à la gauche du maître de la maison et autour du feu allumé au milieu et entouré de pierres ; un silence solennel régnait dans la tente. Notre hôte était un homme grand et fort, qui portait en ce moment son *breechcloth* pour tout vêtement. Nous ne vîmes point de femmes ni d'enfants. On plaça devant nous un plat d'étain contenant de la viande sèche et pulvérisée avec des baies douces (poires) ; nous mangeâmes ce mets avec les doigts, et nous lui trouvâmes fort bon goût. Le chef mangea après nous ce qui restait dans le plat ; puis il prit dans un sac un uniforme de chef, écarlate, à revers bleus et galons jaunes, qui lui avait été donné par les Anglais, plus six plumets rouges et noirs, un poignard avec sa gaîne, un mouchoir de couleur et une couple de peaux de castor ; il déposa tous ces objets devant M. Mitchill ; c'était un présent qu'il lui faisait, et, bon gré mal gré, M. Mitchill fut forcé de l'accepter : ce qui du reste lui imposait l'obligation de faire d'autres présents en retour, et notamment un costume neuf de chef. Quand le maître de la maison commença à bourrer sa pipe de talc vert, nous nous levâmes et nous éloignâmes, sans compliments et en silence, tout à fait à la manière indienne. Nous sortîmes, en rampant, par la petite porte qu'assiégeaient une foule de chiens, par-dessus les-

quels nous passâmes à grandes enjambées, pendant qu'ils nous montraient les dents d'un air tout à fait hostile. M. Mitchill fut sur-le-champ invité à trois ou quatre autres fêtes, honneur qui n'est supportable que pour un estomac indien. Le soir, les engagés du fort nous donnèrent ce qu'on appelle le *baptême*, c'est-à-dire, la bienvenue dans ce pays sauvage et lointain. Ils tirèrent plusieurs salves de mousqueterie, auxquelles on répond en leur donnant à boire ou en leur faisant un cadeau. Plus tard, nous eûmes pour divertissement le bruit du tambour dans le camp indien, bruit qui n'a pas seulement lieu quand il s'agit d'exorciser un malade, mais dans toutes les danses et toutes les réjouissances, de sorte qu'on l'entend tous les jours et presque à toutes les heures.

Un spectacle plus intéressant pour nous, fut celui de trois ours (*Ursus ferox*) déjà grands, qui couraient dans l'intérieur du fort, et qui nous amusèrent beaucoup par leurs singulières gambades et leurs mines toutes drôles. Il y avait encore un autre joli animal, un renard des prairies (*Canis velox*, Say) qui avait été élevé dans le fort; M. Mitchill m'en fit présent, et il contribua à nous égayer pendant l'hiver suivant par sa docilité et son enjouement. Il y avait dans notre nouveau logement une si grande quantité de souris, qu'elles couraient entre nos jambes, pendant que nous écrivions, et tenaient les souricières dans un mouvement perpétuel. Mon joli petit renard fut aussi dressé à cette nouvelle espèce de chasse, et ne tarda pas à y devenir passé maître. Le rat d'Europe n'avait pas encore pénétré dans cette partie du haut Missouri. J'en parlerai plus bas.

Le 10 août on fit les dispositions nécessaires pour la réception solennelle des Indiens. Cette réception précède toujours le commerce d'échange, et les Indiens y tiennent beaucoup. Après qu'un drapeau a été arboré, deux petits canons, placés au milieu du fort, donnent le signal du commencement des affaires. Il s'écoula encore une bonne demi-

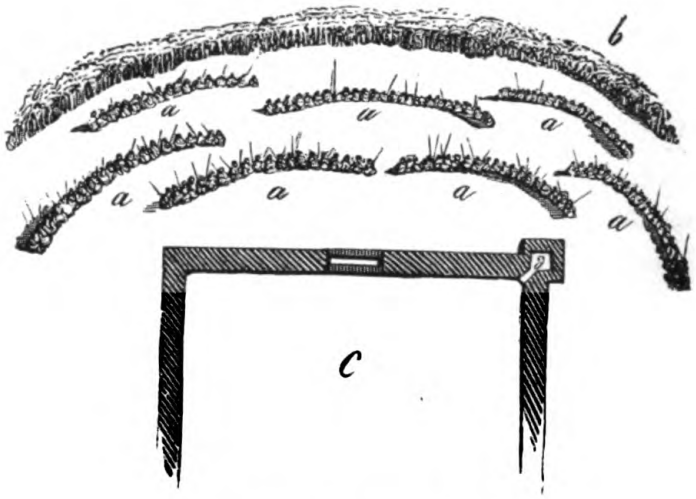
heure avant qu'il s'élevât du bruit dans le camp indien; alors on entendit chanter, tirer, et puis la grande masse des Indiens se mit en mouvement de tous les côtés. Aussitôt que le chef des Ours (*Ninoch-Kiéiu*) approcha de la porte, elle s'ouvrit et les deux canons furent tirés encore une fois. Il entra suivi de trois ou quatre autres chefs, qui s'avancèrent tous, en baissant la tête, vers M. Mitchill pour lui serrer la main; après quoi on les fit asseoir dans l'espace réservé aux Indiens. Bientôt parut une seconde troupe plus étrangère; M. Mitchill alla au-devant d'elle jusqu'à la porte. Ils s'avancèrent par pelotons, ayant à leur tête les chefs, qui ont toujours coutume d'apporter un présent, consistant en quelques peaux de castor ou bien en un cheval. Les premiers chevaux que nous reçûmes ainsi furent deux blancs et un aubère, peints en rouge de différentes façons, principalement sur le devant de la tête, sur les palerons et sur les cuisses de derrière; ils avaient aux jambes des raies en travers comme les zèbres; et des deux côtés de l'épine du dos, on leur avait tracé des figures de pointes de flèches, etc. Les chefs et une trentaine des principaux guerriers furent introduits. On les fit asseoir dans la salle à manger sur des peaux de bison; on leur donna à boire et on les laissa fumer. Trois à quatre troupes fort originales s'avancèrent ainsi, d'un pas accéléré, au milieu d'une furieuse mousquetade et de chants sauvages. Il y avait parmi ces hommes des figures martiales très-remarquables; ils étaient étrangement peints, bien ornés, et dans leur costume complet de guerre; malheureusement, la plupart des chefs portaient les uniformes qu'ils avaient reçus de la Compagnie et qui étaient faits en forme de redingotes, avec des chapeaux ronds à plumets. Ils étaient très-fiers de ce costume qui leur allait on ne saurait plus mal. Que l'on se figure ces visages peints d'un rouge vif, autour desquels retombaient des cheveux longs et épais, surmontés de chapeaux ronds à plumets, tels que les portaient autrefois les postillons en Allemagne; comment ne pas rire d'un pareil spectacle?

Quelques-uns de ces uniformes sont de deux couleurs, moitié rouge et moitié vert, et ressemblent aux habits que l'on met chez nous aux prisonniers des maisons de correction. Mehkskehmé-Soukahs était vêtu de la manière la plus intéressante et tout à fait à l'indienne. Son visage était noir; ses yeux, sa bouche et quelques raies sur le front et les joues, étaient d'un rouge vif. Quand les trois ou quatre bandes de Piékanns eurent été reçues, il en vint aussi une des dangereux Indiens du Sang, commandée par le chef et homme de médecine *Natohs* [1] (le Soleil). On en fit de même entrer une partie; après quoi arriva un détachement de soixante à quatre-vingts hommes de Gros-Ventres des prairies, lesquels ayant aussi apporté comme présents des peaux de castor et un cheval, furent traités comme les autres. Les chefs furent chaque fois accueillis à coups de canon, après quoi ils remettaient d'ordinaire les drapeaux qu'ils avaient reçus des marchands anglais, et qu'ils faisaient porter devant eux sur de longs bâtons, d'une manière tout à fait militaire. M. Mitchill avait voulu, l'année précédente, abolir ces salves d'artillerie; mais les Indiens s'en étaient offensés et avaient même fait mine de se retirer sur-le-champ, sans faire de commerce, car ils sont pleins de vanité.

Pendant que l'assemblée indienne s'occupait à fumer, M. Mitchill prit à part Ninoch-Kiéiu (le chef des Ours), qui avait toujours témoigné beaucoup de dévouement et de fidélité aux blancs et à la Compagnie américaine des Pelleteries, et le fit entrer dans sa chambre, où il lui donna un habit d'uniforme tout neuf, moitié rouge, moitié vert, à revers verts et rouges et à galons d'argent; un chapeau de feutre rouge orné de plusieurs touffes de plumes; en un mot, un costume complet, avec un fusil neuf à percussion et à deux coups. On désirait témoigner à cet homme une

[1] Il s'appelle aussi *Kaiéhs* (la viande séchée) ou *Achkotohmachkann* (*ch* guttural); ce qui signifie à peu près : « Plusieurs qui courent ensemble. »

distinction toute particulière, parce qu'il n'était jamais encore allé dans le Nord faire le commerce avec la Compagnie de la baie de Hudson. Quand il eut endossé son costume neuf, d'une valeur de 150 dollars, et qu'il se fut présenté dans la cour du fort à l'assemblée des chefs, on remarqua sur-le-champ que la préférence dont il était l'objet ne faisait pas sur eux une impression favorable. Quelques chefs qui avaient fait des présents à M. Mitchill et qui n'en avaient pas encore reçu en retour, comme, par exemple, Mehkskehmé-Soukahs, ne purent dissimuler ce qu'ils ressentaient. Ce dernier cacha sa tête derrière son voisin, d'autres baissèrent les leurs et parurent perdus dans leurs réflexions. Quand M. Mitchill s'aperçut de cette impression, il fit dire aux chefs que maintenant ils pouvaient voir comment la Compagnie américaine des Pelleteries traitait ses fidèles amis; quant à eux, au contraire, ils avaient coutume de porter leurs castors aux Anglais; il ne lui était donc pas possible de leur donner autant, mais il ferait néanmoins à chaque chef un présent. A l'avenir, ils trouveraient leur avantage à agir avec lui comme le faisait Ninoch-Kiéiu, et alors il pourrait aussi leur faire des présents d'une plus grande valeur. On fit monter après cela le chef des Ours sur son cheval blanc, afin qu'il pût se montrer dans son nouveau costume à ceux qui étaient restés hors du fort; il leur adressa une harangue d'un air assez sec, puis il fit le tour du camp et revint au fort, où il mit pied à terre. Il faut remarquer que cet homme n'était pas très-bien vu parmi les siens, de sorte que sa position était fort périlleuse; aussi, le vit-on plus tard s'asseoir, tête baissée, comme un proscrit, et il finit par rentrer dans la chambre de M. Mitchill, où il se tint à l'écart. Bientôt des discussions très-animées s'élevèrent entre les chefs, et Berger, l'interprète pour la langue des Pieds-Noirs, étant précisément absent, cette circonstance pouvait augmenter la mésintelligence. Plusieurs Indiens se levèrent, entre autres Haisikat (le pied roide, autrefois la vieille tête), qui prononça un long



Vig. 17, tome II, page 229.

Indiens assis devant le Fort-Mackenzie.

Nota. La vig. 18, page 261, est la même que la vig. 14 de la page 214.

discours accompagné de gestes violents. C'était le beau-frère du chef des Ours, à qui il conseillait franchement de retourner à la maison et de se tenir tranquille, puisque tant d'événements graves pourraient avoir lieu. Les Indiens du Sang étant irrités, ils parlaient hautement de tirer un coup de fusil à Ninoch-Kiéiu; celui-ci tint de longues conférences avec ses amis. Pendant ce temps, on voyait tous les autres Indiens s'asseoir en demi-cercle devant la porte du fort. Voyez la vignette n° 17. — (a) sont les guerriers assis en plusieurs demi-cercles, (b) la masse de la population indienne, (c) le devant du fort avec un blockhaus (d). Les guerriers étaient assis par terre, et, pendant qu'on leur distribuait des boissons et du tabac, ils chantaient sans relâche et déchargeaient de temps en temps leurs fusils. Enfin, à six heures du soir, quand on se vit délivré de ces hôtes incommodes et quand on espérait pouvoir se reposer un peu des fatigues du jour, il s'éleva tout à coup parmi les engagés une dispute qui aurait pu avoir des résultats fâcheux. Des voies de fait eurent lieu, et les blancs donnèrent par là un bien mauvais exemple aux Indiens. Cette dispute fut longtemps avant de s'apaiser, et nous ne reposâmes pas de toute la nuit; car le commerce d'échange avec les Indiens se prolongea fort tard, dans le magasin des marchandises indiennes, séparé à la vérité, mais peu éloigné cependant du lieu où nous étions couchés.

Les mauvaises dispositions des Indiens, par suite de la distinction qu'avait obtenue Ninoch-Kiéiu, avaient donné lieu à la nouvelle que les Indiens du Sang attaqueraient le fort et tueraient tous les blancs; et en admettant que cette nouvelle ne fût pas absolument fondée, elle prouvait du moins une tendance hostile, laquelle, en effet, se manifesta de différentes manières, comme, par exemple, par le projet de se retirer et par des tentatives pour voler nos chevaux. Ils avaient déjà même trouvé moyen de s'emparer d'un de ces

animaux; mais on parvint à le leur reprendre; après quoi on ne les envoya plus au vert qu'avec une escorte de six hommes armés. Ninoch-Kiéiu, de son côté, n'attendait rien de bon de ces Indiens, et il avait fait rentrer tous ses chevaux la nuit dans le fort. Quelques-uns de ces sauvages, mieux disposés que les autres, étaient pourtant venus nous trouver pour nous donner des assurances de leur dévouement; et comme ils étaient arrivés précisément au moment du déjeuner, on leur avait distribué à manger. M. Bodmer avait entrepris de dessiner Mehkskehme-Soukahs dans son grand costume, le visage peint en rouge et noir, avec une chemise de cuir ornée de peau de loutre et de bandes d'hermine, une grosse touffe de plumes d'oiseaux de proie, de becs de pics, de peaux d'hermine, de pièces et de bandes de drap rouge sur la tête. C'était une figure colossale fort remarquable. Voyez la planche XLV. Un autre Indien encore, connu sous le nom de *Big-Soldier*, vint aussi nous voir, et offrit de faire faire son portrait pour de l'argent. Son véritable nom était *Hachesto* (le harangueur); son costume était singulièrement riche, et sa taille approchait de six pieds. Il ne fut pas facile de s'entendre avec lui, car il mettait un fort haut prix à sa belle personne, et parut fort piqué de ce que l'on ne voulait pas le lui donner.

M. Mitchill ayant reçu avis, par des Indiens, de l'arrivée du chef piékann Koutonépi (le vieux Koutoné), nous entreprîmes, dans l'après-midi du 11 août, une excursion dont le but était de souhaiter la bienvenue au nouvel arrivé, que la chasse au castor avait retenu jusqu'à ce moment. Nous passâmes la rivière devant le fort, au moment où un grand nombre de jeunes Indiens s'y baignaient. Ils couraient par-dessus le keelboat, amarré contre la rive, et se jetaient dans l'eau, de son avant. Ils ne nageaient pas, ainsi que je l'ai déjà remarqué, à la manière européenne, mais tout à fait comme les Brésiliens. Ces jeunes gens, élancés et bien faits, dé-

ployaient une grande adresse. Leur couleur était d'un rouge brun brillant et foncé; la teinte rouge étant beaucoup plus prononcée que chez les Brésiliens, dont le brun tire plutôt sur le jaune ou sur le gris.

De la place où nous débarquâmes, nous n'eûmes pas loin à aller pour arriver dans une petite vallée latérale couverte de peupliers, où nous trouvâmes deux tentes de cuir. Koutonépi nous reçut assis au fond de la sienne, pendant que les autres déchargèrent leurs fusils en nous voyant. Dans cette petite et mauvaise tente de chasse, nous fûmes obligés de nous asseoir sur des peaux de bison, pendant que tout le ménage, qui se composait de quatre ou cinq hommes, de plusieurs femmes et de beaucoup d'enfants, se pressait dans la porte pour nous voir. Le chasseur espagnol Isidore Sandoval nous servit d'interprète. Quinze à vingt chevaux paissaient dans le voisinage de la tente; mais il y a des Piékanns qui en possèdent un bien plus grand nombre. Après que nous eûmes serré la main à tous les hommes, l'un après l'autre, on nous présenta un plat avec de l'eau bien fraîche du Missouri pour nous rafraîchir; sur quoi M. Mitchill distribua quelques petits présents, et entre autres du tabac, que Koutonépi accepta avec reconnaissance, en adressant un hymne au Soleil (*Natohs*) ou au Seigneur de la vie. On plaça ensuite devant chacun de nous une assiette en bois avec des queues de castor, cuites avec la racine appelée *pomme blanche*. La queue de castor était coupée en petits dés; bien attendrie par la cuisson, elle n'avait pas mauvais goût, et il y a des endroits, même dans les États-Unis, où on la regarde comme un fort bon mets. Les Indiens achevèrent ce que nous avions laissé; puis on apporta des tas de peaux de castor, dont le chef en offrit neuf comme un présent à M. Mitchill; le fils de la maison m'en offrit aussi une à moi; il ne cessait de me serrer les mains, pour me remercier, disait-il, d'être venu de si loin pour les voir. L'interprète traduisait au fur et à mesure les compliments que nous nous faisions

réciproquement, et je puis assurer que, chez les peuples les plus civilisés, nous n'aurions pu être reçus avec plus de cordialité et avec une politesse à la fois plus naturelle et plus respectueuse. Leurs peaux de castor étaient fort soigneusement nettoyées et séchées, au point de ressembler à du parchemin. Mon fusil à deux coups leur plut infiniment, et le fils de la maison exprima le désir de le décharger, ce qu'il fit avec le bon canon qui était chargé d'une balle. Les vieilles femmes fumèrent avec nous, mais demeurèrent pendant ce temps devant la porte de la tente. Tous les nombreux petits enfants, brun foncé, me parurent plus proprement tenus qu'à l'ordinaire, et d'ailleurs, toute la famille de Koutonépi mérite cet éloge. Nous prîmes affectueusement congé de ces bonnes gens, et le chef même annonça qu'il ne tarderait pas à nous rendre notre visite.

A notre retour au fort, nous trouvâmes le commerce d'échange en pleine activité : il donnait lieu à des scènes fort comiques, dont la joie ou le mécontentement s'exprimaient d'une foule de manières différentes. Plusieurs des Indiens se montraient tendres et embrassaient les blancs; d'autres, au contraire, étaient bruyants et colères. Ici l'on voyait une femme bourrer de viande ses quatre petits enfants, dont le plus jeune n'avait pas encore de dents, ce qui n'empêchait pas qu'on ne lui fourrât aussi son petit morceau dans la bouche; là, des enfants qui avaient attrapé une souris, s'amusaient à lui lancer des flèches avec la main, etc.

Le 12 août, vers midi, Koutonépi entra dans le fort avec sa bande, au bruit accoutumé de notre artillerie. Nous étions en ce moment de l'humeur la plus gaie, mais qui ne tarda pas à être troublée de nouveau par la discorde et le deuil. Des Indiens du Sang avaient volé trois chevaux du fort, et l'on s'efforçait vainement de découvrir le malfaiteur, quand le soir il arriva un événement bien plus important encore. M. Bodmer venait précisément de commencer le portrait d'un certain Hotokanehe (la tête de Robe), tenant son grand ca-

lumet, richement orné, lorsque, dans la pièce voisine, nous entendîmes un coup de feu, et sur-le-champ nous vîmes un grand nombre de personnes y courir. Un Indien du Sang, qui était entré souvent dans le fort, et qui, jusqu'à ce moment s'était toujours bien conduit, venait de tuer d'un coup de pistolet un de nos jeunes gens nommé Martin. Tout le monde s'était rassemblé autour de l'assassin, sans que personne pût découvrir la cause de cet événement. L'Indien paraissait un peu embarrassé; mais il soutenait que le pistolet était parti par hasard. Plusieurs jeunes gens prétendaient qu'il fallait lui rendre la pareille, attendu que c'était évidemment avec intention qu'il avait commis ce meurtre; mais M. Mitchill décida avec plus de modération qu'il fallait considérer cette mort comme un malheur. Le premier moment d'irritation passé, il fit sortir l'assassin du fort, en lui défendant d'y rentrer, et en interdisant en même temps aux engagés de commettre à son égard aucun acte de violence. Mais Ninoch-Kiéiu, qui était présent, ne prit pas cette affaire avec autant d'indifférence. Bien qu'il se fût senti offensé le matin même, parce qu'on n'avait pas voulu lui donner de l'eau-de-vie, il n'en prit pas moins, en cette occasion, avec chaleur le parti des blancs, et insista pour tuer l'assassin; mais comme on l'en empêcha, il le maltraita avec la crosse de son fusil, et le poussa fort rudement hors du fort, avec plusieurs Gros-Ventres des prairies, qui s'y trouvaient par hasard. Koutonépi, qui était aussi encore avec nous, se leva et prononça un discours plein de force, dans lequel il dépeignait les insultes des Indiens du Sang envers les blancs, et excitait ceux-ci à la vengeance; mais M. Mitchill, tout en le remerciant, persista dans le parti le plus sage, celui de la modération. La tranquillité ne fut pas troublée. L'interprète Berger revint; il avait été envoyé par M. Mitchill pour appeler une bande considérable de deux cent cinquante tentes de Piékanns, qu'il avait laissée sur le Muscleshell-River et qui pouvait arriver auprès de nous dans huit jours environ. La plupart

des Indiens qui entouraient le fort étaient repartis, de sorte que le 14 août on n'y comptait plus que vingt-trois tentes; en revanche il en arriva d'autres le même jour, et avec eux le nommé Bird, demi-Indien, homme faux, très-dangereux, et qui jouissait d'un grand crédit parmi les Pieds-Noirs. Il avait été autrefois au service de la Compagnie américaine des Pelleteries, d'où il avait repassé à celui de la Compagnie de la baie de Hudson, et il trompait l'une et l'autre selon qu'il y trouvait son profit. C'était un homme grand et fort, qui avait le teint brun, les cheveux noirs et bouclés; il parlait parfaitement la langue des Pieds-Noirs et vivait toujours avec les Piékanns. En ce moment il n'était au service d'aucune des deux Compagnies, et vivait dans l'indépendance, de la chasse aux castors et d'autres animaux. Il venait du fort Union, d'où il apportait des lettres de M. Mackenzie. Le chef des Gros-Ventres des Prairies, Nietohse, dont j'ai déjà eu occasion de parler, vint aussi; on tenait beaucoup à lui, et en conséquence il fut bien reçu. M. Patson, commis de la Compagnie, qui avait eu jusqu'alors la direction du fort Mackenzie, homme qui connaissait parfaitement les montagnes Rocheuses, et qui avait une grande expérience du commerce des pelleteries, nous quitta ce jour-là avec onze engagés, dans une forte pirogue, pour retourner au fort Union et de là à Saint-Louis. Le vide que les partants avaient laissé dans le fort, fut bientôt comblé par une foule de nouveaux Indiens, et dans le nombre nous reçûmes la visite de Mexkemauastan, qui avait été vu depuis peu au Bighorn-River. M. Bodmer le dessina; voyez la vignette de l'atlas n° xx. Cette occupation attira auprès de nous un grand nombre d'Indiens, qui furent souvent importuns. Quand un des leurs avait été dessiné d'une manière ressemblante, ils disaient: « Bodmer sait *écrire* fort exactement; » car ils n'ont pas d'expressions pour dire *dessiner*. Un certain Indien du Sang resta toute la journée avec sa femme, et nous ennuya cruellement; il ne cessait de nous prier d'aller

le voir dans sa tente, et nous finîmes par être obligés de lui complaire. En nous rendant à sa demeure, nous rencontrâmes beaucoup de femmes à qui l'on avait coupé le nez, spectacle dégoûtant! C'est, ainsi que je l'ai dit plus haut, la punition de l'infidélité chez ce peuple : elle reçoit souvent son application. Dans la tente vaste et bien éclairée, nous trouvâmes le maître de la maison, méchant homme qui, l'année précédente, avait tiré dans le visage d'un blanc un coup de fusil chargé de menu plomb; il était couché sur un banc d'osier tressé, couvert d'une peau de bison, et garni d'un dossier. Au milieu de la tente brûlait un petit feu, qui répandait une forte chaleur. On nous présenta des baies desséchées, et, à tout prendre, le séjour de cette tente n'était pas désagréable; ces gens n'ayant pas d'enfants, une grande propreté régnait chez eux. Isidore Sandoval servit d'interprète pendant la conversation. Nous avions journellement des relations de ce genre, dans lesquelles il y avait toujours quelque observation à faire.

M. Mitchill songeait alors à construire un nouveau fort, et, le 16 août, de grand matin, nous partîmes à cheval pour choisir un emplacement convenable. Nous gravîmes la chaîne des collines derrière le fort; nous y vîmes les petits chiens des prairies, courir se cacher dans leurs trous souterrains; après quoi, nous rencontrâmes deux Indiens armés qui, dès qu'ils nous eurent aperçus, tournèrent la tête de leurs chevaux et arrivèrent près de nous au galop. Ils n'avaient pas remarqué nos fusils à deux coups que nous portions en travers, à la tête de la selle, et il n'y a pas de doute que leur intention ne fût de nous effrayer et d'essayer leur chance avec nous; car aussitôt qu'ils virent nos armes, ils se retournèrent sur-le-champ et s'éloignèrent au plus vite [1]. Les ayant appelés, ils s'arrêtèrent de nouveau à

[1] M. Mitchill avait eu l'été précédent une aventure semblable, qui lui apprit à connaître ces espèces de rencontres indiennes. Se promenant à cheval sans armes, et accompagné d'un seul homme, il rejoignit deux Indiens, qui sur-le-champ lui

quelque distance; l'un des deux donna à l'autre son fusil, et étant revenu sur son rossinante blanc, il nous raconta par signes qu'un Indien avait enlevé sa sœur, la femme d'un tiers, et qu'ils étaient partis à la recherche du coupable afin de lui casser la tête; puis examinant les traces, ils disparurent bientôt à nos regards. Un peu plus loin, nous rencontrâmes une vingtaine de nos gens, qui avaient été expédiés pour travailler à la construction du nouveau fort. Ils étaient bien armés et portaient avec eux, sur des charrettes, leurs lits et les autres objets dont ils avaient besoin. Ils avaient ordre de rester toute la semaine et de ne revenir que le samedi. D'autres gens encore avaient été envoyés pour faire du charbon pour la forge, usage auquel le bois du peuplier est particulièrement utile. Nous allâmes en tête de ces hommes, et eûmes un beau point de vue sur la vallée du Tetton-River, qui, formant une ligne verte, coupait agréablement l'uniformité de la prairie jaune et brûlée. Au fond de la vallée, nous vîmes, sous de grands peupliers, trois ou quatre huttes indiennes. Si de cette hauteur on jetait les yeux à gauche, le regard s'étendait sur un grand détour du Missouri, aux bords duquel s'élevaient plusieurs beaux bois de peupliers et des pelouses vertes, tandis qu'un peu plus haut s'ouvrait, sur la rive méridionale, le ruisseau appelé par Lewis et Clarke Snow-River, le point le plus éloigné de mon voyage sur le haut Missouri, quoique à cette époque je n'eusse pas encore perdu l'espoir d'atteindre les trois principales sources de cette rivière : le Jefferson, le Madison et le Gallatin. Devant nous, un peu sur la gauche, et dans la direction du sud-ouest, se montrait, à quelque distance, la première chaîne des montagnes

demandèrent du tabac. Il leur donna ce qu'il en avait, mais ne put les satisfaire; ils voulurent alors avoir son couteau, et lui jetant le tabac à la figure, ils bandèrent leur arc d'un air menaçant. Ils ne le laissèrent partir qu'après qu'il leur eut promis de leur en donner davantage le lendemain au navire; il y vinrent en effet, mais M. Mitchill ne fit pas semblant de les reconnaître. Depuis ce temps, il ne sortait jamais sans armes.

Rocheuses, qui n'atteint pas la région des neiges; et derrière nous, nous avions la belle montagne du Bear's-Paw. De cet endroit élevé, nous prîmes à gauche, et franchissant des hauteurs escarpées, nous descendîmes vers le Missouri, dont nous suivîmes le cours à travers des bois épais de saules, de peupliers, d'érables-negundo et d'ormes, entremêlés de boffaloe-berry, de rosiers, de cornouillers et d'autres arbustes. Le sol était couvert d'un riche gazon, dont on avait fait, pour le fort, du foin qui déjà s'élevait en meule. Le sentier nous conduisit ensuite près de la rive septentrionale, sous des arbres touffus, et nous vîmes de là une plaine profonde, située sur le bord opposé, et dans laquelle M. Mitchill résolut de construire le nouveau fort, au milieu d'une prairie boisée, près d'une grande forêt de peupliers. Nous vîmes plusieurs Gros-Ventres qui allaient et venaient et qui faisaient paître leurs chevaux; leurs huttes étaient dressées dans le bois voisin.

A peine nous étions-nous mis en route pour retourner, que Dauphin, un de nos gens, arriva hors d'haleine sur un cheval indien, et dit à M. Mitchill que Ninoch-Kiéiu l'avertissait que son neveu avait été assassiné par les Indiens du Sang; qu'en conséquence il avait résolu d'attaquer sur-le-champ ces Indiens, et qu'il nous conseillait de rentrer dans le fort le plus promptement possible, ajoutant qu'il avait déjà fait revenir les travailleurs destinés au nouveau fort. Nous remontâmes donc immédiatement sur la hauteur, où nous rejoignîmes nos gens qui s'en retournaient avec plusieurs Indiens. M. Mitchill leur reprocha très-vivement leur conduite, en leur faisant observer qu'il n'avait pas encore donné d'ordres à cet effet; sur quoi Latresse répondit avec beaucoup d'arrogance qu'ils n'avaient nulle envie de se faire massacrer par les Indiens; que ce n'était pas pour cela qu'ils étaient venus; en un mot, ils se montrèrent à la fois lâches et mutins. Mais il fallait bien les laisser faire, et nous revînmes donc tous ensemble au

fort. Quand nous y fûmes arrivés, nous apprîmes que le neveu du chef des Ours, bon et pacifique Indien, était monté à cheval dans la matinée, pour aller à la recherche d'un cheval qu'on lui avait volé, mais qu'arrivé sur les hauteurs du Tetton-River, non loin du fort, il avait été assassiné par les Indiens du Sang, à coups de fusil, de couteau et de massue. Ninoch-Kiéiu était furieux. On avait sur-le-champ poursuivi en vain quelques Indiens du Sang, et l'on avait même voulu tuer l'homme qui demeurait près du fort et dans la hutte duquel nous avions été naguère invités ; mais on avait réfléchi que son innocence était évidente ; de sorte qu'on lui avait pardonné et l'on avait fumé la pipe avec lui. Un autre de ces Indiens avait été poursuivi à coups de fusil par delà la rivière. Le chef des Ours s'approcha alors de M. Mitchill pour le consulter sur ce qu'il fallait faire. Un Indien prudent et âgé conseilla de ne pas faire de cette affaire une guerre de tribu, mais de la traiter comme une querelle particulière, et d'attendre en conséquence l'occasion favorable de se venger sur quelque membre de la famille du coupable [1]. Le chef, profondément irrité, réfléchissait en silence. Il avait mis, en signe de deuil, ses plus mauvais habits; il n'avait pas coupé ses cheveux, disant que son cœur était trop grand et trop fort pour agir ainsi. Il avait chargé à balle le fusil à deux coups qui venait de lui être donné. Tout à coup il s'enfuit sans prononcer une parole. Plus tard, il fit dire à M. Mitchill qu'il était obligé de partir pour venger son parent, dont il ne voulait pas contempler le corps ; mais afin d'être sûr qu'il tombât en de bonnes mains, il en faisait présent à M. Mitchill, qui pourrait le faire enterrer [2]. L'assassinat de l'Indien étant une suite des injures que

[1] La vengeance du sang est aussi en usage en d'autres parties du monde; Ruppel en parle dans son Voyage en Abyssinie, t. I, p. 358. Une nombreuse famille est fort utile dans ce cas.

[2] C'est là une coutume fort commune chez les Indiens, et qui coûte toujours de l'argent aux blancs. Il faut alors que l'on fasse enterrer ces morts convenablement

Ninoch-Kiéiu avait dites aux Indiens du Sang à l'occasion de la mort de Martin, on ne pouvait convenablement refuser cet agréable présent; il en résulta que nous ne pouvions quitter le fort sans prendre de grandes précautions, les Indiens du Sang montrant à notre égard des dispositions hostiles.

Le 17 août, de grand matin, nous entendîmes les cris et les lamentations des Indiens dans le camp, et bientôt après on apporta dans le fort le corps de l'assassiné. Il était enveloppé de robes de bison fortement attachées, et couché sur un traîneau tiré par un cheval. Un vieillard, ainsi qu'un grand nombre de femmes, suivaient le corps en pleurant et en gémissant. Une femme âgée venait de se couper une phalange du petit doigt en signe de douleur, et tenait le doigt, qui saignait fortement, enveloppé d'une poignée d'absinthe. Quand nos gens eurent détaché le corps du traîneau, après qu'il fut arrivé entre les deux portes du fort, et qu'il eut été porté dans l'espace indien, un jeune homme, frère du chef des Ours, adressa un discours aux parents affligés, dans lequel il leur dit : « Pourquoi vous lamentez-vous et « pleurez-vous? Voyez, je ne pleure pas! Il est allé dans « l'autre pays, et nous ne pouvons pas le ressusciter! mais il « faut que deux Indiens du Sang au moins l'y accompagnent « et s'attachent à son service! » Un enfant nouveau-né et un petit frère de l'assassiné étaient morts la même nuit; de sorte qu'il y avait en même temps trois corps dans le fort, et les Indiens disaient que le frère assassiné avait appelé les autres à lui. Les corps de ces Indiens ayant été longtemps exposés au grand air et au soleil, il fallut se hâter de les enterrer; et l'interprète Berger fut chargé de la commission désagréable de les peindre, de les revêtir, à la manière indienne, de leurs plus beaux habits, et de les parer. Les deux

à ses frais, et des couvertures de laine, du drap, de la couleur rouge, etc., sont des objets indispensables qu'il faut se procurer, et que les Indiens auraient été sans cela obligés d'acheter eux-mêmes. Si l'on refusait un semblable présent, on se ferait la plus mauvaise réputation du monde.

Indiens furent placés dans la même tombe, enveloppés d'une couverture de laine rouge et d'une peau de bison. Le fond et les côtés de la fosse furent aussi recouverts de bois ; on y ajouta un mors, un fouet et quelques autres petits objets, après quoi l'on jeta la terre par-dessus.

Le même jour, vers midi, on aperçut, sur les hauteurs de l'autre rive du Missouri, une foule d'Indiens qui descendaient avec leurs travails chargés et tous leurs effets : c'était la bande de Piékanns qui nous avait été annoncée par Berger. Quelques-uns d'entre eux ne tardèrent pas à arriver, comme avant-garde; ils étaient parés, et l'un d'eux portait en main la marque distinctive de la bande des Corbeaux (*Mastohpate*). Ninoch-Kiéiu les accompagnait et ne cessait de parler de se rendre à un petit camp d'Indiens du Sang, situé sur l'autre bord de la rivière, pour y chercher sa vengeance; mais il restait néanmoins toujours avec nous. Son frère, qui faisait aussi beaucoup de bruit, parcourait le fort un pistolet chargé à la main, et finit par prier M. Mitchill de vouloir bien lui faire passer la rivière, attendu que l'on croyait avoir vu deux Indiens du Sang à qui il voulait faire sauter la cervelle. M. Mitchill lui répondit fort tranquillement, que s'il avait l'intention de tuer quelqu'un, il ne devait pas compter sur son secours. Alors cet Indien, avec toutes les apparences d'une vive émotion, monta sur son cheval et partit précipitamment, afin, disait le chef, de soulager son cœur par la mort d'un Kehna, sauf à faire plus tard sauter la cervelle au véritable meurtrier. Le vieil oncle du chef, Natoïé-Poóchsen (il faut prononcer à l'allemande ce nom qui signifie la parole de la vie), était un des plus affligés. Il s'était coupé les cheveux et s'était enduit le visage, les jambes et une partie du corps, d'une argile blanchâtre. M. Bodmer l'a dessiné dans ce costume. Il allait et venait gémissant et pleurant, pendant que le chef des Ours ne songeait qu'à se procurer de l'eau-de-vie. Il tenait à la main un petit moutardier plein de cette précieuse liqueur, et l'un

de ses amis, qui possédait aussi un peu d'eau-de-vie, en prit dans la bouche, puis embrassa le chef et lui fit couler ce nectar dans la sienne, ce qui, chez les Pieds-Noirs, est la plus grande marque d'amitié que l'on puisse donner [1].

Les engagés de la Compagnie étaient en ce moment occupés à emballer les peaux, ce qui se fait à l'aide de machines. Elles consistent en un échafaudage de lattes, de la grosseur des paquets, et dans lequel on pose les peaux. Quand il s'agit de fourrures petites et légères, on place une ou deux grosses planches en travers de la machine; puis un homme monte à chaque extrémité, afin de serrer les peaux avant de les nouer; mais quand ce sont des peaux de bison, qui sont beaucoup plus épaisses, on se sert pour les presser d'une lourde poutre tirée par six à huit hommes. Le reste de nos gens sciaient des planches, faisaient du charbon ou se livraient à d'autres travaux semblables, qui toutefois leur laissaient beaucoup de temps libre, qu'ils remplissaient par des jeux de divers genres. Ils tiraient parfois à la cible, exercice dans lequel Papin et Norrin se montraient très-adroits. Le soir nous jouissions ordinairement d'un spectacle fort divertissant, quand tous les chevaux du fort revenaient des hauteurs. Huit hommes armés les escortaient à cheval, par derrière et sur les côtés; beaucoup d'Indiens s'y étant joints avec leurs chevaux, pour plus de sûreté, toute cette cavalerie réunie devenait fort nombreuse et présentait un aspect intéressant, lorsque, enveloppée d'un torrent de poussière, elle arrivait avec un bruit assourdissant à la porte du fort.

Désirant me procurer un grand et beau Bighorn, j'obtins

[1] M. Mitchill ayant eu, en 1832, une discussion avec Tatsicki-Stomick, et celui-ci ayant été sur le point de se retirer avec toute sa bande, on ne savait plus comment faire pour l'apaiser, quand un Indien suggéra ce moyen. M. Mitchill prit une gorgée d'eau-de-vie dans la bouche, et se rendit ainsi dans le camp indien; là il embrassa l'homme irrité, fit couler le breuvage dans sa bouche, et l'amitié du vieux chef fut resserrée; il devint plus affectueux que jamais, et ne parla plus de s'éloigner.

de M. Mitchill la permission d'y employer le chasseur Papin, auquel mon propre chasseur, Dreidoppel, se joignit pour entreprendre une excursion. Papin n'y allait qu'à regret, quoique pour sa sûreté on lui eût donné un Piékann pour l'accompagner. Il protesta qu'il n'entreprendrait pas pour cent dollars une expédition si dangereuse, s'il ne s'était pas engagé avec la Compagnie. Ils s'arrangèrent d'après cela pour passer une couple de nuits dehors, et prirent avec eux un cheval de somme. D'autres chasseurs furent envoyés avec les Indiens, et nous ne tardâmes pas à recevoir la nouvelle qu'un assez grand nombres de bisons avaient été tués. Dans d'autres moments nous manquions souvent de viande. Bird, qui avait dressé sa tente entre les grands peupliers près du fort, où demeurait aussi Ninoch-Kiéiu, nous visitait souvent, et nous dit qu'il était obligé de faire un voyage dans le Nord. On l'engagea, lui et quelques autres Piékanns, à user de leur influence sur Ninoch-Kiéiu pour qu'il n'attaquât point des individus innocents, attendu que les Indiens du Sang étaient beaucoup plus nombreux et plus puissants que les Piékanns, et que les blancs éprouvaient aussi de grands désavantages d'une semblable inimitié.

En attendant, M. Bodmer avait dessiné, d'une manière très-fidèle et très-ressemblante, un certain nombre d'Indiens, et entre autres le vieux Pioch-Kiéiu (l'Ours éloigné), dont le visage était peint en terre bleue, et qui se distinguait par un menton fort long qui n'avait rien d'Indien; plus une jeune femme piékanne fort jolie, et un vieux Koutané ou Koutnéhé, qui s'appelait Homach-Ksachkum (la grande terre; le *ch* tout à fait guttural), ainsi que son fils Makouié-Poka [1] (l'enfant du loup), dont la mère était une Piékanne, et qui s'habillait aussi tout à fait à leur mode, mais qui avait adopté plusieurs ornements de leurs ennemis, les Meunitar-

[1] On peut voir son portrait communiqué par moi dans Schinz, Histoire de l'homme et des mammifères, pl. 47. — Pour ce qui regarde les Koutanés ou Koutnéhés, voyez l'Appendice.

ris. Le vieux Koutané était un homme bon et amical, dont les traits étaient fort caractéristiques et que le portrait représente avec une grande fidélité. (Voyez planche XLVI, la figure à droite). Il me procura des renseignements sur sa nation, et des mots de sa langue qui sont difficiles à prononcer. Son portrait si ressemblant, ainsi que les autres dessins, divertirent fort les Indiens; ils les reconnurent tous sur-le-champ, et la renommée du grand *écrivain* s'était tellement répandue parmi eux, que notre maison était perpétuellement assiégée par une nombreuse société d'Indiens qui y fumaient du tabac et nous incommodaient par la chaleur qu'ils y occasionnaient. Quelques-uns d'entre eux ne pouvaient pas se tenir un moment tranquilles pendant qu'on les dessinait, tandis que d'autres restaient immobiles des journées entières, pourvu qu'on leur donnât du tabac à fumer, et j'avais grand soin de ne pas les en laisser manquer. Pendant ces visites, je trouvais fréquemment l'occasion de m'informer de leurs usages et de leurs idées. Le Bison blanc, qui venait souvent me voir, apporta un jour avec lui un arc fort élégamment décoré qu'il avait pris sur les Têtes-Plates [1]; mais il ne voulut absolument pas me le vendre. J'avais beau élever mes offres, il répondait toujours : « J'aime beaucoup cet « arc. » Il me fallut donc renoncer à l'espoir de posséder cette arme; car si après cette déclaration j'avais insisté encore, les Indiens auraient augmenté considérablement tous leurs prix. Cet homme avait du reste de grands sentiments d'honneur; il était attaché aux blancs, digne de confiance et avec cela guerrier distingué. Il avait dernièrement brûlé la cervelle à sa sœur parce qu'elle avait eu des relations avec un autre homme, malgré ses conseils réitérés. Un chef des Piékanns, avec qui il se querellait, lui tira un coup de fusil dans la cuisse; mais pour cela il ne perdit pas son sang-froid, et tua son ennemi sans faire attention à sa propre blessure.

[1] Pour les Têtes-Plates, voyez l'Appendice.

Un autre vieillard, qui nous visitait quelquefois, se disait grand médecin et magicien. Il nous raconta que la mort s'était cachée dans certaine tente, chez une femme, et qu'il l'en avait chassée. Il l'avait vue entrer par le trou, dans le haut de la cabane, par où la fumée s'échappait, et toucher la femme; mais sur-le-champ il avait appliqué sa médecine sur l'endroit ainsi touché, et n'avait pas quitté la malade de toute la nuit. La mort revint plusieurs fois, mais toutes ses tentatives échouèrent, le remède ayant toujours été appliqué au moment convenable.

Bird nous présenta le nommé Mikotsotskina (la Corne rouge), grand et beau Piékann, guerrier distingué, qui avait commandé diverses expéditions et avait déjà fait plusieurs coups remarquables. C'était un homme bien fait, dont la physionomie avait une expression vive, spirituelle et bonne; il était avec cela très-bien et très-proprement habillé. Il amena avec lui deux chevaux blancs, et il était assis sur une belle housse faite d'une peau de panthère et doublée de drap rouge. Précédemment, cet homme s'appelait Mastoënna (le *cheffre* des Corbeaux), et l'on prétend qu'il a tué plus d'hommes blancs qu'aucun autre individu de sa nation.

Vers cette époque, comme nous manquions de bonne viande dans le fort, n'ayant pu, depuis quelque temps, nous procurer que deux cochons, il se répandit diverses nouvelles défavorables; on parlait des mauvaises dispositions de Ninoch-Kiéiu et de ses partisans à l'égard des blancs; ce qu'il fallait, sans aucun doute, attribuer à la funeste influence du perfide Bird, qui était prévenu contre la Compagnie. Un Indien nous dit que ses compatriotes avaient l'intention de doubler le prix du castor, et que si l'on refusait de les satisfaire, tous les Américains devaient être massacrés. On ne s'inquiéta nullement de ces bruits, bien qu'ils indiquassent le peu de confiance que l'on devait mettre dans le caractère des Pieds-Noirs; mais le moment approchait où nous allions être mis à une bien plus terrible épreuve.

Le 28 août, au point du jour, nous fûmes éveillés par des coups de fusil, et Doucette entra dans notre chambre, en criant : « *Levez-vous ! Il faut nous battre !* » Nous sautâmes à bas du lit, nous nous habillâmes à la hâte et nous chargeâmes à balle nos fusils de chasse. Quand nous arrivâmes sur la place du fort, nous trouvâmes toute la garnison sur pied, et des coups de fusil partaient des toits. Y étant montés, nous vîmes toute la prairie couverte d'Indiens à pied et à cheval, qui tiraient sur le fort. Des troupes étaient rangées en lignes serrées sur les hauteurs. Environ 18 à 20 tentes des Piékanns, qui étaient situées près du fort, et dont les habitants, après avoir chanté et bu pendant tonte la nuit, étaient tombés vers le matin dans un profond sommeil, avaient donné lieu à cette attaque de la part de six cents Assiniboins et Crihs. Un fuyard piékann ayant donné le premier avis de l'approche de l'ennemi, les engagés s'étaient immédiatement postés sur les toits des maisons, d'où l'on voyait le fort entouré d'ennemis de tous les côtés et à fort peu de distance. Ils avaient coupé à coups de couteau les tentes des Piékanns; puis ils y avaient envoyé des coups de fusil et des flèches, tuant ou blessant les habitants subitement éveillés. Quatre femmes et plusieurs enfants étaient couchés morts à côté du fort; plusieurs autres étaient blessés. Les hommes, au nombre d'une trentaine, avaient commencé par décharger leurs armes contre les ennemis; après quoi ils s'étaient repliés sur le fort, où on les avait admis. Ils montèrent sur-le-champ aux toits et firent un feu bien nourri contre les Assiniboins.

Un grand désordre cependant régnait dans le fort. Si l'on avait auparavant fait, de temps à autre, un appel militaire, on aurait reconnu que les engagés avaient vendu aux Indiens les munitions qu'on leur avait distribuées. On ne se trouvait donc pas en état de défense, et il fallut, pendant le combat, distribuer de la poudre et du plomb aux blancs comme aux Indiens. M. Mitchill était occupé, avec l'inter-

prète Berger, à faire entrer dans le fort la foule des femmes et des enfants piékanns, qui se pressaient dans la porte, quand tout à coup un Indien ennemi parut auprès de cette porte; et, l'arc tendu, il s'écria : « Homme blanc, fais place; « je veux tuer ces ennemis. » Cette exclamation fit connaître que l'attaque n'était pas proprement dirigée contre les blancs, mais seulement contre les Pieds-Noirs. M. Mitchill ordonna sur-le-champ à ses gens de cesser le feu, ce qui n'empêcha pas que l'on ne continuât à tirailler. Quant aux Piékanns, ils ne voulurent écouter aucune défense; il y eut même dix à douze de nos gens, entre autres Doucette et Loretto, qui sortirent dans la prairie et se placèrent en ligne avec les Pieds-Noirs, dont le nombre augmentait rapidement. Loretto, chasseur du fort, avait tué, à quatre-vingts pas de nos piquets, le neveu du chef assiniboin, Minohenne (le gaucher) [1], et ce fut le seul mort que l'ennemi ne put point emporter avec lui; car on le vit en placer plusieurs autres sur ses chevaux en partant. Dans l'intérieur du fort, il n'y eut qu'un seul homme de blessé; une flèche lui avait percé le pied. Un cheval et un chien furent blessés aussi. Si l'ennemi avait occupé les hauteurs situées sur l'autre bord de la rivière, il aurait pu de là tuer toute la garnison de notre fort.

Quand les Assiniboins virent que l'on répondait à leur feu et aux balles qu'ils envoyaient dans les piquets, ils se replièrent d'environ trois cents pas, et là, le feu des tirailleurs continua; car les rangs des Piékanns se garnissaient de plus en plus de personnes qui arrivaient des environs. La place du fort était pendant ce temps le théâtre de scènes fort originales. Une foule d'hommes, de femmes et d'enfants blessés avaient été couchés ou assis contre les murs, tandis que d'autres étaient traînés de côté et d'autre par leurs parents,

[1] Minohenne était le principal chef et le commandant de tout le détachement de guerre des Assiniboins, auxquels s'étaient joints cent Crihs. Après ce combat, il changea son nom contre celui de Tatogan (l'Antilope ou Cabri).

au milieu de cris et de lamentations. Le Bison blanc, dont j'ai déjà eu plusieurs fois occasion de parler et qui avait été blessé derrière la tête, se trouvait parmi ces derniers. On le promenait ainsi avec des chants, des pleurs et des gémissements; on lui secouait le chichikoué aux oreilles, afin que le démon ne s'emparât pas de lui, et on lui donnait de l'eau-de-vie à boire. De son côté, presque étourdi et ivre, il ne cessait de chanter aussi, ne voulant pas s'abandonner au malin esprit. Ohtséqué-Stomiek, vieillard de notre connaissance, avait reçu une balle dans le genou, qu'une femme lui retira avec un canif qu'elle emprunta, et sans qu'il donnât la plus légère marque de douleur. Natah-Otann, beau jeune homme, dont nous avions fait la connaissance lors de notre visite à Koutonépi, avait sept blessures; il était dans un triste état, ainsi que plusieurs autres Indiens, surtout de jeunes femmes. Nous fîmes ce que nous pûmes pour secourir les blessés; M. Mitchill leur distribua de l'argent et du linge; mais au lieu de laisser reposer ces malheureux, fatigués par la perte du sang, on les secouait sans relâche; on agitait de gros grelots, ainsi que leurs talismans ou médecines, et entre autres des griffes d'ours que le Bison blanc portait comme tels sur sa poitrine. Il faut avoir été témoin oculaire d'une pareille scène pour se faire une idée de la confusion et du bruit, qu'augmentaient encore le retentissement des coups de fusil qui se tiraient sur le rempart, ainsi que les allées et venues perpétuelles des hommes qui venaient chercher de la poudre et du plomb, tandis qu'une vingtaine de chevaux renfermés dans le fort ajoutaient au tumulte.

Pendant que les ennemis se trouvaient encore dans le voisinage du fort, M. Mitchill avait donné ordre de décharger sur eux les canons qui garnissaient le premier blockhaus, à droite; mais cela ne s'était point fait, parce que les Piékanns étaient en partie mêlés avec les Assiniboins : on n'avait donc fait aucun usage des canons, ce qui donna lieu à des observations fort piquantes de la part des Indiens. Cepen-

dant les ennemis se retiraient de plus en plus et se concentraient en plusieurs troupes sur la crête des hauteurs (Voyez sur la carte le plan du combat); cette circonstance nous fournit l'occasion d'ouvrir la porte avec les précautions nécessaires, afin d'examiner les tentes ennemies ainsi que les personnes tuées. L'Indien qui avait été tué tout près du fort m'intéressait particulièrement, car je désirais me procurer son crâne. On l'avait dépouillé de sa chevelure, et plusieurs Piékanns s'occupaient à assouvir leur colère sur ses restes inanimés. Les hommes lui tiraient des coups de fusil; les enfants et les femmes le frappaient à coups de fouet et lui jetaient des pierres; ces dernières s'acharnaient surtout sur ses parties naturelles. Avant que je pusse obtenir ce que je voulais avoir, il ne restait plus vestige de la tête. Non loin de la rivière se passait, pendant ce temps, une scène de deuil. Le vieux Haisikate (le Pied roide) pleurait sa fille qui s'était cachée dans les bois des environs du fort, et que Dechamp avait tuée d'un coup de fusil, la prenant pour un ennemi.

Dès le commencement du combat, les Piékanns avaient envoyé des messagers à cheval au grand camp de la nation, qui se tenait à huit ou dix milles de là, pour lui demander du secours, et l'on attendait l'arrivée de ce secours d'un moment à l'autre. Ninoch-Kiéiu et Bird vinrent sommer M. Mitchill d'aller efficacement à leur aide; car eux aussi avaient été attaqués par un autre détachement ennemi. Hotokanéheh entra de son côté dans le fort et prononça un discours violent, dans lequel il reprochait aux blancs de demeurer inactifs, quand l'ennemi était toujours dans le voisinage. Il ne fallait pas, disait-il, se borner uniquement à défendre le fort, si l'on désirait sérieusement conserver l'alliance des Piékanns, mais il était nécessaire de sortir et de combattre l'ennemi commun dans la prairie, etc. Ces reproches piquèrent M. Mitchill, et il résolut de montrer aux Indiens que ce n'était pas le courage qui manquait aux

blancs. A cet effet, il fit monter à cheval les meilleurs chasseurs et tireurs; et, en dépit de tout ce que nous pûmes lui dire pour le faire renoncer à une mesure si peu politique, il se rendit sur les hauteurs, où cent cinquante à deux cents Piékanns continuaient à tirailler avec l'ennemi. Pendant ce temps, nous jouissions dans le fort du spectacle le plus intéressant. De l'endroit où la chaîne des collines touche le Missouri, nous voyions arriver sans cesse de nouveaux Piékanns. Ils venaient au galop par troupes de trois jusqu'à vingt hommes; leurs chevaux arrivaient couverts d'écume; eux-mêmes étaient en grand costume, chargés de toutes sortes d'ornements et d'armes, l'arc et le carquois sur le dos, le fusil à la main, munis de leurs médecines, la tête couronnée de plumes, dont quelques-unes étaient de magnifiques plumes d'aigle noires et blanches, avec le grand plumet retombant. Ils étaient assis sur de belles housses de peau de panthère doublées de rouge; ils avaient la partie supérieure du corps nue, sauf une longue bande de peau de loup passée en sautoir par-dessus l'épaule; leurs boucliers étaient ornés de plumes et de drap de diverses couleurs. C'était vraiment un aspect original. Plusieurs d'entre eux franchirent sur-le-champ les hauteurs, pressant du fouet leurs chevaux fatigués, afin d'arriver promptement sur le lieu du combat, chantant et faisant entendre leur cri de guerre; mais la plupart s'arrêtèrent près du fort, où on leur donna de la poudre et du plomb et où ils déchargèrent leurs fusils et lancèrent leurs flèches contre les restes défigurés du malheureux Assiniboin, qui, déjà tout percé et brûlé, ne ressemblait plus à une créature humaine. Les Indiens jugeant qu'ils étaient de nouveau en sûreté dans le voisinage du fort, reportèrent leurs blessés dans leurs tentes délabrées, autour desquelles gisaient plusieurs chevaux et chiens morts, et là, ils continuèrent leurs cris et leurs gémissements.

A une heure, par une chaleur de 84° (22°, 2 R.), M. Mitchill revint avec ses hommes, tous passablement fati-

gués; son cheval avait reçu une balle dans le garrot, de sorte qu'il était tombé et s'était blessé au bras; un autre cheval avait eu le cou percé et avait été pris par l'ennemi; son cavalier, Bourbonnais, s'était sauvé. Du reste, tous nos gens étaient sains et saufs. On avait repoussé l'ennemi jusqu'au Maria-River, où, vu le peu de bravoure des Pieds-Noirs, il avait réussi à prendre poste derrière les arbres; et, s'étant même une fois avancé de nouveau, il avait repoussé ses adversaires. On entendait distinctement qu'ils s'excitaient; sur quoi ils avançaient au nombre de vingt ou de trente et attaquaient. En général, on avait remarqué que les Assiniboins se battaient mieux que les Piékanns, parmi lesquels il y en eut plusieurs qui ne quittèrent pas le fort de toute la journée. M. Mitchill et ses hommes avaient toujours eu l'avance sur les Piékanns, dont le nombre s'élevait alors à cinq ou six cents. Il leur demandait pourquoi ils restaient en arrière, et leur disait qu'après avoir accusé les blancs de lâcheté, c'était eux au contraire qui étaient des lâches; que le moment était venu de se montrer, etc. Le chasseur Dechamp s'était surtout bien conduit, et avait mis beaucoup d'ennemis hors de combat. Ils lui criaient qu'ils le connaissaient bien; car il est demi-indien crih, et a beaucoup de parents parmi les ennemis, ayant vécu avec eux. Il se trouva plusieurs fois au plus fort de la mêlée et en grand danger, et un Piékann lui donna son cheval sur lequel il se sauva [1]. Pendant le combat, Koutonépi s'approcha de M. Mitchill et lui demanda certain papier qu'il avait reçu de la Compagnie des Pelleteries, lors du traité de commerce, et

[1] Ce Dechamp était un excellent tireur et très-brave dans le combat. Il avait été précédemment au service de la Compagnie du Nord-Ouest, et dans le combat contre le gouverneur Semple, il avait tué six Anglais; il prenait grand plaisir à parler de cette action, car il avait le caractère véritablement indien. On peut voir dans Schoolcraft, *Exped. to Itaska lake*, p. 102, des détails sur cette honteuse défaite du gouverneur Semple, par les Demi-Sangs et les Indiens, au nombre desquels se trouvait Maji-Gabowis. Ross-Cox en parle aussi dans la relation de son Voyage au fleuve Colombia, p. 266.

M. Mitchill lui ayant répondu que ce papier était au fort, il reprit : « Oh ! si je l'avais ici, il me préserverait de toutes les balles ! » Les Indiens avaient fort mal tiré ; car sans cela, vu le nombre de coups qu'ils avaient déchargés, la perte aurait dû être beaucoup plus grande des deux côtés. Les Assiniboins perdirent trois hommes tués ; et, à ce que nous apprîmes plus tard, ils en eurent vingt grièvement blessés. Plusieurs Indiens serrèrent la main de M. Mitchill, le saluèrent comme leur ami et leur allié, et lui offrirent des chevaux, mais qu'il ne crut pas devoir accepter. Après le dîner, Doucette, Dechamp et Berger retournèrent à l'ennemi, qui occupait toujours la vallée du Maria-River, et beaucoup de Piékanns accoururent pour raconter leurs hauts faits. Le vieux Pioch-Kiéiu arriva près de nous tout joyeux, et dit que pas une balle ne l'avait atteint, ce qu'il fallait certainement attribuer à ce que M. Bodmer avait fait son portrait quelques jours auparavant. Dans le courant de l'après-midi, de nouveaux Piékanns ne cessèrent d'arriver ; on aurait dit une caravane éparpillée, et la poussière qu'élevaient leurs chevaux se voyait au loin dans la prairie. Ils remplissaient le fort ; on leur donna de l'eau pour se rafraîchir et du tabac à fumer. Nous visitâmes les blessés dans leurs tentes ; nous fîmes laver leurs plaies et couper les poils qui s'étaient mêlés au sang coagulé ; nous leur distribuâmes des remèdes et des emplâtres, et, au lieu de l'eau-de-vie qu'ils demandaient, nous leur donnâmes de l'eau sucrée à boire. Un enfant blessé était mort et on lui avait peint la figure en rouge avec du cinabre. Après une journée si fatigante, Indiens et blancs étaient trempés de sueur et couverts de poussière. On observa l'ennemi posté sur le Marayon ; mais pendant la nuit, ils effectuèrent leur retraite en trois forts détachements, dans la direction du Bear's-Paw, et les Pieds-Noirs les laissèrent tranquillement partir.

Le 29 août, une partie des Piékanns revint chez nous ; ils étaient affamés et harassés, et nous apprirent que l'on

avait poursuivi l'ennemi, en lui tirant des coups de fusil dans les deux flancs, et que l'on avait trouvé encore un mort; que du reste l'ennemi n'avait point répondu au feu, faute sans doute de munitions. Nous avions hébergé, la nuit dans le fort, les principaux chefs, entre autres Tatsicki-Sto mick (le Bœuf du milieu), Penoukah-Zeninn (la Langue de biche), Koutonépi et Ihkas-Kinne (la Corne basse); ce dernier était un chef des Siksekaï ou Pieds-Noirs proprement dits. La plupart des Indiens de la grande horde s'éloignèrent avec la promesse de revenir au plus tôt, avec leurs tentes et leurs effets, camper près du fort, afin de commencer les échanges. Les cabanes de blessés, à une ou deux près, avaient toutes remonté la rivière pour chercher de meilleurs pâturages. Plusieurs Piékanns ayant appris qu'on les avait accusés de lâcheté, vinrent pour se justifier. Ils donnèrent pour raison que leurs chevaux étaient trop fatigués, ce qui pouvait être vrai à quelques égards; mais en ce cas, ils auraient pu mettre pied à terre et se battre en fantassins, car les ennemis étaient peu nombreux. Bird, à qui M. Mitchill avait refusé de vendre un de ses meilleurs chevaux, quitta le fort dans une grande colère, et un Indien me dit que cet homme avait promis du tabac aux principaux chefs s'ils voulaient ne plus apporter leurs peaux de castors au fort, mais les vendre aux Anglais dans le Nord. Il s'était exprimé d'une manière diamétralement opposée, en parlant à M. Mitchill; il était facile d'après cela de reconnaître sa perfidie, et il serait important pour la Compagnie de mettre ce demi-sang dangereux, et qui jouit d'une si grande influence, hors d'état de nuire.

Le 30 août, une expédition que M. Mackenzie avait résolu d'envoyer auprès des Koutanés quitta le fort Mackenzie. Elle était destinée à faire le commerce avec cette peuplade, et surtout à se procurer des peaux de chèvres blanches des montagnes (*Capra americana*). Elle se composait de Doucette, d'Isidore Sandoval avec sa femme indienne, de quatre enga-

gés, savoir : Carpentier, Desnoyers, Croteau et Marchand, et enfin de deux Indiens Koutanés, dont l'un était Homach-Ksachkum ; ils étaient tous montés, et emmenaient en outre neuf chevaux de somme, qui portaient les marchandises, la batterie de cuisine et les lits. Pendant les deux premières journées, ils devaient suivre le cours du Tetton-River, et puis se diriger plein nord vers les montagnes ; ils espéraient arriver en douze jours auprès des Koutanés, pourvu que ceux-ci se trouvassent au lieu qu'ils avaient coutume d'habiter. Du reste, ils ne croyaient pas pouvoir être de retour avant le printemps. L'entreprise était fort périlleuse, et nous apprîmes en effet plus tard que Doucette avait été tué par un Indien du Sang, et que l'expédition tout entière avait manqué.

A peine les voyageurs avaient-ils disparu à nos yeux derrière les hauteurs, que nous vîmes accourir une foule de Piékanns, et dans le nombre des figures qui nous étaient tout à fait inconnues ; aussi nous regardèrent-ils avec une grande surprise, car ils paraissaient fort peu accoutumés à l'aspect des blancs. Ils étaient revêtus de leurs plus beaux costumes, et ils parurent fort contrariés d'apprendre que les échanges ne pouvaient pas encore commencer ce jour-là, parce que M. Mitchill était indisposé. Ils remplissaient tout le fort ; partout on les voyait fumer ; et ils étaient si peu gênés et si fiers, qu'ils tendaient sans façon leur pipe au premier blanc qu'ils voyaient pour qu'il la leur allumât, quoiqu'ils fussent assis tout près du feu de la cuisine. La porte était assiégée d'Indiens, dont on ne laissa entrer qu'une petite partie, et nous eûmes grand soin de ne pas sortir : on ne pouvait se fier à une si nombreuse réunion de ces hommes. Jusqu'à ce moment il n'y avait dans le fort qu'un petit nombre de chefs en comparaison de l'année précédente ; on en avait compté alors jusqu'à cinquante-quatre. Parmi les Piékanns qui nous visitèrent, il se trouva un vieillard, Homachséh-Kakatohs (la Grande étoile), qui se faisait remar-

quer par son nez extraordinaire. Il était coiffé d'un chapeau de feutre rond, à plumes, que M. Bodmer lui fit ôter, après quoi il fit de sa personne un portrait fort ressemblant. Quand ce portrait fut achevé et qu'on lui eut donné du tabac, il se plaça au milieu de la cour, et prononça avec beaucoup de gravité un long discours, dont le sens était que le chef d'en bas (Mackenzie) avait envoyé là ses enfants et les avait recommandés aux Piékanns; qu'il fallait, en conséquence, les bien traiter et leur apporter de bonne viande, afin qu'ils n'eussent pas de raison de se plaindre ou de pleurer, mais qu'ils pussent être joyeux et que leur ventre fût toujours plein.

Bientôt après, la Grande étoile, Tatsicki-Stomick et Ihkas-Kinne vinrent dans le fort; tous demandaient de l'eau-de-vie, dont le désir paraissait absorber toutes leurs pensées. Ihkas-Kinne était un homme de haute taille et de belle figure, avec une physionomie fortement marquée. Il portait une peau de médecine de loutre jetée sur ses épaules; la queue pendait par-devant, et elle était toute garnie de morceaux de coquillages. Cet homme avait déjà rendu des services au fort et l'on pouvait se fier à lui. Il se leva d'un air noble et digne, et prononça un long discours. « Les Français, dit-il, « n'ont certainement pas le cœur bien disposé à l'égard des « Indiens; car le soir du combat ils n'ont rien donné à boire « aux Piékanns : je ne parle pas de moi; mais les chefs mêmes « n'ont rien reçu. Ils sont entrés au fort ayant faim et soif, « et en sont ressortis de même, quoiqu'ils se fussent fatigués par « les efforts qu'ils avaient faits en se battant pour les blancs. « Je reviens précisément en ce moment d'une expédition con- « tre les Corbeaux, dans laquelle nous avons perdu deux des « nôtres, et nous n'avons pas à présent d'objets d'échange « avec nous. Nous avons traversé, sans souliers, une vaste « étendue de prairies; nos pieds sont fatigués et meurtris, « ce qui ne nous a pas empêchés de prendre part au combat, « et pourtant, ni moi ni les autres n'avons encore reçu de

« présents des blancs. » M. Mitchill répondit que le lendemain il ferait quelque présent aux chefs, quoiqu'il crût avoir assez fait la veille, en distribuant de la poudre et du plomb, et en donnant asile dans le fort à ceux qui étaient poursuivis. Il ajouta que bien qu'il fût vrai que les blancs possédaient beaucoup de médecines dont ils pouvaient se servir pour nuire aux Indiens, cependant il ne leur entrait pas dans l'esprit d'en faire usage; toutefois, il voulait dès aujourd'hui leur en faire voir une, afin de leur donner une idée de la puissance des blancs. Ils n'avaient qu'à faire attention quand ils entendraient tirer un coup de canon. Du reste, le lendemain on arborerait le drapeau, et un coup de canon serait alors le signal de la réception solennelle des chefs. Un des chefs piékanns avait déjà exprimé son étonnement de ce que les blancs se montraient toujours dans leurs plus mauvais habits, tandis qu'eux (les chefs) avaient mis leurs costumes de cérémonie. Ils n'avaient pas même encore vu les beaux habits des blancs.

Les chefs nous ayant quittés à six heures du soir, on ferma les portes du fort, et dès qu'il fit nuit, M. Mitchill fit partir une couple de fusées qui réussirent parfaitement, et, parvenues à une grande hauteur, éclatèrent en des milliers d'étoiles; mais la plupart des Indiens ne parurent pas beaucoup surpris à ce spectacle, dont ils avaient déjà été témoins chez les Anglais. Ils dansèrent et chantèrent devant le fort, au son du tambour; après quoi ils se retirèrent tout joyeux dans leurs tentes. La nuit fut calme, avec un beau clair de lune; mais l'agitation des Indiens continua, et l'on posa des factionnaires dans le fort.

Le lendemain matin, nous vîmes avec surprise et intérêt le vaste camp des Indiens, composé de quatre cents tentes, dressées la veille et fort rapprochées les unes des autres, car on savait que l'ennemi était encore dans le voisinage. (La planche XLIII représente ce grand campement des Piékanns.) En attendant, on avait reçu la nouvelle que les

Assiniboins, divisés en plusieurs petits détachements, se tenaient peut-être cachés dans les environs.

Le 31 août, la matinée s'ouvrit avec un ciel couvert et de la pluie; mais les nuages se séparèrent, et à neuf heures du matin M. Mitchill fit donner le signal du commencement du commerce d'échange (*trade*). Vingt-quatre chefs et principaux guerriers piékanns, accompagnés du Pied-Noir Ihkas-Kinne, s'avancèrent à pas lents vers le fort. M. Mitchill alla au-devant des hommes en traversant une foule considérable de femmes et d'enfants; il leur serra la main, et les conduisit dans le fort. Ils avaient revêtu leurs plus beaux costumes; mais la pluie qui tombait avec force fut très-défavorable à cette réception, à laquelle des salves d'artillerie devaient donner plus de solennité. En ce moment une bande considérable d'Indiens du Sang passaient avec tous leurs bagages sur l'autre rive de la rivière; ils avaient aussi l'intention de camper dans les environs du fort, et en conséquence Ninoch-Kiéiu se présenta sur-le-champ en déclarant qu'il était dès lors disposé à tirer sur ces gens, de sorte qu'une lutte sanglante deviendrait inévitable, si on ne les éloignait pas, surtout une fois que les esprits seraient échauffés par le commerce d'échange. Par suite de cette protestation, M. Mitchill envoya sur l'autre bord l'interprète Berger, pour faire connaître l'état des choses aux Indiens du Sang, et les engager à suspendre leur commerce jusqu'à ce que l'on eût achevé celui qui se faisait avec les Piékanns. Ils se rendirent à ses raisons, et se remirent en route.

Les chefs qui se trouvaient en ce moment au fort étaient ceux des Piékanns *Tatsicki-Stomick*, *Penoukah-Zeninn*, *Sachkomapeuh* (le Petit garçon), *Kitsipooch-Kiéiou* (l'Ours caïe), *Kiéiu-Stomann* (le Couteau d'ours), *Ninoch-Kiéiu* (le *Cheffre* [chef] des ours): ce dernier n'entra pourtant point avec les autres, et était mal habillé à cause de son deuil, de même que *Haisikat;* puis il y avait encore *Mikoutseh-Stomick* (le Bœuf rouge), *Achsapacke* (la Belle

femme, *ch* guttural, le dernier *e* bien prononcé), *Ihkass-Kinne* (la corne de vache basse), et encore deux dont j'ai oublié les noms [1]. Dans le nombre, il y avait des hommes grands, beaux et forts. Tous portaient des habits très-beaux et très-riches, souvent ornés de bandes d'hermine. *Tatsicki-Stomick* se distinguait surtout à cet égard; sa chemise était de cuir de bighorn blanc et très-propre, brodée aux manches avec des fleurs bleues, ornée sur le bras droit de longues bandes d'hermine blanche roulées et de plumes rouges, et sur le bras gauche de longues tresses de cheveux noirs. Sur les épaules il portait une palatine de peau de biche, ayant à chaque bout un gros gland d'hermine. Ces chefs s'étaient peint le visage avec du cinabre et de la terre bleue des montagnes Rocheuses. Par malheur, ils étaient trempés par la pluie, qui avait surtout gâté leurs beaux souliers. Le vieux *Middle-Bull* avait un air fort respectable. Il n'était pas grand; l'expression de sa physionomie était douce et méditative, et il avait le nez aquilin. Il nous promit de laisser faire son portrait; on le dessina en effet plus tard; malheureusement ce ne fut pas dans son beau costume, mais dans sa toilette de tous les jours. Cette figure (Pl. XLV, la fig. à gauche) est frappante de ressemblance et rend avec exactitude l'expression honnête de la physionomie de ce vieillard.

Quand une partie des chefs eurent pris place dans la chambre de M. Mitchill, le vieux *Middle-Bull* parla à peu près en ces termes : « On devrait bien renoncer au mauvais « cœur contre nous, et ne pas croire que nous portons nos « peaux et nos pelleteries aux Anglais; car il est de notre « plus grand intérêt de rester dans la meilleure intelligence « avec le fort placé dans notre voisinage, attendu que les « établissements anglais sont beaucoup trop éloignés. Si « quelques-uns d'entre nous parlent de porter les castors

[1] Je remarquerai ici en passant que c'est un certain *Onistéhna* (le *cheffre* [chef] de la vache blanche) qui est regardé maintenant comme le chef de tous les Pieds-Noirs.

« aux postes de commerce de la compagnie de la baie de « Hudson, ce ne sont là que des essais pour obtenir les mar- « chandises à meilleur marché. »

Par suite de ce discours, les chefs reçurent des présents, et se retirèrent l'un après l'autre; le commerce d'échange commença, et il ne tarda pas à s'élever des discussions devant la porte, pendant lesquelles un Indien tira son couteau contre la sentinelle; mais ce perturbateur fut expulsé par le chef Penukah-Zenn, ce qui rétablit la tranquillité. Sur ces entrefaites, quelques troupes d'Indiens du Sang étaient arrivées dans le voisinage du fort, et les Piékanns firent contre eux un feu bien nourri; les autres ripostèrent, de sorte que les balles sifflaient en passant par-dessus le fort. M. Mitchill plaça une garde nombreuse et bien armée devant la porte, tandis que sur les hauteurs, de l'autre rive, on distinguait les têtes des Indiens du Sang qui s'étaient couchés par terre pour observer ce qui se passait.

Nous pouvions en ce moment nous regarder absolument comme des prisonniers. Devant la porte il y avait une foule innombrable d'Indiens qui cherchaient à pénétrer par force, se poussant, se heurtant, se battant et se querellant; car on n'en laissait entrer qu'un certain nombre à la fois dans le magasin de marchandises indiennes, placé entre les deux portes. Plusieurs Indiens bien disposés soutenaient la garde dans ces fonctions pénibles et désagréables; ce qui n'empêcha pas que, de temps à autre, quelque homme furieux ne se fît jour à travers la porte, en frappant la garde à grands coups de poing, et il s'écoulait alors toujours quelque temps avant qu'on pût de nouveau le pousser dehors.

Le 1^er^ septembre, le commerce d'échange continua, et la femme du chef des Indiens du Sang qui venait de passer près du fort, vint nous y visiter et exprimer ses regrets de la mésintelligence qui régnait entre les Piékanns et sa horde. Ils avaient entamé une négociation avec les Piékanns pour

racheter par des présents la dette du sang, et l'on pouvait en espérer un heureux résultat.

Au nombre des visites intéressantes que nous reçûmes ce jour-là, il faut compter celle de deux Indiens Sassi, gens efflanqués, d'une mine peu avenante et de taille moyenne; ils venaient nous annoncer la prochaine arrivée d'une troupe considérable de personnes de leur nation qui désiraient vendre leurs peaux de castor. Pendant que la foule des hommes et des femmes se pressait dans le fort, à cause du commerce d'échange, le bruit se répandit tout à coup que les Assiniboins étaient en marche, sur quoi tous les Indiens s'éloignèrent avec promptitude; mais on ne tarda pas à découvrir que cette nouvelle avait dû son origine à l'approche d'une nouvelle bande de Pieds-Noirs (*Siksekaï*), qui s'était montrée sur les hauteurs. A mesure que quelques Indiens isolés arrivaient, on les voyait décharger leurs armes sur les restes brûlés de l'ennemi naguère tué, bien que ces restes ne fussent presque plus reconnaissables. Après cela ils venaient ordinairement tout de suite chez nous et regardaient attentivement M. Bodmer, qui dessinait sans que personne s'y opposât plus; car il avait eu la bonne idée de leur faire remarquer qu'aucun des hommes dont il avait dessiné ou fait le portrait n'avait été tué ou blessé. Sa tabatière à musique, dans laquelle, ainsi que je l'ai déjà remarqué, ils supposaient qu'un petit génie était renfermé [1], de même que plusieurs autres petits bijoux d'Europe, faisaient une vive impression sur cette troupe inculte et les amusaient beaucoup.

Pendant la nuit du 2 septembre, un Indien avait percé un trou dans le mur d'argile du magasin de marchandises indiennes, et en avait enlevé divers objets, notamment quelques costumes de chef; il était évident que le coupable avait trouvé moyen de se cacher durant la nuit dans le fort.

[1] Le capitaine Lyon (voyez *Private Journal*, p. 140) dit que les Esquimaux prenaient une de ces tabatières à musique pour le petit d'un orgue de Barbarie, et les croyaient tous deux animés par des génies.

Vers sept heures du matin, nous entendîmes des coups de fusil; c'était la troupe de notre ami *Koutonépi* (le vieux *Koutoné*), forte de soixante à soixante et dix hommes, qui approchait. Elle marchait en ligne, ayant à sa tête trois chefs que l'on introduisit. Plus tard, tous les principaux chefs des Piékanns arrivèrent, et M. Mitchill les revêtit d'uniformes rouges, de chemises de calicot, en un mot de costumes complets; il leur suspendit autour du cou des miroirs ronds, des médailles d'argent avec le portrait du président, etc. Ce qu'il y avait de plus amusant, c'était de les voir se coiffer des chapeaux neufs de feutre rouge, ornés de plumets de la même couleur. Leur chevelure, si démesurément longue et épaisse, était trop large pour l'ouverture du chapeau; il fallut donc réunir toute cette chevelure dans un immense sac et la fourrer sous le chapeau avant de pouvoir placer celui-ci sur la tête. Ils se laissaient habiller comme des enfants, et on leur donna, à cette occasion, d'autres présents, tels que des couteaux, de la poudre, du plomb, du tabac, etc. Le costume de chacun des chefs pouvait être évalué à environ quatre-vingt-dix dollars. Sur ces entrefaites, la troupe nouvellement arrivée des Siksekaï avait campé, et le fort se trouva derechef entouré d'hommes dangereux. Ils firent mine, de temps en temps, de tirer contre nos gens, lorsque ceux-ci se montraient sur le haut des piquets, et plusieurs objets furent volés dans le fort, le commerce d'échange y faisant toujours admettre beaucoup de personnes. Les chefs mendiaient comme les derniers des Indiens, et il faut reconnaître que cette habitude, particulière aux Pieds-Noirs, les rend singulièrement incommodes. Les autres nations ont, sous ce rapport, beaucoup plus de dignité. Les Corbeaux, pendant leurs négociations et leurs visites, faisaient aux Pieds-Noirs des présents de grand prix, tels que de riches plumets, des boucliers, des chevaux, etc.; mais ils ne recevaient absolument rien en retour quand ils venaient chez les autres, et cela est cause que toutes les nations indiennes sont irritées contre les Pieds-Noirs.

Vers le soir, la population indienne étant devenue plus importune que jamais, M. Mitchill fit charger les armes à balle. Trois détachements, de neuf hommes chacun, commandés par un officier, furent de garde et reçurent l'ordre de tirer du haut des piquets aussitôt qu'un Indien tenterait de les escalader. Tous les chefs furent avertis de l'ordre qui avait été donné, afin qu'ils pussent le communiquer à leurs hommes : et comme, d'après un autre bruit, un millier encore d'Assiniboins étaient en marche pour le fort, les postes furent doublés et distribués entre les officiers, sans en excepter nous autres étrangers. Pendant cet emprisonnement, nos chevaux souffrirent de la faim, car on ne pouvait pas les envoyer au vert et nous avions très-peu de foin dans le fort. Celui qui se trouvait en avant dans la prairie du Missouri avait été consommé ou brûlé par les Indiens; aussi éprouvâmes-nous un grand embarras pour faire subsister nos chevaux.

Le 3 septembre, de grand matin, on entendit tirer, et bientôt s'approcha une nouvelle troupe de trente à quarante Siksekaï, dont on laissa entrer une couple des premiers guerriers ou partisans. C'étaient de grands et beaux hommes, vêtus de costumes riches et neufs. Le nom du commandant était *Makuïe-Kinn* (le collier du loup); l'autre portait à la main la marque distinctive des Chiens des Prairies, c'est-à-dire, une longue perche, ayant la forme d'une houlette, toute recouverte de peau de loutre et ornée de touffes de plumes. (Voy. la vignette n° 18.) Il nous dit que ce signe de médecine avait la vertu de ramener sous les étendards les guerriers épars dans la prairie. D'après leur rapport, la plus grande partie de leur peuplade était encore dans le nord, mais deux forts détachements de guerre étaient en marche; et en effet l'un d'eux, de cent cinquante hommes, ne tarda pas à se montrer sur les hauteurs, où il s'arrêta et descendit ensuite vers le fort. On introduisit les chefs, mais on les renvoya bientôt, car ils n'avaient point apporté avec eux d'objets d'échange. Les Pieds-Noirs proprement dits (Siksekaï)

et les Indiens du Sang prennent peu de castors, s'occupant davantage d'expéditions de guerre, et ne vendent pour ainsi dire que de la viande à la compagnie de la baie de Hudson; en revanche ce sont les Piékanns qui traquent le plus de castors. On distribua parmi ceux-ci des piéges à ressort en fer, que l'on a coutume de leur prêter. Beaucoup d'Indiens partirent ce jour-là pour cette chasse.

Le 4 septembre, dans la matinée, on vit la bande des Indiens du Sang, qui avait été précédemment renvoyée, se rapprocher de nouveau du fort, le commerce d'échange avec les Piékanns étant terminé. Leur vieux chef *Stomick-Sosack* (la dépouille du bœuf), et un homme de médecine, *Pehtonista* (qui se nomme l'aigle), entrèrent dans le fort. Le premier, dont on peut voir le portrait fort ressemblant, dessiné par M. Bodmer, sur la planche XLVI, la figure à gauche, est un très-bon vieillard, à qui M. Mitchill avait sauvé la vie l'année précédente, au moment où un Indien voulait le percer de sa lance. Il est fort bien disposé pour les blancs, et veut demeurer fidèle au fort avec sa petite bande. Il déplora le malheur qui était arrivé quand son fils avait tué, selon lui par mégarde, le jeune Martin; il parla beaucoup de son amitié pour ceux qu'il appelait des Français; il donna à M. Mitchill le nom de fils, et ajouta que c'était avec chagrin qu'il avait contemplé chaque jour le fort sans oser s'en approcher, à cause de la malheureuse mésintelligence avec Ninoch-Kiéiu, mais ajouta d'ailleurs qu'il lèverait le soir même son camp pour se rendre auprès du Tetton-River, afin de prévenir toute occasion de voies de fait. Un des Siksekaï ôta ses habits et les déposa, comme un présent, aux pieds de M. Mitchill, sur quoi Stomick-Sosack lui prêta sa robe pour s'en couvrir.

Cette journée fut encore fort pénible pour nous; la foule des Siksekaï nous encombrait; les demandes n'avaient pas de fin, et des gens dangereux pénétrèrent dans le fort. C'étaient, pour la plupart, des figures robustes, très-caracté-

risées, ayant le visage peint en noir ou en rouge, vêtus de peaux de médecine garnies de plumes ou de clochettes, avec des revers ou des boutons jaunes, et dans les cheveux des grains de verre ou autres objets semblables. Quelques-uns d'entre eux témoignèrent une curiosité excessive, grimpant partout, et voulant tout examiner. Un homme, particulièrement dangereux, s'introduisit avec les chefs, et il devint impossible de le renvoyer, quoiqu'on lui fît signifier à plusieurs reprises par les chefs qu'il eût à s'en aller. Il avait le visage peint en jaune et en rouge, et l'expression de ses traits était celle d'un véritable ennemi barbare. Deux ans auparavant, lors de la conclusion de la paix, il s'était vanté, à la première conférence avec Berger, d'avoir déjà tué cinq blancs, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine que nous pûmes ce jour-là nous délivrer de ce monstre.

Pendant la nuit, M. Mitchill envoya tous les meilleurs chevaux du fort, au nombre d'environ vingt, par terre au Fort-Union, car nous n'étions plus en état de les nourrir. Dechamp et son frère, ainsi que Papin et Vachard, furent chargés de cette commission, et ils arrivèrent sans accident. On était d'autant plus pressé de renvoyer les chevaux, que les Indiens avaient formé le projet de les voler, et l'on profita pour cela d'un beau clair de lune. On ne garda que ceux dont on avait besoin pour les travaux. La plupart des Indiens étant partis, on put, le 5 septembre, rouvrir les portes du fort, et la nuit notre garde fut réduite à deux hommes.

J'avais eu l'intention de passer l'hiver dans les montagnes Rocheuses, et j'avais fort à cœur d'exécuter ce projet; mais les circonstances l'avaient rendu fort difficile, sinon impossible. Une foule des plus dangereux Indiens nous environnaient de tous côtés; ils avaient surtout occupé le pays situé dans la direction des chutes du Missouri, et que nous devions précisément traverser. Ils avaient forcé M. Mitchill de renvoyer tous les chevaux les plus utiles, de sorte

qu'avec la meilleure volonté du monde, il n'aurait pu me fournir cet objet de première nécessité. Sans interprète, nous ne pouvions entreprendre ce voyage, fort pénible quand on n'est qu'un petit nombre de personnes, et depuis le renvoi de Doucette, M. Mitchill n'en possédait plus un seul; avec cela il ne fallait pas espérer pouvoir s'arrêter assez longtemps sur la route pour se livrer utilement à des recherches d'histoire naturelle, attendu qu'il faudrait en quelque façon se glisser partout inaperçu. Ayant demandé quelque temps auparavant à Tatsicki-Stomick s'il croyait que cette entreprise dût être accompagnée pour nous de quelque grand danger, il nous avait répondu que les Piékanns nous voleraient peut-être, mais ne commettraient point d'actes d'hostilité, tandis que les Kehna et les Siksekaï étaient des fous dont il fallait se méfier. D'ailleurs, il n'était pas difficile de comprendre quelles étaient les dispositions de ces derniers, puisque, auprès du fort, ils avaient tiré même sur les Piékanns leurs parents. Par ces divers motifs, je me vis à regret forcé de renoncer au plan de remonter encore davantage le Missouri, et je demandai en conséquence à M. Mitchill un bâtiment pour redescendre cette rivière. Ne pouvant pas se passer de ceux qu'il avait, il me promit d'en faire construire un tout neuf pour moi. Comme nous étions journellement exposés à une attaque des Assiniboins, qui pouvait devenir plus sérieuse que la première, tandis que pour le moins l'emprisonnement qui en résulterait me ferait perdre un temps précieux; comme, d'un autre côté, l'automne déjà avancé me promettait un voyage fort peu agréable si j'attendais davantage, je priai M. Mitchill d'arranger cette affaire le plus promptement possible, et il s'y prêta de la meilleure grâce. Nous avions d'ailleurs appris à connaître assez exactement les Indiens Pieds-Noirs; nous avions rassemblé d'eux un nombre considérable de dessins intéressants, et nous ne pouvions guère espérer de rien observer de nouveau ou d'augmenter notre collection pendant l'hi-

ver. Les Assiniboins étant nos ennemis, pour qui nos scalps auraient été sans doute une précieuse acquisition, je comptais au besoin voyager aussi la nuit, et je n'avais par conséquent point de temps à perdre.

On tailla des planches pour mon nouveau bateau mackinaw, et le menuisier ou charpentier se mit sur-le-champ à l'ouvrage dans la cour du fort. Le temps était déjà rafraîchi, et les Gros-Ventres des prairies qui nous visitaient frisonnaient de froid le matin, car il gelait la nuit. Une des marques de l'automne était de voir les sauterelles chercher leur pâture dans les buissons, les prairies ne leur en offrant plus; enfin, les corneilles se montraient déjà par volées.

Dans la journée du 7 septembre parut une bande d'environ soixante Gros-Ventres des prairies, dont vingt-neuf étaient montés. Ils s'avancèrent en ligne, après quoi ils mirent pied à terre. M. Mitchill alla au-devant d'eux et ils lui firent présent d'un fort cheval borgne; les Indiens furent ensuite reçus selon l'usage. Ils avaient pour capitaines deux chefs, *Mexkemaouastan* et *Eh-Siss* (le soleil). Ce dernier était un homme doux, à traits caractéristiques. Le fort se remplit de ces Indiens qui nous assaillaient pour avoir des médicaments, plusieurs d'entre eux portant de vieilles blessures négligées. On leur en donna pour l'inflammation des yeux, sur quoi ils nous embrassèrent. Ils possédaient peu d'objets d'échange; les femmes et les enfants mendiaient et étaient si importuns que nous fûmes obligés de fermer les portes.

M. Bodmer avait commencé à dessiner plusieurs points de vue des environs, entre autres ceux des montagnes Rocheuses et du Bear's-Paw, pris des hauteurs derrière le fort (voyez la planche XLIV), nous nous y rendions tous les jours; mais pendant qu'il travaillait, nous étions obligés de poser une sentinelle, car nous courions toujours le risque d'une visite d'Indiens. Parfois nous avions de fausses

alertes, et nous rentrions alors sans avoir rien fait. Nous parvînmes pourtant en définitive à notre but, et les dessins de M. Bodmer donnent une idée fort exacte de cette contrée.

Le 9 septembre, M. Mitchill envoya Harvey avec trente hommes pour commencer la construction du nouveau fort. Ils prirent avec eux la seule pirogue que nous eussions, ainsi que les chevaux de travail, qui manquaient de fourrage dans le fort. Après cette diminution dans notre personnel, la garnison du fort ne se composa plus que de vingt-huit personnes. On vit ce jour-là tant d'Indiens passer dans l'éloignement sans s'approcher de nous, que nous fûmes dans la nécessité de renforcer la garde pendant la nuit; aussi fûmes-nous alarmés par un coup de fusil tiré dans l'obscurité; mais nous reconnûmes qu'il partait de quelques-uns de nos gens qui revenaient du nouveau fort, et qui l'avaient tiré comme un signal pour qu'on leur fît passer la rivière. Ils apportèrent la nouvelle que les Gros-Ventres avaient tué la veille trente bisons, et que nous pouvions en conséquence espérer d'avoir des provisions fraîches, dont nous manquions depuis fort longtemps.

Notre déjeuner ainsi que notre dîner ne se composaient que de vieille viande desséchée; le matin, avec du café et un peu de pain cuit dans de la graisse, et au dîner, avec du maïs cuit dans le jus de la viande. Mais le maïs était consommé depuis quelques jours, et nous n'avions plus que cette viande sèche comme du cuir. Ce fut donc avec une vive satisfaction que, le 10 septembre, nous vîmes les Gros-Ventres nous apporter dix-huit charges de cheval de viande fraîche, qu'on leur acheta pour des couteaux, de la poudre, du plomb, etc. Dès le 11 septembre, vingt et un hommes de la garnison du fort portèrent sur le Missouri le bateau que le charpentier Saucier avait construit pour moi. Tous les préparatifs de notre voyage étaient terminés; on avait fait de grandes caisses pour mes deux ours vivants, et je m'étais procuré tous les meubles nécessaires pour coucher et pour

faire la cuisine. Les caisses contenant mes collections occupaient une grande partie du bateau qui, malheureusement, se trouva trop petit. J'avais reçu de la Compagnie, pour pilote, Henri Morrin, et avec lui trois jeunes Canadiens sans expérience, Beauchamp, Urbin et Thiébaut, qui ne convenaient nullement à un pareil voyage, et ne possédaient pas même des fusils en état de servir. L'équipage du bateau ne se composa donc que de sept personnes; mais le temps était précieux, et je fixai le 14 septembre pour le jour de mon départ.

CHAPITRE XXI.

RETOUR DU FORT-MACKENZIE AU FORT-UNION.

Tous nos effets sont mouillés. — Retard qui en résulte dans les Stone-Walls. — Grand nombre de bisons dans les Mauvaises-Terres. — L'elk est brûlé. — Nombreuses bêtes de chasse. — On tue un elk vingt cors. — Perte du squelette de l'ours. — Excursions sur les bords du Muscle-Shell-River. — Grand assemblage de loups. — Nombre de constructions de castors. — Grande tempête. — Pluie. — Arrivée au Fort-Union.

La journée du 14 septembre se présenta belle et sereine, et sembla nous présager un voyage agréable. On chargea le nouveau bateau, ce qui fut achevé vers midi, et nous acquîmes de plus en plus la conviction que nous n'y aurions pas assez de place. Les grandes caisses avec les ours vivants furent placées en haut, au milieu du chargement, et nous ôtèrent toute libre communication. Nous reconnûmes encore que l'emplacement ne suffirait pas pour pouvoir coucher à bord, ce qui nous obligerait de nous arrêter toutes les nuits, circonstance très-défavorable. Quoi qu'il en soit, à une heure de l'après-midi, nous prîmes congé de notre hôte obligeant et de son unique compagnon, M. Culbertson. Toute la population du fort nous fit la conduite jusqu'à la rivière, au bord de laquelle on avait placé un canon pour nous saluer. Nous avions vécu si longtemps ensemble dans ce lieu sauvage, nous avions partagé tant de fortunes différentes, que nous ne

pouvions manquer de prendre une vive part au sort de ces amis, qui demeuraient exposés aux périls et aux privations sans nombre d'un hivernage dans ces contrées, et de leur souhaiter tout le courage et toute la persévérance dont ils allaient avoir besoin. Notre bateau descendit rapidement le courant, et bientôt nous jetâmes un dernier regard sur le fort et ses habitants, auxquels nous fîmes encore par signes nos adieux. Au bout d'une demi-heure nous arrivâmes à l'endroit où nous avions passé avec le keelboat la dernière nuit avant d'arriver au fort, et le pilote choisit alors le chenal septentrional, qui nous conduisit en deux heures et demie près des ruines de l'ancien fort. En face de l'embouchure du Maria-River, nous vîmes une troupe de huit cabris; nous en avions déjà observé en d'autres endroits, ainsi que du gibier (*Cervus virginianus*), et plusieurs espèces d'oiseaux, surtout des pies et des éperviers (*Falco Sparverius*). C'est principalement près du Maria-River que les grands arbres servent d'habitations à une foule d'oiseaux. Ce fut là que M. Mitchill tua le geai à tête bleue (1) qu'il trouva sautillant par terre.

Vers quatre heures le tonnerre se fit entendre, et le ciel se couvrit tout entier de gros nuages. Étant obligés de nous tenir sur nos gardes contre les Indiens, je fis la remarque fort désagréable que mes ours vivants exprimaient le mécontentement que leur causait leur captivité par des hurlements plaintifs des plus extraordinaires, dont le bruit pouvait nous attirer une visite hostile. Nous abordâmes avant la chute du jour près d'une prairie de la rive droite, où l'on jouissait d'une très-vaste perspective. Nous y allumâmes du feu et fîmes cuire notre viande, dont nous rembarquâmes une partie, après quoi nous nous remîmes en route. Quand la nuit fut entièrement tombée, nous nous trouvâmes près des bords élevés et escarpés de la rive méridionale du Missouri, et l'obscurité ne nous permit pas d'avancer davantage. Nous amarrâmes donc le bateau à quelques

troncs, et nous passâmes la nuit dans une position fort pénible, couchés sur nos caisses, pendant qu'une pluie abondante et froide nous empêchait de dormir.

Le soleil du lendemain, 15 septembre, nous trouva, à son lever, dans une triste situation. Nous étions tous plus ou moins trempés par la pluie et roides de froid, le bateau n'ayant pas de pont. Nous découvrîmes en outre, à notre grand effroi, que ce nouveau bâtiment avait fait beaucoup d'eau. La pluie avait cessé, et un vent aigre et désagréable soufflait sur nos membres mouillés. En conséquence, nous nous hâtâmes de continuer notre route, aussitôt que l'on eut débarrassé le bateau de la plus grande partie de l'eau qu'il contenait. Comme nous approchions de la porte des Stone-Walls, le soleil se levait précisément derrière cette singulière ouverture, tandis que quelques antilopes et grosses-cornes contemplaient du haut de ces murs de grès les audacieux qui venaient de si grand matin troubler leur repos. Nous aurions volontiers fait la chasse à ces animaux, pour nous procurer du gibier, mais nous étions pressés de savoir quel était le dommage qu'avait causé l'eau qui avait pénétré dans le bateau. Quand le soleil fut un peu plus élevé sur l'horizon, nous débarquâmes sur la rive méridionale et nous y allumâmes un grand feu, en nous servant du bois d'une vieille cabane de chasse indienne que nous trouvâmes dans une forêt de grands peupliers. Nous portâmes sur la rive nos robes de bison et nos couvertures de laine qui étaient toutes mouillées, pour les y faire sécher un moment, et je découvris alors, à mon grand regret, que le joli écureuil de terre rayé (*Tamias quadrivittatus*, Say) que j'avais espéré porter vivant en Europe, s'était noyé dans sa cage. Morrin, qui parcourait le bois voisin, le fusil à la main, pendant que l'on préparait le déjeuner, tua d'un coup de fouet un beau putois, qui ne différait point des animaux de la même espèce que je m'étais procurés en Pennsylvanie.

Après un séjour d'une heure, pendant lequel nous nous

étions restaurés et réchauffés avec du café et de la viande, nous nous remîmes en route, et à neuf heures et demie, nous arrivâmes au commencement des Stone-Walls proprement dits, dont le dernier rocher, en forme de tour noirâtre, se montre d'abord sur la rive septentrionale. En tout autre moment, l'aspect de cette contrée, dont le caractère est si original, m'aurait fait de nouveau la plus vive impression, mais alors j'étais trop impatient de connaître toute l'étendue de notre perte pour songer à autre chose. Des brebis sauvages se montraient en grand nombre de tous les côtés, mais des colonies, plus nombreuses encore, d'hirondelles, avaient cédé à l'automne et étaient remplacées par des volées de pies que l'on apercevait sur la colline. Nous poursuivîmes en vain deux très-gros elks. A onze heures et demie, nous passâmes devant l'embouchure du Stone-Wall-Creek, et j'ordonnai d'aborder à environ deux cents pas au-dessus, contre la prairie en pente de la rive septentrionale. Le soleil ayant pris de la force, on se hâta de décharger le bateau tout entier, d'ouvrir et de déballer, l'une après l'autre, toutes les caisses et toutes les malles; quel spectacle hélas, s'offrit à nos regards! Tous nos habits, nos livres, nos collections, quelques instruments de mathématiques, en un mot, tout ce que nous possédions était complétement trempé et ramolli. Les malles étaient pour la plupart entr'ouvertes dans tous leurs joints et absolument hors d'état de servir; mais ce qui me chagrina le plus, ce fut l'état où je trouvai ma belle collection de plantes du haut Missouri que j'avais rassemblée avec tant de peine, de temps et de persévérance. Comme il n'était pas possible alors de la transporter convenablement sur du papier sec, elle fut en grande partie perdue, de même que plusieurs costumes indiens de cuir qui se moisirent et tombèrent en poussière. Nous n'avions d'autre parti à prendre que de rester en cet endroit jusqu'à ce que la plupart des objets fussent séchés, nécessité fort désagréable! Une étendue considé-

Vig. 19, tome II, page 273.
Tête du cervus macrotis.

Vig. 22, tome II, page 358.
Tête de cabri.

NOTA. Les vignettes 20 et 21 n'ont point été gravées.

rable de la prairie était couverte, d'une manière fort comique, de nos effets épars, et le vent qui s'éleva ayant mis du désordre dans l'étalage, nous eûmes besoin de beaucoup d'attention pour ne rien perdre. Mon herbier, qui était considérable, fut retourné; la force du vent nous obligea de nous placer dans un petit ravin abrité pour faire cette opération, qui nous occupa pendant toute la journée, et n'empêcha pas toutes les plantes de noircir et de se moisir. Morrin tua pour notre cuisine un *Cervus macrotis* qui avait déjà mis sa robe grise d'hiver. On sait que cette espèce de bête fauve se distingue par de longues oreilles, qui sont surtout remarquables dans les femelles, ainsi qu'on peut le voir par la vignette n° 19. Quand la viande fut cuite, on éteignit le feu, et nous nous couchâmes tous sur la grève, enveloppés dans nos couvertures, pendant que la double garde était relevée toutes les deux heures. Je fus de faction de neuf heures à onze avec Thiébaut, et ce service ne fut pas désagréable, la nuit étant douce, calme et en partie éclairée par la lune. Un cerf s'approcha de nous par la rivière, vers le point du jour; mais on ne le tira point, pour ne pas faire inutilement du bruit. Nous restâmes en cet endroit jusque vers le soir du 16 septembre, afin de continuer à sécher nos effets. Par bonheur, le soleil fut encore très-chaud ce jour-là, et se joignit au vent pour sauver une partie des objets que nous possédions.

Quand nous eûmes fait cuire notre repas et replacé toutes nos caisses à bord, nous continuâmes notre route et passâmes devant le Citadel-Rock, auquel nous ne dîmes pas sans regret un éternel adieu; nous vîmes des loups, des brebis sauvages et une grande quantité de chauves-souris, qui rasaient avec rapidité le pur miroir de la rivière, et le soir nous nous arrêtâmes près d'une grève sablonneuse, sous des bords élevés, où je fis la première faction. Pendant que le reste de l'équipage, enseveli dans un profond sommeil, était couché autour de moi dans ses couvertures,

je m'entretenais avec les fantômes grotesques que me présentait le grès blanc de ces Stone-Walls, et en même temps mon oreille était frappée du hurlement des loups et du cri mélancolique du hibou (*Strix virginiana*), hou! hou! hou!

Le lendemain matin, 17 septembre, nous traversâmes rapidement la porte des Stone-Walls, où les étranges figures que j'ai décrites plus haut passèrent devant nous comme un songe; leurs traits remarquables seraient promptement sortis de ma mémoire, si la main d'un habile dessinateur n'avait su les arracher à l'oubli. Les traqueurs de castors et les employés de la Compagnie des pelleteries sont les seuls qui contemplent avec indifférence ces intéressants tableaux de la nature, car bien peu d'entre eux savent les apprécier. Pour la plupart, une poignée de dollars a plus de prix que tout ce que les montagnes Rocheuses renferment de plus remarquable. Vers huit heures, nous préparâmes notre déjeuner dans une prairie de la rive septentrionale, et nous réchauffâmes nos membres glacés, pendant que les bisons paissaient sur les collines. Sur la grève, un gros ours avait laissé l'empreinte de ses pas parmi celle de beaucoup de cerfs, d'elks et de bisons; des aigles, des corbeaux, des corneilles et des pies volaient près de la rivière. A dix heures, nous atteignîmes l'endroit où nous avions eu, en remontant, l'entrevue avec les Gros-Ventres des prairies; mais alors nous n'y vîmes pas un seul être vivant; contraste bien frappant! Vers midi, nous nous trouvâmes dans le bassin large et plat près de l'embouchure du Judith-River, que nous dépassâmes bientôt après. Là, de nombreux troupeaux de bisons (2) paissaient sur les deux rives; nous ne voulûmes pas les troubler, car nous soupçonnions que des Indiens devaient se trouver dans le voisinage, et nous usions en conséquence de grandes précautions. De gros bisons traversaient près de nous la rivière en tout sens; mais on ne les tira pas, puisque d'ailleurs la chair de ces animaux

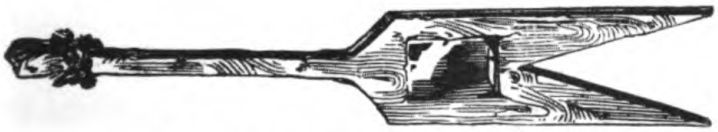
est mauvaise dans cette saison. Un peu plus bas, nous vîmes sur la rive septentrionale un troupeau de plusieurs centaines de bisons mâles, femelles et jeunes. Les premiers faisaient entendre sans relâche leurs rauques mugissements, et nous nous arrêtâmes près d'une île sablonneuse pour nous mettre en embuscade; mais cela ne nous réussit pas complétement. Morrin se glissa, à la vérité, en rampant jusqu'au milieu du troupeau; mais ayant été obligé de tirer couché, il manqua son coup. Ne pouvant tuer de femelle, on fut obligé de se contenter d'un mâle qui tomba sous le coup de fusil de Morrin; il faisait partie d'un petit troupeau de vingt-quatre bêtes qui se tenait un peu plus bas. Nous aurions pu après cela en tuer facilement plusieurs, car le bruit de l'arme à feu leur ayant fait perdre la tête, ils se mirent à courir çà et là sans remarquer l'ennemi. On emporta la chair du mâle que l'on avait tué, et à quatre heures et demie nous abordâmes au-dessus de Dauphin's-Rapid pour faire notre cuisine. Morrin tua en cet endroit une couple de grosses-cornes femelles qui servirent à varier un peu nos repas. Nous dépassâmes ensuite le rapide avant la nuit et sans accident, et nous dormîmes après cela tranquillement et sans feu sur la rive méridionale. Pendant ma faction, j'observai à dix heures du soir un superbe météore : c'était une aurore boréale à moitié obscurcie par des nuages. Une longue raie d'une lumière vive et blanche, distincte de l'horizon, traversait le ciel d'orient en occident, et sa durée fut d'environ une heure, après quoi le ciel se couvrit complétement et la pluie commença à tomber. Pendant ce temps, les loups s'étaient battus entre eux sur la rive opposée, ce que l'on reconnaissait à leurs hurlements forts et variés.

Le jour suivant, 18 septembre, nous traversâmes la vallée remarquable des Mauvaises-Terres. Malheureusement nous eûmes ce jour-là un vent rude et froid, soufflant par derrière et qui chassa loin de nous les nombreux elks, grosses-cornes et troupeaux de bisons qui paissaient dans les petites

prairies couvertes d'Artemisia, s'étendant au pied des collines escarpées et nues des deux bords de la rivière. Le vent leur apportait la nouvelle de notre approche longtemps avant que nous fussions près d'eux, et dès que notre bateau doublait un coude de la rivière; aussi ce fut en vain que nous descendîmes plusieurs fois à terre, dans l'espoir d'augmenter nos provisions de bouche. Mais nous fûmes souvent témoins de scènes fort intéressantes. Un troupeau de douze elks traversa fièrement la rivière devant nous, suivi d'un très-gros mâle avec un bois colossal, car nous étions précisément dans le moment du rut. Les troupeaux de bisons étaient souvent jetés dans un effroi et une confusion extrêmes quand ils nous voyaient si près d'eux; ils descendaient alors la rive au galop, et quand la course les fatiguait trop, ils se détournaient dans une petite vallée latérale où nous voyions ces animaux si lourds gravir péniblement des montagnes hautes et escarpées. Nous avions souvent de la peine à comprendre comment ces masses colossales pouvaient escalader ces rochers si roides et si nus; aussi leur arrivait-il souvent de ne pas arriver jusqu'en haut; obligés alors de s'en retourner, ils trouvaient coupé le seul chemin qu'ils eussent pour revenir à la rivière. Il fallait qu'ils galopassent à côté de nous sur le rebord étroit que formait la grève. Notre bateau, que le courant entraînait avec rapidité, les dépassait fréquemment, et nous aurions eu plus d'une occasion de les tirer si nous eussions voulu; mais comme c'étaient tous des mâles, nous les laissâmes en repos [1].

Vers dix heures, nous nous arrêtâmes sur la rive septentrionale, dans une prairie exposée au vent froid qui nous glaça. La petite rainette verte coassait encore vivement dans les épinettes (*Pinus flexilis*), nonobstant la rigueur du temps. A deux heures après midi, nous atteignîmes

[1] On remarque parmi ces animaux quelques-uns de fort gros et gras, avec des cornes plus longues que les autres. Ce sont ceux que les Indiens ont châtrés dans leur jeunesse. On assure qu'ils acquièrent un poids et une grosseur extraordinaires.



Vig. 23, tome II, page 376.

Miroir de petits-maîtres chez les Indiens Mandans.

Vig. 24, tome II, page 386.

L'arche du premier homme selon les Indiens Mandans.

l'embouchure du Wincher's-Creek, dans le voisinage de laquelle paissait un troupeau considérable de bisons. Nous en avions vu ce jour-là plusieurs milliers dans les Mauvaises-Terres, où, lors de notre premier passage, tout nous avait paru mort. C'était un signe de l'absence des Indiens qui avaient sans doute beaucoup chassé dans les prairies et en avaient fait partir ces animaux. De tous côtés se montraient des bisons, soit par troupeaux nombreux, soit par petites bandes, ce qui jeta une grande variété dans notre voyage. Nous venions de doubler un coude que faisait la rivière, et nous descendions avec rapidité le courant, quand nous aperçûmes sur un banc de sable, tout près de nous, un troupeau d'au moins cent cinquante bisons. Les mâles pourchassaient les femelles en mugissant; plusieurs couraient çà et là, d'autres buvaient; c'était un aspect fort intéressant. Mes rameurs posèrent leurs avirons, nous laissâmes glisser le bateau sans bruit, et nous passâmes de cette façon à moins d'une portée de fusil du troupeau sans qu'il nous aperçût; il prit sans doute notre bâtiment pour un train de bois flotté qui descendait la rivière. A moins de soixante pas plus loin, sur un autre banc de sable, il y avait six elks femelles avec un gros mâle qui, en notre présence, couvrit trois fois une des biches. Nous le vîmes lui placer son bois sur le dos en poussant son singulier sifflement [1]. A la fin, un cerf qui s'était séparé du reste du troupeau et qui se tenait à cent pas plus loin sur la rive escarpée, eut le vent de nous et se sauva sur-le-champ avec précipitation; à l'instant même, les elks et les bisons remarquèrent le voisinage d'un ennemi, et tous prirent la fuite sans tarder. M. Bodmer a dessiné très-fidèlement cette scène sur la planche XLVII.

[1] La voix de l'elk mâle, dans le temps du rut, est fort singulière et ne paraît pas être proportionnée à la grandeur et à la grosseur de l'animal. C'est un sifflement aigu qui commence par s'élever régulièrement et qui baisse ensuite tout à coup par un son qui sort de la gorge. La partie élevée a une ressemblance parfaite avec une gamme ascendante sur le flageolet.

La foule d'animaux sauvages, de bisons, d'elks, de moutons sauvages et d'antilopes que nous rencontrâmes ce jour-là, nous procurèrent beaucoup d'amusement. Nous tînmes en bride, dans cette occasion, notre amour pour la chasse, afin de pouvoir examiner bien à notre aise ces intéressantes bêtes, et notre projet fut, à cet égard, couronné d'un plein succès.

Nous avions atteint le Tea-Island de Lewis et Clarke, dont nous avions changé le nom en celui d'Elk-Island; c'était là qu'en allant, nous avions fait une si bonne chasse. Cette fois, je mis, à sa pointe supérieure, Morrin et Dreidoppel à terre, pour chasser, tandis que nous continuions notre route jusqu'à la pointe inférieure où nous nous arrêtâmes pour préparer notre repas. Des elks et des bisons avaient passé la rivière devant nous, de sorte que nous entendîmes le bruit qu'ils faisaient à une assez grande distance. L'île était couverte de grands arbres entremêlés en beaucoup d'endroits de hautes plantes, surtout d'Artemisia; mais elle contenait aussi plusieurs pelouses et places découvertes sur lesquelles on voyait paître des bisons et des troupeaux d'elks et de cerfs de Virginie. Un loup blanc nous contemplait de la rive opposée, où le grand héron s'élevait à nos yeux d'un vol phlegmatique et pesant. Notre feu brilla bientôt dans la forêt, et Morrin nous apporta une pièce de gibier qui nous procura un bon souper. Pendant que les mets se préparaient, nous parcourûmes l'île, où l'on entendait de tous côtés le mugissement rauque des bisons et le sifflement des elks. Je reconnus dans l'herbe épaisse les places, théâtre de leurs ébats amoureux, qu'ils dépouillent, comme on le sait, avec leurs pieds de devant. Je ne tardai pourtant pas à retourner auprès de notre feu, car le cri du hibou annonçait la fin du jour. Après mûre réflexion, nous décidâmes que cet endroit n'était pas convenable pour y passer la nuit; car nous courrions risque, dans le bois, d'être surpris par les Indiens; nous nous rembarquâmes donc, aussitôt que la

viande fut cuite, et nous continuâmes notre route jusqu'à neuf heures, par un beau clair de lune. La soirée était chaude, et la navigation fut très-agréable. Nous entendions souvent les troupeaux de bisons traverser la rivière à la nage; les elks sifflaient dans les bois des deux rives [1], et leurs voix alternaient avec les hurlements des loups, tandis que le hibou (*Strix virginiana*), si fréquent dans ces environs, complétait par son cri ce nocturne concert. Nos couvertures et nos robes de bison, encore humides, gelèrent pendant la nuit. Nous nous étions couchés sur la grève, au bord de la rivière, où nous eûmes un lit froid et désagréable. D'ailleurs, la manière dont nous passions ces nuits n'était guère faite pour nous procurer un doux repos; car, afin d'être toujours prêts à la plus légère alerte, nous n'osions jamais ôter nos habits. Nous nous étendîmes donc tout vêtus sur une peau de bison et une couverture de laine, tandis qu'une seconde couverture et une seconde peau de bison nous enveloppaient par-dessus. Nous tenions nos fusils chargés sous la couverture à côté de nous pour les préserver de l'humidité. Nos factionnaires nous mettaient du reste suffisamment à l'abri d'une surprise : il y en avait deux qui étaient relevés toutes les deux heures.

Le 19 septembre, nous partîmes avant le jour. La surface de l'eau était couverte de brouillard, et nous nous tenions enveloppés dans nos manteaux, mais complétement glacés de froid, pendant que les elks faisaient entendre autour de nous leurs sifflements amoureux. Cinq femelles, suivies d'un mâle plein de fierté, traversèrent devant nous la rivière. Ayant tiré trop tôt, le mâle s'en retourna; mais les autres poursuivirent leur route, et étant arrivées tout près de nous, elles nous fournirent l'occasion de leur porter un coup certain. L'une d'elles fut blessée mortellement d'une

[1] Alex. Mackenzie entendit aussi ce sifflement des elks dans toutes les directions. (Voyez Ic., p. LXXXVI.)

balle; mais ayant été emportée par le courant, nous ne pûmes nous en emparer. Au moment où le reste du troupeau s'efforçait de gravir sur la rive, un autre mâle superbe se montra dans le bois de peupliers qui la couronnait; il s'arrêta à cinquante pas environ, et poussa un cri de toute la force de ses poumons. Je voulus rejeter promptement mon manteau en arrière, et je saisissais déjà ma carabine, mais au même moment mon pilote Morrin lâcha son coup, et le cerf tomba. Nous débarquâmes sur-le-champ, et quand nous eûmes monté sur la rive escarpée, nous y vîmes, à notre grande surprise, étendu par terre, un magnifique cerf vingt cors (3). Je mesurai immédiatement ce colossal animal, et je trouvai que le bois, depuis l'andouiller d'en bas jusqu'à l'extrémité de l'andouiller supérieur, portait en droite ligne quatre pieds un pouce de long; le poids des deux côtés, enlevés à la tête, était de vingt-six livres. La couleur de ce cerf était fort belle dans cette saison; tout le corps était fauve et d'un jaune brunâtre; le cou, la tête, la partie inférieure du ventre et les extrémités étaient d'un brun très-foncé, ce qui faisait un bien bel effet, surtout dans l'éloignement. Un feu superbe fut bientôt allumé dans l'épais gaulis, et il rendit une vie nouvelle à nos membres glacés. Le déjeuner fut promptement servi, et la joie que nous causa notre heureuse chasse en augmenta le charme. Le cerf fut dépecé, et sa belle peau, qui était tout entière, fut préparée pour la collection zoologique [1], ce qui nous occupa jusqu'à midi. Nos lits et le reste de nos effets que la pluie avait mouillés furent mis à sécher sur la rive; car le soleil répandait assez de chaleur.

Quand notre travail fut achevé, on rechargea le bateau et l'on quitta le rivage. Depuis les coups de fusil que nous avions tirés les sifflements des elks avaient cessé; mais nous

[1] Cette pièce intéressante, que je rapportai avec beaucoup de peine jusqu'au fort Clarke, a malheureusement péri.

vîmes encore plusieurs de ces animaux, ainsi que des bisons, fuir en diverses directions. Un peu plus bas nous vîmes le beau faon, tué par Dreidoppel, suspendu au bois flotté ; mais le courant nous entraînait trop rapidement pour que nous pussions songer à en prendre possession. Nous voyions fréquemment des poules d'eau noires (*Fulica americana*) et des pies ; on blessa aussi quelques bisons, mais on les laissa aller, n'étant pas tombés sur le coup. Un peu après quatre heures de l'après-midi, les elks se firent entendre de nouveau, et, au son de ce singulier concert, nous atteignîmes vers cinq heures l'endroit où nous avions attaché à un arbre le squelette de l'ours de Doucette, nettoyé à la hâte. Je débarquai plein d'espérance, je pénétrai dans la forêt touffue ; mais hélas ! quelle douleur ! il ne restait plus un vestige, pas même un débris d'os de cette magnifique pièce. Les bois d'alentour et l'herbe épaisse avaient été complétement nivelés par les loups et les ours ; la corde avait été arrachée et le squelette enlevé ; il avait totalement disparu. On voyait sur l'écorce de l'arbre les traces des griffes des ours ; nous visitâmes en vain la forêt solitaire ; nous ne trouvâmes rien, et mon espoir fut complétement déçu. La même chose nous arriva plus bas avec quelques têtes d'ours que nous avions laissées, et je regrettai vivement alors de n'avoir pas gardé auprès de moi ces intéressantes pièces. A la chute du jour, des chauves-souris vinrent animer le miroir des eaux ; des aigles et des faucons se montrèrent sur la rive. Nous naviguions doucement et avec précaution. Le bateau avançait sans bruit, pendant qu'un silence solennel régnait sur le vaste désert et sur les sombres forêts dont nous étions entourés ; silence qui n'était que rarement troublé. L'homme cherche en général l'aspect de son semblable et se réjouit de le rencontrer ; nous, au contraire, nous nous félicitions d'être en ce lieu les seules créatures humaines. Nous continuâmes notre navigation pendant assez longtemps au clair de la lune ; mais les noires ombres de la rive nous présen-

taient des dangers ; car l'eau bruissait et écumait autour des visibles ou invisibles troncs de bois flotté que les Américains appellent *Snags*, et les Canadiens embarras ou chicots; il fallait prendre les plus grandes précautions pour les éviter. Heureusement pour nous, Morrin était un excellent pilote et connaissait parfaitement le Missouri. Nous passâmes la nuit auprès d'une grève sablonneuse et unie, où le désagréable grognement de nos ours aurait pu nous trahir. Nos factionnaires eurent le plaisir de contempler une belle aurore boréale qui dura une demi-heure.

Le lendemain matin, 20 septembre, nous fûmes glacés de froid. Nous vîmes un gros ours que nous poursuivîmes en vain; quelques hirondelles retardataires volaient sur la rivière. Ayant rencontré un fort troupeau de bisons dans une localité favorable, Morrin et Dreidoppel descendirent à terre pour pouvoir les tirer à l'abri des oseraies. Ils réussirent en effet à tuer deux femelles grasses qui nous procurèrent une abondante provision de viande fraîche. Le bois d'elk colossal, qui était attaché à l'avant du bateau et dont les seize andouillers étaient tout couverts de chair, présentait un singulier aspect. Nos provisions nous attiraient parfois la visite des insolentes pies qui, sans aucune timidité, venaient se poser jusque sur la proue du bâtiment, et elles faisaient entendre leur jacasserie qui diffère totalement de celle de la pie d'Europe. Celle d'Amérique est un oiseau bien plus divertissant encore que la nôtre, et ses manières hardies nous amusèrent beaucoup [1]. Nous voyions souvent de nombreuses volées de petits oiseaux qui se préparaient à leur voyage automnal, et j'observai dans le nombre de beaux pinsons bleus (*Fring. amœna*) qui traversèrent la rivière. Vers midi, nous nous arrêtâmes près d'un bois de vieux peupliers, pour y faire la cuisine. Il s'y trouvait des bisons et des elks en grand nombre; nous aurions pu en tuer plusieurs si la prudence

[1] Pike raconte (p. 224) que ces oiseaux venaient se percher sur le dos de ses chevaux foulés, et les becquetaient.

ne nous avait pas ordonné d'éviter tout bruit inutile. Nous rassemblâmes sur la grève plusieurs belles empreintes de coquillages, destinées à augmenter ma collection, mais qui furent malheureusement toutes perdues plus tard; je m'arrêtai pour la nuit à un mille environ de l'embouchure du Muscle-Shell-River. Nous y trouvâmes une foule d'empreintes de coquillages et de baculites, et nous en emportâmes. La lune nous prêta sa lumière pour dresser nos lits, et nous éclaira jusqu'à onze heures.

Le jour suivant, 21 septembre, ayant atteint de bonne heure le Muscle-Shell, j'y fis arrêter pour aller à la recherche d'un bois d'elk, d'une grosseur remarquable, que M. Mitchill avait vu l'année précédente, qu'il avait mesuré, et dont la hauteur se trouva être de plus de cinq pieds. Je remontai, accompagné de Dreidoppel, cette petite rivière alors presque à sec, l'espace d'environ deux milles. Ses bords étaient garnis de gaulis de peupliers, et le terrain était jonché d'os de bisons et d'elks. Nous suivîmes un sentier frayé par les bisons. Une petite prairie couverte d'absinthe (*Artemisia*) et de ronces (*Sarcobatus*) se rattachait, par delà le bois, à la chaîne des collines. C'était là que gisait le colossal bois d'elk; mais nous ne l'y trouvâmes plus. Un peu plus loin, la rive droite se présentait haute et escarpée, et nous y trouvâmes beaucoup de ces débris antédiluviens que l'on appelle des baculites, et que l'on rencontre presque partout sur le haut Missouri. Nous retournâmes au bateau chargés de ces objets précieux, et nous continuâmes sur-le-champ notre route. Notre cuisine fut bientôt approvisionnée, car on tua, sans descendre à terre, un jeune bison faisant partie d'un troupeau nombreux qui se tenait sur la rive. Nous nous arrêtâmes sur-le-champ, et ayant suivi ses traces sanglantes, nous trouvâmes l'animal couché dans le bois de peupliers. Sa couleur était brun noir, le nez et le mufle (mufle d'âne) étant plus clairs; ses cornes commençaient à paraître. Nos coups de fusil, ainsi que l'odeur de la viande,

pendant que l'on apprêtait le déjeuner, avaient sur-le-champ attiré les loups. Nous les entendions hurler dans les environs, et au bout de quelques instants nous les vîmes se rassembler sur un banc de sable de la rive opposée. Douze de ces animaux, de couleurs et de grandeurs différentes, arrivèrent immédiatement au bruit de nos décharges; ils s'arrêtèrent un moment en nous voyant, nous regardèrent, retournèrent à une petite distance en arrière, et puis se couchèrent pour la plupart, afin de commencer leur aimable concert. Quelques-uns d'entre eux étaient tout à fait blancs; d'autres avaient le dos un peu gris; les uns étaient vieux et gras, les autres jeunes, petits et élancés.

Vers neuf heures, je quittai cette place, et grâce à mon bon pilote, je franchis heureusement quelques portions de la rivière encombrées de bois flotté. Le feuillage des peupliers était déjà fort jaune, surtout celui des jeunes arbres; les plus vieux offraient encore un peu de verdure. On voyait aussi par-ci par-là des hirondelles; les pics à queue rouge et les pies étaient nombreux. Nous vîmes des elks d'une grandeur colossale, des cerfs de Virginie en assez grand nombre, et des bisons. Quelques-uns de ceux-ci se vautraient sur le dos dans la prairie desséchée, et faisaient voler autour d'eux la poussière. Nous remarquâmes par hasard sur la rive escarpée un blaireau (*Meles labradoria*) qui venait de traverser la rivière à la nage, et Morrin le tua d'un coup de carabine. Les loups furent nombreux pendant toute la journée; ces animaux affamés étaient sans doute attirés par l'odeur de la viande suspendue dans notre bâtiment. Nous vîmes continuellement des troupeaux de bisons que nous atteignîmes souvent dans la rivière où ils nageaient, mais nous ne les tirâmes pas; il y avait aussi de nombreux troupeaux d'elks parmi lesquels se trouvaient souvent de gigantesques mâles. Cette abondance de gibier nous fut doublement agréable, en ce qu'elle nous offrait la preuve que les Indiens s'étaient éloignés de cette partie de

la rivière. Nous aperçûmes dans une île couverte de saules et de peupliers un gros troupeau d'elks avec plusieurs mâles. A l'approche de notre bateau, ils traversèrent le canal qui séparait l'île de la terre ferme, et s'enfuirent dans la forêt, où M. Bodmer les avait devancés; il tira sur un des plus gros mâles, mais sans l'atteindre. Le soir, la douce chaleur du soleil fut remplacée par un temps frais; jusqu'à ce moment, il avait été très-favorable. L'équipage posa ses rames et laissa le bateau suivre le courant. Un silence solennel régnait dans la vaste nature sauvage au milieu de laquelle nous nous trouvions : pas le plus léger souffle d'air ne se faisait sentir; les bisons paissaient tranquillement au pied des collines, et nos ours eux-mêmes demeuraient couchés en paix sur la litière fraîche de rameaux de peupliers qu'on leur avait préparée. Nous semblions tous involontairement excités par ces alentours et par les impressions de l'heure mélancolique du soir, à des réflexions sérieuses. Nous avions toujours coutume, vers la fin du jour, de laisser le bateau glisser ainsi de lui-même, parce que c'était le moment où nous avions plus besoin de nous tenir en garde contre les Indiens, qui retournent d'ordinaire le soir à leur camp. Nous avions dépassé dans l'obscurité les Châteaux Blancs que j'ai déjà décrits, et nous regrettâmes beaucoup de n'avoir pas pu contempler encore une fois ces formations remarquables, au-dessous desquelles nous nous arrêtâmes. La nuit, calme et éclairée par la lune, fut singulièrement belle.

Le lendemain matin, 22 septembre, notre voyage continua favorablement, et plusieurs objets intéressants se présentèrent à nous. Un troupeau de bisons prit la fuite dans un nuage de poussière; on eût dit qu'ils étaient poursuivis par les Indiens. Le martin-pêcheur que nous n'avions remarqué nulle part en remontant le Missouri, se montra alors en assez grand nombre sur ses rives, et à huit heures, lorsque nous nous arrêtâmes pour préparer notre déjeuner,

la petite rainette verte, qui m'est demeurée inconnue, coassait déjà dans les bois d'Artemisia. Nous passâmes devant plusieurs forts indiens, et chaque fois l'équipage y jetait des regards inquiets, dans la crainte qu'ils ne fussent occupés; mais, heureusement pour nous, il n'en était rien. Mes Canadiens étaient si craintifs, qu'ils n'osaient parler haut; et si nous nous arrêtions pour un moment, ils témoignaient par les gestes les plus inquiets leur effroi et leur impatience. A onze heures et demie, nous passâmes devant la pyramide de Mi-Chemin (voyez pl. xxxv, fig. 15), située entre le Muscle-Shell et le Milk-River, et nous la laissâmes dans la direction du midi. Pendant la journée, nous vîmes beaucoup d'elks et de bisons, ainsi qu'un putois qui nous échappa, et une petite volée de grues blanches (*Hooping Crane; Grus americana*); c'est un des plus beaux oiseaux de l'Amérique septentrionale : il partait en ce moment pour aller retrouver des climats plus tempérés. La lune répandait une si vive lumière, que nous prolongeâmes notre navigation jusque fort avant dans la soirée. Nous nous arrêtâmes alors près d'une rive escarpée où nous passâmes la nuit, dormant au bruit du hurlement des loups et du sifflement des elks. A neuf heures et demie, il y eut une belle aurore boréale [1], d'abord couverte de nuages, puis formant de hautes colonnes et des jets de lumière; la fraîcheur de la nuit n'était pas trop sensible, et la matinée du lendemain, 23 septembre, fut belle et agréable; mais il ne tarda pas à s'élever un vent si fort, que nous fûmes obligés de nous arrêter près d'un bois de grands peupliers dans la prairie, pour attendre un temps plus favorable à notre navigation. On

[1] Je me suis trouvé parfaitement d'accord avec les observations du capitaine Beechey (voyez l'intéressante description de son Voyage au détroit de Behring, t. II, p. 445); comme lui je n'ai vu sur le Missouri l'aurore boréale, pour ainsi dire, que dans l'automne, et surtout pendant des nuits sèches, claires, et en général vers dix heures du soir (ibid., p. 449). Jamais elle n'a offert les couleurs prismatiques que l'on observe à des latitudes plus élevées.

profita de ce repos pour exposer au vent nos effets encore humides, et nous plaçâmes des factionnaires dans la prairie, de peur d'une surprise des Indiens. Pendant ce temps, un gros ours sortit de l'oseraie de la rive opposée et arriva directement sur nous à la nage; nous nous étions déjà tous postés derrière des arbres, afin de l'accueillir avec des balles à son débarquement; mais tout à coup, à notre grand regret, il s'en retourna tranquillement, ayant sans doute flairé notre bateau. A peine avait-il atteint le taillis de l'autre rive, qu'un elk colossal se montra à la même place et continua longtemps à y paître sans se déranger. Dans la prairie où nous étions, nous ne vîmes d'autres animaux que de gros grillons (*Gryllus*) de deux pouces de long, dont les ailes étaient noires, bordées de blanc, et que nous prîmes d'abord pour des papillons; mais l'automne avait fait presque entièrement disparaître ces amants délicats des fleurs. A cinq heures du soir, le vent s'apaisa, et nous continuâmes notre voyage; nous avions pour passe-temps le sifflement des elks, et nous vîmes plusieurs de ces animaux qui s'étaient couchés dans l'eau pour se rafraîchir. Morrin blessa de fort loin un faon, et nous vîmes sur-le-champ un loup en saisir la piste; il aura sans doute achevé le pauvre animal. Cette nuit, notre bivouac fut de nouveau éclairé par une aurore boréale; nous en vîmes presque toutes les nuits pendant ce voyage, le temps restant doux et agréable.

Le 24 septembre, à huit heures du matin, nous avions atteint l'embouchure du Big-Dry-River, après avoir, quelque temps auparavant, tiré sans quitter le bâtiment un elk douze cors, dont nous emportâmes le magnifique bois comme un souvenir; mais nous fûmes obligés de laisser le superbe animal pour être la proie des loups. Nous observâmes des troupes de cabris et de nombreuses volées de poules des prairies, assises sur le bois flotté de la rive, et que nous visâmes parfois avec succès. L'automne répandait

déjà sur les bois ses teintes variées; le *Rhus typhinum*, d'un rouge d'écarlate, ne se voyait pas, à la vérité, dans ces campagnes; mais une couple d'autres espèces du même arbre le remplaçait en quelque façon pour la couleur. Les rosiers, les peupliers, les frênes et d'autres végétaux étaient d'un jaune orangé; il y en avait aussi de verts; le *Prunus padus* était jaune rayé, le *Cornus sericea*, violet ou pourpre. A deux heures et demie de l'après-midi, nous passâmes tout près de l'embouchure du Milk-River, sur les rives duquel on distinguait en foule des traces d'ours, d'elks, de cerfs et de loups, et où l'on voyait des oies sauvages (*Totanus*) et des *Tringa*. A l'endroit où nous avions précédemment tué trois ours, nous trouvâmes cette fois un grand nombre d'elks et de pies ainsi que des *Blackbirds*, et la grosse alouette des prairies. Nous vîmes ce jour-là plusieurs grandes constructions de castors; nous en comptâmes vingt-sept depuis le fort Mackenzie jusqu'au Fort-Union. Notre musique nocturne consista cette nuit, par le plus beau temps, en un concert où se mêlaient les voix des elks et des canards (*Anas Boschas*), et elle dura jusqu'au matin du 25 septembre. Nous dépassâmes de bonne heure la Rivière Bourbeuse. Peu de temps auparavant, Morrin avait tué dans une oseraie de la rive un elk très-gros, qui nous procura un excellent déjeuner, et qui fut cause que nous ne quittâmes cet endroit que vers onze heures. Nous remarquâmes ce jour-là plusieurs espèces d'oiseaux qui, dans cette saison, étaient sur le point de se mettre en voyage, tels, par exemple, que le *Blue winged Teal* (*Anas discors*), la poule d'eau (*Coot, Fulica americana*), et un oiseau aquatique, sans doute un *Phalaropus*, etc. Vers trois heures de l'après-midi, il s'éleva subitement une tempête si forte, que nous nous hâtâmes de mettre notre bateau, qui était pesamment chargé, en sûreté derrière un tronc de bois flotté. Nous étions à quatre ou cinq cents pas au-dessus de l'endroit où, l'année précédente, le keelboat avait fait nau-

frage. La rive était escarpée, et sur son sommet s'étendait un bois clair de peupliers, avec un taillis de *Symphoria*, auquel se rattachait par derrière une prairie couverte d'*Artemisia*. La tempête augmenta à tel point, qu'on eût dit que les arbres allaient nous tomber sur la tête; des nuages de poussière étaient lancés par le vent de la rive opposée jusque dans notre bois, et obscurcissait le ciel. Des éperviers, des corbeaux, des corneilles et des *Blackbirds* se réfugiaient au fond de la forêt et se cachaient par terre dans les buissons. Une troupe d'antilopes avait aussi cherché un refuge sur la lisière de la forêt, et l'on voyait le mâle ramener sans cesse auprès des autres les femelles qui cherchaient à s'écarter. Dans un seul endroit de cette forêt, nous trouvâmes seize bois d'elks mis bas, un desquels mesurait quatre pieds un pouce en ligne droite. Nous nous construisîmes pour la nuit un fort à la manière indienne, avec des troncs d'arbres et du bois, et nous nous y couchâmes. Le bruit du vent couvrait presque la voix des elks et celle d'un ours. Le 26 au matin, la tempête s'apaisa, et, au point du jour, nous atteignîmes le Petit-Fort de M. Mitchill, dont quelques poules des prairies avaient pris possession. Des cygnes et des canards, notamment des *Anas Boschas* et *Sponsa*, animaient la rivière, pendant que de petits pinsons voltigeaient sur ses bords. Le soir, par une pluie très-abondante, notre bivouac fut fort désagréable, et après avoir fait notre faction de deux heures, nous fûmes obligés de nous coucher sous nos robes de bison et nos couvertures de laine, les unes et les autres complétement trempées, et que nous quittâmes le lendemain matin, tout mouillés et enrhumés.

Le 27 septembre, à onze heures du matin, nous atteignîmes la prairie à la Corne de Cerf; le ciel était couvert et le temps très-frais. Vers midi, la pluie commença à tomber avec force, et nous nous arrêtâmes auprès d'une forêt

de grands arbres, où nous espérions pouvoir nous mettre à l'abri; mais nous fûmes bientôt trempés, nonobstant une espèce de toiture en bois que nous avions construite, tant bien que mal, et que nous avions garnie de nos couvertures et de nos peaux. De six pièces de gibier que nous rencontrâmes dans le voisinage, nous en tuâmes une, dont la chair nous restaura. Le mauvais temps dura jusqu'à minuit, et la tempête se prolongea jusque dans la matinée du 28 septembre; à neuf heures du matin, on remballa nos effets mouillés, et nous continuâmes notre voyage. Le vent resta toute la journée froid et désagréable; nous remarquâmes souvent sur la rive des martins-pêcheurs et sur les bancs de sable des avocettes (*Recurvirostra americana*) qui cherchaient leur pâture en fouillant dans la vase avec leur bec si singulièrement recourbé en haut. Nous atteignîmes bientôt la chaîne de collines, offrant l'aspect de la désolation, qui descend vers le Fort-Union. Nous continuâmes à naviguer jusqu'à une heure du matin; après quoi, tout glacés par le froid et l'humidité, nous nous arrêtâmes auprès d'un banc de sable, où nos factionnaires surtout ne jouirent pas d'un sort digne d'envie. Le 29 septembre, au point du jour, les grues se réveillèrent en même temps que nous, et s'élevèrent dans l'air avec de grands cris. Nous étions glacés, et nous le restâmes jusqu'à ce que le soleil, en montant sur l'horizon, vînt un peu nous réchauffer. Vers neuf heures, nous nous arrêtâmes près de la rive sablonneuse, devant le bois du bord méridional de la rivière; nous allumâmes du feu et préparâmes notre déjeuner, jouissance dont on ne saurait avoir une idée, à moins d'être restés, comme nous, exposés pendant longtemps aux intempéries de l'air, au froid, à l'humidité, au vent et à des privations de toute espèce. Il était temps pour nous d'arriver au Fort-Union, car toutes nos provisions étaient épuisées; un jour de plus, il aurait fallu nous passer aussi de café, ce délicieux restaurant, ce

qui eût été pour nous la plus sensible de toutes les privations. Un gros ours avait reposé tout près de l'endroit où nous étions, et peut-être même notre arrivée l'en avait-elle chassé; mais nous n'avions pas le temps d'aller à sa recherche; il fallait faire une toilette qui changeât un peu notre air tout sauvage et nous mît en état de reparaître parmi les humains; elle nous prit un temps assez considérable, de sorte que nous ne pûmes partir qu'après midi, et que nous n'arrivâmes au Fort-Union qu'à une heure, après une absence d'environ trois mois.

CHAPITRE XXII.

SECOND SÉJOUR AU FORT-UNION.

État actuel du Fort-Union. — Absence de M. Mackenzie. — Nouvelle du combat du Fort-Mackenzie. — Chasse au bison (*Buffaloe-running*). — Fort-William, nouvel établissement de MM. Soublette et Campbell. — Aspect du paysage en automne. — Disette des Indiens. — Le célèbre exorciste crih, Mehsette-Kuinab (*le Sonnant*). — Arrivée de plusieurs Assiniboins, entre autres d'Ajinjan (général Jackson), etc. — Chiens indiens morts de faim. — Pseh-Skah (le *Bison blanc femelle*), chef assiniboin. — Onatchin-Tennchenih, avec son détachement de guerre. — Squelette d'un mastodonte. — Aspect de la prairie en hiver. — Les chevaux souffrent de la faim. — Nos préparatifs de départ.

L'ASPECT de la campagne autour du Fort-Union avait bien changé depuis notre départ au mois de juillet. A cette époque, il s'y trouvait une nombreuse population indienne; maintenant, on n'y voit plus qu'une seule hutte, habitée par un demi-Pied-Noir. La prairie tout entière est nue, aride et desséchée, et les plantes qui alors se montraient couvertes de fleurs, portent aujourd'hui leurs graines. Les forêts ont pris la teinte jaune; la rivière est presque à sec, petite et remplie de bancs de sable; les matinées et les soirées sont fraîches, les nuits froides. Quelques changements ont aussi eu lieu dans l'intérieur du fort; M. Mackenzie est parti avec plus de vingt hommes pour le petit Missouri; on l'attend en deux mois environ, de sorte que la garnison s'élève tout au plus à cinquante hommes. M. Hamilton, qui nous avait fort bien reçus, dirige le fort dans l'absence de

M. Mackenzie; il a sous lui trois commis : Chardon, Brazeau et Moncrevier. On est occupé de diverses constructions et améliorations; on entoure le fort de piquets neufs, tous solides et placés sur des fondements en maçonnerie. Un très-beau et très-solide magasin à poudre pouvant contenir cinquante milliers était achevé [1]. M. Hamilton m'accorda la permission de faire ouvrir nos caisses dans le grenier vaste et bien aéré de sa maison, afin de faire sécher complétement les objets encore humides qu'elles contenaient; il nous assigna aussi un logement clair et gai où nous pûmes continuer nos travaux pendant les quatre semaines que se prolongea mon séjour.

Dès le 13 septembre, on avait reçu, par les Assiniboins qui revenaient, la nouvelle du combat du Fort-Mackenzie. Dechamp avait conduit sains et saufs au Fort-Union les chevaux que l'on avait confiés à sa garde. Quelques Gros-Ventres des prairies l'avaient, à la vérité, suivi, mais il était parvenu à les tenir à l'écart. Comme il traversait la rivière pour entrer au Fort-Union, quelques-uns des Assiniboins qui s'y trouvaient lui crièrent de prendre garde à lui, qu'on lui tirerait un coup de fusil, attendu qu'il avait mis beaucoup des leurs hors de combat. Il répondit qu'il ne craignait rien; que c'était plutôt à eux à prendre des précautions; qu'ils avaient attaqué le fort, et que tous les hommes courageux avaient dû se défendre. Il descendit après cela tranquillement à terre, où il n'éprouva aucun désagrément. Il y trouva rassemblés ses parents et sa femme, une Crih, qui lui dirent qu'il n'avait rien à craindre d'eux, mais qu'il devait se

[1] Le 4 février 1832, il se déclara au Fort-Union un incendie, qui l'aurait complétement détruit s'il avait atteint l'approvisionnement de poudre qui se montait à deux mille livres. Les cinq salles contenues dans les bâtiments occidentaux furent consumées, et le feu fut alimenté par huit cents planches et mille langues de bison séchées. Par bonheur, le vent qui soufflait de l'est éloignait la flamme du magasin à poudre. On abattit sur-le-champ l'enceinte des palissades, et l'on sauva le magasin de viande. Immédiatement après l'incendie, on abattit d'autres arbres au nombre de cent soixante et dix, et dès le 9 février les palissades furent rétablies.

tenir en garde contre les autres Indiens. En réponse, il leur dit qu'il ne craignait point une attaque à force ouverte, et que pour un guet-apens, il ne voyait aucun moyen de le prévenir. Peu de jours après notre arrivée au Fort-Union, il arriva des Indiens Ojibuais qui nous annoncèrent l'approche d'autres membres encore de leur tribu. C'étaient des hommes qui n'avaient rien de remarquable; ils étaient de moyenne taille, mais avec des membres forts; ils portaient les cheveux retombant naturellement sur les épaules; du reste, ils différaient fort peu des Crihs, quoiqu'ils fussent, pour la plupart, enveloppés dans des couvertures de laine.

La nation des Ojibuais, que les Anglais appellent Chipewas et les Français Sauteurs [1], habite, comme on le sait, le vaste pays qui s'étend entre le lac Supérieur, le Red-River, l'Assiniboin-River, et plus loin, vers le nord, près du Lake-Winipick, du Lake of the Woods, etc. Elle forme une nation nombreuse, forte et belliqueuse, mais divisée en plusieurs petites compagnies. Pike, le premier (voyez *Gov. Cass., Exped.* 1820, p. 225), a cherché à calculer leur nombre, et depuis lors, on en a fait plusieurs autres évaluations. Dans la nouvelle histoire des tribus indiennes de l'Amérique septentrionale, par MM. Kenney et Hall, on porte ce nombre à 15,000 âmes.

Les Ojibuais parlent la langue algonquine, qui est en même temps celle des Potowatomis, des Nipissings, des Popinochis, des Muchekigos, des Muscotins, des Ottawais, des Cnistinaux ou Crihs, des Nopimings et d'autres tribus. Les Français avaient donné dans l'origine à toutes ces petites bandes d'une seule et même nation, des noms différents, ce qui a jeté une grande confusion dans l'histoire de ces peuples. De légères modifications de la langue algonquine

[1] La plupart des auteurs américains orthographient mal cette dénomination française; ainsi, par exemple, ils disent souvent : *Sautoux* ou *Sautous;* King commet cette faute (voyez son Voyage à la mer Glaciale avec le capitaine Back, t. I, p. 32, t. II, p. 44).

se retrouvent chez chacune des tribus indiennes qui vivent séparées les unes des autres; mais on assure que cette langue est très-complète et très-riche; elle est répandue dans toute la contrée qui borde les lacs septentrionaux. Ainsi que je l'ai déjà dit, c'est d'elle que dérivent beaucoup d'expressions en usage même dans les États-Unis, telles que *Squaw*, *Moccassin*, *Wigwam*, etc. [1].

Les chasseurs du fort étant envoyés deux fois par semaine pour se procurer de la viande, je résolus de les accompagner et d'aller à cheval avec eux à la chasse aux bisons. En conséquence, le 11 octobre, après avoir déjeuné de meilleure heure qu'à l'ordinaire, on envoya les chevaux dans une grande barque sur l'autre rive du Missouri. Le temps était agréable; le thermomètre marquait à 7 1/2 heures 40° (+ 3°,6 R.), et il s'éleva dans l'après-midi jusqu'à 65° 1/2 (14° 9 R.). Nous débarquâmes près d'un bois de grands peupliers, de frênes, de negundos et d'ormes, avec un épais taillis de *Symphoria*, de rosiers, dont les feuilles étaient déjà d'un beau rouge, et de Buffaloë berry,

[1] Voyez sur ce sujet Schoolcraft, *Narrative of an Exped. to Itaska Lake*, etc., 1834, p. 93, 94, 144, 146, 169, 217; et Tanner, *La Vie chez les Indiens*, où l'on trouve beaucoup de renseignements sur cette nation, sur sa langue et sur ses signes verbaux. Schoolcraft, dans *Gov. Cass' Exped.*, parle aussi (p. 211) des signes hiéroglyphiques des Ojibuais, dans les forêts, etc. Mackenney, *Tour to the Lakes*, p. 318, en donne encore des détails circonstanciés; il décrit les canots de bouleau, et transcrit un poëme sur ce sujet. Schoolcraft pense que la religion chrétienne pénétrerait facilement chez les Ojibuais, parce qu'ils n'adorent ni le soleil ni la lune, et n'ont point d'autres dieux imaginaires; ils ont pourtant leurs médecines tout aussi bien que les Indiens du Missouri, et Monedo ou Manito est chez eux le grand Esprit (Schoolcraft, *loc. cit.*, p. 68). Warden (*loc. cit.*, t. III, p. 450): « Les Chipewais sont connus dans différents lieux sous divers noms, tels que Crihs, Ottawais, etc. » Ceci n'est pourtant pas rigoureusement exact, bien qu'ils parlent tous la langue algonquine. D'après cet auteur (t. III, p. 541), ces Indiens sont d'un naturel plus timide que les Dacotas, les Cnistinaux et les autres nations; mais ce serait tout le contraire, s'il fallait en croire les Canadiens, de qui j'ai toujours du reste trouvé les renseignements exacts sur ce sujet. Quant à la demeure des Ojibuais et des différentes tribus dans lesquelles ils se subdivisent, on trouve à cet égard de bons renseignements dans le Voyage du major Long aux sources du Saint-Peter's-River, t. II, p. 151, 152.

couverts de leurs baies de la même couleur. On rassembla en cet endroit les chevaux et les mulets, qui étaient au nombre de dix-huit, et l'on se réchauffa pendant quelque temps auprès du feu. Notre compagnie de chasse se composait de MM. Bodmer, Chardon et moi, des chasseurs demi-sang, Dechamp, Marcellais et Joseph Basile, d'un esclave nègre de M. Mackenzie, et de trois ou quatre hommes, conduisant les chevaux destinés à rapporter la viande. Nous nous mîmes bientôt en mouvement, et le vif et entreprenant Chardon, qui avait vécu longtemps parmi les Osages, nous divertit beaucoup par les détails qu'il nous donna sur ce peuple, ainsi que sur les Indiens en général qu'il connaissait à fond. Les peintures animées qu'il nous faisait, ses détails sur la langue indienne et les chants indiens, ainsi que le cri de guerre dont il les entremêlait, nous firent oublier la longueur de la route. Nous traversâmes ainsi, sans nous en apercevoir, d'abord le bois, puis un pré où croissaient quelques broussailles épaisses, et où nous fîmes lever une volée de poules des prairies, puis enfin la chaîne même des collines, où nous suivîmes un sentier frayé. Le terrain était jonché de squelettes de bisons assez entiers, et surtout d'une quantité de crânes de ces animaux, suffisante pour fournir à plus d'un cabinet d'ostéologie. Les collines me parurent formées d'un grès arénacé blanchâtre, recouvert d'argile grise; elles présentent çà et là des formes singulières, mais qui ne peuvent se comparer, sous ce rapport, à celles que j'ai décrites plus haut, en parlant des Stone-Walls. Du haut de la chaîne, nous jouîmes d'un beau point de vue sur la vallée du Missouri. De l'autre côté, s'étend la chaîne de collines blanchâtres, avec ses singulières pointes et vallées; au-devant, règne la prairie jaunâtre avec ses bois de peupliers et de frênes sur la rive, où l'on aperçoit le Fort-Union. Du côté où nous étions, on voyait de sombres lignes de bois taillis entremêlés d'arbres de haute futaie, dont la couleur rougeâtre ou gris brun contrastait avec le feuillage

jaune des peupliers. A nos pieds, nous avions des collines de grès, en partie gris blanc, et d'autres au devant, dont la couleur était gris brun, et que couvraient une herbe desséchée, ainsi que des cèdres d'un vert foncé, entre lesquels se montraient des pelouses de gazon, avec leurs arbustes d'un vert argenté.

Au bout de quelques milles, nous trouvâmes que la prairie devenait de plus en plus unie, c'est-à-dire qu'elle se montrait sous la forme d'une plaine doucement ondulée, terminée par des rangées de collines dont les sommets arrondis bordent communément l'horizon à la distance de quelques milles; puis, quand on a atteint ces collines, on en voit d'autres du même genre, et ainsi de suite. L'ensemble est gris, sec, sans variété, couvert de plantes courtes et flétries, qui néanmoins servent de pâture aux gros et lourds bisons. De temps à autre, la prairie est coupée de petits enfoncements un peu plus humectés, et là, on voit quelques plantes de marais et quelques herbacées. Au printemps et dans l'hiver, on y trouve quelquefois de l'eau, qui est généralement salée. Au moment où j'y fus, le sol était en beaucoup d'endroits tout blanc de sel de Glauber; on ramasse ce sel, et l'on en possédait alors une provision considérable au Fort-Union. Lewis et Clarke ont aussi remarqué souvent ce dépôt blanc sur les bords du Missouri. Dans les parties humides de la prairie, nous observâmes de petites volées d'oiseaux, dont quelques espèces étaient de la famille des *Numenius* ou des *Charadrius*. Quant aux plantes, il y avait des campagnes entières couvertes d'un petit rosier nain, n'ayant pas plus d'un pied de haut, dont les feuilles étaient à demi flétries; on y voyait aussi de petits *Solidago* et des asters que couvraient des touffes blanchâtres de semences, comme aussi le *Snake-root* (*Galardia bicolor*). Le loup, le renard des prairies et le souslik rayé (*Spermophilus Hoodii*) habitent ces prairies. Ce dernier s'était déjà retiré dans son gîte et ne se montrait plus guère; nous en

tuâmes pourtant un, la journée étant chaude. Le loup creuse des tanières dans la terre et y met bas ses petits. Aussitôt que ceux-ci peuvent se nourrir eux-mêmes, ils sortent de dessous terre, et nous en vîmes ce jour-là plusieurs.

Nous poursuivîmes notre route au grand galop à travers la prairie, où les alouettes se levaient à notre approche, où les corbeaux et les corneilles se montraient en foule et arrivaient souvent tout près de nous. On ne s'arrêta pas pour quelques bisons isolés que nous aperçûmes dans l'éloignement, car nous avions vingt milles à faire avant de pouvoir songer sérieusement à la chasse. Vers midi, nous atteignîmes un petit ruisseau (*creek*) qui serpentait dans une sorte de pré, et que l'on appelle la rivière aux Tortues; une colline située sur son bord septentrional nous abritait contre le vent. Nous nous arrêtâmes pendant quelque temps en cet endroit; on déchargea les chevaux pour les laisser paître, et l'on alluma un feu de fiente de bison, devant lequel on fit rôtir un canard (*Anas Boschas fera*) qu'un Demi-sang avait tué après avoir couru en avant. Ce lieu est aussi communément habité par les *Anas discors* et *crecca*. Le ruisseau était presque à sec et tout rempli d'une herbe haute; dans les endroits où il y avait encore de l'eau, vivait une belle *Émyde* ressemblant à la *Picta* (1). Malheureusement je ne pus, en dépit de tous mes efforts, me procurer qu'un seul individu de cette espèce; encore était-il à moitié desséché et très-endommagé; la notice que j'en ai composée est par conséquent très-imparfaite. Après quelques moments de repos, nous continuâmes notre chemin, en passant par-dessus des collines à pente douce, jusqu'à cinq heures du soir; nous en trouvâmes quelques-unes d'assez élevées, derrière lesquelles on a coutume de rencontrer les troupeaux de bisons. Avant d'arriver au sommet, nous traversâmes une petite vallée où nous nous désaltérâmes dans une source très-fraîche et très-pure. Cette vallée est remplie d'une étroite rangée de frênes, d'ormes et de negundos, entre des taillis de rosiers, de *Pru-*

nus padus et de quelques autres arbustes, tandis que la vigne sauvage (*Clematis*) pend en festons aux arbres.

Arrivés au haut de la colline, nous examinâmes la vaste plaine à l'aide d'une lunette d'approche, et nous vîmes de petits troupeaux de quatre, cinq ou six bisons mâles; nous résolûmes d'attaquer le plus nombreux. Pendant que les chevaux de somme nous suivaient lentement, les chasseurs se mirent en mouvement et descendirent d'un pas rapide une pente douce entre deux collines, où nous voyions les animaux à peu de distance de nous sur la gauche. Nos fusils armés, nous fîmes une charge de cavalerie en règle contre ces animaux, lourds à la vérité, mais qui néanmoins coururent assez vite. Les cavaliers se partagèrent et suivirent les bisons, dont plusieurs furent tués par nos bons tireurs, d'autres seulement blessés et longtemps poursuivis avant de tomber sous les coups de ceux d'entre nous qui avaient moins d'adresse. J'avais suivi, moi troisième, dans la vallée un de ces derniers animaux, et nous tirâmes sur lui à plusieurs reprises. Il prenait souvent une attitude menaçante, et nous poursuivait même à son tour pendant dix ou vingt pas; mais quand ils sont en cet état, il est facile de les éviter; l'animal inquiet reprenait sur-le-champ sa course, aussitôt que nous nous arrêtions; ses forces ne s'épuisèrent et il ne succomba qu'après qu'on lui eut tiré au moins vingt coups de fusil.

Les Demi-sangs et les Indiens ont une telle habitude de cette espèce de chasse à cheval, qu'il leur arrive rarement d'avoir besoin de tirer plus d'un coup à un bison. Ajoutez à cela, qu'ils n'appuient pas leur arme contre l'épaule, mais étendent les deux bras et tirent dans cette position peu ordinaire, aussitôt qu'ils se trouvent à dix ou quinze pas de l'animal. Ils chargent leur fusil avec une promptitude incroyable, car ils ne le bourrent pas, laissant au contraire la balle, dont ils gardent toujours un certain nombre dans la bouche, tomber immédiatement sur la poudre, à laquelle

elle s'attache et qui la renvoie à l'instant même [1]. Au moyen de cette grande vitesse, ces chasseurs des prairies font en très-peu de temps un vrai massacre dans un troupeau de bisons, et les animaux tués jonchent alors en foule le champ de bataille. Cette fois, le petit troupeau y périt tout entier; neuf bisons mâles étaient couchés par terre, et les chasseurs s'étaient tellement éparpillés, que nous eûmes assez de peine à nous réunir de nouveau. Je m'étais éloigné des autres cavaliers, et je continuai à courir pendant quelques milles par-dessus des collines à pente douce, jusqu'à ce qu'enfin, comme le jour baissait, j'aperçus Marcellais qui venait de tuer un bison.

Là, je trouvai aussi M. Bodmer qui esquissait l'animal abattu. Nous retournâmes après cela à la vallée où nous essayâmes d'allumer en plein air et malgré un vent assez fort, un feu de fiente de bison; mais il ne fit que fumer sans flamber. Nous n'avions pas de bois; de sorte que nous jetions de la graisse et des os dans le feu pour l'alimenter. Nous eûmes assez de peine à rôtir un peu de viande, et quand il fut question de nous coucher, je découvris que mon lit portatif de peaux de bison et de couvertures de laine avait été oublié, ce qui ne me fut nullement agréable, par le vent froid qu'il faisait, la pluie qui commençait à tomber, et le mauvais feu que nous avions; mais les chasseurs, accoutumés à de semblables bivouacs, me prêtèrent quelques-unes de leurs couvertures, et nous dormîmes parfaitement bien.

Le 12 octobre, nous déjeunâmes avec de la viande rôtie et de la moelle de bison; les chevaux furent rassemblés et sellés, et la viande des animaux tués fut attachée sur le dos des chevaux de somme. Dix-huit ans auparavant, je rassemblais de la même manière mes mulets dans les campos du

[1] Dans les endroits où les Indiens ne montent pas à cheval, comme par exemple sur le haut Missouri, cette chasse se fait d'une tout autre manière (voyez *Gov. Cass' Exped.*, p. 279, etc.).

Brésil; mais dans ce pays si délicieux et si chaud, où la nature est si grande et si riche, les bivouacs présentent un caractère gai et animé, et forment un vrai contraste avec la vie triste et pleine de privations qu'on mène dans les prairies. Notre course fut rapide, et, vers midi, nous fîmes une halte dans le lit desséché d'un ruisseau, pour nous reposer et prendre quelques aliments. Baptiste Marcellais, excellent chasseur et tireur fort adroit, avait poursuivi au grand galop dans la plaine un petit renard des prairies, et quand cet animal si rapide s'abattit de fatigue, il lui envoya une balle qui le tua. A quatre milles environ du Fort-Union, nos Demi-sangs trouvèrent les traces encore toutes fraîches d'un détachement de guerre indien, qui nous avait probablement remarqués dans la prairie; pensant qu'il nous avait peut-être coupé la retraite par le seul sentier qui conduisait à la rive par les collines et les vallées, nous piquâmes des deux et nous fîmes tout le reste de la route au grand galop, de sorte que nous arrivâmes tout hors d'haleine sur le bord de la rivière en face du fort. On se hâta de nous la faire passer, et après nous les chevaux chargés de provisions. Nous avions eu pendant toute la journée un vent froid et désagréable, avec une température à midi de 61° (12°, 9 R.); la soirée nous parut d'après cela d'autant plus agréable, assis à côté d'un bon feu de cheminée, livrés à une conversation intéressante avec M. Hamilton, autour d'un bol de punch, breuvage dont nous nous restaurâmes tous les soirs pendant les quatre semaines que nous passâmes au Fort-Union. M. Hamilton me fournit les détails les plus curieux sur le pays des environs, et nous fit la lecture d'un intéressant manuscrit contenant la vie du vieux traqueur de castors Glass, dont j'ai déjà parlé, et qu'il avait composé d'après les récits de cet homme lui-même, peu de temps avant qu'il eût été tué, avec deux de ses camarades, par les Ariccaras. Un certain Gardner, ayant rencontré plus tard ces Indiens, en tua deux de sa propre main, et l'on me fit

présent dans le fort du scalp de l'un d'entre eux. M. Hamilton se proposait de livrer peut-être cette biographie à l'impression.

Dès le 16 octobre, le vent qui soufflait dans la prairie semblait devoir amener de la neige; le thermomètre marquait à midi 46° (6°, 1 R.); le lendemain, la neige tomba en effet et couvrit toute la campagne; à huit heures du matin, le thermomètre descendit à 39° (3°, 1 R.). Nous visitâmes plusieurs fois le Fort-William, nouvel établissement fondé par MM. Soublette et Campbell, vers l'embouchure du Yellow-Stone, et dont toutes les palissades n'étaient pas encore placées. M. Campbell, qui y demeurait, nous reçut avec beaucoup d'amitié; nous dînâmes avec lui, et il nous rendit notre visite au Fort-Union. Je fis plusieurs fois le chemin du Fort-Union au Fort-William, à pied, le long des bords du Missouri, en conversant agréablement avec M. Hamilton. Arrivé là, M. Campbell me donnait les détails les plus intéressants sur son séjour et ses voyages dans les montagnes Rocheuses. Le reste de notre temps était rempli par les excursions que nous faisions en tous sens dans la prairie.

L'aspect de la campagne différait alors, sous beaucoup de rapports, de ce qu'il était la première fois que nous le vîmes. Les forêts étaient jaunes ou bigarrées; sur leur lisière passaient de nombreuses volées de *Blackbirds*, ainsi que des troupes de corbeaux, de corneilles et de pies; les pics (*Picus villosus et pubescens*) frappaient contre les troncs des arbres; des grives (peut-être le *Turdus migratorius*) s'éloignaient par petites bandes; mais les épais fourrés d'épines étaient encore animés par quelques espèces de pinsons (*Fring. erythrophthalma* et *canadensis*); la *Fringilla tristis* portait déjà son vêtement d'hiver, et volait çà et là à la recherche des semences des plantes [1]. Dans la prairie

[1] Les oiseaux que nous observâmes encore en cet endroit furent le *Corvus corax* et *americanus*, le *Picus hudsonica*, le *Tetrao phasianellus*, la *Sturnella ludoviciana*,

fanée, on trouvait encore isolée ou par petites compagnies, la poule des prairies (*Tetrao phasianellus*), le gosier rempli des fruits rouges du rosier nain des prairies. Les cactus présentaient toujours une brillante verdure, mais leurs fruits étaient desséchés. Ces plantes supportent fort bien l'hiver souvent très-rude de ces climats, et leurs membranes deviennent ordinairement alors très-dures; elles gèlent souvent aussi; mais dans ce cas, il sort de nouvelles pousses de la racine. La plupart des plantes de la plaine portaient leurs semences laineuses, car elles appartiennent en général à la Syngénésie. Je recueillis aussi la graine de la belle *Bartonia ornata*, Pursh., sur le bord de la rivière, où se montraient des bataillons tout entiers de canards et d'oies sauvages (*Anser canadensis*), parmi lesquelles on voyait parfois l'*Anser hyperboreus*. Sur les lacs, et notamment sur ceux qui se trouvent près de l'embouchure du Yellow-Stone, vivent une foule considérable d'oiseaux aquatiques; des cygnes y font leurs nids au printemps (2). Les chasseurs s'y rendaient souvent et revenaient toujours chargés d'oies sauvages, de canards et de rats musqués. Le nègre Antoine, qui avait fréquemment chassé avec le duc de Wurtemberg, rapportait surtout un grand nombre de ces animaux; il était rare qu'il tuât moins de dix rats musqués par jour, et souvent beaucoup plus [1]. Les grues (*Grus americana*), les pélicans (3), volaient par troupes nombreuses, et Antoine en tua beaucoup. On ne voyait plus les petits sousliks dans la prairie; ils s'étaient endormis de leur sommeil d'hiver; mais on remarquait à l'entrée de leurs gîtes qu'ils y avaient porté beaucoup d'herbe, car les semences en étaient éparses de tous côtés.

l'*Alauda cornuta*, le *Parus atricapillus*, la *Fringilla erythrophthalma*, *canadensis*, *tristis*, l'*Alcedo Alcyon*, le *Cathartes Aura*, l'*Aquila leucocephala*, les *Falcones*, le *Cygnus buccinator*, l'*Anser canadensis* et *hyperboreus*, l'*Anas Boschas*, *crecca*, *discors*, le *Grus americana*, le *Pelicanus brachydactylus*, et peut-être encore quelques autres.

[1] Ce nègre a pris souvent, dans une seule saison, cinq cents, mille et même quinze cents de ces animaux.

Les loups approchaient même pendant le jour, et tournaient tout autour de nous, au point que l'on put même une fois en tuer un de la porte du fort. Des troupeaux de vingt à trente antilopes se rapprochaient de plus en plus du Missouri; mais je crois qu'il y a de l'exagération à dire que ces animaux se rassemblent au nombre de plusieurs centaines [1]. Le petit renard des prairies (*Canis velox*, Say) était si affamé et en même temps si apprivoisé, qu'il visitait souvent le voisinage du fort, et nous arrivions tout près de ces jolis petits animaux, qui se couchaient sur les cercles de gazon qui marquaient la place qu'avaient occupée des tentes indiennes. C'était là qu'ils passaient la journée, et dès que la nuit venait, ils cherchaient leur pâture parmi les débris de nos mets, à côté du bâtiment. Nos chiens chassaient souvent ces petits renards (4), mais ils sont d'une rapidité extrême, et se renferment promptement dans leurs gîtes où l'on peut les prendre avec des lacets. On s'empara de cette manière de plusieurs de ces animaux, et mon chasseur en tira d'autres avec son fusil. Les amphibies s'étaient déjà cachés pour la plupart. On s'occupait en ce moment de poser les palissades neuves du fort, et, à cette occasion, on prit plusieurs serpents de la belle variété du *Coluber proximus*, Say, dont j'ai déjà parlé.

Comme il n'y avait encore que fort peu d'Indiens dans notre voisinage, les animaux des environs ne furent pas inquiétés ; mais nos ardents chasseurs des prairies ne tardèrent pas à arriver, et ils nous donnèrent de l'occupation. Dès que les premières tentes furent dressées, je profitai de l'occasion pour bien examiner la manière dont ils préparent leurs peaux, et je fis une nouvelle découverte. Ils ratissent très-promptement et à fond les peaux avec leurs instruments à crochets (Uahimbachpa); ils rejettent les premiers morceaux qui tombent; mais la couche inférieure n'est pas perdue; ils la font cuire dans l'eau et la mangent.

[1] Voyez Warden, *loc. cit.*, t. III, p. 188.

Nous apprîmes que, pendant notre absence, les Assiniboins avaient fait la paix avec les Meunitarris. Leur chef suprême, Ouaktehno (Celui qui tue), en avait réglé lui-même les conditions avec les Gros-Ventres; mais ces arrangements ne sont pas en général de fort longue durée. Plusieurs Indiens Crihs arrivèrent au Fort-Union, et parmi eux, le fameux homme de médecine ou exorciste Mehsette-Kuinab (le Sonnant), que M. Bodmer dessina avec beaucoup de peine, attendu qu'il ne voulait absolument pas se tenir tranquille (voyez la vignette XXII de l'*Atlas*). Il souffrait beaucoup des yeux et se plaignait de sa misère; il demanda à acheter un cheval à crédit. Cet homme jouit d'une grande considération parmi ses compatriotes, parce qu'il passe pour être fort habile dans les conjurations; les engagés de la compagnie eux-mêmes croient à de semblables jongleries. Ils racontent de cet Indien les anecdotes les plus extraordinaires. Il lui est souvent arrivé de recouvrir une petite tente de branchages avec des peaux et des couvertures de laine, puis de l'avoir fait bien fermer, après s'y être laissé attacher les bras et les mains, envelopper tout le corps et lier contre un pieu. Au bout de quelques instants, on entendait dans l'intérieur de la tente le bruit du tambour et du chichikoué; l'édifice tremblait et chancelait; on y distinguait des voix d'ours, de bisons et d'autres animaux, ce qui faisait croire aux Indiens que le malin esprit y était descendu. Quand, après cela, on ouvrait la tente, on y retrouvait le sorcier lié comme on l'y avait laissé, et il rapportait les réponses que lui avaient faites les esprits qu'il avait consultés. S'il faut en croire les Canadiens et les Indiens, ses prédictions se sont toujours vérifiées; et ce serait bien vainement que l'on essayerait de convaincre du contraire ces hommes superstitieux. Le Sonnant est venu, dit-on, un jour au Fort-Clarke, où tout le monde a été témoin de ses tours. Il annonça d'avance qu'un cavalier devait y venir monté sur un cheval blanc; et en effet, quelque temps après, il y arriva quelques Indiens Chayennes, l'un

desquels, qui était monté sur un cheval blanc, fut pris et tué. Cet événement est cité encore aujourd'hui comme une preuve que le Sonnant a des liaisons avec des puissances surhumaines. Sa médecine, qu'il porte sur la tête pendant qu'il fait ses conjurations, est la peau de la tête d'un ours. Ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs de ces sorciers indiens sont de fort habiles jongleurs, et qu'ils savent tromper la foule ignorante par leurs artifices et leurs adroites fourberies[1].

Le 20 octobre, plusieurs Assiniboins de distinction arrivèrent près du fort, et, entre autres, Ajanjan (le Fils du gros Français), communément appelé le général Jackson, Manh-Ouitkatt (l'Ours fou), et Houh-Jiob (la Jambe blessée). C'étaient tous trois des hommes beaux et bien faits. Ajanjan passe pour être d'un caractère faux. Il nous montra sur son corps les cicatrices de plusieurs blessures, telles qu'un coup de flèche dans la poitrine et un coup de fusil dans le bras. Le plus beau de ces trois guerriers était l'Ours fou. Il s'était peint le haut du visage en rouge, et le menton jusqu'à la bouche en noir; sa poitrine était fortement tatouée par des raies noirâtres tracées en diverses directions. Il portait au haut du bras et au poignet des bracelets de métal brillant, et l'ensemble de son costume était beau. Tous ces gens sont des *Stone-Indians*, c'est-à-dire de la tribu des Gens de roche. Plusieurs autres Assiniboins qui nous étaient inconnus suivirent ceux-là, de sorte que le 21, le général Jackson fit son entrée solennelle dans le fort avec vingt-trois de ses guerriers. Ils s'avancèrent en ligne et furent conduits en partie dans la salle indienne, où ils fumèrent. Il y avait parmi eux un homme vêtu de son costume d'hiver; il portait sur sa tête une peau de blaireau en guise de bonnet, et des

[1] Le capitaine Franklin nous raconte comment un de ces jongleurs indiens échoua complétement un jour (voyez son premier Voyage, p. 64). Le dr Richardson, ayant voulu examiner de près un de ces sorciers, le mit aussi hors d'état de faire ce qu'il avait promis.

gants, ce qui est fort rare chez les Indiens. Il s'appelait Pasésik-Kaskutaü (Rien que de la poudre). M. Bodmer le dessina en pied d'une manière fort ressemblante. Beaucoup de femmes arrivèrent aussi avec leurs chiens chargés; jamais je n'avais vu des animaux d'un aspect plus misérable et plus affamé. Ils avaient le dos tout arqué et avaient de la peine à marcher, ce qui n'empêchait pas qu'on ne les rouât de coups. L'un d'eux, qui boitait et ne pouvait avancer, hurlait le plus tristement possible à chaque coup qu'on lui donnait. Un autre chien était déjà tombé mort de faim à côté des tentes. Il n'est pas rare que les Indiens eux-mêmes périssent ainsi [1], à plus forte raison leurs chiens, qui mettent dans le plus grand danger les poules du fort. Plusieurs d'entre les chiens des Assiniboins étaient fort bien marqués; leur couleur était fauve, avec des raies gris bleu ou noires; on en voyait du reste de toutes les couleurs.

Les Indiens se trouvaient alors très-bien chez nous, car la concurrence du Fort-William, situé dans notre voisinage, faisait qu'on leur achetait leurs marchandises fort cher pour les empêcher de s'y rendre. On cherchait des deux côtés à qui les accueillerait mieux; mais il est évident que la Compagnie américaine des Pelleteries, plus riche et plus fermement établie, soutiendra plus longtemps la lutte.

Les Indiens qui venaient chez nous avaient en général été déjà reçus au Fort-William; ils étaient en conséquence d'une gaieté folle; on n'entendait chez eux que des chants et le bruit du tambour. Un grand chef de bonne mine, Pteh-Skah (la Vache blanche), nous visita, et son portrait fut très-fidèlement dessiné. La longueur de son nez donnait un caractère tout particulier à sa physionomie; ses cheveux étaient un peu frottés d'argile, et sa robe d'été était peinte de plusieurs couleurs. On assurait du reste que ce chef était

[1] Pour ce qui regarde la famine que souffrent souvent les Indiens du Nord, on peut consulter notamment King, Voyage à la mer Glaciale avec le capitaine Back, t. I, p. 163 et suiv.

un homme sur lequel on pouvait compter. Quand son portrait fut achevé, on lui fit un petit présent. Lorsqu'il vit la provision de tabac en feuilles que nous avions étendu pour sécher, il s'écria plusieurs fois avec ravissement : Ohta! ohta! (beaucoup! beaucoup!) Il tira ensuite un petit flacon dans lequel il y avait un peu d'eau-de-vie, et il en but pour prendre congé, car il avait l'intention de passer le Missouri ce jour même, pour aller à la chasse aux bisons.

La bonne humeur et la joie des Indiens furent encore augmentées par la circonstance qu'un commis de la compagnie leur avait acheté une femme pour laquelle il avait donné la valeur d'environ deux cent cinquante dollars. Les parents de cette femme étaient assis en cercle autour du feu; ils rôtissaient, buvaient, faisaient une musique bruyante et furent d'une gaieté folle jusque bien avant dans la nuit. Plusieurs traqueurs de castors arrivèrent, et, entre autres, l'Indien Crih, Pieh-Soukah-Kétutt (le Tonnerre harangueur); il était au service de la compagnie en qualité de chasseur. Il m'apporta une partie de la peau du crâne d'un orignal qu'il avait tué près du Milk-River, et m'assura qu'il y avait trouvé le squelette tout entier d'un serpent colossal. Un morceau d'une dent qu'il avait apporté avec lui me prouva que ces os provenaient d'un mastodon fossile, mais il était malheureusement trop éloigné du lieu où j'étais pour que je pusse aller le voir; d'ailleurs le chasseur me dit qu'il avait écrasé la tête pour se procurer un morceau de la dent. M. Bodmer fit le portrait fort ressemblant de ce Crih, dans son costume indien, de même que celui d'une femme de cette nation qui avait épousé le chasseur Déchamp (voyez la planche XXXIII). Ce fut de cette manière que nous variions nos occupations, qui furent en outre de temps en temps agréablement interrompues par l'arrivée de nouveaux Indiens. Ainsi, le 25 octobre, parut un détachement de vingt-quatre guerriers d'une tournure martiale; ils étaient en route pour une expédition, et, selon l'usage en pareil cas, fort mal vêtus. Les uns s'étaient peint

la figure en noir, d'autres en rouge. La plupart étaient coiffés de bonnets de cuir, ou bien avaient attaché sur leur tête une vieille peau; leurs effets étaient renfermés dans des paquets qu'ils portaient sur le dos, et dans lesquels se trouvaient de vieux morceaux de viande, quelques paires de souliers et une provision considérable de feuilles de sakakomi (*Arbutus uva ursi*), en guise de tabac à fumer. Autour du corps, ils avaient généralement attaché des peaux d'ours. Leurs armes consistaient en lances ornées de plumes, un fusil dans sa gaîne, un arc et des flèches sur le dos. Le chef de cette troupe était Ouatchin-Teunchenih (le Fou), et parmi ces Indiens il y avait un jeune homme dont le père, Ouitchasta-Jouté (le Mangeur d'hommes), chef très-dévoué aux blancs, et qui demeurait à six journées de là, avait chargé son fils de dire à M. Mackenzie qu'un détachement de guerre des Assiniboins était en marche, dans l'intention de voler les chevaux du fort, et qu'il l'engageait à prendre ses mesures en conséquence; il faisait dire aussi qu'un autre chef, celui qui tient le couteau, offensé du combat qui avait eu lieu près du fort Mackenzie, s'était dirigé avec cent tentes vers le nord, pour trafiquer avec la compagnie de la baie d'Hudson. Le jeune homme ajouta qu'il avait reçu encore d'autres commissions de son père, mais que la distance était si grande, qu'il en avait oublié une partie.

Cette expédition avait pour but de causer du dommage aux Meunitarris, ce qui n'était pas très-agréable pour nous autres voyageurs, qui étions obligés de suivre cette direction pour descendre la rivière. Comme d'une autre part, M. Mackenzie devait bientôt revenir du Fort-Pierre, on fit entendre à ce chef ou partisan qu'il ferait mieux de prendre avec ses gens une direction différente, attendu que s'il rencontrait les voyageurs, ses jeunes gens pourraient bien être tentés de voler leurs chevaux. L'Indien consentit volontiers à changer ses dispositions. La plupart des Assiniboins se retirèrent après cela, et il ne resta plus auprès du fort qu'une

couple de tentes, de sorte que la prairie, déjà si nue et si déserte, ne nous offrit plus un être vivant, si ce n'est parfois un loup ou quelque chien affamé venant chercher de vieux os. Les bois avaient aussi complétement perdu leur feuillage, des vents froids balayaient la campagne, et dès le 27 octobre nous eûmes une tempête accompagnée de neige qui nous ôta toute envie de quitter le coin du feu. Le lendemain, le temps fut de nouveau serein, calme et froid, et les bois se montrèrent couverts d'une épaisse couche de givre. Pour la première fois, nous vîmes la prairie dans son costume d'hiver; un profond silence y régnait, et l'on n'y apercevait d'autre signe de vie que la fumée éloignée des feux qu'avaient allumés les gardiens des chevaux, qui ne trouvaient plus d'autre pâture que l'écorce des peupliers, et qui paraissaient beaucoup souffrir de la faim: car pendant la nuit, quand on les faisait rentrer dans le fort, ils léchaient la peinture à l'huile des palissades.

Les quatre semaines que j'avais passées au Fort-Union s'étaient écoulées pour moi avec une grande rapidité, grâce à l'agréable conversation de M. Hamilton, Anglais fort instruit. Tous les soirs, nous formions un cercle autour du feu, et notre conversation roulait alternativement sur nos patries respectives et sur les déserts de l'Amérique. L'époque de notre départ approchant, nous commençâmes les préparatifs nécessaires. J'avais échangé une barque qui était trop petite contre une autre plus grande, mais vieille et en mauvais état, que M. Hamilton fit promptement réparer. M. Chardon m'y avait fait disposer, pour plus de commodité, un foyer en pierre, mais qu'il fallut démolir de nouveau, parce qu'il était trop lourd; en revanche, on arrangea un toit en peaux de tente indienne qui devait nous mettre à l'abri des intempéries de l'air. Les personnes que j'obtins de la compagnie pour ce voyage furent, indépendamment de mon pilote, Henry Morrin, quatre Canadiens, savoir : Hugron, Louis Vachard, Beauchamp et Bourgua : les deux derniers

étaient des jeunes gens sans expérience. M. Hamilton avait eu la bonté de me fournir beaucoup de pètits objets de nécessité et d'agrément; je partis pénétré de reconnaissance pour son aimable accueil, et je me rappellerai toujours avec plaisir le temps que j'ai passé au Fort-Union. Nous prîmes cordialement congé de notre excellent hôte et de l'obligeant Chardon, qui s'était aussi donné beaucoup de peine pour m'être agréable.

CHAPITRE XXIII.

VOYAGE DU FORT-UNION AU FORT-CLARKE.

Dernière visite au Fort-William. — Glaçons dans le Missouri. — Mauvais état de notre cuisine. — Nous sommes délivrés de cette difficulté. — M. Bodmer s'égare dans les bois. — Perte de nos collections géologiques. — Sommets de briques rouges. — Départ des cabris. — Familiarité des pies. — Destruction des bois par les castors. — Nous évitons heureusement une visite indienne. — Village d'hiver des Meunitarris. — Rencontre inattendue de Dougherty et de Charbonneau. — Le chef meunitarri Lachpitzi-Sihriche. — La Fontaine rouge et l'arbre pétrifié. — Visite à la tente du Pare-flèche rouge. — Arrivée au Fort-Clarke.

Le 30 octobre, à onze heures du matin, par un temps clair, nous quittâmes le Fort-Union et nous abordâmes pour un moment au Fort-William, en face de l'embouchure du Yellow-Stone, pour prendre congé de M. Campbell. Afin de se procurer la vue du fort encore inachevé, et situé à trois cents pas de la rive, on avait abattu un fourré de saules. M. Campbell me fit présent de quelques curiosités naturelles, et me procura une provision de cigarres, dont j'étais privé depuis bien longtemps, et qui sont d'un agrément inappréciable pendant un long voyage sur une rivière. Nous nous chargeâmes en retour de sa correspondance, après quoi nous lui fîmes nos adieux, et nous nous remîmes en route une heure et demie. Les vivres pour mon équipage ne se composaient que de vieux lard, et ceux que j'avais emportés pour mon usage particulier se bornaient à un jambon

que l'on m'avait cédé par complaisance sur le très-faible approvisionnement du fort, avec du café, du sucre et un peu de biscuit de mer; nous éprouvions un grand désir d'avoir du gibier; nous débarquâmes donc à une pointe de terre de la rive méridionale, où nous ne tardâmes pas à voir plusieurs loups et une petite troupe de sept bêtes fauves, mais sans pouvoir les tirer. De grands nuages de fumée s'élevaient en divers endroits de la plaine, et provenaient apparemment des fendeurs de bois du Fort-William, dont nous voyions aussi de loin les chasseurs. Tous les bois étaient déjà dépouillés de leurs feuilles, les buissons de Buffaloe-berry présentaient seuls encore un peu de verdure; les oiseaux que nous remarquâmes furent des poules de prairies, des pies et des *Parus atricapillus;* ces derniers habitaient les oseraies. Des traces de beaucoup d'animaux différents se montraient empreintes sur le sable, et, dans le nombre, celles des jolis petits pieds de deux espèces de souris. Nous continuâmes notre navigation jusqu'à huit heures, quand l'obscurité nous força de nous arrêter; un peu plus tard la lune se leva, et il gela vers le matin.

Le lendemain, 31 octobre, nous vîmes de bonne heure de nombreuses volées de poules des prairies, qui passaient et repassaient la rivière au nombre de trente ou quarante à la fois; nous entendîmes aussi de temps en temps encore le sifflement des elks, dont le temps du rut se prolonge quelquefois comme chez nos cerfs d'Europe. Quand nous nous arrêtâmes pour préparer notre déjeuner, nous nous trouvâmes près d'une épaisse forêt, avec un taillis de plantes déjà mentionnées, parmi lesquelles le Buffaloe-berry était surtout fort abondant. Ses baies étaient d'un beau rouge vif et mûr; car, de même que nos prunelles (*Prunus spinosa*), elles ne sont mangeables que quand la gelée a passé par-dessus; elles restent néanmoins toujours aigres et astringentes, et ne sont agréables qu'en y ajoutant du sucre. Nous en donnâmes à nos ours et à mon petit renard en vie,

dont elles varièrent agréablement la cuisine; nous ne fûmes pas aussi heureux nous-mêmes, car nous avions vainement essayé jusqu'alors de nous procurer un peu de gibier. De toutes parts nous voyions des traces de castors; c'étaient des troncs rongés, des abatis et des sentiers nivelés. Les bois de saules étaient toujours habités par la petite mésange (*Parus atricapillus*) et par la *Pica hudsonica :* n'ayant point réussi en tirant soit sur une troupe de huit magnifiques cygnes blancs, soit contre des oies sauvages, nous nous arrêtâmes dans les marais de la rivière Bourbeuse (*White-Earth-River,* de Lewis et Clarke), et plusieurs chasseurs se mirent à courir la campagne, pendant que le bateau restait amarré contre la rive escarpée. Le Missouri commençait déjà à charrier des glaçons qui se brisaient avec grand bruit contre le bois submergé qui couvrait la rivière. Cette glace vient des affluents; celle que nous remarquions alors sortait de la rivière Bourbeuse, et le bruit qu'elle occasionnait était augmenté par le retentissement sourd des terres de la rive qui s'éboulaient et par le vent qui agitait les flots. Mes animaux vivants, qui ne voulaient pas manger de viande de cochon, souffraient beaucoup de la faim, et les ours surtout ne cessaient de grogner, ce qui nous gênait excessivement. Nos espérances ne furent pas remplies; le chasseur avait manqué deux pièces de gibier, et à quatre heures de l'après-midi je continuai mon voyage, mais lentement; l'équipage se plaignait de lassitude. Quand les Canadiens n'ont pas le ventre toujours plein, il ne faut pas compter sur leur persévérance. Nous étant arrêtés de bonne heure pour la nuit, on se dispersa pour aller chasser dans les bois. L'endroit où nous étions montrait de nombreuses traces de toutes sortes de gibier. Par delà un jeune et épais taillis de peupliers, tous de la même hauteur (*Cotton wood*), on voyait des collines sablonneuses, couvertes d'une herbe jaune, et derrière celles-là une forêt de grands peupliers, dont le sol présentait un taillis d'un rouge foncé, composé

de cornouillers, de ronces et de Buffaloe-berry, entremêlés de clématite et de vigne. Le raisin pendait encore çà et là aux rameaux; mais les grains en étaient trop petits et trop insignifiants pour être mangés; ils ne plurent pas même à mon petit renard. Les chasseurs furent de nouveau malheureux; aucun d'eux n'avait rien vu, que les espèces ordinaires d'oiseaux, et je ne rencontrai non plus que de petites compagnies de *Fringilla linaria*, si peu sauvages qu'ils venaient presque d'eux-mêmes se placer sous le fusil du chasseur. Notre souper fut encore très-frugal ce soir-là; mais le lendemain matin, 1er novembre, nous étant arrêtés près d'un bois peu épais, Morrin eut le bonheur de tuer un assez gros elk, ce qui ranima nos cœurs et nos esprits. Nous vîmes dans ce bois des sentiers profonds tracés par une grande quantité de poules des prairies, mais qui étaient extrêmement sauvages. En s'envolant, elles faisaient entendre une espèce de chevrottement semblable à celui de nos bécassines, mais ne baissant pas comme lui à la fin; il était aussi plus fort et plus retentissant. Le temps était si sec et les feuilles tombées craquaient si fort sous les pieds, qu'il devenait impossible d'approcher de ces oiseaux. Le petit écureuil de terre rayé était fréquent en cet endroit. Nous tuâmes encore un elk, de sorte que nous nous trouvâmes approvisionnés pour plusieurs jours, et que nous pûmes imposer silence aux voix plaintives de nos bêtes affamées. Dans la suite de notre voyage, nous vîmes souvent du gibier, et les poules des prairies volaient sur nos têtes avec rapidité: car, de même que tous les gallinacés, elles ne donnent qu'un seul coup d'aile.

Nous contemplâmes avec intérêt les sommets des hauteurs rougis par le feu, et à quatre heures vingt minutes, nous nous arrêtâmes auprès de la vaste forêt qui garnissait la rive méridionale, pour y préparer notre dîner. Le bois de peupliers qui régnait au bord de l'eau était clair, mais garni d'un épais taillis de ronces, qui présentait des traces de gi-

bier bien plus nombreuses que nous ne les avions encore vues, de sorte que nos chasseurs se mirent sur-le-champ en mouvement. Je trouvai très-souvent le joli petit écureuil à quatre raies (*Tamias quadrivittatus*), courant avec rapidité sur le haut des arbres et par terre, avec le fruit des ronces à la bouche. Nos gens prirent un de ces petits animaux en vie; mais malheureusement il se sauva de nouveau. Nous ne pûmes approcher du gros gibier, à cause des feuilles sèches, quoique nous entendissions le bruit de leurs nombreux troupeaux; en conséquence, avant la chute du jour, tous nos chasseurs revinrent, à l'exception de M. Bodmer que nous attendîmes en vain; la nuit arriva; nous appelâmes, nous tirâmes des coups de fusil, mais rien n'indiquait la présence de notre compagnon de voyage. Nous demeurâmes jusqu'à huit heures dans la plus vive inquiétude; mais alors nous entendîmes tirer en amont de nous. Aussitôt Dreidoppel et Hugron se mirent en marche dans cette direction et nous ramenèrent, sain et sauf, notre ami égaré. M. Bodmer, poursuivant un cerf, avait changé plusieurs fois de route, et avait fini par se perdre entièrement. Il avait fait huit ou dix milles dans des taillis horriblement épineux, d'où il était tombé dans un terrain marécageux; de là il avait atteint la prairie, dans laquelle il avait aperçu une troupe d'une vingtaine d'Indiens, ce qui l'avait engagé à rentrer précipitamment dans le bois. Cependant, malgré le voisinage des Indiens, il s'était décidé à tirer six coups de détresse, jusqu'à ce qu'enfin, étant monté sur une colline, il avait eu le bonheur d'apercevoir la rivière qui étincelait au loin, et vers laquelle il n'eut rien de plus pressé que de se frayer une route à travers les broussailles. Aussitôt qu'il eut pris quelques aliments qui lui rendirent ses forces épuisées, nous nous éloignâmes de la rive, où nous avions trahi notre présence par tant de coups de fusil. Nous nous arrêtâmes auprès d'un banc de sable, sur la rive opposée de la rivière, et nous y passâmes une nuit froide,

donnés de leurs habitants. Vers midi, nous abordâmes près d'une prairie que nous parcourûmes pendant que nos gens faisaient la cuisine; mais nous n'y trouvâmes que des corbeaux, des corneilles, des pies et des poules des prairies. Le sol, sous l'herbe jaune et sèche, était si dur, qu'il faisait de la poussière à chaque pas; il était couvert par bandes de buissons de rosiers, de trois à quatre pieds de haut, ou bien de *Symphoria;* il y avait aussi quelques bois de peupliers. Jusqu'au Fort-Clarke, nous ne vîmes point de bisons; ils paraissaient s'être éloignés de la rivière, mais en revanche, nous trouvions fort souvent des sentiers et des traces d'autres animaux. De grandes volées de poules des prairies, par quarante à la fois, semblaient se plaire particulièrement sur les bords de la rivière et près du bois submergé. Une pie se montra si peu farouche, qu'elle vint se placer sur le gouvernail du bateau, pendant que Morrin le faisait mouvoir[1]. Vers le soir, nous abordâmes à la rive escarpée qu'habitaient le martin-pêcheur, la pie et le troglodyte (sans doute *Troglodytes hyemalis*); ce dernier, dans le bois flotté sec de la grève. Là, nous allumâmes notre feu dans une forêt de grands peupliers, où des arbres dont le tronc avait deux pieds d'épaisseur formaient à peu près un cercle. Ayant dépassé le territoire des Indiens dangereux, et le froid des nuits devenant de plus en plus sensible, nous ne manquions pas d'allumer toujours des feux près de nos bivouacs. Nous recommençâmes pendant cette nuit à poser des sentinelles, car nous approchions de la demeure d'une nombreuse peuplade indienne des bords du Missouri. M. Bodmer s'amusa à dessiner notre bivouac dans la forêt, assis que nous étions contre les arbres, autour du feu et fumant nos pipes au son de la musique nocturne des loups et des hiboux (voyez la vignette XXIII de l'*Atlas*).

[1] D'après Kirg (Voyage avec le cap. Back, t. II, p. 125), c'est le *Garrulus canadensis* qui, dans le nord, remplace à cet égard la pie du Missouri. Il est pendant l'hiver si apprivoisé qu'il mange dans la main de l'homme, et vole l'appât dans les piéges.

Le 4 novembre, à midi, nous passâmes devant l'embouchure de la rivière Blanche (*White-Earth River* ou *Goat Penn River* de Lewis et Clarke). Il y avait autrefois dans cet endroit un fort que l'on abandonna en 1829, lorsque le Fort-Union fut construit. Nous abordâmes un peu au-dessous de l'embouchure de cette rivière, à cause de la grande force du vent. Des forêts et des taillis tapissés d'une herbe haute et sèche, des prairies sauvages et des clairières où croissaient des *Artemisia*, formaient un paysage agreste et sauvage, traversé par des sentiers de cerfs et de bisons. Nous y vîmes plusieurs bois de cerf, et partout des débris de ces animaux ainsi que des vestiges de gros ours (*Ursus ferox*); mais nous n'aperçûmes aucun gros gibier en vie, et seulement des poules des prairies, quelques *Blackbirds* attardés et des volées de sizerins (*Fringilla linaria*), qui venaient chercher dans l'herbe les graines des plantes. Il nous sembla que des Indiens avaient depuis peu visité cet endroit, car le fumier de leurs chevaux paraissait encore frais. Après un repos assez long, nous nous rembarquâmes à deux heures; nous passâmes devant la butte Carrée, et nous nous arrêtâmes le soir près d'un bois étroit situé sur la haute rive méridionale, et derrière lequel s'étendait la prairie. La nuit fut claire et froide; la lune se leva à minuit.

Le lendemain matin, 5 novembre, le temps était beau; un vent froid et violent glaçait les voyageurs à jeun, en attendant que, vers huit heures, nous pussions aborder près d'une prairie couverte de quelques épaisses touffes de bois, et y préparer notre déjeuner. De nombreuses poules des prairies, qui s'y montraient, mirent sur-le-champ nos chasseurs en mouvement. Je regrettai bien que mon fusil ne fût chargé que de menu plomb, car un cerf (*C. virginianus*), sortant d'un fourré voisin, passa à côté de moi, et j'aurais pu facilement le tuer. Nous vîmes un troupeau d'elks et plusieurs petits écureuils rayés que l'on ne retrouve plus quand on approche des villages des Mandans. Vers onze heures, nous

poursuivîmes notre route; les bords de la rivière nous abritaient contre le vent glacial, tandis que les rayons du soleil nous réchauffaient. Un troupeau d'antilopes traversa rapidement le Missouri devant nous, et nous essayâmes vainement de leur couper la retraite. Ces animaux gracieux quittaient en ce moment le Missouri pour se rendre, aux approches de l'hiver, dans les montagnes Noires [1]. Une pie vint de nouveau se placer sur le gouvernail, en faisant entendre son cri de *troit, troit,* qui ne ressemble aucunement à celui de la pie d'Europe. Nous vîmes peu de canards ou d'autres oiseaux aquatiques qui nous avaient tant divertis à notre premier voyage, apparemment parce qu'ils trouvaient plus de pâture sur les lacs qui n'étaient pas encore gelés. Le harle (*Mergus*) s'approchait de nous, et des loups se faisaient voir sur la rive. Dans le bois on remarquait des troncs d'arbre rongés, qui indiquaient le voisinage d'une construction de castor; l'aigle à tête blanche, le petit pic bigarré (*Picus pubescens*) et la poule des prairies habitaient ces campagnes. A cinq heures et demie, nous nous arrêtâmes, pour la nuit, dans un endroit où le bois était entièrement dévasté par les castors. Ils avaient abattu un grand nombre de gros troncs, dont les éclats jonchaient le terrain. La plupart des arbres étaient rongés jusqu'à la moitié de leur épaisseur, rompus ou du moins morts, ce qui causait un vide dans le bois. Non loin de là il y avait, dans la rivière, une construction de castor, ou ce que les Américains appellent *a beaver lodge;* un sentier bien frayé et très-uni y conduisait; nous nous en servîmes pour aller et venir du bois à notre bateau [2]. La nature paraît avoir accommodé ces animaux remarquables particulièrement aux grands bois de peupliers et de

[1] Townshend raconte qu'il est parvenu à apprivoiser un animal de cette espèce, ce qui était jusqu'alors sans exemple.

[2] King (*loc. cit.*, t. I, p. 113) dit que le castor ne construit que dans les petits lacs ou rivières; j'ai fait voir qu'ils s'établissent aussi dans les grandes rivières: mais alors leurs constructions ne sont ni aussi vastes ni aussi complètes.

saules de l'intérieur de l'Amérique septentrionale, où les blancs, à leur première arrivée dans le pays, en trouvèrent une foule innombrable, mais où ils ne tardèrent pas à sacrifier cette race innocente à leur avidité pour l'argent. Les traces d'un grand nombre d'animaux différents, surtout d'elks, d'ours et de loups, indiquaient la présence de beaucoup de gibier; les loups hurlèrent, en effet, tout près de nous, et à dix heures du soir, pendant que j'étais de faction, ils vinrent rôder entre le feu très-vif que nous avions allumé et notre bateau, qui n'en était éloigné que d'une quarantaine de pas; ils étaient attirés par l'odeur de la chair fraîche. Le lendemain, 6 novembre, nous trouvâmes encore plusieurs troncs rongés, preuve que les castors étaient toujours assez nombreux dans ces contrées. Pendant notre halte de la matinée, Morrin avait tué un bison jeune et gras, ce qui nous fut d'une grande ressource. Nous avions parcouru en cet endroit une forêt incomparable pour la chasse; nous y vîmes beaucoup de gibier, mais dont nous ne pûmes approcher à cause des feuilles sèches. Les animaux déjà souvent cités s'y étaient montrés; et nous vîmes aussi quelques oiseaux nouveaux, mais que je ne pus malheureusement pas me procurer. Vers midi, nous passâmes devant le petit Missouri, l'Amah-Ticache des Meunitarris; de grands bancs de sable encombraient en ce moment son embouchure. Nous abordâmes un peu au-dessous, pour y faire la cuisine, et nous y trouvâmes un lieu très-propre pour la chasse, c'est-à-dire, un bois où des marais alternaient avec une herbe épaisse et d'autres plantes. Nous y suivîmes les traces toutes récentes d'elks d'une taille colossale, mais sans pouvoir les rencontrer, non plus que quelques volées de petits oiseaux inconnus. Les *Picus villosus* et *pubescens*, les pies et les corneilles étaient nombreux dans ce bois, de même que le petit écureuil rayé. Nous continuâmes notre route jusque dans la nuit, sans beaucoup de variété, et nous nous arrêtâmes pour coucher à un endroit où le bois était si épais que nous

fûmes obligés de couper les broussailles avant de pouvoir disposer un emplacement pour notre feu et notre bivouac. La nuit fut sombre, et les loups firent entendre leurs hurlements sur les deux rives; vers le matin il gela fortement, par un ciel un peu couvert et un vent d'ouest.

Notre bon génie nous fit partir, le 7 novembre, de bien meilleure heure qu'à l'ordinaire; car à peine avions-nous quitté le rivage, à la petite pointe du jour, que nous entendîmes d'abord quelques coups de fusil, puis des Indiens parler à haute voix près de l'endroit où nous avions couché; ils s'efforçaient de nous rappeler. C'étaient apparemment des chasseurs meunitarris qui avaient aperçu dans le crépuscule le reflet de notre feu. Contents d'avoir évité, faibles comme nous étions, cette rencontre équivoque, les engagés ramèrent de toutes leurs forces, et nous eûmes bientôt gagné une avance considérable. A neuf heures nous déjeunâmes près d'une étroite lisière de bois sur la rive septentrionale, où nous vîmes d'anciennes cabanes de chasse indiennes, faites de troncs desséchés réunis en pain de sucre. Elles avaient été sans doute construites par les Meunitarris, qui visitent ce lieu dans leurs excursions de chasse. Le bas des cabanes était garni d'écorce d'arbre; l'entrée était carrée; des os jonchaient partout la terre, et sur les arbres se balançaient des pies qui jacassaient sur tous les tons. Nous continuâmes notre route par un vent froid et fort, et nous observâmes sur la rive de singulières collines d'argile, et dans les bois les cadres de pieux sur lesquels les Indiens sèchent leur viande. Vers midi, nous arrivâmes à un endroit où nous reconnûmes les restes d'un ancien village de Mandans; le marchand de pelleteries espagnol Manoel Lisa avait établi autrefois en ce lieu un poste de commerce. Dans les bois on ne voyait que peu de raisin et les grains étaient petits; en revanche, la vigne sauvage (*Clematis*) s'élevait partout parmi les arbustes. Dans un d'entre eux je remarquai un couple d'oiseaux dont l'espèce

m'était inconnue; ils étaient de la grosseur d'une petite grive, d'un gris brun ou olivâtre; le dessus de la tête, jusqu'aux yeux, était couleur de rouille. Je ne les avais jamais aperçus auparavant, et je ne les revis plus depuis. Un peu plus bas, après que nous eûmes doublé une pointe de terre, nous vîmes sur la rive un cheval blanc, puis plusieurs autres chevaux et quelques Indiens qui étaient venus les abreuver à la rivière. Dans la forêt devant laquelle nous passâmes immédiatement après, il y avait un village d'hiver des Meunitarris ou Gros-Ventres. Ils ne s'y étaient établis que depuis deux jours, après avoir quitté leurs habitations d'été; le chef qui les commandait alors s'appelait *Itsicháiché* (*itsi* bref, *ch* guttural, *chái* réuni et avec force, *ché* bref), nom que les Canadiens traduisent par : le Visage de singe. Ils nous hélèrent, mais je ne m'arrêtai point, et suivis, au contraire, avec rapidité le courant. Une femme indienne, avec un beau chien de chasse brun, de race européenne, se tenait sur la rive, et dans l'eau on voyait un chien affamé et probablement malade. Nous étions déjà au centre du pays des Meunitarris, et nous pouvions, d'un moment à l'autre, nous attendre à rencontrer de ces Indiens; nous en vîmes en effet plusieurs de divers côtés, tant à pied qu'à cheval. Des oies et des canards sauvages donnèrent de l'occupation à nos fusils, pendant que le vent froid augmentait tellement, que le sable des hauts fonds remplissait l'air et rendait fort difficile l'office du pilote. Nous venions précisément de doubler une pointe de terre, et nous cherchions un endroit où nous pussions aborder en sûreté, quand nous remarquâmes quelques cabanes dans un grand bois de peupliers, et bientôt après nous fûmes hélés par des blancs et des Indiens. Nous reconnûmes le vieux Charbonneau, et nous débarquâmes sur-le-champ. Nous apprîmes alors que MM. Soublette et Campbell avaient établi un poste de commerce dans les villages mandans, et que leurs employés étaient arrivés la veille, avec ces In-

diens, dans ce village d'hiver des Meunitarris, situé à peu de distance de leur poste. Le commis chargé de traiter les affaires en ce lieu était M. Dougherty, frère de l'agent indien qui accompagna le major Long dans son voyage aux montagnes Rocheuses, et auprès de qui le vieux Charbonneau remplissait alors les fonctions d'interprète. Ce dernier était devenu depuis peu infidèle à la compagnie américaine des Pelleteries; mais il est rentré, plus tard, à son service. Ainsi que je viens de le dire, les Indiens, sous leur chef suprême, Lachpitzi-Sihriche (*l'Ours jaune*), n'étaient établis que de la veille dans leur village d'hiver, et Dougherty habitait, avec Charbonneau et plusieurs engagés, une couple de cabanes construites à la hâte sur la rive, pendant qu'on leur préparait une demeure plus commode près du village indien. M. Dougherty, à qui nous remîmes des lettres de M. Campbell, ne nous permit pas d'aller plus loin, et nous accorda l'hospitalité d'une manière fort aimable. Nous étions charmés, après si longtemps, de nous retrouver parmi des hommes. Pendant que nous causions, tout en fumant nos cigares, notre regard tomba sur une rangée de gros barils à côté desquels nous étions assis, et il se trouva qu'ils étaient remplis de poudre à canon, ce qui était d'autant plus imprudent que le vent, qui était très-fort, soufflait directement dans la cabane. Plusieurs Indiens intéressants entrèrent l'un après l'autre, et dans le nombre, le vieux Lachpitzi-Sihriche, qui se montra surtout frappé de la longueur de nos barbes, ornement que ces gens ont en horreur. La nuit fut orageuse et très-obscure. Quelques-uns d'entre nous couchèrent dans la barque, Dreidoppel et nos engagés par terre, dans la cabane.

La matinée du 8 novembre s'ouvrit froide et désagréable; il avait gelé et l'on voyait du givre. Je quittai la place de bonne heure, et Charbonneau m'accompagna. Après avoir navigué pendant quatre milles environ, nous débarquâmes sur le bord méridional de la rivière, pour aller à la recherche

d'un tronc d'arbre pétrifié que Charbonneau m'avait indiqué.

Pendant que l'équipage préparait le déjeuner dans un bois épais de petits peupliers, nous nous rendîmes, en traversant une campagne alternativement boisée et découverte, à la fontaine Rouge, située dans les collines peu éloignées, et qui n'était alors qu'un marais couvert de glace. Non loin de là se trouvait le tronc que l'on regarde comme étant la souche d'un vieux cèdre (*Juniperus*). Il présente la partie inférieure d'un tronc creux avec le commencement de la racine, c'est-à-dire, de la couronne de la racine recourbée en dehors; et quoique l'ensemble offre encore parfaitement la formation du bois, il est changé en une masse de pierre et résonne comme telle. La pièce tout entière étant trop lourde pour qu'il fût possible de la transporter, j'en emportai un assez grand nombre de morceaux, sans pourtant mutiler l'arbre, qui figurera sans doute un jour dans quelque musée des États-Unis. Ces masses de bois pétrifié se rencontrent souvent près du Missouri [1]. Après le déjeuner, nous continuâmes notre voyage à onze heures, et nous parvînmes à l'endroit où se trouvait autrefois le fort de M. Pilcher, et qui est encore à onze milles environ du Fort-Clarke. A midi, nous nous trouvâmes vis-à-vis du premier village d'été des Meunitarris, et nous remarquâmes sur la rive opposée plusieurs Indiens qui appelèrent Charbonneau. Ils avaient avec eux des chiens à poil ras, tachetés de blanc et de brun, avec des oreilles pendantes, et qui étaient incontestablement de race européenne. Les invitations qui nous étaient faites de descendre à terre se multipliaient, et Charbonneau nous conseilla d'y céder, ce que nous fîmes. Nous débarquâmes, et un homme de bonne mine, Ita-Widahki-Hiché (*le Pare-flèche rouge*), nous conduisit sur-le-champ à sa tente, qu'il avait dressée sur le haut de la rive

[1] Je n'ai malheureusement pu rapporter en Europe qu'un fort petit nombre de ces objets curieux et intéressants.

et isolée dans la prairie, attendu qu'il était en route pour se rendre au village de la forêt. Cette tente de cuir était neuve, blanche, vaste et très-élégamment décorée de touffes de cheveux de différentes couleurs; sur les deux côtés de la porte, il y avait des bandes et des rosaces de piquants de porc-épic coloriés. Elle était bien chauffée par un bon feu, ce qui nous fit beaucoup de bien. Nous nous assîmes autour du foyer avec la nombreuse famille du maître de la maison, avec son frère, son oncle et une foule de jeunes gens, de femmes et d'enfants. Notre amphitryon portait une barbe un peu longue, semblable à celle du chef ponca Shoudegachéh, et il était tatoué de raies noires sur le côté droit de la poitrine. Le vieil oncle était fort laid de visage, gros, ventru et très-mal vêtu, n'étant pas même couvert aux parties que les Indiens cachent toujours avec soin. Sa femme tenait sur ses genoux un enfant avec un grand bec de lièvre. On nous présenta sur-le-champ un large plat de maïs et de fèves, fort tendres et très-bien accommodés, et nous mangeâmes à trois dans la gamelle, avec de grandes cuillers de bighorn et de bison, après quoi l'on fit circuler la pipe dacota rouge. On avait donné aussi à manger à nos gens, et en retour je fis présent aux Indiens d'un peu de tabac et de poudre. Nous nous entretînmes avec ces aimables Indiens pendant une demi-heure environ, par l'intermédiaire de Charbonneau; nous leur racontâmes notre combat contre les Assiniboins, leurs ennemis, et puis nous prîmes congé d'eux, et nous continuâmes notre voyage. Les Indiens nous accompagnèrent jusqu'au bord de la rivière; sur la route nous vîmes une grande peau de loup blanc, suspendue à un arbre; c'était sans doute une médecine ou offrande. Nous partîmes à une heure, et à deux nous arrivâmes au village meunitarri d'Awachawi (*le village des Souliers*), qui est construit sur la grève. Deux femmes, dans un canot rond de cuir, traversèrent la rivière devant nous; elles avaient attaché du bois à leur embarcation, et ramaient de toutes

leurs forces; il y en avait d'autres qui descendaient vers le bord de l'eau, portant leur bateau suspendu par-dessus la tête sur le dos; je décrirai plus bas cette espèce d'embarcation [1]. Vers trois heures, nous arrivâmes au village mandan Rouptare, où une foule d'Indiens descendirent sur la grève pour voir les étrangers. Charbonneau se cacha pour ne pas être reconnu et appelé à terre. Il porte parmi ces Indiens cinq noms différents, savoir : le Chef du petit village, l'Homme qui possède beaucoup de citrouilles, le grand Cheval venu de loin, l'Ours de la forêt, et encore un cinquième qui n'est pas très-noble, ce qui arrive souvent chez les Indiens. Après que nous eûmes franchi encore un coude formé par la rivière, nous aperçûmes le grand village mandan Mih-Toutta-Hangkouche, et non loin de là le Fort-Clarke, où nous arrivâmes vers quatre heures et où M. Kipp, directeur et commis de la compagnie des Pelleteries, nous souhaita la bienvenue et nous conduisit à sa demeure.

[1] Voyez la Vue du village Mih-Toutta-Hangkouche, où se trouve un canot semblable (pl. XVI).

CHAPITRE XXIV.

DESCRIPTION DU FORT-CLARKE ET DE SES ENVIRONS.

Histoire du fort. — Description. — Climat. — Sol. — Géologie de la contrée. — Plantes. — Animaux. — Population indienne des environs. — Villages indiens.

Lewis et Clarke donnèrent des renseignements sur la situation de cette contrée à l'époque du séjour qu'ils firent, dans l'hiver de 1803 à 1804, auprès des villages mandans. Ils construisirent alors un fort sur la rive septentrionale du Missouri, un peu au-dessus de l'emplacement actuel du Fort-Clarke; mais aujourd'hui on ne reconnaît plus la moindre trace de cet hivernage. La rivière a, depuis lors, tellement changé son lit, que le lieu qu'occupait cette construction, et qui se trouvait à quelque distance de la rive, est maintenant au milieu du courant. Ces petits changements dans le lit du Missouri sont des phénomènes très-fréquents, d'où il résulte que toutes les îles, les bancs de sable et les petits coudes que l'on trouve sur les cartes particulières, ainsi que les pointes de terre qui en résultent, ne demeurent pas longtemps exacts[1]. Charbonneau, le Canadien français dont

[1] Un peu au-dessus des villages meunitarris, il se trouve un endroit où la rivière a enlevé une pointe de terre, et forme aujourd'hui un chenal éloigné de plus de

j'ai parlé, interprète pour la langue des Meunitarris, qui habite depuis trente-sept ans ce pays, se trouvait précisément en ce lieu à l'arrivée de ces voyageurs; il y passa l'hiver avec eux, et les accompagna aussi, plus tard, au fleuve Columbia. Il habite ordinairement le second village des Meunitarris, Awatichaï, et, sauf quelques voyages qu'il a faits, il est toujours resté en cet endroit, de sorte qu'il connaît parfaitement les Meunitarris et leur langue, quoiqu'il n'ait jamais pu apprendre à la bien prononcer, ainsi qu'il me l'a avoué lui-même.

Dans l'année 1822, M. Kipp, Canadien d'origine allemande, commis de la compagnie américaine des Pelleteries et directeur du Fort-Clarke, arriva dans ce pays en qualité d'employé de la compagnie colombienne des Pelleteries. A cette époque, il n'existait pas encore de fort. Le major Pilcher, le même qui avait remonté le Missouri avec nous, pour prendre la direction du poste de commerce de M. Cabanné, près des Omahas, était à cette époque actionnaire de la compagnie des Pelleteries du Missouri, et dirigeait un poste de commerce un peu au-dessus des villages des Meunitarris, sur la rive méridionale de la rivière. Au printemps de l'année 1822, on abandonna ce fort, la compagnie dont je viens de parler ayant cessé d'exister. Au mois de mai de la même année, M. Kipp commença dans la prairie la construction d'un fort, situé entre l'emplacement actuel du Fort-Clarke et la forêt où les habitants de Mih-Toutta-Hangkouche demeurent pendant l'hiver. Cette construction fut achevée au mois de novembre. Dans le cours de l'été, le colonel Leavenworth avait remonté la rivière avec un corps de troupes assez considérable, des canons et un corps auxiliaire d'Indiens dacotas, pour se rendre aux villages des Ariccaras et punir ce peuple qui, peu de temps auparavant,

quatre milles de son ancien lit. Cela est arrivé en 1828. Le fort de Lewis et Clarke doit, d'après certaines personnes, se trouver aujourd'hui sur la rive méridionale du Missouri.

avait attaqué le keelboat du général Ashley, tué dix-huit hommes de l'équipage, et blessé la plus grande partie des autres. S'il faut en croire les habitants du Missouri, on montra fort peu d'énergie dans cette expédition; on s'éloigna des villages ennemis sans les détruire, et même sans causer de grandes pertes à leurs habitants, ce qui fit surtout beaucoup murmurer les alliés indiens. Il est certain que l'audace des Ariccaras s'en accrut, et qu'à compter de ce moment ils tuèrent tous les blancs qui tombèrent entre leurs mains. Lors du séjour de Lewis et Clarke, ce peuple montrait des dispositions amicales, tandis qu'il est aujourd'hui l'ennemi le plus acharné des blancs, et en a tué un bien plus grand nombre qu'aucune autre nation du Missouri. Après le retour de Leavenworth, les Ariccaras remontèrent plus haut sur la rivière, et s'établirent dans la même forêt que les Mandans ont choisie aujourd'hui pour leur séjour d'hiver. La garnison du fort construit par Kipp se composait, indépendamment du directeur, M. Tilton, de cinq hommes seulement; aussi le voisinage des Ariccaras la mettait-il dans un danger perpétuel. Ces sauvages se tenaient toujours dans les environs du fort; un de leurs chefs, Stanapat (*le petit Autour*, *la Main pleine de sang*), alla même jusqu'à tuer un des hommes de Tilton à la porte du fort. Trois blancs, venant des montagnes Rocheuses, furent forcés, par des Ariccaras placés en embuscade, d'abandonner leur bateau et de se sauver à grand'peine sur le bord opposé de la rivière. Dans le cours de ce même automne, ces Indiens tuèrent cinq hommes de la compagnie française des Pelleteries, près du Cannon-Ball-River. Tilton et Kipp, avec leurs hommes, n'osaient pas se risquer hors du fort, dans lequel ils demeurèrent renfermés pendant tout l'automne. Ce dernier resta, jusqu'à l'achèvement du fort, dans le village voisin des Mandans, quoique ce peuple fût en paix avec les Ariccaras; il habitait la cabane du chef distingué Tohpka-Singké (*les Quatre hommes*), qui le protégea

contre toute attaque. Quand l'homme dont j'ai parlé fut tué à la porte du fort, les Mandans voulurent déclarer la guerre aux Ariccaras; mais on ne voulut pas le permettre, parce que les agents de la compagnie colombienne des Pelleteries, qui devaient venir par terre du lac Travers et de la rivière de Saint-Pierre, en auraient souffert. Au commencement de décembre, M. Laidlow, qui est maintenant sur le petit Missouri, arriva du lac avec six charrettes chargées de marchandises, sur quoi l'on conclut une espèce de paix avec les Ariccaras. Ils vinrent les premiers dans le fort, parce qu'ils ne pouvaient plus obtenir nulle part des marchandises des blancs, et l'on eut la précaution de n'en jamais admettre qu'un petit nombre à la fois. La paix avec ces gens ne fut pas de longue durée, car ils continuèrent à se mal conduire; et à la fin il devint fort dangereux de sortir pour aller chercher du bois, de l'eau ou les autres objets dont on avait besoin dans le fort; on était souvent menacé, et en conséquence Tilton quitta le fort au mois de février et se rendit au plus prochain village des Mandans. Il descendit ensuite jusqu'à Saint-Louis. Dans le cours de ce printemps, les Ariccaras retournèrent dans leur ancien village, en déclarant qu'ils voulaient désormais vivre en paix avec les blancs. Kipp était resté seul, et pendant tout l'été il ne vit pas un homme blanc. Il avait pris avec lui les marchandises et les peaux, qu'il gardait dans la cabane du chef; mais plus tard il construisit une maison à côté du village, où il vécut jusqu'en 1824, avec un certain Jeffers qui était venu du lac Travers avec sept hommes et des charrettes chargées de marchandises. Pendant ce temps, les Mandans avaient protégé et maintenu en état le fort abandonné, afin d'empêcher qu'il ne fût incendié par les Ariccaras. Pendant l'été, Kipp fit couper à rase terre les piquets du fort, et les Mandans en transportèrent le bois dans leur village. Ils portèrent une partie des poutres sur leurs épaules, et firent flotter le reste sur la rivière. Les bâtiments aussi furent démolis. On agrandit la

maison de Kipp, à laquelle on ajouta plusieurs chambres et que l'on entoura des piquets provenant du fort. Comme on ne possédait pas assez de marchandises, Kipp envoya Charbonneau, qui était aussi au service de la compagnie colombienne des Pelleteries, avec un autre homme, au lac Travers, pour en chercher une charretée; mais ils rencontrèrent, en revenant, une troupe d'Assiniboins, sur quoi ils abandonnèrent marchandises, charrettes et chevaux, pour se sauver, et tout fut perdu. Sur ces entrefaites, les Corbeaux étaient arrivés avec une bonne provision de pelleteries; mais M. Kipp n'ayant pas assez d'objets d'échange, il entreprit lui-même, avec deux demi-sangs, le voyage du lac Travers, et fut assez heureux pour rapporter avec lui une charretée de marchandises.

Pendant son voyage de retour, il aperçut un camp de Saonn (Dacotas) et en fit le tour; à cette occasion, il perdit ses chevaux pendant la nuit, mais il eut le bonheur de les retrouver. Quand il revint, il trouva que le général Atkinson avait visité les villages des Mandans, avec cinq à six cents hommes de troupes, et qu'il les avait quittés pour remonter vers le Milk-River. Ces troupes revinrent avant la fin de l'été, et des hostilités faillirent éclater entre elles et les Corbeaux, qui se trouvaient chez les Mandans. La compagnie française des Pelleteries avait envoyé avec le général deux ou trois de ses agents, qui trafiquèrent dans les villages des Mandans et des Meunitarris. Bissonnette était le principal marchand d'entre eux. Dans l'automne, M. Tilton arriva de Saint-Louis avec un keelboat chargé de marchandises; Kipp avait envoyé quelques personnes chez les Assiniboins, les Crihs et les Ojibouais, pour inviter leurs chefs à venir au fort, afin d'y conclure un traité de commerce; les troupes avaient aussi amené avec elles le nommé Wilson, en qualité d'agent des États-Unis pour les Indiens, et tous ces hommes vivaient ensemble dans le fort des Mandans. La paix fut conclue entre les trois nations indiennes susdites et

les blancs, ainsi que les Mandans et leurs alliés; on désirait anéantir leurs relations de commerce dans le Nord avec les Anglais, et les attirer vers le Missouri. Au mois d'avril 1825, MM. Wilson et Tilton retournèrent à Saint-Louis, et Kipp resta seul avec cinq hommes dans le fort des Mandans. Au mois de novembre, Tilton revint encore une fois avec un keelboat chargé de marchandises, et Kipp se rendit avec quelques objets de choix au White-Earth-River, où il construisit un fort, un peu en deçà de son confluent, y passa l'hiver et trafiqua avec les Assiniboins. Dans l'automne de 1826, les Dacotas attaquèrent les Mandans et les Meunitarris, tuèrent cinquante-neuf de ces derniers, ainsi que deux Mandans et un Indien corbeau qui se trouvait par hasard avec eux. Ce fut durant cette année-là que la compagnie colombienne des Pelleteries, réunie à la compagnie américaine, commença à trafiquer sur cette partie du Missouri. Dans l'hiver de 1830, M. Kipp fit préparer le bois nécessaire à la construction du Fort-Clarke, tel qu'il existe aujourd'hui, et les piquets furent placés le printemps suivant. M. Mitchill prit la direction de ce nouveau fort, qu'il acheva jusqu'à un certain point, et auquel il donna le nom de Fort-Clarke. Au mois de juillet, Kipp fut envoyé avec quarante-cinq hommes au Maria-River, et y construisit le fort dont j'ai décrit plus haut les ruines. Il y resta jusqu'au printemps de 1832, qu'il fut remplacé par M. Mitchill, lequel construisit alors le Fort-Piékann ou Mackenzie. Depuis ce temps, Kipp est demeuré chargé de la direction du Fort-Clarke, excepté durant l'hiver de 1832 à 1833. C'était alors M. Lamont qui dirigeait le fort, où Kipp n'était que commis. De petits combats eurent lieu dans le voisinage avec les Sioux ou Dacotas, et un jour que MM. Lamont et Kipp s'entretenaient ensemble auprès du feu, un coup de fusil fut tiré dans la fenêtre, et la balle, passant entre eux, alla frapper la muraille. Depuis onze ans que M. Kipp habite le pays, les Mandans sont toujours dans la même situa-

tion ; leur nombre n'augmente ni ne diminue. L'état du commerce avec les Indiens est aussi toujours le même, et le prix des marchandises n'a pas varié, si ce n'est par moments, quand l'arrivée des marchands étrangers les a fait monter. Ainsi, dans l'année 1833, quand il fallut lutter contre la concurrence de messieurs Soublette et Campbell, un fort castor se payait 12 dollars (30 francs), tandis qu'aux États-Unis il ne valait pas plus de 4 dollars; mais il est d'une haute importance pour la Compagnie de ne pas laisser le champ libre à d'autres. Messieurs Soublette et Campbell entretenaient un agent dans chacun des villages indiens du voisinage, et j'ai déjà eu occasion, plus haut, de parler de leur commis, M. Dougherty, qui demeurait chez les Meunitarris. Ils avaient aussi pris à leur service le vieil interprète Charbonneau[1]. Kipp avait, de son côté, stationné en trafiquant chez les Meunitarris, et visitait pendant l'hiver les villages à patins. Voici quels sont à peu près les événements qui se sont passés pendant les trente-sept années que Charbonneau a demeuré dans les villages des Meunitarris et des Mandans.

Quand Charbonneau arriva dans le pays, les trois villages des Meunitarris existaient précisément dans le même état qu'aujourd'hui, et il habita sur-le-champ le village du milieu. Les relations de commerce avec Saint-Louis n'étaient pas encore établies, et Charbonneau étant le seul homme blanc qui se trouvât dans la contrée, tirait les objets dont il avait besoin des Anglais dans le Nord. L'année même de son arrivée, treize à quatorze cents Dacotas, réunis à sept

[1] Vers la fin de l'année 1833, MM. Soublette et Campbell éprouvèrent une perte assez considérable pendant le voyage d'un détachement de soixante hommes qui étaient partis pour les montagnes avec des marchandises ; il s'éleva une dispute avec la nation des Corbeaux, qui leur enleva cent cinquante chevaux et pilla presque toutes les marchandises. Ils ne leur rendirent que quelques mauvais chevaux. Les trafiquants dans ces contrées sont souvent exposés à de semblables contrariétés, même de la part des Indiens bien disposés; et l'on ne peut se fier à eux à la plus légère offense.

cents Ariccaras, attaquèrent le premier village des Mandans, au secours desquels les Meunitarris s'empressèrent d'accourir au nombre de mille hommes. Les ennemis furent battus et perdirent plus de cent hommes, parmi lesquels se trouva le fils de la Vache-Blanche (*Tanahah-Tahka*), l'un des chefs des Ariccaras. Avant cette époque, ce peuple habitait la pointe du bois immédiatement au-dessous de celui où les Mandans de Mih-Toutta-Hang-Kouche passent à présent l'hiver; mais, après ce combat, ils descendirent plus bas sur le Missouri, et construisirent leurs villages à la place où nous les vîmes. Après le combat dont je viens de parler, ils avaient laissé tout ce qu'ils possédaient dans les cabanes. Depuis lors ils sont souvent revenus avec des intentions hostiles, mais jamais en aussi grand nombre qu'à cette époque. Cinq ou six ans avant l'arrivé de Charbonneau, quinze cents tentes de Dacotas vinrent en visite dans le voisinage des villages des Meunitarris. Un homme et une femme de ces derniers, qui revenaient de chez les Corbeaux, furent tués par quelques Sioux, sur quoi les Meunitarris mirent à mort cinq Dacotas qui se trouvaient par hasard chez eux, événement qui devint le signal de la guerre. Les Sioux investirent le village, en sorte que les habitants ne purent se procurer ni eau ni bois, la rivière étant assez éloignée. Ils demeurèrent ainsi étroitement bloqués pendant neuf jours, ne buvant que l'eau croupie qu'ils avaient dans le village; les chevaux rassemblés dans les cabanes, souffrant de la faim et de la soif, dévoraient l'écorce des parois des huttes. Un chef, Ihté-Supiché (*le Soulier noir*), qui avait fait de sa maison une espèce de redoute, tua de là, à coups de fusil, onze Dacotas, après quoi il y fut tué lui-même. Le neuvième jour, les anciens donnèrent l'ordre aux jeunes gens de monter à cheval et d'aller au-devant de l'ennemi, pendant que toute la population du village irait avec des vases de toutes sortes chercher de l'eau à la rivière. Cela se fit, en effet, mais les Dacotas, ayant remarqué les préparatifs de

l'attaque, levèrent leur camp, et se retirèrent, par la chaîne des collines, en emmenant leurs femmes et leurs enfants. Quatre-vingts des chevaux que l'on conduisit à la rivière moururent, parce qu'on ne put les empêcher de boire avec excès. On poursuivit les Sioux, et on leur tua beaucoup de monde. Pendant le séjour de Charbonneau, un autre détachement de guerre de la même nation se présenta sur l'autre rive du Missouri, et fit des gestes de défi. Il n'y avait alors que dix-huit hommes dans le grand village des Meunitarris, Elah-Sa; tous les autres étaient à la chasse; mais le village des Souliers, Awachahwi, avait réuni tous ses guerriers. Les Mandans se joignirent à eux; on traversa la rivière à cheval, afin d'attaquer les ennemis que l'on rencontra dans une vallée. Les Dacotas crièrent alors aux Meunitarris qu'il fallait commencer par fumer; sur quoi l'on s'assit, on se présenta mutuellement la pipe, et l'on fuma : cela fait, le commandant du détachement des Dacotas s'avança et cria à ses adversaires : « Nous sommes ici pour nous battre; « nous savons que nous sommes, de part et d'autre, des « hommes, et, en conséquence, je trouve plus honorable de « combattre en plein champ et d'éviter entièrement le bois. » Cette proposition fut adoptée des deux côtés. On se rendit en conséquence dans la plaine, et l'attaque commença. Deux Mandans, le Charbon et le Chat noir, avaient eu, quelque temps auparavant, une discussion ensemble, et ils résolurent, dans cette occasion, de lutter à qui se battrait le mieux. Les Dacotas eurent dès l'abord un grand avantage, et déjà les Mandans et les Meunitarris commençaient à se replier vers le bois, sur quoi le Chat noir dit au Charbon, son rival, qui était du nombre de ceux qui se retiraient : « Comment! toi qui voulais être si brave! est-ce « ainsi que tu montres ton courage? » A ces mots, le Charbon prend son rival par le bras, en lui disant : « En ce cas, « nous mourrons ensemble! » Ils se retournèrent alors tous deux et s'enfoncèrent dans les rangs ennemis. Tous les autres

guerriers suivirent cet exemple, on recommença l'attaque avec un renouvellement d'ardeur, l'ennemi fut complétement battu et mis en fuite avec une perte considérable.

Dans une autre occasion, un gros détachement de guerre des Dacotas parut dans la grande prairie, en face du village des Souliers. Les Meunitarris passèrent la rivière, battirent l'ennemi et le poursuivirent l'espace de vingt milles. Les Sioux se tenaient continuellement sur le bord de la rivière, afin de tenir leurs ennemis éloignés de leur camp situé dans les collines, et dans lequel se trouvaient leurs femmes et leurs enfants. Un Dacota, décoré de la couronne de plumes et de la mèche de cheveux, se dirigeait vers les collines, et un chef meunitarri (*Ehtach-Pasupiché*, le premier *ch* guttural) suivit cet ennemi sur un meilleur cheval que le sien et le rejoignit. Tous deux mirent pied à terre et se battirent à coups de couteau ; le Dacota fut tué. Ses compatriotes perdirent quarante-huit hommes, et les Meunitarris seulement trois. Dans ce combat, les Mandans avaient soutenu leurs alliés et voisins. Charbonneau en fut spectateur; dans la nuit on dansa la danse du scalp.

Il y a dix ou onze ans, les Meunitarris avaient disposé un grand parc ou chasse aux antilopes; un de leurs gens, qui rassemblait dans un ravin le bois nécessaire, avait été tué par quelques Assiniboins qui s'y étaient mis en embuscade. Au moment où les parents du mort étaient occupés à placer le cadavre sur l'échafaudage, une trentaine d'Assiniboins arrivèrent au village avec deux calumets pour conclure la paix, ne sachant pas qu'une autre de leurs bandes venait de commettre ce meurtre. Tous les habitants se rassemblèrent sur-le-champ; ils tuèrent une vingtaine de ces Assiniboins, firent trois femmes prisonnières, et fort peu de ces Indiens purent se sauver par la fuite. Des gens isolés sont souvent tués de part et d'autre, et trois semaines avant mon arrivée au Fort-Clarke, trois ennemis s'étaient montrés sur le bord opposé et avaient fait signe qu'on vînt les pas-

ser. Un homme et deux femmes étant allés les prendre dans un canot de cuir, le premier fut immédiatement tué d'un coup de fusil.

Le Fort-Clarke, tel qu'il existe aujourd'hui, est situé à un quart de lieue environ au-dessous de l'emplacement de l'ancien fort de Lewis et Clarke, à trois cents pas plus bas que le village mandan de Mih-Toutta-Hang-Kouche, et à quatre-vingts pas environ du bord méridional de la rivière, dans une prairie au-dessus de la rive assez escarpée du Missouri. Immédiatement au-dessous de ce village indien, cette rive est beaucoup plus élevée et complétement à pic. A deux cents pas environ au-dessous du fort se décharge un petit ruisseau que les Mandans appellent Pach-Ohkiroussa-Passahé (*la rivière où on lave les plats*), dont les bords escarpés sont argileux, et qui, à cinquante pas du Missouri, se divise en deux bras, dont l'un descend plus au sud et dont l'autre coule à six cent quatre-vingts ou sept cents pas derrière le fort, après être sorti des collines dans la plaine unie. Cette chaîne de collines couronne le fond de la prairie et ferme l'horizon de ce côté (Voyez le petit plan de cet endroit). Dans le bassin du ruisseau, le terrain est couvert de gazon, et dans ses nombreux détours on voit sur ses bords des broussailles et de hautes plantes, principalement de la syngénésie, telle que le *Solidago*, etc., dont la *Fringilla linaria* et l'*Emberiza nivalis* viennent pendant l'hiver manger la semence. Au printemps et en automne on trouve des canards sur ce ruisseau qu'habitent des tortues d'eau douce; on y voit aussi une *Unio*. Aussitôt qu'il se ferme par la glace, ce qui, dans l'hiver de 1833, eut lieu au mois de novembre, les canards s'en vont, pour rester encore pendant quelque temps sur les lacs et les étangs situés à quelques milles de là [1] avec des pélicans, des cygnes, des oies sau-

[1] Il y a beaucoup de lacs dans ces environs, surtout sur la rive septentrionale du Missouri. On en trouve au moins vingt-cinq dans un rayon d'un peu plus de deux journées. A cette même distance, il y a un lac d'eau salée. On dit qu'en été

vages, des canards plongeurs, des grues et autres oiseaux aquatiques. A une lieue environ au-dessous du Fort-Clarke, le Missouri fait un coude vers l'est ou le sud-est, et là s'étend une forêt assez vaste dans laquelle les habitants de Mih-Toutta-Hang-Kouche ont construit leur village d'hiver, de soixante à soixante-dix cabanes. Au-dessus du fort on peut se rendre en droite ligne et en traversant une prairie unie, du village indien dont j'ai parlé, jusqu'au second village mandan Rouhptare; la plaine n'est interrompue que par un ou deux petits ravins boisés dans lesquels on trouve communément des poules des prairies. Vis-à-vis du fort, sur la rive gauche du Missouri, un bois de peupliers, d'ormes, de négundos, de frênes, etc., s'étend jusqu'aux collines des prairies, avec un épais taillis composé d'arbustes de toutes espèces, et qui est le séjour de prédilection des poules des prairies. C'est dans ce bois que les habitants de Rouhptare demeurent en hiver, en face de leur village d'été.

Le Fort-Clarke est construit sur le même plan que les autres postes de commerce de la Compagnie. Les côtés de devant et de derrière du parallélogramme ont quarante-quatre pas de long, et les deux autres quarante-neuf. Les angles au nord et au midi sont garnis de blockhaus. Les habitations ne se composent que d'un rez-de-chaussée; on était occupé d'en construire une nouvelle avec deux pièces et de bonnes fenêtres garnies de carreaux de verre; elle n'était pas encore tout à fait achevée. Devant la porte de derrière se trouvait la machine au moyen de laquelle on noue les fourrures, chaque paquet, composé de dix robes, pesant cent livres. Derrière le fort, un petit terrain était disposé en jar-

il dépose tout autour de ses rives une large bordure d'un sel amer, qui a souvent quatre doigts d'épaisseur; les Indiens s'en servent pour assaisonner leurs mets. Il n'est pas purgatif, et on n'en emploie qu'une petite quantité à la fois. La plupart des petits lacs de cette contrée ont cette qualité; ils ne sont pas renfermés dans les forêts, et il n'y en a qu'un dont les bords soient boisés.

din, et dans la vallée voisine, arrosée par le ruisseau, les Indiens avaient planté plusieurs petits champs de maïs et de courges. Le fort ne possédait que trois chiens, qu'on lâchait tous les soirs. La chasse était en ce moment peu fructueuse, les troupeaux de bisons s'étant fort éloignés, et les chasseurs étant par conséquent obligés de faire beaucoup de chemin pour les atteindre. On ne manquait pas dans le fort de fourrage pour les chevaux, et l'on y avait aussi parfois un assez grand nombre de ces animaux; mais en ce moment, vu la grande concurrence dans le commerce, on en avait vendu la plupart. On traite en général fort mal les chevaux; ils n'entrent jamais dans une écurie, et dans les plus grands froids de l'hiver ils passent les nuits entières dans la cour du fort, le dos couvert d'une couche de neige glacée de plusieurs pouces d'épaisseur. Pendant l'hiver on ne leur donne rien à manger que l'écorce des peupliers de la forêt, et quand le froid n'est pas trop excessif et la neige trop épaisse, on en envoie tous les jours dehors, sous la garde d'un jeune Indien mandan nommé Sih-Sé. Les chiens passent également les nuits au milieu de la glace et de la neige. Quant à des bœufs, le Fort-Clarke n'en possédait point, non plus que d'autres animaux domestiques, si l'on en excepte une trentaine de poules qui commencent à pondre au mois de mars; on a dans ce pays une espèce de ces gallinacées avec des pattes jaunes et une tache jaune dépouillée de plumes sur la joue. Les bœufs auraient couru des dangers de la part des Indiens qui les regardent comme une médecine dont les blancs se servent pour nuire à leur chasse aux bisons. Un seul chat apprivoisé existait dans le fort, mais il ne suffisait pas pour diminuer le nombre immense de rats; ces animaux (*Mus decumanus*, L., rat de Norwége) étaient si incommodes et si nombreux, qu'aucune espèce de provisions n'était à l'abri de leurs dents avides; ils étaient surtout dangereux pour le maïs, et l'on calculait qu'ils en dévoraient tous les jours cinq boisseaux, ce qui, à

cinquante livres pesant le boisseau, fait deux cent cinquante livres. Il y avait souvent de cinq à huit cents boisseaux de cette céréale dans les greniers du fort. Les rats sont venus dans ce voisinage avec les bâtiments des Américains, mais ils n'ont pas encore atteint les villages des Meunitarris. Les Indiens tuèrent sept de ces animaux qui étaient en marche du Fort-Clarke vers leurs villages, et depuis lors les rats n'y ont pas encore pénétré; mais il n'est pas probable que cela dure encore longtemps.

Le fort n'a d'autres voisins que les habitants des villages indiens; ces villages sont entourés des échafaudages sur lesquels ils placent leurs morts, ce qui offre un aspect singulier; et en été, quand le vent souffle de ce côté, il s'en émane des exhalaisons qui ne sont ni agréables ni saines. Dans cette saison, les Indiens répandus dans la prairie, et se livrant à leurs occupations variées, animent le paysage; leurs chevaux y paissent en grand nombre; en hiver, au contraire, la contrée est on ne saurait plus vide et plus uniforme; sur la vaste étendue de neige on n'aperçoit ni hommes ni animaux, si ce n'est quand les troupeaux de bisons se trouvent dans le voisinage, ou bien quand un loup traverse de temps en temps la plaine, qu'il parcourt alors pendant la journée entière. La glace qui couvre la rivière présente un spectacle plus vivant, les Indiens ne faisant qu'aller et venir de leurs villages d'hiver à ceux d'été ou bien au fort. Des femmes, des enfants, des hommes, des chiens tirant de petits traîneaux, se font voir à toute heure du jour; alors aussi les habitants du fort s'amusent à patiner et les enfants à pousser des traîneaux sur la glace, surtout le dimanche (Voyez les planches xv et xxvi et la vignette n° 29.)

Le climat des environs du Fort-Clarke est généralement sain, quoique l'automne, le printemps et même l'hiver causent toujours de légères indispositions auxquelles plusieurs habitants, et surtout les Indiens, privés qu'ils sont

de tous secours de la médecine, succombent souvent. Durant l'hiver que nous y passâmes, il y eut fréquemment de ces épidémies qui atteignirent même les blancs; la coqueluche enleva plusieurs enfants; des Indiens furent victimes de diarrhées et de maux d'estomac, et comme le choléra avait régné sur les bords du Mississipi et du bas Missouri, on craignit qu'il n'eût pénétré aussi jusqu'au Fort-Clarke, mais il n'en était rien. Les promptes et fréquentes variations dans la température rendent les maladies catarrhales très-communes parmi les Indiens toujours nus. Les fièvres intermittentes sont inconnues dans le pays. Le printemps amène ordinairement beaucoup de pluie, de vent et de neige, laquelle se prolonge souvent jusque fort avant dans le mois de mai, et fait mourir beaucoup d'Indiens dans la prairie. L'année qui précéda mon arrivée, un père et un fils périrent dans la neige au mois d'avril.

De grandes inondations sont rares; depuis l'arrivée de Charbonneau, c'est-à-dire, depuis trente-sept ans, il n'y en a eu que deux, mais celles-là furent très-graves [1]. Quant aux tremblements de terre que l'on éprouve souvent sur le Mis-

[1] Pendant la première et la plus forte de ces inondations, dont Charbonneau ne se rappelait pas la date, l'eau s'éleva à plus de quarante pieds au-dessus de son niveau ordinaire; on ne voyait plus que les cimes des plus grands peupliers; la glace couvrit la terre pendant un grand mois, jusqu'à ce que la chaleur du soleil la fit fondre. La seconde inondation eut lieu le 6 avril 1826. Au point du jour, l'eau s'éleva si rapidement et si haut, que Charbonneau fut obligé de se sauver avec quelques effets, sur un hangar à maïs, dans le village du milieu des Meunitarris, à deux milles du Missouri, et il y resta pendant trois jours, sans feu, exposé à un vent froid du nord et à des giboulées de neige. L'eau s'éleva à vingt-cinq pieds au-dessus de son niveau moyen. Les habitants de quinze tentes des Dacotas furent tous noyés au-dessous de l'île Sèche, près de la Grande-Rivière, plus bas que les villages des Ariccaras. A la pointe de la forêt, près de l'embouchure de la Chayenne-River, demeurait un certain Pascal Seré, qui trafiquait avec les Dacotas. L'eau s'élevant avec rapidité, il se réfugia, avec ses marchandises, sur le toit de sa maison; mais la maison fut enlevée par le courant, et entraînée à une assez grande distance, jusqu'à un endroit où la glace avait formé une digue naturelle; la maison fut portée dans la forêt qui bordait la rive, et y fut déposée tout entière. En 1784, quand l'Europe fut témoin de si grandes inondations, il y en eut aussi en Amérique; Volney décrit entre autres celles du Susquehanna.

sissipi, on assure que l'on n'en a jamais ressenti au Fort-Clarke, observation que Volney avait déjà faite pour l'ouest[1]. Les Indiens appellent le mois d'avril l'hiver des chevaux; mars en fait aussi partie, parce qu'alors le temps commençant à s'adoucir, on met communément les chevaux au vert, puis des tempêtes accompagnées de neige survenant tout à coup, ils meurent en grand nombre. Quelques journées de marche, en descendant le Missouri, font une différence remarquable dans le climat, car il arrive souvent que l'on récolte les courges dans les villages des Ariccaras quand elles ne font que fleurir dans ceux des Mandans; et là les arbres sont en fleurs quand les feuilles ne font que s'ouvrir ici. Comme de raison, plus on avance vers le midi, plus la différence est sensible. Il est rare que près des villages des Mandans les feuilles paraissent avant le mois de mai; celles des saules, au bord des rivières, peut-être un peu plus tôt; les fleurs de la prairie ne s'épanouissent pas non plus avant cette époque, et l'on voit parfois les arbres n'être pas encore verts à la fin du mois de mai. Le temps offre des variations promptes et extrêmement sensibles[2]. L'été est en général chaud et sec, mais la chaleur n'est pas aussi incommode que près du Mississipi, bien que, dans les prairies, elle soit fort lourde quand le vent ne souffle point. La grande plaie de l'été sont les innombrables moustiques ou maringouins (*Tipula*), mais on n'en souffre pas également tous les ans; l'été qui précéda notre arrivée, leur nombre n'avait pas été très-considérable. Le mois de juillet est le seul où il ne gèle pas du tout; avant et après, il y a toujours, à ce que l'on m'a assuré, des gelées nocturnes [3].

[1] *Loc. cit.*, t. I, p. 131.

[2] M. Laidlow, du Fort-Saint-Pierre, était allé, trois ans auparavant, par une journée chaude, à la chasse aux bisons. Dans la nuit, il commença à pleuvoir, et l'on avait oublié de se munir de couvertures. Le matin, il gela si fort, que tous les vêtements des chasseurs furent gelés roides, et que plusieurs d'entre eux furent longtemps à se remettre des suites de cette nuit.

[3] Volney (*loc. cit.*, I) fait un tableau admirable du climat des États-Unis, et il dit aussi (p. 163) que le mois de juillet est le seul où il ne gèle pas à Philadelphie.

Dans les grandes chaleurs de l'été, les ruisseaux (*creeks*) se dessèchent et la récolte du maïs des Indiens manque souvent par suite de la sécheresse; en 1833, la qualité n'en fut pas très-bonne, mais la récolte ne manqua pas tout à fait. L'automne est généralement la saison la plus agréable; alors règnent des journées belles et sereines avec une chaleur modérée; les feuilles tombent en octobre; cependant les variations sont souvent promptes et fortes dans cette saison : ainsi, le 17 octobre, nous eûmes un temps beau et chaud, et le 18, une gelée et des giboulées de neige si fortes que deux Indiens moururent de froid dans la prairie. L'hiver est long et communément rigoureux[1]; la plupart des animaux s'éloignent alors et la faune de l'hiver n'est pas très-nombreuse en espèces. Vers le nouvel an, il y a ordinairement une semaine pendant laquelle le froid est particulièrement sensible, et nous l'éprouvâmes; c'est aussi pour cela que les Indiens ont nommé un de leurs mois, la lune aux sept jours froids. L'hiver de 1833 à 1834 passe pour l'un des plus rigoureux que l'on ait ressentis; le mercure y gela pendant plusieurs jours, et le thermomètre de Fahrenheit descendit au Fort-Union à 47° au-dessous de zéro (— 35, 4 R.). La neige s'élève rarement à plus de deux pieds, mais elle reste longtemps sur la terre et souvent sans altération jusqu'au mois de mars, ce qui démontre combien l'air y est sec. Durant les terribles giboulées de neige qui obscurcissent parfois complétement le ciel, la boussole, toujours si utile dans ces prairies, devient un instrument bien plus indispensable encore. L'hiver de l'année 1832 fut extrêmement doux; il n'y eut presque pas de neige, phénomène qui n'avait pas eu lieu depuis un grand nombre d'années. Le Missouri prend ordinairement au mois de novembre; l'an 1832, le 23; la débâcle eut lieu le 24 mars;

[1] Voyez, sur l'hiver que nous avons passé au Fort-Clarke, les Tables météorologiques dans l'Appendix.

l'année suivante, 1833, ce fut aussi le 23 novembre qu'il s'arrêta d'abord en quelques endroits, et peu de jours après on put le traverser à pied; il est rare qu'il soit complétement fermé devant le fort, où il conserve d'ordinaire un petit chenal ouvert, mais qui présente peu de largeur. On ne doit pas comparer à cet égard le Missouri, qui demeure pris pendant tout l'hiver, aux autres grands fleuves, tels, par exemple, que le Mississipi; car le haut Missouri a dans cette saison beaucoup moins d'eau et un courant moins fort, de sorte qu'il gèle bien plus facilement. M. Kipp me dit que pendant les onze années qu'il a passées dans ce pays, le plus grand degré de froid a été 36 au-dessous du zéro de Fahrenheit (— 30,2 R.). Les vents d'est et de nord apportent généralement au Fort-Clarke de la neige et de la pluie, c'est-à-dire, du mauvais temps; les vents froids sont ceux du nord et du nord-ouest [1]; il y a de fréquentes tempêtes dans le printemps et l'automne, et il y a peu de jours sans vent, même en toute saison. Dans les hivers froids, on observe souvent un parhélie de chaque côté du soleil; dans l'automne et le printemps on voit fréquemment de magnifiques aurores boréales, mais elles sont rares en hiver; elles ont ordinairement lieu en automne, vers dix heures du soir.

L'eau du Missouri est froide, rafraîchissante et fort salubre; au printemps et en été, elle est communément trouble; en hiver, quand il gèle, d'une limpidité parfaite, observation qui a déjà été faite par plusieurs voyageurs; celle des ruisseaux est généralement mauvaise et un peu saumâtre. Les rives du Missouri sont souvent couvertes d'une légère couche de matière blanche et salée; Lewis et Clarke ont remarqué plusieurs fois ce phénomène. On assure que le sol de cette contrée est fertile, surtout dans les plaines et dans les vallées qui séparent les collines; on y trouve une couche de terre végétale de plus de deux pieds d'épaisseur;

[1] Volney confirme cette remarque (*loc. cit.*, t. 1, p. 242).

mais l'excessive sécheresse de l'été et de l'hiver est la cause qui fait manquer beaucoup de récoltes; le vent presque perpétuel dessèche trop ce sol, et enlève presque immédiatement le peu d'humidité qu'y répand la pluie; il y a aussi trop peu de rosée pour rafraîchir et alimenter, comme dans les pays chauds, la végétation languissante. Quand on met du fumier sur les prairies, il est sur-le-champ réduit en poussière et emporté par le vent; les Mandans et les Meunitarris récoltent de fort beaux maïs et ne fument jamais la terre; mais leurs champs sont placés dans les vallées, sur le bord des rivières, abrités par des hauteurs et dans des endroits où le sol est particulièrement fertile; lorsqu'au bout de plusieurs années le terrain est épuisé, ils l'abandonnent et cultivent un autre champ, ces vastes déserts leur en offrant un choix inépuisable; on leur avait conseillé d'employer du fumier, mais ils ont ri de la proposition; M. Kipp avait l'intention d'en faire l'essai sur des terres épuisées par les Indiens, et pour empêcher l'effet du vent il comptait répandre une couche de terre par-dessus le fumier: il espérait par là faire revenir les Indiens de l'opiniâtreté avec laquelle ils demeurent attachés à leurs anciens préjugés; ils possèdent plusieurs espèces de maïs et, dans le nombre, quelques-unes de fort belles dont je parlerai plus bas. M. Kipp a fait plusieurs essais avec la pomme de terre à fleurs bleues, et ils ont parfaitement réussi; mais les Indiens étaient si avides de ces incomparables bulbes qu'il ne put en obtenir de graines. Un Indien de Mih-Toutta-Hang-Kouche avait réservé soigneusement quelques pommes de terre pour les planter, et il n'y a pas de doute que par ce moyen elles ne se répandent peu à peu parmi ces peuples.

D'après ce que je viens de dire, ce sera probablement la sécheresse et la rareté du bois qui mettra obstacle au défrichement de ces prairies du haut Missouri, et à leur colonisation par les blancs; la plupart des agents de la Compa-

gnie qui les habitent partagent cette opinion. Bradbury [1] est d'un avis contraire; il pense que sans avoir recours à aucune clôture on pourrait apprivoiser les bestiaux des vastes prairies, au moyen du sel, en supposant qu'ils dédaignassent le maïs.

Quant à la formation naturelle du sol, il se compose principalement d'argile, de sable et de grès. Toutes les collines dont les chaînes traversent la prairie, et dont une rangée règne sur chaque bord du Missouri et limitent le bassin de la rivière, se composent d'argile mêlée de sable et de grès, offrant de nombreuses empreintes de pétrifications, de coquillages ainsi que de singulières baculites qui se trouvent partout dans le Missouri, dans ses affluents et jusque dans le lit des ruisseaux; on y a rencontré fréquemment des ossements fossiles et même des squelettes entiers de douze et quatorze pieds de long et plus d'une espèce d'animal semblable à un crocodile; ceux-ci se trouvent dans la pierre calcaire de la partie plus basse du Missouri; j'en ai rapporté un avec moi des environs du Big-Bend, que je dois à la complaisance de M. le major Ofallon de Saint-Louis [2]. On assure qu'il n'y a point de métaux dans cette région, et pas de chaux non plus dans le voisinage immédiat du Fort-Clarke; on rencontre les couches noires de houille bitumi-

[1] Voyez Bradbury, *loc. cit.*, p. 272. Ce que dit M. de Humboldt (voyez ses Voyages, t. III, p. 30) de la stérilité des llanos ou pampas, convient, quoique dans un moindre degré, aussi aux déserts du nord-ouest. Des herbes courtes, le manque d'eau et la force des vents forment aussi leur principal caractère; mais les régions occidentales de l'Amérique septentrionale sont moins unies que les pampas.

[2] Une comparaison plus exacte a fait voir que cet animal antédiluvien ne diffère pas du *Mosasaurus*, que l'on a déjà trouvé en différents endroits de l'Amérique septentrionale, et M. le professeur Goldfuss de Bonn doit nous en donner une description. Du reste, j'ai déjà remarqué qu'il m'est impossible de décrire plus exactement les divers objets que j'avais recueillis dans ce champ, toute ma collection ayant malheureusement péri dans l'incendie du bateau à vapeur l'*Assiniboin*, sur le Missouri. Plusieurs des objets que j'ai observés ont été décrits et dessinés par le Dr S. G. Morson, dans le *Synopsis of the organic remains of the cretaceous group of the United States, illust. by* 19 *plates, etc.* Philad. 1834.

neuse régnant dans toutes les collines pendant plusieurs centaines de milles; cette houille brûle facilement et exhale une forte odeur de soufre; mais elle ne donne pas assez de chaleur pour pouvoir être employée dans les forges. On remarque en plusieurs endroits, d'une manière incontestable, que ces couches ont brûlé; l'argile des marais se montre souvent rougie par l'action du feu, et les éclats en sont parfaitement colorés, durs et retentissants comme les briques de Hollande. Du reste, on n'a jamais entendu parler au Fort-Clarke d'incendies terrestres, qui sont fort communs quand on descend plus bas sur le Missouri. Il paraît que les collines d'argile rouge dont j'ai souvent parlé ont été formées par le feu; on trouve partout sur les bords de la rivière des scories légères, poreuses et d'un rouge brun auxquelles on donne le nom de *Pumice Stone*[1] (pierre ponce), quoiqu'elles diffèrent considérablement de la matière que l'on appelle communément ainsi et qui se trouve en grande quantité sur les rives du Rhin. Ce n'est que sur les bords des rivières qu'il faut chercher les pétrifications ou empreintes d'animaux et de plantes, bien qu'elles se rencontrent certainement en aussi grand nombre dans les chaînes de collines, mais le gazon qui en recouvre la surface les dérobe alors à l'œil de l'observateur superficiel. On m'a dit que dans la prairie, à vingt milles du Fort-Clarke, il y a des endroits où les restes organiques des temps primitifs se montrent à la surface de la terre; mais il est difficile de pénétrer dans ces endroits et plus encore d'y rester, à cause de la présence d'Indiens hostiles; il s'y trouve, dit-on, des troncs d'arbres entiers pétrifiés, semblables à ceux que nous avions vus sur les bords du Missouri, ainsi que des empreintes d'écrevisse et d'autres crustacés de ce genre. Les Indiens prétendent qu'à trois ou quatre journées de marche on voit un homme fossile, dont la tête est ronde et séparée du corps; quant à

[1] Voyez le Voyage de Lewis et Clarke, en divers endroits.

la tête, la chose est fort douteuse, car ils disent que l'on peut y reconnaître les traits du visage; mais il paraît que le reste du squelette se distingue parfaitement: c'est sans doute celui de quelque gros animal antédiluvien. Il est bien à regretter que l'on ne puisse aller et venir en liberté dans ce pays si riche en objets de ce genre.

Les vastes prairies et leurs collines sont ornées d'une foule de plantes, dont plusieurs n'ont pas encore été décrites. Bradbury en recueillit beaucoup dans les environs des villages des Mandans; Pursh les a décrites, et l'ouvrage de Nuttall en renferme aussi plusieurs; mais il y a sûrement encore beaucoup à faire en ce genre, surtout dans la chaîne des montagnes Noires. Les régions du Missouri ont aussi, sous le rapport de la botanique, un caractère qui leur est particulier. Les pointes de terre formées par les détours de la rivière sont ordinairement boisées; les autres parties des rives le sont plus rarement; les arbres et les arbustes sont ceux que j'ai nommés plus haut. Les principaux arbres de ces forêts sont de grands peupliers (*Populus angulata*, *Liard* des Canadiens). Outre le rosier (*Rosa*), le cornouiller, le *Symphoria*, le *Prunus padus virg.*, l'Amelanchier, le *Buffaloeberry* (graine de bœuf) [1], la clématite, la petite vigne (*Vitis*) et quelques autres arbustes, on y trouve aussi diverses espèces de groseilliers (*Ribes*), le *Celastrus scandens* et le houblon (*Humulus*). Indépendamment des peupliers, les rives du Missouri sont encore bordées de deux espèces de saules (*Salix longifolia* et *lucida*), et sur les collines mêmes croissent le *Juniperus repens* et *communis*, ce dernier ressemblant parfaitement à celui d'Europe. On ne trouve point d'arbres à feuilles aciculaires (*Pinus*) dans les environs du Fort-Clarke; pour

[1] Une fort singulière faute d'impression a été faite au sujet de ce nom dans Brackenridge, *Views of Louisiana*, p. 233, etc. On met partout *graisse de bœuf*. On connaît dans le pays une variété de cette plante qui porte des baies blanches (*White Buffaloe-berries*).

en trouver, il faut remonter un peu plus haut; on n'y voit pas non plus de bouleaux (*Betula*); je n'en ai pas même vu sur tout le cours du Missouri; pour en rencontrer, il faut remonter pendant trois journées de marche les affluents du haut Missouri, tels que le Knife-River; on en voit alors au pied des montagnes, que l'on appelle à tort la Côte Noire, quoiqu'elles se rattachent aux *Blackhills* dont elles sont une branche; ces dernières forment une chaîne intéressante qui court depuis la Platte et le grand coude septentrional du Missouri, dans la direction du nord-est; elles sont situées à cent milles environ à l'orient des montagnes Rocheuses, et forment la ligne de séparation des eaux du Missouri, du Mississipi et de l'Arkansa; plusieurs rivières y prennent leur source. On y trouve plusieurs fossiles et beaucoup de plantes et d'animaux que l'on ne rencontre point sur le Missouri. Le *Betula papyracea* y croît; c'est de l'écorce de cet arbre que les Indiens septentrionaux font leurs grandes pirogues qui sont décrites dans divers ouvrages sur l'Amérique. Il est souvent de l'épaisseur du corps d'un homme; on en enlève l'écorce par grandes plaques; à cet effet, on coupe l'arbre parallèlement en haut et en bas, après quoi on fait une incision longitudinale, et on lui enlève l'écorce au moyen de coins; elle est sèche et se détache facilement. Dans l'intérieur se trouve le bois uni et veiné, sur lequel on traçait des signes, ce qui a donné à l'arbre son nom scientifique. Le sakakomi (*Arbutus uva ursi*) croît aussi dans ces montagnes; il porte des baies rouges qui plus tard deviennent bleues; elles ont une saveur douceâtre et peuvent se manger. La Côte-Noire est aussi, dit-on, intéressante sous le rapport zoologique; on y trouve la panthère (*Felis concolor*) et plusieurs espèces d'animaux rongeurs, tels que de petits écureuils, etc.

Dans les prairies qui bordent le Missouri, aux environs du Fort-Clarke, croissent les diverses espèces de Cactus dont j'ai déjà parlé en décrivant le Fort-Union. Les graminées

de la prairie ne sont pas aussi nombreuses que l'on pourrait le croire; on y voit pourtant le *Chondrorium oligostachium*, Nees, qui, dans la plaine, s'élève à dix ou douze pieds de haut; le *Bryzopirum spicatum* qui croît principalement dans les vallées au bord des petits ruisseaux. J'ai recueilli ces herbacées dans l'état de sécheresse où l'hiver les avait mises. Dans les étangs, les marécages, sur le bord des ruisseaux et dans les endroits humides, on trouve une espèce de *Typha* et un roseau (*Arundo*). Plusieurs espèces de *Solidago* forment de petits groupes dans la prairie; mais elle est surtout couverte çà et là, principalement dans les environs du Missouri, de l'*Artemisia* à feuilles argentées, qui y répand de loin une couleur blanchâtre. Les plantes de la Syngénésie, que j'ai déjà nommées, croissent plus abondamment encore dans les endroits humides, les fossés et les ruisseaux, de même que les fougères, les mousses et autres. N'ayant pas pu botaniser dans ce pays en été, mon catalogue de plantes est fort incomplet; mais Bradbury et Nuttall s'en sont mieux acquittés que moi. Plusieurs plantes médicinales croissent dans les environs du fort, et notamment l'épinette de prairie (*Grindelia squarrosa*), dont toutes les parties sont fort gluantes et très-aromatiques; elle est fort diurétique, et une infusion des fleurs entières, fraîches ou séchées, s'emploie avantageusement dans la gonorrhée; une petite poignée suffit pour une théière. L'*Artemisia* (*Sage, Wormwood* ou absinthe), dont l'odeur ressemble à celle de l'absinthe d'Europe, est aussi très-aromatique et très-amère; son infusion est un puissant sudorifique; les Indiens s'en servent quand ils sont blessés, et aussi comme plante magique ou ce qu'ils appellent médecine. On en trouve dans ce pays au moins deux espèces [1]. L'écorce du chêne blanc, prise en décoc-

[1] Des personnes qui ont voyagé dans les montagnes Rocheuses m'ont assuré que les absinthes à fleurs blanches s'y élèvent à une hauteur de trente pieds, et qu'elles ont la tige épaisse et ligneuse, surtout près du bord de la rivière de l'Absinthe, qui se jette dans le Yellow-Stone. On trouve encore dans ces montagnes une plante

tion, est souveraine contre la diarrhée; on l'administre par cuillerées jusqu'à ce que l'effet s'en fasse sentir. Le *Black-Root* ou *Snake-Root* (*Galardia bicolor*) est encore une des productions du pays. La plante appelée *Colt's foot* fournit une infusion très-active contre la diarrhée, tandis que celle des feuilles de la *Mentha arvensis* (baume ou mélisse) est dépurative, stomachique et sudorifique. A tout prendre, ce ne sont pas les simples qui manquent, mais les médecins pour les employer.

Il y a plusieurs espèces de baies bonnes à manger, entre autres les Poiries ou Cervis-berries, les Buffaloe-berries, les groseilles (*Ribes*), parmi lesquels les fruits du groseillier épineux sont les meilleurs; ils croissent en abondance dans les bois. Je n'ai remarqué nulle part, sur le Missouri, d'épine-vinette d'aucune espèce. La vigne sauvage (*Vitis*) ne s'élève pas très-haut et ne donne que de fort petits grains de raisin d'un goût fade. La fraise croît dans les bois et est bien parfumée. Brackenridge en vit de mûres le 4 juillet. Les prétendues cerises ou *Choke cherries* (*Prunus padus virgin.*) sont sèches, d'un goût désagréable et indigeste. Le riz sauvage ou folle avoine (*Zizania aquatica*) croît dans les lacs à cinquante ou soixante milles au nord du Fort-Clarke, sur l'autre rive du Missouri. On sait que les Indiens septentrionaux qui habitent auprès des grands lacs se nourrissent presque exclusivement de cette plante [1].

Les forêts des environs du Fort-Clarke fournissent peu d'espèces de bois utiles à l'homme. Celui du peuplier, quand il est sec, brûle vite et répand beaucoup de chaleur; ainsi que je l'ai dit, on en mange en été l'aubier qui a un

basse, dont la saveur est très-salée, et qui forme des taches rondes sur le sol; elle est desséchée en été et verdit en hiver; les chevaux qui en mangent alors engraissent rapidement.

[1] D'après Nuttall (voyez *Gov. Cass. Exped.*, etc., p. 259), le riz sauvage ne se trouve pas sur le Mississipi au-dessous du 41e parallèle de latitude. Voyez sur cette plante et son usage, *loc. cit.*, p. 201, ainsi que Mackenney et Hall, *Hist. of the Indian tribes*, t. I, p. 30, et ailleurs.

goût douceâtre. Quand l'écorce est fraîche, le bois de peuplier qu'elle recouvre est jaunâtre, mais il est gris cendré quand l'écorce est sèche; cette écorce sert en hiver de fourrage pour les chevaux. Le frêne fournit de bon bois pour les ustensiles de ménage, les manches de cognées et pour le charronnage; le bois de l'orme peut aussi s'employer. J'ai déjà parlé de l'utilité de l'érable negundo pour faire du sucre; le bois en est mauvais, mais cet arbre est sans contredit celui de tous le plus répandu dans l'Amérique septentrionale. On trouve dans ces environs deux espèces de chênes que l'on appelle chêne blanc et chêne rouge; mais je n'ai pas eu l'occasion de les comparer avec ceux qui portent les mêmes noms dans les États-Unis, de sorte que j'ignore si les espèces sont identiques. C'est le chêne blanc qui fournit le meilleur bois de charpente; il est probable, d'après cela, que c'est en effet le *Quercus alba*. Il y a plusieurs plantes dont on se sert pour la teinture. La racine de la savoyenne [1] donne une belle couleur rouge, de même que les Buffaloe-berries. On teint en noir avec la graine de l'*Helianthus* et avec l'écorce écrasée du saule.

Le règne animal présente en été plusieurs espèces intéressantes dans les environs du Fort-Clarke. On y trouve en général les animaux des vastes prairies occidentales réunis à quelques-uns de ceux des parties plus froides du nord de l'Amérique. Les renseignements les plus exacts sur les premiers nous ont été fournis par Say, malheureusement enlevé trop tôt à la science; quant aux autres, nous possédons l'excellente *Fauna boreali-americana* de Richardson. Les troupeaux de bisons ne s'approchent du Fort-Clarke que dans les plus grands froids de l'hiver, étant trop inquiétés par les Indiens qui habitent en grand nombre le pays. Les chasseurs du fort sont souvent obligés de faire jusqu'à vingt

[1] C'est, à ce que l'on dit, une plante basse à fleurs blanches, avec une racine mince, longue et filamenteuse. Je ne l'ai du reste jamais vue.

milles à cheval pour en trouver; mais dans les froides giboulées de neige de l'hiver, ces animaux viennent s'abriter dans les forêts qui bordent la rivière; on en tue alors beaucoup, sans que pour cela ils songent à quitter les forêts. Leurs ossements et leurs crânes, répandus de tous côtés dans les prairies, démontrent suffisamment la grande destruction qui se fait de ces énormes animaux [1]. L'elk (*Cervus canadensis* ou *major*) se trouve à dix-huit milles environ du fort dont les Indiens ne le laissent point approcher. Sa peau est très-précieuse pour ces Indiens qui s'en font des souliers. Le cerf commun ou à queue blanche (*Cervus virginianus*), que les Français appellent le chevreuil, habite les bois à un quart de lieue du fort. Le cerf à queue noire (*Cervus macrotis*, Say), le *Black-tailed* ou *Mule-deer* des Anglo-Américains, ne se rencontre qu'à vingt ou trente milles plus loin. On assure que tous ces animaux sont plus nombreux dans les montagnes Noires [2]. Le cabri ou antilope (*Antilocapra*, Ord.) vit pendant toute l'année, et souvent en été, dans le voisinage du fort; mais dans l'hiver il se retire plus loin vers les montagnes, où il trouve un abri contre les fortes giboulées de neige; il revient ensuite au mois d'avril, et alors on le voit traverser le Missouri par troupes [3]. Ces animaux se répandent ensuite dans les prairies pour y mettre bas; toutefois on en voit encore quelques-uns en hi-

[1] Il est digne de remarque que Townsend (voyez son Voyage, p. 47) dit que les cornes de bisons sont *enormous*, tandis qu'elles sont au contraire médiocrement grandes, et ne méritent nullement cette épithète.

[2] Il règne une grande incertitude et beaucoup de confusion sur ce qui concerne les différentes espèces de cerfs de l'Amérique septentrionale. Richardson (voyez *Sixth report*, etc., p. 160) nomme pour la région du Missouri le *C. leucurus;* mais je ne l'y ai jamais vu, et personne n'a pu m'en donner des nouvelles; il n'existe donc certainement pas sur les bords de cette rivière. Le *C. macrotis* y abonde au contraire, et a pu peut-être donner lieu à cette confusion. La liste de cerfs de la Colombie que Richardson donne dans une note, d'après P. W. Dease, semble avoir besoin de rectification.

[3] Richardson fait du cabri un nouveau *Genus Dicranoceros;* mais je préfère l'ancien nom de *Antilocapra*.

ver. La vignette n° 22 donne une idée fort juste de la tête d'un cabri, dessinée d'après nature par M. Bodmer.

Le Big-horn (*Ovis montana*), ou grosse corne des Français, habite à une cinquantaine de milles du fort. Quand les Meunitarris vont chasser sur la Côte Noire ou dans d'autres districts montagneux, ils tuent dans une saison plus de cent de ces animaux[1]. L'ours (*Ursus-ferox*), ou *Grizzly bear*, s'approche jusqu'à quatre milles du fort, parce que les Indiens, qui n'aiment pas à le chasser, lui laissent un peu de repos. Ses griffes sont fort estimées parmi les naturels du pays, qui en font des colliers. Ils aiment aussi la chair des oursons[2]. J'ai rencontré dans l'Amérique septentrionale cinq espèces de chiens sauvages. Le *Canis variabilis*, qui est certainement une espèce particulière(1), et je suis à cet égard de l'opinion de Lewis et Clarke, est très-répandu sur tout le haut Missouri, et varie considérablement quant à la couleur. On en trouve de toutes les nuances, depuis le gris de loup jusqu'au blanc pur. Il met bas dans un terrier. En hiver, ces animaux sont affamés et très-maigres. Ils suivent les troupeaux de bisons, et s'emparent des bêtes malades et faibles. Quand les chasseurs vont à la chasse, c'est le moment de la récolte pour ces chiens. Ils se mordent et se dévorent les uns les autres; il leur arrivait pourtant souvent de ne pas toucher aux loups que nous laissions morts dans la prairie: la famine ne les y réduisait sans doute pas encore. Ils connaissent si bien le bruit du fusil qu'ils arrivent tout de suite dès que l'on a tiré un coup. Il en est de même des corbeaux, et les chasseurs indiens assurent que ces chiens sauvages tiennent les yeux fixés sur ces oiseaux pour voir dans quelle direction se trouve leur proie. Tout animal

[1] Townsend donne (*loc. cit.*, p. 86) une description un peu romanesque d'une chasse aux ours; il exagère aussi la grosseur de l'animal tué dans cette chasse.

[2] Townsend dit que la chasse au Big-horn est dangereuse; cela peut être vrai dans les montagnes Rocheuses, mais elle ne l'est nullement sur les bords du Missouri.

blessé d'un coup de fusil est sur-le-champ poursuivi par eux et perdu; dans les hivers froids, ils sont souvent assez audacieux pour entrer dans les villages. On dit que dans le nord ils détruisent des cabanes et en chassent les chiens qui s'y trouvent[1].

Le loup des prairies (2), *chéhèque* des Mandans (*Canis latrans*, Say), est en aussi grand nombre dans les environs du fort que le loup. La dépouille de ces animaux n'est pas recherchée par les blancs. Le renard rouge (*Canis fulvus*) est très-beau et très-commun, mais beaucoup moins cependant que le loup. Sa peau est longue et à poil doux; il y en a de quelques teintes différentes, les mêmes à peu près que celles du renard d'Europe, mais en général sa couleur est constante (3). Le renard gris (*Canis cinereus-argenteus*) se trouve aussi dans ces environs[2], ainsi que le *Canis decussatus*, qui n'en est peut-être qu'une variété, quoique je ne puisse pas prendre sur moi de décider ce point. Le renard noir ou argenté (*Canis argentatus*) se montre plus au nord; il n'est pas rare à soixante ou soixante-dix milles du Fort-Clarke, où il paraît aussi quelquefois; sa peau se paye jusqu'à 60 dollars. Le renard des prairies ou *Kit fox* (*Canis velox*, Say), que j'ai déjà décrit plus haut, et que les Canadiens appellent *chien de prairie*, est commun; il creuse ses terriers dans les prairies et dans les collines. Tous ces renards se prennent, en hiver, dans des piéges, de même que les loups. La panthère (*Felis concolor*) est aujourd'hui rare près du Missouri; Lewis et Clarke en tuèrent une. On dit qu'elle est encore nombreuse dans la Côte Noire et dans les montagnes Rocheuses. Le lynx commun, *Wild cat*, ou chat sauvage (*Felis rufa*), ne se montre que fort rarement;

[1] Voyez Tanner, *loc. cit.*, p. 180.

[2] Poeppig (voyez son Voyage, t. I, p. 314) dit que le renard de l'Amérique septentrionale habite aussi le Chili, et il regarde celui du Paraguay comme étant de la même espèce; mais quant à celui du Brésil, qui paraît être le même qui a été décrit par Azara, je suis maintenant convaincu du contraire.

on en tue pourtant encore quelques-uns, et nous en avons vu des traces dans la neige. La loutre (*Lutra canadensis*) habite les cours d'eau; mais elle est devenue rare par les poursuites des Indiens.

Le foutereau (*Mustela Vison*) est commun. Un animal de cette espèce, parfaitement blanc, habitait près des villages des Meunitarris, et on le poursuivit. L'hermine (*Mustela herminea*) (4) est nombreuse, et les Indiens la prennent avec des lacs de crin, pour en employer la peau à orner leurs vêtements. Elle se paye cher, parfois jusqu'à 6 dollars. Je pris la petite belette (*Mustela vulgaris*), et la trouvai brune au mois de novembre, mais le mois d'après d'un blanc de neige avec quelques poils noirs au bout de la queue (5). Le putois (*Mephitis mesomelas*, Licht.) n'est pas rare, et je n'ai pas remarqué qu'il différât le moins du monde de celui de la Pennsylvanie. On en trouve assez souvent des individus tout blancs. M. Hamilton, du Fort-Union, eut la bonté de m'en donner un de cette couleur; il venait des sources de la Chayenne; mais je le perdis dans l'incendie du bateau à vapeur. King [1] pense que les divers putois ne sont que des variétés de la même espèce; mais je ne puis être de son avis. Le blaireau (*Meles labradoria*) n'est pas rare, non plus que le porc-épic (*Hystrix dorsata*), dont le nombre diminue cependant par la chasse qu'en font les Indiens.

Le castor est plus commun près du Missouri et de ses affluents qu'il ne l'est plus haut, et les Indiens prennent beaucoup de ces animaux, que les blancs recherchent particulièrement, et dont le nombre a par conséquent singulièrement diminué. En attendant, c'est toujours le poste de commerce établi chez les Mandans qui fournit le plus de peaux de castors. J'ai vu un beau castor tacheté de blanc qu'un Meunitarri avait pris. Aux bords du Yellow-Stone, on en trouve souvent qui sont d'un jaune blanchâtre ou bien

[1] Voyez son Voyage avec le capitaine Back, t. II, p. 127.

tout à fait blancs. Les Piékanns du fort Mackenzie en avaient une couple de cette couleur. Le rat musqué se rencontre fréquemment dans les lacs et dans les petits ruisseaux; j'ai eu déjà souvent occasion de faire remarquer combien ils sont nombreux. Le lièvre, dont le poil blanchit l'hiver (*Lepus virginianus*, Harl.), n'est pas rare, quoiqu'il ne soit nulle part commun. On le trouve dans les prairies et dans les bois, et il habite aussi volontiers dans les champs de maïs des Indiens. Il n'est pas fréquent dans le voisinage immédiat des villages indiens, et il se peut que les loups et les renards contribuent à en diminuer le nombre. Le lapin (*Lepus americanus*) se trouve en assez grand nombre dans les forêts; mais les espèces de la famille du *Lepus* sont, en général, beaucoup moins nombreuses en Amérique qu'en Europe: on dit pourtant qu'il s'y trouve une troisième espèce de lièvre d'une taille considérable, et dont la couleur diffère en été de celle du lièvre changeant; mais les renseignements qui existent à cet égard sont très-vagues, et nos chasseurs n'ont jamais pu se procurer un de ces animaux. Les villages des chiens des prairies (*Arctomys ludovicianus*) se rencontrent à quelques milles du fort. Le souslik rayé (*Spermoph. Hoodii*), auquel les Mandans ont donné le nom de *Machironica*, se trouve en grand nombre dans ces prairies. J'ai observé le petit écureuil à quatre rayes (*Tamyas quadrivittatus*, Say), pour la première fois, un peu au-dessus des villages des *Meunitarris;* il paraît donc qu'il est répandu depuis les montagnes Rocheuses à peu près jusqu'au Knife-River; car chez les Mandans on ne l'a pas encore vu. Il n'y a point d'autres espèces d'écureuils (*Sciurus* et *Tamyas*) dans ces environs. Le grand rat de terre (*Neotoma*) se montre plus bas, à Cedar-Island et au Fort-Union; il doit par conséquent habiter aussi le Fort-Clarke. Le *Mus decumanus* s'y trouve, comme je l'ai déjà dit, et en est la plaie. La souris commune, que l'on trouve partout, sur le bord de la rivière, dans les bois, et jusque dans la prairie, est

celle que l'on appelle *Meadow mouse* (*Mus leucopus*); elle est parfaitement identique avec la souris des champs du Mississipi et des États orientanx, que l'on a confondue avec la grosse souris d'Europe (*Mus sylvaticus*). Richardson[1] a raison quand il dit que cette souris remplace pour l'Amérique le *Mus sylvaticus*. La musaraigne (*Sorex*) et la souris à grandes abat-joues (*Perognathus fasciatus*) habitent également ce voisinage, et probablement encore le *Merione labradorius;* mais l'hiver n'était pas la saison favorable pour en faire la recherche. Un animal, appelé par les Mandans *Machtohpka*, forme ses monticules dans la prairie (6), qu'habite aussi une espèce d'*Hypudaeus* ou d'*Arvicola*, qui paraît être nouvelle (7), et qui entre l'hiver dans les cabanes des Indiens. Ni Harlan, ni Richardson n'en parlent. En été, on voit un assez grand nombre de chauves-souris; malheureusement je n'ai pu dans cette saison en examiner les diverses espèces. Cette contrée renferme sans doute plusieurs nouvelles espèces de la famille des animaux rongeurs, surtout si l'on s'avance jusqu'à la Côte Noire, et que l'on trouverait si l'on pouvait y séjourner pendant quelque temps, ainsi que dans les montagnes Rocheuses.

La classe des oiseaux présente plusieurs objets intéressants. Le *Cathartes Aura*, Audub., ou *Turkey Buzzard*, habite cette région pendant l'été et s'en éloigne en automne, ainsi que l'*Aquila leucocephala* et les diverses espèces de faucons (*Falcones*), dont je ne vis pas un seul individu de tout l'hiver. Le *Strix virginiana* est un oiseau robuste qui supporte les saisons les plus rigoureuses, de même qu'une autre espèce de hibou, apparemment le *Strix asio*. Le *Strix*

[1] *Fauna bor. amer.*, p. 142. Cet excellent observateur de la nature a donné, dans le Supplément au Voyage du capitaine Back à la mer polaire (p. 145), une dissertation intéressante sur la différence de la température en Europe et dans l'Amérique du Nord, ainsi que sur la distribution des animaux dans les parties les plus septentrionales de ce continent. Dans son *Sixth report*, etc., p. 154, ce zoologue pense que le *Mus leucopus* est allié de fort près au *M. sylvaticus;* mais il est en réalité d'une espèce fort différente, ayant la queue beaucoup plus courte, etc.

nyctea a déjà été tué plusieurs fois près du fort. On assure qu'en été on trouve souvent le hibou de terre (*Strix cunicularia?*) dans les terriers des chiens des prairies; on voit en général ici, en été, plusieurs belles espèces d'oiseaux. Le *Psittacus carolinensis* ne dépasse pas, en général, le Ponca-Creek; mais on l'a vu cependant près de l'Eau-qui-Court, et il s'écarte parfois aussi un peu plus loin vers l'ouest. L'oiseau-mouche (*Trochilus Colubris*) remonte tous les ans jusqu'auprès des villages des Mandans, mais non pas d'une manière régulière, ni en grand nombre. Les Mandans l'appellent Manache-Chohp Kochaehka (*ch* guttural, et les trois premières syllabes réunies), parce qu'il voltige surtout autour des fleurs du tabac qu'ils cultivent (*Nicotiana quadrivalvis*), et que les Indiens appellent Manaché. Audubon confirme, dans le cinquième volume de son *Ornithological Biography*, p. 546, ce que j'ai dit plus haut de la forme de la langue et de la manière de se nourrir de l'oiseau-mouche. On trouve fréquemment en été, dans les bois, des pigeons sauvages. La tourte (*Columba carolinensis*) habite tous les petits bois de la prairie, ainsi que tous les ravins; elle est répandue partout en grand nombre. En hiver, ces oiseaux, ainsi que presque tous les pics, quittent le pays; le *Picus pubescens* seul y reste. Les *Blackbirds* sont nombreux; on en compte quatre espèces, savoir : le *Quiscalus versicolor*, Bonap.; l'*Icterus phœniceus*, l'*I. xanthocephalus*, et une quatrième qui est couleur de feu et noire, semblable à celle de Baltimore (*auricollis*); celle-ci suspend aussi son nid en le construisant. Les corbeaux et les pies (*Pica*) se rencontrent fréquemment. Le coucou (*Coccyzus americanus*) ne se montre pas, dit-on, dans ces environs. Les corbeaux et les pies restent dans le pays; les autres sont des oiseaux de passage; ils partent dans l'automne. Richardson (voyez *Sixth Report*, p. 176) parle de l'identité de la corneille noire avec le *Corvus corone*, et de la pie avec l'espèce correspondante d'Europe; mais j'ai fait

voir que l'une et l'autre présentent des différences constantes avec leurs homonymes européens. On m'a dit que le *Bombycella garrula* habite ici l'été; il est certain que nous en avons tué même en hiver. Le *Cedar-bird* (*Bombycella carolinensis* ou *cedrorum*) y fait aussi son nid, et la pie se tient, en hiver, de préférence dans les bois; mais le corbeau (*Corvus corax*) est partout l'oiseau qui supporte le mieux les froids et les vents impétueux. De la famille des *Caprimulgus*, il n'y a que l'espèce ordinaire qui soit commune l'été; le *Whip-pourwill* ne se montre que de loin en loin et toujours en petit nombre. Les hirondelles sont nombreuses l'été, surtout l'*Hirundo fulva*, dont la queue forme la fourche. Le *Lanius septentrionalis*[1] habite l'hiver dans le voisinage même du Fort-Clarke, et en été on y voit une autre espèce très-bien dessinée par Richardson [2], et qui paraît être tout à fait distincte du *Lanius carolinensis*. On ne trouve pas une seule espèce de *Certhœdi*, il n'y a par conséquent ni *Sitta*, ni *Mniotilta*, ni *Certhia*, pas même le *Parus biscolor*, ce qui rend les forêts des environs du Fort-Clarke extraordinairement désertes l'hiver. En revanche, la gaie petite mésange à tête noire (*Parus atricapillus*) supporte fort bien l'hiver rigoureux de ce pays. L'alouette des prairies (*Sturnella ludoviciana*) et l'alouette des montagnes (*Alauda cornuta*) habitent, en été, la prairie; l'*Emb. nivalis* et la *Fring. linaria* sont des oiseaux de passage qui arrivent en hiver; il paraît du moins certain que le premier ne se fait pas voir en été. Le *Fringilla amœna* se trouve, en été, par couples dans les bois, ainsi que la *Fring. tristis*. Il n'y a qu'une seule espèce de gallinacée, le *Tetrao phasianellus*; il reste pendant toute l'année; les Américains l'appellent *Prairie-Hen*, les Canadiens *Faisan*, et les Mandans, *Sipuska*. Ces oiseaux sont très-farouches, à cause du grand nombre de chas-

[1] Audubon paraît croire que cet oiseau est le même que l'*Excubitor* européen; mais les deux oiseaux sont entièrement différents.

[2] Voyez *Fauna bor. amer.*, t. II, pl. 34.

seurs indiens. On dit que dans les montagnes Noires on trouve une espèce de perdrix.

Le grand coq des prairies (*Tetrao Urophasianus*, Bonap.) ne se trouve qu'à deux cents milles du fort Clarke. Mais à peu de distance du fort, il y a des marais, ainsi qu'un étang rempli de roseaux, et sur la rive opposée du Missouri, des lacs où, en été, et surtout au printemps et en automne, il vient une foule d'oiseaux aquatiques. Le Cheteck (*Pelicanus brachydactylus*, Licht.) s'y fait voir en grandes volées, de même que sur le Missouri, et quelquefois aussi il s'arrête sur les bancs de sable; mais on prétend n'avoir jamais encore pu rencontrer son nid. La grande grue blanche, ou *Hooping-crane* (*Grus americana*), oiseau magnifique, et le *Sandhill-crane* (*Grus canadensis*) se montrent au printemps et en automne en grand nombre à leur passage. Ces oiseaux sont bons à manger. D'après l'observation de Bachmann, le *G. canadensis* serait le jeune *G. americana;* mais, en ce cas, il est fort extraordinaire que parmi les grues grises je n'aie jamais observé d'individus blancs, c'est-à-dire de vieux oiseaux, et *vice versa*. Les *Tringa*, *Totanus* et *Charadrius* passent tout l'été sur les rives du Missouri. L'avoucette (*Recurvirostra americana*) m'est apparue au mois de septembre; on avait tué près du fort deux individus faisant partie d'une grande volée. Toutes les eaux gélant en hiver, les hérons (*Ardea*) partent à cette époque de l'année. Pendant l'été, le *Nummius longirostris* vit par couples dans les prairies desséchées; je ne trouvai dans leur estomac que des hannetons [1].

La bécasse (*Scolopax minor*, Gm.) ne se trouve pas, dit-on, dans cette contrée. La *Fulica americana* est commune en été, de même qu'au printemps et en automne, au

[1] D'après Audubon, cet oiseau vit dans les marais; mais dans les contrées que j'ai visitées, il n'habite que les prairies sèches. Il se tient d'ordinaire tout droit, et vole autour de la tête de celui qui le trouble, à peu près comme notre vanneau d'Europe quand on approche de son nid.

moment du passage. Richardson dit (voyez *Sixth Report*, p. 183) que la poule d'eau d'Amérique diffère fort peu de celle d'Europe; cependant, quoiqu'elles se ressemblent certainement beaucoup, elles offrent assez de dissemblance pour qu'on puisse fort bien les distinguer. Les cygnes, les canards et les oies partent tous en hiver; l'*Anas Boschas fera* reste seule quelquefois, quand il peut trouver de l'eau dégagée de glace. A l'époque des passages du printemps et de l'hiver on voit plusieurs espèces de canards, et dans le nombre quelques-unes de rares, telles que l'*Anser canadensis* et le *Cygnus buccinator;* sept ou huit espèces de canards font leurs nids sur les bords de la rivière et des lacs du voisinage. L'oie blanche (*Anser hyperboreus*) n'est pas commune. L'intérieur de l'Amérique septentrionale serait, durant l'hiver, riche en oiseaux aquatiques de diverses espèces, si toutes les eaux n'étaient pas recouvertes d'une épaisse couche de glace [1].

Le pays que je décris fournit plusieurs espèces intéressantes de la classe des reptiles, et je regrette beaucoup que mon séjour n'ait pas eu lieu en été. Le Missouri nourrit, ainsi que je l'ai déjà dit, jusque dans les montagnes Rocheuses, des tortues à écailles molles (*Trionyx*). Dans les ruisseaux habite une tortue de marais (*Emys*), probablement *oregoniensis*, la même dont j'ai déjà parlé lors de mon dernier séjour au Fort-Union. On dit qu'il y en a dans le Missouri encore une à écaille dure, et, un peu plus loin, dans la prairie habitée par les nations des Pahnis, on trouve une tortue de terre, avec des taches jaunes, la plus belle de toutes; sans doute, la *Testudo clausa.* De la famille des lézards, on voit, en été, plusieurs espèces, notamment la *Phrynosoma*, à écailles piquantes, semblable au crapaud, comme on en a trouvé plusieurs près du Yellow-Stone, à Fort-

[1] On peut voir dans l'Appendix le calendrier des oiseaux, pour les environs des villages des Mandans, que j'ai composé pendant l'hiver de 1833 à 1834.

Union et dans la vallée des Stone-Walls; du moins, d'après cette description, ces animaux paraissaient appartenir à cette espèce. Quelques-uns étaient gris, d'autres verts ou verdâtres, d'autres encore blanchâtres. Il y a chez les Mandans plusieurs espèces de lézards, une desquelles se tient ordinairement immobile, la tête levée, et se laisse aisément prendre. Ses écailles ont un reflet doré; c'est sans doute l'*Agama umbra*, ou quelque espèce analogue.

Du reste, je sais tout cela par ouï-dire; car je remarquais avec étonnement que pendant tout notre long voyage, tant pour remonter que pour redescendre le Missouri, je n'apercevais pas un seul animal ressemblant à un lézard. Les espèces diverses de serpents sont assez nombreuses. On ne voit pas le *Black snake* (*Colub. constrictor*); mais on rencontre très-fréquemment le *Col. proximus*, Say, avec sa variété à taches couleur de feu, dont la beauté est si remarquable; puis le *Col. Sayi*, Schleg. ou *eximius*, Say, espèce de grande vipère. Je n'ai vu dans ces environs qu'une seule espèce de serpent à sonnettes, *Crotalus tergeminus*, Say; mais celui-ci est très-commun et devient très-gros. Il y a diverses espèces de grenouilles, dont la plus belle, la *Rana pipiens*, Schreb., a des taches placées deux par deux; on trouve aussi de petites reinettes, et après la pluie le terrain est souvent tout couvert de têtards. On rencontre encore, même chez les blancs, des personnes qui croient que ces petits animaux tombent du ciel. Ils prétendent que l'arc-en-ciel attire par une de ses extrémités les grenouilles en l'air, et qu'elles retombent ensuite sur la terre avec la pluie.

En poissons, le Missouri n'est pas riche dans cette partie de son cours. On y trouve deux espèces de *Catfish*[1] (*Pymelodus*); puis une espèce de brochet (*Esox?*); une autre espèce dite *Pickerel*, un *Acipenser*, le *Gold-eye*, et quel-

[1] D'après Warden (*loc. cit.*, t. I, p. 92) les plus gros *Catfish* qui se trouvent dans les environs des villages des Mandans pèsent environ six livres; mais je pense que cela n'est pas exact.

quefois aussi le *Buffaloe* (*Catastomus*). Il y a sans doute encore d'autres espèces de poissons; mais les habitants ne les estimant pas, il est fort difficile de s'en procurer.

Parmi les insectes, il y en a plusieurs de fort incommodes à l'homme. Les moustiques (*Tipula*) le sont excessivement dans certaines années. La prairie nourrit une foule innombrable de sauterelles (*Gryllus*) qui détruisent les plantes. Plusieurs espèces font entendre une sorte de cliquetis en volant. Ces insectes servent, pendant l'été, de pâture à un grand nombre d'animaux différents. On m'a dit qu'il y avait dans la prairie une fort grosse araignée brune, non velue; je ne saurais dire si c'est la même qui, d'après Say, se trouve dans la prairie de l'Arkansa.

Dans la triste saison que je passai au Fort-Clarke, je ne pus me procurer d'autre mollusque que la seule espèce d'*Unio* qui se trouve partout dans le Missouri.

Afin de donner au lecteur une juste idée des environs du Fort-Clarke, il me reste à décrire la nombreuse population indienne qui répand la vie dans toute cette contrée: ce sont les trois nations dont j'ai si souvent parlé, celles des Mandans, desMeunitarris ou Gros-Ventres et des Ariccaras; ces derniers étaient absents durant mon séjour. Pour mieux faire comprendre les détails de notre long séjour en ce lieu, que je donnerai plus tard, je crois qu'il sera bon de consacrer les trois chapitres suivants aux renseignements que j'ai pu me procurer sur chacune de ces trois nations indiennes.

CHAPITRE XXV.

DÉTAILS SUR LA NATION DES INDIENS MANDANS.

Mon intention, dans les chapitres qu'on va lire, étant d'entrer dans quelques détails sur plusieurs nations primitives de l'Amérique septentrionale, je suppose que mes lecteurs connaissent les notices intéressantes et pleines de faits que nous ont données MM. Edwin James, T. Say et Schoolcraft [1]. Le docteur James s'occupe principalement de l'origine des Américains du Nord, de la proche parenté qui existe entre eux, et du système nouveau qui les ferait descendre des Israélites [2]. Il démontre le peu de fondement de ce système, dont toute la structure de ces Indiens prouve la fausseté; enfin, il déplore les traitements injustes et peu convenables que les Anglo-Américains leur font supporter; selon lui, plusieurs nations indiennes auraient, depuis longtemps, embrassé le christianisme et se seraient établies dans des demeures fixes, comme l'ont fait les C^herokys et autres,

[1] Voyez *Tanner's Narrative of the captivity amony the Indians*, etc., dans le 3^e^ chapitre (*Music and poetry of the Indians*), p. 334. Schoolcraft donne aussi de fort bons renseignements sur les Indiens septentrionaux, dans son *Narrative of an Exped. to Itaska Lake*, p. 92, où il parle de l'origine des Indiens.

[2] Voyez Tanner, *loc. cit.*, p. 352 à 386. Le missionnaire Parker (voyez son Voyage au fleuve Columbia) s'est depuis peu déclaré de nouveau en faveur de cette parenté; mais je ne saurais partager son opinion, contre laquelle Volney s'était déjà déclaré (*loc. cit.*, t. II, p. 433).

si les premiers missionnaires avaient mieux compris la manière de les convertir. On sait que cet objet était traité autrefois avec une légèreté et une ignorance impardonnables; que l'on s'est permis les plus graves injustices envers les populations indiennes, et que même aujourd'hui on ne cesse d'accumuler torts sur torts à l'égard de ces races malheureuses et opprimées [1]. Une grande partie de ces nations a déjà complétement disparu, et les notices qui nous en restent sont très-imparfaites; d'autres ont été refoulées en arrière, leurs débris se sont fondus avec d'autres, et, étant à moitié dégénérées, elles ne présentent plus aucun intérêt. Tels étaient les Indiens que Volney rencontra; ce n'est qu'à l'ouest et au nord du Mississipi que l'on trouve encore à présent des Indiens dans leur état primitif. Mais avant de parler d'eux en général, je veux commencer par décrire une petite nation fort peu connue jusqu'à ce moment.

Les Mandans, appelés Mandals par les Canadiens, mais qui portent généralement aujourd'hui le premier de ces noms que leur ont donné les Dacotas, formaient autrefois un peuple nombreux, lequel, d'après le récit d'un vieillard qui vient de mourir depuis peu, habitait treize villages ou même davantage. Le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes est *Numangkake* (c'est-à-dire, *hommes*), et quand ils veulent faire connaître plus exactement leur origine, ils nomment le village d'où ils sont sortis, car chacun de ces villages porte un nom particulier. C'est ainsi qu'une partie d'entre eux s'appelle *Sipuske-Numangké* (les gens des faisans ou poules des prairies), d'après le village *Sipuska-Mihti* (village des faisans); d'autres se disent *Mato-Numangké* (les gens de l'ouest), d'après le village *Mato-Mihti;* d'autres encore, *Chakiri-Numangké* (les gens des cactus ou pommes de raquette), d'après *Chakiri-Mihti*

[1] Voyez le Magasin de l'histoire contemporaine des Sociétés bibliques et des Missions évangéliques, année 1834, 4e livraison.

(village des cactus); d'autres, *Mahtecké-Numangké* (gens du blaireau), d'après le village du blaireau (*Mahtecké-Mihti*), etc. Ce peuple porte aussi le nom général de *Mahna-Herré* (prononcez l'*r* avec la pointe de la langue et le mot *herré* bref), ou les boudeurs, parce qu'il s'est séparé d'une partie de sa nation pour remonter le Missouri.

L'ancienne histoire des Mandans est enveloppée dans l'obscurité; quant à leurs propres traditions et légendes, j'en parlerai plus bas à l'occasion de leurs idées religieuses. Ils prétendent descendre de nations plus orientales et qui vivaient sur les côtes de la mer [1]. Or, quoique tous les villages que j'ai cités n'existent plus aujourd'hui, ces Indiens continuent toujours à en porter le nom; ils demeuraient autrefois dans les environs du *Natka-Passahé* (rivière du Cœur). Lorsque Charbonneau arriva dans le pays, il y a trente-sept ans, les deux villages des Mandans, qui existent encore, étaient situés à six et huit milles plus bas sur le Missouri; la petite vérole et les ennemis ont si fort diminué le nombre des Mandans qu'ils sont réduits aux deux villages qui se trouvent aujourd'hui auprès du Fort-Clarke. Ce sont ceux de Mih-Toutta-Hangkouche (le village du midi), à trois cents pas environ du fort et sur la même rive; et Rouhptare [2] (ceux qui se retournent), à trois milles plus

[1] Warden dit à tort (*loc. cit.*, t. III, p. 559) que les Mandans prétendent descendre des Corbeaux; ce sont les Meunitarris, dont je parlerai plus bas.

[2] Lewis et Clarke écrivent ce nom *Rooptahee* (Rouptahi), ce qui n'est pas exact (voyez le récit de leur voyage, t. I, p. 120). Ces célèbres voyageurs hivernèrent chez les Mandans, et donnent sur eux beaucoup de détails généralement fort justes; cependant les dénominations et les mots qu'ils citent des langues mandane et meunitarrie sont presque tous mal interprétés et mal écrits, ayant reçu leurs renseignements d'un certain Jossaume, lequel, d'après ce que l'on m'a généralement assuré près du Missouri, parlait fort mal cette langue. Ainsi, parmi les noms donnés par ces voyageurs, il y en a beaucoup que ni Indiens ni blancs n'ont pu m'expliquer. Je citerai pour exemples *Ahnuhaways* (t. I, p. 115), peuple qui, selon eux, habitait entre les Mandans et les Meunitarris; puis *Mahawha*, demeure des *Arwacahwas* (ibid.). Ils disent encore que le quatrième village s'appelait *Metaharta*, et était habité par des Meunitarris (ibid.). De tous ces noms, avec la seule exception peut-être de celui de *Mahawha*, qu'il faut apparemment lire *Machahé*, personne ne put

haut et aussi sur la même rive. Le premier comptait, pendant notre séjour, soixante-cinq cabanes, et renfermait environ cent cinquante guerriers; le second avait trente-huit cabanes et quatre-vingt-trois guerriers. Il résulte de là que cette nation ne possédait à cette époque pas plus de deux cent trente-trois à deux cent quarante guerriers sur une population totale de neuf cents à mille âmes, de sorte que le docteur Morse a porté un peu trop haut ce nombre en l'évaluant à douze cent cinquante individus [1].

Les Mandans sont une race d'hommes vigoureux, bien faits et de taille moyenne ou un peu au-dessus; il y a fort peu d'entre eux que l'on puisse appeler petits. Celui de qui la taille était alors la plus élevée, s'appelait *Mahchsi-Karehde* (l'aigle volant); il avait cinq pieds dix pouces deux lignes, mesure de Paris. En général, pourtant, ils ne sont pas aussi grands que les Meunitarris; beaucoup d'entre eux dépassent la taille moyenne; ils sont avec cela forts, robustes, charnus et ont les épaules larges; il y en a aussi plusieurs d'élancés et ceux-ci ont les membres un peu grêles; les traits de leur visage sont semblables à ceux de la plupart des Indiens du Missouri; mais ils ont le nez moins aquilin et les os des joues moins proéminents que les Dacotas. Les Mandans et les Meunitarris n'ont pas les ailes du nez larges; ce trait est chez eux souvent recourbé ou légèrement ar-

me donner la plus légère explication, pas même Charbonneau, qui a passé tant d'années dans le pays. Il faut prendre bien des précautions contre les mauvais interprètes, et j'ai usé à cet égard d'une prudence extrême. Tous les renseignements que je donne, les termes et les noms indiens que je cite sont écrits sous la dictée d'hommes raisonnables et posés des diverses nations; je me suis efforcé d'écrire leurs langues exactement d'après leur véritable prononciation, ce qui m'a été bien facilité pour les sons gutturaux de la langue allemande qui sont naturels à presque tous les Indiens du Missouri. MM. Kipp et Charbonneau, ainsi que quelques autres personnes qui ont vécu longtemps parmi les Indiens, m'ont beaucoup aidé dans ce travail, pendant tout un long hiver.

[1] Voyez D[r] *Morse's Report*, p. 252. Il parle, à la page 349, des Mandans, des Pieds-Noirs, des *Rapid* (*Fall*) *Indians* et des Assiniboins. Voyez ses tables de la population indienne des États-Unis.

rondi, souvent aussi tout droit [1]. Leurs yeux sont longs et étroits, d'un brun foncé, parfois un peu rabaissés et serrés à l'angle intérieur, surtout chez les enfants, mais moins souvent chez les adultes [2]. Ils ont la bouche souvent large, grande, un peu proéminente et les côtés de la mâchoire inférieure larges et anguleux. La forme de leur crâne offre de grandes variétés; en général, pourtant, je n'ai pas trouvé qu'ils eussent le front plus évasé que les Européens, bien qu'il y ait à cet égard quelques exceptions. Quand on compare les uns avec les autres plusieurs crânes recueillis dans leurs cimetières, on en trouve beaucoup dont le front s'élève tout droit, tandis que dans d'autres il recule [3]. Ces Indiens

[1] J'ai déjà précédemment, dans cet ouvrage, t. I, p. 241, dans la note, invoqué le témoignage du capitaine Bonneville, d'après lequel les peuples situés à l'occident des montagnes Rocheuses ont en général le nez droit; mais le missionnaire Parker (voyez son Voyage au fleuve Columbia, p. 229) dit que là aussi les nez aquilins sont fréquents. Un ouvrage nouveau du plus grand intérêt (*D'Orbigny, l'Homme américain, Introd.*, p. 62) nous apprend encore, en parlant des Péruviens, que les nez aquilins se rencontrent aussi dans l'Amérique méridionale.

[2] C'est ici le lieu de rectifier un passage de mon Voyage dans l'Amérique septentrionale, t. I, p. 241. J'y ai dit que l'angle extérieur de l'œil ne s'élève ni chez les Indiens de l'Amérique septentrionale, ni chez ceux de l'Amérique méridionale. Ne m'étant point expliqué bien clairement dans ce passage, il faut que je l'éclaircisse de la manière suivante: Chez la nation brésilienne guaranique, de M. d'Orbigny, il est certain que l'axe longitudinal de l'œil biaise souvent un peu en dedans; toutefois, l'angle extérieur de l'œil ne s'élève pas au-dessus de cette ligne, bien qu'il soit fréquemment placé plus haut que l'angle intérieur, lequel, chez les enfants surtout, se montre souvent tendu et tiré fortement en bas.

[3] Say, qui décrit généralement fort bien les Indiens de l'Amérique septentrionale (voyez les Voyages du major Long), met, ce me semble, trop d'importance au trait caractéristique de l'évasement du front, car, après avoir comparé plusieurs têtes, je me suis convaincu qu'il n'existe pas. Say soutenait aussi que l'angle facial ne recule pas autant que le dit Blumenbach. Les traits des Indiens ne sont, d'après ce que j'en ai vu, ni du type mongol, ni du type malais, tandis que, malgré la parenté, impossible à méconnaître, ce dernier type est un peu plus marqué chez les Brésiliens. Le savant voyageur M. Aug. de Saint-Hilaire attribue même aux Brésiliens une configuration du crâne d'après laquelle ces peuples seraient condamnés à une infériorité naturelle des facultés intellectuelles (voyez *Voyage dans le district des Diamants*, t. II, p. 3). Le missionnaire Parker (*loc. cit.*, p. 155) exprime à cet égard une opinion entièrement conforme à la mienne, et d'Orbigny la confirme en ce qui regarde les Américains du Sud, dont il a trouvé les crânes très-variés dans leur forme (*loc. cit.*, p. 59).

ont les cheveux longs et forts, plus ou moins lisses, noirs, mais rarement aussi foncés et aussi brillants que ceux des Brésiliens. Beaucoup d'enfants ne les ont que d'un brun foncé, surtout à l'extrémité, et Bradbury parle aussi de la chevelure brune des Mandans [1]. Il se trouve parmi eux des familles tout entières, comme chez les Pieds-Noirs, où les cheveux sont gris ou noirs mêlés de blancs, de sorte que toute la tête paraît être grise; telles sont, par exemple, les familles de Sih-Chide et de Mato-Chihé; cette dernière était surtout remarquable sous ce rapport; elle avait les cheveux, par touffes, brunâtres, noirs, gris d'argent, mais surtout gris blanc, et les cils tout à fait blancs, ce qui faisait un très-singulier effet dans des hommes d'ailleurs vigoureux et bien taillés de l'âge de vingt à trente ans. Ils laissent croître leurs cheveux et les allongent même artificiellement tant qu'ils peuvent; ils ont les dents, comme tous les Indiens du Missouri, remarquablement belles, fortes, fermes, blanches comme de l'ivoire et parfaitement rangées; on y observe fort rarement des défauts ou du vide, même chez les personnes âgées. Les dents des vieillards s'usent et sont quelquefois très-courtes, ce qui vient principalement de l'usage de mâcher de la viande dure et desséchée. Les femmes sont assez fortes; quelques-unes sont grandes, mais la plupart petites et trapues; on en voit peu que l'on puisse appeler belles, même à la manière indienne; il y a cependant parmi elles des visages fort passables et quelques-unes même sont jolies. On dit ordinairement que les femmes mandanes possèdent une certaine conformation naturelle du genre de celle que Levaillant et Peron attribuent aux femmes hottentotes; mais chez les Mandans il paraît que la nature y a moins de part que l'art [2]. Les enfants présentent souvent des mem-

[1] Voyez Bradbury, *loc. cit.*, p. 150.

[2] Hæc deformitas a viris ipsis, ut dicunt, tractibus sæpe repetitis producitur. In nonnullis labia externa in orbem tres ad quatuor digitos transversos prominent,

bres grêles et de gros ventres, comme ceux des Brésiliens. On rencontre fort rarement, parmi les Mandans, des individus naturellement difformes ou contrefaits; j'ai remarqué cependant un petit homme bossu, ayant le visage long et étroit, et un autre qui louchait. En revanche, on en voit beaucoup de borgnes ou avec une taie dans l'œil (voyez mon voyage au Brésil). Il y a plusieurs sourds-muets; j'ai connu deux frères et une sœur qui avaient apporté ce défaut en naissant. Un petit nombre de goîtres ou plutôt de gros cous, que j'ai remarqués chez les femmes, provenaient apparemment des efforts qu'elles avaient faits en portant des fardeaux. Beaucoup de personnes manquent de quelques phalanges des doigts; mais cette particularité rentre dans la classe des mutilations volontaires.

La couleur ordinaire de ces Indiens est un beau brun, tantôt rougeâtre, tantôt plus ou moins foncé, et que l'on pourrait aussi parfois désigner par le terme de cuivré. Chez les uns il tire sur le gris, chez d'autres il est plus jaune. Quand ils se lavent avec soin, on en trouve parmi eux dont la peau se rapproche beaucoup du blanc et qui ont même une nuance de rose sur les joues[1]. Ils ne se taillent pas le corps, ils se percent seulement le bord de derrière des oreilles, auxquelles ils suspendent des rangs de perles en verre, des anneaux plus ou moins grands en cuivre ou en fer, ou des coquillages enfilés, qu'ils reçoivent en échange

in aliis labia interna valde pendent, immo virorum ars in partibus ipsis figuras artificiose fictas format.

Fœmina hac raritate carens, parvi æstimata et neglecta est.

Moris est in Mandans, Mœnnitarris et in Crows, magis autem in Mœnnitarris; sic Mandans a mulieribus dissolutis magis, quam ab uxoribus hic mos perversus adhibitur.

[1] Volney dit bien des choses inexactes sur la couleur des Indiens (voyez t. II, p. 435). D'après lui, les enfants naîtraient tout à fait blancs, comme ceux des Européens, et les femmes seraient blanches aux cuisses, aux hanches et au bas-ventre, c'est-à-dire, partout où la peau est couverte par les vêtements; il ajoute en conséquence que l'on a grand tort de supposer que leur couleur soit naturelle, etc. Tout cela a été depuis longtemps réfuté par M. de Humboldt.

d'autres tribus indiennes. Quand on leur demande comment ils se les procurent, ils répondent qu'ils viennent du Meunnih-Kerré (de la mer); ces Indiens sont vains et comme des enfants, sous ce rapport; ils se parent volontiers, et les jeunes gens portent en conséquence habituellement de petits miroirs suspendus au poignet. Les marchands leur vendent ces miroirs dans des étuis de carton, mais qu'ils ne tardent pas à remplacer par des cadres solides en bois et qu'ils portent, comme je viens de le dire, suspendus au poignet par un ruban rouge ou un cordon de cuir. Le cadre du miroir est orné de différentes façons; quelquefois ce cadre grossier est simplement peint en rouge; d'autres fois il présente des raies, ou bien il est orné d'entailles représentant des pieds d'ours ou de bison; parfois aussi il est fort grand, fendu en haut comme un tire-botte et orné de clous de cuivre, de rubans, de cuir et de plumes (voyez la vignette n° 23).

Quelques-uns avaient même attaché cet instrument important à la surface inférieure de leur aile d'aigle, dans laquelle elle était insérée avec art. Le petit-maître indien se regarde souvent dans ce miroir (tout comme chez nous), et quand il a traversé le pays, surtout par le vent violent qui y règne si fréquemment, il ne manque pas de le prendre sur-le-champ à la main pour rajuster avec le plus grand soin sa toilette dérangée. Il est digne de remarque que la vanité des hommes est bien plus grande que celle des femmes, et que celles-ci leur cèdent de tout point sous le rapport de l'élégance de la mise. Du reste, celle des Mandans est assez simple. De toutes les parties du corps, c'est la tête dont ils s'occupent le plus; ils portent les cheveux partagés en travers au milieu; ceux de devant sont lissés et ordinairement partagés en trois tresses plates, deux desquelles retombent des deux côtés des tempes ou derrière les yeux, et sont en général entrelacés. C'est à cette queue qu'ils portent l'ornement que j'ai déjà décrit et qui se compose de deux

morceaux de cuir ou de drap, garnis de grains de verre blancs ou bleu clair, et noués au milieu avec du fil de laiton; cet ornement s'appelle *Pehriska-Rouhpe;* il est représenté sur la planche XVII de l'Atlas; si le fond en est rouge ou bleu, les perles sont blanches; si au contraire le fond en est blanc, les perles sont bleues. On attache cet ornement à la tresse et on le fait monter jusqu'au-dessus de la tempe; mais à son extrémité il est allongé par un long cordon qui pend jusqu'au milieu du corps et qui se compose alternativement de rangs de perles bleues et de coquilles blanches accouplées de *Dentalium*. Entre ces deux tresses de cheveux, si singulièrement ornées, pend au milieu du front, et jusque sous le nez, une autre bande de cheveux plate et lisse, et coupée en travers par le bas; celle-ci n'a point d'ornement, et en petite tenue, elle est simplement nouée par un ruban rouge. Les cheveux du derrière de la tête retombent en arrière lisses et partagés en plusieurs queues, jusqu'au bas des reins; ils sont pétris çà et là avec de l'argile blanche ou d'un brun rouge clair, de sorte qu'ils forment de longs cordons entièrement plats d'un pouce et demi à deux pouces de large. Quand on n'a pas les cheveux naturellement longs, on les allonge souvent par des cheveux étrangers, entre autres par ceux des ennemis que l'on a tués, et que l'on y attache avec de la résine. Sur le derrière de la tête ils portent le *Paokatkappe*, ornement long, roide et plat, large de trois à quatre travers de doigt, ressemblant à une règle, et fait de petits morceaux de bois ou de fil de métal entortillés; il s'attache par le haut aux cheveux, et retombe par-dessus les épaules. Il est recouvert de beaux piquants de porc-épic, peints de diverses couleurs et disposés dans les dessins les plus gracieux. Sur la partie supérieure de cet ornement est placée, horizontalement et en travers, une plume d'aigle dont le tuyau est couvert de drap rouge et dont l'extrémité est ornée d'une touffe de crin peint en jaune. La moitié blanche du tuyau est souvent

peinte en rouge avec du cinabre, et le reste joliment recouvert de piquants de porc-épic coloriés; on voit de ces plumes sur la planche XXI, fig. 13 et 14. Quand ces Indiens vont en voyage ou à la chasse, et ne sont par conséquent pas en grand costume, ils se nouent leurs longs cheveux en une épaisse touffe. Quand au contraire ils sont *in fiocchi,* ils fichent dans leurs cheveux des plumes de différentes espèces; parfois c'est un demi-cercle de plumes d'oiseaux de proie, s'écartant comme des rayons, ou bien une touffe de plumes de corbeau placée de même; tantôt une épaisse touffe de plumes de hibou, tantôt de petites rosettes de larges plumes de corbeau coupées court, du milieu desquelles s'élève, en forme d'éventail, la queue d'un oiseau de proie ou de quelque autre, etc. Ces ornements de plumes dépendent souvent aussi des diverses associations dont elles sont la marque distinctive, et dont je parlerai plus bas. Ces Indiens portent aussi le grand bonnet de plumes cornu (*Mahchsi-Akoub-Hachka*); il est fait de bandes blanches d'hermine, ayant par derrière une large bande de drap rouge retombant jusqu'au mollet, sur laquelle est attachée une crête droite de plumes d'aigle, blanches et noires, qui commence à la tête et se prolonge en rang serré jusqu'au bout [1]. Il n'y a que les guerriers distingués qui ont tué beaucoup d'ennemis à qui il soit permis de porter ce bonnet.

Quand ils font présent d'un ou d'un certain nombre de ces bonnets, qui ont une valeur considérable à leurs yeux, ils deviennent par là des hommes importants et respectés. Ces bonnets se payent toujours par un bon cheval; car une seule plume d'aigle est ordinairement estimée d'un à deux dollars. Ils ont coutume de marquer ces coiffures sur

[1] Dans la Zoologie américaine de Godman, et dans Mackenney, *History of the Indian tribes of North America*, le chef patmi Petalecharou est dépeint avec un de ces bonnets de plumes; on voit aussi une image semblable dans Dr *Morse's Report*, mais elle est moins bien dessinée que l'autre. La planche XIII de mon Atlas donne l'idée la plus parfaite de cet objet.

leurs robes de bison, sous la forme d'un soleil. Les guerriers particulièrement distingués, quand ils sont dans la plus haute tenue, portent dans leurs cheveux toutes sortes de marques en bois, pour indiquer leurs blessures et leurs exploits. C'est ainsi que Mato-Tope (voyez son portrait pl. XIV) avait attaché en travers, dans sa chevelure, un couteau fait de bois, peint en rouge et long à peu près comme la main: c'était l'emblème du couteau avec lequel il avait tué un chef chayenne; il portait en outre six petites brochettes en bois peintes en rouge, en bleu ou en jaune, et garnies, à l'extrémité supérieure, d'un clou doré, pour indiquer le nombre de coups de feu dont il avait été blessé. Pour marquer la blessure d'une flèche, il attachait dans ses cheveux une plume de coq d'Inde fendue; sur le derrière de la tête, il portait une grosse touffe de plumes de hibou jaunes et peintes en rouge à leur extrémité, comme signe de ralliement des Meniss-Ochaté (bande des chiens). Son visage était peint moitié en rouge et moitié en jaune, et son corps en rouge brun, avec des raies d'où la couleur avait été enlevée au moyen d'un doigt mouillé. Ses bras, à compter de l'épaule, étaient ornés de dix-sept raies jaunes, indiquant le nombre de ses hauts faits, et sur sa poitrine il avait dessiné, avec de la couleur jaune, une main, ce qui annonçait qu'il avait fait des prisonniers. Un guerrier qui veut se parer ainsi, a besoin, pour sa toilette, d'un temps plus long que la plus élégante Parisienne. Ils délayent dans de la graisse la couleur dont ils se peignent le corps. Quand ils sont en deuil, ils se blanchissent la figure et les cheveux. Les femmes et les enfants ne font que se peindre la figure en rouge; leurs cheveux conservent leur couleur naturelle. Les Mandans et les Meunitarris, de même que tous les Indiens du haut Missouri, portent souvent, autour du cou, le beau collier de griffes d'ours (*Grizzly-Bear*), qu'ils appellent *Mato-Unknappinindé*. Ces griffes sont particulièrement longues au printemps; elles ont souvent alors trois pouces

et sont blanchâtres à la pointe, particularité fort estimée. On n'emploie à cet usage que les griffes des pieds de devant; elles s'attachent à un cordon de peau de loutre qui retombe sur le dos comme une longue queue, et qui est doublé de drap rouge et garni de perles de verre. Ces griffes sont en outre séparées les unes des autres, vers la moitié de leur longueur, par une rangée de grains de verre bleus, et leur surface latérale est peinte en rouge ou en jaune, le plus souvent en rouge, en sorte que le tout ensemble forme un demi-cercle, d'une épaule à l'autre, au-dessous de la poitrine. Il est rare que l'on puisse acheter un de ces colliers pour moins de 12 dollars (66 francs), mais, en général, celui qui le possède ne veut le donner à aucun prix. Les Mandans portent encore plusieurs autres ornements autour du cou, comme des rangs de grains de verre de différentes couleurs, de racines odoriférantes ou d'éponges, de dents d'elk, qu'ils achètent au prix d'un cheval pour cent ou cent cinquante dents, etc. Ces Indiens ont communément le haut du corps nu; on leur voit rarement la chemise de cuir des Assiniboins, des Dacotas, des Corbeaux, des Pieds-Noirs et des autres nations qui habitent plus loin vers le nord et le nord-ouest; cependant quelques-uns d'entre eux possèdent de ces chemises dont on leur a fait présent ou qu'ils ont achetées, et ils les appellent *Wapenpi-Imachoté*. Même dans les hivers les plus rigoureux, les Mandans ont le dessus du corps nu, sous leur robe de bison. Ils se peignent la peau en rouge brun, et dans certaines occasions ils l'enduisent d'argile blanche; ils se font souvent aussi des dessins rouges ou noirs sur les bras. Le visage se peint d'ordinaire tout entier en rouge avec du cinabre, parfois aussi en jaune, mais alors le tour des yeux et le menton, jusqu'à la bouche, sont toujours rouges; il n'y a pourtant pas de règle fixe pour cette peinture; elle dépend du goût du petit-maître, quoique cependant il y règne une certaine régularité. Dans les bandes et leurs danses, après les combats, et

quand ils ont fait des exploits, il est d'usage de suivre la règle établie. Dans les fêtes et les danses ordinaires, quand les jeunes gens veulent paraître très-beaux, ils se peignent chacun d'une façon différente et s'efforcent à l'envi d'inventer quelque chose de nouveau. Quand un d'entre eux en trouve un autre qui s'est peint de la même manière que lui, il s'éloigne sur-le-champ pour aller changer quelque chose à son dessin, ce qui arrive quelquefois à trois ou quatre reprises à la même fête. Quand ils ont fait un *coup*, ils se peignent tout le visage en noir. Quelquefois, mais rarement, les Mandans portent au poignet et au haut du bras des bracelets d'acier poli qu'ils reçoivent en échange des marchands. Ils portent souvent aux doigts des anneaux de cuivre qu'on leur vend par douzaines. La principale partie de leur costume est la grande robe de bison, appelée *Mahitou ou Mih-Ihé*, dans la décoration de laquelle ils déploient un grand luxe. Quand le temps est sec, ils portent ces peaux de bison avec le poil en dedans, et quand il pleut, avec le poil en dehors; elles sont tannées du côté de la chair, ornées en travers d'un cordon de grains de verre bleus ou blancs, auquel se rattachent ordinairement trois rosettes rondes, tantôt petites, tantôt très-grandes, placées à distances égales et de la même manière, formant du reste des dessins divers et élégants. Le centre est souvent rouge et le tour bleu de ciel, avec des figures blanches, ou bien ces mêmes couleurs sont différemment disposées. Ce cordon transversal est fréquemment aussi brodé avec des piquants de porc-épic teints de différentes couleurs, et alors il est plus étroit; mais c'est là la manière dont ils les portaient dans l'origine, avant que les blancs leur eussent fait connaître les grains de verre. Parmi ces robes il y en a aussi qui, du côté de la chair, présentent des figures noires sur un fond rouge brun; ces figures sont surtout celles d'animaux; d'autres encore représentent en noir ou en couleurs brillantes, sur un fond blanc, les coups et exploits des propriétaires

de la robe, ses blessures, le sang qu'il a perdu, les hommes qu'il a tués ou faits prisonniers; les armes qu'il a prises, les chevaux qu'il a volés, dont le nombre est indiqué par celui des fers; tout cela est dessiné à la manière grossière de leur peinture encore dans l'enfance, en noir, rouge, vert ou jaune. Tous les peuples du Missouri fabriquent plus ou moins de ces robes de bison; mais ce sont les Pahnis, les Mandans, les Meunitarris et les Corbeaux qui se montrent les plus habiles dans ce genre de travail [1]. Ils ont encore une autre manière de peindre ces robes, par laquelle ils indiquent le nombre exact des objets de valeur qu'ils ont donnés en présents. Par ces présents, qui sont souvent d'un grand prix, ils se font un nom et acquièrent de la considération parmi leurs compatriotes. Sur ces robes on remarque alors des figures rouges, avec un cercle noir à l'extrémité, placées à côté l'une de l'autre en rangées transversales; elles signifient des fouets ou des chevaux donnés, parce que, quand on fait présent à quelqu'un d'un cheval, on y ajoute toujours le fouet. Des figures transversales rouges ou d'un bleu noirâtre indiquent du drap ou des couvertures de laine; des raies parallèles représentent des fusils (*Eruhpa*), qui sont assez exactement dessinés. Souvent la robe est découpée par le bas en plusieurs bandes retombantes, et ornée sur les côtés de touffes de cheveux, de crins teints en jaune ou en vert et de grains de verre. Les Indiens peignaient autrefois ces robes avec plus de soin qu'aujourd'hui, et on les obtenait pour cinq balles de fusil et autant de charges de poudre; aujourd'hui, au contraire, elles sont plus mal faites, ce qui ne les empêche pas de coûter huit à dix dollars pièce. Une robe bien peinte vaut deux robes unies.

[1] Dans *Major Long's Exped. to the Rocky Mountains*, on en voit un dessin, et il y en a aussi un dans mon Atlas, pl. XXI, fig. 1. L'original a été peint par Mato-Tope lui-même, et les figures qui y sont tracées représentent quelques-uns de ses principaux exploits, dans lesquels il tua de sa propre main cinq chefs de diverses nations.

Leurs *leggings* ou culottes (*Woupanpi-Hunchi*) s'attachent avec des courroies à la ceinture de cuir ou *Ichparakehn* (*ch* guttural), et consistent, comme chez tous les Américains du Nord, en deux parties séparées, une pour chaque jambe. Au côté extérieur, c'est-à-dire, à la couture, elles sont brodées d'une longue raie de piquants de porc-épic, de couleurs belles et variées, et souvent aussi de grains de verre bleus et blancs, et garnies de longues franges de cuir, formant à la cheville une épaisse touffe qui traîne un peu par terre. Le cuir de la culotte même est généralement d'un brun rouge ou d'un fauve rougeâtre, peint avec de l'argile; souvent aussi il est blanc et marqué de raies noires transversales au-dessous du genou. Le vêtement que les Anglais appellent *Breechcloth* (*Nokké*) est d'usage parmi eux, comme chez toutes les nations de l'Amérique septentrionale [1]. Il se compose en général de morceaux d'étoffe de laine, étroite et rayée de blanc et de noir, qu'ils font passer entre les jambes et puis sous la ceinture par devant et par derrière, où elle retombe dans toute sa largeur. Leurs souliers (*Humpé*), de peau de cerf ou de bison, sont généralement simples et peu ornés; toutefois, quand ils veulent se parer, ils en portent de plus élégants, qui alors sont brodés avec des rosettes ou de longues raies de piquants de porc-épic de différentes couleurs ou avec des grains de verre. Les hommes qui ont fait un *coup* portent autour de la cheville une queue de loup [2] qui traîne par terre derrière eux, ou bien des lanières de peau de loutre garnies de drap rouge du côté de la chair, et formant aussi une longue queue par terre. Dans l'été, quand les hommes sont chez eux et qu'ils

[1] Les figures que l'on voit encore aujourd'hui dans les mines du Mexique prouvent que ce vêtement était en usage aussi dans ce pays. (Voyez les planches 8, 23, 24, 36, et le Suppl. IV des *Antiquités mexicaines*, 3e expéd. du cap. Dupaix.)

[2] Cette queue de loup se porte chez la plupart des nations de l'Amérique septentrionale, et se retrouve même dans le haut Canada. (Voyez *Bradbury's travels*, p. 121.)

se promènent en grande toilette, ils portent à la main l'éventail de plumes d'aigle (*Ihkéré-Heditté*, l'*r* prononcé avec la pointe de la langue), dont nous avons déjà fait mention en parlant d'autres nations, et qui ressemble parfaitement à celui des Mandans. Le singulier objet que les Anglo-Américains appellent *The Crow*, que portent les guerriers des nations du Mississipi et du bas Missouri, est absolument inconnu chez les nations du haut Missouri, c'est-à-dire chez les Dacotas, les Assiniboins, les Corbeaux, les Mandans, les Ariccaras et les Pieds-Noirs.

Les enfants mâles vont communément nus, et ne se couvrent d'une robe qu'en hiver. Les filles sont vêtues de cuir, même en été. Les femmes portent un long vêtement de cuir, à manches ouvertes, et une ceinture autour du corps. Le bas de cette robe est souvent découpé et frangé de différentes manières. Elles s'ornent le poignet de bracelets de fer, et le cou de colliers de grains de verre; elles portent aussi des pendants d'oreilles. Leurs culottes, que les Canadiens appellent des *mitasses*, sont courtes et ne vont que depuis la cheville jusqu'au genou. Les souliers des femmes sont unis et sans ornements.

Le tatouage est d'usage chez ces peuples; mais tous ne portent pas, à beaucoup près, les mêmes figures sur le corps. Ordinairement il n'y a que le côté droit de la poitrine et la moitié du bras correspondant qui soient marqués de lignes noires parallèles et d'un petit nombre d'autres figures, quelquefois aussi l'avant-bras et quelques doigts. Les hommes ne se tatouent pas le visage, de sorte qu'ils sont bien loin de pousser cet art à la perfection à laquelle sont parvenus les Nouveaux-Zélandais et autres peuples de la mer Pacifique. On trouve aussi quelques dessins de ce genre chez les femmes; mais cela est rare, et principalement chez celles de la Vache-Blanche (*Ptihn-Tack-Ochaté*). On teint les ongles en bleu foncé avec de l'écorce de saule écrasée et trempée dans de l'eau.

Dans le voyage du major Long aux montagnes Rocheuses[1], il est dit que les Corbeaux se frottent de castoréum, dont ils trouvent le parfum agréable. Je dois remarquer ici que cet usage n'est pas exclusif à cette nation, et qu'il se retrouve chez la plupart de celles du haut Missouri, telles que les Mandans, les Meunitarris, les Corbeaux et les Pieds-Noirs. Ils délayent le castoréum avec une couleur rouge, et s'en frottent la figure et souvent aussi les cheveux.

Maintenant que nous venons de donner une juste idée de l'extérieur de ces Indiens, il est temps de nous occuper de leurs demeures, de leurs villages et de leur vie domestique. Leurs villages sont des agglomérations, plus ou moins considérables, de cabanes en terre, rangées sans aucun ordre ou régularité quelconque[2]. Le plus grand des villages mandans, Mîh-Toutta-Hang-Kouche, a de 150 à 200 pieds de diamètre. Le second est beaucoup plus petit; sa circonférence extérieure présente un cercle un peu irrégulier; il était autrefois entouré de palissades, mais qui manquent aujourd'hui en beaucoup d'endroits, parce qu'on les a brûlées dans les temps froids. En quatre endroits, et à des distances à peu près égales, il y a autant de flèches ou de bastions en terre garnis de meurtrières et recouverts au dehors et au dedans de branches de saule entrelacées; ils forment un angle, et la gorge en est ouverte du côté du village. La terre de ces retranchements est remplie, entre la garniture de bois, et l'on dit qu'ils ont été construits pour les Indiens par des blancs; ils sont, du reste, aujourd'hui

[1] Tome II, page 6.

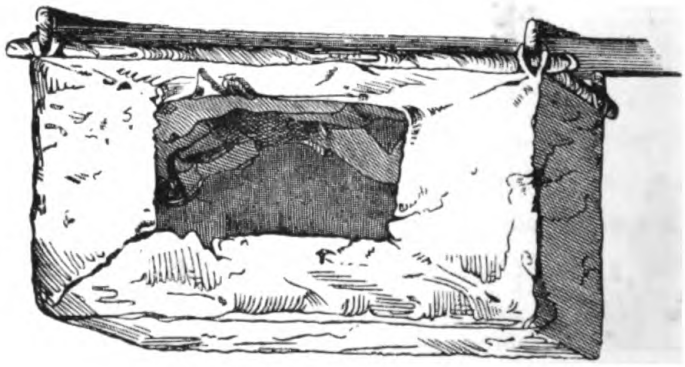
[2] Volney a eu grand tort de dire (*loc. cit.*, t. II, p. 484) que les villages indiens ressemblent à ceux des Costas en ce que leurs cabanes sont éparpillées. Cela ne se voit que chez les Indiens déjà civilisés, comme, par exemple, près de Buffaloe et près de Niagara; il paraît que cet observateur, du reste si judicieux, n'a vu que des Indiens à moitié dégénérés. Dans l'état libre, ces peuples placent toujours leurs cabanes proche les unes des autres, ce qui les met plus en sûreté contre les attaques des ennemis.

en assez mauvais état. A Rouhptare, il n'y en avait pas du tout. Ainsi que je l'ai marqué, les cabanes dont les villages se composent sont très-rapprochées, et laissent au centre un emplacement vide, d'environ 60 pieds de diamètre, au milieu duquel, chez les Mandans, on a érigé le Mah-Meunnih-Tuché (l'arche du premier homme), dont je parlerai plus tard. C'est un petit cylindre, rond, formé de larges planches de quatre à cinq pieds de hauteur, ouvert par en haut; les planches sont enfoncées en terre et entourées de plantes rampantes ou de rameaux flexibles, pour les maintenir réunies (voyez la vignette n° 24).

Sur le côté septentrional de la place se trouve la loge de médecine, dans laquelle on célèbre les fêtes, et où se font quelques cérémonies qui se rattachent aux idées religieuses de ce peuple, et dont nous parlerons plus bas en détail. Sur un mât élevé on a placé une figure faite de peaux, avec une tête de bois, un visage noir et un bonnet de fourrure garni de plumes. Cette figure représente le mauvais esprit (notre diable peut-être), et qui s'appelle *Ochkih-Heddé* (*ch* guttural, *Heddé* très-bref). C'était, disent-ils, un fort méchant homme qui est venu un jour parmi eux, qui n'a jamais eu ni femme ni enfant, qui a disparu au bout de quelque temps, et qu'ils craignent aujourd'hui. On remarque dans ces villages encore quelques figures bizarres en osier recouvert de peaux et suspendues au haut de grands mâts; ce sont, pour la plupart, des offrandes faites à la Divinité. Entre les cabanes, il y a un grand nombre d'échafaudages de pieux, à plusieurs étages, sur lesquels on sèche le maïs, dont les épis vides jonchent partout le terrain dans les villages. Les cabanes (*Oti*) sont rondes, légèrement voûtées par le haut, avec une entrée défendue par une avance en forme de porche. Quand les habitants sont absents, cette entrée est bouchée par des branchages et des ronces. Pour fermer l'ouverture elle-même, on suspend au devant une peau séchée et fortement tendue sur des bâtons,

Vig. 25, tome II, page 387.

Cabanes des Indiens Mandans.



Vig. 26, tome II, page 388.

Lit des Indiens Mandans.

et que l'on pousse de côté quand on entre. Au milieu du toit de la cabane, il y a une ouverture pour donner issue à la fumée, et qui est défendue contre le vent et la pluie par une espèce de cage arrondie, faite de bâtons et de rameaux qu'en cas de besoin on peut encore recouvrir de peaux (voyez la vignette n° 25). L'intérieur de la cabane est vaste, propre et assez clair. Quatre gros pieux, placés au centre, supportent le toit avec des poutres de traverse. Le tour intérieur de l'édifice se compose de 11 à 15 gros pieux de 4 à 5 pieds de haut, entre lesquels sont placés d'autres plus petits et fort rapprochés. Sur les plus élevés reposent de longues poutres biaisant vers le milieu, et qui, placées fort près les unes des autres, soutiennent le toit. On les recouvre extérieurement avec une espèce de nattes, faites de rameaux de saule attachés ensemble avec de l'écorce. Telle est la charpente de la cabane, sur laquelle on étend ensuite, d'abord du foin, et puis de la terre. Les hommes et les femmes s'en occupent en commun; les parents, les voisins et les amis aident aussi à ce travail. La construction des cabanes, la fabrication des armes, la chasse et la guerre sont l'ouvrage des hommes, qui prennent aussi part à la moisson; tous les autres travaux tombent dans le partage des femmes, lesquelles, quoique généralement bien traitées, demeurent néanmoins chargées des travaux les plus pénibles. Ce sont elles qui vont chercher de lourdes charges de bois de chauffage, qui portent l'eau, qui cassent la glace en hiver et la transportent dans les cabanes, qui font la cuisine, qui tannent les peaux, qui cousent les vêtements, qui font les plantations, qui récoltent les fruits de la terre, etc. Au milieu de la cabane il y a un trou rond dans lequel on allume le feu, et au-dessus duquel on suspend la marmite. Ce foyer est souvent garni tout entier de pierres placées perpendiculairement. Le bois est posé en bûches modérément grosses, mais plus généralement minces, sur le bord extérieur du foyer, en se réunissant et se croisant

vers le centre. C'est là qu'on l'allume, et on le pousse en avant à mesure qu'il brûle. Les Indiens n'aiment pas à faire de grands feux. La famille s'assied autour du foyer, sur des siéges bas, faits d'osier pelé et recouverts de peaux de bisons ou d'ours. Autour des murs sont rangés par terre ou suspendus les divers effets, les meubles, ustensiles, etc., dans des sacs de cuir; les sacs de nuit en parchemin peint, les harnais de chevaux, etc., tandis que sur des cadres particuliers on voit étalés des armes, des patins, des souliers à neige, ainsi que des tas de viande et de maïs (voyez le dessin de M. Bodmer, représentant l'intérieur de la cabane de Dippéuch, pl. XIX). Les lits ou couchettes sont rangés autour des murs de la cabane. Ils se composent d'une grande caisse carrée de parchemin ou de peau, avec une entrée carrée; ils sont assez grands pour contenir plusieurs personnes qui s'y couchent très-commodément et très-chaudement sur des peaux et des couvertures de laine (voyez la vignette n° 26).

Devant la porte des cabanes d'hiver on construit une cloison de branches de saule que l'on couvre de peaux, et qui sert à défendre du vent extérieur, et protége surtout le foyer contre les courants d'air. Les cabanes d'été sont très-fraîches, et souvent exemptes de toute mauvaise odeur. Say[1] a fort bien décrit l'intérieur d'une loge de Conza; il l'a aussi assez exactement dessinée : à quelques petites différences près, son architecture ressemble à celle des Mandans, des Meunitarris et des Ariccaras. Parmi ces différences, il faut compter principalement les nattes qui, chez les premiers, garnissent tout le tour extérieur des cabanes, et qui ne se trouvent point chez les peuples que j'ai visités. Leurs lits sont aussi arrangés d'une manière différente. Les Mandans et les Meunitarris, quand ils sont dans leurs cabanes, s'assoient autour du feu et s'occupent de toutes sortes de tra-

[1] Voyez major Long's, *Exped.*, t. I, p. 112.

vaux de ménage. L'homme est ordinairement nu, sauf le Nokké, et s'amuse à fumer du tabac. Les femmes ne sont jamais oisives. En hiver, c'est-à-dire au commencement ou vers le milieu de novembre, ces Indiens se rendent, avec la plus grande partie de ce qu'ils possèdent, dans les forêts du voisinage, où ils ont construit leurs villages d'hiver, qui se composent de cabanes en tout semblables aux autres, seulement qu'elles sont un peu plus petites. L'époque où ils quittent les villages d'été se règle d'après la température; mais elle tombe ordinairement vers la mi-novembre, et le retour a lieu vers la moitié de février ou au commencement de mars. On peut donc calculer qu'ils passent huit mois et demi dans leurs villages d'été. Dans l'intérieur des cabanes d'hiver, il y a une séparation où l'on fait entrer les chevaux le soir et où on leur donne du maïs; pendant le jour, ils restent dans les prairies et se nourrissent, dans les bois, de l'écorce de peuplier. On compte, dans les deux villages de Mandans, environ 300 chevaux: beaucoup d'hommes en ont deux, mais il y en a aussi qui n'en possèdent pas un seul. Les Mandans et les Meunitarris, comme tous les autres Indiens de ces contrées, pratiquent parfois, dans les environs de leurs villages, ce que l'on appelle des caches, *Moché* dans la langue des Mandans (*ch* guttural). Ce sont des trous creusés dans la terre, et si artistement, qu'il est fort difficile de les trouver. On voit souvent les Indiens se rendre de leurs villages d'hiver à ceux d'été, pour y chercher divers objets dont ils ont besoin, car ils y laissent toujours une partie de leurs effets. Dès qu'ils quittent leurs cabanes pour un temps un peu long, les chiens sont chargés de leurs bagages, qu'ils traînent sur des claies (*Menissichan*), et en hiver, sur de petits traîneaux (*Manna-Jirutahne*) [1]. Ces traîneaux se composent de deux planches étroites et minces attachées ensemble par des cour-

[1] Alexandre Mackenzie (p. CXXVI) et Poke (p. 78) ont déjà parlé de ces traîneaux, et le capitaine Franklin en donne, dans la Relation de son premier Voyage à la mer Glaciale (p. 95), une description, ainsi que de la carriole des Canadiens.

roies, recourbées par devant, et d'une longueur de 9 à 10 pieds; ces planches sont unies par quatre traverses, qui servent à les renforcer, et par devant il y a des lanières de cuir auxquelles les hommes ou les chiens sont attelés. La charge de ces traîneaux y est fixée par des courroies. On peut voir un de cestraîneaux attelé de chiens sur la vignette n° XXV de l'*Atlas*. Quand la neige est épaisse, on se sert aussi de souliers à neige (pl. XXI, fig. 4), qui ont déjà été décrits par le capitaine Franklin [1]; mais ceux des Mandans sont beaucoup plus petits, n'ayant que 2 pieds et demi de long, tandis que dans le nord on leur donne une longueur de 4 à 6 pieds. Du reste, les chiens (*Manissuérutté*) ne sont pas, à beaucoup près, aussi nombreux chez les Mandans et les Meunitarris que chez les Assiniboins, les Corbeaux et les Pieds-Noirs. Ils sont rarement de la vraie couleur du loup, mais, en général, noirs ou blancs, ou tachetés de ces deux couleurs. Chez les nations situées plus au nord-ouest, ils ressemblent davantage au loup par la forme, mais ici ils ont plus de rapport avec le loup des prairies (*Chéhéké* ou *Canis latrans*). On trouve encore ici une race brune qui descend du chien couchant d'Europe, et c'est ce qui fait que nous y entendîmes plus aboyer que chez les nations occidentales, où les chiens ne font que hurler. Les chiens indiens travaillent beaucoup, reçoivent force coups et sont mal nourris, précisément comme chez les Esquimaux [2].

Les Mandans sont hospitaliers, et ils invitent souvent leurs amis à venir les voir. On mange alors et l'on fume, de la manière que j'ai déjà décrite, en parlant d'autres nations. Leurs pipes sont faites de pierre rouge ou d'argile noire; souvent aussi l'argile n'est que peinte en noir. Les pipes rouges leur viennent principalement des Dacotas; ils ont aussi des godets de pipe en bois doublé de pierre. Le

[1] Voyez le cap. Franklin, *loc. cit.*, p. 94.
[2] Voyez le cap. Lyon, *loc. cit.*, p. 189.

tuyau est simple, long, rond ou plat, et généralement de la même forme que chez les Dacotas. Ces peuples mettent moins de luxe dans leurs pipes que les autres nations. Les feuilles qu'ils fument sont du tabac qu'ils plantent eux-mêmes [1]; mais ils se servent aussi parfois de l'écorce du Red-Willow (*Cornus sericea*), mêlée avec le tabac du marchand, ou bien ce dernier mêlé avec les feuilles du Sakakomi (*Arbutus uva ursi*), que dans leur langue ils appellent *Manna-Chotté*. L'écorce du *Cornus sericea* s'appelle, dans la langue des Mandans, *Manna-Sachka* (*ch* guttural). Le tabac des blancs, quand il n'est pas mélangé, est trop fort pour les Indiens, parce qu'ils ont l'habitude de faire entrer la fumée dans les poumons; par la même raison, ils n'aiment pas à fumer des cigarres. Les Mandans servent leurs mets dans des plats de bois (*Manna Paché*). Leurs cuillers (*Mansé*) sont généralement grandes, jaunâtres et ventrues; elles sont faites de la corne du Bighorn (voyez à l'*Appendice*), ou bien elles n'ont pas de ventre et sont faites de corne de bison. Leurs aliments sont variés.

Les Indiens qui habitent des villages stables ont sur les peuples nomades l'avantage qu'ils ne tirent pas uniquement leur nourriture de la chasse, mais encore et principalement des terres qu'ils cultivent, ce qui leur offre toujours une ressource certaine dans le besoin. A la vérité, ces Indiens éprouvent aussi parfois de la disette, quand les troupeaux de bisons se tiennent éloignés ou quand leur récolte manque; mais chez les Indiens du Missouri, elle ne peut jamais être aussi sensible que chez les nations qui habitent plus au nord. Les plantes qu'ils cultivent sont : le

[1] Say avait déjà remarqué que toutes les nations indiennes des environs des montagnes Rocheuses cultivent une espèce de *Nicotiana*, et j'en ai acquis la confirmation par plusieurs d'entre elles. Les semences de ces plantes que j'ai rapportées avec moi ont fleuri dans plusieurs jardins botaniques, où on les a reconnues pour être la *Nic. quadrivalvis*.

maïs, les fèves (*Phaseolus*), la citrouille, le soleil (*Helianthus annuus*) et le tabac (*Nicotiana quadrivalvis*).

Le maïs présente plusieurs variétés quant à la couleur, et il y en a de diverses sortes qui portent chez eux des noms différents[1]. La dénomination générale du maïs, chez les Mandans, est *Kochanté* (*ch* guttural). Voici celles des principales variétés : 1° le maïs blanc (*Chotka*); 2° le maïs jaune (*Sihka*); 3° le maïs rouge (*Sechka*); 4° le maïs tacheté (*Puska*); 5° le maïs noir (*Psichka*, *ch* sifflant à l'allemande); 6° le maïs sucré (*Chéchipka*); 7° le maïs jaune très-dur (*Chotka-Kaché*); 8° le maïs rayé rouge ou blanc, que l'on appelle aussi blé de terre (*Omahkank-Takochanté*); 9° le maïs jaune fort tendre (*Chïïka*[2]).

Les fèves (*Ohmenick-Kehne*) sont aussi de différentes espèces; 1° les petites fèves blanches (*Ohmenick-Chotté*); 2° les fèves noires (*Ohmenick-Psih*); 3° les fèves rouges (*Ohmenick-Sehne*); 4° les fèves bigarrées (*Ohmenick-Pousehne*).

Voici les noms des diverses espèces de citrouilles, *Kohdé*; 1° la citrouille jaune (*Kohdé-Siïdé*); 2° la noire (*Koh-Psi*); sa couleur est noirâtre; 3° la rayée (*Koh-Poussé*); 4° la bleue (*Koh Tohehne*); 5° la citrouille longue (*Koh-Hachka*); 6° la citrouille à écorce épaisse (*Kohachtouhn*, *ch* guttural).

Le soleil (*Mapé*), grand hélianthe, m'a paru tout à fait semblable à celui qui se cultive dans nos jardins. On

[1] J'ai rapporté avec moi, en Europe, les diverses espèces de maïs des Mandans, et elles ont été semées; mais les espèces hâtives ont seules mûri en septembre 1835. Les épis n'ont pas acquis, à beaucoup près, sur les bords du Rhin, la même grosseur que dans leur pays natal. Là la plante s'élève à quatre, cinq et six pieds de haut, et les couleurs des graines sont vives et belles. Aux bords du Rhin, la hauteur de la plante fut de quatre pieds à quatre pieds et demi. Les espèces tardives s'élevèrent à dix pieds, et n'étaient pas encore tout à fait mûres à la fin d'octobre. (Voyez, sur le maïs des Mandans, Bradbury, *loc. cit.*, p. 145.)

[2] D'après Tanner (*loc. cit.*, p. 180), c'est un Ottawa qui, le premier, porta la culture du maïs chez les Ojibouais de la rivière Rouge.

le plante par rangées, entre le maïs. Il y en a de deux ou trois variétés, dont les semences sont rouges ou noires, et une autre avec des semences plus petites. On fait avec les graines des gâteaux d'un goût agréable.

Le tabac (*Manaché*), que cultivent les Mandans, les Meunitarris et les Ariccaras, s'y élève fort haut, et on le laisse venir de semence sans donner aucun soin à sa culture. Il ne se transplante pas. On en coupe les tiges quand elles sont mûres, on les sèche et on les pulvérise, ou bien on coupe les feuilles avec les petites branches en morceaux très-menus. L'odeur et le goût de cette plante sont désagréables pour les Européens, ressemblant plutôt à de la camomille qu'à du tabac. Du reste, on ne le cultive pas beaucoup, car il a été assez généralement remplacé par celui des blancs, dont le parfum est plus flatteur; mais on en conserve toujours l'espèce, pour le fumer dans certaines occasions solennelles, telles que des négociations pour la paix; la semence en est déposée en conséquence dans le sac de médecine de la nation, afin que l'espèce ne s'en perde jamais. Quand on veut fumer de ce tabac, on le frotte avec un peu de graisse.

Le labourage des champs de maïs, etc., dont chaque famille cultive trois, quatre à cinq acres, se fait au mois de mai. De petits sillons se tracent par rangées parallèles, et l'on y dépose une à une les graines de maïs, que l'on recouvre de terre. Pendant l'été, la terre est remuée trois fois autour des plantes, afin que l'humidité y pénètre mieux; et c'est au mois d'octobre que se fait la moisson, à laquelle hommes, femmes et enfants travaillent en commun. Aujourd'hui les femmes se servent, pour les travaux des champs, de larges pioches de fer, à manches de bois recourbés, qu'elles achètent des marchands; Charbonneau se rappelait le temps où elles se servaient d'omoplates de bison. Les champs ne sont jamais enclos, ils demeurent toujours ouverts et d'un accès entièrement libre.

Les Mandans et les autres peuples du haut Missouri ont

tous l'habitude de manger les plantes sauvages des prairies, et à celles que j'ai déjà citées, je n'ai plus à ajouter que la féverole, fruit ressemblant à la fève, qui croît, dit-on, sous la terre, mais que je n'ai jamais pu parvenir à voir. Il y a encore dans les prairies d'autres racines alimentaires. Les citrouilles se mangent fraîches ou séchées; et quant aux fèves, on a coutume de mêler plusieurs espèces ensemble. Le maïs se cuit dans l'eau ou se grille; ou bien on le pile et, mêlé avec de la graisse, on en fait de petits gâteaux ronds et creux, qui ressemblent un peu à des gaufres allemandes (*Hippen*); on l'accommode encore de plusieurs autres manières[1]. Le maïs sucré a fort bon goût, surtout quand il est, comme on dit, dans le lait; on le fait alors cuire, après quoi on le sèche et on le conserve pour l'usage.

Les Mandans mangent à peu près de toute espèce d'animaux, tels que l'ours quand il est jeune et gras, le loup, le renard, tous en un mot, excepté le cheval[2]. L'hermine se mange rarement; et, parmi les oiseaux, ils ont de la répugnance pour le vautour et le corbeau, parce qu'ils dévorent les cadavres sur les échafaudages. Ils ont aussi de l'aversion pour les serpents; mais ils mangent des tortues. Le bison est toujours le principal but de leur chasse; ils utilisent sa peau, sa chair, son suif, ses os, ses nerfs, et il fournit à plusieurs de leurs besoins. Le veau tiré du ventre de sa mère est une de leurs plus grandes délicatesses, de même que, pour les Aucas le fœtus du poulain[3]. Je parlerai plus bas de la chasse au bison. Dans les années où les troupeaux de bisons s'éloignent trop, ces Indiens souffrent de la famine, comme cela leur est arrivé dans l'hiver de 1834; ils ne se nourrissent

[1] Quant aux différentes manières d'accommoder le maïs, voyez Say, *Exped.*, t. I, p. 194.

[2] Les Patagons aiment particulièrement la chair de cheval (voyez d'Orbigny, *loc. cit.*, t. II, p. 101). Chez les Américains du Nord, on ne la mange qu'en cas de disette; en revanche, beaucoup de nations mangent des chiens.

[3] Voyez d'Orbigny, *loc. cit.*, t. II, p. 239.

alors que de maïs, de fèves et de citrouilles sèches. Le froid, la crainte des ennemis et la paresse ne leur permettent pas de quitter leurs villages. Après le bison, l'animal qui leur est le plus utile est le castor, qui leur fournit, non-seulement sa précieuse peau, mais encore une chair agréable, et dont la queue chargée de graisse est, pour les Indiens, un morceau très-friand. Le pemmican, ce mets si recherché des Indiens du Nord, est peu en usage chez les Mandans; mais il y en a un qu'ils aiment beaucoup ainsi que les Meunitarris, et qui serait, je pense, fort peu du goût des nations civilisées; c'est une soupe cuite dans l'estomac même de l'animal. Après qu'on a enlevé la peau intérieure de l'estomac, on y verse de l'eau et on suspend le tout bien fermé sur le feu en l'agitant de côté et d'autre : l'eau ne tarde pas à bouillir. On fait rôtir et bouillir de la même manière de la chair et du sang dans les gros boyaux des animaux. Le breuvage des Mandans est de l'eau, car ils ne savent pas faire de boissons fermentées, comme les nations de l'Amérique méridionale; les Aucas même[1] en font une avec la graine de l'*Araucaria*. Comme avec cela les Mandans obtiennent fort peu de boissons spiritueuses, soit de la compagnie américaine des Pelleteries, soit de MM. Soublette et Campbell, on rencontre rarement chez eux des ivrognes. Ils aiment extraordinairement le sucre, et ils salent leurs mets. Ils trouvent une partie du sel dont ils se servent dans leurs lacs et achètent le reste des marchands. Ils aiment aussi beaucoup le café et le thé bien sucrés. On a dit que plusieurs nations de l'Amérique septentrionale, et surtout les peuples de la langue algonquine, sont anthropophages, notamment les Ojibonais et les Potowatomis[2]; mais chez les peuples du Missouri je n'ai rencontré aucune trace de cette coutume contre nature.

[1] Voyez d'Orbigny, t. II, p. 240.

[2] Voyez major Long's, *Journey to S^t Peter's River*, t. I, p. 227, 106; t. II, p. 160, 161.

Deux et parfois trois familles habitent ordinairement en commun une cabane indienne, c'est-à-dire, celle du père et celles de ses fils ou gendres mariés. La polygamie est d'un usage universel, et le nombre de femmes qu'un homme épouse varie; le plus souvent il n'en a qu'une, et rarement plus de quatre. Les femmes sont fort adroites pour tous les travaux du ménage, surtout pour peindre les robes de bison. La couleur rouge se fait avec la racine de la Savoyenne *Chanhé-Wiracharré* (le premier *ch* guttural), ou avec des Buffaloe-berries; le jaune, avec une mousse qui vient des montagnes Rocheuses, et que l'on appelle *Mihndé-Manké;* le noir, avec l'hélianthe ou avec une espèce de pierre ou d'argile noire. Le bleu et le vert leur sont fournis par des matières qui viennent d'Europe. Les femmes des Mandans, des Meunitarris et des Ariccaras, fabriquent elles-mêmes, d'après Lewis et Clarke [1], des perles de verre de différentes couleurs. Pour cela elles pulvérisent celles qu'elles reçoivent des marchands et les remettent sur le feu en leur donnant d'autres formes; mais cela ne se fait plus autant aujourd'hui qu'autrefois. Une grande partie du temps des femmes est occupée par le tannage des peaux, opération qui a été décrite par plusieurs voyageurs. Les trois nations savent aussi fabriquer des vases de terre de différentes formes et grandeurs. L'argile dont elles se servent est d'une couleur d'ardoise foncée et devient, par l'action du feu, d'un jaune rougeâtre, comme on le voit aux collines brûlées du Missouri. On mêle cette argile avec du granit réduit en poussière par le feu; une pierre grosse et ronde à la main, l'ouvrière forme le creux du vase en y enfonçant cette pierre, pendant qu'elle l'empêche de se fendre extérieurement, et le polit au moyen d'un morceau d'écorce de peuplier. Quand le vase est achevé, on le remplit intérieurement de copeaux secs; on en entoure aussi le dehors, après quoi on le

[1] Tome I, page 170.

brûle et puis on peut s'en servir pour faire cuire les aliments. L'émail leur est inconnu. Quant à leurs bateaux, les Américains du Nord se montrent beaucoup plus adroits que les Brésiliens, les Patagons et les autres nations de l'Amérique méridionale. Quoique ces derniers habitent le bord des fleuves, ils n'imaginent rien pour les passer. Les Ojibouais et autres nations du nord ont de fort belles embarcations d'écorce de bouleau. Les Esquimaux construisent des bateaux artistement recouverts de peaux de chien marin, et au bord du Missouri, on en voit, chez les Mandans, qui sont faits de peaux de bison, et dont le dessin se trouve dans l'atlas de cet ouvrage. Ils sont fort légers, parfaitement ronds, tendus sur plusieurs morceaux de bois recourbés et se croisant; un seul homme peut les porter sur ses épaules.

Quand un jeune Indien a envie de se marier, et qu'il s'est assuré du consentement de sa maîtresse, il s'efforce d'obtenir aussi celui du père. Lorsqu'il lui a été accordé, il amène deux, trois, et quelquefois huit ou dix chevaux, qu'il attache à la cabane de sa fiancée, qui les remet à son père; celui-ci prend alors d'autres chevaux, et s'il n'en a pas assez, ses parents lui en donnent, et il les attache à son tour à la cabane de son gendre futur. Dans ces cas, on a calculé d'avance combien la famille de la femme possède de chevaux, car le nombre donné doit toujours être égal de part et d'autre : on donne, en conséquence, autant de chevaux que l'on croit pouvoir en recevoir en retour. Après cela, la fiancée fait cuire du maïs, et en apporte chaque jour un plat à la cabane de son fiancé. Au bout de quelque temps, le jeune homme se rend à la cabane de sa maîtresse, couche avec elle, et le mariage est conclu. Le jeune couple s'établit souvent dans la cabane du beau-père, mais souvent aussi il se décide à s'en construire une nouvelle; quelquefois il arrive que les deux époux se séparent de nouveau. Le beau-père joue, par la suite, le premier rôle dans la cabane : tout dépend de lui, tout se fait pour lui; si

l'on tue du gibier, c'est à lui que l'on en apporte d'abord la chair. Il y a souvent beaucoup d'enfants dans ces familles indiennes; j'en ai vu plusieurs où il y en avait jusqu'à dix; en général pourtant les mariages sont moins fertiles chez les Indiens que chez les blancs, ce qui provient sans doute de ce qu'ils allaitent leurs enfants pendant plus longtemps. Ils les aiment beaucoup; mais ils en ont souvent dont la santé est faible, ce que j'attribue au travail forcé des mères. On m'a assuré que la plupart des enfants nouveau-nés présentent une couleur rouge très-marquée. L'avortement est inconnu parmi eux, et les difformités sont fort rares. Les couches sont en général d'une facilité remarquable, et les femmes ont coutume, aussitôt qu'elles sont délivrées, d'aller se baigner dans la rivière, fût-elle couverte de glaçons[1]. Au bout de dix jours on regarde l'enfant comme sauvé, l'époque la plus dangereuse pour lui étant passée; on paie quelqu'un pour lui donner le nom que ses parents ont choisi pour lui. A cet effet, on élève l'enfant dans les bras, au milieu de la cabane, on le tourne de tous les côtés, en suivant le cours du soleil et l'on prononce le nom à haute voix. Ils ont pour leurs enfants des berceaux qui sont faits d'un sac de cuir que l'on suspend, par une courroie, à l'une des poutres de traverse de la cabane. Mais ces berceaux ne sont pas aussi élégamment travaillés chez les Mandans que ceux que nous vîmes chez les Dacotas et les Assiniboins. Il n'existe chez ces Indiens aucune ombre de discipline pour les enfants; on leur laisse faire absolument ce qu'ils veulent, sans jamais leur rien dire. On s'efforce, par tous les moyens possibles, d'exciter chez la jeunesse le sentiment de l'indépendance et de la volonté. Si, par hasard, une mère fait

[1] On dit que les couches des femmes indiennes sont beaucoup plus faciles que celles des blanches, mais qu'une Indienne qui épouse un blanc souffre beaucoup plus pour accoucher. Le capitaine Franklin parle aussi de cette circonstance (voyez son premier Voyage, p. 83). Il y est dit que plusieurs blancs avaient la même femme en commun.

une observation à son fils, il lui répondra par un soufflet, ou par un coup de pied, et parfois même il en fait autant à son père, qui baisse la tête et dit : « Celui-là sera un jour un brave guerrier. » Les hommes traitent quelquefois leurs femmes si brutalement, qu'on en a vu sortir de la cabane pour aller se pendre à un arbre. Cela est arrivé, pendant mon séjour, à une vieille femme que son fils, déjà grand, avait maltraitée; après l'avoir cherchée partout, on la trouva pendue. Le sexe obtient peu de dédommagement pour ses pénibles travaux; il n'a pas même de beaux habits comme en Europe : ici ce sont encore les hommes qui jouissent du privilége de la toilette. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ces femmes, condamnées chez elles à un esclavage perpétuel, ne veulent plus travailler du tout dès qu'elles épousent un blanc; et comme les blancs qui se fixent chez ces nations sont entièrement au pouvoir des Indiens et des parents de leurs femmes, ils les laissent faire. Les sœurs ont de grands priviléges chez les Indiens; tous les chevaux que les jeunes gens volent ou prennent à la guerre leur appartiennent. Quand un Indien revient à cheval d'une expédition, s'il rencontre sa sœur, il met sur-le-champ pied à terre, et lui donne sa bête. En revanche, s'il désire posséder quelque objet de prix qui appartienne à sa sœur, comme par exemple, un beau vêtement, il va sans cérémonie le lui demander, et il l'obtient sur-le-champ; si c'est une robe, elle s'en dépouille souvent à l'instant même.

La pruderie n'est pas le défaut des femmes indiennes; elles ont souvent deux ou trois amants et même davantage, et l'infidélité est rarement punie. Il n'y avait, chez les Mandans, qu'une seule femme à qui l'on eût coupé une partie du nez, ce qui arrive fréquemment chez les Pieds-Noirs. Quand un Indien enlève une femme mariée, le mari se venge en s'emparant des chevaux et des autres objets de valeur que possède le séducteur, qui est obligé de le souffrir. On ne reprend jamais une femme qui s'est laissé enlever.

Quand on a épousé une fille aînée, on a des droits sur toutes ses sœurs. Une des principales occupations des jeunes gens est de tenter leur fortune auprès des jeunes filles et des femmes; cette recherche et le soin de se parer remplissent presque tous leurs moments. Ils ne trouvent pas beaucoup de beautés cruelles. Le soir, et jusque fort avant dans la nuit, ils parcourent les villages et les maisons ou bien se rendent d'un village à l'autre. Ils ont une manie toute particulière de publier leurs exploits dans les champs de l'amour, surtout quand ils se rendent dans leurs plus beaux habits auprès de leur maîtresse. Ils croient ne pouvoir mieux lui plaire qu'en lui faisant connaître le nombre de leurs victoires, et ils marquent celles des belles dont ils ont triomphé par des paquets de rameaux de saule dépouillés de leur écorce et dont l'extrémité est peinte en rouge. Ces bâtons sont de deux espèces; la plupart ont deux ou trois pieds de long; d'autres cinq ou six. Ces derniers se portant seuls, sont peints en bandes circulaires alternativement blanches et rouges, dont le nombre indique celui des victoires. L'autre espèce de bâtons, qui sont plus courts, ne sont peints en rouge qu'à la pointe, et alors c'est chaque petite vergette qui fait connaître les triomphes, qui, réunis après cela en un seul paquet, forment un faisceau assez volumineux. Les petits-maîtres indiens portent avec eux plusieurs de ces faisceaux quand ils partent pour une expédition amoureuse. Chez les Mandans, ces bâtons, qu'ils appellent *Mih-Hirouché-Kehkarouche*, sont généralement tout unis, mais, chez les Meunitarris, il y a d'ordinaire au milieu du faisceau un bâton plus long que les autres et dont l'extrémité est ornée d'une touffe de plumes noires. Ces plumes représentent la favorite, et le galant ne manque pas de dire à chaque femme que c'est pour elle qu'il a déployé cet étendard. On peut voir de ces bâtons d'amour, planche XXI, fig. 6.

S'ils ont eu des relations avec une personne qui portait

la robe blanche de bison, ils mettent en haut du bâton un morceau de peau de cette espèce; si, au contraire, la personne portait une robe de laine rouge ou une robe de bison ordinaire, on y attache un morceau de drap rouge. Cet usage, très-général chez les Mandans et les Meunitarris, n'a encore été, que je sache, rapporté par aucun voyageur.

Voici les noms que les Mandans donnent aux divers degrés de parenté. Le frère du père s'appelle père et sa sœur tante (*Kohtomini-kohche*); la sœur de la mère s'appelle mère et le frère de la mère oncle ou *Ratodé;* le gendre (*Roh-Hangkache*), la bru (*Ptauih-Hangkache*); les cousins ou cousines s'appellent frères et sœurs; le beau-père e dit (*Ptutt*) et la belle-mère (*Pto-Hinx*); le grand-père (*Tatté-Chiké*) et la grand'mère (*Nan-Chuké*, *ch* guttural); le petit-fils se dit comme la bru (*Ptauih-Hangkache*). Il n'est pas permis à une belle-mère d'adresser la parole à son gendre, jusqu'au moment où il est revenu à la maison, lui rapportant le scalp d'un ennemi et son fusil; après cela elle peut lui parler[1]. Cette coutume existe aussi chez les Meunitarris, qui l'ont sans doute empruntée des Mandans; mais on ne la retrouve ni chez les Corbeaux, ni chez les Ariccaras. Chez les Ojibonais, et en général chez les Algonquins, il n'est pas permis de changer le nom ou *totem*[2], et les personnes qui portent le même *totem* ne peuvent point contracter mariage ensemble. D'après Tanner, les Algonquins caractérisent, dans leurs figures hiéroglyphiques, les Dacotas et les nations qui leur sont alliées, en les représentant sans *totem*.

Il y a, chez toutes les nations indiennes de l'Amérique septentrionale, des hommes-femmes, que les Canadiens ap-

[1] D'après le capitaine Laplace (Voyage de la *Favorite*, t. I, p. 190), dans les Indes orientales, il n'est pas permis à la mère de prononcer le nom du père de ses enfants. Elle ne doit parler de lui qu'à la troisième personne. Les fils ne prennent le nom de famille qu'après la mort de leur père.

[2] Voyez Tanner, *loc. cit.*, p. 313.

pellent *bardaches*, et qui sont connus, chez les Mandans, sous le nom de *Mih-Decké*[1]. Ce sont des hommes qui s'habillent en femmes et se livrent à toutes les occupations de celles-ci. Les jeunes gens les traitent absolument comme des femmes, et entretiennent avec eux certaines relations contre nature. Charbonneau assurait même que l'on préférait ces hommes aux femmes. Aujourd'hui il n'y a pas beaucoup de ces êtres parmi les Mandans et les Meunitarris. Chez les premiers il n'y a qu'un grand homme sourd-muet, et chez les derniers, trois de ces individus.

Ceux-ci prétendent ordinairement qu'un songe ou une inspiration d'en haut leur a ordonné d'embrasser cet état, comme leur médecine ou leur salut, et rien ne peut alors les dissuader de leur projet. On a vu souvent des pères prendre les moyens les plus violents pour forcer leurs enfants à changer d'idée, commençant par leur faire présent de belles armes et de riches habits, afin de leur inspirer le goût des occupations viriles, et puis passant à la sévérité et aux coups, mais toujours inutilement. Pour se justifier, les Indiens racontent la fable suivante, à laquelle ils ajoutent une fois implicite : On voulut une fois, disent-ils, forcer un

[1] D'après Mackenney (*Tour to the Lakes*, p. 315), il y a de ces hommes-femmes chez les Ojibonais; et Tanner (*loc. cit.*, p. 105) en parle, tandis que Sarytscheow, Langsdorf et d'autres l'assurent des Aléutes (voyez Voyage de Langsdorf, t. II, p. 13). Chez les Aléutes, ces hommes s'appellent *Chopan*. On trouve, en effet, chez ce peuple, divers traits de ressemblance avec les Indiens du Missouri. Il y a beaucoup de rapport dans leur danse; leur musique est la même, si ce n'est qu'en place du chichikoué de citrouille ou de cuir, ils se servent de vessies. La principale différence entre eux, c'est que les Aléutes ne fument pas de tabac, mais le prennent en poudre. Le major Long (*Exped. to St Peter's River*, p. 221) nous apprend qu'il y a des bardaches chez les Sacs et les Renards. On en trouve chez les Corbeaux, chez les Pieds-Noirs, chez les Dacotas, chez les Assiniboins, chez les Ariccaras; en un mot, chez la plupart des nations, dont il faut cependant excepter les Menomonies (Folles-Avoines) et les Ottawas (Courtes-Oreilles). Les Meunitarris montrent aujourd'hui beaucoup plus de raffinement dans leurs rapports avec l'autre sexe que les Mandans, et l'on entend parler de choses dont on ne se serait jamais douté chez ces peuples. Autrefois les Mandans surpassaient à cet égard les Meunitarris : à présent, c'est le contraire. On assure que la morale est, sous ce rapport, bien plus relâchée encore chez les Corbeaux que parmi les nations voisines.

homme à se désister de son projet; un guerrier distingué le menaça; il en résulta une querelle très-vive, dans laquelle le bardache fut tué d'un coup de flèche; puis, quand on voulut ramasser le corps, on ne trouva plus à sa place qu'un tas de pierres, au milieu duquel la flèche était fichée. Depuis ce temps, personne ne veut plus se mêler d'affaires de ce genre, dans lesquelles on reconnaît une institution des puissances célestes qui la protégent. Volney et quelques autres écrivains ont dépeint le caractère moral des aborigènes de l'Amérique septentrionale et leur vie sociale sous des couleurs trop défavorables. La méfiance et l'inimitié, disent-ils, règnent à tel point parmi eux, qu'ils ne sortent jamais sans armes de leurs cabanes; mais je puis attester que les Indiens se font voir très-souvent désarmés dans leurs villages et même dans les campagnes environnantes, et ce n'est que dans un plus grand éloignement, et quand ils sont en costume de cérémonie, qu'ils portent leurs armes à la main. Je n'ai jamais été témoin de disputes parmi eux, mais j'y ai vu, au contraire, beaucoup plus d'union et de tranquillité que dans l'Europe civilisée.

On a souvent soutenu que les facultés de l'esprit étaient moins développées chez les Indiens que chez les blancs, mais cette assertion est aujourd'hui suffisamment réfutée[1], et Harlan n'a pas tort[2] quand il dit que, dans l'ordre des races humaines qui, selon Blumenbach, sont au nombre de cinq, la race américaine doit être placée immédiatement au-dessous de la caucasienne. Si l'homme, dans toutes ses variétés, n'a pas reçu du Créateur des facultés égales, je suis au moins convaincu que les Américains ne sont pas, à cet égard, au-dessous des blancs. Beaucoup de Mandans montraient un grand désir de s'instruire, et des dispositions à

[1] Voyez à ce sujet Mackenney, *loc. cit.*, p. 428, et d'autres écrivains. Le missionnaire Parker a aussi, depuis peu, attesté la même chose.

[2] Voyez *Fauna americana*, p. 14.

saisir des choses d'un ordre élevé. Il serait très-facile de les éclairer, s'ils étaient moins attachés aux préjugés qu'ils ont hérités de leurs ancêtres. Les mauvais exemples qu'ils reçoivent trop souvent des blancs qui habitent leur pays, et qui n'ont d'autre but que de gagner de l'argent, ne sont certes pas faits pour nous attirer de leur part un grand respect ou pour les rendre meilleurs [1]; et si on ne les a pas trouvés favorablement disposés pour la religion chrétienne, c'est, en grande partie, la faute des blancs qui se disent chrétiens et qui sont souvent plus immoraux que les Indiens les plus grossiers [2]. On a déjà donné, dans plusieurs ouvrages américains et étrangers, des preuves frappantes de l'esprit des Indiens et de la manière saine dont ils jugent les circonstances de la vie; il est inutile de répéter ici ces exemples. On est souvent embarrassé pour répondre aux questions si justes qu'ils vous adressent. La vie inactive qu'ils mènent, et qui est enracinée chez eux, devient un grand obstacle à leur faire adopter une autre manière d'être; mais leurs dispositions pour le dessin, pour la musique, etc., sont frappantes. Beaucoup de Mandans trouvent un vrai plaisir à dessiner, et s'en acquittent avec talent. On connaît les hiéroglyphes dont les Indiens se servent en place d'écriture, les dessins sur leurs robes; la signature de Mato-Tope (pl. XXII), et une lettre indienne se trouvent dans l'*Appendice* avec leur explication. Quelques-uns d'entre eux discutaient avec une véritable passion sur des sujets d'un ordre élevé; ils nous demandaient nos idées sur les divers corps de la terre et sur l'origine de l'univers; ils avouaient franchement que l'explication absurde qu'ils en donnaient ne les satisfaisait point. D'autres, au contraire, trouvaient notre système beaucoup plus ridicule que le leur; ils écla-

[1] Voyez Schoolcraft, *Exped. of Gov. Cass.*, p. 320.

[2] Voyez ce que le capitaine Franklin dit dans son premier Voyage à la mer Glaciale, p. 66, sur la mauvaise réputation de beaucoup de blancs. On trouve là de fort bons renseignements qui conviennent à la plupart des Indiens.

taient de rire, quand on leur disait que la terre était ronde et tournait autour du soleil; d'autres encore ne rejetaient pas tout à fait ce que nous leur disions, en observant que les blancs savaient faire tant de choses qui étaient inexplicables pour eux, qu'il était bien possible qu'ils eussent encore raison à cet égard.

Dans tous les ouvrages où il est question de ces peuples remarquables, on trouve des discours de leurs chefs qui sont souvent fortement pensés et noblement exprimés. Ils aiment le langage figuré, et disent souvent à leurs oppresseurs de dures vérités. Le docteur Morse cite, entre autres, certaines phrases dont ils se sont servis, soit en concluant la paix ou en déclarant la guerre, et qui disent beaucoup en peu de mots. Ainsi, par exemple, dans une déclaration de guerre : « Le sang de nos femmes et de nos enfants fume sur le sol. » — « Les ossements de nos guerriers et de nos vieillards gisent à découvert et blanchissent la terre. » — « Le tomahawk est levé. » En concluant la paix, ils disent : « Les ossements de nos guerriers sont enterrés. » — « La hache d'armes est enterrée. » — « Le sang répandu de nos femmes et de nos enfants est couvert. » — « Le sentier qui y conduit doit être propre; il ne faut pas qu'aucune mauvaise herbe y croisse. » — « La chaîne qui nous unit ne doit pas se rouiller. » Dans un sens contraire, ils disent : « La chaîne commence à se rouiller; » etc. On trouve souvent chez ces hommes une énergie de caractère portée au plus haut degré. Plusieurs se sont tués par amour ou par un sentiment d'honneur blessé. Le docteur Morse rapporte un exemple remarquable[1] d'un Indien qui s'est tué parce qu'on l'avait accusé de lâcheté, après que sa mère eut souffert la mort pour lui. Plusieurs voyageurs parlent de la mémoire extraordinaire des Indiens[2], parmi lesquels il y en a qui peu-

[1] Voyez Dr *Morse's Report*, p. 260. Tanner (*loc. cit.*, p. 112), Say et d'autres, parlent des suicides des Indiens.

[2] Voyez Bradbury, p. 68, et dans d'autres endroits.

vent raconter toute l'histoire de leur nation sans commettre la plus légère erreur.

Les Mandans et les Meunitarris sont très-fiers et ont beaucoup d'ambition. Si l'on exprime le désir de posséder quelque objet qui leur appartienne, ils vous en font ordinairement présent ; mais ils attendent en retour un présent d'une valeur supérieure ou du moins égale. Ils mettent à tout ce qu'ils possèdent une valeur imaginaire, bien supérieure à celle que ces objets ont en réalité; ainsi on a vu souvent un objet tout à fait insignifiant payé par un ou deux chevaux. Parmi les plus précieux il faut ranger surtout la peau d'un bison blanc femelle, dont je parlerai plus bas. Ainsi que je l'ai déjà dit, une petite peau d'hermine se paye seize florins, tandis qu'on peut avoir une peau de loup pour un peu de tabac. Un bonnet à plumes vaut souvent un ou deux chevaux; on donne un cheval pour cent ou cent cinquante dents d'elk, ou pour une poignée de coquilles de deutalium, etc.

Les hommes sont, en général, fort paresseux, sauf toutefois quand ils peuvent se livrer à leurs exercices favoris de la chasse et de la guerre. Du reste, les Mandans et les Meunitarris, à tout prendre, ne sont pas dangereux, et quoiqu'il y ait parmi eux beaucoup d'hommes grossiers et sauvages, ils sont assez bien disposés pour les blancs, et, chez les premiers surtout, il y a un grand nombre d'excellents hommes, dignes de toute confiance et que l'on ne saurait faire autrement que de louer. Il ne manque pas parmi eux de voleurs, principalement parmi les femmes et les enfants; et quand les Meunitarris rencontrent des blancs dans la prairie, ils ne les tuent plus, à la vérité, mais il ne leur arrive que trop souvent de les piller.

Ils ont toujours leur entrée libre dans les forts des compagnies de commerce, et comme au fort Clarke il n'y avait point d'emplacement spécial pour les Indiens, on était importuné pendant toute la journée de leurs visites, en quel-

que endroit qu'on se trouvât ; ils en chassaient même souvent les habitants légitimes, ce qui devenait insupportable dans les grands froids de l'hiver; ils usurpaient alors les places autour de la cheminée, tandis que leurs larges robes de bison interceptaient toute la chaleur qui ne pouvait plus arriver jusqu'aux autres personnes présentes. Ils prétendent qu'on doit leur offrir toujours l'hospitalité, ce qui, en effet a ordinairement lieu; et l'on calcule qu'ils coûtent à la Compagnie au moins deux cents livres de tabac par an. Quelques-uns d'entre eux montraient cependant plus de délicatesse, et avaient soin de s'éloigner de la salle à manger à l'heure des repas ; mais il y en a fort peu qui possèdent assez de tact pour cela: la plupart arrivaient, au contraire, précisément au moment du dîner, parce qu'en hiver ils étaient peu fournis de viande et étaient forcés de se nourrir assez mal. Les querelles sont fort rares parmi eux ; mais il n'en est pas de même des duels qui sont fréquents, et la vengeance du sang a lieu chez tous ces peuples.

Plusieurs de ces Indiens sont fort propres et se baignent presque tous les jours, en hiver comme en été ; cependant ils ont souvent les mains très-sales, couvertes de couleur et de graisse, comme, parfois, tout le corps. Les femmes sont moins propres que les hommes, surtout leurs mains, ce qui provient des pénibles travaux auxquels elles se livrent. Les Indiens prétendent que les blancs sentent mauvais, parce qu'ils se lavent trop rarement le corps. Ils portent généralement les ongles fort longs, et sont fort tolérants pour la vermine, ce dont leur épaisse chevelure et même leurs robes de bison n'offraient que trop de preuves. Il paraît du reste que ces insectes ne sont pas fort dangereux pour les blancs ; nous en sommes du moins toujours restés exempts, quoique nous fussions perpétuellement en contact avec les Indiens. Ils se cherchent mutuellement ces petits hôtes, et les mangent; les femmes en font souvent des présents aux hommes. Dans la cabane de Dipéüch, à

Mih-Toutta-Hangkouche, la femme qui se livrait à cette petite chasse sur la tête de son jeune fils, offrait sur sa main les plus belles pièces de ce gibier à son mari, qui les avalait avec une satisfaction visible. Les Indiens ne mangent point avec plaisir le gibier pris sur la tête des blancs.

Les sauvages habitants des prairies sont extrêmement adroits et endurcis au mal. Ils aiment à se baigner, au cœur de l'hiver, dans de l'eau glacée, et vont dans cette saison nus jusqu'à la ceinture, c'est-à-dire sans autre vêtement que leur robe de bison. La natation est un de leurs principaux exercices, et ils s'y livrent dès leur tendre jeunesse. J'ai déjà remarqué que j'ai vu toutes ces nations nager à la manière des Tapuyas du Brésil, et d'autres auteurs ont fait la même observation [1]. Ils montent souvent à cheval à nu, et courent les uns contre les autres. Ils sont aussi d'excellents archers. Chez eux tous les sens sont perçants et fort exercés.

De même que chez la plupart des nations indiennes de l'Amérique septentrionale, il existe chez les Mandans et les autres nations du haut Missouri certaines bandes ou associations qui se distinguent par des marques extérieures et par des lois particulières. Ils ont trois espèces de sifflets de guerre ou de signal, *Ihkocheka*, qu'ils portent autour du cou et qui font partie des marques distinctives des bandes qui partagent les hommes en six classes, d'après leur âge.

La première bande est celle des *Meniss-Ochka-Ochaté* (*ch* guttural), c'est-à-dire, *les chiens fous* ou *les chiens dont on ne connaît pas le nom*. Elle se compose de jeunes gens de dix à quinze ans, qui portent pour Ihkocheka un aileron d'oie sauvage (l'outarde des Canadiens) [2] dont l'os est fort petit. Quand ils dansent, trois d'entre eux ont un long et large morceau de drap rouge qui leur pend du cou

[1] Voyez Mackenney, *Tour to the Lakes*, p. 307.

[2] Il est remarquable que, dans différentes contrées de l'Amérique méridionale, les oies sauvages s'appellent aussi *abutardas*, à ce que nous apprend d'Orbigny (t. II, p. 165).

jusqu'à terre; de même que toutes les autres classes, ils ont un chant particulier pour accompagner leur danse. Autrefois les gens âgés pouvaient aussi faire partie de cette bande, mais dans ce cas, il ne leur était jamais permis de reculer devant l'ennemi; depuis, on a changé cette règle pour celle qui existe aujourd'hui. Quand de jeunes garçons veulent entrer dans la première bande, pour devenir des hommes, ils s'adressent aux membres de cette bande, en leur donnant le titre de père, et cherchent à apprendre la danse et le chant et à acquérir le grade et le sifflet de guerre pour certains objets de prix, tels que des costumes de laine, du drap, des chevaux, de la poudre, du plomb, etc.; et c'est leur père qui paye pour eux. S'ils trouvent quelqu'un qui consente à leur vendre le grade, ils ont droit sur-le-champ à toutes les distinctions de la bande, et le vendeur renonce à toutes ses prétentions; mais alors il cherche à acheter à son tour l'entrée dans une bande supérieure. Les danses des diverses classes sont les mêmes, quant au fond; mais à chacune s'attache un chant différent et quelquefois des pas particuliers. On achète aussi avec le grade le tambour et le *Chichikoué*. Les Mandans appellent le tambour *Manna-Béréché* (*ch* guttural), et le *Chichikoué* se dit, dans leur langue, *Inahdé*. Ce dernier est, chez la première bande, de la forme d'une boule, garni d'un manche et fait de cuir. Quand on veut désigner plus particulièrement l'espèce de ces instruments, on ajoute, au mot *Inahdé*, le nom de la bande.

La seconde classe ou bande est celle des *Héhderoucha-Ochaté* (*ch* guttural), c'est-à-dire *la bande du Corbeau*, et se compose de jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans. Il arrive souvent que des jeunes gens restent pendant six mois ou plus longtemps sans faire partie d'aucune bande; ils vont alors à celle du Corbeau et disent : « Père, je suis pauvre, mais je voudrais bien acheter de toi. » Si le propriétaire y consent, ils reçoivent la plume de corbeau, que cette bande

porte sur la tête, un double *Ihkocheka*, composé de deux ailerons d'oie attachés l'un à l'autre, le tambour, le *Chichikoué*, le chant et la danse. Chacune de ces bandes a un chef que les Américains appellent *headman*, qui décide de la vente des droits et des attributs; c'est à lui qu'on s'adresse dans les difficultés qui surviennent. On dispose ensuite, dans la cabane de médecine, une fête qui se prolonge pendant quarante nuits, et dont je parlerai plus bas; on y danse, on y mange et l'on y fume. Les frais sont pour le compte des acheteurs, qui cèdent en outre, pendant tout ce temps, leurs femmes aux vendeurs, jusqu'à ce que les pères soient satisfaits et remettent aux acheteurs leur propriété, ce qui termine la fête.

La troisième classe ou bande est celle des *Charak-Ochaté* ou des *Kana-Karakachka* (*ch* guttural); ce sont les *soldats*, ou les guerriers les plus distingués. Quand ils dansent, ils se peignent le haut du visage en rouge et le bas en noir; leur sifflet de guerre est grand et fait de l'aileron d'une grue. Leurs insignes sont deux longs bâtons droits, entourés de peau de loutre, qu'ils appellent *Manna* (le bois), et auxquels ils suspendent des plumes de hibou [1]. Quand ils vont à la guerre, ils plantent ces bâtons en terre devant l'ennemi, et il ne leur est pas permis de les abandonner, non plus qu'aux Européens leurs drapeaux. Ils ont encore un de ces bâtons avec des plumes de corbeau, qui se plante aussi en terre, et qu'il n'est pas permis non plus d'abandonner; ils l'appellent *Kehka-Panessi* (voyez à l'*Appendice*). Ils ont un chant et une danse, et doivent acheter des places dans les classes supérieures. Leur *Chichikoué*, ou crécelle, est fait de fer-blanc; il est dans la forme d'un petit chaudron, avec un manche; ils possèdent aussi deux pipes dont ils se servent pour fumer dans certaines occasions

[1] Cette espèce de bâton s'appelle aussi *Ihskopka-Cholidé*, et les Mennitarris les désignent sous le nom de *Bidda-Pacachpa* (*ch* guttural).

particulières : deux hommes sont chargés de garder et de porter ces pipes. Toutes les classes supérieures peuvent en même temps faire partie de la bande des *Kana-Karakachka*, parce qu'elle est destinée à maintenir la police; mais il va sans dire que tous les membres doivent s'être entendus pour l'achat. Si un seul homme vote contre la vente, l'affaire ne peut se conclure. Il y en a quelquefois qui ne donnent pas leur consentement sur-le-champ, afin de faire monter plus haut le prix de l'achat, et revendre ensuite d'autant plus cher. Ces soldats forment un comité qui dirige toutes les principales affaires, surtout quand il s'agit d'entreprises générales, comme changements de demeure, chasses au bison, clôtures de villages, etc. Si les troupeaux de bisons sont dans le voisinage, ils les surveillent et ne permettent pas qu'ils soient troublés par des individus isolés, jusqu'à ce qu'une chasse générale puisse être organisée.

Si, pendant ce temps, quelqu'un tire un loup ou quelque autre animal, les soldats lui enlèvent son fusil et lui donnent parfois des coups, ce qu'il est obligé de souffrir; on n'épargne pas, en pareil cas, les chefs. Les blancs qui demeurent dans le voisinage, et qu'ils appellent *Ouachi*, sont soumis aux mêmes lois, et il est arrivé souvent que les soldats ont enlevé aux fendeurs de bois du fort leurs haches ou leur ont défendu de poursuivre leurs travaux, de peur qu'ils ne troublassent par leur bruit les troupeaux de bisons.

La quatrième bande ou classe, qui est celle des *Meniss-Ochaté* (*ch* guttural) ou des *Chiens*, porte, en dansant, un grand bonnet de drap bigarré, auquel est attachée une grande quantité de plumes de corbeau, de pie et de hibou, et qui est orné de crins de diverses couleurs et de bandes d'hermine; elle a aussi un grand sifflet de guerre, fait de l'aileron d'un cygne. Trois d'entre eux ont alors, pendante sur le dos, la même lanière de drap rouge dont nous avons parlé à l'occasion de la première bande des

Meniss-Ochka-Ochaté. Leur tête est généralement ornée d'une épaisse touffe de plumes de hibou, de corbeau ou de pie, qui retombe par derrière, et souvent aussi ces trois espèces de plumes sont mêlées ensemble. A ces trois hommes, décorés de longues lanières de drap rouge, et qui sont les Chiens proprement dits, on a le droit de jeter un morceau de viande par terre ou dans la cendre du foyer, en leur disant : « Tiens, chien, mange ! » et ils sont obligés de se jeter dessus et de le dévorer tout cru comme des chiens et d'autres animaux de proie. Le *Chichikoué* de cette bande est formé d'un bâton d'un pied ou de dix-huit pouces de long, auquel sont attachés un grand nombre de sabots d'animaux. Le portrait de *Pehriska-Roupa*, sur la planche XXIII, indique le costume des trois Chiens.

La cinquième bande se compose des *Berach-Ochaté* (les *bisons* ou les *loups*); ils portent en dansant la peau de la tête d'un bison, avec sa longue crinière et ses cornes; mais les deux plus vaillants d'entre eux, choisis parmi tous, et à qui après cela il n'est plus jamais permis de fuir devant l'ennemi, portent sur la tête une imitation complète d'une tête de bison tout entière avec les cornes (voyez la planche XVIII), et regardent à travers les yeux artificiels, entourés d'un cercle de fer ou de fer-blanc. Cette bande est la seule qui porte un *Ihkocheka* de bois, et, dans leur société, il y a une femme qui, lorsqu'ils dansent, leur présente un bassin avec de l'eau pour se rafraîchir ; mais il ne lui est permis de présenter cette eau qu'aux plus braves qui portent la tête entière de bison. Dans cette occasion, elle est vêtue d'un beau costume neuf en cuir de bighorn et se peint le visage de cinabre. Les hommes s'attachent par derrière un morceau de drap rouge, avec une figure qui représente une queue de bison, et ils portent les armes à la main. Les hommes à la tête de bison se tiennent toujours, pendant la danse, en dehors du groupe, imitant les mouvements et le beuglement de cet animal,

quand il court de côté et d'autre, inquiet et timide, regarde autour de lui dans tous les sens, etc. (Voyez sur la pl. XVIII, la représentation de la danse du bison.)

La sixième bande est celle des *Champsi-Ochaté* (*les chevreuils à queue noire*). Elle se compose d'hommes âgés de plus de cinquante ans, mais qui dansent pourtant encore. Deux femmes appartiennent à cette bande; elles la servent pendant la danse, font cuire des mets, distribuent de l'eau fraîche, et rendent d'autres offices de ce genre. Les hommes de cette bande portent tous autour de la tête une couronne de griffes d'ours, et autour du corps toutes les marques distinctives de leurs exploits, telles que plumes, touffes de cheveux aux bras et aux jambes, scalps, peintures, etc.

Toutes ces bandes, ainsi que les danses suivantes, s'achètent et se vendent; et dans ces occasions, ainsi qu'il a été dit plus haut, il faut que l'acheteur abandonne sa femme au vendeur pour tout le temps que dure la fête. Si c'est un jeune homme qui n'est pas encore marié, il fait souvent un long voyage, pour aller dans un autre village demander à un de ses amis de lui prêter sa femme; celui-ci l'accompagne alors, et remet sa femme tous les soirs après la danse. Il arrive souvent que cet ami amène avec lui, à la danse, trois ou quatre femmes ou même davantage, et les remet à son soi-disant père, c'est-à-dire, aussitôt que la danse, le repas, la fumerie et le calcul des *coups* ou exploits sont terminés. Nous parlerons plus bas de ces cérémonies. Dans ces occasions, une femme se présente après l'autre, ainsi que je le dirai en décrivant la médecine du bison des Meunitarris et la vente de l'*Ichohé-Kakochochaté;* elle passe la main par-dessous le bras de l'homme qu'elle veut favoriser, et va se placer à l'entrée de la cabane, où elle attend qu'il la suive. Souvent celui qu'elle a invité demeure assis et baisse la tête; alors la femme retourne chez elle, et revient avec des objets de prix, tels que des fusils, des robes, des

couvertures de laine et autres objets semblables, qu'elle dépose successivement devant lui, jusqu'à ce qu'il soit satisfait, qu'il se lève et qu'il la suive dans le bois.

Il y a encore d'autres danses qui se vendent et s'achètent, comme, par exemple, une seconde des *Kana-Karakachka* et la danse de la tête à demi tondue (*Ichohé-Kakochochaté*, le dernier *ch* guttural), que la plus basse classe peut acheter, avant qu'elle ait encore atteint l'âge d'être *Kana-Karakachka*.

La fête de médecine, les insignes et la danse des têtes à demi tondues seront décrites plus bas. Il y a aussi la danse du *Meniss-chéh-Ochaté* (le dernier *ch* guttural), *Old-Dog-Dance*, la danse des vieux chiens. La bande des chiens peut l'acheter de celle des bœufs, avant de devenir bœufs eux-mêmes ou de pouvoir entrer par achat dans la bande des *Berock-Ochaté*. A la danse des vieux chiens, on se peint en blanc et les mains en rouge et en noir; on porte autour du corps une lanière de peau d'ours et des plumes pendant de la tête par derrière.

La danse dite danse chaude (*Wadaddéchochaté*) se danse maintenant à Rouhptare et chez les Meunitarris, qui l'ont achetée des Ariccaras. Les petits chiens dont on ne connaît pas le nom la conduisent. Pour la danser on allume un grand feu et l'on éparpille par terre une quantité de charbons ardents, au milieu desquels les jeunes gens doivent danser les pieds nus ainsi que le reste du corps; leurs mains avec l'avant-bras, et les pieds jusqu'au-dessus de la cheville, sont peints en rouge; sur le feu il y a une marmite dans laquelle cuit de la viande coupée par morceaux; et quand elle est cuite, ils sont obligés de tremper la main dans l'eau bouillante, au risque de se brûler, pour y prendre la viande et la manger. Ceux qui viennent les derniers sont les plus mal partagés, parce qu'ils sont forcés de rester plus longtemps dans l'eau. Pendant la danse, ils portent à la main leurs armes et le *chichikoué*.

As-Choh-Ochaté (*ch* guttural) est encore une danse qui sera décrite dans un des chapitres suivants. Elle est accompagné du chichikoué et du tambour, et se danse en rond comme à l'ordinaire. Les danseurs portent à la main des arcs-lances [1], ornés de plumes et de boyaux d'ours.

Précisément de la même manière que pour les hommes, les femmes sont, chez les Mandans, partagées en quatre classes d'après l'âge. La classe la plus jeune s'appelle *Eruhpa-Mih-Ochaté* (la bande du fusil); elles portent derrière la tête une couple de plumes d'aigle, se peignent la figure et ont leur danse.

La classe suivante, dans laquelle elles s'achètent, est la bande de la rivière, *Passan-Mih-Ochaté*. Quand celles-ci dansent, elles portent, attachée sur le devant de la tête par un bandeau blanc, une plume d'aigle qui penche à gauche et dont le tuyau est enveloppé d'herbe.

La troisième classe se compose des femmes du Foin, *Chan-Mih-Ochaté* (*ch* guttural), qui mettent leurs plus beaux habits quand elles dansent, et ne chantent que la chanson du scalp.

La quatrième classe, enfin, sont les femmes de la Vache-Blanche, *Ptihou-Tack-Ochaté* (l'*a* de *tack* a un son qui tient le milieu entre *a*, *eu* et *ai*). Elles se peignent un des yeux de la couleur qui leur plaît, mais généralement en bleu-ciel. Ces femmes, qui sont pour la plupart âgées, sont tatouées de lignes noires, depuis la bouche jusqu'au bas du menton [2]; elles sont coiffées d'un large morceau de peau de

[1] L'arc-lance, *Eruhpa-Hichté* (*ch* guttural), est un grand arc, à l'une des extrémités duquel est attaché un fer de lance. Il ne sert que comme arme de luxe, et on ne l'emploie pas dans le combat. Il est orné de plumes d'aigle, et souvent aussi de drap rouge; quand il est complétement décoré, sa valeur est estimée de cent à deux cent cinquante florins. Il passe par héritage du père au fils, et il est impossible de s'en procurer à bon marché; il faut quelquefois en donner un cheval et davantage.

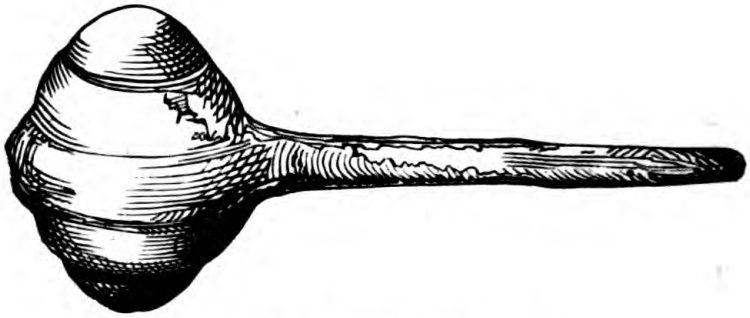
[2] Le capitaine Beechey a vu, chez les Esquimaux et les Californiens, un tatouage exactement semblable, de raies noires et perpendiculaires sur le menton (voyez *Voyage de Beechey*, t. I, p. 360, et t. II, p. 77). Les Esquimaux avaient trois raies.

bison blanc, ressemblant à un bonnet de hussard, et par dessus un plumet. On trouvera plus bas une description détaillée de ce costume, et l'on en peut voir le dessin à la vignette n° 28 de l'*Atlas*.

Ces sociétés ou bandes donnent lieu à beaucoup de fêtes, de chants, de musique et de danses; mais il y a encore quelques autres danses et récréations; de ce nombre est la danse du scalp, qu'il vaudra mieux décrire en parlant des usages de la guerre. Leurs amusements musicaux sont d'un genre fort simple. Le chant des diverses nations indiennes de l'Amérique septentrionale est, à peu de chose près, le même et a déjà été décrit. Il se compose de cris poussés de temps à autre et souvent interrompus par de grands éclats de joie; il est accompagné de grands coups frappés sur le tambour pour marquer la mesure, pendant que d'autres hommes agitent le chichikoué. Indépendamment de ces instruments, les Mandans ont encore de longs sifflets de bois, à l'extrémité inférieure desquels voltige d'ordinaire une plume d'aigle attachée à un cordon (voyez à l'*Appendice*). D'autres sifflets, appelés *Ihwochka*, sont plus gros, d'une longueur de vingt pouces, et ont des trous sur lesquels on pose les doigts; c'est en cela qu'ils diffèrent de l'Ihkocheka; ils sont parfois ornés de peau et d'autres objets. Ce sont là tous les instruments de musique de ces Indiens, auxquels on peut encore ajouter les sifflets de guerre dont j'ai parlé plus haut et qui s'appellent également *Ihkocheka* ou sifflets sans trous. Les Indiens ont encore plusieurs autres jeux pour se divertir. Celui que les Canadiens français appellent billard, *Skohpe*, dans la langue du pays, se joue par deux jeunes gens armés de longs bâtons, souvent entourés de cuir et auxquels sont suspendus une foule d'objets différents. Sur une longue lanière droite et unie, ou sur une route bien unie, dans le village ou dehors, on fait rouler un petit cerceau rond, recouvert de cuir; on court après et on lui jette le bâton. Le jeu dépend de la convention faite d'avance, d'après laquelle

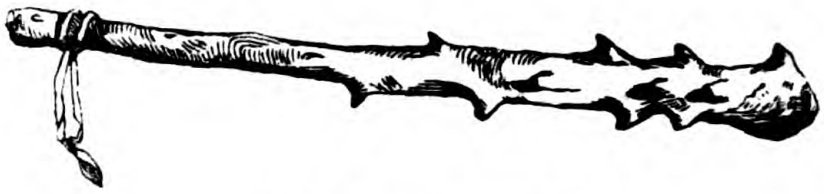
Vig. 27, tome II, page 417.

Jeu d'*assé* (volants) chez les Indiens Mandans et les Indiens Meunitarris.



Vig. 28, tome II, page 476.

Massue des Indiens Mandans.



Vig. 29, tome II, page 476

Massue des Indiens Mandans.

le bâton doit demeurer dans le cerceau ou à côté. Les Meunitarris appellent ce jeu *Mah-Kache* (*ch* guttural), et le major Long, dans son voyage aux montagnes Rocheuses [1], en parle comme étant d'usage chez les Pahnis; mais ces derniers ont un crochet au bout de leur bâton, ce qui n'a pas lieu chez les autres nations.

Les femmes sont fort adroites au jeu de la grosse balle de cuir, *Mih-Ptott-Ké*, qu'elles font tomber alternativement sur le pied et sur le genou, la renvoyant et la rattrapant toujours, et la tenant ainsi pendant fort longtemps en mouvement sans que jamais elle touche la terre. On joue ce jeu pour des primes qui sont souvent très-élevées. Les Meunitarris l'appellent *Mah-Uh-Tappeu*. La balle est souvent fort jolie et artistement recouverte de piquants de porc-épic coloriés (voyez pl. XLVIII, fig. 14). Les cartes n'ont pas encore pénétré chez ces Indiens; mais les Osages et d'autres peuples y jouent; en revanche, les Mandans et les Meunitarris ont un jeu pour les enfants, qu'ils appellent *Assé* (voyez la vignette n° 27).

L'extrémité d'un andouiller de cerf, dans lequel on a fiché une couple de plumes, est lancée en avant, en sorte que la pointe parte la première.

Au printemps, quand le temps est beau, vers la mi-mars, les garçons et les tout jeunes gens jouent avec un cerceau, autour duquel règnent plusieurs bandes de cuir qui se croisent en divers sens. Le diamètre du cerceau est d'environ un pied. On le roule ou on le lance; après quoi, l'on jette ou l'on pousse de côté, avec un bâton pointu, dans le tissu, et celui qui approche le plus du centre a gagné. La fig. 15 de la pl. XLVIII représente le cerceau et le bâton.

Au printemps, aussitôt que la débâcle a eu lieu, les jeunes gens courent le long de la rivière et lancent ce cerceau dans l'eau. On appelle ce jeu *Wah-Gachi-Ühka* [2]. En été,

[1] Voyez major Long, *loc. cit.*, t. I, p. 133.

[2] Poke a décrit ce jeu ainsi que celui du billard, en parlant des Pahnis, p. 194.

les Mandans et les Meunitarris se divertissent souvent à courir dans la prairie, *Puhhing-Kikérouche*, les environs des villages leur offrant les localités les plus favorables à ce jeu. Vingt jeunes gens et plus courent souvent les uns contre les autres, et l'on fait, à cette occasion, de fort gros paris. Ils sont nus, au *Breechcloth* près, et il y a parmi eux des coureurs très-prompts et très-vigoureux.

Les Mandans et les Meunitarris sont extrêmement superstitieux, et, dans toutes les affaires un peu importantes, ils se laissent guider par des motifs de crédulité. Ils ont les idées les plus fantastiques sur la nature dont ils sont environnés; ils croient à l'existence d'une foule d'êtres différents dans les corps célestes; ils leur offrent des sacrifices, implorent leur secours dans toutes les occasions, pleurent, gémissent, jeûnent, s'imposent de cruelles pénitences pour se rendre ces génies favorables, et ajoutent surtout une grande foi aux songes. Quelques-unes de leurs traditions ont du rapport avec les révélations de la Bible, comme par exemple, l'arche de Noé et le déluge universel, l'histoire de Samson, etc.; mais il reste à savoir si ces récits ne leur ont pas été communiqués par les chrétiens avec lesquels ils ont eu des relations, ce qui est fort vraisemblable. Bien qu'ils n'aient pas embrassé les doctrines chrétiennes, il paraît qu'ils en ont adopté quelques parties qui leur ont paru frappantes et intéressantes[1]. La croyance à une autre vie ou à un état plus heureux après la mort existe chez tous les peuples de l'Amérique; cela nous est confirmé par d'Orbigny[2], qui reproche avec raison à Azara d'avoir dit que les peuples du Paraguay sont privés de toutes idées religieuses. Afin d'avoir des détails exacts sur leurs traditions et leurs opinions, nous persuadâmes à un des hommes les plus sages

[1] Le savant auteur de la Vie de Tanner chez les Indiens, le Dr Edwin James, est de cet avis, p. 357 de cet ouvrage. On peut voir dans ce livre intéressant les hiéroglyphes remarquables des peuples de la famille algonquine ou algienne.

[2] Voyez d'Orbigny, Voyage, t. II, p. 90.

et les plus considérés parmi les Mandans, qui était parfaitement au fait de tout ce qui concernait ces choses, à *Dipéuch*[1], la jambe cassée, de nous amuser par ses récits pendant les longues soirées d'hiver, et il s'y prêta volontiers. Il parlait gravement et avec réflexion, et j'avais, dans M. Kipp, un excellent interprète. Je vais rapporter ces récits, dont une partie est des plus absurdes, tels que je les ai mis par écrit après nos entretiens; mais je suis obligé de demander à mes lecteurs de la patience et de l'indulgence. Il ne serait guère possible de n'en donner qu'une partie ou de choisir seulement ce qu'il y a de plus intéressant, toutes ces traditions et légendes ayant une sorte de liaison entre elles et ne laissant pas que d'avoir de l'influence sur l'existence actuelle de ces peuples.

Selon Dipéuch, ces Indiens croient à plusieurs êtres surnaturels, dont le seigneur de la Vie, *Ohmahank-Noumackchi*, est le premier, le plus sublime et le plus puissant; c'est lui qui a créé la terre, les hommes et tout ce qui l'environne[2]. Ils croient qu'il a une queue, et qu'il se montre tantôt sous la figure d'un vieillard, tantôt sous celle d'un jeune homme. La seconde place est occupée par le premier homme, *Noumank-Machana*, que le seigneur de la Vie a créé, mais qui est pourtant aussi de nature divine. Le seigneur de la Vie lui accorde une grande puissance, et par cette raison ils l'adorent et lui offrent des sacrifices. Il est en quelque façon ce qu'est *Nanabouche*, chez les Ojibouais

[1] Dipéuch est un homme fort considéré, et qui aurait pu depuis longtemps être chef, s'il l'avait voulu, car il possède toutes les qualités nécessaires pour occuper ce rang. Son père s'appelait *Wakihde-Chamahen* (petit bouclier); il fut tué par les Dacotas, pendant l'hiver que Lewis et Clarke passèrent chez les Indiens. Ces voyageurs voulaient aider les Mandans contre leurs ennemis, et faire la guerre avec eux ; mais ils ne voulurent pas le leur permettre.

[2] Brackenridge (*loc. cit.*, p. 71) se trompe fort, quand il croit que les Mandans et les Meunitarris n'adorent que des têtes de bisons; car, quoique ces têtes soient médecines, il est incontestable qu'ils croient aussi à une foule d'êtres surnaturels qui figurent dans leur mythologie.

et les peuples de la langue algonquine, c'est-à-dire, le médiateur entre le créateur et le genre humain. *Nanabouche* et le créateur ont souvent des discussions ensemble, et l'on retrouve la même tradition chez les Mandans [1]. *Omahank-Chiké* (*ch* guttural) (*le vilain de la terre*) est un mauvais génie qui exerce beaucoup de pouvoir sur les hommes; mais il n'est pas aussi puissant que le seigneur de la Vie et le premier homme. Le quatrième être est *Rokanka-Tauïhanka;* il habite Vénus (*l'étoile du jour*), et c'est lui qui protége les hommes sur la terre; car sans lui, il y a longtemps que le genre humain tout entier aurait péri. Un cinquième être, mais qui n'a pas de pouvoir, est, comme le juif errant, toujours en mouvement; il parcourt sans cesse la terre sous la forme humaine. On l'appelle le loup menteur des prairies (*Chéhéque*). Indépendamment de ceux que nous venons de nommer, il y en a encore un sixième, *Ochkih-Heddé*, que l'on ne sait pas bien classer, mais de qui l'on dit que les personnes qui le voient en songe ne tardent pas à mourir. Il paraît figurer, dans leurs légendes, comme une sorte de démon; ils disent qu'il est venu un jour dans leurs villages, qu'il leur a appris beaucoup de choses et qu'il a disparu ensuite pour ne plus revenir. Ils ont peur de lui, ils lui offrent des sacrifices et exposent dans leurs villages une figure horrible qui est censée le représenter. Ils adorent le soleil, parce qu'ils le regardent comme la demeure du seigneur de la Vie. Toutes leurs médecines ou offrandes sont principalement faites au soleil, qu'ils appellent *Mahap-Mineng-gué*, et par conséquent au seigneur de la Vie. La lune est, disent-ils, la demeure de la vieille qui ne meurt jamais; c'est une vieille femme qui a une raie blanche du devant au derrière de la tête. On lui adresse aussi des sacrifices et des offrandes. Ils ne savent pas qui elle est; mais sa puissance

[1] Edwin James fait remarquer (*loc. cit.*, p. 352) une ressemblance entre *Na-na-bouche* et *Iswara*, le premier étant aussi souvent représenté par les Indiens, assis et un serpent à la main; mais, quant à moi, je ne l'ai jamais vu ainsi.

est fort grande. Elle a eu six enfants, trois fils et trois filles, qui habitent certaines étoiles. Le fils aîné est le jour, c'est-à-dire le premier jour de la création ; le second est le soleil, habitation du seigneur de la Vie; le troisième est la nuit, *Istuh-Hunche*. La fille aînée est l'étoile qui se lève à l'orient (*l'étoile du matin*), et on l'appelle la femme qui porte la touffe de plumes : *Mihé-Uahanké;* la seconde fille, *Kohpuska* (*la Citrouille barrée*), est une étoile fort élevée qui tourne autour de l'étoile polaire; et enfin la troisième fille, *Kohsedehé*, est l'étoile du soir, qui se montre près du couchant du soleil.

La vieille dans la lune, voulant donner une femme à son fils, fit monter une jeune fille qu'elle fit attendre devant sa porte. Puis quand elle envoya pour la faire entrer, on trouva à sa place un crapaud. Irritée de ce vilain changement, elle fit cuire le crapaud dans un vase pour l'anéantir; mais on ne put y parvenir, et comme on ne pouvait pas non plus la manger, elle fut maudite, et elle demeura comme une des taches de la lune. On ne put me dire si le soleil est grand ou petit, mais, en tout cas, il est brûlant. Le soleil épousa une femme appelée *Pchihcha-Kchouké* (*l'absinthe fine*). De cette union naquit un fils qui promettait beaucoup, et paraissait être destiné à jouer un grand rôle. Il était très-adroit à faire des flèches, et versé dans toutes les espèces de chasse. Il tirait des oiseaux pour sa mère. Quoiqu'elle lui eût défendu de tuer les alouettes des prairies, il lançait néanmoins tous ses traits contre ces oiseaux sans pouvoir en abattre aucun; sur quoi un de ces oiseaux lui cria : « Pourquoi veux-tu me tuer, puisque je suis de tes parents? » Il forma avec un morceau de la lune la pomme blanche (*Psoralea esculenta*), et la mère lui en fit des reproches, car à travers le trou qu'il avait fait dans la lune, on pouvait voir sur la terre tous les villages des Meunitarris, et sa mère lui dit : « Vois-tu, tous ces gens sont mes parents ; je ne voulais pas encore descendre sur la terre, et maintenant il

faut que nous y allions. » Le père chargea un jour son fils de tuer un bison, et de lui apporter tous les nerfs de l'animal; mais le fils en garda une partie, pour se faire une corde, à l'aide de laquelle il voulait descendre sur la terre. Il y arriva non loin du Petit-Missouri (*Mahtack-Chouké*); mais sa corde n'allait que jusqu'à la cime des arbres. S'il avait employé tous les nerfs du bison, il en aurait eu assez pour descendre; mais dans cette occurrence, il demeurait suspendu et se balançait de côté et d'autre. On lui lança de la lune une grosse pierre, que l'on voyait même il n'y a pas longtemps, mais qui ne le tua pas, parce qu'il était médecine.

Quant au tonnerre, les Mandans croient qu'il est produit par le vol d'un oiseau gigantesque. Quand cet oiseau vole doucement, comme il fait d'ordinaire, on ne l'entend pas. Il n'a que deux doigts à chaque patte, un par devant et l'autre par derrière. Il habite les montagnes, où il se construit un nid colossal, grand comme le fort Clarke. Il se nourrit de cerfs et d'autres grands animaux, dont les bois sont entassés autour de son nid. L'éclat de ses yeux forme l'éclair qui précède la pluie. Il perce les nuages et creuse la route à la pluie. Les coups de tonnerre tout à fait isolés et beaucoup plus forts que les autres sont produits par une tortue colossale qui habite les nuages. Quand la foudre tombe, c'est un signe de colère. Les Mandans croient que les étoiles sont des hommes morts [1]. Quand une femme accouche, une étoile descend sur la terre, et c'est l'enfant qui vient de naître. Après la mort de cet enfant, devenu homme, l'étoile retourne au ciel et s'y montre de nouveau sous sa première forme.

L'arc-en-ciel est un génie qui accompagne le soleil, et qui se fait souvent voir quand il est près de se coucher. Quant à l'aurore boréale, beaucoup de personnes pensent

[1] D'Orbigny rapporte quelque chose de semblable des Américains plus méridionaux (t. II, p. 93).

qu'elle est causée par une grande assemblée d'hommes de médecine et de guerriers distingués de diverses nations du Nord, qui y font cuire dans de vastes marmites leurs ennemis tués et prisonniers. Les Ojibouais appellent ce phénomène la danse des esprits, et la voie lactée le sentier des esprits [1].

Voici comment Dipéuch me raconta l'histoire de la création, et l'origine de la nation des Mandans. Cette histoire est à la vérité absurde et ennuyeuse, mais elle met à même de juger de l'état intellectuel de ces peuples et de la nature de leurs conversations.

Quand la terre n'existait pas encore, le seigneur de la Vie créa le premier homme (*Numank-Machana*). Celui-ci, se promenant sur les eaux, rencontra un canard qui faisait le plongeon. L'homme dit à l'oiseau : « Tu plonges si bien ; va au fond et rapporte-moi un peu de terre. » Le canard obéit et rapporta de la terre, que le premier homme répandit sur la surface de l'eau, en prononçant quelques paroles magiques, pour faire paraître la terre, et elle parut. Mais cette nouvelle terre était nue, il n'y croissait pas un brin d'herbe. Le premier homme s'y promenait et il s'y croyait seul, quand tout à coup il aperçut un canard. « Je croyais être seul ici, dit-il, mais tu y es aussi. Qui es-tu? » Le canard ne répondit pas. « Je ne te connais pas, mais il faut que je te donne un nom. Tu es plus âgé que moi : car ta peau est rude et écailleuse; il faut que je t'appelle mon grand-père, car tu me parais bien vieux. » Étant allé plus loin, il aperçut un tesson d'un vase de terre. « Je croyais être seul ici, dit-il, mais il faut qu'il y ait eu des hommes avant moi. » Il prit dans une main le tesson, et dit : « A toi aussi je veux donner un nom, et comme tu étais avant moi, il faut que je t'appelle aussi mon grand-père. » En avançant encore, il trouva une souris. « Il est évident, se dit-il en lui-même, que je ne suis

[1] Voyez Mackenney, *Tour to the Lakes*, p. 348-349.

pas le premier être; toi, je te nomme ma grand'mère. » Un peu plus loin, il rencontre le seigneur de la Vie : « Oh ! voilà un homme comme moi, » s'écrie-t-il, et il s'approche de lui. « Comment cela va-t-il, mon fils? » dit l'homme à Ohmahank-Noumakchi; mais celui-ci répondit : « Ce n'est pas moi qui suis ton fils, tu es le mien ! » Le premier homme répondit alors : « Je nie tes paroles. » Mais le seigneur de la Vie répliqua : « Non, tu es mon fils, et je te le prouverai, si tu ne veux pas me croire. Nous allons nous asseoir, et nous ficherons en terre nos bâtons de médecine que nous tenons à la main; celui de nous qui se lèvera le premier sera le plus jeune et le fils de l'autre. » Ils s'assirent donc, et se regardèrent longtemps fixement l'un l'autre, jusqu'à ce qu'enfin le seigneur de la Vie pâlit et sa chair quitta ses os; sur quoi le premier homme s'écria : « Maintenant tu es certainement mort ! » et ils se regardèrent ainsi pendant dix ans; et comme au bout de ce temps les os du seigneur de la Vie étaient complétement blanchis, l'homme se leva et dit : « Oui, maintenant il est certainement mort ! » Il prit alors le bâton d'*Omahank-Noumakchi* et le tira hors de la terre; mais au même instant le seigneur de la Vie se leva en disant : « Me voici, je suis ton père et tu es mon fils ! » Et le premier homme le reconnut pour son père. Puis comme ils s'en allaient tous deux, le seigneur de la Vie dit : « Cette terre n'est pas bien faite, il faut que nous la refassions mieux que cela. » Dans ce temps le bison était déjà sur la terre. Le seigneur de la Vie appela le bison, et lui dit de creuser la terre et de rapporter de l'herbe, ce qu'il fit; puis il le renvoya pour qu'il cherchât du bois, ce qu'il fit encore. Il partagea avec l'homme l'herbe et la terre, et lui donna la moitié de chaque chose. Ceci se passait à l'embouchure du *Natka-Passahé* (rivière du Cœur). Le seigneur de la Vie ordonna alors au premier homme de former la rive septentrionale du Missouri, et se chargea de former lui-même la rive sud-ouest qui est si agréablement diversifiée par des collines,

de petites vallées et des bois. L'homme au contraire fit tout le terrain uni, avec de grandes forêts à peu de distance de la rivière. S'étant réunis de nouveau, le seigneur de la Vie regarda l'ouvrage du premier homme, et dit en secouant la tête : « Tu n'as pas bien fait cela ; tout est en prairie, de sorte que l'on ne peut se mettre en embuscade pour prendre des bisons, ni s'approcher d'eux sans qu'ils s'en aperçoivent. Les hommes ne pourront pas y vivre ; ils s'apercevraient à trop grande distance ; il leur sera impossible de s'éviter, et ils s'entre-tueront les uns les autres. » Il conduisit alors Numank-Machana sur l'autre bord de la rivière et lui dit : « Vois ici, j'ai des sources et des ruisseaux en grand nombre ; j'y ai pratiqué des collines et des vallées, où j'ai placé toutes sortes d'animaux et de beaux arbres. Ici l'homme peut vivre de la chasse et se nourrir de la chair de ces animaux. » De là, ils allèrent tous deux à l'embouchure du Natka-Passahé, pour confectionner des pipes de médecine, d'après les paroles du seigneur. Il en fit lui-même une en bois de frêne doublé de pierre ; l'homme au contraire fit la sienne d'un bois très-mou. Ils placèrent ces pipes l'une dans l'autre et le seigneur dit : « Ce sera ici le cœur, le centre du monde, et cette rivière s'appellera la rivière du Cœur (*Natka-Passahé*). »

Cependant chacun tenait sa pipe à la main, et toutes les fois qu'ils rencontraient un être quelconque, le seigneur de la Vie posait sa pipe par terre devant lui. L'ayant fait devant un bison, cet animal leur dit : « Cela ne suffit pas, il faut avoir quelque chose pour fumer dans cette pipe ; » et le seigneur reprit : « Procure-nous donc quelque chose à fumer. » Sur quoi le bison nettoya une place avec son pied de devant, l'arrosa ensuite de son urine, et dit : « Quand la saison de l'accouplement des bisons sera venue, venez ici, et vous trouverez de quoi fumer. » Le seigneur de la Vie y envoya en effet à cette époque, pour y chercher du tabac ; mais les feuilles n'étaient pas encore sèches et préparées. Il fit donc

appeler le bison, et celui-ci étendit les feuilles et les sécha ; et le seigneur de la Vie les fuma, et trouva que le tabac était bon. Après cela l'animal lui apprit à ôter les fleurs et les boutons pour les fumer, car ce sont là les parties les plus délicates de la plante.

Cependant le seigneur de la Vie et le premier homme voulurent créer le genre humain. Ils commencèrent leur travail sur le bord du Missouri. Mais afin que l'homme pût se propager, ils lui placèrent la partie nécessaire pour cela sur le front ; sur quoi une grenouille sortit de l'eau et leur dit : « Vous faites là une grande sottise, » et il changea la place. « De quoi te mêles-tu ? » s'écria le seigneur de la Vie ; et en parlant ainsi, il frappa la grenouille sur le dos avec son bâton, et c'est depuis cette époque que la grenouille a le dos bombé.

Dieu fit l'homme, et lui dit qu'il multiplierait, mais qu'il ne vivrait pas plus de cent ans, puisque, s'il vivait plus longtemps, il n'y aurait pas assez de place pour tous les hommes sur la terre. Alors le premier homme dit à son père que quand on prendrait un bison à la chasse, il faudrait que l'on retirât sur-le-champ la peau de l'animal, pour s'en faire une robe, que l'on vidât l'estomac et que l'on fît du pemmicen de la chair ; mais le seigneur de la Vie répondit que cela ne serait pas bien, parce qu'alors les hommes se disputeraient entre eux, et se tueraient les uns les autres ; qu'il vaudrait mieux qu'ils rapportassent les animaux à la maison, où ils tanneraient les peaux, et, de cette manière, ils auraient des robes pour leur propre usage, et d'autres qu'ils pourraient vendre ; et l'expérience prouva que le seigneur de la Vie avait toujours raison.

Le premier homme se trouvait un jour sur les bords du Missouri, quand le courant amena près de lui une vache morte dont les loups avaient mangé un des flancs. Sur la rive il y avait une femme qui dit à sa fille. « Hâte-toi, ôte vite tes habits et traîne la vache à terre. » Le premier homme entendit ce qu'elle disait et lui envoya la vache. La jeune

fille mangea de la graisse que le premier homme lui donna, et devint grosse. Honteuse de ce qui lui était arrivé, elle dit à sa mère qu'elle ne savait pas comment elle se trouvait en cet état, puisqu'elle n'avait eu de rapports avec aucun homme. La mère en rougit autant qu'elle. La fille donna le jour à un garçon qui grandit avec rapidité, et ne tarda pas à devenir un vigoureux jeune homme. Il devint immédiatement premier chef (*Noumakchi*) de son peuple et premier général parmi les hommes. Son premier acte fut de construire un canot qui le comprenait quand il lui parlait. Il le remplit d'hommes, lui ordonna de traverser la rivière et de revenir. Il lui fit faire ainsi plusieurs voyages. Le nouveau chef était de la nation des *Numangkakes* ou Mandans. Or chez ce peuple il y avait une tradition d'après laquelle sur le rivage de la grande eau (*Maunnih-Kerreh*) ou de la mer, habitaient des hommes blancs qui possédaient des coquilles de wampum. On y envoya à plusieurs reprises des troupes de quinze à vingt hommes, mais qui furent tous tués. Alors le chef dit : « Je vais maintenant y envoyer mon canot avec huit hommes, c'est là le nombre qu'il faut. » En effet, le canot arriva au lieu convenable, et porta aux hommes blancs du poil de souris rouge (de castor), auquel ils attachent un grand prix. Ils furent bien accueillis, et on leur donna à manger et à fumer dans les maisons. On donna à chacun d'eux une peau de bison pleine de coquilles de wampum, et la pirogue s'empressa de revenir. Elle repartit pour la seconde fois avec onze hommes, et le premier homme les accompagna. Il s'était vêtu pauvrement et avait emporté avec lui un grand roseau vidé. A leur arrivée, ils entrèrent dans un village; mais le premier homme demeura assis près du navire et creusa un grand trou au-dessus duquel il se plaça. Les habitants du village s'accordèrent entre eux pour donner aux étrangers tant à manger qu'ils en mourraient. Le premier homme se douta de leur projet, et, en conséquence, il faisait passer les vivres qu'on lui ap-

portait par le roseau dans la terre, de sorte que l'on n'en revenait pas en voyant la quantité d'aliments qu'il consommait. On se décida alors à le tuer à force de le faire fumer; mais le premier homme fit encore passer la fumée par le roseau, et le complot échoua de nouveau. On crut, après cela, pouvoir les faire mourir par le moyen des femmes, et on les leur abandonna toutes [1]. Mais voyant qu'ils ne pouvaient tuer les étrangers ni par la nourriture, ni par la fumée, ni par les femmes, on leur donna des coquilles de wampum tant qu'ils en désiraient, et on les renvoya chez eux. Quand les enfants eurent appris que la barque en question comprenait ce qu'on lui disait, ils lui ordonnèrent de descendre la rivière et d'aller trouver les blancs (*Vachi*); elle obéit, et depuis ce temps on n'en a plus entendu parler.

Le premier homme dit alors aux *Numangkakes* qu'il allait les quitter, et qu'il ne reviendrait plus jamais : il se rendait dans l'Ouest; mais s'ils se trouvaient dans l'embarras, ils n'avaient qu'à s'adresser à lui et il les secourrait. Ils demeuraient près du *Natka-Pasahé*, dans un petit village, et un jour ils furent entourés d'ennemis qui menaçaient de les détruire. Dans cette grande difficulté, ils résolurent d'invoquer leur protecteur. Mais comment arriver jusqu'au premier homme? L'un d'entre eux proposa de lui envoyer un oiseau; mais les oiseaux ne pouvaient pas voler si loin. Un autre dit que sans doute l'œil devait pénétrer jusque-là; mais la vue était interceptée par les collines qui entouraient la prairie. Enfin un troisième soutint que le moyen le plus sûr d'atteindre le premier homme était par la pensée. Il s'enveloppa donc dans sa robe et se jeta par terre. Au bout de quelques instants il s'écria : « Je pense! j'ai pensé! je reviens! » Il se dépouilla de sa robe et se releva baigné de sueur. « Le premier homme va bientôt venir! » s'écria-

[1] *Numank-Machana autem partis naturalis loco cauda vaccina usus erat; incolæ loci valde stupefacti, præstantes et assiduas primi hominis vires admirarunt.*

t-il. Il vint, en effet, attaqua les ennemis et disparut sur-le-champ. Depuis lors on ne l'a plus revu.

Un jour le seigneur de la Vie raconta au premier homme que les *Numangkakes*, qui devaient passer la rivière, seraient dévorés par les loups; sur quoi ils la traversèrent ensemble et tuèrent tous les vieux loups. Ils ordonnèrent en même temps aux jeunes loups de ne plus manger d'hommes, mais de se contenter de bisons, de cerfs et d'autre gibier. Ils prirent les vieux loups et les jetèrent dans la grande mer où ils pourrirent, mais leurs poils surnagèrent sur l'eau, et donnèrent naissance aux hommes blancs. Le seigneur de la Vie dit aussi aux *Numangkakes* qu'après avoir fait cuire leur maïs, ils ne devaient plus après cela entretenir qu'un petit feu le reste de la journée, et ils ont conservé jusqu'aujourd'hui cet usage. Il leur recommanda, quand leur feu ne voulait pas brûler, de prendre les plus gros tisons de dessous et de les mettre en dessus. Le seigneur de la Vie se trouvant, au printemps, un peu au-dessous de la rivière du Cœur, et voyant arriver une bande d'oies sauvages, leur dit d'attendre un peu, parce qu'il voulait s'envoler avec elles, et il prit, en effet, la forme d'une oie. Les Indiens ont l'habitude de crier et d'appeler quand ils aperçoivent les troupes d'oies, ce qui les effraye et les met en désordre. Le premier homme faillit être victime de cet usage. Il tomba par terre. On le ramassa et on le porta dans la cabane du chef. Celui-ci envoya la plus jeune de ses femmes pour plumer l'oie; mais l'oiseau la maudit, et elle le passa à la plus vieille qui fut maudite comme elle, et ce fut ainsi que le seigneur de la vie se sauva. De là il se rendit, toujours en volant, chez les Meunitarris. Une jeune femme, qui ne voulait pas se marier, fut fouettée et battue par lui. Un jeune homme, qui désirait l'épouser, prit les habits du seigneur de la Vie, car elle ne voulait avoir que lui pour mari, et désirant savoir si l'homme qui lui faisait la cour était réellement ce qu'il paraissait être, elle planta dans la terre des bâtons pointus

auxquels il devait nécessairement se heurter la nuit, s'il n'était pas d'une nature divine. Il arriva et se blessa; sur quoi elle se jeta sur lui, et lui enleva ses habits, qu'elle cacha si bien ainsi que ses armes, qu'il demeura fort longtemps sans pouvoir les retrouver. Quand le jour parut, on vit deux longues ficelles, ressemblant à des lignes à pêcher, qui pendaient du soleil jusqu'à terre et aboutissaient près de l'endroit où la jeune fille se trouvait. Une voix lui cria d'en haut qu'elle devait monter par ces ficelles; que les habits n'étaient plus au lieu où elle les avait cachés, et que, par conséquent, c'était réellement le seigneur de la Vie qui s'était montré à elle sous la forme de ce jeune homme. La jeune fille saisit les ficelles et le soleil lui parut descendre sur la terre. Plusieurs de ses parents, et entre autres des hommes tirèrent de leur côté, mais ne purent faire descendre le soleil, dans lequel le seigneur de la Vie restait tranquillement couché. Un homme très-fort, qui était en état de déraciner les plus gros arbres et de les jeter devant lui, n'y parvint pas davantage. La ficelle tournait autour de ses épaules. « Comment, s'écria-t-il, moi qui peux déraciner les plus grands arbres, moi de qui la force surpasse celle de tous les autres hommes, je ne pourrais déchirer ce fil! » Sur quoi le seigneur de la Vie lui répondit : « Si vous parvenez à moi et si vous m'atteignez, le genre humain disparaîtra de la surface de la terre. »

A l'époque où le premier homme étonna si fort les blancs par son insatiable appétit, ceux-ci firent monter les eaux si haut que toute la terre fut submergée. Alors le premier homme inspira aux ancêtres des *Numangkakes* l'idée de construire sur une hauteur une tour ou un fort de bois, et leur promit que l'eau ne dépasserait pas ce point. Ils suivirent son avis et construisirent l'arche sur le bord inférieur de la rivière du Cœur; elle était sur une fort grande échelle, de sorte qu'une partie de la nation y trouva son salut, pendant que le reste périt dans les flots. En souvenir de la

généreuse protection que le premier homme leur avait accordée, ils placèrent dans chacun de leurs villages un modèle en petit de cet édifice; ce modèle existe encore à Mih-Toutta-Hangkouche, et s'appelle *Mah-Meunih-Tuché*. Les eaux baissèrent après cela, et aujourd'hui on célèbre, en mémoire de cette arche, la fête d'*Okippe*, dont je parlerai plus bas.

Avant le premier grand déluge, les Numangkakes demeuraient sous la terre[1]; une partie d'entre eux seulement, c'est-à-dire ceux dont il a été question jusqu'ici, s'étaient montrés à la lumière du jour. Ils croient que sous la terre il y a quatre étages et quatre au-dessus. Celui que nous habitons aujourd'hui est le plus bas de ces derniers. La première bande de Numangkakes qui sortit de dessous terre, et qu'ils appellent *Histoppé* (ceux au visage tatoué), périt presque tout entière lors du grand déluge. Ceux qui vivaient sous la terre virent un jour de la lumière venir d'en haut et éprouvèrent le désir d'y être. Ils y envoyèrent la souris qui regarda autour d'elle, et revint leur dire que là-haut tout était pareil au bas. Ils y dépêchèrent un certain animal qu'ils appellent *Nahsi*, qui a la taille d'un bison, et qui se reconnaissait à des raies blanches sur la face et aux jambes (peut-être le raton *racoon*, qui ne se retrouve plus). Celui-ci dit, en revenant, qu'il trouvait le séjour d'en haut plus agréable que celui d'en bas. On ordonna donc au blaireau de creuser une plus grande ouverture: celle qui existait alors n'était pas assez large pour que l'on pût sortir. Cet animal ayant exécuté sa tâche, il fallut que le cerf à queue noire (*Chumpsi*) montât à son tour et élargît l'ouverture avec son bois. Il courut pendant toute la journée dans la campagne, mangea des poires (*Cervies ber-*

[1] Lewis et Clarke nous donnent (t. I, p. 138) de cette tradition une relation incomplète, et Catlin, dans ses Lettres, publiées dans un journal, n'a fait que répéter ce qu'ils avaient dit. Je donne le récit dans tous ses détails, tel qu'il m'a été raconté par les hommes les plus considérés d'entre les Mandans.

ries) et revint le soir. A cette époque sa queue était encore blanche; mais ce cerf étant revenu vers le coucher du soleil, et cet astre étant descendu au-dessous de l'horizon, au moment où il n'avait plus que la queue sur la surface de la terre, elle devint noire et le resta pour toujours.

Les Numangkakes se décidèrent alors à monter. Le grand chef s'avança le premier, sa médecine et son chichikoué à la main. Ils grimpèrent tous l'un après l'autre, en escaladant un cep de vigne. La moitié était déjà arrivée et une grosse femme se trouvait au milieu du cep, quand il cassa, et tout le reste de la nation retomba en bas. Ceci se passait sur le bord du lac. Ceux qui avaient atteint la surface continuèrent à marcher jusqu'à ce qu'ils arrivassent au Missouri (*Mantahé*), qu'ils atteignirent près du *Maunih-Chott-Passahé* (*White Earth River*). Ils remontèrent le Missouri jusqu'au *Warachount-Passahé* (maintenant Rivière à Moreau). En ce temps-là ils ne savaient pas ce que c'étaient que des ennemis. Un jour, comme une femme mandane ratissait une peau, un Chayenne tomba sur elle et la tua. Les Mandans suivirent la trace de ce nouvel ennemi jusqu'auprès d'une certaine rivière, d'où ils retournèrent tous sur leurs pas, excepté le mari et le frère de la femme qui avait été tuée. Ces deux hommes continuèrent leur chemin jusque chez l'ennemi, en tuèrent un et emportèrent son scalp avec eux. Avant de rentrer dans leur village, ils trouvèrent de l'argile blanche qu'ils n'avaient pas encore vue, et en prirent une certaine quantité. Quand ils arrivèrent auprès de leur grand chef, qui avait monté le cep de vigne, et dont ils conservent encore le crâne et le chichikoué, comme des reliques sacrées, dans le sac de médecine de la nation[1], ils lui donnèrent la terre blanche, et il fit des raies avec cette terre sur le chichikoué. Le nom de

[1] Aujourd'hui encore les Mandans conservent dans leur sac de médecine trois crânes sacrés, dont l'un est, disent-ils, celui de ce chef, et, les deux autres, ceux de son frère et de sa sœur.

ce chef était dans l'origine *Mihti-Pihhé* (la fumée du village); mais après qu'il fut arrivé sur la surface de la terre, il changea ce nom par celui de *Mihti-Chi* (la robe à beau poil). Quand on lui eut remis la terre et les deux scalps, il donna ordre à tous ses subordonnés de tuer des bisons, mais seulement les mâles; de prendre la partie la plus épaisse de la peau et d'en faire des *Wakihde* (pare-flèches), ce qu'ils firent. Quand cela fut fait, ils demandèrent au chef ce qu'il voulait qu'ils fissent encore, et il leur répondit : « Peignez sur ce bouclier une fleur de soleil penchée » (comme une espèce de médecine ou de talisman), sur quoi la sœur du chef dit : « Vous êtes des sots; peignez-y une fève, car il n'y a rien de plus glissant qu'une fève pour écarter les flèches. »

Le chef organisa après cela les bandes en associations, et établit d'abord celle des *Meniss-Ochaté*. Il confectionna quatre bonnets avec des plumes de corneille, et chargea les Mandans d'en faire encore plusieurs semblables. Il leur donna aussi des *Ihkocheka* (sifflets de guerre) et des chants, et les exhorta à être toujours braves et de bonne humeur, et à ne jamais se retirer devant les pointes des flèches. Il leur donna aussi les bandes de toile rouge pendantes par derrière, et ajouta que s'ils voulaient suivre ses conseils ils seraient toujours respectés comme des hommes braves et vaillants. Le chef prit ensuite deux des bâtons recourbés (*manna*), entourés de peau de loutre, et les donna aux *Kana-Karakachka*, et puis encore deux avec des plumes de corbeau qu'il leur remit également. Les premiers représentaient des fleurs de soleil, et les autres, la plante du maïs. « Vous porterez, leur dit-il, ces enseignes devant vous quand vous marcherez contre l'ennemi; en arrivant, vous les planterez en terre et vous combattrez jusqu'au dernier homme, » c'est-à-dire, vous ne les quitterez jamais. Il institua après cela la bande *Ochka-Ochaté* (les petits chiens fous, dont on ne connaît pas le nom). Il assembla plusieurs jeunes gens, et leur dit de se peindre le visage en noir; il

leur donna un chant qui devait leur être propre, avec le cri de guerre pour refrain, et il ajouta qu'il voulait qu'ils s'appelassent *Tachika-Ochaté* (les oiseaux noirs). Il porta ensuite, avec ses sujets, la guerre chez les Chayennes. Ils atteignirent l'ennemi et rassemblèrent toutes leurs robes dans un tas. Le chef portait un bonnet de peau de lynx, et il avait au bras sa pipe de médecine. Il ne paya pas de sa personne, mais il resta, pendant toute l'action, assis par terre à côté des combattants. On se battit pendant presque toute la journée. L'ennemi fut repoussé, à trois ou quatre reprises, jusque dans son village; puis il repoussait à son tour les Numangkakes, l'un desquels fut tué. Quand on apporta cette nouvelle au chef, il ordonna de se rapprocher de la rivière, et de lui apporter un jeune peuplier avec de grandes feuilles, qu'il planta en terre proche de l'ennemi; après quoi il défia les Chayennes de venir l'attaquer, mais ceux-ci répondirent qu'ils préféraient attendre son attaque. Comme il n'attaquait pourtant pas, les ennemis se décidèrent à lui lancer une bordée de flèches, mais leurs traits ne firent que toucher le bras et percer la robe. Il éleva alors le petit arbre qui tout à coup devint un tronc colossal, et une grande tempête s'étant déclarée subitement, le tronc fut lancé au milieu des ennemis, plusieurs desquels furent écrasés, et les Chayennes furent repoussés ainsi par delà le Missouri.

Les Numangkakes remontèrent alors le Missouri jusqu'au bord de la rivière du Cœur, où il y a eu pendant longtemps un village de Mandans. Un vieil Indien pêchait en cet endroit, quand quatre hommes se montrèrent sur la rive opposée; leur ayant demandé qui ils étaient, ils se nommèrent et lui adressèrent la même question à leur tour. Il leur répondit, et leur lança, au bout d'une flèche, un épi de maïs qu'il avait par hasard auprès de lui. Ces hommes trouvaient que la graine de maïs avait fort bon goût, et en conséquence, ils lui crièrent qu'après quatre jours il viendrait beaucoup de personnes en cet endroit et qu'il faudrait leur

préparer des vivres en abondance; ils retournèrent ensuite à leur camp et parlèrent à leurs compatriotes du maïs. Ils avaient aussi goûté de la pomme blanche et de plusieurs autres fruits; mais de tout cela ce fut le maïs qu'ils trouvèrent le meilleur. On leva alors le camp et l'on continua lentement la route. Les Numangkakes attendirent les étrangers pendant quatre nuits; ils firent cuire des aliments et préparèrent toutes choses pour les bien recevoir; mais comme ils ne vinrent point la quatrième nuit, on consomma soi-même les provisions. Une année se passa sans que l'on vît paraître les étrangers; une seconde et une troisième s'écoulèrent de même. Enfin le quatrième printemps, toutes les collines prirent une teinte rouge, par le nombre d'hommes qui les couvraient; les quatre jours étaient devenus quatre années. Les nouveaux venus passèrent la rivière et construisirent un village dans le voisinage des Numangkakes; on les appelle Meunitarris, ce qui veut dire ceux qui sont venus de par delà l'eau. Les chefs des deux nations eurent une conférence ensemble. Celui des Meunitarris demanda à l'autre comment il se procurait tant de maïs rouge, et celui-ci répondit : « Quand nous nous battions avec nos ennemis et qu'ils tuaient nos femmes et nos enfants dans un champ ensemencé, le maïs qui en provenait était presque toujours rouge. » Alors le chef des Meunitarris lui dit que lui et les siens les soutiendraient contre leurs ennemis. Dès le lendemain on vit venir beaucoup de Chayennes, qui tuèrent plusieurs femmes dans les plantations. Les nations réunies les attaquèrent; elles en tuèrent un grand nombre pendant toute la journée et les repoussèrent jusqu'auprès d'une petite rivière qui se jette dans le Missouri. Les deux peuples alliés demeurèrent unis depuis ce moment; mais ils étaient trop nombreux et n'avaient pas assez d'aliments. En conséquence les Mandans dirent aux Meunitarris : « Nos jeunes gens aiment beaucoup les femmes, les vôtres aussi; remontez donc le Missouri. Toute cette contrée nous appartient;

là coulent le *Mahtack-Chouka* (le petit Missouri), le *Mihsi-Passahé* (le *Yellow-Stone*) et le *Manhi-Passahé* (*Knife-River*); vous pouvez vous y fixer; mais ne passez pas au delà de cette dernière rivière, car ce n'est que dans ce cas que nous pourrons rester bons amis. Si vous allez trop loin, nous finirons par nous disputer, puis nous ferons la paix, et puis nous recommencerons à nous quereller; si au contraire vous restez en deçà, une bonne intelligence continuera toujours à régner entre nous. » Les Meunitarris y allèrent en effet, mais ils bâtirent un de leurs villages sur l'autre rive du *Manhi-Passahé*, ce qui occasionna de fréquentes discussions entre les deux peuples, et ce n'est que depuis 14 ans qu'une paix durable et une sincère union est établie entre eux.

Pendant la jeunesse de celui qui me faisait ce récit, les Ariccaras demeuraient dans le voisinage des Mandans, avec lesquels ils se battaient souvent, ainsi que les Dacotas. Quand un de ces deux peuples alliés combattait seul, il avait le dessous; mais quand ils s'unissaient, ils étaient presque toujours vainqueurs.

Du long récit que nous venons de transcrire, on peut déduire, ainsi que je l'ai remarqué, plusieurs faits relatifs à la manière actuelle d'agir de ce peuple et aux usages superstitieux qui règnent chez lui. Les lignes suivantes serviront encore à confirmer ces détails.

Après l'époque de leur première alliance avec les Meunitarris, les Mandans habitaient huit ou neuf villages sur les deux rives du Missouri, sur la rivière du Cœur et plus haut. Voici quels étaient les noms de ces villages : 1° *Mih-Toutta-Hang-Kouche* (le village méridional); 2° *Mihti-Ochté* (*ch* guttural, le plus grand des villages); 3° *Mihti-Chade*[1] (le village éparpillé); 4° *Mihti-Sang-Ache* (le plus petit des villages); 5° *Rouhptare* (ceux qui se retournent);

[1] Le mot *Chade* fait souvent, quand on le prononce, l'effet de *chare*, le *de* et le *re* se distinguent à peine, de sorte que l'on pourrait aussi écrire *Mihti-Chare*.

6° *Mihti-Agi* (*gi* guttural, le village d'en haut); 7° *Machahhé* (*ch* guttural, le village des gens qui écartent les jambes); 8° *Histoppé* (ceux qui se tatouent le visage). La petite vérole fit mourir après cela beaucoup de Mandans, et beaucoup d'entre eux furent aussi tués par leurs ennemis, les Dacotas, qui détruisirent complétement Mihti-Ochté et en massacrèrent tous les habitants. Plus tard, les débris de tous les villages se réunirent dans les deux qui subsistent encore. Avant l'épidémie de la petite vérole, les Mandans ne craignaient pas beaucoup les Dacotas, qui étaient trop éloignés; mais les Chayennes et les Ariccaras étaient leurs ennemis naturels. Je vais passer maintenant à cette partie de leurs actes religieux et superstitieux qui existent actuellement et qui sont d'un usage ordinaire.

Ces Indiens sont tellement absorbés par leurs préjugés et leurs idées superstitieuses qu'ils expliquent tous les phénomènes de la nature d'après les folles idées que fournit leur imagination. Ils n'entreprennent rien sans invoquer auparavant leur génie tutélaire ou leur médecine, qu'ils appellent *Choppenih* (*ch* guttural), et qui leur est le plus souvent désigné par un songe. Quand ils veulent se choisir une médecine et un génie tutélaire, ils jeûnent pendant trois ou quatre jours ou même davantage, se rendent dans quelque lieu écarté, font pénitence, sacrifient même parfois des phalanges de leurs doigts (quelqu'une desquelles manque à presque tous ces gens), gémissent, pleurent et demandent à grands cris au seigneur de la Vie ou au premier homme qu'il daigne leur faire connaître leur génie tutélaire. Dans cet état fiévreux, ils s'endorment, et le premier animal ou le premier objet, quel qu'il soit, qu'ils voient en songe, devient leur *médecine*. Chacun d'eux a un de ces génies qui lui est sacré. Dans la prairie, il y a une colline élevée sur laquelle ils restent pendant plusieurs jours immobiles, pleurant, gémissant et jeûnant. Non loin de là il y a un trou dans lequel ils se glissent pendant la nuit. Cette manière

de choisir et d'honorer leur médecine leur a été enseignée, disent-ils, par cet homme ou génie étranger qui a paru dans leurs villages, il y a un grand nombre d'années, qui n'y est plus revenu, et dont j'ai parlé plus haut sous le nom d'*Ochkih-Heddé*. C'est encore lui qui leur a appris à se tatouer, et qui a fixé l'ordre de leurs fêtes de médecine. Tous les phénomènes de la nature qui ne se répètent pas absolument tous les jours, deviennent pour eux des miracles ou des présages d'événements heureux ou malheureux. Quand les étoiles filantes sont nombreuses, et quand elles prennent une direction particulière, cela annonce la guerre ou une grande mortalité parmi les hommes. Ils n'aiment pas se laisser peindre parce qu'ils croient que quand leur portrait se trouve dans des mains étrangères, cela les fait mourir, et, pour contre-balancer ce mauvais effet, ils cherchent à se procurer de leur côté le portrait du dessinateur. Charaté-Noumakchi ne fumait jamais dans une pipe de pierre, mais toujours de bois; Mato-Tope ne fumait jamais de tabac en compagnie, mais toujours seul et avec toutes les portes fermées, etc. Ils ne laissent pas volontiers voir leurs médecines ou talismans, qu'ils conservent, pour l'ordinaire, bien enveloppés dans un sac ou une bourse qu'ils n'ouvrent que dans certaines occasions importantes. Ils ont des pipes médecines qu'ils appellent *Ihink-Choppénih* (*ch* guttural) ou *Medecine-Stems* en anglais, qu'ils ne découvrent et dans lesquelles ils ne fument que dans des occasions solennelles.

Il y en a beaucoup qui se font de ces pipes selon leur goût et qui les consacrent ensuite. Telle était, par exemple, la pipe de Dipéuch (Voyez pl. XXI, fig. 3); le godet ressemblait à peu près à celui d'une pipe turque et était fait d'argile d'un brun rouge; le tuyau, qui était de bois assez court et épais, représentait le seigneur de la Vie sous la forme humaine, et il fallait pour cela un grand effort d'imagination [1]. La nation conserve une célèbre pipe de ce genre,

[1] Cette pipe devient pour celui qui la possède un talisman contre les coups de

qui est une chose fort sacrée et qu'il n'est permis à aucun étranger de contempler; elle la possède de temps immémorial, et l'on m'a demandé 100 dollars seulement pour me la montrer. Ce n'est qu'à grands frais que les Indiens peuvent se procurer de ces pipes et les consacrer. Parmi les ornements qu'il faut y ajouter, il y en a beaucoup qui ne se trouvent pas chez eux, comme, par exemple, le dessus du bec et le crâne rouge du *Picus pileatus;* qui ne remonte pas aussi haut sur le Missouri. Pour une tête de ce genre qu'on leur avait apportée de Saint-Louis, ils donnèrent une grande et belle robe de bison qui valait de 6 à 8 dollars.

Quand un homme possède une semblable pipe, il lui vient quelquefois dans l'idée d'adopter un fils médecine; il voit en songe le jeune homme qu'il doit choisir, et qui doit toujours être d'une bonne famille et avoir fait un *coup*. Il le prévient de son intention, et après s'être procuré deux pipes médecines toutes pareilles, il demande à son fils adoptif s'il est prêt à se soumettre à la cérémonie de la pipe. Celui-ci répond souvent affirmativement, et alors on en fixe l'époque; s'il n'est pas encore décidé, cette cérémonie est différée. Le père d'adoption fait choix de deux jeunes gens qui, les deux pipes à la main, s'exercent à la danse de médecine. Le père danse souvent le matin sur le toit de sa cabane et donne des leçons aux jeunes gens. Quand le temps est venu et que le fils adoptif est prêt pour la cérémonie, le père se rend avec tous ses parents et les deux premiers danseurs dans la cabane du fils qu'il s'est choisi, et y apporte du maïs, du drap, des couvertures de laine, des chaudrons et autres objets de prix, en présents pour ce dernier.

flèche. Il l'appelle *la pipe de la queue*, et elle lui sert pour consacrer ses flèches. Sa forme ne ressemble en général, en aucune façon, à celle d'un homme, et pourtant le propriétaire soutient qu'elle représente une forme humaine. Le godet est la tête du seigneur de la Vie, la gorge du godet est la partie où est placé l'estomac, le devant du tuyau forme les jambes et les pieds, et ainsi de suite.

Le nouveau père prend le fils par la main et le fait asseoir; on danse alors autour de lui avec les deux pipes; on chante; tambour et chichikoué sont en mouvement; les deux jeunes danseurs font mouvoir leurs pipes en mesure avec la musique et avec les mouvements de leur corps. Quand la cérémonie est finie et que les présents ont été déposés en un ou deux tas, les parents du fils médecine apportent à leur tour des chevaux, du drap, des couvertures de laine et autres objets de valeur, que les deux parties se partagent entre elles. Après cela, le père prend le fils par la main, le fait lever de son siége, l'habille à neuf, des pieds jusqu'à la tête, et lui peint le visage à sa fantaisie. Les habits et les pipes deviennent, à compter de ce moment, sa propriété et il est considéré comme un véritable fils, obligé en cette qualité à protéger son père et à le défendre. Cette coutume existe chez la plupart des nations du Missouri, chez les Corbeaux, les Meunitarris, les Dacotas, les Mandans [1], les Ariccaras, etc., et même chez les Esquimaux on trouve quelque chose de semblable [2]. Quand le père et le fils adoptif ne se sont pas vus depuis longtemps, ils se font réciproquement des présents; le père habille le fils à neuf, et celui-ci lui donne un bon cheval ou autre chose de la même valeur.

Chez toutes les nations de l'Amérique septentrionale, il y a une certaine classe de personnes qui se livrent particulièrement à tout ce qui a rapport aux conjurations et médecines, et qui se chargent en même temps de guérir les

[1] Les Mandans se servent dans leurs médecines d'un chichikoué de cuir, de la forme d'un champignon. Ces espèces de crécelles sont d'usage chez toutes les nations de l'Amérique. Dans l'Amérique méridionale, chez les Tupis et les Guaranis par exemple, elles sont faites de petites gourdes, et ces *maracas* sont encore aujourd'hui d'usage dans toutes les fêtes. Ces circonstances sont une preuve de la parenté des peuples des deux Amériques. Poeppig a trouvé, lui aussi, au bord du Huallaga, des coutumes superstitieuses qui paraissent avoir du rapport avec les médecines des habitants de l'Amérique septentrionale; comme, par exemple, le *Piripiri* qui procure une heureuse chasse. (Voyez *Poeppig, loc. cit.*, B. II, p. 324.)

[2] Voyez capitaine Lyon, *Private Journal*, p. 353.

maladies; chez les Mandans, elles portent le nom de *Numank-Choppenih* [1] (Hommes de médecine).

La peau d'un bison femelle blanc est, chez les Mandans et les Meunitarris, un objet d'une haute importance et une très-puissante médecine. Celui qui n'en possède pas et qui n'en a jamais possédé n'est pas considéré. Deux hommes vantent leurs exploits. L'un est un vieux guerrier plein d'expérience qui a tué un grand nombre d'ennemis; l'autre est un jeune garçon qui n'a presque rien fait encore; mais ce dernier reproche à l'autre de n'avoir jamais eu de peau de vache blanche; soudain le vieillard baisse la tête et se cache le visage. Le possesseur d'une de ces peaux, qui s'appellent *Wohkadéh* [2], en fait d'ordinaire une offrande (*Uapahji*) au seigneur de la Vie. Il la lui consacre, ou bien au soleil, ce qui est à peu près la même chose, ou bien encore au premier homme (*Numank-Machana*). Pendant une année entière après cela, il continue à rassembler des objets de prix et suspend le tout dans la prairie ouverte, ordinairement dans le voisinage du cimetière ou dans le village, devant sa maison, au haut d'une grande perche. Les hommes de distinction et les grands chefs sont presque toujours pauvres, parce qu'afin de devenir grands et d'acquérir de la considération, ils donnent tout ce qu'ils possèdent en objets de prix [3]. Une famille nombreuse est, chez les Indiens, le moyen le plus sûr d'acquérir des richesses; car un jeune homme qui veut se distinguer et être libéral fait honneur à toute sa parenté. Quand une personne de sa famille possède un objet de prix, le jeune homme va chez elle, et quelquefois il s'en empare sans façon, ou bien il le lui demande, ou bien encore, il ne dit rien et se contente de laisser tomber la tête; alors on lui donne un bel

[1] Selon d'Orbigny (*loc. cit.*, p. 92), il y a aussi, chez les Araucaniens, des conjuratrices femelles; je n'en ai jamais vu dans l'Amérique septentrionale.

[2] Le nom générique des bisons blancs est *Ptihn-Chotté*.

[3] Chez les Patagons aussi il faut que le chef fasse des présents, s'il veut être considéré. (Voyez d'Orbigny, *Voyages*, t. I, p. 99.)

habit, un cheval, ou quelque autre objet précieux. S'il veut se faire un nom, et s'il prétend à la distinction, il faut qu'il fasse des présents. Tous les habitants du village remarquent soigneusement ce que l'on donne, et l'on a le droit de peindre sur sa robe tous les présents qu'on a faits, ce qui procure cette grande et durable renommée dont nous avons déjà parlé. La libéralité et la gloire militaire sont les deux plus grandes qualités dans l'opinion de ces hommes. Quand il s'agit de chevaux ou de fusils donnés, il faut bien prendre garde d'inscrire sur la robe une seule raie de trop, tous les jeunes gens sont exacts à les compter les unes après les autres, et la plus légère violation de cette règle exposerait à des railleries universelles. La peau de vache blanche est placée au premier rang des distinctions d'un homme. Si l'on n'a pas eu le bonheur de tuer soi-même un de ces animaux, ce qui est en général le cas, car ils sont rares, on en achète qui viennent de loin, les autres nations en apportant, parce qu'elles savent la valeur que les Mandans y attachent. Il faut que cette peau soit celle d'une génisse qui n'ait pas plus de deux ans; on l'enlève avec les cornes, le mufle, les sabots, les ergots et la queue, et on la tanne ainsi tout entière. En cet état on la paye la valeur de dix à quinze chevaux. Un certain Mandan donna un jour d'une de ces peaux, dix chevaux, un fusil, un chaudron, etc. La peau d'un taureau blanc ou d'une vieille vache ne se paye pas à beaucoup près aussi cher. La peau d'une génisse blanche suffit pour acheter toutes les filles d'un homme; elles ne s'en servent pas comme d'une robe, ainsi que le font les Meunitarris, ou tout au plus la fille ou la femme de la maison la met une seule fois, dans une occasion très-solennelle, et jamais après cela. Des cérémonies particulières ont lieu lors de la consécration de la peau. Aussitôt qu'on se l'est procurée, on fait venir un homme de médecine distingué (*Numank-Choppé-néh*), qui doit l'endosser et faire ensuite le tour du village en suivant le cours apparent du soleil, et en chantant une

espèce de cantique de médecine. Quand le propriétaire, après avoir rassemblé pendant trois ou quatre ans des objets de prix, veut offrir sa précieuse peau au seigneur de la Vie ou au premier homme, il l'enveloppe après y avoir joint de l'*Artemisia*, ou un épi de maïs, et il la place au haut d'une grande perche, où il la laisse pourrir. A l'époque de mon voyage, il y avait à Mih-Toutta-Hang-Kouche, une de ces offrandes dans le cimetière de la prairie, et Dipéuch en avait planté une autre devant sa cabane dans le village. Il arrive souvent qu'après que la cérémonie de la consécration est terminée, on coupe la peau par petites bandes, et chaque membre de la famille en porte une sur la tête ou sur le front quand il veut se parer. Si un Mandan tue une de ces génisses blanches, cela lui fait plus d'honneur que s'il avait fait ce que l'on appelle un coup, ou s'il avait tué un ennemi. Il ne découpe pas l'animal lui-même, mais il charge de ce soin un autre homme à qui il donne pour cela un cheval. Celui-là seul qui a tué un pareil animal, a le droit de porter à ses oreilles une étroite languette de sa peau; la robe blanche ne reçoit aucune décoration, étant elle-même son plus bel ornement. Les marchands vendent parfois des robes de ce genre aux Indiens, qui leur donnent souvent soixante autres robes pour une seule. Les peaux de bisons tachetées de blanc [1] ont déjà une valeur assez considérable chez les Mandans; il y a en outre une race particulière de ces animaux, dont le poil est doux comme de la soie et chatoie au soleil avec un relief doré; leur peau vaut de dix à quinze dollars, et jusqu'à un cheval.

Indépendamment des peaux de vache blanches, suspendues

[1] C'est bien à tort que Schoolcraft soutient (*Exped of Gov. Cass.*, p. 277) qu'il n'y a point de bisons tachetés. Il remarque aussi (p. 89) que les Indiens n'offrent à leurs dieux que des objets sans valeur; les Ojibouais et les nations du nord sont fort différents en cela des nations du haut Missouri. D'après le major Long (*Exped. to St. Peter's River*, t. I, p. 223), les nations de la langue algonquine offrent au seigneur de la Vie des peaux de cerfs blancs et autres objets semblables qu'ils suspendent à des arbres.

en offrande à des perches, on remarque encore dans les environs des villages des Mandans et des Meunitarris, d'autres figures singulières sur de grandes perches, ainsi qu'on peut le voir sur la planche xxv de l'atlas. Ce sont des figures composées de peau, de gazon et de branchages, qui doivent représenter, à ce qu'il paraît, le seigneur de la Vie et le premier homme. Quand les Indiens ont quelque chose à demander, ils vont là, et pleurent et gémissent pendant des journées et des semaines entières.

Les Mandans ont plusieurs fêtes de médecine, au nombre desquelles la plus remarquable est sans contredit l'*Okippe* ou la fête de la pénitence de l'arche. Elle se célèbre au printemps ou en été, de sorte que malheureusement je ne puis la décrire comme témoin oculaire. Le peintre Catlin de New-York l'a vue, et en a donné une description dans un journal, dont on trouvera le commencement à l'appendice C. Mais cette description est incomplète, l'auteur n'ayant pas compris tout l'ensemble de la chose, du moins à ce que m'ont assuré M. Kipp et d'autres personnes qui y ont été présentes. Je vais donc en faire le récit détaillé, tel qu'il m'a été communiqué par des personnes initiées dans les secrets de la nation.

Numank-Machana, le premier homme, a ordonné aux Numangkakes de célébrer tous les ans cette fête de médecine. Quand les habitants du village ont fixé l'époque de cette solennité, ils choisissent un homme de considération et de confiance (en 1834, ils avaient fait choix du chef Mato-Tope), qui doit se mettre à la tête et diriger la cérémonie. On l'appelle Kauih-Sechka (*ch* guttural). Cet homme fait disposer au temps fixé la cabane de médecine, la fait nettoyer, y fait placer du bois ainsi que les autres objets nécessaires.

Première journée de l'Okippe. Au coucher du soleil le Kauih-Sechka se rend dans la cabane, et commence un jeûne qui se prolonge pendant quatre jours. Il a avec lui six

hommes qui doivent battre ce que l'on appelle la tortue, qui est un vase ou sac de parchemin rempli d'eau; trois de ces hommes doivent battre dans la direction du cours de la rivière, et les trois autres dans la direction opposée; ils continuent ainsi à battre la tortue pendant toute la nuit, sans mettre pour cela un costume particulier. Avant le lever du soleil, arrive un homme qui est censé représenter Numank-Machana, le premier homme. Il s'habille dans la cabane de la médecine, voici comment; il s'attache une peau de loup autour du corps, des plumes de corbeau sur la tête; sous le bras il porte sa pipe de médecine, et dans sa robe une portion de pemmican; son visage est peint en rouge, et au bas des reins il porte un morceau de bois auquel est attachée une queue de vache [1]. Revêtu de ce costume, cet homme se rend de grand matin, le premier jour de la fête, dans les villages, et chante sur la place. On lui jette alors toutes sortes d'objets de prix, tels que des fusils, des robes, des couvertures de laine, etc., qu'il vient recueillir plus tard; en retour il donne un peu de sa provision de pemmican. Il revient ensuite à la loge de médecine du village; mais jusqu'à ce moment il ne lui a pas encore été permis de parler. Cependant les hommes les plus considérés de la nation se rendent dans la loge et adressent la parole au premier homme comme à leur oncle, lui disant, par exemple : « Eh bien, mon oncle, que t'est-il arrivé dans les villages? comment les as-tu trouvés? t'ont-ils bien reçus?» Sur quoi il répond : « Fort bien, mon neveu; je n'ai pas une seule fois posé ma pipe à terre. » Cela signifie qu'on lui a fait beaucoup de présents, qu'on a suspendu toutes sortes de choses sur la pipe, que l'on a en quelque sorte recouverte. Il dit encore après cela : « J'y ai vu beaucoup de bisons qui paissaient dans la prairie et buvaient à la rivière; ils sont partout en grande abondance. » C'étaient des che-

[1] La queue de vache fait allusion à l'histoire racontée plus haut.

vaux; mais il veut dire par là que par la médecine de ce jour les bisons seront attirés en grand nombre. Cependant toutes les personnes qui veulent s'imposer une pénitence ou faire quelques austérités pour se rendre dignes du seigneur de la Vie et du premier homme, viennent le matin dans la loge de médecine. Leur nombre n'est pas fixé; il est tantôt plus, tantôt moins grand. Tous sont peints sur tout le corps avec de l'argile blanche; ils sont nus et portent leurs robes le poil en dehors et rabattu sur leur visage qui en est tout à fait couvert; arrivés dans la loge de médecine, ils ôtent leurs robes. Le premier jour de la fête, ils sortent quatre fois de la loge, enveloppés comme je viens de le décrire, et dansent autour du *Mah-Meunnih-Tuché* (l'arche) dressé sur la place. Le Kauih-Sechka se tient pendant ce temps appuyé contre l'arche et pousse des plaintes. Tout cela se fait le matin; l'après-midi règne le silence, il n'y a plus ni danse ni cérémonie d'aucune espèce.

Seconde journée de l'Okippe. Le second jour, de grand matin, arrivent huit hommes, *Berocki-Heddiche*, qui représentent des bisons mâles. Ils sont nus et portent autour des hanches un tablier d'étoffe de laine rayée bleu et blanc. Leur corps est peint en noir, avec deux larges raies rouges sur le devant, ressemblant à des revers d'uniforme et marqués de plusieurs raies blanches transversales. L'avant-bras présente des raies alternativement blanches et rouges, et les chevilles de même. A la main ils tiennent des éventails faits de rameaux de saule; sur le dos ils ont une robe de bison dont la tête, garnie d'une longue crinière, leur retombe sur le visage. Sur le milieu de la robe, dont le poil est en dehors, est attachée une seule corne de bison, de laquelle partent, en haut vers la tête et en bas vers les reins, des branches vertes de saule, comme une couverture. Les huit bisons mâles se revêtent, dans la loge de médecine, de ce singulier costume, après quoi ils sortent deux à deux, le corps penché, tenant de chaque côté les pans de leurs robes étendus, comme une

femme qui danse, et les éventails levés. Ils s'avancent ainsi en dansant jusqu'à l'arche, où ils se partagent, quatre d'entre eux allant à droite et quatre à gauche, pour faire le tour de la place; puis ils se réunissent en face les uns des autres au-dessus de la loge de médecine et retournent ensuite deux à deux vers l'arche où ils continuent à danser. Quand ils dansent en face les uns des autres, ils se tiennent droits et beuglent comme des bisons. Aussitôt que cette danse commence, les six batteurs de tortues, qui ont porté leurs instruments du milieu de la loge jusqu'auprès de l'arche, se mettent à les battre en chantant une certaine chanson qui contient, m'a-t-on dit, une prière. Le *Kauih-Sechka* se tient précisément en face des tortues, appuyé sur l'arche, les yeux baissés vers la terre, et se plaignant sans relâche. Il est absolument nu, sauf une espèce de tablier de peau de cabri; tout son corps est peint en jaune, et il est coiffé d'une couronne de poil ou de laine de bison, blanchie, pour avoir été exposée aux intempéries de l'air, et qui lui retombe sur les yeux. Les huit bisons mâles se réunissent en dansant autour de lui, le couvrent de leur robe, s'approchent ensuite, toujours en dansant, de la tortue, où ils font la même chose; après quoi ils se rendent à la porte de la loge de médecine, y forment avec leur robe une espèce de passage couvert, sous lequel on rapporte la tortue dans la loge. Toute cette cérémonie se répète jusqu'à huit fois dans le cours de cette journée; quatre fois le matin et quatre fois l'après-midi.

Troisième journée de l'Okippe. Les mêmes masques que j'ai décrits en parlant de la journée précédente, dansent ce jour-là douze fois, sans manger ni boire. Une foule d'autres masques se joignent à eux : 1° deux hommes déguisés en femmes, qui dansent dans ce costume, en se tenant à côté des huit bisons. Ils portent des habits de cuir de *bighorn*, des pantalons de femme (*mitasses*), la robe avec le poil en dehors; ils ont les joues seules peintes en rouge, le menton

tatoué, la tête ornée de grains de verre (*rassade*), à la manière des femmes. 2° Deux hommes représentant un couple de cygnes; ils sont nus; ils tiennent à la main une queue de cygne et ont le corps peint en blanc, sauf le nez, la bouche (*le bec*) et le bas des jambes avec les pieds qui sont noirs. 3° Deux serpents à sonnettes. Ils ont le dos comme ces animaux, peint en raies noires transversales; le devant jaunâtre; une raie noire descend des yeux le long des joues, et dans chaque main ils tiennent une touffe d'artemisia. Un homme représente l'*Ochkih-Heddé*. Deux hommes du village le conduisent vers la rivière, où ils l'habillent et le peignent. On lui peint tout le corps en noir, et, après cela, il ne lui est plus permis de parler; sur la tête, on lui pose un bonnet avec une crête de coq noir; son visage est couvert d'un masque, avec des anneaux blancs, en bois, autour des trous des yeux; on lui fait de grosses dents avec de l'étoupe de coton; on lui peint un soleil sur l'estomac, un croissant sur le dos, un cercle blanc à toutes les jointures des bras et des jambes, en dedans et en dehors, on lui attache une queue de bison, et on lui met à la main un petit bâton avec une balle de peau à l'extrémité, à laquelle est noué un scalp, dont le dessous est peint en rouge. La balle est censée représenter la tête d'un ennemi. Quand ce monstre est achevé, on le lâche, et il court comme un fou dans toute la prairie; il entre dans le village, montant sur les cabanes, passe de l'une à l'autre et se glisse dans tous les coins, pendant que les habitants lui jettent toutes sortes d'objets de prix. Aussitôt qu'il s'aperçoit de cela, il se tourne vers le soleil et lui fait comprendre par des signes avec quelle distinction on le traite, et lui reproche sa sottise à rester si éloigné. Il fait le tour de la compagnie et cherche la vermine sur la tête des gens. S'il en trouve, il se regarde comme fort heureux et s'enfuit au plus vite. Les Indiens ont la plus grande peur de l'*Ochkih-Heddé* ou diable, et, pour cette raison, ce rôle ne peut être assigné à

personne; celui qui consent à le remplir doit se présenter de lui-même. On me raconta qu'un jour qu'on célébrait cette fête de médecine près de la rivière du Cœur, où les Mandans demeuraient à cette époque, on avait conduit dans la rivière l'homme qui jouait le rôle du diable. Quand on l'eut déshabillé pour le peindre et lui mettre son costume, il exprima une vive inquiétude et demanda qu'on le lâchât; puis à l'instant même il s'élança comme s'il eût été possédé du malin esprit, et se mit à courir avec la rapidité d'un cheval sur les collines et dans la plaine. Les deux personnes qui l'accompagnaient eurent peur et coururent de leur côté vers le village; mais le nouvel *Ochkih-Heddé* passa devant eux comme une flèche, sauta par-dessus les palissades, entra dans les cabanes, en ressortit, puis courut de nouveau vers la rivière. Personne ne doutait qu'il ne fût possédé. On eut beaucoup de peine à s'assurer de lui et à le laver; mais il tremblait de tout son corps et se cachait dans sa robe. Il demeura après cela toute sa vie dans cet état, sans prononcer plus jamais un seul mot [1].

Pendant que le diable court çà et là, les autres masques ne cessent de danser et agissent conformément au rôle que joue chacun d'eux, imitant tous les mouvements naturels aux animaux qu'ils représentent. Il paraît 5° deux hommes qui représentent des aigles à tête blanche (*Pattacké*). Ils

[1] Quand ces Indiens ont jeûné pendant trois ou quatre jours, ils rêvent, et c'est souvent l'*Ochkih-Heddé* qu'ils voient en songe. Ils sont persuadés alors qu'ils ne vivront plus guère longtemps. Celui qui me faisait ce récit avait aussi jeûné une fois pendant fort longtemps à l'occasion de cette fête, et s'était fait suspendre par le dos. Pendant la nuit, il songea à l'*Ochkih-Heddé*, et le vit bien plus terrible et plus grand qu'on ne saurait le représenter. Son plumet touchait aux nuages, et il courait de côté et d'autre avec la rapidité d'une flèche. Il vit plusieurs fois encore ce diable en songe, mais il a résolu de ne plus jeûner pour ne pas mourir trop promptement. Il ajouta qu'il avait souvent regardé avec plaisir et sans effroi l'homme masqué qui représentait *Ochkih-Heddé;* mais qu'en ce moment il considérait cette affaire sous un autre point de vue, car, plus il y a pensé, plus il lui a paru grand et terrible, et dans ces circonstances le génie s'était approché fort près de lui; et si une fois il était parvenu à le toucher, il est très-certain qu'il n'aurait pas survécu à cette rencontre.

sont peints d'une couleur brun noir; la tête, le cou, l'avant-bras et les mains, de même que le bas des jambes, sont blancs; ils tiennent un bâton à la main; leur emploi est de poursuivre les cabris. 6° Deux castors (*Ouarapé*): ils portent une robe avec le poil en dehors, derrière la ceinture un morceau de parchemin, comme une queue de castor, et sont peints en vert brun. 7° Deux oiseaux de proie: leurs épaules sont bleues, leur poitrine jaune et tachetée; ils portent des plumes sur la tête et des serres d'oiseau de proie à la main. 8° Deux ou quatre ours (*Mato*), couverts de peaux d'ours avec la tête et les griffes: ils courent penchés autour du danseur, et imitent le grognement de ces animaux. 9° Deux hommes représentent la viande sèche, qui est coupée en languettes étroites: ils ont sur la tête un bonnet de peau de lièvre blanche; leur corps est peint en raies allant en zigzag; autour des reins ils ont une ceinture de rameaux verts, et ils dansent avec les autres. 10° Quarante à cinquante Indiens de différents âges représentent les cabris ou antilopes: leur dos est peint d'une couleur rougeâtre, les parties de devant et de derrière en blanc, le nez et la bouche en noir; ils tiennent à la main de petits bâtons et courent de tous côtés comme des fous. 11° Deux hommes représentent la nuit. Ils sont nus, peints tout en noir et marqués d'étoiles blanches; sur le dos ils ont la lune qui se couche, et sur la poitrine le soleil levant. Il ne leur est pas permis de s'asseoir de toute la journée jusqu'à ce que le soleil soit couché; ils s'asseyent alors et ne doivent plus se lever que le lendemain matin. 12° Un ou deux loups (*Charaté*): ils sont peints en blanc; ils portent une peau de loup et poursuivent les cabris qui fuient devant eux; s'ils en prennent un, les ours surviennent, le leur arrachent, et font semblant de le dévorer. Tous ces animaux imitent, autant qu'ils le peuvent, leurs mouvements naturels. 13° Deux loups des prairies (*Chéhecke*): ils ont le dessus de la tête blanc, le visage jaune

rouge ; ils portent dans leurs cheveux des herbes desséchées, à la main un bâton rayé rouge brun, et courent dans la prairie devant les autres animaux quand ceux-ci quittent le village. Presque tous ces animaux ont des chants avec des paroles qui leur sont particulières, mais que les profanes ne comprennent pas; ils s'exercent pendant tout l'été à bien exécuter ces chants, et sont souvent obligés de payer fort cher les leçons qu'on leur donne. Dans l'origine, il n'y avait à cette fête que les dix espèces de masques que j'ai nommés les premiers, les autres ont été ajoutés depuis, et ne font pas partie de l'ancienne observance. Quand tous ces divers animaux se mêlent, ils se battent et font toutes sortes de grimáces. Chaque animal se conduit de la manière qui lui est naturelle : ainsi, par exemple, les castors donnent avec bruit de grands coups de queue; les bisons se vautrent dans le sable; les ours donnent des coups de patte ou de griffe, etc. Pendant toutes ces danses pantomimiques, qui durent trois jours, les pénitents restent tranquilles dans la loge de médecine sans manger ni boire. Dans la soirée du troisième jour, tout le personnel des dix premières mascarades se réunit dans la loge de médecine, que tous quittent après cela ensemble. Les pénitents se couchent sur la place du village, loin de l'arche, mais l'entourant en cercle et étendus sur le ventre, pendant que les masques dansent autour d'eux et par-dessus eux, au son de la tortue. Quelques-uns commencent dès lors à se faire martyriser. Ils font présent à quelque homme distingué d'un fusil, d'une couverture de laine, ou de quelque autre objet de prix, pour qu'il veuille bien les faire souffrir. Pendant ce temps, le *Kaüih-Sechka* n'a cessé de gémir près de l'arche, contre lequel il est resté appuyé. On commence alors à torturer les pénitents. Aux uns on coupe des bandes de peau et de chair sur la poitrine, sur les bras ou bien sur le dos, mais de manière à ce qu'elles restent attachées par les deux extrémités; on y passe une courroie et on lance ainsi le patient

par-dessus le bord escarpé de la rivière, où il demeure par conséquent suspendu en l'air; aux autres, on attache à la courroie un crâne de bison, et ils sont obligés de traîner cette lourde masse après eux; d'autres encore se font suspendre par le muscle du dos, ou bien se laissent couper des phalanges des doigts ou élever en l'air par la chair découpée de la poitrine, en laissant pendre des corps pesants à leurs muscles mis à découvert. Ceux qui ont été torturés ce jour-là retournent dès le soir dans leurs cabanes; mais ceux qui sont assez forts pour jeûner plus longtemps ne se soumettent à l'épreuve que le quatrième jour.

Quatrième journée de l'Okippe. Tous ceux qui ont pu supporter le jeûne pendant quatre jours sont rassemblés dans la loge de médecine. Ceux d'entre eux qui se sentent faibles demandent que l'on veuille bien commencer de bonne heure à danser. On recommence donc au point du jour les mêmes danses et mascarades que la veille. On danse ce jour-là seize fois, huit fois le matin et huit fois le soir, et l'on cesse de bonne heure. Les aspirants à la torture sont découpés vers deux heures après midi, et quand ils ont exécuté tous leurs tours de force, deux hommes vigoureux, qui ne font point partie de la fête, poussent un des torturés entre eux, le tiennent par les mains, et tout le cercle se met à tourner en rond avec une grande rapidité. Le *Kaüich-Sechka* est traité de la même manière. Les hommes qui ont jeûné et qui ont été martyrisés ne tardent pas à tomber, et plusieurs d'entre eux perdent connaissance; mais on n'y fait pas attention, on continue à les traîner avec soi jusqu'à ce qu'enfin ils restent étendus par terre comme morts. Alors les huit *Berocki-Heddiche* se présentent pour exécuter leur dernière danse. Pendant ce temps, *Numank-Machana* (le premier homme) se tient à l'un des côtés de la place et invite les habitants à se rassembler pour aller à la chasse aux bisons. Les hommes arrivent alors à pied et à cheval avec des arcs et des flèches. Les

flèches sont ornées, du côté du bois, de feuillage vert, et pendant que les bisons (*Berocki-Heddiche*) s'approchent en dansant du premier homme, il les repousse, et l'on tire de tous côtés sur eux. Ils tombent, se roulent par terre, et y restent enfin couchés comme s'ils étaient morts. Le premier homme invite alors les habitants à se partager la chair des bisons. Ceux-ci, de qui les robes étaient déjà tombées, se lèvent et se retirent dans la loge de médecine. Là, les figurants se partagent en deux bandes, étendent les bras et les jambes, se frappent la poitrine et s'écrient qu'ils se sentent forts; l'un dit qu'il tuera des ennemis; l'autre, qu'il abattra beaucoup de bisons, etc. : après quoi l'on se sépare, on mange, on se repose, et la fête est terminée.

Les blessures faites dans ces occasions sont pansées, mais elles laissent, pour toute la vie, des cicatrices grosses et enflées. Cela est bien plus remarquable encore chez les Meunitarris qui, à ce qu'il paraît, se font des blessures beaucoup plus graves que les Mandans. Les crânes des bisons que ces Indiens ont traînés après eux au milieu des souffrances sont conservés avec soin, et passent des pères aux fils; souvent ils leur servent de talismans; on les garde dans la cabane, et en passant devant on leur frotte le nez et on leur offre à manger. Le bison est en général médecine pour ces Indiens, c'est-à-dire, plus ou moins sacré.

Ils ont encore une autre fête de médecine fort remarquable, qui est celle qui doit attirer les troupeaux de bisons, et qui se célèbre pour l'ordinaire dans l'automne ou au printemps. Ayant été moi-même témoin de cette fête chez les Meunitarris, je la décrirai quand je parlerai d'eux, car ils la célèbrent exactement de même que les Numangkakes. A cette fête, ils abandonnent leurs femmes aux hommes plus âgés, et c'est ce que font aussi, dans certaines occasions, des individus qui désirent que l'on fasse pour eux des souhaits de succès dans quelque entreprise. Ils vont alors avec leur pipe et accompagnés de leur femme, n'ayant

d'autre vêtement que sa robe de bison, dans une autre cabane. La femme porte un plat de maïs bouilli, qu'elle dépose devant un tiers, et le mari en fait autant de sa pipe. L'homme favorisé passe alors sa main étendue sur tout le bras de la femme, la prend par la main pour la faire lever, et la suit dans quelque lieu écarté, ordinairement dans le bois qui, en hiver, entoure la cabane; elle rentre ensuite et renouvelle parfois cette cérémonie avec huit ou dix hommes. Aussitôt que l'homme favorisé est revenu et a repris sa place, celui qui désire avoir ses bons souhaits lui présente sa pipe et le fait fumer, après quoi il exprime ses vœux pour le succès de l'entreprise qui va se faire. En signe de reconnaissance, on lui passe la main tout le long du bras, en commençant par l'épaule, sur quoi, comme je viens de le dire, on recommence souvent la même cérémonie avec d'autres hommes.

Une troisième fête encore est celle que Say a décrite sous le nom de la danse du blé des Meunitarris (voyez *M. Long's, Exp.*, t. II, p. 85). Sa description est assez exacte, et elle a lieu également chez les Meunitarris et chez les Mandans. C'est la consécration des semences que l'on va planter, et ils l'appellent *Wahka-Sinhouche*, ou la fête de médecine du blé des femmes. La Vieille qui ne meurt jamais envoie au printemps les oiseaux aquatiques, les cygnes, les oies et les canards, comme symboles des plantes que les Indiens cultivent. L'oiseau sauvage représente le maïs, le cygne la citrouille, le canard les fèves. C'est la Vieille qui fait croître ces plantes, et c'est pour cela qu'elle envoie ces oiseaux comme leurs présages et leurs représentants. Il est fort rare qu'au printemps on voie onze oies sauvages réunies; mais quand cela arrive, c'est un signe que la récolte du maïs sera particulièrement abondante. Ces Indiens gardent au printemps, pour l'époque où ces oiseaux arrivent, beaucoup de viande sèche, afin de l'employer à la célébration de la fête de médecine du blé des femmes.

On suspend cette viande devant le village, à de longs échafaudages de perches placées par deux, trois ou quatre rangs, l'un derrière l'autre, et on la regarde, ainsi que plusieurs autres objets de prix, comme des offrandes faites à la Vieille. Les femmes âgées, comme représentantes de la Vieille qui ne meurt jamais, se rassemblent à jour fixe près de ces échafaudages, tenant à la main un bâton à l'extrémité duquel est attaché un épis de maïs. Elles s'asseyent en cercle, placent leurs bâtons devant elles par terre, dansent autour des échafadauges, et reprennent après cela leurs bâtons. Pendant ce temps, des vieillards battent le tambour et agitent le chichikoué. Le maïs n'est point arrosé, comme certaines personnes le pensent, cela lui serait nuisible. Pendant que les vieilles femmes font leur médecine avec des grains de maïs, les jeunes arrivent et leur fourrent dans la bouche un peu de viande salée et pulvérisée, pour que les autres leur donnent en retour à manger un grain de maïs consacré. On en pose dans leur plat trois ou quatre grains, que l'on mêle ensuite soigneusement avec ceux qui doivent servir aux semailles, afin de communiquer à ceux-ci le bonheur et la fertilité. La viande séchée qui a été suspendue appartient ensuite aux vieilles femmes, parce qu'elles représentent la Vieille qui ne meurt jamais. Dans le cours de cette cérémonie, il vient souvent deux hommes de la bande des chiens, qui enlèvent sans façon un gros morceau de viande des échafaudages et l'emportent avec eux. Étant des chiens et des hommes considérés, on ne peut pas les en empêcher.

Dans l'automne, on célèbre encore une fois cette médecine du blé; mais alors c'est pour attirer les troupeaux de bisons et se procurer de la viande. Dans cette occasion, chaque femme ne porte pas seulement un bâton avec un épi, mais un plant de maïs tout entier sous le bras. Ils appellent le maïs et les oiseaux qui sont les symboles des fruits de la terre, du nom de la Vieille qui ne meurt pas, et leur crient en automne : « Mère, ayez pitié de nous! ne nous envoyez

pas de trop bonne heure les grands froids, afin que nous puissions avoir de la viande. Ne souffrez pas que tout le gibier s'en aille, afin qu'il puisse nous rester quelque chose pour l'hiver. »

Quand ces oiseaux se rendent en automne dans le Midi, ou, pour parler comme les Indiens, quand ils retournent auprès de la Vieille, on croit qu'ils emportent avec eux les présents que l'on a suspendus près du village pour celle qui donne et qui protége les semences, et en particulier la viande sèche. Ils croient même que la Vieille s'en nourrit. Quelques pauvres femmes qui ne possèdent ni viande, ni objets d'aucune espèce à offrir en présent, prennent un morceau de parchemin, y enveloppent un pied de bison, et suspendent leur offrande à l'échafaudage. A leur retour chez eux, les oiseaux se rendent chez la Vieille; chacun rapporte quelque chose de ce que les Indiens ont donné; à la fin il en vient un qui dit : « J'ai très-peu apporté; car je n'ai reçu qu'un fort maigre présent. » Mais la Vieille en recevant le pied de bison d'une pauvre femme ou d'une veuve, répond: « C'est là précisément ce que j'aime! Ce don modeste m'est plus cher que tous les autres présents, quelque précieux qu'ils soient. » Elle fait cuire aussitôt un morceau du pied avec son maïs et le mange avec plaisir.

La Vieille qui ne meurt jamais possède de très-vastes plantations de maïs qui sont gardées par le grand cerf et par le cerf mâle à queue blanche. Elle a aussi beaucoup de *Blackbirds* qui surveillent ses champs. Quand elle veut nourrir ses gardiens, elle les rassemble et ils tombent sur ses champs pour se rassasier. Les propriétés de la Vieille étant fort étendues, elle a besoin de beaucoup d'ouvriers pour les cultiver; la souris, la taupe et les cerfs y travaillent. Les oiseaux qui, au printemps, quittent les bords de la mer, représentent la Vieille; mais de sa personne elle se rend au Nord, où elle couche chez le Vieux qui ne meurt point et qui ne quitte jamais le septentrion. Elle n'y reste

pas longtemps; elle revient au bout de trois ou quatre jours, après avoir couché avec lui [1]. Autrefois, la cabane de la Vieille se trouvait au Mahtack-Chouké (le Missouri supérieur ou le petit Missouri). Les Indiens y allaient souvent la visiter. Un jour, douze Meunitarris allèrent la voir; mais elle leur présenta un si petit plat de maïs qu'il suffisait à peine pour en rassasier un seul. Elle leur dit pourtant de s'asseoir et de manger, ce qu'ils firent; et à mesure que le plat se vidait, il se remplissait tout à coup de lui-même, de sorte que les douze hommes furent tous satisfaits. Cette aventure se renouvela souvent pendant que la Vieille habitait ces environs.

Les serpents, et particulièrement les serpents à sonnettes (*Mattah-Choppenih*, *ch* guttural), sont plus ou moins médecines pour les Indiens. Ils tuent ces derniers et leur coupent les sonnettes de la queue, qu'ils regardent comme un remède souverain dans beaucoup de maladies. On mâche un de ces anneaux, et l'on frotte avec la salive diverses parties du corps du malade. Ils croient aussi à un serpent médecine, d'une grandeur colossale, qui vit à quelques journées de là dans un lac, et auquel ils offrent des sacrifices. Voici comment ils racontent l'histoire de ce monstre. Deux jeunes gens se promenaient en descendant le cours de la rivière; ils remarquèrent un trou dans un rocher et y entrèrent par curiosité. L'ayant traversé, ils furent surpris à l'aspect d'un pays superbe qui leur était tout à fait inconnu, et dans lequel paissaient plusieurs troupeaux de bisons. Soudain, ils se trouvèrent en face d'un énorme géant qui leur cria : « Qui êtes-vous donc, vous autres pygmées? Je craindrais de vous briser si je vous touchais. » Il les prit alors avec précaution dans sa main, et les porta dans son village qui n'était habité que par des géants comme lui. Ils accom-

[1] On reconnait dans cet emblème le passage des oiseaux, qui font en général leur nid dans le nord et reviennent après quelques mois.

pagnèrent ensuite ces géants à la chasse aux bisons; les premiers tuaient ces animaux à coups de pierres; mais les Mandans se servaient d'arcs et de flèches, ce qui plut beaucoup aux géants. Ceux-ci étaient alors en guerre avec les aigles, qu'ils tuaient aussi à coups de pierres; mais les deux Mandans les abattirent encore avec leurs flèches, de sorte qu'ils ne tardèrent pas à rassembler un grand tas de plumes d'aigle. Ils prirent alors congé des géants, qui les laissèrent partir avec leurs précieuses plumes. A leur retour, ils trouvèrent le trou dans le rocher bouché par un énorme serpent. Dans le premier moment, ils ne surent comment s'y frayer une route; enfin, cependant, ils se décidèrent à élever un grand bûcher et à brûler le monstre. L'un d'eux goûta de la chair du serpent rôti et la trouva de bon goût. Ils continuèrent leur chemin; mais bientôt la tête de celui qui avait mangé du serpent enfla prodigieusement, et il éprouva de grandes démangeaisons à la figure. Il pria son ami de ne pas l'abandonner et de le ramener chez lui.

Le lendemain, il enfla de plus en plus, et en outre il s'allongea; il sentit par tout le corps des démangeaisons et ne tarda pas à devenir un vrai serpent; sur quoi il pria son camarade de le conduire dans le Missouri, ce qu'il fit au bout de trois jours. Aussitôt que le serpent eut atteint l'eau, il y plongea, mais revint bientôt à la surface, et dit: « Il y a là-bas beaucoup de mes pareils, mais ils me haïssent; portez-moi donc au lac de *Meunnih-Hashka* (la longue eau), à trois journées du Missouri, » ce qui fut fait. Cependant, ce séjour ne lui plut pas davantage, et il fallut qu'on le portât dans un second lac nommé *Histoppé-Numangké* (la place du visage tatoué), où le serpent se trouva enfin bien, et où il résolut de rester. Il chargea le jeune homme de lui procurer quatre objets différents : un loup blanc, un putois, du maïs pilé et des queues d'aigle; après cela il devait aller quatre fois à la guerre, et il pourrait être sûr de tuer chaque fois un ennemi. Tout cela arriva comme le

serpent l'avait prédit. Il ajouta qu'il resterait toujours en ce lieu, qu'il ne mourrait jamais et deviendrait médecine; et quand les Mandans souhaiteraient quelque chose, ils n'auraient qu'à venir le trouver et faire pénitence ou présenter des offrandes, c'est-à-dire, des robes, des queues d'aigle et d'autres objets de prix, qu'ils attacheraient à des perches sur le bord du lac. Cela a lieu en effet aujourd'hui encore de temps à autre.

Parmi les autres objets remarquables de ce genre, il y a la pierre de médecine (*Mih-Choppeniche*, le premier *ch* guttural), dont Lewis et Clarke ont déjà parlé, et que les Meunitarris adorent aussi de la même manière, sous le nom de *Wihdé-Katachi* [1]. Cette pierre est située à deux et demie ou trois journées de route des villages, au bord du *Passachté* (*Cannonball-River*), duquel elle n'est éloignée que d'environ cent pas. On m'a assuré qu'elle se trouve au sommet d'une colline assez élevée, où elle forme une espèce de plateau uni, probablement en grès, car elle a dû se composer, autrefois, d'une masse molle. D'après la description, cette pierre est marquée par l'empreinte de pieds d'homme et de toutes sortes d'animaux, et par celle de chiens avec leurs traîneaux. Cette pierre est une sorte d'oracle pour les Indiens; ils lui offrent toute espèce d'objets de prix, tels que des chaudrons, des couvertures de laine, du drap, des armes, des couteaux, des haches, des pipes de médecine, etc., que l'on y voit déposés. Ordinairement les détachements de guerre des deux nations, quand ils se mettent en marche, passent devant la pierre et lui demandent conseil sur leur entreprise. Ils s'en approchent, fument leurs pipes de médecine, pleurent, gémissent et passent la nuit dans le voisinage. Le lendemain matin, ils vont dessiner sur un morceau de parchemin les figures que présente la pierre,

[1] Voyez *loc. cit.*, t. I, p. 164. D'après Schoolcraft (*Exped. to Itaska Lake*, etc., p. 46), il y a aussi des pierres de médecine chez les Indiens septentrionaux, qui les peignent en partie en rouge.

et l'on porte le dessin au village, où les anciens en interprètent le sens. Il n'y a pas de doute que de nouvelles figures ne soient tracées de temps en temps dans la pierre, non loin de laquelle se trouvait autrefois la fameuse arche (*Mah-Meunnih-Tuché*) dans laquelle une partie de la nation se sauva lors du grand déluge.

Les Mandans ont outre cela plusieurs médecines dans les environs de leurs villages. Celle qui se trouve près de *Mih-Toutta-Hangkouche* a été très-exactement dessinée par M. Bodmer ; elles se composent toutes d'offrandes faites aux puissances surhumaines. L'une d'elles, par exemple, consiste en quatre perches posées carrément, dont les deux de devant sont garnies au pied d'un amas de terre et de gazon. Entre les deux perches de devant, il y a quatre crânes de bison rangés par terre en ligne droite ; et entre celles de derrière, vingt-six têtes d'homme, peintes en partie avec des raies rouges. Derrière l'édifice, il y avait deux couteaux (*Manhi*) fichés en terre. Les perches sont surmontées de faisceaux de branches avec une espèce de crête faite de morceaux de bois pointus par le bout et peints en rouge. (Voyez la vignette n° IV de l'*Atlas*.) Les Indiens se rendent dans ces endroits quand ils veulent y porter des offrandes ou faire des souhaits ; alors ils crient, gémissent et adressent des prières au seigneur de la Vie. Les Français du Canada appellent cela *pleurer*, quoiqu'on ne verse pas de larmes. On trouve encore une construction de ce genre sur la planche XXV de l'*Atlas*. Là, on avait attaché à des perches deux figures d'homme en peau, assez peu reconnaissables, et qui, d'après ce que l'on nous dit, étaient censés représenter le soleil et la lune, ou bien le seigneur de la Vie et la Vieille qui ne meurt jamais. L'absinthe, que les Mandans appellent *Psichinchani* (*ch* guttural), et dont ils ont coutume d'attacher des poignées aux perches, est pour eux une plante plus ou moins sacrée ou médecine, et ils lui attribuent de grandes vertus.

Ainsi que je l'ai dit, les songes sont en général les motifs de leurs actes religieux et des pénitences qu'ils s'imposent, et ils sont convaincus de la vérité de ce qu'ils voient en songe. Ils ne connaissaient pas encore les armes à feu, lorsqu'un des Indiens vit en songe une arme à l'aide de laquelle on pouvait tuer son ennemi de fort loin, et peu de temps après les blancs leur apportèrent le premier fusil (*Eruhpa*). Ils virent de même aussi en songe des chevaux (*Umpa-Menissé*) avant qu'ils en eussent. Il n'y a pas jusqu'aux blancs qui vivent parmi eux qui partagent leur foi aux songes. Ils font vœu, ne commençant une entreprise, de sacrifier une phalange d'un de leurs doigts. Ils la coupent et tiennent le moignon dans une poignée d'absinthe. J'ai vu faire cette opération par des Piékanns, chez qui elle est une marque de deuil. Cela se fait encore ordinairement à l'époque de l'Okippe, dans les mois de mai et de juin. Presque tous les Mandans et les Meunitarris ont une ou deux phalanges de moins, quelquefois davantage. Il y a encore chez ces Indiens beaucoup d'autres idées et préjugés superstitieux. Ainsi, par exemple, ils croient qu'une personne à qui l'on veut du mal doit nécessairement mourir, si l'on fait une figure de bois et d'argile dans laquelle on introduit, en place de cœur, une aiguille ou un piquant de porc-épic, et que l'on dépose cette figure au pied d'une construction de médecine. Quand une femme vient d'accoucher, il ne faut pas brider un cheval, c'est-à-dire qu'il ne faut pas attacher le nœud sous la mâchoire inférieure, car cela ferait mourir l'enfant par des convulsions. Si la femme est grosse, cela porte souvent malheur au mari, et il n'a point de succès à la chasse. Lorsqu'un de ces Indiens blesse un bison sans le tuer, il cherche à rapporter chez lui un cœur de bison, et dit à sa femme de tirer une flèche contre ce cœur, après quoi il recouvre de la confiance dans ses armes, et pense qu'elles tueront promptement. Les Indiens assurent aussi que les femmes grosses ont

beaucoup de bonheur au jeu de skohpe ou de billard. Bien des gens regardent comme un mauvais présage lorsqu'une femme traverse un cercle de Mandans qui fument. Si une femme est couchée par terre entre les fumeurs, on pose un morceau de bois en travers sur elle, pour former une communication entre les hommes. L'homme le plus fort qui se trouve aujourd'hui parmi les Mandans, *Bedéché-Anoukché* (*ch* guttural), qui a gagné beaucoup de courses et de luttes contre les blancs, prend toujours sa pipe par la partie qui se met dans la bouche; car il prétend que s'il la saisissait par toute autre partie, le sang lui jaillirait sur-le-champ par les deux narines. Aussitôt qu'il commence à saigner ainsi par le nez, il ôte tout le tabac qui reste dans sa pipe et le jette au feu; le tabac pétille comme de la poudre et le saignement cesse. Personne ne peut, dit-on, toucher cet homme au visage sans saigner immédiatement par le nez et par la bouche. Un certain Indien soutient que quand une autre personne lui présente une pipe à fumer, ce qui se fait souvent par politesse, sa bouche se remplit sur-le-champ de vers qu'il jette par poignées dans le feu. La médecine d'un autre Mandan consiste à faire une boule de neige et à la rouler longtemps dans ses mains, ce qui la fait durcir au point de la changer en une pierre blanche aussi dure qu'une pyrite. Bien des gens, et même des blancs, assurent avoir vu faire cette expérience, et il serait inutile de vouloir leur prouver le contraire par des raisonnements. Le même homme assure qu'un jour, en dansant, il arracha des plumes blanches de certain petit oiseau, les roula de même dans ses mains, et en fit aussi, en peu de temps, une pierre de ce genre. Il entre parfois dans la pensée d'un Indien de rendre son fusil médecine ou de le consacrer, après quoi il ne lui est plus permis d'en faire présent à personne. Il dispose ordinairement à cet effet une fête tous les ans au printemps. Le crieur public, garde-chaudron ou marmiton (*Kapachka*, en langue mandane, *ch* guttural; à chaque

bande est attaché un serviteur de ce genre), le crieur public, dis-je, doit aller inviter un certain nombre de convives, pour lesquels on lui remet de petits bâtons qui tiennent lieu de billets d'invitation ou de cartes. Quelquefois on envoie pour cela des cartes à jouer européennes. Les convives paraissent, posent leurs fusils et prennent place. Alors le tambour et le chichikoué font le tour de la société. Pendant cette belle musique, on prépare le repas, dont il ne doit rien rester. Le maître de la maison prend après cela son fusil, coupe un morceau de viande, en frotte le canon du fusil, et jette ensuite la viande dans le feu, cérémonie qu'il réitère jusqu'à trois fois. Il fait de même avec du bouillon et jette le reste du bouillon dans le feu; en dernier lieu, il prend de la graisse dont il frotte le fusil tout entier, et dont il jette aussi le reste dans le feu.

Beaucoup de Mandans et de Meunitarris croient qu'ils ont des animaux vivants dans le corps: l'un, un jeune bison dont il sent souvent les ruades, d'autres des tortues, des grenouilles, des lézards, un oiseau, etc. Nous vîmes chez les Meunitarris les danses de médecine des femmes, dans lesquelles l'une disait qu'elle avait un épi de maïs dans le corps, que la danse faisait sortir, et que l'on obligeait à rentrer avec de l'absinthe; une autre vomissait du sang, mais je parlerai de cela plus bas. Ces sortes d'escamotages ont lieu aussi chez les Mandans[1]. On raconte encore une foule d'autres événements merveilleux, absurdes et surnaturels. Il y avait une jeune fille qui ne voulait pas se marier et qui n'avait aucun rapport avec des hommes. Une nuit, pendant qu'elle dormait, un homme vint se coucher à côté d'elle, ce qui la réveilla, et elle le vit qui se retirait, vêtu d'une robe blanche. Étant encore revenu les deux nuits suivantes, elle prit la résolution de lui faire une mar-

[1] Ces sortes d'escamotages de médecine ont lieu chez toutes les nations indiennes. Le Dr Morse parle des Chawanis (*loc. cit.*, p. 100), ainsi que de la danse du blé vert, qu'ils ont, ainsi que d'autres Indiens (*loc. cit.*, p. 105).

que pour le reconnaître. Quand il revint, elle lui donna, avec la main qu'elle avait peinte en rouge, un coup sur le dos, ne pouvant pas le retenir. Le lendemain, elle regarda attentivement toutes les robes du village, mais elle ne vit nulle part la marque qu'avait faite sa main, jusqu'à ce qu'enfin elle la découvrit sur le dos d'un gros chien blanc. Quelques mois après, cette jeune fille accoucha de sept petits chiens. Les Indiens sont persuadés de la vérité de cette histoire. Les hiboux et les chats-huants sont pour eux des oiseaux de médecine. Ils soutiennent qu'ils peuvent causer avec eux et comprendre leurs gestes et leur voix; aussi gardent-ils souvent ces oiseaux dans leurs cabanes pour prédire l'avenir. Ils prennent, d'une manière que je décrirai plus tard, toutes sortes d'oiseaux de proie qui se nourrissent de charognes, et surtout des aigles, qu'ils gardent souvent en vie pour avoir de leurs plumes. Ils sont souvent médecines pour eux.

Plusieurs instruments en usage parmi les blancs, et notamment les instruments de mathématiques, sont médecines pour les Indiens, parce qu'ils n'en comprennent pas l'utilité. C'est ainsi que les femmes indiennes étaient souvent embarrassées quand nous les regardions à travers une lunette d'approche, parce qu'elles croyaient que par ce moyen nous pouvions voir jusque dans l'intérieur de leur corps, et deviner leurs actions et leurs pensées présentes et futures.

Les divisions du temps, et surtout la division de l'année par mois, sont assez naturelles chez les Mandans. Ils comptent les années par hivers et disent : Il y a tant d'hivers depuis tel événement. Ils expriment le nombre des hivers, soit numériquement, soit sur les doigts, car leurs noms de nombre sont fort complets. Si l'on commence par le commencement de l'année, leur premier mois (*Minanggué*) est :

1° Le mois des sept jours froids : *Achini-sechté-minanggué* (*ch* guttural); il répond au mois de janvier.

2° Le mois du rut des loups : *Charaté-duh-héminehki-minang-gué* (*ch* guttural, *r* avec la pointe de la langue); c'est notre février.

3° Le mois des ophthalmies : *Istippa-minang-gué*; mars.

4° Le mois du gibier; quelques-uns l'appellent aussi le mois des oies sauvages, des canards etc. : *Pattohé-kou-minang-gué;* avril. On l'appelle aussi souvent le mois de la débâcle : *Chodé-ouappi-minang-gué* (*ch* très-guttural).

5° Le mois où l'on sème (le maïs) ou le mois des fleurs : *Wakih-heddé-minang-gué;* mai.

6° Le mois de la maturité des *Cervis berries* (poirier des Canadiens) : *Manna-pouchaké-ratack-minang-gué;* juin.

7° Le mois de la maturité des cerises (*Prunus*) : *Katacké-ratack-minang-gué;* juillet.

8° Le mois de la maturité des prunes (*Prunus*) : *Wahkta-ratack-minang-gué;* août.

9° Le mois de la maturité du maïs : *Mackirouchah-minang-gué* (l'*r* avec la pointe de la langue, *ch* guttural); septembre.

10° Le mois de la chute des feuilles : *Manna-apé-hérah-minang-gué* (l'*r* avec la pointe de la langue); octobre.

11° Le mois où les rivières gèlent : *Chodé-ahke-minang-gué* (*ch* guttural); novembre.

12° Le mois de la petite gelée ou *la lune du petit froid* : *Ichinin-takchuké-minang-gué;* décembre.

Les mois reçoivent aussi parfois des noms différents, à l'égard desquels il règne un peu d'arbitraire. Quant aux sept jours froids de janvier, j'en parlerai plus bas.

Les principales occupations des Indiens, après le soin de décorer leurs belles parures, de se regarder dans la glace, de ne rien faire, de fumer, de manger et de dormir, sont la chasse (*Chanté*) et la guerre : ce sont elles qui remplissent la plus grande partie de leur temps. Leur principal gibier est, comme je l'ai dit, le bison (*Ptihnde*). Les hommes

vont ordinairement à la chasse en corps et à cheval, afin d'être plus en sûreté, dans le cas où ils rencontreraient des ennemis en plus grand nombre qu'eux. Leur harnais ressemble à celui des Pieds-Noirs et la selle est à la hongroise. Aujourd'hui ils achètent quelquefois des brides des blancs; elles sont doublées de drap rouge et bleu et très-ornées. Quand ils sont à cheval, ils ont toujours le fouet, *Ihkaparaché*, à la main; le manche en est toujours fait de bois et non pas de corne d'elk, comme chez les nations plus occidentales. Ils ne portent jamais d'éperons. En été, les troupeaux de bisons sont épars au loin dans la prairie, et leur poursuite exige alors plus de temps et d'efforts; mais, en hiver, lorsqu'ils se rapprochent du Missouri et cherchent un asile dans la lisière des forêts, on en tue souvent un grand nombre en fort peu de temps. La planche XXXI de l'atlas offre un tableau exact de cette chasse. Les Indiens restent parfois huit à dix jours hors de chez eux, dans leurs expéditions de chasse. Ils reviennent ordinairement à pied, parce que tous leurs chevaux sont chargés de viande. Les bisons sont généralement tués à coups de flèches et à la distance de dix à douze pas. Quand il fait très-froid, si les bisons restent malgré cela au loin dans la prairie, comme dans l'hiver de 1833 à 1834, les Indiens chassent peu, aimant mieux souffrir de la faim et ne vivre que de maïs et de fèves; et puis lorsque, à l'entrée du printemps, on voit beaucoup de bisons noyés descendre la rivière sur les glaçons détachés, les Indiens savent fort adroitement nager entre ces glaçons, sauter par-dessus et ramener les animaux à la rive, où ils mangent cette chair à demi pourrie, qui ne leur inspire aucun dégoût. Il est remarquable à quel point leurs chiens affamés connaissent et utilisent les expéditions de chasses de leurs maîtres. Quand les chevaux reviennent chargés de viande, les enfants du village ont coutume de faire entendre un cri de joie que les chiens comprennent fort bien. Ils se mettent aussitôt à hurler, et courent dans

la prairie du côté où la chasse a eu lieu, pour se réunir à leurs parents les loups et dévorer les restes abandonnés par les chasseurs.

Quand un chasseur a tué un animal, il mange pour l'ordinaire tout de suite le foie, les rognons, l'estomac et la moëlle des gros os. Les Indiens partagent en général avec d'autres le gibier qu'ils tuent. Les entrailles et la peau appartiennent de droit à celui qui l'a tué. S'il survient un homme de distinction qui ait fait un *coup*, au moment où un animal vient d'être tué, et s'il en désire la langue ou quelque autre bon morceau, on ne peut pas le lui refuser. Les Mandans et les Meunitarris ne se servent point de chiens pour la chasse. Ils tirent des cerfs et des elks dans les bois, des cabris et des grosses-cornes [1] dans les prairies ou dans les montagnes Noires et autres montagnes des environs [2]. Pour prendre les cabris (*Antilocapra americana* Ord.), qu'ils appellent *Koké*, ils établissent des parcs (*Kakrohoche*), mais non pour les bisons, dans la chasse desquels les Assiniboins sont plus adroits qu'eux. Brackenridge [3] raconte que les Indiens poussent les cabris dans l'eau et les y tuent avec leurs casse-têtes; mais cela n'a pu se faire que dans quelques cas particuliers, où ils avaient été favorisés par le hasard. Les Meunitarris font de ces parcs à cabris plus fréquemment que les Mandans. On cherche à cet effet une vallée en pente douce (*coulée*, en canadien), située entre des collines et ayant à son extrémité une descente escarpée. Sur le sommet des collines, on établit deux lignes convergentes, d'un ou deux milles de long, formées de branches

[1] Warden (*loc. cit.*, p. 188) dit que les Mandans appellent la grosse-corne *Ahsata;* mais cela n'est pas exact; le nom de cet animal, chez eux, est *Ans-chté* (*ch* guttural), ou *Ansechté,* en faisant entendre à peine le premier *e*.

[2] Dans la description de la vie de Tanner parmi les Indiens, on trouve (p. 63, 103 et 104) quelques détails sur la chasse au bison, à l'elk et au castor, ainsi que dans plusieurs autres ouvrages.

[3] Voyez *Views of Louisiana*, p. 56.

isolées. Au bas de la côte on construit avec des pieux et des branches, une espèce de clôture ou de claie, de 15 à 20 pieds de long, remplie et couverte de branches de pin. Un certain nombre de cavaliers poussent les cabris entre les extrémités écartées des deux lignes de branches, et les suivent après cela d'un pas rapide. Les animaux effrayés s'élancent en avant, suivent l'enfoncement et finissent par se précipiter dans la clôture où on les tue à coups de fouet, ou bien on les prend en vie.

Il y a peu d'ours dans ces environs, et les Indiens n'aiment pas beaucoup cette espèce de chasse, parce qu'elle est souvent périlleuse sans que le profit en compense le danger. Du reste, Brackenridge n'est pas exact, quand il dit que les Indiens crient très-fort avant d'entrer dans un bois pour en chasser les ours (*loc. cit.*, p. 56), car, s'il en était ainsi, ils en chasseraient en même temps tout le reste du gibier, et l'on reconnaît sur-le-champ à cette seule remarque que ce voyageur n'était point un chasseur.

Les loups (*Charaté*) et les renards (*Hirutt*) sont quelquefois tués à coups de fusil, de même qu'en hiver les lièvres blancs (*Mahchtické*); les deux premiers animaux se prennent aussi dans des piéges. Ceux qu'ils dressent contre les loups sont très-forts et formés par un tronc d'arbre qui retombe. Le loup des prairies (*Chehecke*) n'est pas facile à prendre, étant fort prudent. On prend les renards dans de petits piéges que l'on couvre de branchages et de têtes de bisons, pour en cacher l'entrée. On rencontre partout dans la prairie des piéges de ce genre, qui sont entourés de petits bâtons, pour empêcher que l'animal n'y entre par le côté. Les castors se traquent aujourd'hui au moyen de piéges en fer que les Indiens achètent des marchands. Les animaux plus petits, tels que l'hermine, se prennent avec des piéges en crin que l'on dresse devant leurs terriers. On dit que la chasse aux oiseaux de proie est fort remarquable. L'oiseleur se couche tout de son long dans un trou creusé

exprès, et assez long pour contenir toute sa personne. On le couvre de branchages et de foin; sur la surface on place des morceaux de viande et l'on y attache une corneille ou quelque autre oiseau de ce genre. L'oiseau de proie s'abat sur la viande, sur quoi le chasseur le saisit par les serres. Je n'aurais pas ajouté foi à ces détails, si des hommes dignes de confiance ne m'avaient assuré qu'ils étaient exacts. On prend de cette manière l'aigle à queue noire et blanche (*Aquila chrysaëtos*), le *Wareagle* des Anglais, le Quiliou ou oiseau de médecine des Canadiens, que les Mandans appellent *Mahchsi* (*Mahch* signifie nez). Je n'ai malheureusement jamais vu cet oiseau. Les Indiens y attachent un fort grand prix. Il n'est pas rare, dit-on, dans les montagnes Rocheuses et dans les collines voisines. Les Meunitarris l'appellent *Mah-Echo.*

Après la chasse, la guerre est la principale occupation des Indiens; et la gloire des armes est la plus haute à laquelle ils aspirent. On sait que la valeur des Indiens est très-différente de celle des blancs : s'exposer à découvert au feu de l'ennemi ne serait pas, à leurs yeux, de la bravoure, mais de la folie. C'est la ruse qui leur donne la supériorité. C'est dans l'espionnage, dans l'art de cacher leurs mouvements et dans les attaques au point du jour qu'ils mettent leurs forces. Celui qui tue beaucoup d'ennemis, sans éprouver lui-même aucune perte, est regardé comme le meilleur guerrier; faire un *coup* est, pour tous les Indiens de l'Amérique du Nord, l'affaire la plus importante de leur vie.

Quand un jeune homme désire se faire une réputation sous ce rapport, il commence par jeûner de quatre à sept jours, aussi longtemps que ses forces le lui permettent; il se plaint, il pousse des cris au seigneur de la Vie, il invoque sans cesse le secours des puissances célestes et ne retourne chez lui que le soir pour coucher. Un songe lui indique enfin sa médecine. Si le seigneur de la Vie le fait

rêver d'un morceau de bois de cerisier ou d'un animal, c'est un bon signe. Les jeunes gens qui veulent aller à la guerre avec lui ont alors confiance en sa médecine. S'il fait bientôt un coup, sa renommée est consolidée. Mais quel que soit le nombre de coups par lesquels il se distingue, s'il ne fait pas des présents d'objets de valeur, il n'est point considéré, et l'on dit de lui qu'il a fait, à la vérité, beaucoup de *coups*, mais qu'il est aussi à plaindre que ceux qu'il a tués. Du reste, quelque nombreux que soient les coups qu'un homme a faits, il ne lui est pas permis de placer de petites touffes de cheveux à ses habits, s'il ne porte pas un sifflet de médecine et s'il n'a pas été *partisan*, c'est-à-dire chef d'un détachement de guerre. Quand un jeune homme, qui n'a point encore fait de coup, se trouve être, dans une expédition, le premier qui tue un ennemi, il se peint sur le bras une raie en spirale, de la couleur qui lui plaît, et il a le droit de porter une queue de loup tout entière autour de la cheville. S'il est le premier qui a touché et tué l'ennemi, il peint une ligne qui tourne en biaisant autour du bras, et puis une seconde qui la croise en sens opposé, avec trois raies transversales. Au second ennemi, il se peint la jambe gauche, c'est-à-dire son *legging*, en rouge brun. S'il tue également ce second ennemi, avant qu'aucun de ses camarades ait été tué, il peut mettre deux queues de loup entières autour de ses deux pieds. Au troisième coup, il se peint deux raies longitudinales sur le bras, toujours avec trois raies transversales accouplées. C'est là le coup qui fait le plus grand honneur. Après le troisième exploit, on ne le marque plus. S'il tue un ennemi après que d'autres personnes du détachement en ont déjà tué, il s'attache à la cheville une queue de loup dont le bout a été coupé. Dans tout gros détachement de guerre, il y a toujours quatre partisans, *Karokkanakah*, quelquefois sept; mais il n'y en a jamais que quatre véritables; les autres s'appellent de mauvais partisans (*Karokkanakah-Chako-*

boche (le premier *ch* guttural), littéralement *partisan galeux*. Tous les partisans portent sur le dos une pipe de médecine, dans un fourreau, ce qui n'est pas permis aux autres guerriers. Pour devenir chef (*Noumakchi*), il faut commencer par avoir été partisan, puis tuer un ennemi dans une expédition où l'on n'est pas partisan. Quand on suit, pour la seconde fois, un autre partisan, il faut être le premier à découvrir l'ennemi, puis en tuer un, puis encore avoir possédé la peau entière d'un bison blanc femelle : sans cela on ne saurait prétendre au titre de *Noumakchi* (chef, *chief* ou *cheffre*). Celui qui m'a donné ces renseignements, Dipoüch, avait fait tout cela ; c'était un homme très-considéré dans sa nation, mais il n'avait jamais fait usage de ce titre. Il avait donné cinq chevaux pour sa peau de bison blanc. Tous les guerriers portent autour du cou de petits sifflets de guerre (*Ihkocheka*), qui sont souvent très-élégamment décorés de piquants de porc-épic (Voyez pl. XXI, fig. 9, et pl. XLVIII, fig. 16). Aussitôt que l'on se jette sur l'ennemi, chacun siffle et pousse en même temps le cri de guerre (*Cheddekehch*) (la dernière syllabe sifflante à l'allemande). Ce cri est aigu, et on le fait trembloter en frappant à plusieurs reprises et avec vitesse de la main sur la bouche. Ceux qui jeûnent et qui rêvent pour faire un bon coup ont le droit de porter une peau de loup. Autant on a fait de coups, autant on peut porter de plumes d'aigle dans les cheveux. Tous les Indiens, dans leurs expéditions de guerre, se construisent le soir une espèce de fort dont j'ai déjà souvent parlé; ils s'y trouvent, en quelque façon, en sûreté contre une surprise. Le major Long, *Expedition to the Rocky mountains*, raconte que c'est souvent dans ces forts qu'ils placent leurs caches ; nous n'avons pourtant rien remarqué de semblable près du Missouri. Ils posent toujours des sentinelles la nuit, dans leurs expéditions, aussitôt qu'ils approchent de l'ennemi, et envoient souvent des éclaireurs fort loin en avant. Dans ces occasions, les Indiens sont très-

vigilants et dans une activité perpétuelle. Après le combat, on n'enterre point les morts; si on n'a pas le temps de les emporter, on les laisse sur le terrain. Les scalps (*Padobchi*, *ch* guttural), que les Canadiens appellent des *chevelures*, se conservent souvent pendant fort longtemps attachés à de petites ficelles, après quoi l'on se sert de cheveux pour orner les habits des hommes. La peau de la tête de ces scalps se peint ordinairement en rouge en dessous. Les Mandans, les Meunitarris et les Corbeaux ne martyrisent jamais leurs prisonniers, comme les nations de l'Orient et les Pahnis. Aussitôt qu'un prisonnier est entré dans un village et y a mangé du maïs, on le regarde comme faisant partie de la nation même, et personne ne l'insulte. Mais il est arrivé souvent que les femmes sont allées au-devant d'un prisonnier, et l'ont tué avant qu'il entrât au village, surtout lorsque leurs maris ou leurs fils avaient péri dans le combat. Il est rare que les Indiens fassent des prisonniers du sexe masculin dans leurs combats. On les tue en général tous.

Quand un jeune homme veut devenir partisan, il consacre une pipe de médecine, toute simple et sans ornement. Il a eu soin auparavant de se concilier la bienveillance des jeunes gens par des présents et celle de toute l'armée céleste par son jeûne et ses gémissements de quatre jours, qui servent aussi à la consécration de sa pipe. Il s'adresse ensuite aux jeunes gens et les prie de le soutenir dans son projet. Quand il a trouvé un assez grand nombre de personnes disposées à entreprendre une expédition, et lorsqu'elle a été décidée, ils dansent, mangent et s'amusent pendant plusieurs nuits dans la loge de médecine du village, d'où ils se mettent aussi ordinairement en marche pendant la nuit. Les femmes ne font jamais partie de ces expéditions. En partant, les guerriers sont mal vêtus et ne sont pas peints. Ils ne partent pas tous ensemble, mais isolément, ou du moins par petits détachements. Quand ils sont parvenus à une certaine distance du village, ils font halte

sur quelque colline isolée; on s'assied en cercle, on ouvre les sacs de médecine; le partisan tire sa pipe de médecine et la fume. Il étale ensuite toutes ses médecines par terre, ou bien il les suspend, et elles lui annoncent l'avenir. Dans toutes ces affaires les Indiens observent une grande gravité.

Lorsque les guerriers reviennent de leur expédition après avoir fait des coups, ils se peignent le visage et souvent tout le corps en noir, et portent les scalps suspendus à des perches. Les femmes et les enfants vont au-devant d'eux, et ils rentrent dans le village en dansant la danse du scalp. On répète ensuite cette danse pendant quatre nuits dans la loge de médecine, et plus tard on l'exécute encore sur la place, au milieu du village. Si la campagne a eu lieu au printemps, et si après cela il n'y a plus aucun membre de la nation de tué, on continue à danser jusqu'à la chute des feuilles; si, au contraire, c'est en automne que l'expédition est sortie, on danse jusqu'au printemps. Si, dans l'intervalle, quelqu'un de la nation est tué, toutes les réjouissances cessent immédiatement. En dansant la danse du scalp, les Indiens se peignent de différentes manières; ils se placent en demi-cercle, marchent en avant et en arrière, chantant, battant du tambour et jouant du chichikoué. Les femmes dont les maris ont conquis les scalps, les portent attachés à de longues verges, dont je parlerai plus bas.

Tous les hauts faits exécutés par un détachement de guerre sont comptés au partisan. C'est à lui qu'appartiennent les scalps [1], ainsi que les chevaux enlevés. L'homme qui a tué un ennemi est un brave et compte un *coup;* mais la principale gloire en revient au partisan, quand même il n'aurait vu lui-même aucun des ennemis tués. Quand il revient chez lui, les vieillards et les vieilles femmes lui chantent le chant du scalp, sur quoi il est obligé de leur faire à

[1] Il en est de même de la plupart des nations de l'Amérique du Nord; le Dr Morse (p. 132) le dit entre autres des Pottowatomies.

tous des présents de prix. Il donne tous les chevaux qu'il a enlevés, ainsi que tous les objets qui ont quelque valeur. Après une de ces expéditions, il est pauvre, mais il a acquis une grande réputation. Les partisans heureux deviennent chefs et acquièrent une haute considération dans leur nation. Les jeunes Indiens vont à la guerre dès l'âge de quatorze à quinze ans. Dans l'hiver, ils partent quelquefois à cheval.

Les Mandans et les Meunitarris s'étendent jusqu'aux montagnes Rocheuses, dans leurs guerres contre les *Chipsi* (Pieds-Noirs). Contre les Ojibouais, ils vont jusqu'à Pembina [1]. Leurs autres ennemis sont les *Hahé-Numankoche* ou *Saonn* (Dacotas), les Ariccaras, les *Hohsika* (Assiniboins), les *Tamah-Onrouche-Kape* (Chayennes [2]). Ils sont en paix avec les *Hehderucka* (Corbeaux), ainsi qu'avec les Meunitarris.

Voici quelles sont les armes des Mandans et des Meunitarris. D'abord l'arc (*Woraéruhpa*) et la flèche (*Manna-Mahhé*). Le premier se fait de bois d'orme ou de frêne, car on n'a pas, dans ces contrées, de bois de bonne qualité, et il est souvent couvert d'ornements. Dans ce cas, on attache à chaque extrémité un morceau de drap rouge de quatre à cinq pouces de long, dont on entoure l'arc, qui est orné de grains de verre blancs ou de rangées de piquants de porc-épic teints, ou bien encore de petites bandes d'hermine. A l'extrémité supérieure de l'arc on adapte ordinairement une touffe de crin peint en jaune. On voit une arme de ce genre sur la planche XXIII, à la main de Pehriska-Ruhpa. Le carquois (*Chountachk-Ichticke*, *ich* guttural), au haut duquel est attachée la gaîne de cuir de l'arc, est fait de peau de panthère ou de bison; dans le premier, le poil est en dehors, la longue peau est pendante,

[1] Voyez Schoolcraft, *Dernier Voyage au lac Itaska*, p. 29.

[2] Les Anglais n'écrivent pas ce nom *Chayennes* comme les Français, mais *Shiennes*; la prononciation est cependant la même.

et elle est garnie du côté de la chair, de même que chez les Pieds-Noirs, de drap rouge orné de grains de verre blancs disposés en diverses figures. De fort beaux carquois de ce genre se font en peau de loutre; on y attache un grand prix, et j'en ai représenté un richement orné, pl. XLVIII, fig. 10; il appartenait à un Corbeau. Aux deux bouts des carquois on laisse retomber, comme ornement, d'étroites lanières de peau. Les flèches des Mandans et des Meunitarris sont travaillées avec goût; le meilleur bois pour les faire est celui de l'amelanchier rouge. Du reste, chez toutes les nations du Missouri, les flèches sont faites de même [1]; la pointe en est triangulaire, longuette, plate et bien pointue; ils les fabriquent eux-mêmes avec de vieux fer. Elle s'attache légèrement au bois de la flèche qui est teint, et elle reste ordinairement dans le corps qui a été blessé. On n'empoisonne jamais les flèches. Autrefois toutes les pointes se faisaient avec des pierres aiguës; quand Charbonneau arriva près du Missouri, il en trouva encore quelques-unes qui étaient faites de pyrites, et l'on en ramasse encore dans les villages, comme dans toutes les parties des États-Unis qu'habitaient autrefois les aborigènes anéantis. Dans le voisinage des villages des Mandans il y a, dit-on, au milieu de la prairie, un monticule de sable sur lequel le vent a fait paraître un grand

[1] Quoiqu'au premier aspect toutes ces flèches se ressemblent parfaitement, il y a cependant une grande différence dans la manière dont elles sont fabriquées. On assure que, de toutes les nations du Missouri, ce sont les Mandans qui fabriquent les flèches les plus belles et les plus solides. Les pointes de fer en sont épaisses et fortes, les plumes entièrement collées, et l'entourage autour de la pointe et à l'extrémité des plumes est de nerfs d'animaux très-fins et très-égaux. Sur toute la longueur est tracée une ligne rouge en spirale qui doit représenter la foudre. Les pointes de fer faites par les Meunitarris sont plus minces et moins bonnes; ce peuple ne colle pas aussi bien les plumes, et se contente de les attacher par les deux extrémités, comme font les Brésiliens. Les Assiniboins ont souvent à leurs flèches de très-mauvaises pointes minces en fer-blanc. Say (voyez *major Long's Exped.*) raconte que l'*Arrowwood* (*Viburnum*) sert aux Indiens du bas Missouri et des prairies voisines pour en faire des flèches. Je pense que l'arbuste dont il a voulu parler est l'alisier (*Viburnum*) du haut Missouri, où l'on s'en sert effectivement pour fabriquer des arcs, mais jamais des flèches.

nombre de ces pointes de flèches en pierre. Aujourd'hui, presque tous les Mandans et les Meunitarris ont des fusils, appelés *Eruhpa* dans la langue des premiers, qui les ornent de petits morceaux de drap rouge qu'ils attachent aux anneaux de cuivre dans lesquels on passe la baguette. Indépendamment de la baguette qui appartient au fusil, tous les Indiens en portent à la main une autre très-longue, dont ils se servent habituellement. La giberne (*Manhé-Ihdoucké*) est en cuir ou en toile, souvent ornée de grains de verre ou de piquants de porc-épic, et leur pend, sur le dos, à une courroie ou à une large et forte bande de drap, d'une couleur voyante.

Leurs massues et haches de guerre sont de différentes espèces. Il y en a qui portent à l'extrémité d'un bâton une grosse pierre ovale, quelquefois recouverte de cuir (voyez la vignette, n° 28). D'autres ont de petites haches de fer (*Ohmanat-Tchamahé; ch* guttural), comme on le voit sur le portrait de Mato-Tope (pl. XIV), mais point de casse-tête avec une pipe. Le grand casse-tête, avec la large pointe de fer sur le côté (pl. XLVIII, fig. 4), s'appelle *Manna-Okatanhé* ou *Manna-Chihé*; et une simple massue noueuse en bois se dit *Manna-Paüiché* (voyez la vignette, n° 29). Plusieurs Mandans portent aussi des lances; on m'a dit qu'il y en avait une parmi eux d'une beauté extraordinaire; mais je n'ai pu parvenir à la voir. On voit aussi chez ces Indiens des boucliers, mais qui ne diffèrent en rien de ceux des autres nations. Tous portent par derrière, à leur ceinture, leur grand coutelas (*Manhi*), qui leur est indispensable, tant à la chasse qu'à la guerre. Quelques-uns ont adapté comme manche à la lame de ce coutelas la mâchoire inférieure d'un ours, à laquelle on a laissé les dents et les poils (voyez la vignette, n° 8, p. 167). L'arc et la flèche sont encore d'un usage commun chez tous les peuples qui habitent les bords du Missouri; il n'en est pas de même chez les Osages, qui ont été entièrement chassés de cette rivière. Ceux-ci

préfèrent infiniment le fusil. Aussi les premiers sont-ils tous d'excellents archers, tandis que l'on ne peut pas en dire autant des Osages. Les Mandans et les Meunitarris se battent bien à leur manière, et l'on cite même d'eux quelques traits de bravoure. Mato-Tope est aujourd'hui un de leurs guerriers les plus distingués : j'aurai souvent encore occasion de parler de lui. Il a tué plus de vingt chefs de nations étrangères. Le père de Mato-Tope, qui s'appelait *Souck-Chih* (le bel enfant), se conduisit à peu près de la même manière que le chef meunitarris Kokoahkis, dont parle Say [1]. Il se rendit un soir, enveloppé de sa robe, dans la cabane ennemie d'un Ariccara, ainsi que les jeunes gens du village ont souvent coutume de faire; il y mangea, le visage caché, de sorte qu'on le prit pour un Ariccara; il se coucha ensuite à côté d'une femme, à qui il coupa une mèche de cheveux avec laquelle il s'éloigna. Il aurait pu tuer cette femme, comme le fit Kokoahkis, mais il ne le voulut pas.

Ainsi que je l'ai déjà dit, les plaies guérissent chez les Indiens avec une étonnante rapidité. Dans les blessures faites par des flèches, on a coutume de faire traverser toutes les chairs par la flèche, pour que le fer n'y reste point. Il arrive souvent que dans les combats, des hommes et des femmes sont scalpés, qui reprennent ensuite connaissance et guérissent. Ces graves blessures à la tête se frottent avec de la graisse, et l'homme de médecine les fume en chantant [2]. Les Indiens éprouvent assez souvent des maladies. Les Mandans et les Meunitarris sont sujets à des ophthalmies; il y en a beaucoup de borgnes ou qui ont

[1] Voyez *Long's Exped.*, t. I, p. 30.

[2] Bradbury (*loc. cit.*, p. 78) parle d'un homme qui avait été scalpé et qui était guéri, et on en trouve plusieurs autres exemples dans divers écrivains comme chez Mackenney (p. 291), où il est question de la femme ojibouaie, O-chi-gwun, qui avait été scalpée. Chez les Meunitarris, il y avait aussi, de mon temps, des hommes qui avaient subi cette opération; ils portaient la tête couverte d'un bonnet, de sorte que l'on ne pouvait voir ce qui leur manquait.

une taie sur un des yeux. Dans les inflammations des yeux, ils ont coutume de se gratter le globe de l'œil avec une espèce d'herbe tranchante comme une scie, jusqu'à ce que le sang coule, et c'est peut-être à cela qu'il faut attribuer la perte de cet organe. Ils souffrent aussi beaucoup de rhumatismes, de toux et d'autres maux semblables, ce dont il ne faut pas s'étonner, puisqu'ils vont à demi nus dans les plus grands froids et se baignent dans de l'eau glacée. Les bains de vapeur qu'ils prennent dans une cabane hermétiquement fermée, où l'on jette de l'eau sur des pierres échauffées, ont souvent des résultats très-favorables. En sortant de ces bains, ils vont se rouler dans la neige ou se jeter dans la rivière au milieu des glaçons; mais ils ne rentrent pas après cela dans la chaleur comme on le fait dans les bains russes. On dit que plusieurs Indiens sont morts subitement pendant l'emploi de ce remède. Il y en a qui souffrent de la goutte et dont les membres se déjettent; mais tous ceux qui ont pu supporter ces remèdes violents en sont ensuite beaucoup plus forts et plus endurcis. Parfois aussi ils se font piétiner partout le corps et surtout sur le ventre; ce qui a lieu aussi chez les Brésiliens. On marche alors sur eux avec tant de force qu'il en résulte souvent des squirres aux entrailles ou des tumeurs au foie. Le bain de vapeur s'emploie contre toutes les maladies. La vaccine, dont l'introduction n'a éprouvé aucune difficulté chez plusieurs nations des environs des grands lacs, et notamment chez les Ojibouais [1], n'a point encore été mise en usage chez les Mandans et les Meunitarris. L'hémoptysie n'est pas rare chez eux; mais il n'y a pas de phthisies proprement dites. La gonorrhée est très-commune; ils prétendent que toutes les variétés de maladies vénériennes leur ont été apportées par les Corbeaux de par delà les montagnes Rocheuses. Dans ces maladies ils se placent au-dessus d'un réchaud,

[1] Voyez Schoolcraft, *Narrat. of an Exped. to Itaska lake*, p. 18 et 83.

mais il leur arrive souvent de se brûler. Les bubons se coupent dans leur longueur, après quoi le malade court pendant trois quarts de lieue, aussi vite qu'il peut. La jaunisse est inconnue dans le pays. Ils ne connaissent pas les vomitifs; mais quand ils se sentent l'estomac dérangé, ils s'introduisent une plume dans le gosier, et provoquent ainsi le vomissement. Leurs purgatifs sont tous du règne végétal. Le *Rhus radicans* produit souvent des tumeurs chez les enfants. Le serpent à sonnettes étant rare dans les environs des villages, sa morsure doit l'être; mais on dit que les Indiens possèdent contre elle un bon remède. On frotte avec de la neige les membres gelés. Dans la cécité causée par la neige, qui est fréquente au mois de mars, on baigne les yeux avec de l'eau dans laquelle on a fait dissoudre de la poudre à canon. Ils ouvrent fréquemment la veine, ce qu'ils font avec une pierre à fusil tranchante ou avec un couteau. Ils demandent souvent des drogues aux blancs et se soumettent volontiers à leurs ordonnances. Ces Indiens ont aussi divers remèdes pour leurs chevaux; ainsi, par exemple, ils leur font prendre un morceau d'un guépier contre la rétention d'urine.

Quand un Mandan ou un Meunitarri vient à mourir, on ne laisse pas le corps longtemps dans le village; on le transporte à deux cents pas environ, sur un échafaudage étroit, de six pieds de long, et reposant sur quatre pieux d'une dizaine de pieds de haut, qu'ils appellent un *Machotté;* mais auparavant on enveloppe le corps dans des robes de bison et dans une couverture de laine. Le visage, qui a été peint en rouge, est tourné vers l'orient. Un grand nombre de ces échafaudages entourent leurs villages, et quoiqu'ils avouent que cet usage est nuisible à la santé des habitants, ils n'y renoncent pourtant pas. On y voit aussi de petits cercueils qui renferment des corps d'enfants attachés avec une toile ou une peau. Les corbeaux se perchent d'ordinaire sur ces échafaudages, et les Indiens n'aiment

pas ces oiseaux, parce qu'ils mangent la chair de leurs parents. Quand on demande à un Mandan pourquoi ils n'enterrent pas leurs morts, il répond : « Le seigneur de la Vie nous a dit, à la vérité, que nous venions de la terre et que nous y retournerions; mais nous avons pourtant commencé depuis peu à placer les corps des défunts sur des échafaudages, parce que nous les aimons et que nous voulons pleurer en les regardant [1]. » Ils croient que chaque homme a quatre âmes, une noire, une brune et une d'une couleur claire; que cette dernière seule retourne vers le seigneur de la Vie. Ils disent qu'après la mort on va habiter plusieurs villages, situés vers le Midi, et qui sont souvent visités par les dieux. Les hommes vaillants et distingués vont au village des bons, et les méchants vont dans un autre. Ils y vivent comme ils vivaient auparavant; ils y ont des aliments et des femmes; ils chassent et font la guerre. Ceux qui ont bon cœur et font beaucoup de présents aux autres, retrouvent là de tout en abondance; leur existence est conforme à la conduite qu'ils ont tenue sur la terre. On m'a dit pourtant qu'une partie des Mandans a changé d'opinion à ce sujet, et dit qu'après la mort on va habiter le soleil ou l'une des étoiles.

Ils portent le deuil de leurs morts pendant une année entière; dans ces occasions ils se coupent les cheveux, s'enduisent le corps d'argile blanche ou grise, et se font fréquemment des entailles aux bras ou aux jambes avec un couteau ou une pierre à fusil tranchante, de sorte qu'ils paraissent tout couverts de sang. Dans les premiers jours qui suivent le décès, on n'entend que des pleurs et des gémissements. Un parent, ou quelque autre personne, vient souvent pour faire ce qu'ils appellent couvrir le mort. Il apporte avec lui une ou deux couvertures de laine ou de toile

[1] Mackenney dit que les Ojibouais aiment aussi à conserver la vue de leurs morts, et les posent sur des échafaudages.

rouge, bleue, blanche et verte, et aussitôt que le corps est posé sur l'échafaudage, il y monte et le recouvre avec ce qu'il a apporté [1]. Cet ami reçoit alors en présent un cheval de la famille affligée. Quand on apprend d'avance que quelqu'un va se présenter dans cette intention, on attache immédiatement un cheval à l'échafaudage, et celui qui est venu couvrir le mort, après avoir accompli ce devoir pieux, détache sans façon le cheval et l'emmène. Lorsqu'un Mandan ou un Meunitarri est tué à la guerre et que la famille en reçoit la nouvelle, sans que l'on ait pu rapporter le corps, on roule une peau de bison et on la porte hors du village. Tous ceux qui veulent pleurer le mort se rassemblent et jettent sur le cénotaphe une foule d'objets de valeur, dont ils font présent aux assistants, pendant que la famille se coupe les cheveux, pleure et gémit. Les Mandans ne se coupent pas les phalanges des doigts en signe de deuil, comme les Pieds-Noirs; quand ils le font, c'est comme pénitence ou sacrifice au seigneur de la Vie et au premier homme.

La langue des Mandans est difficile à prononcer pour un Français ou pour un Anglais, mais beaucoup moins pour un Allemand ou un Hollandais, parce qu'ils ont une foule de syllabes gutturales, comme *ach*, *och*, *uch* en allemand. Il n'y a qu'un petit nombre de syllabes nasales; mais en revanche ils parlent souvent en entr'ouvrant à peine la bouche, et d'une manière fort indistincte, et en adoucissant beaucoup les voyelles. L'accentuation est d'une haute importance à observer. Les voyelles *a* et *u* (*ou*) ne se prononcent souvent qu'à moitié; mais elles sont extrêmement fré-

[1] D'Orbigny remarque (*loc. cit.*, p. 183) que la coutume de tous les peuples de l'Amérique est d'enterrer leurs morts dans une position accroupie; mais cette assertion n'est pas d'une exactitude générale, et l'est même fort peu quant aux peuples de l'Amérique septentrionale. Il dit aussi (p. 184) que les tombeaux des morts, dans l'Amérique méridionale, sont souvent dépouillés; mais je n'en ai pas vu un seul exemple.

quentes. Dans beaucoup de mots dont la terminaison est en *niche*, *oche*, *noche*, etc., on prononce parfois *ni-che*, *no-che*, c'est-à-dire, en ne faisant entendre la dernière syllabe que comme un léger sifflement final. L'*r* ne se prononce jamais dans la gorge, mais toujours avec le bout de la langue contre le palais. De même que chez les Brésiliens, il est souvent difficile de distinguer l'*r* de l'*l* et le *d* de l'*r*. Les voyageurs confondent souvent ces lettres en transcrivant les mots de cette langue [1]. Je n'ai entendu qu'un seul mot qui se termine par un coup de langue comme *tl*. Les deux syllabes *kitéche*, à la fin d'un mot, indiquent souvent un pluriel. J'ai rassemblé plusieurs mots de la langue mandane; j'en ai transcrit des phrases entières, et j'ai même essayé d'en composer une grammaire; mais des circonstances défavorables ne m'ont pas permis de la terminer. Des vieillards m'ont assuré que, dans leur jeunesse, il y avait beaucoup moins de rapport qu'à présent entre la langue des Mandans et celle des Meunitarris. Elles diffèrent encore aujourd'hui pour le fond; mais ces deux tribus, voisines et alliées, ont, depuis ce temps, adopté beaucoup d'expressions l'une de l'autre, et elles se comprennent bien mieux qu'elles ne le faisaient autrefois. Il est digne de remarque que des tribus d'une même souche et souvent sorties d'un même village, en se séparant, modifient sur-le-champ leur langue et changent leur dialecte. J'en ai vu un exemple dans les deux villages des Mandans, où plusieurs petites différences dans le langage se sont déjà introduites [2]. On en trouvera des exemples dans l'*Appendice*. Du reste, les Mandans ont plus de facilité à apprendre les langues étrangères que

[1] On trouve la même observation dans l'intéressant Voyage de *l'Astrolabe*, par M. Dumont d'Urville, à l'occasion de son séjour à Vanicoro (t. V, p. 248).

[2] On en voit aussi des exemples à Vanicoro et en d'autres lieux. Voyez le Voyage de la corvette *l'Astrolabe*, par Dumont d'Urville, t. V.

beaucoup d'autres nations; la plupart d'entre eux parlent correctement la langue meunitarrie, tandis qu'il y a fort peu de Meunitarris qui entendent celle des Mandans. Les nations américaines n'ont, en général, point de termes qui répondent à nos jurons. Les Mandans n'en ont pas d'autre que l'expression de *Wahchi-Kanaché* (le premier *ch* guttural), qui signifie mauvaises gens. L'article manque dans la langue mandane, et il n'y a point de différence de genres, excepté quand il s'agit d'un homme ou d'une femme. Ainsi quand on ordonne à quelqu'un de faire une chose, si c'est un homme, on ajoute la syllabe *ta*, et si c'est une femme, la syllabe *na*. Je dois presque toutes mes remarques sur la langue des Mandans à la complaisance et à la patience de M. Kipp, qui a vécu onze ans au milieu de ce peuple, qui a épousé une femme indienne et qui parle parfaitement cette langue. Sans son secours, je n'aurais jamais pu en savoir autant.

Les noms mandans ont toujours une signification; ils expriment parfois des sentences tout entières. Tous les objets dont ils sont entourés servent à donner des noms, et il y en a souvent de fort sales. Voici, entre autres, quelques noms singuliers :

Mato-Monochiké (*ch* guttural); l'ours qui est un esprit.

Berock-Monochiké ; le taureau qui est un esprit.

Kouha-Handé (l'*h* nasal); j'entends venir.

Taminsické-Kuhpa-Kohé-Chihé (*ch* guttural); il y en a sept qui ont épousé de vieilles femmes.

Je remarquerai, en terminant, que l'on a prétendu avoir rencontré, dans l'Amérique septentrionale, des Indiens qui parlaient la langue gaëlique, et on l'a dit entre autres des Mandans[1]; mais on sait aujourd'hui depuis longtemps que

[1] Voyez Dr *Morse's Report*, p. 145. Dans la Vie de Tanner, p. 90, et surtout dans le voyage d'Alex. de Humboldt, t. III, p. 159, où l'on trouve réuni tout ce qui se rapporte à ce sujet.

cette assertion est sans fondement; comme aussi celle qui attribuait aux Mandans une peau plus blanche qu'aux autres Indiens.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES CHAPITRES ET DES SOMMAIRES.

CHAP. XIII. — Voyage du Fort-Pierre sur la rivière Teton, au Fort-Clarke, près du village des Mandans.

Singulière formation du pays. — Vestiges du feu. — Ile Chayenne et rivière du même nom. — Ancienne demeure des Ariccaras. — Les fendeurs de bois alarmés par des Indiens. — Cabris ou antilopes. — Loups et autres animaux. — Little-Chayenne-River. — Abondance du gibier. — Vestiges des castors et de la débâcle. — Moreau's-River. — Grand ou Wetarko-River. — Rivière au Rempart. — Les deux villages abandonnés des Ariccaras. — La Butte au Grès. — La Butte de Chayenne. — Place où les Ariccaras tuèrent des blancs. — Cannon-ball-River, avec ses boules de grès arénacé. — Heart-River. — La Butte carrée. — Rencontre des Yanktonans. — Fort-Clarke, près des villages des Mandans. — Les Mandans. — Les Corbeaux ..... P. 1.

CHAP. XIV. — Voyage du Fort-Clarke au Fort-Union, près de l'embouchure du Yellow-Stone-River.

Rouhptare, second village des Mandans. — Villages des Meunitarris sur le Knife-River. — Entrevue avec les Meunitarris. — Villages d'hiver de cette nation. — Collines remarquables. — Montagnes de l'Ours qui danse. — Little-Missouri-River. — Territoire des Assiniboins. — Charbonneau's-Creek. — White-Earth-River. — Les deux Indiens Pieds-Noirs Kiésax et Matsokoui. — Le Grizzly Bear et le Bighorn. — Entrevue avec les Assiniboins. — Muddy-River. — Yellow-Stone-River. — Fort-Union..... 39

CHAP. XV. — Description du Fort-Union et de ses environs.

Description du fort et de ses environs. — Ses habitants et le commerce des pelleteries sur le haut Missouri. — La nation indienne des Assiniboins, possesseurs primitifs de ce district 61

CHAP. XVI. — Premier séjour au Fort-Union.

Départ du bateau à vapeur l'*Assiniboin*. — Excursion dans la Prairie. — Arrivée de plusieurs troupes d'Assiniboins. — Les Crihs ou Cnistenaux. — Visites aux camps des Indiens. — Leur départ. — Mort du Piékann, Matzokouï. — Arrivée de notre *keelboat*. — Préparatifs pour le voyage au Fort-Mackenzie..... 83

CHAP. XVII. — Voyage du Fort-Union au Muscle-Shell-River.

La rivière aux Trembles. — Navigation difficile. — Formation remarquable des hauteurs. — Prairie à la Corne de Cerf. — Heureuse chasse au bison. — Naufrage du keelboat *the Beaver*. — Rudesse des chasseurs américains. — Constructions de castors. — Les prairies du haut Missouri. — Heureuses chasses aux ours. — Milk-River. — L'Orignal. — Grand détour. — Big-dry-River. — Les châteaux blancs. — Difficultés qu'éprouvent ceux qui font des collections pour l'histoire naturelle. — Muscle-Shell-River..... 101

CHAP. XVIII. — Voyage du Muscle-Shell-River au Fort-Mackenzie.

Grouse-Creek. — Teapot-Creek. — Rencontre de quelques employés de la Compagnie. — Le squelette d'ours. — Chasse aux chiens des Prairies. — Petites montagnes Rocheuses. — Elk-Island, et chasse heureuse que l'on y fait. — Les Mauvaises-Terres, continuation de la côte Noire. — Elkfawn et autres rapides. — Le Bighorn, et manière de le chasser. — Thompson's-Creek, limite occidentale des Mauvaises-Terres. — Judith-River. — Rencontre des Gros-Ventres des Prairies, près du Bighorn-River. — Remarques sur ces Indiens. — District remarquable des Stone-Walls. — Citadel-Rock. — Stone-Wall-Creek. — Première vue des montagnes Rocheuses. — Montagnes de Bear's-Paw. — Maria-River. — Arrivée et réception au Fort-Mackenzie..... 147

CHAP. XIX. — Description du Fort-Mackenzie et de ses environs, ainsi que de la population indienne aborigène.

Description du Fort et de ses environs. — Les Indiens Pieds-Noirs..... 187

CHAP. XX. — Séjour au Fort-Mackenzie.

Invitations indiennes. — Baptême des nouveaux arrivés. — Commerce d'échange (*Trade*) avec les Indiens. — Distinction de Ninoch-Kiéiu. — Offense des chefs. — Visite à Koutonépi. — Mort de l'engagé Martin. — Discussions qui en sont la suite. — Promenade à cheval au Snow-River. — Les Indiens du Sang assassinent le parent de Ninoch-Kiéiu. — Arrivée du corps au fort. — Dissensions entre les Piékanns et les Indiens du Sang. — Combat avec les Assiniboins. — Expédition chez les Koutanés. — Commerce d'échange avec le principal corps des Piékanns. — Leur chef suprême, Tatsicki-Stomiek. — Détachement de guerre des Sikskaï. — Parti d'Indiens du Sang avec leur chef Stomiek-Sosack. — Il nous devient impossible de remonter plus haut. — Construction d'un nouveau fort. — Préparatifs pour redescendre le Missouri jusqu'au Fort-Union..... 223

CHAP. XXI. — Retour du Fort-Mackenzie au Fort-Union.

Tous nos effets sont mouillés. — Retard qui en résulte dans les Stone-Walls. — Grand nombre de bisons dans les Mauvaises-Terres. — L'elk est brûlé. — Nombreuses bêtes de chasse. — On tue un elk vingt cors. — Perte du squelette de l'ours. — Excursions sur les bords du Muscle-Shell-River. — Grand assemblage de loups. — Nombre de constructions de castors. — Grande tempête. — Pluie. — Arrivée au Fort-Union..... 269

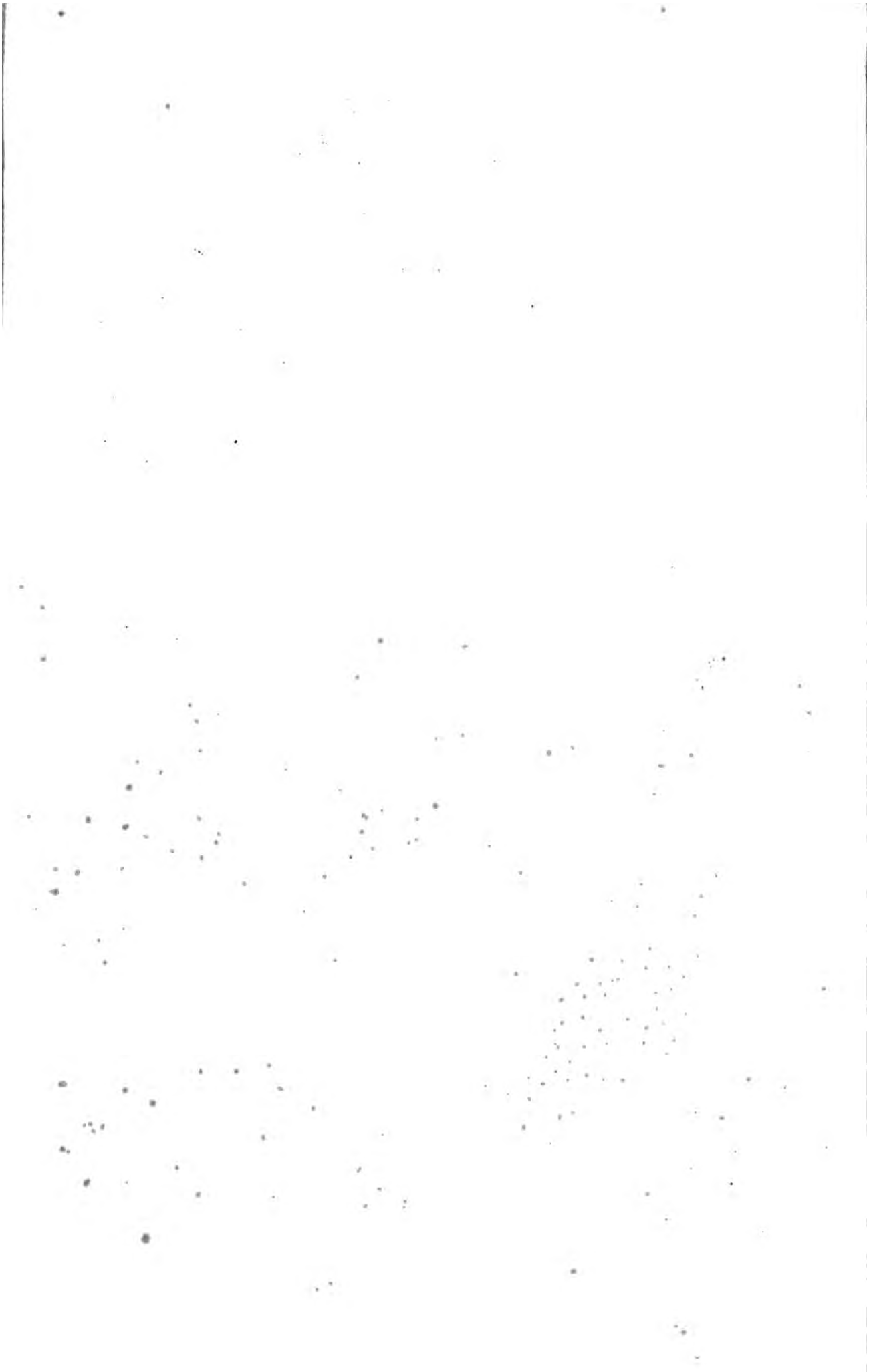
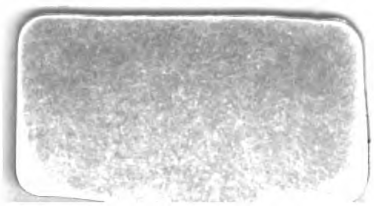
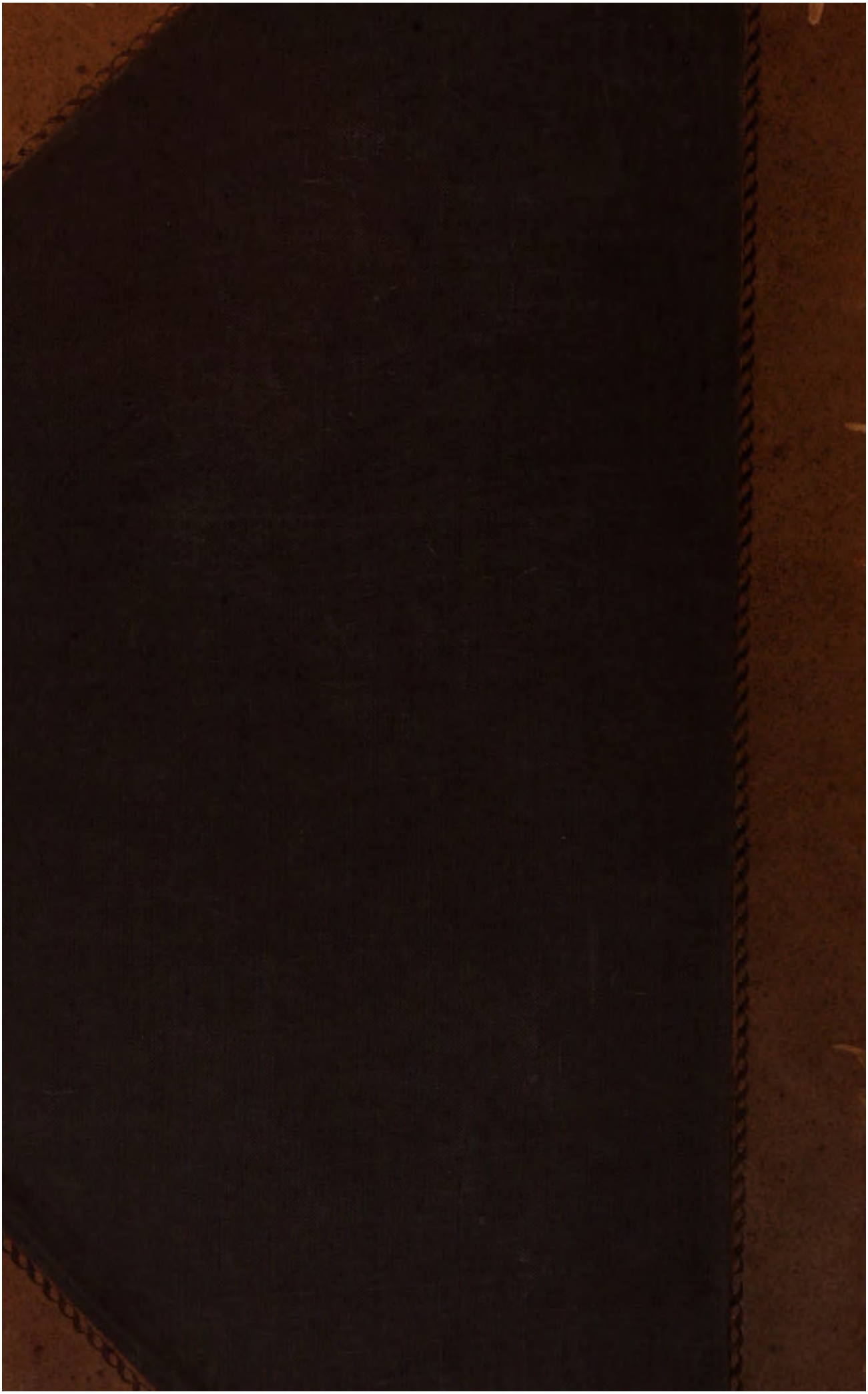
CHAP. XXII. — Second séjour au Fort-Union.

État actuel du Fort-Union. — Absence de M. Mackenzie. — Nouvelle du combat du Fort-Mackenzie. — Chasse au bison (*Buffaloe-running*). — Fort-William, nouvel établissement de MM. Soublette et Campbell. — Aspect du paysage en automne. — Disette des Indiens. — Le célèbre exorciste crih, Mehsette-Kuinab (*le Sonnant*). — Arrivée de plusieurs Assiniboins, entre autres d'Ajinjan (général Jackson), etc. — Chiens indiens morts de faim. — Pseh-Skah (le *Bison blanc femelle*), chef assiniboin. — Onatchin-Tennchenih, avec son détachement de guerre. — Squelette d'un mastodonte. — Aspect de la prairie en hiver. — Les chevaux souffrent de la faim. — Nos préparatifs de départ..... 293

CHAP. XXIII. — Voyage du Fort-Union au Fort-Clarke.

Dernière visite au Fort-William. — Glaçons dans le Missouri. — Mauvais état de notre cuisine. — Nous sommes délivrés de cette difficulté. — M. Bodmer s'égare dans les bois. — Perte de nos collections géologiques. — Sommets de briques rouges. — Départ des cabris. — Familiarité des pies. — Destruction des bois par les castors. — Nous évitons heureusement une visite indienne. — Village d'hiver des Meunitarris. — Rencontre inattendue de Dougherty et de Charbonneau. — Le chef meunitarri Lachpitzi-Sihriche. — La Fontaine rouge et l'arbre pétrifié. — Visite à la tente du Pare-flèche rouge. — Arrivée au Fort-Clarke..... 313

CHAP. XXIV. — Description du Fort-Clarke et de ses environs.

Histoire du fort. — Description. — Climat. — Sol. — Géologie de la contrée. — Plantes. — Animaux. — Population indienne des environs. — Villages indiens. 331

CHAP. XV. — Détails sur la nation des Indiens Mandans..... 369